PENSIONNAT

DU SACRÉ-CŒUR

HAVRE

HISTOIRE

DES JARDINS

1re SÉRIE IN-4°



HISTOIRE
DES JARDINS
ANCIENS ET MODERNES

PAR

ARTHUR MANGIN

DESSINS

PAR ANASTASI, DAUBIGNY, V. FOULQUIER, FRANÇAIS, W. FREEMAN
H. GIACOMELLI, LANCELOT



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXVII

PRÉFACE

Ce livre n'est pas né d'hier; il a vu le jour pour la première fois en 1867, sous ce titre : *Les Jardins, histoire et description,* et sous l'espèce d'un in-folio imprimé avec luxe et richement illustré. Il fut réimprimé une première fois en 1874, sans changement autre que celui de son titre. Il s'appela alors *Histoire des jardins.*

La nouvelle édition que nous en donnons aujourd'hui sous ce dernier titre est non seulement « revue et corrigée », mais entièrement remaniée. Je dois ajouter qu'au lieu d'être augmentée, selon la coutume, elle est plutôt diminuée. C'est, à vrai dire, un livre nouveau. Il conservera cependant, sous un moindre format, le caractère essentiel qui fait, je crois, qu'arrivé après beaucoup d'autres ouvrages sur le même sujet, il peut avoir la prétention d'être une œuvre originale et de ne ressembler à aucun de ses devanciers.

Ce n'est point, en effet, un de ces *keepsakes* dont le texte consiste en une série de notices explicatives et descriptives destinées uniquement à servir de légende aux gravures qu'elles accompagnent.

Ce n'est pas non plus un traité didactique : les amateurs de jardins, les horticulteurs n'y doivent point chercher des instructions techniques sur le choix et l'emploi du terrain, la disposition des parterres et des bosquets, la culture des plantes ornementales ou potagères et des arbres fruitiers. Tous ces préceptes se trouvent dans un grand nombre d'ouvrages spéciaux dont les auteurs ont, en pareille matière, une compétence que je ne possède point.

Ce que j'offre aux gens du monde, aux artistes, aux lettrés, aux pen-

seurs, à tous les esprits curieux de connaître sous leurs formes diverses, dans leurs développements successifs et, comme on dit aujourd'hui, dans leur évolution, les diverses créations du génie de l'homme, ce n'est pas seulement l'histoire anecdotique et la description des jardins les plus célèbres ou les plus remarquables d'autrefois et d'aujourd'hui : c'est aussi et surtout un essai historique et j'oserai dire philosophique sur les jardins en général et sur l'art des jardins, considéré dans ses rapports avec les mœurs, l'état social et le degré de civilisation de chaque peuple. C'est, en d'autres termes, si l'on veut, un chapitre un peu développé de l'histoire des arts et de l'histoire du luxe privé et public chez les peuples anciens et modernes.

Le travail que j'ai entrepris était sans doute attrayant, mais non exempt de difficultés. Les matériaux que j'avais à employer étaient en partie disséminés dans une multitude d'ouvrages et d'opuscules de toutes sortes, d'où j'ai dû les extraire laborieusement et patiemment, à peu près comme les chercheurs d'or extraient d'une masse énorme de sable et de gravier les parcelles du précieux métal. J'ai partout cité consciencieusement mes auteurs; je puis, en conséquence, me dispenser de les nommer ici.

Une autre partie des matériaux n'existait, pour ainsi dire, point : c'étaient des documents qui n'avaient jamais été consignés dans aucun écrit, et qu'il fallait recueillir directement par une sorte d'enquête; car mes observations, mes recherches personnelles et directes ne pouvaient s'étendre bien loin, soit dans le temps, soit dans l'espace. J'ai dû, pour cette partie ardue de ma tâche, recourir aux lumières de personnes vouées particulièrement soit à la pratique de l'art des jardins ou à la science botanique, soit à la recherche assidue des curiosités historiques, et m'approprier les souvenirs des voyageurs et des touristes qu'il m'était permis d'interroger. J'ai eu, fort heureusement, la bonne fortune de rencontrer un grand nombre de ces collaborateurs désintéressés. Qu'il me soit permis de nommer ici, parmi ceux dont le concours m'a été particulièrement utile, mon vénérable ami, M. Ferdinand Denis, qui m'a ouvert généreusement les trésors de son grand savoir et a bien voulu révéler lui-même à mes lecteurs les merveilles disparues des jardins de l'ancienne Amérique; M. J. Lesage, agronome-voyageur qui a parcouru en observateur attentif presque toute l'Europe et une partie du nouveau monde; M. Charles Durier, littérateur et touriste qui a vu et bien vu beaucoup de choses, et singulièrement les beaux jardins de la belle Italie; M. Ernest Bulay, amateur passionné de toutes les belles

choses, et qui sait à merveille les apprécier et les décrire ; M. Charles Friès, publiciste très bien informé de tout ce qui concerne les embellissements de Paris ; M. Houllet, ancien directeur des serres au Muséum d'histoire naturelle de Paris ; enfin MM. Barillet Deschamps, Bühler aîné et Eugène Bühler, justement célèbres comme architectes-paysagistes.

Je ne saurais omettre non plus, dans l'expression de ma gratitude, mes excellents éditeurs et les artistes éminents à qui ce livre doit, avec ses attraits extérieurs, une notable partie de son intérêt. Je me suis efforcé d'en faire une œuvre historique, littéraire, voire scientifique. Y ai-je réussi ? Ce n'est pas moi qui puis le dire. Ils en ont fait, eux, une œuvre d'art. A ce titre du moins l'approbation et la faveur du public ne peuvent lui faire défaut.

ARTHUR MANGIN.

Paris, avril 1886.

HISTOIRE

DES JARDINS

LIVRE I

LES JARDINS DANS L'ANTIQUITÉ

CHAPITRE I

INTRODUCTION

Il serait fort difficile d'établir une classification hiérarchique des arts, et de dire lequel est le plus élevé en dignité et doit prendre le premier rang; lequel doit venir au second rang, et ainsi de suite. Si l'on consultait les artistes sur cette matière délicate, chacun soutiendrait certainement que c'est son art à lui qui est le premier de tous. Ils n'en viendraient sans doute pas aux injures et aux coups, comme les maîtres de M. Jourdain; mais ils auraient beau discuter avec tout le calme imaginable, avec le plus sincère désir de s'éclairer mutuellement : chacun d'eux s'en irait avec la conviction que son art est le plus beau, le plus noble, le plus bienfaisant qu'il y ait au monde. Un aréopage d'hommes éclairés et impartiaux, connaissant et estimant tous les arts sans en pratiquer aucun, serait assurément plus apte qu'aucun artiste à prononcer entre eux. Je ne sache pas qu'un tel tribunal ait jamais été constitué, ni qu'aucun critique ait essayé de déterminer la valeur et le mérite respectifs des divers arts. A dire vrai, je ne crois pas que la chose soit possible.

La classification même par groupes, que l'on admet communément, est loin d'être satisfaisante. La catégorie comprenant ce qu'on appelle les « Beaux-Arts » est, de l'avis unanime, la première de toutes; mais elle a le tort d'être mal définie et mal délimitée; on sait bien que certains arts, réputés les plus beaux de tous, y entrent de plein droit; mais les autres, à quelle catégorie appartiennent-ils? La danse, la comédie, la déclamation, la pantomime sont-elles des « beaux-arts »? Je ne sais trop. Pour moi, volontiers je les qualifierais simplement de jolis. Il me semble qu'une classe des Jolis-Arts ne ferait pas trop mauvaise figure après celle des beaux-arts. Quoi qu'il en soit, beaux-arts et jolis-arts se confondent dans une autre catégorie : celle des arts de luxe, à côté, ou au-dessous, — ou au-dessus? — de laquelle se placent les arts dits industriels, puis les arts utiles, tous, soit dit en passant, aussi peu définis et aussi vaguement caractérisés les uns que les autres, et dont plusieurs sont bel et bien des arts de luxe.

Parmi tous ces arts, quelle est la place de l'art des jardins? Il n'en a aucune. — C'est, à coup sûr, direz-vous, un art de luxe. — Mon Dieu! comme tous les arts. — Qu'est-ce que l'art? une superfétation, disait un esthéticien de brasserie. — Il avait raison. L'art est le luxe de l'intelligence et du génie, et tout objet d'art est un objet de luxe, — à moins cependant qu'il ne soit en même temps un objet utile, ou même nécessaire. Qu'est-ce, en effet, qu'un objet de luxe? encore une chose qui échappe à peu près à toute définition. D'autre part, si tout objet d'art est un objet de luxe, il y a beaucoup d'objets de luxe qui ne peuvent guère passer pour des objets d'art.

Quand nous serons convenus, — et sur ce point il ne saurait y avoir de dispute, — que l'art des jardins est un art de luxe, nous ne serons donc pas beaucoup plus avancés, et nous pourrons nous demander si l'art des jardins n'est pas en même temps un art utile. A cette question encore la réponse, à ce qu'il me semble, n'est pas douteuse : l'art des jardins est à la fois un art de luxe et un art utile, au même titre que l'architecture, avec cette différence que dans l'architecture c'est l'élément utilité qui domine, tandis que c'est l'élément luxe qui l'emporte dans l'art des jardins. Cependant l'architecture est rattachée officiellement, si j'ose ainsi dire, à la classe des beaux-arts. Elle est représentée comme telle à l'Institut et à l'École des beaux-arts, avec la peinture, la sculpture, la gravure, la composition musicale. L'art des jardins n'est représenté nulle part. L'État entretient à grands frais, sous le nom de Conservatoire de musique et de déclamation, une haute école où il prend soin de former des chanteurs et des chanteuses, des instrumentistes, des comédiens de l'un et de l'autre sexe, voire des danseurs et des danseuses. Cherchez, ou plutôt ne cherchez pas, en France et dans les autres pays où l'on se pique d'encourager, de cultiver les arts, une école d'art des jardins : il n'y en a point. Vous trouverez çà et là quelques écoles d'horticulture; mais l'horticulture n'est point du tout l'art des jardins; ce n'en est même pas une branche : c'en est simplement une auxiliaire. L'horticulture est à peu près à

l'art des jardins ce que la coupe des pierres est à l'architecture, ou ce que la fabrication des couleurs est à la peinture.

Ce n'est pas tout : non seulement l'art des jardins n'a point de place parmi les arts, mais il n'a pas même de nom, et ceux qui le pratiquent n'en ont pas davantage. Il y a des arts qui s'appellent la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture, la comédie, la danse, et des artistes qu'on nomme peintres, sculpteurs ou statuaires, graveurs, architectes, comédiens, danseurs. Il y a, dans une autre catégorie, un art qui s'appelle l'orfèvrerie et des artistes qui s'appellent orfèvres; il y a la bijouterie et les bijoutiers, la broderie et les brodeurs, ou brodeuses. — Je pourrais prolonger cette nomenclature. — Il n'y a point de mots pour désigner l'art qui a pour objet la création des jardins et ceux qui exercent cet art : on est obligé de recourir à une expression composée; ce n'est que depuis peu qu'on en a trouvé une pour les artistes en jardins, et elle est impropre : on les appelle des architectes-paysagistes : dénomination qui convient tout au plus aux artistes en jardins depuis que les jardins sont ou ont la prétention d'être des paysages, mais qui n'a plus de sens ou qui est un contresens lorsqu'on parle des artistes d'il y a un siècle et demi ou deux siècles. Le Nôtre n'aurait point accepté la désignation de paysagiste; ce n'était pas non plus un architecte : il ne mit jamais deux pierres l'une sur l'autre; c'était l'affaire de Mansart ou de Perrault. Qu'était donc le Nôtre? Il s'intitulait modestement jardinier. Il était pourtant bien quelque chose de plus!

Chose curieuse, et qu'on n'a point encore remarquée : l'art des jardins, cet art sans nom et sans place parmi les arts, est de tous le plus vigoureux, le plus florissant, le plus universellement goûté, recherché, et par conséquent cultivé. Je disais, en commençant, qu'il est bien difficile d'établir une classification des arts; aussi n'irai-je point prétendre que l'art des jardins soit le premier de tous : — je ne suis ni architecte, ni paysagiste, ni même jardinier. — Mais on voudra bien considérer que la supériorité n'est d'ordinaire que relative et dépend surtout du point de vue où l'on se place pour comparer entre elles les choses de même ordre. Cela posé, je veux bien que l'art des jardins soit inférieur à d'autres en ce qu'il exige une moindre puissance de cette faculté d'invention, de création, qui constitue le génie; il réclame peut-être aussi une vocation moins caractérisée, des aptitudes moins spéciales, enfin des études préparatoires moins ardues. Cela est soutenable, bien que, comme disent les casuistes, le contraire soit soutenable aussi. Mais ce qu'on ne saurait contester, c'est que l'art des jardins possède des avantages qui lui assurent sur tous les autres une supériorité au moins relative. Et il faut bien que cette supériorité soit considérable pour que, sans nul secours extérieur, il ait acquis dans le monde, dès les temps les plus reculés, l'universelle popularité que l'on sait; pour que seul de tous les arts il ait été partout également goûté et recherché des souverains et des sujets, des grands et des petits, des riches et des pauvres; pour que seul il ait été chanté, célébré, enseigné dans toutes les langues en prose et en vers; pour qu'il ait donné

naissance à une « littérature » composée d'innombrables volumes; pour que seul enfin il n'ait cessé de se développer au fur et à mesure des progrès de la civilisation.

Qu'on ne m'objecte pas qu'il en est de même de l'architecture. L'architecture, je l'ai déjà fait remarquer, bien qu'elle soit officiellement classée parmi les beaux-arts, appartient plutôt à la catégorie des arts utiles; on peut même dire qu'elle est un art nécessaire; malgré cela, elle a reçu, elle reçoit encore de la part des princes et des États des encouragements et des faveurs qui n'ont jamais été donnés à l'art des jardins. Et il faut bien s'entendre sur le sens de ces mots d'encouragements et de faveurs. On encourage et l'on favorise un art ou une industrie lorsqu'on fait pour aider à sa conservation, à sa prospérité, des sacrifices qu'on ne fait point pour les autres; lorsqu'on crée pour son usage des institutions spéciales, lorsqu'on l'entoure enfin d'une sollicitude particulière. Eh bien, nul n'ignore qu'en France, — pour ne point parler des autres pays, — les « beaux-arts » ont été, à toutes les époques et sous tous les régimes, l'objet d'encouragements et de faveurs de cette sorte. Les anciens rois se faisaient gloire de répandre leurs bienfaits sur les artistes comme sur les poètes, dont le talent « ajoutait à l'éclat de leur règne ». La monarchie constitutionnelle, l'empire et la république n'ont point voulu rester, sous ce rapport, au-dessous de la royauté absolue. Non seulement ces gouvernements ont institué pour l'enseignement artistique de grandes écoles largement dotées, et pour les sujets qui se distinguent dans ces écoles des récompenses exceptionnelles, mais ils se sont fait allouer des crédits spéciaux pour des achats d'œuvres d'art, qui ne sont souvent que des secours honorablement octroyés aux artistes pauvres. Bien plus, l'État et les municipalités subventionnent des théâtres destinés à conserver les traditions de l'art dramatique, de l'art musical et même de la danse.

Nous avons vu que jamais l'art des jardins n'a reçu de semblables encouragements, de semblables faveurs. Cela, je le répète, ne l'a pas empêché d'arriver à un degré de prospérité, et j'ajouterai, de dignité, que tous les autres peuvent lui envier, de leur donner un éclatant exemple d'énergie et d'indépendance. Ce n'est pas sans doute que les gouvernements et les municipalités ne consacrent des sommes importantes à la création et à l'entretien de parcs et de jardins publics, et qu'ils ne contribuent ainsi pour beaucoup à la fortune des artistes en jardins et des horticulteurs; mais ils le font parce que les jardins sont de plus en plus un genre de luxe essentiellement populaire. Ils ne commandent pas un jardin comme ils commandent ou achètent un tableau ou une statue, pour « encourager » le peintre où le sculpteur : ils commandent un jardin parce que le bien-être de la population le réclame. Ils ont besoin des artistes en jardins; ceux-ci n'ont pas besoin d'eux : la clientèle ne leur manque point. Ils sont gens qui savent vivre de leur métier sans solliciter ni dons ni grâces. C'est là leur honneur et l'honneur du bel art qu'ils exercent.

Qu'il me soit permis d'attirer sur ces considérations, que je crois nouvelles,

l'attention des hommes adonnés à l'étude de ce qu'on nomme les questions sociales : ils y trouveront, si je ne me trompe, un puissant argument en faveur de la doctrine des économistes, qui pensent que l'État n'a point à se mêler de « faire fleurir » les arts, les sciences et les lettres, — encore moins d'attirer vers les carrières artistiques, par l'appât de ses libéralités, ceux que leur astre, en naissant, n'a point formés artistes, — et que le progrès des arts ne s'obtient point par les privilèges et les largesses qui se distribuent dans les bureaux d'un ministère. Je me contente d'indiquer ce point de vue sans y insister.

Il ressort, je crois, de ce qui précède que s'il est des arts plus brillants que l'art des jardins, il n'en est point de plus estimables. Pourtant c'est bien un art de luxe; mais les jardins sont une sorte de luxe qui ne ressemble point aux autres; et je m'étonne que M. Henri Baudrillart, qui est un économiste en même temps qu'un moraliste et un esthéticien, n'en ait pas fait ressortir les caractères distinctifs dans sa belle *Histoire du luxe* [1]. L'art des jardins a maintenu à travers les âges sa vitalité et sa dignité; il a grandi avec la richesse, les lumières, la moralité des nations, parce qu'il répond à un besoin qui se répand et se développe précisément avec ces éléments essentiels de la civilisation ; parce que si les jardins sont un luxe de prince et de grand seigneur, ils sont aussi un luxe de bourgeois et d'artisan, et de plus un luxe populaire, un luxe public; et s'il est vrai que luxe soit synonyme de superflu, on peut bien dire de ce superflu-là qu'il est, dans beaucoup de cas, le nécessaire. C'est, en tout cas, un luxe éminemment sain et bienfaisant, qui n'a jamais corrompu ni ruiné personne. Chacun peut le proportionner à ses ressources, et rarement dépasse la mesure. C'est le luxe des honnêtes gens, des « cœurs sensibles et purs », comme on disait il y a cent ans; c'est le luxe de la famille. Le jardin privé et, à son défaut, le jardin public sont d'heureux et puissants dérivatifs des cabarets et autres mauvais lieux. Delille a défini les jardins « le luxe de l'agriculture ». Je ne sais trop comment il l'entendait; il me semble qu'il eût dit plus justement « l'agriculture de luxe »; mais c'eût été ne rien dire. La vérité est que si le jardin est un luxe pour l'agriculteur, pour l'habitant de la campagne, c'en est un bien plus précieux, bien plus désirable pour l'habitant des villes. Ce luxe n'est malheureusement, pour la plupart des citadins, qu'un rêve, comme la propriété; les deux rêves, du reste, sont d'ordinaire inséparables, et n'en font qu'un. Une maison avec un jardin, voilà l'idéal. Et même, si la maison est une maison de campagne, elle n'est plus que l'accessoire : c'est le jardin qui est le principal. On rentre dans la maison le plus tard possible, et le matin on s'en échappe au premier rayon de soleil pour courir, errer ou s'asseoir dans le jardin. C'est le jardin qui devient, tant que durent les beaux jours,

[1] *Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ;* 4 vol. in-8°. Paris, 1880, librairie Hachette. Dans cet ouvrage, si complet d'ailleurs et si intéressant, M. Baudrillart parle à peine des jardins et de l'art des jardins. Dans le quatrième volume seulement il consacre quelques pages à la révolution qui, au XVIII[e] siècle, fit abandonner le style symétrique pour le style paysager.

le salon, le boudoir et la salle à manger. C'est l'objet de tous les soins de son heureux possesseur, la joie de tous ses habitants. Si vous allez pour la première fois faire visite à un ami en villégiature dans sa propriété, il vous dispensera probablement de parcourir les appartements de sa maison ou de son château, à moins qu'il n'y ait réuni une collection de curiosités ou d'objets d'art dignes d'être montrés; mais à aucun prix il ne manquera de vous faire visiter son jardin, de vous en faire admirer toutes les beautés tant intérieures qu'extérieures. C'est ce qu'on appelle « le tour du propriétaire ».

Point de richesse, point de luxe, point de bien-être sans jardin. A défaut d'un jardin à la campagne, on en veut avoir un dans un faubourg; et si l'on est condamné à vivre dans une de ces grandes casernes où les familles se superposent par étages, c'est le balcon ou la terrasse qui devient un simulacre de jardin. Les moins favorisés se contentent d'une caisse ou de quelques pots de fleurs sur la fenêtre : c'est le jardin légendaire de Jenny l'ouvrière.

On a vu par le monde certains philanthropes, qu'on a nommés utopistes parce qu'ils passaient leur vie à bâtir des châteaux en Espagne, non pour eux, mais pour l'humanité. L'utopie et le château en Espagne sont d'admirables séjours, où l'on jouit de toutes les félicités imaginables, et qui ont seulement le défaut de n'exister en aucun lieu, — en Espagne peut-être moins qu'ailleurs. — Les honnêtes gens dont je parle ont donc construit sur le papier des cités idéales où les hommes, réunis sous les saintes lois de l'égalité et de la fraternité, doivent goûter une félicité parfaite. De vastes jardins savamment dessinés et richement plantés occupent la place d'honneur sur les plans de ces communes modèles, de ces phalanstères, dont les hôtes fortunés les cultiveront en chantant les hymnes de la Nature. C'est là qu'ils se reposeront de leurs travaux, et que, couronnés de fleurs, ils célébreront les fêtes de la famille et de la patrie nouvelle. J'affirmerais volontiers que la perspective de posséder un jardin, même en participation avec quelques centaines d'associés, a gagné aux écoles socialistes de nombreux adeptes parmi les malheureux plébéiens des grandes villes condamnés à vivre dans des logements sans air, sans lumière, sans soleil, et à entretenir furtivement sur le bord de leurs lucarnes un rosier et une giroflée. Si les bonnes gens des petites villes et les paysans ont été moins empressés à se ranger sous la bannière des réformateurs, c'est qu'ayant à eux des jardins qu'ils arrangent à leur guise, et au delà de ces jardins la campagne, ils se soucient médiocrement d'échanger de tels avantages contre les bienfaits de la communauté égalitaire ou de la phalange *harmonienne*.

Le prestige des jardins est tel, qu'il se fait sentir jusque dans les choses les plus ordinaires de la vie. Combien d'établissements publics ou privés qui, soit dit en passant, ne sont pas sans analogie avec les communautés et les phalanstères : — hospices, couvents, maisons de santé, de retraite ou d'éducation, casinos, pensions bourgeoises, hôtelleries, asiles ouverts à la douleur, à la piété, à la vieillesse, écoles pour l'enfance, lieux de repos pour

les voyageurs ou de plaisir pour les oisifs et les viveurs de tout étage, et dont le principal mérite est de posséder un jardin !

Mais quoi ! lorsque l'heure des adieux suprêmes a sonné, un dernier asile nous attend, et cet asile est encore un jardin : triste jardin, il est vrai, avec sa bigarrure de pierres blanches et de croix noires ombragées par les longs rameaux du saule pleureur et par la cime rigide des cyprès. D'autres arbres au port plus dégagé, au feuillage moins sombre, et les fleurs que des mains pieuses cultivent autour des tombeaux viennent cependant tempérer la mélancolie de cette austère décoration. Le soleil d'ailleurs y projette ses rayons; les oiseaux y chantent au printemps, les papillons y voltigent; les roses, les œillets et les violettes y mêlent leurs effluves embaumées à la senteur résineuse des arbres verts. Et lorsque ceux qui sont demeurés viennent apporter à ceux qui sont partis le tribut de leurs souvenirs et de leurs larmes, cet épanouissement de la vie sur la terre des morts les raffermit et les console. Ils se persuadent que quelque chose des êtres aimés qui dorment là a passé dans la sève des arbres et dans le parfum des fleurs; et le murmure du vent, le chant de l'oiseau, le frémissement de l'insecte leur semblent autant de voix qui disent : « La mort n'est qu'un vain fantôme; la vie est éternelle ! »

CHAPITRE II

LES JARDINS MERVEILLEUX. — LES CHAMPS ÉLYSÉES. — LE PARADIS DE MAHOMET. — L'ÉDEN. — LA TERRE PENDANT L'AGE D'OR. — L'ILE DE CALYPSO. — LE JARDIN DES HESPÉRIDES. — LE PARADIS DE QUETZALCOATL

Il est si vrai que les jardins symbolisent pour l'homme le beau et le bon dans leur plus haute expression et dans leur alliance la plus intime, que lorsque les voyants, les prophètes, les poètes, les instituteurs des peuples ont voulu donner une idée du séjour de la félicité suprême, ils n'ont jamais imaginé autre chose qu'un jardin paré de toutes les merveilles de la nature et embelli par les chefs-d'œuvre de l'art. Toutes les mythologies antiques donnent pour demeure d'outre-tombe aux héros, aux sages, aux justes, des jardins. Les champs Élyséens des Grecs et des Latins ne sont pas autre chose. Virgile y fait descendre le pieux Énée, conduit par la sibylle auprès de son père Anchise, pour s'entretenir avec lui des destinées futures de sa race. Le héros troyen traverse d'abord le sombre Ténare, où les méchants subissent la peine de leurs forfaits; puis il pénètre dans les lieux enchanteurs réservés aux âmes des gens de bien.

Devenere locos et lætos et amœna vireta
Fortunatorum nemorum sedesque beatas.

Là, sur de verts gazons, parmi les bois de myrtes et de lauriers, les Élyséens se livrent aux plaisirs de la palestre, de la lutte, de la danse, de la musique.

Pars in gramineis exercent membra palestris,
Contendunt ludo et fulva luctantur arena ;
Pars pedibus plaudunt choreas et carmina dicunt.

Ce sont ceux qui ont su conserver leur innocence et servir modestement les dieux, ceux qui sont morts en combattant pour la patrie, ceux qui ont

doté l'humanité d'arts agréables et d'industries utiles, ceux enfin qui ont laissé sur terre le souvenir de leurs bonnes actions :

> Hic manus, ob patriam pugnando vulnera passi,
> Quique sacerdotes casti dum vita manebat,
> Quique pii vates, et Phæbo digna locuti,
> Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
> Quique sui memores alios fecere merendo.

Une partie du bienheureux séjour est réservée aux âmes qui, après avoir bu avec les eaux du fleuve Léthé l'oubli profond du passé, doivent revoir la lumière du jour et prendre part de nouveau aux luttes de la vie terrestre. Les Élyséens errent d'ailleurs à leur fantaisie dans leur immense domaine, inondé de lumière par un soleil et par des astres qui lui sont propres (on sait que, pour les anciens, les astres n'étaient que des flambeaux fixés à la voûte du ciel, et dont l'existence pouvait, par conséquent, se concevoir au-dessous aussi bien qu'au-dessus du sol que foulent les mortels). A quoi bon des demeures, des abris, là où l'air est d'une éternelle sérénité, là où nul n'a rien à cacher de ses actes à ceux qui l'entourent. Lorsque Énée s'adresse au poète Musée et lui demande en quel endroit il pourra trouver Anchise, il en reçoit cette réponse :

> Nulli certa domus. Lucis habitamus opacis,
> Riparumque toros et prata recentia rivis
> Incolimus.

Des idées analogues touchant la destinée des âmes vertueuses après la mort se retrouvent chez la plupart des peuples de l'antiquité, et en particulier chez les Égyptiens, à qui les Grecs avaient emprunté leurs principaux mythes. Toutefois des dogmes empreints d'un caractère plus spiritualiste semblent avoir dominé de tout temps dans une grande partie de l'Orient. La métempsycose des Hindous ne présente elle-même les transmigrations des âmes que comme une série plus ou moins longue d'épreuves que le principe immatériel doit traverser pour se purifier de plus en plus et retourner finalement au sein de la Divinité.

Ce que la religion des mages et l'idolâtrie sabéenne, qui étaient, avant la venue de Mahomet, les deux cultes les plus répandus parmi les Arabes, enseignaient de la vie future était ou trop vague ou trop abstrait pour être goûté par ces barbares ignorants, farouches et sensuels. Aussi le Prophète n'eut-il pas de peine à s'assurer leur dévouement en promettant son paradis à ceux qui suivraient sa loi et qui sauraient au besoin combattre et mourir pour elle. Rien, en effet, ne pouvait sembler plus enviable à de pauvres nomades errant à travers les sables arides du désert et sous les feux dévorants du soleil, et l'on conçoit que nul effort, nul sacrifice ne leur coûte pour mériter une telle récompense. On parle si souvent du paradis de Mahomet, que mes lecteurs me sauront peut-être gré de donner ici l'esquisse des félicités

qui, d'après le Coran, attendent au delà du tombeau les fidèles musulmans. Je passe sur les richesses dont ils seront comblés, sur les festins interminables auxquels ils seront conviés, sur les costumes éblouissants dont ils seront revêtus, sur les prévenances dont ils seront l'objet de la part des légions de serviteurs auxquels ils commanderont, et je m'arrête seulement aux merveilles du pays enchanté dont ils seront citoyens. La description qu'on va lire est empruntée aux *Observations historiques et critiques sur le mahométisme,* du savant orientaliste anglais G. Sale.

« Selon les musulmans orthodoxes, le paradis est situé dans le septième ciel, immédiatement au-dessous du trône de Dieu ; et, pour en exprimer l'aménité, ils disent que la terre en est de la plus fine farine de froment, ou du musc le plus pur, ou, selon d'autres, de safran ; que ses pierres sont autant de perles et d'hyacinthes ; que les murailles de ses édifices sont enrichies d'or et d'argent ; que le tronc de tous ses arbres est d'or, et qu'entre ces arbres, le plus remarquable est l'arbre appelé *Tûba,* ou l'arbre du bonheur. Ils disent que cet arbre est dans le palais de Mahomet, mais que dans la maison de chaque vrai croyant s'étend une branche de cet arbre ; qu'il est chargé de grenades, de raisins, de dattes et d'autres fruits d'une grosseur surprenante et d'un goût inconnu aux mortels ; de sorte que si quelqu'un désire manger d'un fruit d'une espèce particulière, il lui est présenté sur-le-champ. Ils ajoutent que les branches de cet arbre s'abaissent d'elles-mêmes vers les mains de ceux qui veulent cueillir de ses fruits, et que non seulement il fournit aux bienheureux leur nourriture, mais encore qu'ils y trouvent des habits de soie, des animaux sellés et bridés, couverts de riches harnais pour leur servir de monture, et que cet arbre est si grand, que le cheval le plus léger mettrait plus de cent ans à sortir de son ombre, quand il irait au galop.

« Comme l'abondance des eaux est une des choses qui contribuent le plus à rendre un lieu agréable, le Coran parle souvent des rivières du paradis comme en faisant un des principaux ornements. Quelques-unes, dit-on, sont des rivières où coule de l'eau ; dans quelques autres coule du lait, en d'autres du vin, en d'autres du miel. Toutes prennent leurs sources des racines de l'arbre Tûba. Deux de ces rivières sont l'*al Kanthar* et la rivière de Vie ; mais, de crainte qu'elles ne soient pas suffisantes, le jardin est encore arrosé d'une infinité de sources et de fontaines, dont les cailloux ne sont que rubis et émeraudes, dont les lits sont de camphre et de musc, et les bords de safran. Les plus remarquables portent les noms de *Sal-Sabil* et de *Tasnim.*

« Mais toute cette magnificence est effacée par l'éclat de ces ravissantes filles du paradis, appelées, à cause de leurs grands yeux noirs, *Hûr al oyûn* (dont par corruption nous avons fait *Houris*), et qui feront la principale félicité des fidèles. Elles ne sont pas, disent-ils, créées d'argile comme les femmes mortelles, mais de *musc pur.* Elles sont exemptes, comme le Prophète l'affirme souvent dans le Coran, de toutes les infirmités humaines ;



L'ÉDEN

leur modestie égale leur beauté; elles ont pour gynécées des pavillons faits de perles creuses de telles dimensions, qu'une seule pourrait couvrir quatre *parasanges* (mesure de superficie en usage chez les Orientaux), ou soixante milles tant en longueur qu'en largeur. Des tentes de perles, de rubis et d'émeraudes seront aussi la demeure des croyants, dont chacun ne possédera pas moins de soixante-douze femmes, prises parmi les filles du paradis, sans préjudice de celles qu'il aura eues sur terre, et qui lui seront fidèlement rendues avec tout l'éclat de la jeunesse.

« Le nom que les mahométans donnent ordinairement à cet heureux séjour, ajoute notre auteur, est *al Djannat,* ou le *Jardin;* quelquefois aussi *Djannat al Jerdaws,* le *Jardin du paradis; Djannat Éden,* le *Jardin d'Éden,* quoiqu'ils interprètent communément le mot Éden, non suivant le sens du mot hébreu, mais selon la signification qu'il a en leur propre langue, dans laquelle il signifie : une habitation fixe ou perpétuelle; ils le nomment encore *Djannat al Mawa,* le *Jardin de la retraite; Djannat al Naïin,* le *Jardin du plaisir,* outre plusieurs autres noms semblables. »

Le christianisme a dégagé de toute volupté charnelle le bonheur des élus dans la Jérusalem céleste, et lorsque la Bible parle de celui dont jouissaient avant leur désobéissance le premier homme et la première femme, elle ne le fait consister en rien de semblable aux voluptés insensées, aux orgies perpétuelles, au luxe extravagant du paradis musulman. Adam et Ève sont de chair et d'os comme nous; ils sont beaux, ils s'aiment d'un amour chaste et tendre, que ne troublent ni les soucis de la vie matérielle, ni les perplexités de l'âme; ils sont innocents plutôt que vertueux, puisqu'ils ignorent le mal, puisque rien autour d'eux ne peut le leur révéler, puisqu'une paix profonde règne parmi les créatures de Dieu. Ils ne sont point vêtus d'étoffes somptueuses; ils n'habitent point des palais de pierreries; ils ont pour voile leur chastete inaltérée, pour palais la voûte azurée du ciel, pour abris des toits de feuillage. Leur demeure est un jardin, l'Éden, et c'est à le contempler, à le parcourir, à le cultiver, qu'en dehors des épanchements de leur gratitude envers le Créateur et leur mutuelle tendressse, ils trouveront les joies les plus vives.

God almigthy first planted a garden, dit Bacon, *and indeed it is the purest of human pleasures :* « Dieu tout-puissant a le premier planté un jardin; et en vérité c'est le plus pur des plaisirs humains. »

La mythologie grecque a aussi son Éden. Sous le règne du vieux Saturne, à cette époque heureuse que les poètes ont nommée l'*âge d'or,* temps de paix, d'innocence et de félicité sans mélange, les hommes, ignorant les arts de la civilisation, en ignoraient aussi les vices et les fléaux; tout souriait autour d'eux, et la terre n'était qu'un immense et délicieux jardin où régnait un éternel printemps. Ovide a peint en quelques traits de son pinceau magistral cet âge fortuné où d'eux-mêmes, sans lois, sans tribunaux, sans armées, les hommes vivaient fraternellement, la misère et la richesse, la crainte et l'ambition leur étant inconnues.

Mollia securæ peragebant otia gentes;
Ipsa quoque immunis rostroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per se dabat omnia Tellus,
Contentique cibis nullo cogente creatis,
Arbuteos fœtus montanaque fraga legebant,
Cornaque, et in duris hærentia mora rubetis,
Et quæ deciderant patula Jovis arbore glandes.
Ver erat æternum, placidique tepentibus auris
Mulcebant Zephyri natos sine semine flores;
Mox etiam fruges Tellus inarata ferebat,
Nec renovatus ager gravidis canebat aristis.
Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant,
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.

Avant de quitter le domaine de la fiction, jetons encore un coup d'œil sur quelques-uns des jardins que les poètes ont donnés pour demeures aux divinités terricoles. Les îles de Chypre et de Cythère, où la blonde Aphrodite aimait à se retirer avec son fils Éros, en compagnie des Grâces, des Ris et des Jeux, étaient de délicieux jardins où fleurissaient les myrtes, les rosiers, et mille autres plantes aux parfums enivrants. L'île de Calypso, dont les délices ne purent faire oublier au sage Ulysse son aride rocher d'Ithaque, non plus que la beauté de la nymphe ne put effacer de son cœur le souvenir de la fidèle Pénélope, cette île était encore une sorte de paradis, un jardin, d'où un homme moins vertueux que le fils de Laërte ne se fût pas arraché sans d'amers regrets.

« Mercure touche à l'île éloignée, dit Homère, et, s'élevant du noir domaine des mers sur la rive, marche vers la grotte spacieuse qu'habitait la belle nymphe. Elle était dans sa demeure. La flamme éclatante de grands brasiers y consumait le cèdre et le thym odorants, et ces parfums se répandaient dans l'île. Tandis que, formant un tissu merveilleux, la déesse faisait voler de ses mains une navette d'or, la grotte retentissait des sons harmonieux de sa voix. Cette demeure était environnée d'une antique forêt toujours verte, où croissaient l'aune, le peuplier, le cyprès qui embaume l'air. Là, au plus haut de leurs branches, avaient bâti leurs nids les rois du peuple ailé, l'épervier impétueux, l'oiseau qui fend les ombres de la nuit, et la corneille évasive qui, poussant jusqu'au ciel sa voix bruyante, se plaît à parcourir l'empire d'Amphitrite. Une vigne fertile étendait ses pampres beaux et flexibles sur tout le contour de la vaste grotte, et brillait de longues grappes de raisin. Quatre fontaines voisines roulaient une onde argentée, et se séparant et formant divers labyrinthes sans se confondre, allaient au loin la répandre de toutes parts. Et l'œil, tout alentour, se perdait dans de vastes prairies où l'on reposait mollement sur un doux gazon émaillé par la violette et les fleurs les plus aromatiques. Telle était la beauté de ces lieux, qu'un dieu même ne pouvait s'y rendre sans arrêter ses pas, saisi d'un charme ravissant[1]. »

[1] Odyssée (traduction de Bitaubé), chant v.

On se rappelle qu'un des douze travaux d'Hercule fut de ravir les pommes d'or du jardin des Hespérides ; ce qui signifierait, d'après certains auteurs, que le héros grec aurait le premier acclimaté les orangers en Grèce. Selon la Fable, ces fameuses pommes d'or avaient été données par Junon à Jupiter, le jour de son mariage avec le père des dieux et des hommes. Les Hespérides, à qui celui-ci les avait confiées, les faisaient garder par un dragon terrible, qui ne dormait jamais. Après qu'Hercule eut vaincu ou endormi ce dragon et dérobé les pommes d'or, Minerve les lui reprit pour les restituer à ses protégées, les Hespérides. Le géographe Hylax, qui vivait six cents ans avant l'ère chrétienne, a décrit avec détails le jardin des Hespérides, et en a même donné les dimensions exactes. Il le place en Afrique, au pied du mont Atlas ou dans la Cyrénaïque. On y voyait, outre les arbres à pommes d'or, ou les orangers, des amandiers, des oliviers, des grenadiers et une foule d'autres arbres et arbrisseaux. Ce jardin était-il une création de pure fantaisie, ou une allégorie sous laquelle les poètes anciens ont voulu cacher quelque enseignement ; ou enfin y aurait-il eu réellement autrefois, en Afrique, un vaste jardin spécialement affecté à la culture des orangers, et appartenant à quelque prince ou princesse qui l'aurait fait garder avec un soin jaloux ? Cette dernière hypothèse n'est pas la moins vraisemblable des trois, et l'histoire des plantes utiles offre plus d'un exemple de ces prohibitions sévères, qui ont toujours fini par être violées par quelque audacieux aventurier.

Je ne puis clore ce chapitre sans produire un dernier et frappant témoignage de l'unanimité du genre humain à proclamer l'horticulture le premier des arts, et le jardin le séjour le plus digne de l'homme en qui le génie s'unit à la vertu. Ce témoignage nous vient de l'autre côté de l'Océan, du cœur même du nouveau monde. L'Osiris, le prophète civilisateur des anciens Mexicains, était, dit le savant Torquemada, *un jardinier favorisé des dieux.* Les Indiens le vénéraient comme un dieu sous le nom de Quetzalcoalt. Il avait fixé sa résidence sur la montagne de Tzatzitepa, non loin de l'antique Tula, et là, mettant à profit la diversité des climats et la bonté naturelle du sol, il s'était créé un vrai paradis terrestre. Les épis de maïs y étaient si magnifiques, qu'une seule tête de ce blé des Indes faisait la charge d'un homme, et qu'on eût pu se rassasier avec un de ses grains dorés. Les cotonniers y donnaient naturellement une toison de pourpre éclatante. Je fais grâce au lecteur de la savante nomenclature des végétaux merveilleux réunis dans cet Éden : nos oreilles ne s'habituent pas aisément aux consonances bizarres des mots mexicains. Qu'il nous suffise de savoir, par la dénomination des oiseaux chanteurs de ce délicieux jardin, ce qu'étaient ces rossignols et ces fauvettes : le *xiutolotl,* le *tlanquechol,* le *zuguan* y faisaient retentir incessamment les échos de leurs ritournelles champêtres. L'un des plus beaux arbres du Tzatzitepa était le cacaoyer. Son tronc était gigantesque ; il portait des fruits énormes, dont l'écorce, aux teintes mélangées d'or et de pourpre, était le digne ornement de ce splendide végétal. Or il arriva que



LE PARADIS DE QUETZALCOATL

Quetzalcoalt ne put jouir de ces délices sans désirer l'immortalité. Un malin nécromant, envieux de son bonheur, parvint à lui persuader qu'au moyen d'un certain breuvage le privilège qu'il demandait aux dieux lui serait accordé. Mais, ô douleur! la coupe fatale fut vidée, et la raison du prophète s'égara; dans sa démence il changea en plantes inutiles et vénéneuses ces beaux arbres qu'il avait fait croître avec tant de soin; le cacaoyer lui-même fut changé en *mitzquitl* (sans doute quelque plante aux propriétés funestes). Le demi-dieu s'enfuit de Tula, et ne revit jamais son paradis. Par une grâce suprême, les dieux lui voulurent épargner le tourment des regrets. En perdant son bonheur, il en perdit aussi le souvenir.

CHAPITRE III

LES JARDINS PRIMITIFS. — JARDINS ANCIENS DE LA CHINE ET DE L'INDE

Lorsque, négligeant dans l'histoire les événements superficiels et bruyants qui captivent seuls l'attention du vulgaire, on étudie les phénomènes plus profonds et plus intimes de la vie sociale des peuples ; lorsqu'on examine et que l'on compare les diverses manifestations de leur activité morale et intellectuelle : œuvres littéraires, artistiques et scientifiques, édifices et constructions, costumes, armes, institutions, entreprises militaires, industrielles ou commerciales, on ne tarde pas à se convaincre que tous ces effets d'une même cause, tous ces actes d'une même individualité collective ont entre eux certains caractères fondamentaux communs et portent comme une empreinte indélébile du génie qui les a produits.

Cette solidarité, que la théorie indique *a priori* et que l'observation confirme, est d'un précieux secours pour les difficiles recherches de l'historien philosophe ; elle peut être justement comparée à la corrélation constante que l'anatomie et la physiologie ont reconnue entre les diverses parties des êtres organisés. Qu'un naturaliste retrouve dans le sol quelques ossements d'un animal dont l'espèce a disparu de la surface du globe depuis des milliers d'années, il pourra dire à quelle classe, à quel ordre, à quelle famille, à quel genre appartenait cet animal ; quel était son habitat, son mode de locomotion, son régime alimentaire ; s'il était aérien, terrestre ou aquatique, marcheur ou grimpeur, carnassier ou herbivore ; il pourra décrire la structure, non seulement du squelette complet, mais du corps même auquel ce squelette servait de charpente. De même, avec les débris épars d'une civilisation éteinte, l'érudit habitué à interroger les ruines du passé peut restituer cette civilisation, la faire revivre dans son intégrité. La tâche devient accessible à tout esprit attentif et réfléchi, et n'exige pas une science vaste et profonde, lorsqu'il s'agit seulement de combler, à l'aide de l'analogie et de l'induction, les lacunes que peut offrir le tableau, d'ailleurs bien connu, des grandes civilisations.

C'est ainsi qu'encore bien que les écrits des auteurs anciens ne nous apprennent pas directement de quelle manière l'art des jardins fut pratiqué par les principaux peuples de l'antiquité, et bien que les jardins, monuments de verdure, n'aient pu nulle part se conserver à travers les siècles comme beaucoup de monuments de marbre, de granit ou de briques, il n'est pas impossible de remonter à l'origine probable de cet art, d'en suivre les évolutions et d'indiquer les formes les plus caractéristiques de son développement au sein des sociétés anciennes.

Et d'abord, si nous recherchons le principe, la cause génératrice de l art des jardins, nous apercevons sans peine qu'il procède à la fois de deux sentiments, de deux besoins auxquels se rattachent également les plus importantes créations de l'esprit humain : ce sont : la notion et l'amour du beau (qui ne sont qu'une seule et même chose, puisqu'on ne saurait aimer le beau sans le connaître, ni le connaître sans l'aimer), et le sentiment ou le besoin du bien-être (c'est tout un encore). La création des jardins suppose donc préalablement chez l'homme l'éclosion du sens esthétique, l'intelligence des beautés et, si l'on peut ainsi dire, des bontés ou des utilités de la nature, et le désir des jouissances que procurent la contemplation et la possession de ses merveilles. Elle suppose en outre une demeure fixe, de la sécurité, de l'aisance, des loisirs : autant d'avantages qui ne peuvent se trouver que dans un état social déjà perfectionné ; elle suppose enfin des connaissances de quelque étendue en botanique, des rudiments de l'art du dessin et de l'architecture. Donc point de jardins chez les peuples plongés dans l'ignorance et la barbarie, ni même chez ceux qui sont encore adonnés à la vie nomade et pastorale. Cela se voit fort bien à notre époque, où tous les degrés de la barbarie et de la civilisation sont encore représentés dans les diverses parties du monde. Les sauvages de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie n'ont point de jardins, non plus que les Kirghiz et les Mongols des steppes, non plus que les Arabes du désert.

Les jardins n'apparaissent que là où les hommes ont déjà formé des agglomérations sédentaires, bâti des villages et appris à cultiver le sol. A ce point de vue, on peut dire avec Delille qu'ils sont le luxe de l'agriculture. Les oasis du Sahara nous offrent aujourd'hui le spécimen des jardins primitifs, où l'utile encore domine l'agréable, et qui sont plutôt des potagers ou des vergers que des jardins d'agrément. La composition et la culture en sont commandées par le climat, par la nature du sol et de ses productions ; mais le caractère en est uniforme comme celui de toutes les œuvres rudimentaires de l'homme. Les types ne se dessinent que plus tard, sous les influences combinées des causes physiques inhérentes à chaque contrée et du génie propre à chaque race et à chaque peuple.

On s'accorde généralement à considérer l'Asie comme le berceau de la civilisation, qui paraît avoir fait d'abord de très rapides progrès dans l'extrême Orient et dans l'Asie méridionale. Il est certain que plus de deux mille six cents ans avant l'ère chrétienne, alors que tout l'univers était encore



UNE OASIS AU SAHARA

plongé dans la barbarie, les Chinois étaient déjà parvenus, sous l'empereur Koang-Ti, à un état social régulièrement organisé; que le peuple était divisé en castes, et l'empire en provinces; qu'ils avaient des villes, des tribunaux, des écoles; qu'ils pratiquaient l'agriculture et la navigation; qu'ils contruisaient des routes et creusaient des canaux.

Il serait peu intéressant de rechercher ce que furent à cette époque reculée les jardins chinois. Nous verrons plus loin ce qu'ils sont de nos jours. Or on sait que la mobilité est le moindre défaut des peuples du Céleste Empire, et que depuis une longue suite de siècles les arts, l'industrie, la science n'ont accompli chez eux que des progrès insignifiants. Il est donc très plausible d'admettre que leurs jardins n'ont pas plus changé que leurs palais, leurs maisons, leurs costumes et le reste, et que l'origine du *style chinois*, tel qu'on le connaît présentement, est contemporaine des commencements mêmes de leur civilisation.

Si la civilisation chinoise est restée stationnaire, elle s'est du moins maintenue, grâce à la force d'inertie, à la ténacité singulière qui, à défaut d'autres vertus, distinguent cette race étrange. Il n'en est point de même des autres civilisations orientales. L'Inde et l'Indo-Chine, la Perse, l'Asie Mineure, l'Égypte n'offrent plus que les lambeaux ou les ruines des grands empires dont la puissance et la splendeur étonnaient autrefois l'univers. Ces empires ont succombé, les uns sous les coups des barbares envahisseurs, les autres sous les armes des nations intelligentes de l'Occident, d'autres seulement aux atteintes profondes de ces maladies sociales dont tous étaient plus ou moins infectés, et qu'on nomme le despotisme et la servitude, la paresse et l'ignorance, la superstition et l'immoralité. On sait que dans toutes leurs conceptions, dans toutes leurs œuvres, les Orientaux visent au grandiose, ou plutôt au gigantesque; qu'ils cherchent à éblouir, que dis-je! à s'éblouir eux-mêmes. Ces tendances ont donné de tout temps à leurs monuments un caractère facile à reconnaître, et qui n'a guère varié tant que les arts ont été florissants en Asie et en Égypte. On connaît, d'autre part, l'indolence et la sensualité proverbiales de ces peuples. Ces éléments, joints à ceux qui sont donnés par la nature au sein de laquelle ces arts ont pris naissance et se sont développés, permettent de suppléer à la pénurie des renseignements relatifs aux anciens jardins de l'Orient, dont il ne reste aujourd'hui que peu de vestiges.

Dans ces contrées, où les richesses ainsi que le pouvoir étaient concentrés au mains de tyrans absolus, où le faste tenait lieu d'élégance, où l'accumulation des objets précieux était la suprême expression de la magnificence, où des troupeaux d'esclaves étaient employés à travailler pour quelques maîtres orgueilleux et débauchés, les jardins devaient être rares, mais vastes, somptueux; ils devaient étonner par leur faste plutôt que charmer par leur beauté. Nous avons dans la peinture du paradis de Mahomet, que j'ai reproduite plus haut, l'idéal d'un jardin tel que le peuvent concevoir des hommes avides de voluptés excessives, aspirant, sous les feux du soleil, à



LES JARDINS DU GRAND MOGOL

la fraîcheur des ombrages verts et des fontaines parfumées. On conçoit que, dans leurs créations en ce genre, les Orientaux se soient efforcés de réaliser ces délices surnaturelles, de se donner, en attendant le paradis céleste, des paradis terrestres, et d'y réunir, autant qu'il dépendait d'eux, toutes les jouissances qui, à leurs yeux, constituent le bonheur parfait.

C'est sans doute aux empereurs, aux khans, aux rajahs de l'Hindoustan qu'il fut donné d'approcher le plus près de l'idéal rêvé. Ils avaient à leur disposition toutes les richesses végétales et minérales de leur admirable pays. Pour bâtir et décorer des palais, des vérandas, des pavillons, des terrasses, des péristyles, ils avaient le granit, le marbre, le porphyre, le jade, la malachite, les bois de tek, de fer, de santal. Pour former des bosquets, des allées, des massifs, des berceaux, ils avaient d'innombrables plantes au port majestueux, au feuillage élégant et toujours vert, aux fleurs magnifiques et parfumées, à l'écorce aromatique. Pour emplir les bassins, pour rafraîchir et embaumer l'air, ils avaient les eaux des fleuves sacrés, qu'ils pouvaient charger des senteurs du musc, du benjoin, de l'ambre et des essences. Pour peupler et animer leurs jardins, ils avaient les charmantes gazelles du Thibet, les singes agiles, objet de leur vénération, et des légions d'oiseaux au plumage éclatant, au ramage mélodieux. On voit encore à Delhi les ruines des jardins du Grand Mogol, plantés d'orangers séculaires, ornés de kiosques, de terrasses et d'escaliers de marbre, de bassins aujourd'hui envahis par la mousse et les herbes sauvages, et d'où s'élançaient autrefois des jets d'eau parfumée.

CHAPITRE IV

LES PARADIS DES PERSES. — LES JARDINS SUSPENDUS DE BABYLONE. — LES JARDINS CHEZ LES HÉBREUX

L'histoire authentique des Perses ne commence qu'à Cyrus, environ cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Tous les rois ses prédécesseurs, mentionnés dans les traditions persanes, sont des personnages fabuleux, ou tout au moins légendaires, dont chacun, s'il fallait en croire ces traditions, aurait vécu et régné pendant plusieurs siècles. Xénophon, qui écrivait quatre cents avant l'ère chrétienne, parle du goût des rois de Perse pour les jardins, qu'ils appelaient, dit-il, *Paradis,* et dans lesquels on cultivait à la fois des plantes d'ornement et des végétaux à fruits comestibles. « Dans toutes ses résidences et dans toutes les parties de ses domaines qu'il visite, dit l'historien grec, le roi veille à ce que ses jardins soient pourvus de toutes les choses agréables et utiles que le sol peut produire. » Plutarque, de son côté, rapporte que Lysandre trouva Cyrus le Jeune dans son jardin ou paradis de Sardes, et que, le général Spartiate en ayant loué la beauté, Cyrus déclara l'avoir planté lui-même. Le même Cyrus avait à Célènes un autre paradis très vaste où l'on entretenait une foule de bêtes sauvages, et dans lequel il put passer en revue les forces grecques auxiliaires, qui s'élevaient à trente mille hommes.

Le poète anglais G. Mason donne la description d'un ancien paradis qui était situé, disait-on, dans l'île de Panchæa, près de la côte d'Arabie, et qui était encore dans toute sa splendeur au temps des premiers successeurs d'Alexandre, c'est-à-dire trois cents ans environ avant Jésus-Christ. Ce paradis dépendait, selon Diodore, d'un temple de Jupiter Triphylus. On y voyait d'abondantes sources qui se réunissaient en une large rivière coulant dans un lit de maçonnerie sur une longueur d'un mille, et qui servait ensuite à l'irrigation. Ce jardin offrait du reste les ornements accoutumés : bocages, arbres à fruits, gazons et fleurs.

Strabon parle d'un jardin situé sur la rivière Oronte, et qui, de son temps,

avait neuf milles de circonférence. Ce même jardin, suivant Gibbon, était principalement planté de cyprès et de lauriers, dont le feuillage formait, au cœur de l'été, une ombre impénétrable aux plus ardents rayons du soleil. Des centaines de ruisseaux de l'eau la plus pure s'échappaient de toutes les collines et entretenaient incessamment la verdure du sol et la fraîcheur de l'air. L'oreille était charmée par des sons harmonieux, et l'odorat par des parfums exquis. Ce délicieux séjour était consacré à la Santé, au Plaisir et à l'Amour.

Pline et quelques autres auteurs latins donnent d'ailleurs, sur la composition des jardins de moindre importance chez les Perses, des renseignements assez précis. Ils nous apprennent, par exemple, que le dessin en était régulier, que les arbres étaient plantés en rangées rectilignes, et que les allées étaient bordées de touffes de roses, de violettes et d'autres fleurs odoriférantes. Parmi les arbres, c'étaient les essences résineuses, le platane d'Orient et, ce qui est digne de remarque, l'orme à feuilles étroites (appelé maintenant « orme anglais », mais, d'après le docteur Walker, originaire de la Terre sainte), qui occupaient les places d'honneur. Des pavillons de repos, des fontaines, des volières peuplées d'oiseaux de choix, enfin des tours du haut desquelles on pût contempler l'ensemble du paysage, étaient les accessoires dont les Perses aimaient à orner leurs paradis.

Des jardins de la Perse à ceux de l'Assyrie et de la Babylonie, la transition est naturelle, et la différence était sans doute peu sensible, si du moins on ne considère, de part et d'autre, que les jardins de second et de troisième ordre ; mais ceux que les rois assyriens firent établir à grands frais, moins sans doute pour leur agrément personnel ou pour l'ornement de leur capitale, que pour léguer à la postérité un souvenir de leur richesse et de leur puissance, accusent le goût particulier de ces princes pour les constructions gigantesques. Il ne leur suffisait pas, en effet, que leurs plantations occupassent une immense étendue de terrain : ils voulurent les élever au-dessus des plus hauts édifices, non en profitant des accidents du terrain, mais en renouvelant, pour ainsi dire, l'œuvre des géants qui tentèrent d'escalader la demeure des dieux. Les jardins de Babylone, bien connus sous le nom de *Jardins suspendus*, et rangés au nombre des sept merveilles du monde, étaient le spécimen le plus remarquable de ce genre d'architecture; mais il est probable qu'ils n'étaient pas le seul, bien que la plupart des historiens ne parlent que de celui-là.

On attribue communément la construction de ces jardins ainsi que des remparts, des temples et des autres monuments de Babylone, à Ninus et à Sémiramis. Cependant plusieurs historiens, entre autres Diodore de Sicile et Quinte-Curce, l'attribuent à un roi syrien postérieur à cette princesse, et qui aurait accompli ce prodige afin de plaire à sa femme ou à sa concubine. Celle-ci était née en Perse, dans un district fertile et accidenté ; elle y avait passé son enfance, et, ne pouvant s'accoutumer à l'aspect monotone de la campagne qui environnait Babylone, elle supplia le roi, dit la légende, de

lui faire faire un jardin qui lui rappelât les collines de sa belle patrie. Le roi n'hésita pas à tenter, pour satisfaire aux désirs de celle qu'il adorait, une œuvre que beaucoup d'autres à sa place eussent sans doute jugée impossible.

Quoi qu'il en soit, on voit encore aux environs de Hellah, sur la rive gauche de l'Euphrate, les ruines des jardins suspendus, ou du moins de leurs fondations. « A mon avis, dit Niebuhr, on trouve des restes de la citadelle et du célèbre jardin suspendu à environ trois quarts d'un mille d'Allemagne au nord-nord-ouest de Hellah, et tout près du rivage oriental du fleuve ; le tout ne consiste qu'en de grandes collines pleines de décombres.

« Les murailles qui se trouvaient au-dessus du sol ont été emportées il y a longtemps; mais les murailles du fondement s'y trouvent encore, et moi-même j'ai trouvé ici des gens occupés à tirer de ces pierres pour les transporter à Hellah. Au lieu que dans toute la contrée, depuis le golfe Persique jusqu'à Kerbeleh, on ne trouve presque pas d'autres arbres que des dattiers, on rencontre entre les collines de ces ruines, çà et là, des arbres fort vieux. On voit d'ailleurs, dans toute cette contrée, sur les deux rives de l'Euphrate, de petites collines pleines de morceaux de briques. »

Si l'on veut savoir en quoi consistaient ces fameux jardins, c'est aux deux historiens que j'ai nommés plus haut, à Diodore et à Quinte-Curce, qu'il faut en demander la description.

« Il y avait dans la citadelle, dit le premier, le jardin suspendu, ouvrage, non pas de Sémiramis, mais d'un roi syrien postérieur à celle-ci... Ce jardin, de forme carrée, avait de chaque côté quatre plèthres. On y montait par des degrés, sur des terrasses posées les unes sur les autres, en sorte que le tout présentait l'aspect d'un amphithéâtre. Les terrasses ou plates-formes étaient soutenues par des colonnes qui, s'élevant graduellement de distance en distance, supportaient toutes le pied des plantations; la colonne la plus élevée, de cinquante coudées de haut, supportait le sommet du jardin, et était de niveau avec la balustrade de l'enceinte. Les murs, solidement construits à grands frais, avaient vingt-deux pieds d'épaisseur, et chaque issue dix pieds de largeur. Les plates-formes des terrasses étaient composées de blocs de pierre dont la longueur, y compris les saillies, était de seize pieds sur quatre de largeur. Ces blocs étaient recouverts d'une couche de roseaux mêlés de beaucoup de bitume. Sur cette couche reposait une double rangée de briques cuites, cimentées avec du plâtre; celles-ci à leur tour étaient recouvertes de lames de plomb, afin d'empêcher l'eau de filtrer à travers les atterrissements artificiels et de pénétrer dans les fondations. Sur cette couverture était répandue une masse de terre suffisante pour recevoir les racines des plus grands arbres. Ce sol artificiel était planté d'arbres de toute espèce, capables de charmer la vue par leurs dimensions et leur beauté. Les colonnes, s'élevant graduellement, laissaient par leurs interstices passer la lumière, et donnaient accès aux appartements royaux, nombreux et diversement ornés. Une seule de ces colonnes était creuse depuis le

sommet jusqu'à la base; elle contenait des machines hydrauliques qui faisaient monter du fleuve une grande quantité d'eau, sans que personne pût rien voir à l'extérieur. »

Il n'est pas sans intérêt de noter ici que, au dire de Strabon, les machines employées à faire monter de l'eau sur les terrasses étaient des hélices ou vis d'Archimède, que des hommes étaient sans cesse occupés à faire tourner.

Écoutons maintenant Quinte-Curce. Selon lui, les jardins couronnaient la citadelle. « Ils égalent, dit cet auteur, le sommet des murailles, et sont parés d'arbres nombreux, élevés et touffus (*multarum arborum umbra et proceritate amœni*). Des piliers posés sur le roc soutiennent toute la charge. Sur ces piliers est une plate-forme pavée de pierres carrées, et susceptible de recevoir une épaisse couche de terre, et de l'eau pour l'arroser. Cette terrasse porte des arbres si vigoureux, que leurs troncs ont huit coudées de diamètre sur cinquante de hauteur, et qu'ils produisent autant de fruits que s'ils croissaient dans leur sol naturel. Et tandis que le temps use non seulement les œuvres de l'homme, mais à la longue la nature même, cette terrasse, pressée par une si lourde charge et par les racines de tant d'arbres, se conserve intacte. Elle est soutenue, il est vrai, par vingt larges pilastres distants de onze pieds l'un de l'autre, en sorte que de loin on croirait voir des forêts sur la crête de leurs montagnes. »

On voit que ces deux descriptions, les plus complètes qui nous soient parvenues, diffèrent sur quelques détails de forme et de dimensions. Elles permettent cependant de se représenter d'une manière assez satisfaisante les jardins suspendus, dont nous donnons ci-contre un dessin restitué d'après les renseignements qu'elles contiennent.

Si, poursuivant notre marche d'Orient en Occident, nous passons de la Babylonie à la Judée, nous ne trouverons ici nul vestige matériel des arts du peuple juif, et tout dans l'histoire de ce peuple tend à faire penser que le temps a eu peu de chose à faire pour en effacer les traces. Les Hébreux étaient, en effet, fort étrangers à l'industrie et aux arts. Resserrés en très grand nombre sur un petit territoire, et vivant presque exclusivement du produit de leurs champs, de leurs vignes et de leurs troupeaux, ils devaient chercher à utiliser les moindres parcelles de terrain et n'en rien distraire pour leur amusement. Adonnés à l'agriculture, ils n'en avaient point le luxe. Lorsqu'ils voulaient prendre le frais et respirer le grand air, c'était sur le toit de leurs maisons qu'ils se reposaient ou se promenaient. « Les Israélites vivaient simplement, dit l'abbé Fleury, et tout ce qu'il y avait de bonne terre était soigneusement cultivé, car il y avait peu de bois : ils n'avaient ni parcs pour la chasse, ni avenues, ni parterres. On voit, par le Cantique de Salomon, que les jardins étaient pleins d'arbres fruitiers ou de plantes aromatiques [1]. » Ces jardins, assez rares d'ailleurs, étaient donc de véritables *plantations,* comme on dit aujourd'hui dans nos colonies; tout y était

[1] *Mœurs des Israélites et des chrétiens,* Ire partie.



JARDINS SUSPENDUS DE BABYLONE

donné à l'utilité, rien à l'agrément, à l'ornementation. Il ne semble pas que le jardin du roi Salomon lui-même différât beaucoup, sous ce rapport, de ceux des simples citoyens. Il était de forme quadrangulaire et entouré de hautes murailles. On y voyait une grande variété de plantes, la plupart donnant des fruits bons à manger ou des substances aromatiques, quelques-unes seulement cultivées pour la beauté ou le parfum de leurs fleurs. Les arbres tels que le pin et le cèdre, le figuier, l'olivier, y formaient d'agréables ombrages. Quant au jardin des Oliviers, dont il est parlé dans le Nouveau Testament, ce n'était qu'un petit bois, une sorte de promenade publique, sur une colline située près de Jérusalem; car il est dit dans l'Évangile selon saint Luc que Jésus avait coutume de s'y rendre avec ses disciples : *Et egressus ibat secundum consuetudinem in montem Olivarum*[1].

[1] Luc. XXII, 39

CHAPITRE V

LES JARDINS ÉGYPTIENS

Les Égyptiens prétendaient être les premiers-nés de la création. Ils avaient cela de commun avec tous les autres peuples de l'Orient. Leurs annales font remonter leur origine à une antiquité prodigieuse et certainement fort exagérée. On ne peut cependant se refuser à admettre qu'ils s'étaient constitués en corps de nation, qu'ils s'étaient donné des lois, une religion et des arts, à une époque extrêmement reculée. Leur civilisation est donc une des plus anciennes; c'est aussi une des plus originales, des plus complètes et des plus homogènes que l'on puisse citer. Les Égyptiens semblent d'ailleurs avoir eu grand souci de l'avenir. Ils savaient que la vie des peuples n'est pas éternelle, et ils voulaient qu'après qu'ils auraient disparu de la face du monde, les races qui leur succéderaient ne pussent ignorer ce qu'ils avaient été. C'est sans doute dans cette vue qu'ils ont élevé des monuments énormes, capables de défier les atteintes du temps, et qu'ils y ont gravé ou sculpté les faits de leurs annales et le tableau de leurs rites sacrés, de leurs mœurs publiques et privées; et cela, non en mots écrits que, faute de connaître leur alphabet, on n'aurait pas su lire, mais sous forme de figures, les unes représentant immédiatement ce qu'ils voulaient transmettre, les autres emblématiques, formant une sorte de langue universelle qu'il suffirait d'étudier avec attention pour parvenir sûrement à les interpréter.

Si tel fut, en effet, le but qu'ils se proposaient, ce but a été atteint. Grâce à la persévérance et à la sagacité de savants investigateurs, la civilisation de ce peuple, qui n'a laissé que fort peu de documents écrits, nous est aussi bien connue que celle des nations beaucoup moins anciennes, telles que les Grecs et les Romains, dont les traditions se relient, pour ainsi dire, sans interruption à l'histoire des peuples modernes, et dont les langues et les littératures sont la base de notre enseignement classique. Aussi n'aurons-nous pas besoin, pour renseigner nos lecteurs sur l'horticulture des anciens Égyptiens, de recourir à l'analogie et à l'induction. Nous n'avons qu'à puiser

directement aux sources qui nous sont ouvertes, et nous pouvons même donner, d'après les images retrouvées sur quelques monuments, un dessin assez exact, croyons-nous, d'un jardin du temps des Pharaons.

Les résidences champêtres des Égyptiens de distinction occupaient des espaces très étendus et comprenaient de grands jardins. Quand elles n'étaient pas situées sur la rive du Nil, elles étaient toujours au moins pourvues d'un canal large et profond qui recevait les eaux de ce fleuve et alimentait les bassins souvent très vastes qui s'y trouvaient. Le maître pouvait se promener sur ces bassins dans un bateau de plaisance conduit par ses esclaves, ou se livrer au plaisir de la pêche; ce qu'il faisait d'ordinaire en compagnie de sa famille ou de quelques amis.

L'eau était aussi reçue dans des puits et dans des citernes où on la puisait pour arroser les plantations. Il n'est pas de contrée où l'irrigation artificielle soit plus nécessaire qu'en Égypte. Comme il n'y pleut presque jamais et qu'on ne peut songer à laisser envahir les jardins par les inondations périodiques du Nil, l'arrosage dépend entièrement des ressources que l'on sait se créer en emmagasinant l'eau dans des réservoirs à l'époque des débordements.

Le mode d'arrosage usité chez les anciens Égyptiens était fort simple. On suspendait les seaux ou les outres à l'extrémité d'une sorte de balancier à contrepoids, disposé au-dessus du réservoir; puis, lorsqu'on les avait remplis, on les accrochait par couple à une lanière de cuir ou bien à un joug qui se portait sur les épaules, et l'on allait les vider sur les plates-bandes ou au pied des arbres. La poulie et l'arrosoir étaient inconnus[1]. Les jardins étaient entretenus avec beaucoup de soin; la composition en était très variée, et le grand nombre de plantes utiles et de plantes d'agrément qu'on y cultivait témoignait à la fois du goût des Égyptiens pour l'horticulture et de l'étendue de leurs connaissances botaniques. Mais le dessin était simple et peu élégant. La ligne droite et l'angle droit en faisaient tous les frais. Les plates-bandes étaient petites, de forme carrée; elles étaient en contre-bas des allées, et entourées d'un rebord en saillie, à peu près comme les bassins de nos marais salants. Une partie du jardin était occupée par des allées ombragées d'arbres. Au pied de chaque arbre était creusée une cuvette circulaire destinée à retenir l'eau et à la faire arriver immédiatement aux racines.

Il est difficile de dire si les Égyptiens s'appliquaient à donner aux arbres de leurs jardins une forme particulière, ou si la figure adoptée par la sculpture était simplement un signe conventionnel destiné à représenter un arbre quelconque. Toutefois, les grenadiers et quelques autres arbres facilement reconnaissables sont ordinairement dessinés avec des branches iné-

[1] L'usage de la roue hydraulique ne paraît pas avoir été très répandu chez les Égyptiens. Cet appareil leur fut cependant connu, mais assez tard. Il en est de même de la vis d'Archimède et de la roue à échelons (roue de carrière), dont parle Philon. Mais la machine la plus communément employée était celle dont nous venons de parler.



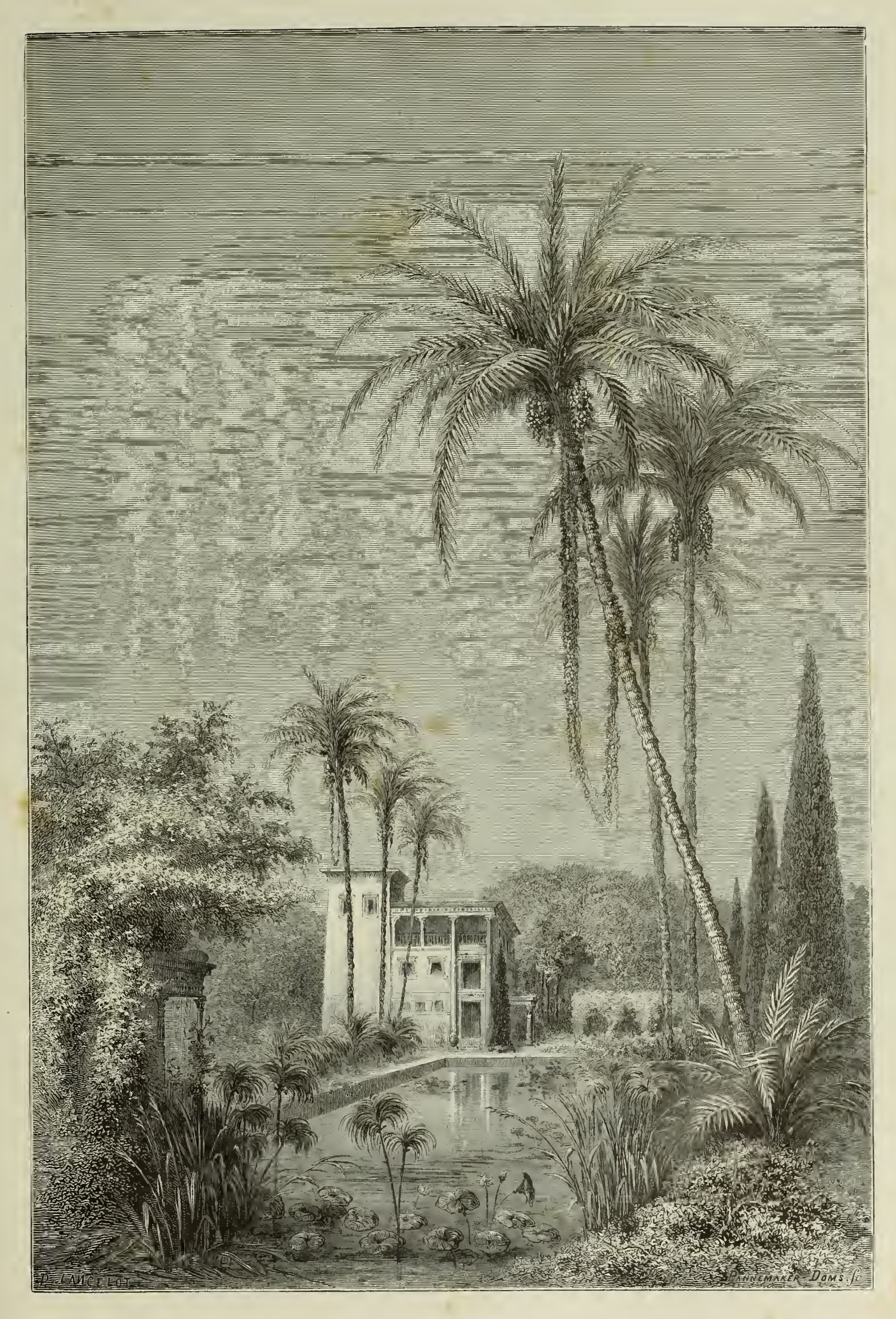
JARDIN D'UN TEMPLE EGYPTIEN

gales; ce qui peut faire croire que les essences à cime volumineuse et à feuillage épais étaient seules taillées en forme de cônes ou de pyramides.

Les grands jardins étaient ordinairement divisés en plusieurs parties ayant chacune sa destination spéciale. Il y avait, par exemple, un enclos pour les palmiers ou pour les sycomores; un autre pour la vigne; un autre pour les plantes potagères; un autre enfin pour les fleurs et les plantes d'ornement, et ce dernier n'était pas le moins étendu. Un grand nombre d'arbustes et de végétaux herbacés de petite taille y étaient élevés dans des pots en terre rouge absolument semblables aux nôtres, et alignés en longues rangées au bord des allées d'arbres et des plates-bandes. En outre du jardin proprement dit, plusieurs grands personnages possédaient, comme dépendances de leurs villas, des parcs avec des étangs poissonneux et des enclos réservés pour le gibier, des étables et des basses-cours. Non contents de chasser dans ces parcs, ils faisaient souvent enclore de palissades un vaste terrain pris sur le désert, dans lequel ils faisaient poursuivre le gibier par leurs chiens; ou bien ils le tuaient à coups de flèches, ou encore avec de simples bâtons qu'ils savaient lancer assez adroitement pour arrêter net un oiseau dans son vol. C'était, comme de nos jours, la chasse à courre et la chasse à tir, sauf la différence des armes.

Dans des tombeaux ou hypogées de Thèbes et d'autres villes de l'Égypte, on trouve de nombreuses sculptures représentant des jardins. Nous citerons seulement un jardin royal, qui devait être entouré de murs bastionnés. Un canal communiquant avec le Nil était creusé devant l'entrée principale, entre le mur et le fleuve et parallèlement à l'un et à l'autre. Cette entrée consistait en un portail élevé, donnant sur une large avenue de grands arbres. Les linteaux et les pieds-droits du portail étaient décorés d'inscriptions hiéroglyphiques parmi lesquelles se lisait le nom du prince propriétaire de ce domaine. De chaque côté se trouvaient les logements du gardien et des autres serviteurs chargés de l'entretien du jardin, ainsi qu'une salle d'attente où l'on faisait entrer les visiteurs qui ne s'étaient pas annoncés à l'avance. Ces bâtiments avaient des portes s'ouvrant sur l'enclos affecté à la culture de la vigne. De l'autre côté s'élevait une maison à trois étages environnée de beaux arbres verts et offrant une retraite agréable, où l'on venait se reposer et se rafraîchir. A peu de distance et en avant de cet édifice on voyait encore deux kiosques ou pavillons à colonnettes, à demi cachés sous les arbres et ayant vue sur des parterres de fleurs. La vigne occupait le milieu du jardin. Tout autour étaient disposées des plantations de palmiers-dattiers et de palmiers-*doum*. Quatre pièces d'eau où croissaient des plantes aquatiques, et sur lesquelles s'ébattaient des oies et des canards, fournissaient l'eau nécessaire à l'arrosage. Deux carrés situés de chaque côté de la vigne semblent avoir été réservés pour les plantes dont la culture exigeait des soins particuliers ou qui donnaient des fruits de qualité supérieure.

Dans les jardins des particuliers, il n'était pas rare que les arbres fruitiers fussent mêlés aux plantes d'ornement. Les deux espèces de palmier



VILLA ÉGYPTIENNE

que je viens de nommer tenaient le premier rang dans l'horticulture des Égyptiens, tant à cause de leur beauté que de leur utilité. Les dattes étaient chez eux, comme aujourd'hui chez les Arabes d'Afrique, un aliment populaire. On les mangeait fraîches ou confites dans du miel, ou simplement conservées. On utilisait d'ailleurs toutes les parties du dattier. Son trônc, entier ou fendu en deux, était employé dans les constructions. Ses branches, ses feuilles, son écorce servaient à confectionner des treillages, des claies, des paniers, des nattes, des balais, des cordes, etc.

Le palmier-doum ou palmier de Thèbes était surtout cultivé dans la haute Égypte. Le bois de cet arbre est plus compact et plus dur que celui du dattier. Les Égyptiens l'employaient dans la construction de leurs navires. Le fruit est une grosse noix enveloppée d'un tissu ligneux, et renfermant une amande dont la saveur aromatique rappelle celle du gingembre. Mais l'extrême dureté de cette amande la rend peu comestible; aussi ne la recherchait-on que pour la confection de colliers et d'autres objets de parure. Les feuilles du doum servaient à peu près aux mêmes usages que celles du dattier.

Après les palmiers, les principales espèces végétales cultivées dans les jardins égyptiens étaient le sycomore, le figuier, le grenadier, l'olivier, le jujubier, l'amandier, le pêcher, le canéficier, le myrte, plusieurs variétés d'acanthes, le chrysanthème, le lotus (*nelumbium*), le papyrus, le rosier, la violette, etc. Tel était le goût des Égyptiens pour l'horticulture, qu'afin d'augmenter la variété de leurs fleurs et de se procurer des plantes rares, ils exigeaient de certaines nations tributaires qu'elles payassent une partie de l'impôt en graines ou en végétaux de leur pays; et, selon Athénée, les jardins égyptiens étaient cultivés avec tant de soin, qu'on y voyait durant toute l'année des fleurs qui partout ailleurs sont rares, même dans la saison la plus favorable. Les appartements étaient toujours ornés de bouquets; on suspendait aux murailles des guirlandes de fleurs, et quand Agésilas visita l'Égypte, il fut si charmé de la beauté des guirlandes tressées avec les fleurs du papyrus, dont le roi d'Égypte lui fit présent, qu'il voulut emporter en Grèce plusieurs pieds de la plante qui les avait fournies.

CHAPITRE VI

LES JARDINS GRECS ET LATINS. — UN JARDIN ROMAIN AU TEMPS D'AUGUSTE. — LES JARDINS DE LA DÉCADENCE

Homère, dans sa candeur épique, nous a laissé le tableau évidemment fidèle des jardins de la Grèce aux temps héroïques. Il a décrit avec une naïve admiration celui d'Alcinoüs, roi des Phéaciens : jardin spacieux, qui touchait au palais et qu'entourait une haie vive. « Il embrassait quatre arpents. Là toutes les espèces d'arbres portaient jusqu'au ciel leurs rameaux fleurissants; on y voyait la poire, l'orange, la pomme charme de l'œil et de l'odorat, la douce figue et l'olive toujours verte. Ces arbres, en hiver ainsi qu'en été, étaient éternellement chargés de fruits ; tandis que les uns sortaient des boutons, les autres mûrissaient à la constante haleine du zéphyr : la jeune olive, bientôt à son automne, laissait voir l'olive naissante qui la suivait; la figue était poussée par une autre figue, la poire par la poire, la grenade par la grenade, et à peine l'orange avait disparu qu'une autre s'offrait à être cueillie. Enracinés dans la terre, de longs plants de vignes portaient des raisins en toute saison. Sans cesse les uns, dans un lieu découvert, séchaient aux feux du soleil, tandis que les autres étaient coupés par les vendangeurs ou foulés au pressoir. Les fleurs, dans ces vignobles, étaient confondues avec les grappes. Le jardin était terminé par un terrain où régnaient l'ordre et la culture, où durant toute l'année fleurissaient les plantes les plus variées. On voyait jaillir deux fontaines : l'une, dispersant ses ondes, arrosait tout le jardin; l'autre coulait en des canaux jusque sous le seuil de la cour, et se versait devant le palais dans un large bassin à l'usage des citoyens. Ainsi les immortels embellirent de leurs dons la demeure d'Alcinoüs! »

Cette demeure, que le traducteur Bitaubé croit devoir nommer un palais, appelez-la, comme Homère lui-même, une maison; faites d'ailleurs la part du langage poétique, et la description qui précède pourra s'appliquer parfaitement au jardin d'un maire de village du midi de la France. *O sancta*

simplicitas! Le jardin du vénérable Laërte, que ce vieillard cultivait de ses mains, était encore plus rustique. On n'y voyait guère que des légumes et des arbres fruitiers.

Plus tard, lorsque les Grecs se donnèrent cette belle civilisation qui ne fut égalée par aucun des peuples de l'antiquité, et que les modernes n'ont dépassée que grâce à la supériorité de leurs connaissances scientifiques, ils ne laissèrent pas d'emprunter eux-mêmes à la Perse, leur irréconciliable ennemie, les éléments de leurs arts, et notamment de leur architecture. Ils adoptèrent aussi les méthodes en usage chez les Perses pour la composition, l'aménagement et la culture des jardins, autant du moins que le permettait la différence des climats. Nous avons vu plus haut quelle admiration les jardins de Cyrus inspirèrent à Xénophon et à Lysandre. Il ne faut donc pas s'étonner que les Grecs aient cherché à imiter ce qui leur semblait si merveilleux. En appliquant leur génie fécond et délicat à ce genre de travaux, ils ne pouvaient égaler la magnificence et le luxe des jardins persans, mais ils devaient se montrer supérieurs à leurs rivaux sous le rapport de l'élégance. Il ne paraît pas, du reste, qu'ils se soient appliqués à l'art des jardins avec le même goût qu'ils apportèrent dans la pratique de l'architecture; et tandis qu'ils élevèrent plusieurs monuments célèbres, leurs historiens ne citent aucun jardin particulièrement digne de mémoire. Bacon, qui a noté ce fait dans son *Essai sur les jardins,* l'explique en disant que dans les âges de civilisation et d'élégance, les hommes arrivent à construire de splendides édifices avant de réussir à faire de beaux jardins, comme si cette dernière œuvre exprimait un degré supérieur de perfection[1].

Cette remarque, contestable comme thèse générale, l'est plus encore, à ce qu'il me paraît, lorsqu'il s'agit des Grecs, c'est-à-dire des premiers et des plus grands artistes qu'il y eut jamais. Les Anglais, au surplus, sont des juges peu compétents en pareille matière : ils sont fort loin d'exceller dans les beaux-arts, et singulièrement en architecture; cependant ils ont des jardins admirables : admirables sous le rapport des procédés de culture et des résultats obtenus, mais qui souvent laissent à désirer si l'on considère leur composition et leur ornementation; ce qui prouve bien qu'un peuple civilisé peut se montrer très supérieur dans un art scientifique comme l'horticulture, tout en demeurant inférieur dans les arts proprement dits.

Pour en revenir aux Grecs, le médiocre développement que prit chez eux l'art des jardins s'explique par des causes tout autres que celles qu'indique Bacon. Il faut l'attribuer principalement à l'exiguïté du territoire et des ressources matérielles dont disposaient les cités grecques, et plus encore peut-être à leurs mœurs et à leur état politique et social. En effet, la plupart des petits États avaient une constitution essentiellement démocratique : point de rois, peu de personnages possédant de grandes richesses; partant point de ces palais qu'accompagnent de magnifiques jardins. Mais c'est peut-être

[1] « When ages grow to elegancy and civility, men come to build stately sooner than to garden finely, as if gardening were the greater perfection. »



JARDIN D'ALCINOÜS

dans la Grèce ancienne qu'il faut chercher le premier exemple de jardins publics créés par les soins des magistrats pour l'agrément des citoyens. Tels furent ceux de l'Académie et du Lycée, à Athènes. Le premier était primitivement un terrain assez vaste, mais inculte et marécageux, appartenant à un certain Académos, qui par testament en fit don à la république, sous la condition qu'on y établirait un gymnase où les jeunes gens pourraient se livrer aux exercices du corps. Le gymnase fut construit, et reçut le nom d'*Académie*. De plus, Simon, fils de Miltiade, étant archonte (vers l'an 460 avant J.-C.), fit dessécher au moyen d'un aqueduc le terrain environnant, y planta des allées de platanes et le transforma en un charmant jardin qui devint la promenade favorite des Athéniens. Le divin Platon y allait converser avec ses disciples, et ceux-ci continuèrent de s'y réunir après sa mort. De là le nom d'Académie donné à cette école célèbre. Plus tard, tandis que les platoniciens tenaient leurs assemblées dans la partie nord du jardin, Épicure prenait possession de la partie méridionale.

Le Lycée était un autre jardin public, situé aux portes d'Athènes et renfermant aussi des portiques et des gymnases. Une troisième école philosophique, non moins célèbre que les précédentes, y prit naissance, et fut appelée École du Lycée ou École péripatéticienne[1], parce que les leçons se faisaient en plein air, tandis que le maître se promenait avec ses disciples; et ce maître, disciple lui-même de Platon, c'était Aristote. Les jardins de l'Académie étaient d'ailleurs les lieux de rendez-vous des citoyens les plus distingués par leur position, par leur mérite, par leur fortune : hommes d'État, guerriers, financiers, poètes, rhéteurs, artistes, y venaient assister aux exercices de la jeunesse et s'entretenir des affaires de l'intérieur, des événements du dehors, discuter la valeur des systèmes philosophiques et des œuvres littéraires, réciter des vers, échanger leurs pensées. Des habitudes analogues régnaient dans les autres cités. Seuls les farouches Spartiates, soumis à la barbare discipline que Lycurgue leur avait imposée, demeuraient insensibles aux séductions de l'art ainsi qu'aux charmes de la nature.

Ainsi, dans cette glorieuse contrée, les jardins étaient les temples de la Sagesse; l'éloquence et la poésie allaient chercher leurs inspirations parmi les fleurs, et c'était en méditant sous les grands arbres que de sublimes rêveurs cherchaient la solution des grands problèmes de l'univers.

Les premiers jardins de Rome furent aussi des temples, de vrais sanctuaires consacrés par la religion. C'étaient de petits bois (*luci*) arrosés par des eaux vives, et dans lesquels s'élevaient les statues grossièrement sculptées et les autels rustiques des divinités. C'est dans un de ces bois, un bois de lauriers situé près d'Aricie, selon la tradition, que le bon Numa venait passer de longues heures sous l'abri d'une grotte où la nymphe Égérie lui dictait des lois pour le peuple romain.

. . . . . . Sacra Numæ ritusque colendos
Mitis Aricino dictabat nympha sub antro.

[1] Du grec περίπατος, promenade.



TARQUIN LE SUPERBE ET L'ENVOYÉ DE SEXTUS

Les successeurs de ce pieux monarque eurent un palais avec des jardins cultivés avec un certain art. On sait quelle sinistre leçon de politique Tarquin le Superbe donna un jour à son fils Sextus, qui lui faisait demander des instructions sur la conduite à tenir à l'égard des Gabiens insoumis. Le tyran emmena le messager dans son jardin, et là, se promenant sans proférer une parole, il se mit à abattre comme par distraction, avec une baguette qu'il tenait à la main, les plus hautes têtes des pavots. Le messager, n'obtenant point de réponse à ses questions, finit par prendre congé; il revint à Gabies, et raconta à Sextus sa bizarre entrevue avec Tarquin. Sextus comprit. Il fit périr les principaux citoyens de Gabies, et la ville, frappée de terreur et privée de ses chefs, ne tarda pas à se soumettre. Ce fait prouve qu'au temps des rois le pavot occupait une place importante dans l'horticulture romaine. Quelques commentateurs en ont voulu conclure que l'opium et ses propriétés médicamenteuses ou toxiques étaient alors connues en Italie; mais cette opinion est au moins hasardée. Quoi qu'il en soit, le jardin de Tarquin n'offrait probablement pas une très grande variété de fleurs. Il en fut autrement de ceux que possédèrent plus tard les grands personnages de la république, lorsque, pour me servir des expressions de Jean-Jacques, « les maîtres des nations se furent rendus les esclaves des hommes frivoles qu'ils avaient vaincus, lorsque le luxe eut pris possession de la ville au sept collines, lorsqu'aux citoyens austères qui revenaient labourer leur champ et bêcher leur potager après avoir sauvé la patrie succédèrent des patriciens orgueilleux, des parvenus insolents et jusqu'à des affranchis pour qui la conquête du monde n'était qu'un moyen de multiplier leurs jouissances et d'alimenter leurs prodigalités. »

Varron, Columelle, les deux Pline ont laissé de minutieux détails sur la composition des jardins attenants aux somptueuses villas des riches citoyens de Rome, aux derniers temps de la république et sous les premiers Césars; et il est à remarquer que le style et l'ornementation qui les distinguaient se sont conservés à peu près intacts en Italie à travers les vicissitudes sans nombre de cette contrée; de sorte qu'on en retrouve encore les traits caractéristiques dans les jardins les plus célèbres de la Péninsule. Avec des matériaux aussi nombreux et aussi authentiques, nous pouvons retourner de vingt siècles en arrière, restituer au complet un jardin romain, le parcourir en tous sens, en suivre le dessin, en visiter les diverses parties et reconnaître la plupart des plantes qu'on y cultivait.

Ce n'est pas à Rome même que nous devons chercher ce jardin; les temples, les curies, les cirques, les théâtres, les basiliques, les portiques, les palais, les îles (*insulæ*), c'est-à-dire les groupes de maisons occupées par de nombreux locataires, n'y laissaient pas pour des jardins de quelque étendue plus de place que l'on n'en trouve dans nos grandes villes modernes. On se demande même, lorsqu'on examine un plan de Rome, sous Auguste par exemple, et que l'on y voit la multitude étonnante des édifices publics consacrés soit au culte, soit aux jeux, soit au service de l'État, comment

les habitants pouvaient encore trouver où se loger. Autour de la ville, dans les faubourgs, les grands jardins publics et privés étaient assez nombreux. En outre, une foule de villas élégantes s'élevaient soit aux environs de Rome dans le Latium, soit dans la Campanie, dans l'Ombrie et jusque dans le Brutium. Les localités les plus en faveur dans ce que nous appellerions aujourd'hui le *grand monde,* étaient Tibur, Antium, Tusculum, Vèies, Falères, Terracine, Gaète, Naples, Baïes, Pœstum. Le lecteur peut choisir à son gré le lieu du jardin que nous allons visiter, selon qu'il préfère la perspective de Rome, ou celle de la mer, ou celle des Apennins, ou celle des campagnes. Mais il importe de nous placer à une époque où l'art des jardins avait atteint à peu près son apogée, tant sous le rapport des richesses végétales et de leur culture qu'en ce qui concerne le luxe de l'ornementation. Nous choisirons donc celle où, après avoir longtemps ensanglanté Rome et ses provinces, après avoir renouvelé les horreurs des proscriptions de Marius et de Sylla, Octave-Auguste, maître suprême de l'État, ferma le temple de Janus et sut faire accepter aux Romains la servitude en leur donnant le repos.

Notre jardin appartient à quelque personnage important, plébéien ou patricien, — la différence n'est plus désormais que dans la fortune, et la fortune ne s'acquiert et ne se conserve qu'avec la faveur du prince. — Ce jardin embrasse un espace de soixante-dix à quatre-vingts *jugères* (quinze à vingt hectares), et s'étend en partie sur la plaine, en partie sur le versant d'une colline. Des aqueducs construits à grands frais y amènent l'eau de deux ou trois sources qui s'échappent des montagnes les plus voisines. Il est clos de murs et de haies qui enserrent aussi la villa et ses dépendances. Devant la porte principale se trouve une *area* ou petite place plantée de platanes et décorée d'une fontaine et des statues des divinités protectrices des jardins, c'est-à-dire de Pan et de Priape. Cette porte, encadrée de pilastres et surmontée d'un entablement sur lequel on a placé des figures d'animaux fabuleux en bronze, est également en bronze. A notre approche, de formidables aboiements se font entendre. C'est la voix du grand chien d'Épire, qui, avant même que nous ayons frappé, avertit de notre arrivée le *janitor* ou portier du lieu. Dès notre entrée, ces mots, *cave canem,* inscrits au-dessus de la niche du molosse, nous avertissent de passer à distance respectueuse de ses robustes mâchoires. Nous avons devant nous plusieurs avenues ombragées de grands arbres, assez larges pour qu'on puisse s'y promener en char ou en litière, et qui conduisent à des parterres coupés d'allées dessinées avec art et bordées de buis. Au milieu se trouve un bassin d'où l'eau s'échappe par de nombreux canaux pour être distribuée par tout le jardin. Ce parterre est garni des fleurs les plus variées, dont les groupes sont séparés les uns des autres par des bandes de sable de diverses couleurs, de manière à offrir l'aspect d'un immense et riche tapis d'Orient. Là croissent plusieurs espèces de roses, notamment celles de Préneste et de Campanie, les plus recherchées des Romains; parmi les autres fleurs nous remarquons

le lis, le narcisse, la jacinthe, l'amarante, le bluet, l'hespéride, le cyclamen, le genêt, le rhododendron. De chaque côté du parterre s'étendent des théâtres de gazon émaillés de violettes et d'autres petites fleurs qui charment l'œil par leur élégance ou l'odorat par leur parfum. Suivant que nous les franchirons à droite, ou à gauche, ou en avant, nous rencontrerons des objets tout différents. Du côté de la plaine, nous arriverons à l'hippodrome. Cet espace, où se font les courses de chars et de chevaux, est entouré de platanes aux troncs et aux branches desquels s'enlacent le lierre et la vigne sauvage. L'hippodrome renferme des allées séparées par des massifs de lauriers au feuillage toujours vert, dont l'épaisseur recèle des rosiers. De l'autre côté, sur le versant de la colline, nous nous égarons par des sentiers sinueux dans un bois dont la fraîcheur est entretenue par une foule de petits ruisseaux qui s'échappent des rochers comme autant de sources naturelles, et descendent rapidement vers le parterre. Au détour d'une allée, nous nous trouvons dans une clairière qui couronne l'éminence et au milieu de laquelle s'élève un élégant pavillon dont le péristyle est orné de statues. Le lierre, la vigne et d'autres plantes grimpantes s'attachent aux colonnettes et montent jusqu'au toit. Le pavé est une mosaïque représentant des sujets empruntés à la mythologie. L'intérieur est en bois de cèdre poli et enrichi d'incrustations de nacre. Les sièges et la table sont en ivoire et en bois précieux artistement sculptés. Le pavillon est un lieu de repos où nous pouvons nous arrêter quelques instants, pour reprendre ensuite notre marche et descendre le revers de la colline. Il ne tient qu'à nous de nous reposer de nouveau dans l'une des grottes tapissées de verdure qu'on a construites avec des blocs frustes de granit, de grès et de pierre ponce; partout le murmure des ruisseaux nous accompagne, et leurs eaux viennent se réunir au fond de la vallée, dans un autre bassin de marbre d'où elles rejaillissent en gerbe étincelante. Au bord de cette pièce d'eau est un édifice plus vaste et non moins somptueux que le précédent. Entrons-y : une collation nous y attend, ou plutôt elle nous attend sur le bassin même, où flottent des figures de navires et d'oiseaux aquatiques, que nous avons pu prendre pour des jouets d'enfants. Ce sont des corbeilles contenant des fruits, des gâteaux, du miel, que de jeunes esclaves vont nous offrir sur des plats d'argent ciselé, tandis que d'autres nous verseront dans des coupes d'or le falerne parfumé avec des aromates et rafraîchi avec de la neige. Mais à peine sommes-nous assis, ou plutôt couchés autour de la table, que nos oreilles sont frappées de sons puissants et mélodieux qui semblent sortir des profondeurs du sol. L'instrument qui les produit est caché dans une chambre voisine. C'est l'*hydraulis* ou orgue hydraulique, formé de tuyaux d'airain où l'air est poussé par la pression de l'eau, et d'un clavier sur lequel un esclave grec, habile musicien, promène ses doigts exercés.

J'ai négligé de mentionner les portiques, les vases d'albâtre et de porphyre, les statues de marbre et même d'argent massif, que le maître du lieu a prodigués le long des avenues, aux angles des parterres et sous les



VILLA ROMAINE AU TEMPS D'AUGUSTE

voûtes de verdure, et dont la riche collection, rassemblée à grands frais, fait de ce jardin un véritable musée. Mais il est une particularité tout à fait caractéristique et qui ne saurait nous échapper : c'est l'art, assez futile, il faut bien le dire, et cependant fort prisé des Romains, avec lequel des jardiniers spéciaux, appelés *topiarii,* savaient tailler le buis, l'if, le cyprès, le myrte et d'autres arbrisseaux, de manière à représenter soit des figures d'animaux, soit des lettres dessinant le nom du maître, ou celui des personnages que celui-ci voulait honorer. C'est à l'extrémité du parterre, entre les bois que nous venons de quitter et l'hippodrome, que nous pouvons admirer les résultats plus curieux qu'agréables de ce patient travail.

Nous passons de là dans une partie du jardin tout à fait séparée de celle que nous venons de parcourir. C'est en réalité un autre jardin, affecté à la culture des plantes qui donnent des fruits et d'autres produits comestibles ou aromatiques. La vigne y occupe, ainsi que dans les jardins égyptiens, une place importante. Tantôt elle grimpe au tronc de divers arbres; tantôt elle est disposée en espalier sur des treillages simples : c'est la *jugatio directa;* tantôt elle se ramifie sur de longues tonnelles fort analogues à celles que l'on voit dans nos plus modestes jardins, et qui sont l'ornement obligé des guinguettes de village : c'est la *jugatio compluviata.* Les vignes en espalier sont exposées au midi ou au levant. On en cultive près de cent variétés, dont un tiers environ d'origine étrangère.

Parmi les arbres à fruits, nous reconnaissons au premier coup d'œil l'olivier et le figuier. Le fruit de ce dernier arbre était cher aux patriotes romains, parce que Caton le Censeur s'en était servi, disait-on, pour décider le sénat à détruire Carthage. Un jour, le terrible censeur arrive à l'assemblée tenant en main une figue, qu'il montre à ses collègues en demandant à chacun d'eux depuis combien de temps il pense qu'elle soit cueillie. Tous répondirent qu'elle leur semblait encore fraîche. « En effet, dit alors Caton, elle a été cueillie à Carthage il y a trois jours seulement. Ainsi, pères conscrits, l'ennemi n'est qu'à trois journées de Rome, et vous êtes tranquilles! » Cet argument, assez pauvre au fond, fit impression sur le sénat; la guerre fut décrétée, et peu de temps après Carthage avait cessé d'exister.

Voici maintenant des poiriers, des pommiers, des cognassiers, des amandiers, des pruniers, des framboisiers. Parmi les espèces de poires qui font les délices des gourmets, nous remarquons la *décimienne* et la *dolabella,* qui rappellent des noms illustres dans les fastes de la république; la *laurine* et la *nardine,* dont les parfums rappellent celui du laurier et celui du nard; la *superbe,* ainsi appelée par antiphrase, car c'est la plus petite de toutes, mais elle mûrit la première; la *libralia,* qu'on ne cueille qu'après les premières gelées, et la poire de Vénus, dédiée à cette déesse à cause de sa forme élégante et de ses vives couleurs. Parmi les pommes, on distingue l'*appienne,* la *claudienne,* la *manlienne,* la *gestienne,* qui toutes portent les noms de ceux qui les ont fait connaître. Le potager (*hortus pinguis*) nous offre de même, dans les plus humbles de ses productions, les titres de noblesse des premières

familles de Rome. Les pois ont donné leurs noms aux Pisons, les lentilles aux Lentulus, les fèves aux Fabius. Voici, à côté des légumes vulgaires, des asperges de Ravenne, dont trois pèsent une livre; puis voici les plantes aromatiques : la livèche, qui remplace la myrrhe; le cumin, dont la semence est parfumée; la nielle, dont la saveur piquante rivalise avec celle du poivre. Mais il nous reste encore à voir les *jardins suspendus*, où se cultivent les plantes les plus rares et les plus précieuses. Ce sont de grandes estrades à gradins, montées sur des roulettes, et supportant des caisses et des vases qui contiennent ces plantes. Lorsque le temps est favorable, des esclaves les traînent dans un lieu convenablement exposé. Pendant la nuit et durant les mauvais jours, on les rentre dans des serres fermées avec un vitrage de pierre spéculaire (*mica*). Aussi ces heureux végétaux, entourés de tant de soins délicats, sont-ils un objet d'envie pour les malheureux qui n'ont en hiver ni vêtements ni abri pour se garantir du froid. Peut-être est-ce au propriétaire du jardin où nous sommes qu'un cynique, à qui il avait refusé un manteau, dit avec amertume : « Ah! que ne suis-je un de tes pommiers de Cilicie! »

Les jardins les plus célèbres de l'ancienne Italie furent, à Rome même, ceux de Lucullus, qui se trouvaient à l'extrémité nord-ouest de la ville et touchaient au champ de Mars; ceux d'Agrippa, à peu de distance de la voie Triomphale, du théâtre de Pompée et du cirque de Statilius-Taurus; ceux de Pompée, au sud-ouest de la ville sur la rive droite du Tibre, et tout près de là ceux dont Jules César, par son testament, fit don au peuple romain; et parmi les jardins dépendant de villas ou maisons de campagne, ceux de Cicéron à Gaète et à Tusculum, celui de Vitellius à Aricie, et plus tard celui que Pline le Jeune fit établir aussi dans cette dernière localité, et qu'il a lui-même décrit dans tous ses détails. On ne peut s'empêcher de remarquer, en lisant sa description, l'étonnante ressemblance, et presque l'identité du jardin romain au temps de Trajan avec les jardins français du XVIIe siècle. « Les terrasses attenantes à la maison, dit lord Walpole, les pelouses qui en descendent, le petit jardin fleuriste avec sa fontaine au centre, les allées bordées de buis et les arbres bizarrement taillés de façon à représenter des objets de fantaisie, tout cela, joint aux fontaines, aux réduits, aux pavillons d'été, constitue une ressemblance trop frappante pour supporter la discussion. »

J'ai omis à dessein de mentionner au nombre des plus beaux jardins de Rome ceux dont Néron, après l'incendie de Rome, aurait, au dire de Suétone, entouré son nouveau palais. La relation de Suétone est, en effet, fort contestable et rappelle ce qu'on lit dans les contes orientaux sur le palais des fées. « Ce fut, dit-il, sur le terrain occupé naguère par deux quartiers ou *régions* de Rome, que s'étendirent les bâtiments, les jardins et les parcs de ce palais, appelé la « Maison d'or » (*Domus aurea*). Devant le vestibule se dressait la statue colossale de Néron; elle avait trente-neuf mètres de haut. La façade avait mille pas de large, et offrait à l'œil une triple rangée de co-

lonnes en marbre. Les appartements étaient partout revêtus de plaques d'or et d'ivoire enrichies de pierres précieuses. La grande salle du festin était circulaire et tournait sans cesse sur elle-même, pour imiter la rotation du globe terrestre. A la partie supérieure, on avait ménagé des réservoirs et des conduits d'où tombait une pluie de parfums. Le parc était tout un monde : il renfermait non seulement des jardins merveilleux, mais un étang figurant la mer et dans lequel nageaient des poissons énormes, des forêts peuplées d'animaux de toute sorte .. » Suétone ajoute qu'en prenant possession de cette résidence plus que royale, Néron s'écria nonchalamment : « Ah ! me voici donc enfin logé comme un homme ! » Mais le peuple trouva que c'était là beaucoup d'or dépensé et beaucoup de place occupée pour « loger un homme ». Son mécontentement se traduisit par des épigrammes que des mains inconnues écrivaient sur les murs, par exemple ce distique :

Roma domus fiet : Veios migrate, Quirites,
Si non et Veios occupat ista domus.

Ce qui est infiniment probable, c'est que la construction du *Palais d'or*, de son parc et de ses jardins, que Suétone présente comme un fait accompli, fut, en réalité, un de ces projets extravagants tels que Néron en forma plusieurs durant son règne, beaucoup trop long pour l'empire romain, mais assurément trop court pour l'exécution de pareils travaux, et que si elle fut commencée, elle ne fut jamais achevée.

Maîtres de l'Europe occidentale et méridionale et d'une partie de l'Asie et de l'Afrique, les Romains se plurent à introduire dans tous les pays qu'ils appelaient barbares leur civilisation et leurs prodigalités. Les proconsuls et les préteurs eurent, au siège de leur gouvernement, des résidences et des jardins dont l'or des peuples vaincus faisait les frais ; et lorsque l'empire eut plusieurs maîtres à la fois et que Rome n'en fut plus que de nom la capitale, des palais impériaux s'élevèrent dans la Gaule, en Grèce, en Asie et jusqu'en Afrique.

Les jardins de cette époque de décadence ne se distinguent par aucun caractère essentiel de ceux dont je viens de parler, si ce n'est peut-être par une recherche plus grande encore des raffinements du bien-être et du luxe. Les produits des trois règnes de la nature, tirés des pays les plus éloignés, y étaient rassemblés pour satisfaire les appétits sensuels, et plus encore pour flatter la vanité du propriétaire Les quadrupèdes et les oiseaux les plus rares peuplaient les parcs et les basses-cours. Des poissons entretenus avec des soins inouïs, et nourris au besoin de la chair des esclaves, nageaient dans des bassins où des aqueducs amenaient de loin l'eau des fleuves et parfois celle de l'Océan. Un innombrable personnel de serviteurs était employé à l'entretien de ces richesses, et la moindre négligence était punie des peines les plus cruelles.

Les révoltes et les incursions des barbares, la dissolution de l'empire ro-

main et les longues perturbations qui s'ensuivirent firent disparaître de toute l'Europe occidentale palais et jardins. Les uns furent saccagés et détruits; les autres, abandonnés, tombèrent en ruines. Les herbes sauvages envahirent les vastes terrains naguère parés des plus brillantes fleurs. La barbarie succédait à la corruption. Les arts même et la science qui avaient produit tant de merveilles tombèrent dans l'oubli. L'Italie et la Grèce en conservèrent seules quelques vestiges. Le feu sacré ne s'éteignit pas entièrement dans ses foyers primitifs, mais il devait y couver sourdement pendant plusieurs siècles avant de rallumer le flambeau de la civilisation.

LIVRE II

LES JARDINS DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

CHAPITRE I

LE MOYEN AGE. — MONASTÈRES ET CHATEAUX

Laissons passer le flot tumultueux des soulèvements et des invasions qui anéantirent l'empire d'Occident. Après ce prodigieux cataclysme, l'Europe n'est plus reconnaissable. Un monde a péri, un autre lui succède. Une civilisation toute différente de celle qui vient de disparaître se constitue péniblement à travers des agitations violentes qui arrêteront longtemps l'essor de l'esprit humain. Dans cette nouvelle évolution progressive, les peuples chrétiens d'Occident traversent les mêmes phases par lesquelles nous avons vu passer ceux de la Grèce et de Rome, avec cette différence cependant que leur point de départ est plus avancé, puisqu'il leur est donné de recueillir au moins les lambeaux de l'héritage laissé par les sociétés païennes. Au lieu d'un empire universel composé d'éléments hétérogènes, sans autre lien que la commune servitude, l'Europe offre maintenant un grand nombre d'États reliés entre eux par une même croyance, fondés à peu près sur les mêmes principes hiérarchiques, mais divisés d'intérêts, et n'ayant guère d'autre souci que de s'entre-dévorer. L'organisation féodale, qui crée dans chacun de ces États une foule de pouvoirs rivaux, augmente encore la confusion et l'anarchie, et fait de l'Europe entière un immense champ de bataille.

En ce beau temps de la chevalerie, qu'on a peut-être flatté en le comparant à l'âge héroïque de l'antiquité grecque, le maniement des armes est le seul art en honneur parmi les hommes de noble naissance. La science et la littérature ne sont cultivées que par les clercs séculiers et réguliers, et se réduisent aux études théologiques. Les arts et métiers sont abandonnés aux bourgeois et aux manants; l'agriculture, aux serfs. L'architecture est exclusivement religieuse et militaire. L'aspect des édifices publics et privés accuse

l'inégalité choquante des conditions et le défaut complet de sécurité. Les maisons sont chétives et pressées les unes contre les autres, dans de petites villes aux rues étroites et tortueuses, défendues par des remparts élevés, par des fossés profonds, par des portes massives. Le paysan, attaché à la glèbe, — c'est l'expression consacrée, — n'a pour habitation qu'une misérable cabane, qui ne lui appartient pas plus que le champ qu'il cultive et les produits qu'il récolte. Au dehors et souvent au dedans des villes, les demeures des grands sont des forteresses flanquées de tours au toit aigu, dentelées de créneaux et de mâchicoulis, percées de meurtrières. En maint endroit vous les voyez se dresser isolées, menaçantes et sombres, au flanc d'une colline, ou bien au sommet d'un roc escarpé ou d'un haut promontoire.

Les couvents mêmes ne sont pas tellement protégés par le respect qu'inspire le caractère sacré de leurs habitants, que ceux-ci ne jugent prudent de se tenir en garde contre les déprédations des gens de guerre. Le soin de leur sûreté, tout autant que la sévérité des règles monastiques, guide les cénobites dans le choix du lieu et préside à la construction des épaisses murailles derrière lesquelles ils s'abritent. Les bâtiments sont en général peu élevés, et enserrent des espaces libres, des cours ou préaux d'assez grandes dimensions ; ils sont solidement bâtis et ont peu d'ouvertures sur leurs faces extérieures. Le tout, y compris des terrains cultivés, des champs même, est enveloppé d'une ceinture de maçonnerie précédée d'un retranchement naturel ou artificiel, et ressemble assez bien à une citadelle. On y trouverait au besoin, dans quelque salle souterraine, un assortiment convenable de frondes, d'arbalètes, d'épieux, — et plus tard d'arquebuses, — pour repousser les routiers et les malandrins qui parcourent le pays, pillant ou rançonnant tout ce qui n'est pas de taille à leur résister.

Ainsi le veut le malheur de ces temps où les relations sociales n'existent, pour ainsi dire, pas; où la paix même du cloître ne peut être qu'un paix armée; où nul n'a le droit de compter sur le lendemain, parce que le faible est partout à la merci du fort, et le fort exposé à succomber à son tour sous les coups d'un plus fort; où les ravages de la peste ou de la famine s'ajoutent fréquemment à ceux de la guerre et du brigandage.

Tant de fléaux accablant à la fois les populations expliquent les funèbres pressentiments, les prédictions sinistres qui avaient cours dans toute l'Europe chrétienne, l'attente prochaine de la fin du monde, les orgies des uns, le renoncement ascétique des autres : ceux-là voulant se hâter de jouir ; ceux-ci se préparant par le jeûne, la prière et les mortifications, à comparaître aux assises solennelles du dernier jugement.

On conçoit qu'au sein d'une société en proie à de tels maux, tourmentée par de si poignantes préoccupations, les entreprises utiles et, à plus forte raison, les arts de luxe fussent grandement négligés. Là où règne la misère, c'est posséder le luxe que de ne point manquer du nécessaire. Un champ fertile, un clos planté d'abres fruitiers en bon rapport et d'herbes



JARDIN DANS UN COUVENT

potagères, étaient des oasis clairsemés au milieu des landes stériles, des forêts sauvages et des marais insalubres qui couvraient la presque totalité des contrées aujourd'hui les plus florissantes; on ne connaissait guère, à cette époque, d'autres jardins. Les plus vastes et les mieux entretenus étaient ceux des monastères.

« Dans les abbayes où les traditions antiques s'étaient conservées, dit Charles Blanc[1], de vastes enclos étaient consacrés à la culture des légumes, des fleurs, des arbres fruitiers et des plantes rares. Les bénédictins, les prémontrés, les ordres même les plus austères, tels que les chartreux, avaient des plates-bandes, des promenades, des réservoirs, et il va sans dire que la composition de leurs jardins était simple et régulière comme leur vie. Les murs qui les défendaient contre les bruits du monde se couvraient à l'intérieur d'espaliers bien tenus. Quelquefois des vignes étaient suspendues aux treillages d'une allée couverte, et l'on entretenait du poisson dans des viviers semblables à ceux qu'on a retrouvés plus tard dans les ruines de Pompéi. Tracés en longs parallélogrammes, ces bassins s'arrondissaient ou s'échancraient pour se prêter à la forme demi-circulaire des exèdres où les religieux venaient s'asseoir. Les moines de l'Orient, — nous l'avons vérifié sur le mont Hymette, — arrêtaient l'eau des montagnes pour répandre la fraîcheur dans leurs plantations. » L'horticulture, dans les couvents du moyen âge, était surtout utilitaire. Un monastère était un *microcosme*. Les religieux étaient obligés d'y réunir toutes les choses nécessaires à la vie de chaque jour, afin de réduire le plus possible leurs relations avec le dehors. Des terrains particuliers étaient ordinairement affectés aux différentes cultures; le champ, le verger, le jardin proprement dit, promenade plantée de grands arbres, avaient leurs places marquées dans les dépendances du couvent.

Les herbes potagères, les fleurs que les reclus ou les recluses entretenaient pour leur amusement ou pour l'ornement de leur église, les plantes médicinales enfin, composaient le jardin proprement dit. La vigne avait droit de cité partout, sans préjudice du clos qui pouvait lui être spécialement consacré. On doit citer comme une des abbayes les plus anciennes et comme une des plus remarquables pour la bonne ordonnance des bâtiments et des cultures, celle de Saint-Gall, en Suisse, qui était déjà florissante au temps de Charlemagne. N'oublions pas non plus de signaler la place importante que les plantes médicinales occupaient dans les jardins monastiques ainsi que dans ceux des princes et des riches particuliers. La médecine ne fut, jusqu'au seizième siècle, qu'un art empirique, consistant surtout dans l'emploi des simples, et dont les moines d'une part, les alchimistes et les sorciers d'autre part, étaient les seuls adeptes. L'abbaye du Mont-Cassin, où les bénédictins créèrent la première école de médecine et de pharmacologie, posséda aussi, selon toute probabilité, le premier jardin botanique.

[1] *Grammaire des arts du dessin,* livre Ier, ch. XXVI, tome XVIe de la *Gazette des beaux-arts.*

En dehors des couvents, dont le plus grand nombre étaient bâtis en pleine campagne, et autour desquels de pauvres familles venaient se grouper pour offrir aux communautés le travail de leurs bras en échange d'une protection efficace, c'est dans les villes capitales ou à peu de distance de ces villes qu'il faut, au moyen âge, chercher des jardins disposés à la fois dans une vue d'agrément et d'utilité. C'est là seulement qu'on pouvait trouver de la sécurité ; c'est là que les rois et les seigneurs plus amoureux du repos et des plaisirs que de la guerre et des expéditions hasardeuses aimaient à fixer leur résidence. Au delà du cercle restreint où s'étendait l'action de la police urbaine et des forces militaires attachées à la personne du prince, chacun n'avait à attendre de protection que de lui-même et de ses gens. Les personnages les plus considérables, lorsqu'ils habitaient leur manoir, devaient s'y faire garder comme dans une prison et n'en sortir que bien armés et bien accompagnés. Planter un jardin hors de l'enceinte fortifiée était impossible; derrière les tourelles et les murs du château, l'air et le soleil pénétraient à peine. Des fleurs et des arbres venaient s'épanouir sur les remparts, dont le sommet était disposé en terrasse; ces petits jardins muraux, qui couronnaient quelques demeures féodales, en égayaient la sombre physionomie et faisaient la joie de la châtelaine et de ses enfants, n'avaient, hélas! qu'une existence bien précaire. Aux jours d'alarme, ils étaient les premiers atteints par les projectiles de l'ennemi ou sacrifiés par les défenseurs de la place. Les anciens rois de France avaient pourtant des maisons de plaisance aux environs de Paris; mais les vieilles chroniques ne donnent que des renseignements incomplets et souvent assez obscurs sur la situation géographique de ces châteaux et sur la disposition des bâtiments et de leurs dépendances.

Le premier point est pour nous d'un médiocre intérêt, et le lecteur se soucierait peu sans doute de s'engager dans l'examen de questions telles que celle de savoir, par exemple, si la *Rotolajensis villa,* que possédaient les rois de la première race, était au Roulle ou à Rueil, et quel était le *Novigentum* (Nogent) où Chilpéric allait passer en été ses moments de loisir. Quand même nous parviendrions à résoudre ces graves problèmes longuement et doctement discutés par Sauval, nous ne saurions sans doute de ce qui vraiment nous intéresse, c'est-à-dire de la composition des jardins royaux du moyen âge, rien de plus que ce que nous en apprennent le fameux capitulaire *de Villis,* et mieux encore les descriptions qui nous sont parvenues des jardins, courtilles et cultures de la bonne ville de Paris, et dont il sera parlé tout à l'heure.

Sauval nous apprend seulement que la plupart des villas des princes carlovingiens touchaient à des forêts; ce qui fait supposer que ces princes ne s'y rendaient que pour se livrer au plaisir de la chasse. Plus tard même, Louis IX se retirait volontiers au château de Vincennes, qui n'était cependant pas un séjour bien gai, et qui n'avait point de jardin. Mais le pieux monarque n'avait que quelques pas à faire pour se trouver dans la forêt, qui

lui tenait lieu de parc. C'est là qu'il se promenait avec ses familiers, ou qu'il s'asseyait sous un chêne pour écouter les gens de toute classe qui avaient quelque supplique à lui adresser ou quelque affaire litigieuse à lui soumettre. Notons en passant que saint Louis tenait ces sortes de lits de justice en roi patriarche, « vêtu d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manches et d'un manteau de sandal noir, » et non en costume d'apparat : manteau fleurdelisé, couronne en tête et sceptre en main, ainsi qu'on se plaît à le représenter.

Saint Louis affectionnait encore deux autres maisons de plaisance situées à Passy et à Étampes, et bâties l'une et l'autre par Robert, fils de Hugues Capet, à qui l'on attribue également la fondation du château de Saint-Germain-en-Laye. Mais il est impossible de dire si ces résidences étaient ou non accompagnées de jardins; ce qui du reste importe peu, car ces jardins, s'ils existaient, ne pouvaient l'emporter en richesse et en élégance sur ceux qu'on voyait à Paris, et que les vieux chroniqueurs s'accordent à vanter comme les plus beaux qu'il y eût au monde.

CHAPITRE II

LES JARDINS DE PARIS AU MOYEN AGE

N'oublions pas que nous sommes au temps « où la reine Berthe filait », et qu'en ce temps tous les jardins sont dessinés d'après le même modèle et garnis à peu près des mêmes plantes, soit qu'ils dépendent de châteaux royaux ou seigneuriaux, soit qu'ils appartiennent à des communautés religieuses ou à de simples bourgeois. Leur simplicité toute rustique rappelle singulièrement les jardins primitifs de l'antiquité. Les jardins d'Alcinoüs et du bonhomme Laërte n'auraient rien à envier à ceux du roi Childebert, qui ont eu l'honneur insigne d'être célébrés en vers latins par Fortunat, évêque de Poitiers, dans le poème intitulé : *De Horto Ultrogothæ reginæ;* ce qui signifie : « Du Jardin de la reine Ultrogothe. »

Ultrogothe (un bien vilain nom pour une si grande princesse!) était la femme de Childebert, premier roi de Paris, qui régnait, si je ne me trompe, à la fin du sixième siècle. Tous deux habitaient, dans leur capitale, un palais qu'environnaient de vastes terrains cultivés avec le plus grand soin sous la direction et même par les royales mains des hôtes augustes du palais. Ce palais n'était autre, selon toute probabilité, que celui des Thermes, auquel on donne pour fondateur l'empereur Julien, surnommé l'Apostat. « Childebert et Ultrogothe, dit Sauval dans ses *Antiquités de Paris,* avoient un beau jardin, *où même il croissoit du grain.* Surtout il avoit des roses qui sentoient si bon, que Fortunat les compare aux roses du paradis. De plus il étoit peint de toutes sortes de fleurs; on s'y promenoit à l'ombre sous des berceaux couverts de treilles chargées de verjus. Des pommiers entés de la main de Childebert, qui n'avoit pas moins de passion pour l'agriculture que Cyrus, étoient encore une des admirations de Fortunat...

« La plupart des auteurs qui ont écrit de Paris prétendent que ce jardin tenoit au palais où se tient le parlement. Du Peirat, qui n'est point de cet avis, veut qu'il étoit au Pré-aux-Clercs; mais enfin les plus judicieux assurent

qu'il étoit dans l'Université, près les ruines du palais des Thermes, bâti par les Romains. »

Fortunat ne met point en doute que cet édifice ne fût la demeure de Childebert et d'Ultrogothe; l'étendue et la beauté des jardins étaient dignes, selon lui, de la splendeur du palais. Du côté du levant et du midi, ils s'avançaient jusqu'aux derniers bâtiments; du côté du nord, ils bordaient la Seine; enfin leur limite occidentale se trouvait sur l'emplacement de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et le roi devait les traverser pour se rendre à l'église qui déjà existait en cet endroit.

Hinc iter ejus erat, cum limina sacra petebat.

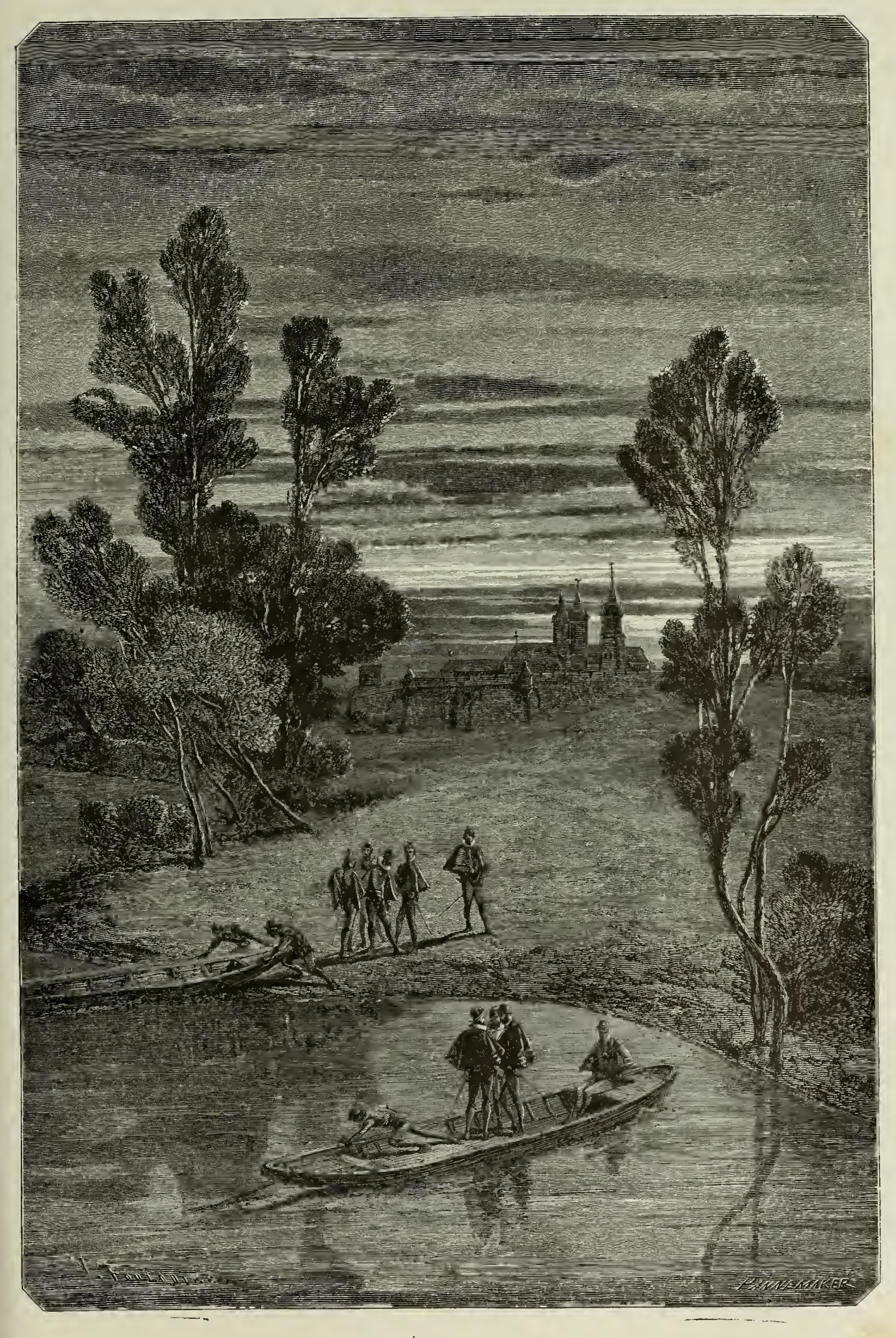
Quoi qu'il en soit, ces jardins se sont conservés longtemps sous diverses dénominations. Un aqueduc romain y amenait l'eau d'Arcueil. Au temps de Sauval, c'est-à-dire à la fin du XVII[e] siècle, on voyait encore, sur la terrasse qui couronnait les murailles épaisses du palais, un petit jardin que l'historien de Paris ne craint pas de comparer à ceux de Babylone. « Il est, dit-il, aussi haut que le comble des maisons du voisinage, et consiste en un parterre garni de roses, de fleurs, de compartiments de buis, et soutenu de voûtes de briques d'une longueur et d'une largeur extraordinaires. »

Paris fut un peu négligé par les Carlovingiens (ou *Karolings,* pour parler comme Augustin Thierry), qui étaient plus Germains que Français, et ne devint définitivement la capitale de la France que sous les Capétiens. Charlemagne, le héros de la dynastie franke, avait, dit-on, à Jugelheim, sur le Rhin, un merveilleux château dans le style romain, orné de colonnes de marbre et entouré de jardins.

Le restaurateur de l'empire d'Occident s'intéressait fort à l'agriculture et à l'horticulture, et son célèbre capitulaire *de Villis et Curtis* est un des documents les plus anciens et les plus explicites qui nous soient restés touchant l'art du jardinage des premiers siècles de la monarchie féodale. On y trouve l'énumération de toutes les plantes que le puissant empereur faisait entretenir dans son parc, et dont il recommandait la culture à ses sujets. Ce sont principalement des arbres fruitiers, des herbes comestibles et médicinales, à côté desquelles figurent un certain nombre de plantes ornementales; mais les unes et les autres sont indigènes, ou depuis longtemps naturalisées en Europe. Cette nomenclature est en latin, et plusieurs des noms qu'elle renferme sont autant d'énigmes que les érudits et les botanistes modernes ont vainement tenté d expliquer [1].

Revenons à Paris, et, sans nous arrêter davantage aux jardins de Childebert et de Charlemagne, franchissons d'un bond huit ou neuf siècles, durant lesquels l'horticulture ne s'est pas sensiblement modifiée, mais que la capitale du royaume a mis à profit pour s'agrandir et pour s'embellir. Il faut

[1] Les personnes curieuses de ce genre de recherches pourront lire avec intérêt les doctes dissertations de MM. Sereau et Harman au sujet du capitulaire *de Villis,* dans le *Magasin encyclopédique* de l'an VIII, tomes IV et V.



LE PRÉ-AUX-CLERCS

dire qu'en ce temps-là les embellissements de Paris ne ressemblaient point à ce qui s'exécute sous nos yeux : les rues étaient étroites, mal pavées, et point du tout éclairées la nuit; les maisons étaient fort disparates, et en général très laides; les monuments, hormis les églises, où se déployaient tout le talent des architectes et toute la générosité des princes et des fidèles, étaient rares et peu somptueux. La Seine coulait à sa guise entre ses berges naturelles; et si trois ou quatre ponts reliaient ses îles aux deux rives, on ne pouvait, aux endroits les plus larges, traverser le fleuve qu'en bateau. Mais la grande ville, — assez peu grande encore pour se trouver à l'aise dans son étroite enceinte, — se parait de verdure et de fleurs. Elle n'avait aucune des promenades géométriquement alignées, aucun des grands jardins dont elle est justement fière aujourd'hui; mais on y voyait à chaque pas des prés, des clos et des courtilles, et à défaut de beaux édifices en pierres de taille on ne manquait point de tonnelles en feuillage. Qui voudra croire que Paris, il y a cinq cents ans, était un pays vignoble; que là où s'élèvent aujourd'hui des quartiers populeux ou aristocratiques, des maisons à six étages, des hôtels avec écurie et remise, on faisait la vendange, on mettait le raisin en cuve et en presse? Rien n'est plus vrai pourtant : le clos de l'Université, — un des plus grands et des plus riches de tout Paris, — ceux de Saint-Étienne-des-Grès, Mauvoisin, l'Évêque, Bruneau, et les *Coulures* Saint-Éloi, Sainte-Catherine, Saint-Gervais, Saint-Martin, du Temple, de Montmartre, des Filles-Dieu, etc., étaient autant de vignes qui donnaient du vin très potable.

Les prés, préaux et courtils étaient nombreux aussi. Le pré le plus célèbre était le Pré-aux-Clercs, situé sur la rive gauche de la Seine, vers l'extrémité occidentale de Paris, en face du Louvre, et qui confinait aux bâtiments et dépendances de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Le Pré-aux-Clercs appartenait par droit de conquête aux clercs de la Bazoche, aux étudiants, aux désœuvrés, à tout ce qu'on appellerait maintenant la bohême, qui y venaient jouer à la paume, aux boules et à d'autres jeux, vider leurs querelles et s'enivrer dans les cabarets établis par des industriels intelligents. C'était le gymnase, l'académie, l'arène et la guinguette de cette jeunesse turbulente et batailleuse, dont les relations de voisinage avec les religieux de l'abbaye n'étaient rien moins qu'amicales. Ceux-ci protestaient contre l'usurpation du Pré, dont ils se disaient les légitimes propriétaires, tandis que les bazochiens, bien loin de tenir compte de ces réclamations, tendaient sans cesse à empiéter sur le domaine abbatial. Plusieurs fois on en vint aux mains, le sang coula; l'université, le parlement, le roi lui-même intervinrent, et ce fut, chose étrange, pour donner gain de cause aux clercs et à leurs adhérents. Sous les derniers Valois, sous Henri IV et jusque sous Louis XIII, le Pré-aux-Clercs fut très fréquenté par la noblesse d'épée, par les *muguets* et les *raffinés,* qui y trouvaient deux choses précieuses : un cabaret en renom pour y fêter Bacchus et l'Amour, et un champ clos pour se couper la gorge. Le Pré-aux-Clercs fut envahi peu à

peu par des constructions, sous lesquelles il finit par disparaître entièrement.

Les gens paisibles qui voulaient se distraire de leurs occupations, s'asseoir au frais sous les arbres et vider une bouteille en famille ou avec leurs amis à l'ombre d'une tonnelle, n'avaient pas besoin de sortir de la ville. Ils n'avaient que le choix de courtilles : « jardins champêtres, dit Sauval, où les bourgeois aussi bien que les templiers et les religieux alloient se promener et prendre l'air. » — « Et tout de même, ajoute cet auteur, du vin de la Courtille, raillerie ou proverbe du temps passé, nous apprenons qu'en plantant des vignes dans les courtilles on songeoit plus à contenter la vue que le goût. » Les courtilles les plus en vogue au XIIIe siècle étaient celles du Temple et de Saint-Martin, la courtille Barbette et la courtille au Bourcelais. « Il ne s'en falloit guère que le Temple, la courtille Barbette et la courtille du Temple ne se touchassent; car en 1248 Marie, veuve de Rolland de Saint-Cloud, vendit dix-neuf sols parisis de cens, que lui devoit un arpent de pré assis entre cette courtille et le Temple. L'année d'après, à la prière des templiers, et moyennant quarante livres parisis, les chanoines de Sainte-Opportune amortirent deux arpents et demi de marais qu'il y avoit entre cette courtille et celle du Temple. Comme le bout du faubourg du Temple s'appelle encore la Courtille, il se pourroit faire que ce seroit la courtille du Temple véritablement; mais si cela est, les choses ont bien changé depuis; car il est certain qu'autrefois c'étoit un lieu plein de jardins et de courtilles, et habité par des courtilliers ou jardiniers. » N'oublions pas que Sauval écrivait à la fin du XVIIe siècle. Malgré les changements dont il parle, les souvenirs de la courtille du Temple se sont perpétués jusqu'à nous, grâce à une guinguette qui était naguère encore le théâtre des orgies du mardi-gras. C'est de là qu'on voyait sortir, à l'aube du mercredi des cendres, et rentrer dans Paris une foule bigarrée, avinée, hurlante, et une autre foule, celle des *badauds*, se levant avant le jour ou ne se couchant pas pour assister à ce spectacle traditionnel, plus hideux que burlesque, qu'on nommait la *descente de la Courtille*.

En ce qui concerne le dessin et l'arrangement des jardins de Paris aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, Sauval nous apprend que « chaque jardin étoit environné de haies couvertes de treilles enlacées et couchées en manière de lozange, qui sont les tonnelles; et ces tonnelles tenoient par les deux bouts à des pavillons faits de même qu'elles; et non seulement à chaque coin des jardins et des préaux il y avoit des pavillons, mais encore au milieu, et même d'autres tonnelles qui les traversoient et les divisoient en compartiments. »

Souvent le pavillon du milieu était remplacé par un bassin de pierre ou de marbre, avec une fontaine « qui jetoit de l'eau par la gueule d'un lion ou de quelque autre bête farouche. » Enfin on se donnait parfois la fantaisie d'établir un labyrinthe, tel, par exemple, que la *Maison de Dedalus* des jardins de l'hôtel Saint-Paul, situé « en la haut rue Saint-Antoine ».

C'est ici le lieu de parler de cet hôtel et de ces jardins, qui furent en leur temps la merveille de Paris, au point que Charles V, qui les fit faire, compromit un instant aux yeux de ses sujets, par une prodigalité si inouïe, la réputation de prud'homie à laquelle il dut son surnom de Sage. Je passe sur les magnificences du palais, dont Charles V voulut faire un lieu de délices, et qu'il appelait l'*Hostel solennel des grands esbattements.*

Les dépendances et les jardins couvraient plus de vingt arpents (environ dix hectares), surface considérable pour l'époque dans une ville fermée de remparts. Parmi les dépendances, la plus curieuse, celle qui accusait un luxe vraiment royal, c'était la ménagerie, où l'on gardait non seulement des animaux domestiques, mais des bêtes sauvages, des lions, et des oiseaux exotiques, entre autres un *papegaut* (perroquet), *rara avis!* Il y avait une grande cage, une volière, tout exprès pour le papegaut du roi. Le dessin des jardins et la perfection de leur culture, confiée à Philippart Persant, qui recevait un salaire annuel de soixante écus, faisaient l'admiration des contemporains. Sauval en énumère toutes les richesses, en s'étonnant « de se voir obligé de rapporter des histoires d'une simplicité si rude. » — « Car il est presque incroyable, s'écrie-t-il, que dans un même royaume on ait pu dire que si peu de chose ait fait l'enrichissement et la magnificence des palais de nos rois, et que maintenant cela ne se trouve pas même dans les jardins bourgeois et dans les chaumières. »

Les ornements de ces jardins consistaient, comme on l'a vu plus haut, en treilles, en pavillons, alternativement carrés et circulaires, reliés par des tonnelles et garnis de sièges de gazon « rehaussés sur des marchepieds de même. Les treilles qui les environnoient finissoient en créneaux ou fleurs de lis; les créneaux aboutissoient en tabernacle, à peu près comme un clocher couronné d'une grosse pomme, et d'où sortoit une girouette peinte aux armes de France. » Une des treilles de Saint-Paul était célèbre, et a laissé son nom à la rue Beautreillis, de même que la rue de la Cerisaye rappelle la plantation de cerisiers faite par Charles V. Ce prince avait d'ailleurs fait semer tous ses jardins de « semences de violiers, de courges, de choux, de romarin, de marjolaine, de sauge, de girofliers (giroflées), de fraisiers, de lavande, même de pourpier, de laitue et de poirée, et autres herbes et légumes ». Charles VI, le Fou, renchérit, on devait s'y attendre, sur le luxe dont Charles V, le Sage, lui avait donné l'exemple. Il fit planter, dans le jardin du Champ-au-Plâtre « trois cents gerbes de rosiers blancs et rouges, trois quarterons de bourdelais, trois cent soixante-quinze gouais de morêts, trois cents oignons de lis, trois cents de flambes, cent quinze entes de poiriers, cent pommiers communs, douze pommiers de paradis, un millier de cerisiers, cent cinquante pommiers, et huit lauriers verts, achetés sur le Pont-au-Change ».

On conçoit que la splendeur de tels jardins devait éclipser celle de tous les autres. L'hôtel Saint-Paul était le Versailles de Charles V, de Charles VI et de Charles VII. Louis XI préférait la Bastille, Vincennes et Plessis-lez-Tours,



JARDINS DE L'HOTEL SAINT-PAUL

les châteaux-cachots où il entendait à travers les murs les gémissements de ses prisonniers : musique bien douce aux oreilles d'un tyran! Quand les Anglais furent maîtres de Paris, ils élurent domicile au palais des Tournelles, dont le duc de Bedford fit, en 1431, labourer les jardins à la charrue, pour planter des poiriers et des pommiers, des merisiers, des guigniers, des cognassiers, des néfliers, des figuiers, plus « une infinité de rosiers blancs et de romarins ». — « Outre cela, dit Sauval, il fit ouvrir mille soixante-neuf toises de tranchées de deux pieds de large sur autant de profondeur, dans lesquelles il planta cinq mille neuf cent treize ormes, qu'on amena par eau au port l'École, avec la racine, et qui coûtoient quatre livres parisis le cent. »

Je n'ai rien dit encore du Louvre et des Tuileries. Mais les Tuileries (je parle du palais et des jardins) n'existaient pas encore au xve siècle. Leur emplacement était occupé par la fabrique de tuiles et de briques qui leur a légué son nom et qui fournit une grande partie des matériaux avec lesquels furent bâtis le Louvre, l'hôtel Saint-Paul, le palais des Tournelles et plusieurs autres maisons royales. Quant au Louvre, c'était un vrai château fort, aux fenêtres étroites et grillées, aux tourelles massives, entouré de fossés que remplissait l'eau de la Seine. Dans l'enceinte que défendaient ces fossés il y avait bien quelque chose qu'on décorait du nom de jardins; mais ce n'étaient en réalité que des cours plantées, de forme carrée, dont la plus grande n'avait pas plus de six toises de côté. Charles V fit pourtant là aussi de grandes dépenses : il consacra cinquante mille livres à embellir ce palais, à l'agrandir, ou plutôt à l'exhausser, ce qui ne dut pas contribuer à en rendre les petits jardins plus gais. Mais le *sage et subtil* monarque ne venait pas là pour se réjouir et *s'esbattre :* il s'y enfermait dans sa librairie avec des érudits et des hommes d'État. Le Louvre était sa maison de travail, l'hôtel Saint-Paul sa maison de plaisance.

CHAPITRE III

LES MORES D'ESPAGNE, LEURS PALAIS ET LEURS JARDINS. — L'ALHAMRA ET SES FONDATEURS : MOHAMMED-ABU-AL-HAMAR ET YUSUF-ABUL-AL-HADJEDJ

On sait que l'Europe, au moyen âge, n'était pas tout entière chrétienne : la puissance envahissante des soldats de Mahomet, tenue en échec devant le Bosphore jusqu'en 1453, avait pris pied, dès le VIIIe siècle, sur la péninsule ibérique, et y avait fondé, au milieu de luttes continuelles avec les premiers occupants, un empire glorieux et florissant. Les arts de la paix, les sciences physiques et mathématiques, la médecine, étaient cultivés chez les Mores d'Espagne avec un succès que les Occidentaux eussent envié s'ils en eussent mieux connu le prix, et dont ils ne laissèrent pas de recueillir, presque malgré eux, les bienfaits. « Sans communication avec leur pays natal, dit Washington Irving, les Mores espagnols aimaient la terre qu'Allah, croyaient-ils, leur avait donnée, et ils s'efforcèrent de l'embellir en y réunissant tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'homme. Donnant pour base à leur pouvoir un système de lois équitables et sages, livrés avec ardeur à l'étude des sciences, à la pratique des arts, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, ils rendirent graduellement leur empire tellement prospère, qu'on ne lui eût point trouvé de rival parmi tous les empires de la chrétienté. En prenant soin de s'entourer du bien-être et du luxe qui distingua l'empire arabe du Levant à l'époque de sa plus grande civilisation, ils répandirent la lumière du savoir oriental dans les contrées de l'Europe alors enveloppées des ténèbres de l'ignorance.

« Les cités arabes de l'Espagne devinrent le rendez-vous de tous les chrétiens désireux de s'initier aux arts utiles. Les universités de Tolède, Cordoue, Séville, Grenade, étaient les foyers où des étrangers au teint pâle venaient étudier les sciences arabes et les trésors d'érudition accumulés par les anciens. Les amis du gai savoir apprenaient à Cordoue et à Grenade la poésie et la musique de l'Orient, et les guerriers bardés de fer des pays du Nord

accouraient là pour se perfectionner dans les nobles exercices et dans les usages courtois de la chevalerie[1]. »

Ce royaume était le foyer d'un luxe de bon aloi, s'inspirant du sentiment vrai de ce qui est beau non moins que du besoin des jouissances sensuelles, s'éclairant des lumières d'une science avancée, et favorisé d'ailleurs par un délicieux climat. Le temps et les hommes ont laissé debout quelques-uns des monuments de cette civilisation à la fois religieuse, guerrière et voluptueuse, et ces monuments font encore l'admiration de nos contemporains. L'art moresque avait déployé dans la construction et la décoration des mosquées, des alcazars et même des remparts de Grenade, de Cordoue, de Séville, de Tolède, de Ségovie, toutes les ressources du dessin, de la sculpture et de la peinture; il avait appliqué en outre à la préparation et à la mise en œuvre des matériaux de savants et ingénieux procédés. Il y avait employé non seulement la pierre, le marbre, le porphyre, les métaux, mais encore la brique, le plâtre, le ciment, le stuc, le verre, la faïence et les émaux. Passés maîtres en architecture et en agriculture, les Mores devaient exceller aussi dans l'art des jardins. Ils savaient tirer habilement parti des eaux, peu abondantes, comme on sait, dans la Péninsule, les détourner et les distribuer avec une sage économie, en les amenant de leurs sources par des canaux étanches, de façon qu'elles arrivassent, sans avoir subi de pertes notables, là où elles devaient rafraîchir l'air et fertiliser les cultures. Les cours intérieures des palais étaient déjà de véritables jardins ornés de bassins et de fontaines, et dont le pavage en mosaïque laissait place à des touffes de rosiers, de myrtes et de lauriers. Au dehors s'étendaient des jardins beaucoup plus vastes, où croissaient des sycomores, des orangers, des citronniers, des grenadiers, des palmiers, des aloès et une multitude d'autres plantes aux fleurs brillantes, aux suaves parfums, aux fruits savoureux.

Chaque grande ville avait son château ou alcazar (*al-kasr,* le château). On admire encore les restes des alcazars de Séville et de Tolède; mais le type le plus complet, le plus grandiose, et aussi, jusqu'à ces derniers jours, le mieux conservé du palais moresque, est le célèbre Alhambra de Grenade[2]: *alhambra,* ou plutôt *al-hamrâ* signifie la *maison rouge.* « Je crois même, dit Louis Viardot, que le nom qui fut donné à cette résidence (*Al-Kasr-al-Hamrâ*) signifie moins le *Château-Rouge,* à cause de la couleur briquetée des tours et des murailles de son enceinte, que le château *du Rouge,* en mémoire de son fondateur. » Ce fondateur s'appelait, en effet, Mohammed-Abu-al-Hamar, c'est-à-dire Mohammed fils d'al-Hamar ou du *Rouge.* Il régna de 1238 à 1274, et ce fut, à ce qu'on croit, vers 1270 qu'il fit commencer la construction de l'Alhamrâ. Le nom de ce prince était en vénération parmi les musulmans d'Espagne, et les chrétiens eux-mêmes le citaient

[1] *The Alhambra,* reflections on the Moslem domination in Spain.

[2] Ce palais a été en partie détruit, ou du moins fort endommagé par les tremblements de terre qui, en 1884, ont désolé le midi de l'Espagne.



VUE EXTÉRIEURE DE L'ALHAMRA

comme un modèle de sagesse, de bravoure et de générosité. Pourquoi ne rappellerions-nous pas ici les traits les plus saillants de son règne glorieux et bienfaisant?

Mohammed-Abu-al-Hamar s'était acquis, comme gouverneur de Jaen et d'Arjona, une grande popularité, lorsque, après la mort d'Abu-Had, l'empire des Mores, déchiré par les nombreux compétiteurs qui se disputaient le pouvoir, et attaqué de tous côtés par les chrétiens, commença de pencher vers sa ruine. Abu-al-Hamar, alors wali de Grenade, réunit sans peine autour de lui un parti nombreux, rallia les musulmans chassés de Murcie, de Valence, de Carthagène, par Jean d'Aragon et Ferdinand de Castille, et des débris de l'empire arabe il forma le royaume de Grenade, dernier boulevard de l'islamisme en Espagne. Encore ne put-il conserver aux siens ce refuge qu'en faisant alliance avec Ferdinand, ou plutôt en se reconnaissant son vassal. Comme tel il dut prendre part, avec cinq cents cavaliers, au fameux siège de Séville. Il s'y distingua par sa vaillance, mais plus encore par l'humanité qu'il sut faire introduire dans les usages de la guerre. Lorsqu'en 1248 Séville se fut rendue au monarque castillan, Mohammed retourna plein de tristesse dans ses foyers. Prévoyant les malheurs qui menaçaient sa nation, il prononça ces paroles qu'il répétait souvent dans ses heures de trouble et d'anxiété : « Combien notre vie serait douloureuse et misérable, si notre espérance n'était pas si vaste et si sublime! » — *Que angosta y miserabile seria nuestra vida, sino fuera tan dilatada y espaciosa nuestra esperanza!* Comme il approchait de sa capitale, le peuple se rendit en masse au-devant de lui. On avait élevé des arcs de triomphe sur son passage en l'honneur de ses exploits guerriers. Mille voix le saluaient du nom d'*El-Ghalib,* « le Conquérant ». Mais lui, secouant mélancoliquement la tête : *Wa la gha lib ila Allah!* s'écria-t-il : « Il n'y a d'autre conquérant que Dieu! » Et cette exclamation devint sa devise et celle de ses descendants.

Mohammed avait acheté la paix en subissant le joug des chrétiens; mais il savait que, même à ce prix, entre deux races aussi profondément divisées par les croyances et les intérêts la paix ne pouvait être durable. C'est pourquoi, en vertu de la vieille maxime, « arme-toi dans la paix et couvre-toi au printemps, » il mit à profit le temps de repos qui lui était donné pour fortifier son domaine, remplir ses arsenaux, pour favoriser les arts utiles et les études libérales qui sont la vraie force des empires, et surtout pour faire régner parmi ses sujets la justice, la concorde et le bonheur. Il ne confia les dignités et les magistratures qu'à des hommes entourés de l'estime publique. Il organisa une police vigilante et institua des règles sévères pour l'administration de la justice. Les pauvres et les opprimés avaient toujours accès auprès de lui, et il pourvoyait personnellement au soulagement des uns, à la protection des autres. Il fit bâtir pour les infirmes, les malades, les aveugles, les vieillards, des hôpitaux qu'il visitait fréquemment à l'improviste, s'enquérant lui-même des moindres détails. Il fonda aussi des écoles qu'il surveillait de la même façon. Il établit des boulangeries et des boucheries pu-

bliques, afin que le peuple pût toujours se procurer à des prix modérés des aliments de bonne qualité. Il fit construire des aqueducs qui amenaient l'eau en abondance dans les villes, et la répandaient dans les campagnes. Il encouragea l'industrie en décernant des récompenses aux artisans les plus distingués ; chose remarquable, l'amélioration des races d'animaux domestiques fut un des objets de ses préoccupations. L'agriculture atteignit sous son règne un degré de prospérité extraordinaire ; la fécondité du sol fut doublée. L'industrie séricicole prit un essor tel, que ses produits dépassèrent en finesse et en beauté ceux de la Syrie. Des mines d'or et d'autres métaux furent mises en exploitation. Enfin Mohammed fut le premier roi de Grenade qui fit frapper à son nom de la monnaie d'or et d'argent, et il prit grand soin que les coins fussent d'une excellente exécution.

Ce fut, comme on l'a vu plus haut, vers l'année 1270 que Mohammed-Abu-al-Hamar fit commencer la construction du palais de l'Alhamrâ, dirigeant les travaux en personne, encourageant les ouvriers par sa présence et par ses bienveillants conseils. Il possédait déjà de magnifiques jardins garnis de plantes rares et précieuses ; il voulut que ceux de l'Alhamrâ fussent plus délicieux et plus riches encore ; il y passait la plus grande partie de son temps à converser avec des savants et des lettrés, à lire différents ouvrages et principalement des ouvrages historiques. Ce grand prince conserva jusqu'à une vieillesse avancée les facultés de son esprit et la vigueur de son corps. Il mourut presque subitement, dans sa soixante-dix-neuvième année, comme il entrait en campagne avec l'élite de sa chevalerie pour repousser une invasion de son territoire. Il ne vit point s'achever la grande œuvre artistique de son règne.

L'Alhamrâ ne fut terminé qu'en 1348. Puisque nous avons raconté la vie de son fondateur, il est juste de donner aussi un souvenir à celui qui y mit la dernière main. Il n'est pas indifférent de remarquer que l'un et l'autre ne se rendirent pas moins illustres par leurs vertus que par leur goût éclairé pour les magnificences de l'art. Yusuf-Abu-al-Hadjedj fut, ainsi que son glorieux prédécesseur, un chevalier loyal et valeureux, un bon patriote, un prince plein de zèle pour le bonheur du peuple et pour le progrès de la civilisation. Il monta sur le trône de Grenade en 1333. Sa haute taille, la mâle beauté de son visage, sa force physique, son maintien noble et digne, ses manières pleines de douceur et d'affabilité lui concilièrent en peu de temps le respect et la sympathie de la foule. A ces avantages extérieurs il joignait ceux, plus précieux, d'une excellente mémoire, d'une vaste intelligence et d'une vive imagination. Il était fort versé dans les lettres et dans les sciences ; il passait pour le meilleur poète de son royaume, et il en était assurément le meilleur architecte. Aussi, lorsqu'il sera question des édifices qu'il *bâtit,* faudra-t-il entendre cette expression à la lettre, et non dans un sens figuré, comme lorsqu'il s'agit des autres monarques, dont on dit qu'ils ont construit des monuments dont ils n'ont fait tout au plus qu'approuver les plans. L'extrême bonté de son cœur se montrait en toutes choses, et singulièrement

au milieu des horreurs de la guerre. Il réprouvait énergiquement tout acte de rigueur inutile, et recommandait qu'on épargnât toujours les femmes, les enfants, les vieillards, les malades et les blessés, ainsi que les hommes voués à la vie paisible et aux pieuses pratiques du cloître. Bien que son courage égalât ses vertus, il ne fut pas heureux dans ses entreprises militaires. Ayant fait alliance avec le roi de Maroc contre ceux de Castille et de Portugal, il fut battu dans la mémorable bataille de Salado, qui mit le royaume de Grenade à deux doigts de sa perte. Il obtint cependant, après cette défaite, une longue trêve, pendant laquelle il ne s'occupa que de l'amélioration morale de son peuple. Il établit dans tous les villages des écoles avec un système uniforme d'instruction élémentaire. Tout hameau de plus de douze maisons dut avoir une mosquée, et les abus qui s'étaient introduits dans les cérémonies du culte et dans les réjouissances publiques furent sévèrement réprimés. La police des villes ne fut pas non plus négligée; il institua des gardes de nuit pour veiller à la sûreté des personnes et des propriétés. Il tourna ensuite son attention vers les grands travaux d'architecture; il compléta ceux qui avaient été commencés par ses prédécesseurs et en fit exécuter de nouveaux d'après ses propres plans. On lui doit la belle porte de Justice qui forme la grande entrée de la forteresse de l'Alhamrâ. Il embellit aussi plusieurs salles et cours du palais. comme l'attestent des inscriptions où son nom est souvent répété. Ce fut lui qui fit bâtir l'Alcazar de Malaga, maintenant réduit en ruines, mais qui probablement ne le cédait pas à l'Alhamrâ pour le luxe des décorations intérieures.

Les nobles de Grenade, se conformant au goût du roi, élevèrent dans la ville une multitude de magnifiques palais dont les murs extérieurs disparaissaient sous la profusion des peintures, des dorures et des émaux, dont les appartements étaient enrichis de mosaïques et d'ouvrages en bois précieux, et qu'accompagnaient de petits jardins ornés de fontaines et de jets d'eau. Tels étaient le luxe de ces habitations et leur aspect éblouissant, qu'un historien arabe compare Grenade, sous le règne de Yusuf, à un vase d'argent rempli d'émeraudes et de jacinthes.

Cependant la trêve que Yusuf avait obtenue touchait à son terme. Après avoir tenté de vains efforts pour en obtenir la prolongation, il se décida, non sans une extrême répugnance, à reprendre les armes. Alonzo XI, de Castille, sans perdre un seul instant, avait mis le siège devant Gibraltar. Yusuf venait d'envoyer un corps d'armée au secours de cette place lorsqu'il apprit que le monarque espagnol avait succombé aux atteintes de la peste. Au lieu de recevoir cette nouvelle avec joie, il ne se souvint que des hautes qualités de son implacable adversaire. « Hélas! s'écria-t-il, le monde a perdu un de ses plus excellents princes, un souverain qui savait honorer le mérite chez ses ennemis ainsi que chez ses amis! » Les chevaliers mores, partageant les nobles sentiments du roi, prirent le deuil. Ceux-là même qui occupaient Gibraltar, si étroitement investi par les Castillans, suspendirent

tout mouvement hostile. Lorsque le siège fut levé, ils sortirent sans armes et vinrent assister dans un muet recueillement au funèbre défilé. Le même hommage fut rendu à l'illustre défunt par tous les chefs arabes, qui laissèrent les troupes retourner paisiblement de Gibraltar à Séville avec le corps du roi chrétien.

Yusuf ne survécut pas longtemps à l'ennemi qu'il avait si généreusement pleuré. En 1354, comme il était en prière dans la mosquée de l'Alhamrâ, un fou s'élança tout à coup sur lui et le frappa par derrière d'un coup de poignard. Les gardes et les courtisans accoururent aux cris du roi, qu'ils trouvèrent baigné dans son sang, et qui, transporté dans son appartement, expira après une courte agonie. Le meurtrier fut mis en pièces, et ses membres furent brûlés sur la place publique pour satisfaire la fureur du peuple.

CHAPITRE IV

LES JARDINS DE L'ALHAMBRA : LE GÉNÉRALIFE, LES COURS INTÉRIEURES. — L'ALCAZAR DE SÉVILLE. — LE PALAIS ET LES JARDINS DE LA GALIANA. LÉGENDE DE LA GALIANA ET DE KARL LE GRAND

L'Alhamrâ de Grenade est considéré par les Espagnols comme la huitième merveille du monde. Théophile Gautier remarque spirituellement à ce propos que chaque pays a, comme l'Espagne « sa huitième merveille »; en sorte qu'on pourrait bien compter une trentaine de « huitièmes merveilles du monde ». Quoi qu'il en soit, il n'est personne qui, ayant visité le palais des rois Mores, n'en revienne enthousiasmé. Aussi a-t-il été souvent décrit *con amore,* et assurément beaucoup mieux qu'il ne pourrait l'être par un Parisien qui ne l'a jamais vu [1]. Il n'entre point d'ailleurs dans mon dessein de m'arrêter aux détails de l'architecture, et ce n'est pas du palais lui-même, mais de ses jardins, que nous avons à nous occuper. Nous ne pouvons toutefois nous dispenser de jeter un coup d'œil sur l'ensemble vraiment magique, au dire des voyageurs, que forment le premier et les seconds. On peut s'en rapporter sur ce point au goût exercé de Louis Viardot, dont les impressions sont celles d'un véritable artiste.

« L'Alhamrâ embrasse de ses fortifications, de ses jardins et de ses édifices, dit cet auteur, tout le plateau de la plus haute des trois collines appelées *Sierra del Sol,* au pied desquelles Grenade est étendue. L'un des sommets parallèles est occupé par le Généralife (*al-djénéah-al-reff,* le *jardin agréable*), autre palais avec d'autres tours et d'autres jardins, espèce de maison de plaisance des rois Mores, qui n'était séparée de leur Alhamrâ que par un vaste et profond ravin plein de verdure, d'ombre et de fraîcheur. En arrivant au haut de la rue de *las Gomeles,* à la porte des Grenades, qui s'ouvre dans la première enceinte, le voyageur est averti par une inscription

[1] J'ai vu cependant la reproduction très exacte, assure-t-on, de la *cour des Lions,* qui se trouve au palais-musée de Sydenham, près de Londres.

gravée sur la pierre qu'à cette porte commence la juridiction de *la real fortaleza de la Alhamrâ*... La porte franchie, on croit arriver aux jardins suspendus de Babylone : sur ce sommet, à cette hauteur, où l'on ne trouve en Espagne que des crêtes pelées, rocailleuses et stériles, apparaît tout à coup une végétation magnifique, et si robuste, que les fleurs sont des arbrisseaux, et les broussailles des hautes futaies. Il y a, par exemple, des allées de lauriers roses et de lauriers blancs (*adelfas*), mêlant quelquefois les fleurs des deux nuances sur la même tige, où l'on peut se promener à l'ombre comme sous une haute charmille. Cette merveille des richesses végétales de la plaine, transportée sur la montagne, est due à une autre merveille : des eaux vives, limpides, abondantes, jaillissent et courent de toutes parts. A chaque croisière se dresse une fontaine, à chaque allée coulent des ruisseaux murmurants, où, trempant leurs pieds pressés, les arbres entretiennent l'éternelle fraîcheur de leurs cimes touffues. Il ne faut pas croire que ces eaux montent péniblement dans des tuyaux de fonte, le long de la colline, poussées par l'effort artificiel de quelque machine de Marly. Leur cours est naturel, et pour arroser les hauts jardins de l'Alhamrâ elles tombent d'un réservoir encore plus haut placé, des sommets toujours blancs de la Sierra Nevada. C'est enfin de la neige fondue, et les eaux d'irrigation s'alimentent comme les fleuves qu'enfantent les glaciers des Alpes : plus la chaleur est forte et le soleil ardent, plus alors l'eau coule abondante, plus la terre est trempée et l'air rafraîchi... Les détours de longues allées tournantes conduisent, par une douce montée, à la seconde enceinte, au véritable Alcazar, dont ces jardins sont comme l'élégante avenue. »

Un autre écrivain, qui savait se servir de sa plume comme un paysagiste habile se sert de son pinceau, Théophile Gautier, décrivit ainsi le Généralife : « On y va par une espèce de chemin creux qui croise le ravin de los Molinos, qui est tout bordé de figuiers aux énormes feuilles luisantes, de chênes verts, de pistachiers, de lauriers, de cistes d'une incroyable puissance de végétation. Le sol sur lequel on marche se compose d'une espèce de sable jaune, tout pénétré d'eau, et d'une fécondité extraordinaire. Rien n'est plus ravissant à suivre que ce chemin, qui a l'air d'être tracé à travers une forêt vierge de l'Amérique, tant il est obstrué de feuillages et de fleurs, tant on y respire un vertigineux parfum de plantes aromatiques. La vigne jaillit par les fentes des murs lézardés, et suspend à toutes les branches ses vrilles fantasques et ses pampres découpés comme un ornement arabe; l'aloès ouvre son éventail de lames azurées; l'oranger contourne son bois noueux et l'accroche de ses doigts de racines aux déchirures des escarpements. Tout fleurit, tout s'épanouit dans un désordre touffu et plein de charmants hasards. Une branche de jasmin qui s'égare mêle une étoile blanche aux fleurs écarlates du grenadier; un laurier, d'un bord du chemin à l'autre, va embrasser un cactus malgré ses épines. La nature, abandonnée à elle-même, semble se piquer de coquetterie et vouloir montrer combien l'art, même le plus exquis et le plus savant, reste toujours loin d'elle.

« Au bout d'un quart d'heure de marche, on arrive au Généralife, qui n'est en quelque sorte que la *casa de Campo,* le pavillon champêtre de l'Alhamrâ... Le véritable charme du Généralife, ce sont ses jardins et ses eaux. Un canal revêtu de marbre occupe toute la longueur de l'enclos et roule ses flots abondants et limpides sous une suite d'arcades de feuillages formé par des ifs contournés et taillés bizarrement. Des orangers, des cyprès sont plantés sur chaque bord... La perspective est terminée par une galerie-portique à jets d'eau, à colonnes de marbre, comme le *patio des Myrtes* de l'Alhamrâ ; le canal fait un coude, et vous pénétrez dans d'autres enceintes ornées de pièces d'eau, et dont les murs conservent des traces de fresques du seizième siècle, représentant des architectures rustiques et des points de vue. Au millieu d'un de ces bassins s'épanouit, comme une immense corbeille, un gigantesque laurier-rose d'un éclat et d'une beauté incomparables. Au moment où je le vis, c'était comme une .explosion de fleurs, comme le bouquet d'un feu d'artifice végétal; une fraîcheur splendide et vigoureuse, presque bruyante, si ce mot peut s'appliquer à des couleurs, à faire paraître blafard le teint de la rose la plus vermeille.

« Les eaux arrivent aux jardins par une espèce de rampe fort rapide, côtoyée de petits murs en manière de garde-fous, supportant des canaux de grandes tuiles creuses par où les ruisseaux se précipitent à ciel ouvert avec un gazouillement le plus gai et le plus vivant du monde. A chaque palier, des jets abondants partent du milieu de petits bassins et poussent leur aigrette de cristal jusque dans l'épais feuillage du bois de lauriers, dont les branches se croisent au-dessus d'eux. La montagne ruisselle de toutes parts; à chaque pas jaillit une source, et toujours on entend murmurer à côté de soi quelque onde détournée de son cours qui va alimenter une fontaine ou porter la fraîcheur au pied d'un arbre. Les Arabes ont poussé au plus haut degré la science de l'irrigation ; leurs travaux hydrauliques attestent une civilisation des plus avancées ; ils subsistent encore aujourd'hui, et c'est à eux que Grenade doit d'être le paradis de l'Espagne, et de jouir d'un printemps éternel sous une température africaine. »

L'Espagne est peut-être le seul pays du monde où l'on puisse encore contempler, au dix-neuvième siècle, des jardins créés au treizième, et tels, à peu de chose près, qu'ils étaient au lendemain de leur achèvement. Ces jardins appartiennent au style oriental, tel que nous l'avons vu adopté par les Perses. Le belvédère n'y est pas oublié : celui du Généralife domine un vaste et magnifique point de vue. Du haut de sa plate-forme on embrasse, comme à vol d'oiseau, tout l'ensemble des édifices, des jardins et des cours de l'Alhamrâ. Ce terrain, maintenant inculte et jonché de décombres, c'était autrefois le jardin particulier de la sultane Lindaraja. Ce jardin était de plain-pied avec la salle de bain, qui est restée presque intacte avec sa fontaine et ses bassins de marbre blanc et son revêtement de mosaïque et de terre vernissée. Un peu plus loin est la fameuse cour des Lions, ensanglantée par l'horrible drame qui a inspiré à Chateaubriand un de ses plus touchants



ALLÉE DU GÉNÉRALIFE

récits. On sait que, suivant une tradition populaire qui ne laisse pas de trouver des incrédules parmi les érudits, trente-six Abencérages y périrent victimes d'un odieux guet-apens. Leurs têtes tombèrent dans le bassin même de la fontaine où l'on montre encore de larges plaques rougeâtres, stigmates sanglants, indélébiles, s'il faut en croire les amateurs de merveilleux : simples taches de rouille, selon les esprits forts. Quant aux douze figures qui soutiennent ce bassin, et qu'on veut bien appeler des lions, elles n'ont pas, en réalité, plus de ressemblance avec le roi des animaux qu'avec tout autre quadrupède connu, et l'on serait fort embarrassé de leur donner un nom zoologique si une inscription en vers arabes, gravée sur les parois de la vasque, n'affirmait « qu'il ne leur manque que la vie pour être parfaits ». La même inscription qualifie également de jardin cette cour où il n'y a pas aujourd'hui trace de végétation ; ce qui donne lieu de croire que les fleurs y étaient cultivées, au temps des rois mores, dans des caisses ou dans des vases.

Au centre même du palais se trouve une autre cour, la plus vaste de toutes, et celle qui mériterait le mieux d'être considérée comme un jardin : on la nomme le *patio de la Alberca* (du réservoir), ou plus communément *de los Arrayanes* (des myrtes), parce que sur les longs côtés de son bassin en forme de parallélogramme croissent deux larges plates-bandes d'arbrisseaux de la famille des myrtes, touffus, pressés et taillés comme des buis. On se trouve, en entrant sous une des légères galeries qui ornent les deux extrémités de cette cour, et qui mirent dans la pièce d'eau leurs blanches colonnes et leurs arcs délicats, entre les sombres rideaux des myrtes toujours verts.

Après l'Alhamrâ de Grenade, le château moresque le plus beau et le mieux conservé est l'Alcazar de Séville, construit et décoré dans le même style que le précédent, mais sur un plan moins vaste. Les jardins de cet Alcazar n'ont ni les proportions grandioses, ni la situation merveilleuse, ni la profusion d'eaux vives qu'on admire au Généralife; mais on y retrouve ce charme inappréciable qui résulte moins de l'élégance du dessin et du luxe des ornements accessoires que de la richesse d'une végétation plantureuse et toujours vivace, de la pureté du ciel et de la douceur du climat.

On voit encore dans la Vega, près de Tolède, les ruines d'un ancien palais moresque appelé le palais de la Galiana. Cette Galiana était, selon une vieille légende, la fille chérie du roi Galafre, qui lui avait fait bâtir cette résidence « avec des jardins délicieux, des kiosques, des bains, des fontaines et des eaux qui s'élevaient et s'abaissaient selon le décours de la lune, soit par magie, soit par un de ces artifices hydrauliques si familiers aux Arabes [1] ». Adorée de son père, qui s'appliquait à prévenir tous ses souhaits, la belle Galiana eût vécu heureuse et tranquille dans ce charmant séjour, si elle n'eût été tourmentée par les obsessions d'une sorte de géant

[1] L. Viardot, *les Musées de l'Espagne.*

more nommé Bradamant, guerrier redouté, mais cavalier peu aimable, qui ne lui inspirait d'autre sentiment que la terreur et l'aversion, et dont les visites quotidiennes étaient pour elle un véritable supplice. Or, en ce temps, arriva à Tolède Karl le Grand, fils de Pépin, qui venait prêter secours à Galafre contre le calife Abderrhaman. Les charmes de Galiana firent une vive impression sur le cœur du héros frank, et la belle More, de son côté, ressentit pour lui une sympathie qu'elle ne put dissimuler. Elle donna à entendre à Karl que les poursuites du More n'étaient point de son goût, et qu'on lui rendrait service en les faisant cesser. Karl provoqua aussitôt son rival, le tua, et lui coupa la tête, qu'il apporta galamment aux pieds de Galiana. Il paraît que les chevaliers d'alors faisaient de ces sanglantes offrandes à la dame de leurs pensées sans que celle-ci en fût choquée. Le fait est que les tendres sentiments de Galiana pour son libérateur ne firent qu'augmenter, au point qu'elle promit d'embrasser le christianisme et de devenir sa femme. Galafre n'avait rien à refuser à sa fille. Il consentit donc sans peine à cette abjuration, qui lui assurait d'ailleurs l'alliance d'un si grand prince. Le mariage eut lieu, en effet, avec la solennité que l'on peut imaginer; et Pépin étant mort sur ces entrefaites, Karl, son fils, retourna en Gaule pour y prendre possession de ce trône qu'il devait environner de tant d'éclat, et sur lequel il fit asseoir avec lui la belle Galiana.

CHAPITRE V

LES JARDINS DE L'ANCIENNE AMÉRIQUE. — LES JARDINS MEXICAINS. — LES CHINAMPAS OU JARDINS FLOTTANTS. — LES JARDINS D'OR DE JAUJA. — LES JARDINS DES INCAS

Lorsque Christophe Colomb aborda les rives enchantées du nouveau monde, il fut tellement ravi à l'aspect de la fertilité que cette nature exubérante étalait sous ses yeux, qu'il fit de ces régions ignorées avant lui une vraie terre de promission où devaient se réaliser les rêves les plus poétiques.

Dès son premier voyage, et à la vue d'une des Antilles, il imposa à un groupe charmant où les merveilles de la nature remplaçaient le travail de l'homme le doux nom de *Jardin de la Reine*. En imposant cette dénomination à ces terres à demi noyées, mais parées d'une éternelle verdure, il pensait sans doute à sa protectrice Isabelle la Catholique et à l'amour inné de cette belle reine pour les fleurs. Plus tard il chercha sur le continent, en remontant le cours majestueux de l'Orénoque, le plus beau des jardins connus. Il nous le dit lui-même, en admirant ces rives qui fleurissent éternellement sous le regard divin, il lui semblait que l'Éden allait lui apparaître et s'ouvrir devant lui. Il était bien excusable après tout, ce rêveur sublime, d'imaginer ainsi l'existence du paradis terrestre. Il n'était guère, en son temps, de carte enluminée sur vélin, jointe aux traités de cosmographie, qui ne présentât aux regards émerveillés des curieux le jardin de délices, avec sa fontaine marmoréenne d'où sortent les quatre fleuves. Il s'en tint à la légende : il n'alla pas jusqu'à l'enceinte sacrée où le glaive de l'ange devait peut-être s'abaisser devant lui ; mais on le sent en lisant ses écrits, ce grand souvenir ne le quitta plus, la terre nouvelle dont il avait doté l'Espagne était à ses yeux une espèce de jardin divin où sa pensée errait sans cesse.

Les peuples innocents que visita pour la première fois Colomb dans Haïti, et qui se divisaient en deux races bien distinctes, avaient des jardins ; ceux de Guacanagari ne pouvaient se comparer certainement à ceux du terrible

Caonabo, le chef indompté des Caraïbes; mais ces vergers fleuris des Igneris étaient bien plutôt des terrains consacrés à des cultures utiles, que des lieux d'agrément proprement dits. On y faisait croître le yuca ou manioc, l'aji nourrissant, diverses espèces de patates douces, des ignames, le tout entremêlé de palmiers et de pruniers monbins : ce n'étaient point des jardins dans la véritable acception du mot. Les anciennes relations américaines nous font bien voir Anacaona, reine des Igneris, *la Fleur d'or,* comme on l'appelait (en traduisant son nom dans la langue sonore des vainqueurs), s'avançant majestueusement dans ces campagnes fertiles, suivie d'une cour nombreuse, et se livrant à des danses dramatiques parmi les fleurs; on ne décrit ni son palais ni ses jardins.

Il n'en fut pas de même en pénétrant dans le Yucatan, siège d'une civilisation évanouie depuis des siècles. Le rude conquistador qui traite habituellement le vainqueur de Montezuma d'une façon si familière, qu'il l'appelle presque toujours « notre Cortez », Bernal Diaz constate lui-même cette culture antique d'un peuple qui a laissé partout des vestiges de sa magnificence. Sans aucun doute, les palais d'Izamal, de Chichen-Itza, d'Uxmal et de Palenqué étaient accompagnés de jardins. Des arbres séculaires, que l'on rencontre fréquemment parmi ces ruines imposantes, sont là pour l'attester; ils parent même encore d'un ombrage qui n'a rien perdu de son ampleur ni de sa beauté les ouvrages des hommes, qu'on voit chaque jour s'écrouler et dont les derniers vestiges auront bientôt disparu [1].

On voit aujourd'hui que ces peuples, dont on commence à exhumer les lointaines origines, furent, en fait d'art et de culture intellectuelle, les maîtres primitifs de ces Aztèques dont Cortez admirait avec une si naïve sincérité la civilisation, parfois supérieure à celle de l'Espagne. Or les jardins, parés d'une foule de merveilles architectoniques, étaient répandus sur toute l'étendue du fertile plateau de l'Anahuac. Le souverain qui régnait à Tezcuco vers le milieu du XV[e] siècle, et que l'on a presque toujours surnommé le Salomon du nouveau monde, Netzahuatlcoyotzin, avait dans son royaume des jardins d'une incomparable beauté, qui servirent de modèle, un demi-siècle plus tard, à ceux dont Montezuma orna sa capitale.

Un historien, descendant direct des rois de Tezcuco, Fernando de Alba Ixtlilxoxitl (*la Fleur noire*), a pris soin de nous décrire ces lieux enchantés. Les vastes jardins de l'Athènes américaine étaient plantés au midi et à l'est de l'immense palais où Netzahuatlcoyotzin tenait sa cour et réunissait dans un endroit spécial les savants de l'empire, qui formaient comme une sorte d'académie. Ce vaste jardin, couvert d'aqueducs, de fontaines, de viviers remplis de poissons et de volières immenses, était abrité d'un bois de deux

[1] Ce qui prouve incontestablement l'antiquité de jardins plantés d'une façon régulière dans l'ancien Mexique, ce sont les vergers fameux que renfermait la grande cité de Tula, et à l'ombre desquels le législateur de l'Anahuac allait chercher ses inspirations : on les désignait sous le nom de *jardins enchantés de Tzatzitepec;* ils renfermaient d'admirables cacaoyers, et au milieu de notre siècle le souvenir n'en était pas encore perdu.

mille cèdres que l'historien admirait encore au moment où il réunissait les souvenirs intimes qui donnent tant de charme à sa narration.

Le roi de Tezcuco ne possédait pas seulement les jardins de Huetecpan et de Cillan, qui étaient devenus l'ornement de sa capitale : il en avait fait planter un grand nombre d'autres, et le plus célèbre de tous était celui de Tetzcotzinco. Nous ne dirons rien ici de ceux de Cauchiacao, de Zinacamoztoc, de Cuetlachiuhtitlan, etc. etc., qui étaient disséminés sur ce beau lac, dont on évaluait alors l'étendue à quatorze lieues sur sept de large. Plusieurs de ces parcs, au dire de l'historien américain, étaient de véritables jardins d'acclimatation où l'on cultivait les fleurs et les fruits des régions les plus diverses. Le roi de Tezcuco ne se contentait point de ces jardins de luxe, qu'embellissaient de splendides constructions destinées à l'arrosage et de vastes labyrinthes : il s'était réservé cinq lots de terre des plus fertiles, qui s'étendaient non loin de la ville, et dont les produits étaient consommés dans le palais. On nous a conservé les noms des cultures royales, qu'entretenaient, hélas! de pauvres gens soumis à la corvée : prestation fâcheuse sous un roi dont on vante la sagesse!

Tetzcotzinco, nous l'avons déjà dit, était le lieu de délices par excellence où le souverain des Ascolhuas allait se délasser de ses travaux. Son étendue était immense, et par sa construction il rappelait les fameux jardins de Sémiramis. « On y montait, nous dit Ixtlilxoxitl, par des gradins dont une partie était en maçonnerie, et l'autre taillée dans le roc. » Des ouvrages hydrauliques d'une admirable exécution avaient été pratiqués dans une montagne voisine, et permettaient d'entretenir une éternelle fraîcheur dans ce parc aérien. Les eaux, amenées ainsi en abondance, grâce à des constructions gigantesques, avaient permis de creuser sur la montagne plusieurs viviers. « Au milieu de l'étang supérieur s'élevait un rocher autour duquel on avait sculpté les hiéroglyphes de toutes les années qui s'étaient écoulées depuis le commencement du règne de Netzahuatlcoyotzin jusqu'à cette époque, ainsi que ce qui s'était passé de plus remarquable dans chacune d'elles; au centre de la roue des années on avait sculpté ses armes, qui étaient une maison consumée par les flammes. »

Fatal emblème héraldique, dont le Salomon américain ne soupçonnait pas la dure vérité! Non seulement le beau jardin de Tetzcotzinco fut ravagé avant le temps, et le palais incendié, mais l'ouvrage splendide qui entourait le rocher fut brisé. L'ordre de destruction vint d'un saint évêque qui, effrayé des terribles holocaustes humains exigés par la religion sanguinaire de Huitzilopuchtli, tentait d'en effacer jusqu'aux moindres vestiges. Zumarraga, le premier évêque de Mexico, et l'admirable Domingo Betanzos, qui réhabilita les Aztèques dans leur dignité d'hommes, étaient cependant de fervents amis des Indiens[1]. Pourquoi faut-il que l'archéologie américaine ait de si cruels reproches à leur faire!

[1] Ce fut ce dominicain qui, par l'entremise de son confrère Minaya, expédié par lui à Rome en 1536, fit rendre à Paul III la bulle par laquelle le monde chrétien reconnaissait une âme aux Indiens.



JARDINS DE NETZAHUATLCOYOTZIN

Si l'on en croit la tradition conservée par Tezozomoc, l'historien indigène, le plus ancien jardin de l'empire de Mexico aurait été planté à Huastepec sous la direction d'un certain Tinocetl, surintendant du palais. Le grand roi Moctezuma-Illimacuna, qui régnait au xve siècle, sentant sa fin approcher, voulut qu'on gravât son image sur les rochers escarpés qui portaient le nom de ces vastes jardins; mais comme il n'y avait en cet endroit que des marais, de grandes herbes et des joncs de dimensions extraordinaires, il fit d'abord amender le terrain, puis on y transporta avec soin les plus beaux arbres de la vallée, les fleurs les plus éclatantes. Disons-le tout de suite, ce que fait aujourd'hui l'horticulture la plus avancée fut pratiqué alors par un peuple à demi barbare : des nattes de roseaux furent tressées pour envelopper les racines des arbres précieux que l'on avait à transplanter et les préserver du contact de l'air. Ce jardin improvisé s'éleva donc comme par enchantement dans un lieu autrefois désert, et l'empereur en exprima hautement son admiration à l'intendant de ses palais. Tezozomoc a poussé le soin jusqu'à nous indiquer les essences qui furent employées pour l'embellissement de ces jardins, et il ajoute que le grand Moctezuma ne pouvait se lasser d'admirer l'infinie variété des fleurs qu'il ne connaissait pas jusqu'alors, et que l'on avait réunies si curieusement pour charmer ses regards.

Ces beaux jardins ne paraissent pas avoir été destinés au public. L'empereur s'y promenait solitaire. Armé d'une sarbacane d'un prix inestimable et sur laquelle l'art minutieux des Aztèques avait peint toutes sortes d'animaux, il abattait les oiseaux magnifiques, hôtes paisibles de ces bois improvisés. Il en tirait lui-même ces plumes aux nuances éclatantes qu'il obtenait d'ailleurs comme un tribut précieux de son vaste empire, et qui servaient de monnaie dans le pays. Parler de plumes à propos de jardins, cela peut paraître au premier aspect une sorte d'anomalie : il n'en est rien, les artistes mexicains étaient sans contredit les plus habiles fabricants de fleurs artificielles en plumes qui existassent au monde. Dès le début de la conquête, on fit hommage au saint-père de quelques spécimens de l'art charmant qu'ils pratiquaient avec une si rare habileté, et ils trouvèrent des admirateurs passionnés au temps où vivaient encore les Raphaël et les Léonard de Vinci.

Ces petits chefs-d'œuvre n'existent plus : la fragilité de la matière employée pour les composer les a fait disparaître; mais la tradition, qui s'étend longuement sur leur mérite, ne saurait mentir, et les historiens dont nous consultons les descriptions diverses renferment, à propos de ce qu'ils appellent *l'Arte plumatoria,* les détails les plus curieux. Le grand roi Moctezuma, nous le supposons du moins, faisait exécuter en plumes les fleurs splendides qu'offraient ses jardins de Huastepec.

Après avoir signalé les beaux jardins du roi de Tezcuco et ceux dont nous venons de parler, nous aurons moins de choses à dire de ceux que fit planter Montezuma à Mexico. Le principal de tous s'élevait sur l'emplacement occupé par San-Francisco, et l'on ne peut pas dire d'une façon absolue

que tout vestige en ait disparu. Un *azebuche* (olivier sauvage) qu'un ordre fatal faillit détruire en 1811, et dont la végétation est d'une admirable vigueur, rappelle tout ce qui reste des merveilles végétales admirées encore par Cortez.

Ce n'est pas seulement le vainqueur de Montezuma qui vante les jardins de Chapultepec : le chapelain du conquistador, dont on connaît la sincérité parfois dédaigneuse, Gomana ne se refuse point à les considérer comme devant exciter au plus haut degré l'admiration des Européens. Dessinés en partie sur le modèle de ceux de Tezcuco, les jardins de Tenochtitlan ne renfermaient pas seulement des plantes rares : on y avait installé des ménageries bien supérieures à celles que possédaient l'Espagne et la France. Cortez ne tarit pas dans ses termes pleins d'admiration, lorsqu'il entretient Charles-Quint de ces merveilles, dont une planche grossière de Savorgnano, quasi contemporaine, a transmis les dispositions principales. Il y avait des loges pour les jaguars, les couguars, les pumas et les ocelots; des cages admirablement disposées, dans lesquelles étaient réunis les plus beaux oiseaux de l'empire, et surtout des aigles majestueux; des viviers nourrissaient la légion des poissons connus, et les soins les plus minutieux pourvoyaient à l'entretien des diverses espèces; on avait enfin réuni dans des lieux souterrains des serpents énormes et des sauriens gigantesques qu'on nourrissait avec le sang des victimes, recueilli sans trêve au pied des téocallis. Les vainqueurs ne cachent pas l'horreur profonde que leur inspira cette portion des ménageries de Montezuma, et pour en distraire l'esprit du lecteur ils passent à l'étrange gynécée où l'empereur des Mexicains avait réuni, pour son divertissement, de pauvres créatures appartenant à notre espèce, que la nature avait affligées des monstruosités les plus bizarres. C'était la comédie burlesque à côté des terribles images de l'enfer mexicain.

Parmi les merveilles d'un genre tout à fait nouveau qui attirèrent les regards des Espagnols, il y en avait une que les conquistadors ne se lassaient point d'admirer, la seule, à bien dire, qui ait persisté à travers les siècles parce qu'elle s'est perpétuée elle-même, presque jusqu'à nos jours, grâce à l'inépuisable fécondité de la nature sous ces climats : nous parlons ici des *chinampas,* ou jardins flottants [1].

Les Mexicains avaient imposé eux-mêmes à ces vrais trains, chargés de fleurs et de fruits, le nom significatif de Terre au milieu des eaux; la nature de la contrée explique leur construction et la longue durée de leur existence.

[1] Tous les détails qu'on va lire sur les jardins flottants du Mexique m'ont été donnés, en 1866, par M. Ferdinand Denis, qui non seulement est très versé dans la connaissance des antiquités mexicaines, mais avait visité l'Amérique centrale et le Mexique. M. F. Denis a vu alors les jardins flottants, et il n'est pas le seul voyageur qui en parle. Je dois dire toutefois que j'ai eu l'occasion d'en interroger quelques-uns pour qui les *chinampas* étaient une chose inconnue, et tout récemment une dame de Mexico, fixée en France depuis quelques années, m'a déclaré n'avoir jamais rien vu de semblable dans son pays. Faut-il en conclure que ces jardins flottants n'existent plus? Peut-être. Quoi qu'il en soit, les témoignages négatifs dont je viens de parler ne doivent aucunement faire révoquer en doute le témoignage affirmatif de mon savant et vénérable ami, M. Ferdinand Denis, et des autres auteurs très sérieux et très véridiques qui ont tour à tour décrit les jardins flottants du lac de Tezcuco.

Les grandes villes baignées par le lac de Tezcuco s'étaient élevées comme Venise, et comme Venise présentaient aux regards des canaux bordés fréquemment de somptueuses habitations ; les *chinampas* les approvisionnaient chaque jour de légumes, de fruits et surtout de fleurs. Les Mexicains, dont la religion offre à nos yeux tant de barbaries, mêlaient toujours les fleurs à leur culte, et faisaient des fleurs un perpétuel échange avec leurs dieux; les jardins flottants du lac les apportaient jusqu'au pied des autels.

Au dire des vieux historiens, les antiques chinampas n'avaient pas eu une origine aussi poétique que celle qui leur était accordée par certains écrivains : ils étaient nés de la famine et de la guerre. Selon Clavigero[1], les jardins flottants remontaient au commencement du XIVe siècle. A cette époque, on le sait, les peuples de Colhuas et les Tepanèques avaient triomphé des Mexicains proprement dits. Ceux-ci, pour rester dans le vrai, n'avaient conservé de libre que Tenochtitlan et les alentours du lac sur lequel elle a été bâtie. Il fallait vivre : les Aztèques trouvèrent dans les plantes aquatiques qui croissaient en abondance sur les rives du lac les matériaux de ces champs légers formés d'une terre noire, substantielle et abondante ; on planta sur ces plateaux verdoyants, qu'un ou deux rameurs entraînaient loin des rives, du maïs, des racines nutritives, de simples légumes enfin. Le vieil historien fait observer que ces chinampas primitifs étaient fortifiés de broussailles. Les cultures mouvantes se multiplièrent, et les habitants de Mexico se virent sauvés ainsi de la famine. Plus tard, les chinampas furent conservés, mais on les couvrit de fleurs variées et de plantes odoriférantes. Il y a un siècle environ, il y avait encore de ces radeaux fleuris, du sein desquels sortait un arbre dont l'ombre pouvait garantir l'horticulteur de l'ardeur du soleil; sur quelques autres une sorte de cabane rustique remplissait le même office.

La tradition s'est perpétuée, mais seulement parmi les Indiens. C'est même, à Mexico, à peu près tout ce qui reste d'une civilisation originale, et dont les vestiges se sont de plus en plus altérés. Seulement, au lieu d'apporter leurs tributs devant les téocallis, où des milliers d'hommes sacrifiés faisaient comme un tapis de pourpre à ces pyramides tronquées, ils approvisionnent de légumes et de fleurs les ménagères de Mexico.

C'est surtout à Santa-Anita, à Ixtacalco, jolis villages situés sur le lac, à peu de distance de la capitale du Mexique, que les chinampas se revêtent de leur plus belle parure. *Ixtacalco* signifie, dans la langue des Aztèques, la « Maison blanche ». Cette bourgade montre, en effet, ses riantes habitations à l'origine du grand canal par lequel la lagune de Chalco mêle ses eaux à celles du lac; Santa-Anita n'est pas non plus bien loin de là. La population, aisée et laborieuse de ces deux petites localités se compose exclusivement d'Indiens, et l'on peut dire que ces braves gens sont aujourd'hui à peu près ce qu'ils étaient au temps de la conquête. Quelques-unes des maison-

[1] *Storia antica del Messico.* Voy. aussi D. Juan de Viera, *Breve y Compendiosa Narracion de la Ciudad de Megico,* etc. Ms. de la Bibl. nat. de Paris.

JARDINS FLOTTANTS AU MEXIQUE

nettes où ils trouvent le repos sont construites en *adobes,* ou briques séchées au soleil; d'autres, plus simples encore, en *canizos* ou en jonc d'une immense venue ; il y en a très peu qui soient en pierres. Tous les habitants sont propriétaires, mais propriétaires de petits lots de terre destinés à flotter sur le lac. Le support primitif de ces jardins, que l'homme promène à son gré dans toutes les directions, est l'objet d'un assez long travail. Avant de planter des fleurs, il faut créer le solide radeau qui doit supporter le sol par l'adjonction successive de glaïeuls ou de roseaux; la terre végétale n'est apportée que beaucoup plus tard sur ce train verdoyant. Les chinampas portent un nom quasi mexicain, fort altéré par la prononciation espagnole, et il se composait originairement de deux mots aztèques : *tlali-ompaatl,* dont la réunion signifie « terre dans l'eau ».

Les chinampas ne sont pas seulement de brillants parterres : comme nous venons de le dire, on y fait venir des légumes, et ces cultures utiles peuvent être transportées facilement pour l'agrément des consommateurs d'un lieu à un autre ; le canal en est parfois couvert.

A une certaine époque de l'année, rien n'est plus pittoresque que Santa-Anita et Ixtacalco, se mirant dans le canal et environnés de ces jolis jardins flottants. Si les horticulteurs indiens les parent à l'envi de nos roses et de nos œillets d'Europe, ils n'ont pas oublié ces violettes *amapolas,* ces beaux *chicharos* embaumés, dont les parfums emportent leurs souvenirs vers d'autres temps et excitent parfois leurs sombres regrets. Il faut lire les vieilles relations originales des chroniqueurs espagnols pour se faire une idée de la prodigieuse quantité de fleurs réclamée par le culte sanguinaire des dieux mexicains. Il y avait dans le Panthéon mexicain un dieu du sang, mais il y avait aussi une déesse des fleurs [1].

Les chinampas, chargés de verdure et de fruits, font vivre les deux villages désignés ici, et probablement plusieurs hameaux de leur voisinage. Il faut de la vigueur, mais peu d'industrie pour les promener sur la surface du lac. Un bon câble solidement tressé, un petit canot pourvu de quelques rameurs : voilà ce qui donne la locomotion indispensable à nos jardins flottants. On sème et l'on récolte en toute saison sur cette terre humide fécondée par le soleil, qu'on adorait jadis à Mexico sous un nom barbare.

Il y a un moment toutefois où les petits champs fleuris des chinampas se flétrissent, et ne parfument plus les rives qu'ils côtoient : c'est à l'époque où commence chez nous le printemps et au moment où la semaine sainte amène avec elle ses austérités. Alors le canal de la Viga se couvre de chaloupes et même de simples pirogues chargées de produits végétaux ; la moisson a été faite autre part. En cette saison les chinampas n'offrent plus qu'une surface désolée, mais peu de jours suffisent pour qu'ils verdoient de nouveau et pour que les fleurs montrent leurs corolles variées. Il y en a

[1] Nebel a donné sa figure; on l'appelait Coatlanlona.

encore pour plusieurs mois, et une somme de douze mille pesos au moins vient rémunérer les efforts de nos laborieux horticulteurs. L'usage veut qu'à un certain moment de l'année, on aille admirer sur place les jolis jardins de Santa-Anita et d'Ixtacalco : c'est un lieu de partie de plaisir pour les bourgeois de Mexico[1].

Si nous remettons le pied sur le continent, ce sera pour dire un mot de Tacubaya, tout auprès de Mexico, où il y eut jadis quelques splendides jardins. Là, au milieu d'un bouquet de bois, on vous fait voir la fontaine de la Reine : c'est un tout petit lac, de l'eau la plus limpide. On l'appelle *l'Alberca*.

Au temps jadis, dit la légende, la Malinche allait s'y baigner avec ses dames, parées comme elle de longs vêtements blancs. Or un jour la belle reine des Aztèques fut surprise par des chasseurs; elle n'avait pas alors sa robe d'un tissu précieux. Confuse, elle n'hésita pas: elle prit sa course et se précipita dans la claire fontaine, à l'endroit même où les eaux s'agitent en tourbillonnant. Jamais depuis la Malinche n'a plus reparu aux yeux des mortels, mais tous les jours à l'heure de midi, l'heure à laquelle la belle reine se baignait, les gens clairvoyants voient surgir au-dessus du remous un *tecomalt* peint d'or et de vermillon. C'est l'élégante coiffure de la reine mexicaine, surprise il y a des siècles par les chasseurs. Le demi-globe si richement orné ne bondit qu'un moment au-dessus des flots, il montre aux mortels la place qu'habite dans son palais de cristal la Malinche; mais il disparait comme l'éclair si un regard profane cherche à le suivre dans ses mouvements capricieux. La légende indienne de l'Alberca remonte à des temps bien antérieurs à ceux de la conquête. Malinche était aussi le surnom indien de la belle Marina, l'interprète et la compagne de Cortès.

La ville péruvienne de Jauja, singulièrement déchue aujourd'hui de son antique magnificence, mais construite fort régulièrement, tirait jadis sa renommée des fameux vergers de l'Inca, qu'on pouvait appeler les jardins *aux fleurs d'or;* mais il est inutile d'ajouter qu'il n'en reste plus aucun vestige. Il ne paraît pas, du reste, que cette cité, capitale d'une province étendue, ait rien dans son voisinage immédiat qui constate l'abondance des produits du règne minéral, bien qu'on signale ceux du Quero. Jauja, traversée par un petit fleuve, pour ainsi dire inutile aux habitants, à raison des profondeurs escarpées de ses rives, est une ville dont les rues sont coupées à angle droit, et la principale d'entre elles n'a pas moins de 22 mètres de largeur.

Une circonstance physique, notée par M. Paz Soldan, pourrait peut-être expliquer la nature des plantations métalliques de ces singuliers jardins. L'eau manque à Jauja pour subvenir aux arrosements, et toutes les plantations attendent pour prospérer des pluies toujours fort rares en ces contrées. Peut-être les Incas s'étaient-ils fait un jeu, au moyen du métal qu'ils sa-

[1] *Noticios de la ciudad de Mexico y de sus alrededores*. Mexico, 1855, in-4°.

vaient travailler en perfection, mais qui était sans grande valeur à leurs yeux, de réunir les figures des fleurs, des fruits et même des animaux dont ils prétendaient garder les spécimens durables dans un lieu qui leur servait parfois de résidence. Les vieilles traditions nous parlent d'un troupeau de lamas avec leur toison métallique, que semblait diriger un berger en or, dans cet étrange jardin. Mille plantes éclatantes, dit la légende, étaient là, en apparence, pour la nourriture de ces brillants animaux. Soyons certains à l'avance que ces lamas, évanouis depuis des siècles, n'étaient, en tous les cas, point en or massif. Admirables fondeurs, orfèvres non moins habiles, les Péruviens savaient parfaitement ménager un métal dont ils ne se servaient pas comme monnaie, mais qu'ils ne se procuraient point sans peine, et ils étaient d'ailleurs parvenus à opérer de vraies merveilles en ce genre par la fonte et les alliages. Les orfèvres de François Ier eurent lieu de s'en apercevoir lorsqu'on transporta à Fontainebleau les vases immenses qu'un de nos hardis corsaires avait pris en mer sur les Espagnols, et qu'il apporta au roi.

Le descendant des souverains du Pérou, Garcilasso de la Vega, dont le témoignage n'est jamais dénué d'exagération, se présente parmi les historiens de la conquête comme le premier qui nous ait transmis la description de ces fameux jardins. Ce récit en lui-même pourrait être assimilé aux mille légendes créées par la conquête, si le témoignage sincère, irrécusable même, d'un témoin oculaire ne venait dissiper tous les doutes. Francisco Xérès, le propre secrétaire de Pizarre, qu'on n'accusera certes pas, dans sa naïve sècheresse, de s'être abandonné aux écarts d'une imagination trop vivement frappée, nous apprend que parmi les nombreux spécimens d'objets métalliques pris dans les jardins de l'Inca et livrés immédiatement au creuset, il y en avait un grand nombre dont les dimensions excédaient tout ce que l'ancien monde connaissait d'extraordinaire en ce genre. Il ajoute : « Suivant les rapports d'Atahualpa, de Chilicuchima et de bien d'autres personnes, ce prince avait à Jauja des moutons et des bergers tout en or, et ces moutons ainsi que ces bergers étaient de grandeur naturelle ; ces objets appartenaient à son père, et il promit de les donner aux Espagnols [1]. »

Ce qui se passait dans la région montueuse de Jauja, où les métaux sont si abondants en divers parages, avait lieu durant le même siècle au sein de la fertile vallée de Mexico, où l'or n'était certes pas répandu avec autant d'abondance. Le Salomon mexicain dont nous avons déjà révélé les magnificences horticoles avait dressé, non loin de ses véritables jardins, des compartiments ingénieusement distribués où brillaient, façonnés en or pur, les plantes rares, les fleurs remarquables par leur beauté, les animaux même qui peuplaient les contrées reculées de l'empire ou qu'on voyait

[1] Francisco de Xérès, *Relation véridique de la conquête du Pérou.* (Collection de Ternaux-Compans.) Lorsqu'il s'exprime ainsi, Xérès vient de dire dans son rapport qu'il a examiné récemment des statues en or de grandeur naturelle, préparées pour la fonte, et il insiste sur le nombre d'individus avec lesquels il s'est entretenu des jardins en or de Jauja.

rarement dans la vallée de Mexico. L'ensemble formait une sorte de muséum d'histoire naturelle en plein air, propre aux études des savants de Tezcuco. A ce point de vue, les jardins d'or du roi Netzahuatlcoyotzin avaient un but d'utilité publique qu'il est superflu de faire ressortir. Les jardins construits à Jauja par le père de l'Inca étaient, au contraire, des jardins de luxe, constatant seulement l'habileté des artistes péruviens. Pour jouir de plus frais ombrages, c'était à Jucay, bourgade de cent cinquante à deux cents habitants, que les Incas allaient se reposer du fardeau de leur gouvernement. Le palais de ces souverains, qui n'avait rien d'imposant, mais d'où les yeux se portaient sur un paysage magnifique, s'élevait à peu de distance des rives fertiles du Vilcamayu. On en voit encore les ruines. Deux places immenses environnées d'arbres gigantesques indiquent de quelle beauté furent les vrais jardins de l'Inca. De là on se rend à Urubamba, où sont encore de délicieux jardins, situés pour la plupart dans la Quebrada, où les accidents de terrain offrent des points de vue admirables. Ajoutons à tous ces détails qu'il ne faut chercher ni au Mexique ni au Pérou les traces d'une horticulture soignée, nous reportant aux temps antérieurs à la conquête : il est certain que les deux grandes places de Jucay offrent encore des arbres immenses dont la vigueur atteste l'antiquité ; mais l'imagination seule peut reconstruire sous leurs ombrages magnifiques les méandres fleuris qui les entouraient. On ne saurait faire revivre une civilisation dont les derniers vestiges n'apparaissent plus qu'immobilisés dans le granit ou dans la pierre[1].

[1] Fernando de Alba Ixtlilxoxitl, *Histoire des Mexicains*. Voy. la collection de H. Ternaux-Compans, 2 vol. in-8°.

CHAPITRE VI

LA RENAISSANCE. — LES JARDINS EN ITALIE, AUX XVe ET XVIe SIÈCLES. — ORIGINE DES JARDINS BOTANIQUES ET DES SERRES

Nous avons tous appris, sur les bancs de l'école, à admirer cet exorde du célèbre discours de Jean-Jacques Rousseau, couronné en 1750 par l'Académie de Dijon, où le philosophe de Genève esquisse à grands traits le tableau de la renaissance.

« C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts, et dissiper par les lumières de sa raison les ténèbres où la nature l'avait enveloppé; s'élever au-dessus de lui-même; s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers, et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.

« L'Europe était retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde, aujourd'hui si éclairée, vivaient, il y a quelques siècles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avait usurpé le nom du savoir et opposait à son retour un obstacle presque invincible. Il fallait une révolution pour ramener les hommes au sens commun; elle vint enfin du côté d'où on l'aurait le moins attendue. Ce fut le stupide musulmam, ce fut l'éternel fléau des lettres, qui les fit renaître parmi nous. La chute du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres; à l'art d'écrire se joignit l'art de penser... »

Certes, il est difficile de mieux dire; mais on pourrait dire plus vrai, et Rousseau l'eût fait même sans nuire à la thèse paradoxale qu'il voulait soutenir. En premier lieu, c'est pousser la sévérité jusqu'à l'injustice que d'appliquer les épithètes de *stupide, d'éternel fléau des lettres* à ces mêmes musulmans

qui furent précisément, au moyen âge, les promoteurs les plus actifs et les plus intelligents du mouvement scientifique, littéraire et artistique, qui ont laissé en Espagne des monuments et des souvenirs tels que ceux dont il a été parlé aux chapitres précédents, et qui enfin contribuèrent puissamment à enrichir de nouvelles conquêtes le domaine intellectuel de l'homme et à préparer cette même renaissance qu'on veut qu'ils n'aient provoquée que malgré eux. En second lieu, c'est une erreur trop répandue avant et depuis Rousseau, qui ne fait dater l'ère de la renaissance que de la prise de Constantinople par les Turcs, c'est-à-dire de la seconde moitié du xv[e] siècle, et qui donne pour auteurs à cette révolution féconde quelques érudits et quelques rhéteurs obscurs contraints par la chute de l'empire byzantin à chercher un refuge en Occident.

Cet empire byzantin n'était pas, au moyen âge, le seul pays où se fussent conservées les traditions studieuses et les chefs-d'œuvre de l'antiquité, où de vigoureux esprits s'appliquassent à entretenir ou à ranimer le flambeau de la pensée. Les ordres religieux n'étaient pas tous exclusivement adonnés à la vie contemplative, aux pratiques de dévotion ou aux dissertations théologiques ; plusieurs se livraient avec ardeur à des travaux d'érudition, à des recherches scientifiques et à des essais artistiques qui, après avoir couvé longtemps, si l'on peut dire ainsi, dans l'ombre et le silence du cloître, devaient nécessairement porter un jour leurs fruits, et répandre au dehors quelque clarté. Un premier réveil des intelligences avait eu lieu au xiii[e] siècle, après l'apaisement des grandes perturbations produites par la chute de l'empire romain. La scolastique même, si stérile qu'elle fût, servit du moins, comme une sorte de gymnastique, à préserver les esprits d'un engourdissement fatal. Bref, dès le xiv[e] siècle la force des choses, ou, pour parler plus nettement, ce besoin de lumière qui ne peut jamais que sommeiller dans l'âme humaine, et qui, à un moment donné, reparaît d'autant plus vif, d'autant plus affamé qu'il a sommeillé plus longtemps, avait provoqué contre la barbarie et l'ignorance du moyen âge une réaction salutaire. De l'Espagne et du Portugal de hardis navigateurs s'élançaient sur les mers à la recherche d'un monde nouveau; en Italie, les arts, la poésie, l'industrie, le commerce, la navigation avaient pour foyer les actives et opulentes républiques de Venise, de Gênes, de Pise, de Florence. C'est dans cette dernière que Côme de Médicis, surnommé le Père de la patrie, et son petit-fils, Laurent le Magnifique, se faisaient pardonner, comme Périclès à Athènes, l'arbitraire d'une autorité qu'ils savaient exercer au profit de la gloire et de la prospérité de l'État. Le premier avait fondé une Académie et une bibliothèque; le second combla de ses largesses les savants, les littérateurs et les artistes, dont sa cour était le rendez-vous. L'Italie avait produit le Dante et Pétrarque, Cimabué, les Giotti, Giorgione, les Ghirlandaji, qui furent les maîtres de Michel-Ange, bien avant que les fugitifs de Byzance abordassent sur ses rivages. Et les hommes qui aux xiv[e] et xv[e] siècles donnèrent par toute l'Europe un si merveilleux élan aux travaux de l'esprit, à la pein-

ture, à la sculpture, à l'architecture, aux sciences mathématiques, physiques et naturelles, à la philosophie, n'étaient ni Grecs ni Byzantins, mais Italiens, Allemands, Français, Flamands, Danois, Anglais.

Pour ce qui est de l'art des jardins en particulier, sa renaissance, — il serait plus juste peut-être de dire sa restauration, — eut pour point de départ l'Italie. On ne saurait dire au juste à quelle époque commença cette renaissance, mais on peut, sans beaucoup de chances d'erreur, la faire remonter au XIVe siècle, époque où surgirent les grandes familles de Rome, de Gênes, de Venise, de Ferrare, de Florence : les Médicis, les Doria, les Petrucci, les Borghèse, les d'Este, les Carrare, les Della Scala, les Arsuri, les Colonna, et bien d'autres chez qui l'orgueil patricien et l'amour du faste et des plaisirs s'alliaient en général au goût des belles choses, en même temps que d'immenses richesses et une haute position dans l'État leur permettaient de satisfaire les plus coûteuses fantaisies. Alors s'élevèrent ou se relevèrent quelques-unes des magnifiques résidences dont s'enorgueillit l'Italie, et dont plusieurs sont encore admirées par les touristes. Les palais et des villas se multiplièrent pendant le XVIe et le XVIIe siècle; mais ce ne fut point le style byzantin qui prévalut dans leur construction. L'Italie avait chez elle d'assez belles traditions pour n'en point emprunter du dehors. Pour le dessin et la construction des jardins, elle s'en tint au style latin du temps d'Auguste, le même que le Nôtre importa en France sous Louis XIV, et dont on lui attribue communément l'invention en le désignant à tort sous le nom de style français. Son vrai nom est celui que Charles Blanc lui donne dans le remarquable travail que j'ai déjà cité : c'est le style classique. A une époque où les œuvres de l'antiquité étaient partout remises en honneur, où l'on s'empressait de puiser à ces sources vénérables les éléments du savoir, les préceptes de la philosophie et les inspirations du talent, l'Italie ne pouvait renier le glorieux passé que le monde entier lui enviait. Ce fut pour elle, plus que pour aucun autre pays, que le grand mouvement des XVe et XVIe siècles fut une renaissance. « A la renaissance, dit Charles Blanc, l'art des jardins reparaît avec une splendeur qui ne sera point dépassée. A Rome et hors de ses murs, sur les hauteurs de Tivoli et de Frascati, à Naples, à Florence, à Gênes, à Venise même, les seigneurs et surtout les princes de l'Église font revivre les magnificences d'Agrippa, de Mécène, de Salluste, de Lucullus. L'antique villa de Cicéron semble renaître sur les collines Tusculanes, et les environs de Rome lui font une ceinture de jardins enchantés qu'embellissent des fontaines mythologiques, de véritables rochers, de véritables ruines. »

A Florence s'élevaient le palais et les jardins Boboli, qui devaient servir de modèle pour le Luxembourg. A Gênes, les Doria, les Durazzo, les Sauli, les Balbi se créaient des résidences toutes princières, célèbres par la beauté de leurs jardins.

Le palais Doria fut construit d'après les plans du frère Montorsoli, architecte romain. Les portes, les statues, les arabesques qui le décorent sont de Pierino del Vaga, élève de Raphaël. On y remarque une galerie à colonnes



JARDINS BOBOLI A FLORENCE (FONTAINE DE JEAN DE BOLOGNE

qui a quatre-vingt-trois mètres de long, et à l'entrée des jardins se dresse une statue colossale qui représente l'illustre amiral André Doria avec les attributs de Neptume. « On jouit dans ces jardins d'un éternel printemps, dit un écrivain génois cité par lady Morgan; les fruits de l'oranger, ses fleurs et celles de toute son odorante famille charment les sens. Des bassins et des fontaines jaillissantes entretiennent la fraîcheur dans de belles allées bien sablées et sous les ombrages où naissent des rêveries aussi heureuses que celles que Vaucluse inspirait à l'immortel Pétrarque. La vue de la mer, des vaisseaux qui entrent au port ou qui en sortent, des légères embarcations qui effleurent la surface des eaux bleues comme le ciel lui-même, ajoutent à l'attrait de ce parc et en font une des plus délicieuses promenades qu'il y ait au monde. »

Nous reviendrons bientôt avec quelques détails sur les villas et les jardins d'Italie dont la création ou les derniers embellissements se rapportent à une époque plus récente, et qui nous montreront le style classique italien dans sa complète expression, dans tout le luxe de sa brillante parure. Toutefois on peut dire qu'à ne considérer les jardins que sous le rapport artistique, ils atteignent en Italie, dès l'époque de la renaissance, un degré de perfection auquel le temps ne devait presque rien ajouter. L'architecture, la scuplture, la science du dessin et des couleurs accomplirent alors, pour la disposition et la décoration des jardins, des prodiges qu'il était difficile d'égaler, plus difficile encore de surpasser. Mais, pour faire un beau jardin, il faut autre chose que des parterres élégamment dessinés, autre chose que des galeries de marbre, des pavillons et des belvédères, autre chose que des bassins et des jets d'eau, autre chose que des vases, des balustres et des statues. Tout cela n'est que secondaire. Le principal, ce qui constitue essentiellement un jardin, ce sont les arbres et les fleurs qu'on y cultive et qui, réunis en abondance, choisis avec discernement, groupés avec une heureuse entente de l'harmonie et du contraste des couleurs, des effets d'ombre et de lumière, des proportions et de la perspective, dispensent à merveille de tout autre ornement. Or la science botanique pouvait seule mettre l'horticulture en possession des ressources nécessaires pour produire les effets si agréables et si variés qui font la beauté des jardins modernes; et nous avons vu qu'elle était demeurée, pendant tout le moyen âge, dans un état tellement rudimentaire, qu'à peine méritait-elle alors ce beau nom de science. Qu'est-ce, en effet, qu'une science qui ignore à peu près tout ce qu'elle a pour objet de connaître et d'enseigner? Sa première éclosion ne date réellement que de cette époque féconde de la renaissance, où, tandis qu'en Europe de lumineux esprits posaient les premières bases d'une classification rationnelle des végétaux et s'avisaient d'en étudier l'organisation dans le grand livre de la nature, des chercheurs plus aventureux s'en allaient explorer au profit de la science les immenses contrées récemment conquise ou découvertes, dont la vraie, l'inépuisable richesse résidait dans la prodigieuse fertilité de leur sol et de leur climat, bien plutôt que dans leurs mines d'or, d'argent et de pier-

reries. De tous ces botanistes voyageurs, nul peut-être n'a plus fait pour les progrès de l'horticulture que le Portugais don Garcia da Orta, dont le livre *Coloquios dos simples e drogas he* (sic) *cousas medicinais da India,* etc. (*Goa,* 1563, in-4°), écrit et imprimé dans l'Inde même, contenait les premières descriptions exactes d'une foule de plantes tropicales que les Grecs et les Romains n'avaient qu'imparfaitement connues. Une foule d'erreurs commises par les maîtres anciens : Aristote, Pline, Dioscoride, sont relevées par Garcia da Orta avec cette simple phrase : « J'ai vu ce qu'ils avaient ouï dire, et certes ils se sont trompés. » Un savant français dont je parlerai tout à l'heure, Charles de l'Écluse, découvrit en Espagne ce livre, qui n'avait fait aucun bruit; il le lut avidement, l'emporta et le fit connaître. Il y avait là tout un enseignement, toute une science, qui, grâce à lui, se répandit rapidement en Europe.

A cette époque se rattachent deux faits d'une haute importance : la création, sur divers points de l'Europe, de jardins destinés à faciliter l'étude des plantes, et l'invention de ces abris aux parois transparentes, où les plantes des contrées les plus chaudes peuvent trouver, sous les climats les plus froids, des conditions de température et d'humidité à peu près semblables à celles de leur pays natal.

Quelques jardins botaniques avaient existé dans l'antiquité. On cite comme le plus ancien celui que Théophraste avait fondé à Athènes; un autre fut créé par Mithridate, roi de Pont, 135 ans avant Jésus-Christ; un troisième fut créé à Pergame, par Attale III *Philométor,* qui cherchait vainement, dit-on, dans la culture et l'étude des plantes une diversion à ses remords. Un quatrième enfin, mentionné par Pline et par Dioscoride, appartenait à un médecin nommé Castor, célèbre à Rome sous les premiers empereurs. Au moyen âge, plusieurs couvents et un très petit nombre d'institutions laïques, telles que le célèbre collège de Salerne, possédèrent des parterres de plantes médicinales, et c'est encore pour la culture et l'étude de ces plantes que furent créés au XVIe siècle les premiers jardins publics destinés à l'enseignement de la botanique. L'initiative de ce genre d'institution appartient, dit-on, à l'Allemagne. Un savant naturaliste de Marbourg, Enricius Cordus, dota, en 1530, sa ville natale d'un jardin où les jeunes gens qui se destinaient aux professions de médecin et d'apothicaire venaient recevoir ses leçons. Cet exemple fut suivi d'abord en Italie, dix ans plus tard, par Brasavola, qui créa un second jardin botanique à Ferrare sur une presqu'île du Pô. Un troisième fut fondé à Florence, en 1543, par Luca Ghini, aux frais du premier grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis; et Pierre Belon, qui visita en 1555 ce beau jardin, fut émerveillé de sa richesse. En 1546, l'université de Padoue fut dotée d'un établissement semblable par le sénat de Venise, et vers 1548 Rome, Florence et Bologne eurent aussi leurs jardins botaniques. Celui de Bologne fut planté par le célèbre Aldrovande. Dès lors ces jardins se multiplièrent tellement, qu'en 1560 Conrad Gesner en comptait plus de cinquante en Italie seulement.

Leipzig eut son jardin botanique en 1766. Leyde, à peine délivrée des horreurs d'un siège héroïquement soutenu contre les Espagnols (1573), vit s'ouvrir dans ses murs une université qui devint bientôt florissante. En 1539, Charles de l'Écluse fut appelé à y professer la botanique. Ce l'Écluse était né à Arras en 1526. Il avait employé sa jeunesse à parcourir la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne. De ce dernier pays il avait rapporté avec son herbier, comme je l'ai dit plus haut, le livre précieux de Garcia da Orta. Il gouverna pendant quatorze ans les jardins de l'empereur Maximilien III, et alla en 1587 se fixer à Leyde, où il créa le jardin botanique le plus riche et le mieux cultivé qui fût alors. Selon l'usage du temps, il avait latinisé son nom de l'Écluse et se faisait appeler *Clusius*. Les bonnes gens lui avaient donné le plus joli surnom du monde, celui de *Père des fleurs*. « Nous devons, dit Olivier de Serres, la cognoissance et le gouvernement de plusieurs rares et excellentes fleurs à M. Charles de l'Escluse, qui avec soin exquis en a eslevé grand nombre dans son jardin de Leiden en Hollande, où il en a fait transporter les races des Indes et de divers autres pays lointains; pour laquelle gentille dextérité il a mérité le titre de *Père des fleurs*, et aussi, pour ses vertus, beaucoup de louanges. » Les autres grandes villes des Provinces-Unies ne voulurent pas rester en arrière de celle qui leur donnait l'exemple des studieuses recherches après leur avoir donné celui du patriotisme. En France, le jardin botanique de Montpellier fut créé par Henri IV, qui en 1596 acheta pour la Faculté de cette ville un parc appartenant au sieur Richer de Belleval. Mais déjà, près d'un demi-siècle avant, P. Belon, dans ses *Remontrances sur le défaut de labour et culture des plantes*, avait émis l'idée d'établir une vaste pépinière « qui eût fourni des arbres et des arbustes à toutes les résidences royales. » En 1577, un simple apothicaire de Paris, Nicolas Houël, qui avait fondé, sous le nom de *Maison de charité chrétienne*, une sorte d'hôpital, y avait annexé un *jardin des simples*, « lequel estant rempli de beaux arbres fruitiers et plantes odoriférantes et rares et exquises de diverses natures, devoit apporter un grand plaisir et une grande décoration pour la ville de Paris. » Ce jardin, le premier de ce genre qu'on ait vu en France, faisait encore partie de l'École supérieure de pharmacie au temps où cette école était située rue de l'Arbalète, dans le faubourg Saint-Marceau [1].

L'origine du *jardin royal des plantes médicinales*, qui est devenu le muséum d'histoire naturelle, ne se rapporte qu'au commencement du XVIIe siècle. Les goûts futiles de la cour y eurent peut-être autant de part que l'amour de la science. Les broderies étaient, en effet, fort à la mode sous Henri IV, et l'on recherchait comme modèles les fleurs les plus rares et les plus éclatantes. Jean Robin, arboriste du roi, entreprit dans ce but quelques voyages, et fit venir de l'étranger divers échantillons de plantes qu'il parvint à naturaliser en France. Son fils Vespasien Robin, et après lui Jean Héroard, médecin du

[1] Les bâtiments qu'elle occupait sont maintenant affectés à l'Institut agronomique, et l'École de pharmacie elle-même est magnifiquement installée dans des bâtiments neufs bâtis sur un vaste terrain qui dépendait autrefois des jardins du Luxembourg.



FÊTE DANS UNE SERRE, D'APRÈS UNE GRAVURE DU XVe SIÈCLE

dauphin, puis Charles Héroard, qui succéda à ce dernier dans la même charge, poursuivirent la même tâche, dont l'accomplissement définitif était réservé à Guy de Labrosse, médecin ordinaire du roi Louis XIII. Nous reviendrons plus loin sur cette importante fondation.

Lorsque, dans les premières années du XVIe siècle, les progrès de la navigation, la découverte du nouveau monde et l'établissement de colonies européennes dans les Indes et sur les côtes d'Afrique eurent fait connaître les productions végétales de ces fertiles contrées, on dut se préoccuper d'acclimater en Europe des plantes si précieuses à divers titres. En Italie et en Espagne, des soins bien entendus et quelques précautions suffirent pour conserver sans beaucoup de risque plusieurs de ces plantes, qui retrouvaient là, pendant presque toute l'année, un climat peu différent de celui qui les avait vues naître. Mais la tâche semblait presque impossible sous le ciel moins clément des pays septentrionaux, condamnés à des hivers longs et rigoureux. Cependant, jaloux de mettre à profit pour l'avancement des sciences, pour la prospérité de leur commerce et pour l'embellissement de leurs demeures, les richesses que leur livrait la conquête des Indes, les Bataves industrieux ne se rebutèrent point. Déjà ils savaient cultiver les plantes des pays tempérés dans des maisons de verre où au peu de chaleur que leur pouvait donner le soleil s'ajoutait celle qu'ils recevaient d'appareils habilement disposés. La lumière, non moins importante que la chaleur pour le développement des végétaux, pénétrait de toutes parts dans ces abris, dont on n'eut qu'à élever la température pour les rendre propres à la culture des arbres et des fleurs des tropiques.

Quelques auteurs font remonter l'invention des serres chaudes jusqu'à Albert le Grand, qui en aurait fait construire une à Cologne vers 1245, dans le couvent des dominicains. S'il faut en croire la Chronique de Jean de Baeka, cette serre, véritable jardin d'hiver, était assez vaste pour qu'Albert y ait pu donner, en 1249, une fête splendide en l'honneur de Guillaume de Hollande. Quoi qu'il en soit, les premières serres pour la culture des plantes exotiques furent établies dans les Pays-Bas au milieu du XVIe siècle. En 1576, Mathias Lobel (ou de l'Obel), botaniste flamand, remarquait qu'entre les nations chez lesquelles la botanique était en honneur, la Belgique occupait le premier rang. « Car, dit-il, on trouve dans ce seul pays plus d'espèces et de variétés de végétaux, d'arbres et d'arbustes que dans la Grèce, l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie entières. » Des Pays-Bas, l'usage des serres passa d'abord en Allemagne, puis en France, et plus tard en Angleterre. « En 1646, dit Bory de Saint-Vincent, la ville de Gand s'enorgueillissait des siennes, où mûrissaient des pommes d'or. Ferrari, botaniste italien, auteur d'un traité sur les orangers poétiquement intitulé *Hespéride*, citait avec admiration Guillaume de Blasère, évêque de cette ville flamande, qui, sous un ciel septentrional, avait trouvé le secret de rivaliser avec les plus heureux climats par les fruits étrangers qu'il savait y faire mûrir. »

Olivier de Serres, dans son *Théâtre d'agriculture,* décrit aussi comme une merveille l'orangerie de l'électeur palatin à Heidelberg. « Comme ces choses, dit-il, sont ordinairement de grande despence, aussi ne se laissent-elles manier que par les grands, selon la practique des princes et grands seigneurs, en France, en Allemagne et ailleurs, où, non sans merveille, voict-on croistre et meurir ces précieux fruicts, quoique sous aer contraire à leur inclination. Avec beaucoup d'esbahissement cela paroist à Heidelberg, en la maison de l'électeur palatin, de laquelle le jardin nourrissant telles précieuses plantes est environné d'une grande cloison de charpente, et couvert de mesme durant le mauvais temps, pendant lequel les arbres y sont tenus chaudement, par des poiles qu'on y eschauffe; et par le moyen de grandes fenestres dont le logis est esclairé, qu'on ouvre et ferme à volonté, le soleil y entre ès beaux jours pour resjouir les arbres. Finalement, le beau temps venu et la crainte des froidures passée, tous les arbres sont desveloppés de leurs couvertures et cloisons et laissés au pouvoir de l'esté; si que, moyennant ces magnifiques sumptuosités, continuellement la douceur du printemps et de l'esté règne en ce logis-là, et jamais n'y est sentie la rigueur de l'hyver. »

CHAPITRE VII

LA RENAISSANCE EN FRANCE. — FRANÇOIS Ier. — CHATEAUX ET JARDINS FRANÇAIS DE LA RENAISSANCE. — CHAMBORD. — FONTAINEBLEAU

Parmi les causes qui ont le plus contribué à ranimer la culture des sciences, des lettres et des arts, et qui n'ont rien de commun avec la prise de Constantinople par les Turcs, j'aurais dû peut-être placer en première ligne le changement, déjà profond au xve siècle, de l'état politique et social chez les nations les plus éclairées de l'Occident. En France particulièrement, l'unification du territoire, l'abaissement de la féodalité, l'affermissement du pouvoir royal, l'extension des franchises municipales exercèrent sur le progrès intellectuel une puissante influence. Les citoyens paisibles retrouvèrent la sécurité dont la tyrannie des hauts feudataires, leurs querelles renaissantes et leur lutte acharnée contre la royauté les avaient privés durant tant de siècles. On vit refleurir l'agriculture, l'industrie et le commerce, et s'accroître en conséquence le bien-être des populations. Les rois, plus tranquilles sur leur trône, prirent à cœur de s'entourer d'une cour brillante, d'encourager les travaux de la paix, de rehausser par les magnificences du luxe le prestige de leur dignité, de s'attacher par des largesses ou par des honneurs les personnages de naissance illustre et les hommes d'un talent exceptionnel. Les seigneurs eux-mêmes, que le triomphe de la monarchie avait réduits à l'obéissance sans les dépouiller de leurs biens, s'empressèrent de suivre l'exemple du souverain. Le dédain superbe que leurs pères professaient à l'égard des lettres et des lettrés fit place à un sentiment contraire. Ils songèrent qu'après tout ceux qui écrivaient de beaux livres, qui peignaient de beaux tableaux, qui sculptaient de belles statues ou qui construisaient de beaux palais, et ceux qui, à force de recherches et de méditations, parvenaient à dérober les secrets de la nature, à calculer le mouvement des astres, à constater les propriétés des corps, à faire tourner ces découvertes au profit de l'humanité, n'étaient pas indignes d'estime, et que même des gens de qualité pouvaient sans déchoir se livrer à des occupations de ce genre; que d'ailleurs les arts étaient



FRANÇOIS Ier ET SES ARTISTES

les meilleurs auxiliaires du plaisir, et que, n'eussent-ils pour fonction que de charmer les grands, d'embellir leurs demeures, d'augmenter, en un mot, la somme de leurs jouissances, ils méritaient encore à ce titre quelque considération.

Un des premiers effets, et le plus important en ce qui nous intéresse, de la soumission des grands vassaux et de la pacification du pays, ce fut de faire abattre les remparts et combler les fossés d'une foule de châteaux, qui cessèrent d'être des forteresses pour devenir des maisons de plaisance. Du jour où l'on n'eut plus besoin de se fortifier dans sa demeure, on fit en sorte de la rendre commode et agréable. L'architecture prit un caractère tout nouveau. On renonça aux tours et aux donjons ; on ne craignit plus de developper, de démasquer et d'orner les façades, de laisser l'air et la lumière pénétrer dans les appartements, de dégager les abords du manoir. Au lieu de borner la vue par une enceinte de hautes murailles, on se fit une joie de lui ouvrir de vastes et riantes perspectives. L'art et la nature reprenaient en même temps leur empire; l'âme humaine s'ouvrait à la lumière comme la fleur s'épanouit aux premiers rayons du soleil.

On fait généralement honneur à François Ier de l'éclat dont les lettres brillèrent en France pendant la première moitié du XVIe siècle, et ce prince a reçu le surnom de *Père des lettres.* Il mériterait mieux encore celui de *Père des arts,* car les artistes furent, bien plus que les écrivains et les doctes, l'objet de sa prédilection et de ses faveurs. Il fit des sacrifices inouïs pour attirer en France les artistes italiens les plus célèbres ou pour acquérir leurs chefs-d'œuvre. Il paya vingt-quatre mille livres, somme énorme pour l'époque, un seul tableau de Raphaël. Il appela à sa cour André del Sarte, Benvenuto Cellini, Léonard de Vinci, Sébastien Serlio, Rosso, Primatice, Nicolo del Abbate, Vignole, qui trouvèrent bientôt en France des disciples et des émules dans Pierre Lescot, Philibert de Lorme, Jean Goujon, Germain Pilon, Jean Cousin, Pierre Nepveu, Jean Juste, Pierre Bontemps. François Ier avait, du reste, les vices et les qualités qui font les grands princes et les règnes brillants. Son caractère présente plus d'une analogie avec celui de Louis XIV, qui semble en toutes choses se l'être proposé pour modèle. Le mot attribué à ce dernier, « l'État c'est moi, » a bien son équivalent dans la formule : « Car tel est notre bon plaisir, » que François Ier introduisit le premier dans le style des ordonnances royales. Louis XIV ne fut ni plus absolu, ni plus orgueilleux, ni plus prodigue, ni plus ami du plaisir et de la gloire, ni plus juste appréciateur du mérite, que n'avait été François Ier. Ce dernier gouverna seul, sans le concours des états généraux ni des parlements, qui auraient pu s'aviser de vouloir contrôler ses actes et mettre un frein à ses dépenses. Il fit la guerre sans nécessité, par vanité plutôt que par ambition ; mais s'il n'y apporta qu'une médiocre science stratégique, il y fit preuve du moins d'une bravoure chevaleresque qui était la moindre des vertus de Louis XIV, si tant est que Louis XIV ait eu des vertus. Il poussa la galanterie jusqu'à la débauche et la magnificence

jusqu'à la prodigalité. Aucun prince n'a montré plus de goût que lui pour les constructions somptueuses. Il donna le premier l'exemple, trop bien suivi par Louis XIV, d'engloutir des millions dans des créations de pure fantaisie, et de dépenser à l'érection de palais superbes des sommes qui eussent suffi à bâtir des villes ou à enrichir des provinces entières. Son règne fut, au surplus, l'âge d'or de l'architecture de luxe, et fut aussi pour l'art des jardins une époque de résurrection et de progrès qui se prolongea sous les règnes suivants.

Chambord, Fontainebleau, Saint-Germain sont les principaux monuments artistiques laissés par François Ier. Chambord, créé de toutes pièces sur un ordre de ce prince, est le plus original. Son architecture le distingue nettement des autres édifices du même genre élevés au XVIe siècle sous l'influence du goût italien. Construit par Pierre Nepveu et Jacques Cogneau, Chambord est une œuvre toute nationale où se retrouve, sous une forme et avec des dispositions nouvelles, le type architectural du moyen âge. « Le plan de l'édifice, la disposition de l'ensemble, les détails, le donjon surmonté d'un campanile découpé à jour, l'escalier à double hélice, les sculptures des chapiteaux, la distribution des ornements faite avec une juste sobriété, dit l'abbé Bourassé, tout ici est dû au génie français, à une époque où il est encore libre de l'influence étrangère... Par ses dispositions fondamentales, le château de Chambord est la continuation du manoir féodal, avec ses tours, ses fortes murailles et ses douves, aujourd'hui comblées en partie. C'est le dernier reflet des traditions du moyen âge. Les tours, tourelles, murs, ponts-levis, donjons, créneaux, mâchicoulis, ne sont plus une défense de guerre; ce n'est plus qu'une décoration militaire. Le château ressemble de loin à une forteresse; ce n'est plus qu'une maison de plaisance[1]. » Il reçut de Henri II de nouveaux embellissements. Le parc qui l'environne n'a pas moins de sept mille cinq cents hectares; c'est tout un petit royaume, qui contient un village, une église et vingt-trois fermes. Il y a aussi un jardin, mais qui passe inaperçu devant les merveilles artistiques du château. François Ier venait souvent chasser à Chambord avec sa cour, et il y offrit ce divertissement à Charles-Quint lorsque celui-ci traversa le royaume pour se rendre en Belgique.

Si Chambord représente la renaissance de l'art français, Fontainebleau représente bien la naturalisation en France de l'art italien. Ce fut la résidence favorite de François Ier, qui consacra à l'embellir et à l'agrandir des sommes énormes et fit concourir à cette œuvre les architectes, les peintres et les sculpteurs les plus éminents de son siècle. Avant lui, les rois de France avaient seulement au milieu de la magnifique et vaste forêt de Bière (nom que porta jusqu'au XVIe siècle la forêt de Fontainebleau) un rendez-vous de chasse, dont plusieurs auteurs font remonter l'établissement jusqu'à Robert, fils de Hugues Capet. Mais c'est sous Louis le Jeune que Fontainebleau « entre brusquement dans l'histoire », selon l'expression de Vatout. « Il apparaît entièrement bâti, dit cet auteur; c'est déjà un vieux

[1] J.-J. Bourassé, *Résidences royales et impériales de France*, grand in-8°. Tours, 1864.

manoir féodal, avec ses tours, ses fossés, son donjon; alors Louis le Jeune l'habite avec sa cour; il y fait acte de gouvernement, et il date de Fontainebleau, *apud Fontem Blaudi,* une ordonnance de 1137, et celle de 1141, par laquelle l'établissement des changeurs est transféré sur le grand pont de Paris (Pont-au-Change). » Philippe-Auguste, et après lui Louis IX visitèrent souvent cette retraite, que le pieux roi appelait ses « chers déserts ». Un pavillon du château porte encore le nom de Saint-Louis, bien qu'il ait été presque entièrement reconstruit par François Ier.

Pendant les dernières années du XIIIe siècle et la plus grande partie du XIVe, Fontainebleau fut fort délaissé par les rois de France, qui n'y paraissaient qu'à de longs intervalles pour prendre le plaisir de la chasse. Mais Charles V le prit en gré; il y séjourna plusieurs fois et y fonda une bibliothèque qui, sous son malheureux successeur, fut pillée par les oncles de Charles VI et par les grands seigneurs de la cour. Ce qu'ils en laissèrent fut vendu à vil prix par le duc de Bedford. Charles VII fit peindre des Victoires sur les murs des appartements du castel, que sa mère, la trop fameuse Isabeau de Bavière, avait fait *réédifier tout à neuf.* Après lui cette résidence fut de nouveau abandonnée. Louis XI lui préféra Plessis-lez-Tours et Vincennes; Charles VIII fit embellir Amboise, qui l'avait vu naître et où il mourut, et Louis XII donna la préférence à Blois. François Ier fut le véritable créateur de Fontainebleau. Ce fut lui qui transforma le manoir en un palais, et de ce palais fit un séjour enchanteur, théâtre de fêtes continuelles : fêtes dans les appartements, fêtes dans les jardins, fêtes dans la forêt, repas, danses, tournois, chasses, « esbatements » de toutes sortes. Le P. Dan raconte que, traversant la forêt pour se rendre au château, il tomba au milieu de seigneurs et de dames « déguisés en formes de dieux et de déesses bocagères, qui, au son des hautbois, composèrent une danse rustique, puis se perdirent dans les ombres des bois ».

Les jardins de Fontainebleau ne datent, comme le palais même, que du règne de François Ier. Ces jardins, dont Androuet Ducerceau nous a conservé les plans[1], furent tracés et plantés d'après la méthode italienne, renouvelée du siècle d'Auguste. C'étaient des massifs de cyprès, d'ifs et de pins taillés, des berceaux, de petits parterres d'un dessin compliqué, bordés de buis et formant des allées d'une symétrie irréprochable; puis des viviers et des volières, puis des vignes et des vergers. Les parterres étaient ornés de statues et d'autres objets sculptés en marbre ou coulés en bronze, quelques-uns même en argent, comme le Jupiter de Benvenuto Cellini, que la duchesse d'Étampes osa traiter de bagatelle moderne, après que le roi eut déclaré n'avoir jamais rien vu d'aussi beau. Il y avait un jardin du Roi, qui était le principal; un jardin des Buis, que Louis XIII transforma en orangerie; un jardin des Pins, avec une grotte et une fontaine où les dames de la cour venaient se baigner; une grande pièce d'eau, de quatre hectares, qui

[1] *Des plus excellents bastiments de France;* 2 vol. in-4°, 1576.



FONTAINEBLEAU

n'était qu'une mare infecte lorsque François Ier l'acheta des religieux trinitaires, et que ce prince fit creuser et garnir, sur presque tout son pourtour, d'un revêtement et d'une bordure de pierre. On prétend que parmi les carpes énormes dont la voracité fait, de nos jours, l'amusement des visiteurs de Fontainebleau, plusieurs sont aussi âgées que le bassin où elles vivent. Ce serait là, il faut en convenir, un exemple de longévité unique dans le règne animal. N'oublions pas la longue treille du Roi, qui garnit le côté nord des murs du parc. Cette treille est le berceau du fameux chasselas, dont elle fournit, dit-on, de 3,000 à 4,000 kilogr. année commune.

« Le plus grand charme des jardins de Fontainebleau consistait dans l'abondance des eaux qu'on y avait rassemblées de toutes parts. Pour les contenir on construisit alors une énorme chaussée aboutissant à la *porte Dorée*, et fermant l'étang, dont le trop-plein s'échappait par des conduits ménagés dans un parterre. Ce parterre fut divisé en deux par un grand canal bordé d'arbres. La première partie s'étendait devant les bâtiments du château en une terrasse élevée, qui de la chapelle haute allait rejoindre le pavillon du grand chambellan, et que Henri fit démolir lors de la création de la cour des Offices. Elle formait douze carrés gazonnés, entourés d'ifs. L'autre partie, réunie à la première par un pont, contenait qnatre subdivisions, formant des quinconces et des carrés destinés aux jeux de balle, de barres, etc[1]. »

Tels étaient les jardins primitifs, qui ont reçu depuis leur origine jusqu'à nos jours des modifications et des additions très importantes. Henri IV le premier en recula les limites et y fit exécuter des travaux considérables. Il chargea l'ingénieur italien Francini de changer les dispositions du parterre planté par François Ier, et qui cessa de s'appeler le jardin du Roi pour prendre le nom de jardin du Tibre, à cause d'une statue allégorique colossale représentant le dieu de ce fleuve, et posée au centre d'une fontaine sur un rocher factice. Il agrandit le jardin des Buis et y construisit deux galeries parallèles, dites *des Cerfs* et *des Chevreuils*, qu'il réunit par une immense volière. Un incendie détruisit ces bâtiments, qui sous le règne suivant furent remplacés par une orangerie. Enfin le même roi fit construire le réservoir voûté, de 750 mètres de longueur, qui alimente la fontaine de la place d'Armes, creuser dans le parterre et dans le parc un grand canal, long de près de 1200 mètres sur 39 de largeur, et planter de chaque côté des allées de beaux arbres. D'autres pièces d'eau plus petites, dont une seule, celle du Miroir, subsiste encore, un labyrinthe, des escaliers de marbre, complétèrent alors la décoration de cette partie des jardins. Bassompierre raconte comment le remplissage du grand canal lui valut mille écus, que le roi avait pariés contre lui, soutenant que cet immense bassin serait rempli en deux jours. Il fallut plus d'une semaine.

Le sol sec et sablonneux de Fontainebleau se prêtait mal à la culture. Henri IV, se promenant un jour avec le duc d'Épernon dans les jardins,

[1] Ad. Joanne, *Fontainebleau, son palais, ses jardins, sa forêt.*

remarqua combien ils étaient encore pauvrement garnis et en fit reproche à son jardinier. « Que voulez-vous, sire! s'écria celui-ci : dans ce maudit terrain, on ne peut rien faire venir. — Sèmes-y des Gascons, reprit le roi en riant et en regardant d'Épernon, ils poussent partout. » On parvint cependant, non sans peine, à y faire croître autre chose que des Gascons, et les jardins de Fontainebleau offrent aujourd'hui une végétation variée et luxuriante. Mais ils ont encore, depuis Henri IV, plus d'une fois changé d'aspect. Louis XIV les fit bouleverser par le Nôtre. Le parterre reçut alors des embellissements dont la plupart subsistent, notamment la belle terrasse qui le domine. Le jardin des Pins, planté par François Ier, fut métamorphosé, mais bientôt laissé à l'abandon. C'est là que Napoléon Ier fit faire, d'après les dessins de l'architecte Heurtaut, le magnifique parc anglais qui environne l'étang. Ce nouveau jardin, délices des promeneurs, fut achevé en 1812. On y a prodigué les plus beaux arbres : platanes, sycomores, sophoras, catalpas, tulipiers, pins de la Louisiane. Enfin le roi Louis-Philippe a considérablement agrandi le jardin de l'Orangerie, qui renferme une belle fontaine en marbre blanc surmontée d'une statue de Diane en bronze et un curieux fragment d'architecture de la renaissance : c'est un fronton supporté par deux cariatides et décoré de trois groupes d'enfants; celui qui est au sommet du fronton soulève un casque; les deux autres tiennent dans leurs bras un F; dans le tympan est sculptée une salamandre au-dessus de laquelle on voit cette inscription : FRANC. I. FRANC. REX.

CHAPITRE VIII

LES CHATEAUX ET LES JARDINS FRANÇAIS DE LA RENAISSANCE (SUITE). — SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — MADRID. — BLOIS. — RAMBOUILLET. — MONTARGIS. — CHENONCEAUX. — AZAY-LE-RIDEAU

Le château de Saint-Germain-en-Laye, inférieur à celui de Chambord au point de vue architectural et à celui de Fontainebleau pour la richesse et le mérite artistique des décorations extérieures, l'emporte sur le premier et ne le cède point au second, si l'on considère la beauté du site et les agréments de sa position. La forêt qui l'avoisine est moins grandiose et moins pittoresque, il est vrai, que celle de Fontainebleau; mais de sa terrasse et de ses fenêtres l'œil embrasse un des plus magnifiques panoramas qui se puissent voir. L'air y est pur, le sol fertile. Enfin l'avantage de la proximité de Paris n'est pas non plus à dédaigner. Aussi Saint-Simon ne pouvait-il comprendre que Louis XIV abandonnât pour Versailles, « le plus triste et le plus ingrat des lieux, » Saint-Germain, « lieu unique pour rassembler les merveilles de la vue, l'immense plain-pied d'une forêt toute joignante, unique encore pour la beauté de ses arbres, de son terrain, l'avantage et la facilité des eaux de source sur cette élevation, les agréments admirables du jardin, la hauteur des terrasses qui, les unes sur les autres, pouvaient aisément se conduire dans toute l'étendue qu'on aurait voulu, les charmes et la commodité de la Seine, enfin une ville toute faite, que sa position entretenait par elle-même. »

L'origine de cette ville remonte au XIe siècle, où le roi Robert fit construire sur un terrain voisin du château actuel un monastère et une chapelle sous l'invocation de saint Germain. Vers 1220, le même roi fit bâtir, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la maison des Loges, un pavillon près duquel s'éleva, sous Louis le Gros, un castel fortifié. Ce manoir, détruit par le prince Noir, fut relevé vers 1367 par Charles V. Louis XI fit don, en 1482, à son digne médecin Jacques Coytier des « place, château, prévôté et seigneurie » de Saint-Germain-en-Laye. A sa mort, le parlement cessa la

donation, et Saint-Germain fit retour à la couronne. Mais aucun des successeurs de Louis XI ne s'en occupa jusqu'à François Ier, qui, appréciant les charmes incomparables de ce lieu, entreprit d'y créer une résidence vraiment royale. Il n'y poussa pas les dépenses aussi loin qu'à Chambord et à Fontainebleau; mais il dirigea lui-même les travaux. Il aimait fort le séjour de Saint-Germain, qui fut aussi une des résidences favorites de Henri II. Il ne reste plus rien aujourd'hui du jardin planté par François Ier, et qui se trouvait en arrière de la terrasse, construite plus tard, puis démolie, et reconstruite comme nous le verrons bientôt.

Le premier jardin de Saint-Germain fut le théâtre d'un duel célèbre. Les deux adversaires étaient François de Vivonne, seigneur de la Châtaigneraie, et Guy Chabot, seigneur de Jarnac. La querelle avait pour cause des propos injurieux que la Châtaigneraie s'était permis sur le compte d'une dame qui tenait de près au sire de Jarnac. Celui-ci avait donné, devant témoins et devant le roi lui-même, un démenti énergique à la Châtaigneraie, et l'un et l'autre avaient aussitôt demandé à François Ier l'autorisation de se mesurer en champ clos. Cette autorisation leur ayant été refusée, les deux adversaires parurent oublier leur vengeance; mais aussitôt après la mort de François Ier, ils renouvelèrent leur demande auprès de son successeur, et cette fois avec succès. Le combat eut lieu dans un préau situé en avant et à l'est du vieux château, en présence de Henri II et de toute sa cour. Jarnac était de taille médiocre, assez grêle; mais, comme l'événement le prouva, il ne manquait ni de vigueur ni d'adresse. La Châtaigneraie, confiant dans sa haute stature, dans sa force athlétique et dans son habileté à manier les armes, redoutait si peu ce chétif adversaire, qu'il avait convié pour le soir même ses amis à un repas où il comptait célébrer joyeusement sa victoire. Il comptait sans son hôte. Après les premières passes, Jarnac reconnut qu'il n'était pas de force à soutenir contre la Châtaigneraie un combat régulier; il feignit donc de tomber, et, rampant prestement jusqu'à son adversaire, d'une seule taillade il lui coupa les deux jarrets. L'histoire ne dit pas que cette ruse ait été trouvée déloyale par les juges du camp, car Jarnac ne fut point inquiété. Quant à la Châtaigneraie, il ne soupa point avec ses amis, et mourut deux jours après.

La résidence de Saint-Germain ne subit de changements notables ni sous Henri II ni sous les règnes éphémères de ses trois fils. Mais Henri IV, ne trouvant pas à son goût l'œuvre de François Ier, fit bâtir par l'architecte Marchand le *Château-Neuf*, au bord de la colline qui domine la Seine, et Francini fut chargé de renouveler sur cette même colline les merveilles des jardins suspendus. Il disposa, en effet, les jardins en une série de terrasses descendant jusqu'au fleuve, et soutenues par une maçonnerie qui coûta de grosses sommes. Sous ces terrasses, on avait ménagé des grottes avec deux fontaines en rocaille, incrustées de coquillages et de pierres de couleur, et décorées de figures qui semblaient se jouer au milieu des eaux. « Ces grottes étaient au nombre de trois : celle de Neptune et de la Nymphe, dans laquelle se trouvait

un orgue hydraulique; celle d'Orphée et de Persée, et celle des Flambeaux, qui ne pouvait être vue qu'aux lumières[1]. »

Louis XIV fit bouleverser toutes ces belles choses. Les terrasses de Francini furent réduites à une seule, dominant comme un rempart la vallée de la Seine. De nouveaux jardins furent dessinés et plantés par le Nôtre, qui y mit ce qu'il mettait partout : de vastes perrons, de grandes allées, des parterres d'une ordonnance magistrale, des bassins et des jets d'eau. On a évalué à 6 485 582 francs les sommes dépensées par Louis XIV pour transformer Saint-Germain, qu'il devait abandonner à peine les travaux achevés. Louis XV, à son tour, fit défaire une grande partie de ce que le Nôtre avait fait, et les jardins reçurent à peu près sous son règne les dispositions que l'on voit encore aujourd'hui.

Revenons à François I[er]. Chambord, Fontainebleau, Saint-Germain ne lui suffisant pas, il fit construire encore et embellir bien d'autres châteaux et maisons de plaisance. Je cite pour mémoire Villers-Cotterets, Blois, Madrid. Cette dernière résidence, dont les bâtiments ont disparu et dont les vastes jardins ont été dépecés par la spéculation, était située, comme on sait, sur la lisière du bois de Boulogne. C'était le lieu de retraite de François I[er], et le nom de Madrid lui fut donné, selon Sauval, parce que le roi s'y faisait celer si bien qu'on ne l'y pouvait approcher non plus qu'au temps où il était en Espagne, prisonnier de Charles-Quint.

Le château de Blois qui existe aujourd'hui n'est plus celui qui fut une des résidences favorites de Louis XII, que François I[er] agrandit, et dans lequel se termina par un double assassinat la lutte du dernier Valois contre la maison de Lorraine. Le sombre édifice fut abattu par Gaston de France, duc d'Orléans, qui jeta les fondements d'un nouveau palais et l'entoura de vastes et magnifiques jardins, au bout desquels on voyait, d'après Sauval, une allée extraordinairement large, bordée de haies, de fossés et de quatre rangées d'arbres, et longue de douze cents toises, qui joignait le château à la forêt et y conduisait à couvert.

Rambouillet, où mourut François I[er], ne faisait point partie du domaine des rois de France, bien que plusieurs d'entre eux y aient résidé. Les château, forteresse et seigneurie de Rambouillet appartenaient primitivement aux Montfort. La maison d'Angennes les acquit vers la fin du XIV[e] siècle, et ce fut chez Jacques d'Angennes que mourut François I[er]. Rambouillet, grâce à la forêt qui l'environne, fut encore dans la suite, pour les rois de France, un rendez-vous de chasse, et parfois un asile. Cette terre avait été érigée en marquisat au temps des d'Angennes; elle le fut plus tard en duché-pairie, au profit du comte de Toulouse, un des fils légitimés de Louis XIV et de M[me] de Montespan. Mais avant d'échoir à ce prince elle devait passer par plusieurs mains. D'abord, en 1645, Julie-Lucie d'Angennes, fille du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne, l'apporta en dot à Charles

[1] J.-A. le Roy, *Histoire des rues de Versailles.*



RAMBOUILLET

de Sainte-Maure, duc de Montausier, une des plus nobles figures du « grand siècle », soit dit en passant, et trop oublié pour beaucoup d'autres qui ne le valaient pas. Au milieu d'une cour brillante, servile et corrompue, le duc de Montausier se fit remarquer par sa simplicité, par la pureté de ses mœurs et par l'indépendance de son caractère. Ses contemporains crurent le reconnaître dans l'Alceste de Molière. Sa courageuse franchise était parfois, en effet, poussée jusqu'à la rudesse; les méchants, quels que fussent leur rang et leur crédit, ne trouvaient point grâce devant lui : il avait bien contre eux

. . . . . Ces haines rigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Sa femme était gouvernante des enfants de France, et chargée spécialement de la première éducation du jeune dauphin, dont le duc lui-même fut ensuite nommé gouverneur. Montausier ne se départit point envers son royal élève des principes austères qu'il s'était donnés pour règle de conduite. Il voulut être pour le jeune prince non un courtisan, mais un précepteur. Il entreprit tout de bon de lui enseigner la justice et la vertu, et ne lui épargna point les dures leçons. « Sous ce chaume, dans cette misérable retraite, lui disait-il par exemple, logent le père, la mère et les enfants, qui travaillent tout le long du jour pour subvenir aux frais de votre table somptueuse. » Et lorsqu'on jugea sa tâche accomplie, il prit congé de son élève en ces termes : « Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, — et je m'en consolerai. »

Lorsque le duc et la duchesse de Montausier marièrent leur fille Marie-Lucie, ils se dessaisirent de Rambouillet en faveur de leur gendre, Charles de Crussol, duc d'Uzès. En 1699, un arrêt du parlement adjugea ce domaine à Jean-Baptiste Fleuriau d'Armenonville, directeur général des finances, qui le vendit en 1706 à Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse et duc de Penthièvre. Le second duc de Penthièvre, Louis-Jean-Marie, dont les vertus et surtout l'inépuisable charité ont laissé de si touchants souvenirs, naquit à Rambouillet le 16 novembre 1725. Il embellit encore cette demeure, où son père avait déjà fait exécuter d'importants travaux. Il éleva notamment dans le parc un élégant pavillon, dit de Saint-Hubert, dont il reste à peine aujourd'hui quelques vestiges; puis il céda au roi Louis XVI cette terre, dont la superficie était alors de près de trente mille arpents. Louis XVI voulut en tirer parti en même temps pour son agrément et pour l'utilité publique. Rambouillet devint un de ses rendez-vous de chasse favoris. Il y fit faire une *laiterie* dans le genre de celle de Trianon, et y établit, à côté de la faisanderie et du parc aux cerfs, une sorte de ferme modèle où fut élevé le premier troupeau de moutons *mérinos* qu'on ait vus en France. En 1789, l'Assemblée constituante attribua Rambouillet à la liste civile.

Les jardins de cette résidence sont très vastes. Ils ont été plusieurs fois remaniés, et ne conservent plus rien de leur ordonnance primitive. Ils com-

prennent un jardin symétrique, dessiné, dit-on, par le Nôtre, probablement sous les premiers ducs de Penthièvre, et un parc anglais qui établit, pour ainsi dire, la transition entre ce jardin et la forêt environnante. On y voit encore la pièce d'eau en forme de trapèze, creusée par ordre du comte de Toulouse, et dont la superficie est de quatre-vingt-dix arpents. Six îles, couvertes d'un plantureux gazon et ombragées de grands arbres, la partagent en canaux, ou *allées d'eau* telles qu'il en existe dans quelques autres grands jardins français, entre autres dans celui de Crillon. Le parc anglais renferme, outre la laiterie qu'affectionnait Marie-Antoinette, divers ornements de fantaisie parmi lesquels on remarque, sous une épaisse et haute futaie, deux sarcophages antiques de l'effet le plus pittoresque.

Parmi les quelques manoirs qui, à l'époque de la renaissance, se transformèrent en châteaux de plaisance et s'embellirent de jardins, je ne puis omettre de mentionner ceux de Chenonceaux et d'Azay-le-Rideau.

Le domaine de Chenonceaux appartenait primitivement à une famille de Marques, originaire d'Auvergne. Le château fort qui s'y trouvait fut rasé sous Charles VII. La seigneurie de Chenonceaux échut ensuite à Thomas Bohier, intendant des finances, qui fit bâtir le nouveau château sur les bords du Cher, et même en partie sur des voûtes couvrant cette rivière. Ruiné par l'expédition d'Italie, le malheureux financier fut encore, après sa mort, déclaré coupable de malversations, et son fils fut condamné à restituer à l'État une somme considérable. En 1533, un accommodement intervint entre François Bohier et François Ier, qui voulut bien accepter, pour tout payement, le domaine et le château de Chenonceaux. Le roi visita plusieurs fois sa nouvelle acquisition, mais il en abandonna la jouissance à sa bru, Catherine de Médicis, qui avait manifesté pour ce séjour une prédilection particulière. Il n'en fallait pas davantage pour que la célèbre favorite du dauphin, Diane de Poitiers, témoignât le vif désir de posséder Chenonceaux, et Henri, devenu roi, ne rougit pas de lui en faire présent. Catherine, digne élève des marchands florentins dont elle avait reçu le jour, voulut du moins, avant de céder la place à sa rivale, faire payer à celle-ci son triomphe en beaux deniers comptants, sans préjudice de la répétition qu'elle se réservait d'exercer le cas échéant; ce qui ne devait point tarder. Elle mit en avant Antoine Bohier, le fils dépossédé de l'intendant des finances, et lui fit obtenir une indemnité considérable, qui fut mise à la charge de la duchesse. Puis, à la mort de Henri II, devenue seule maîtresse du pouvoir sous le nom de son jeune fils François II, elle n'eut qu'un signe à faire pour obtenir la restitution en ses mains des joyaux de la couronne et de la terre de Chenonceaux. Elle retrouva ce domaine fort embelli par Diane de Poitiers, qui, se piquant de magnificence, avait dépensé de fortes sommes pour faire reconstruire la façade méridionale du château, le relier par un pont de neuf arches à la rive gauche du Cher, « où se trouvait un sylvestre et plantureulx bocage, arrosé de fontaines et verdoyant comme un pré d'apvril, » et planter autour du manoir un jardin ombragé de beaux arbres et orné de mille fleurs.

A son tour, la reine mère voulut agrandir et embellir encore cette résidence tant convoitée; elle transforma le pont en une galerie couverte, augmenta le château de plusieurs corps de bâtiments, et prodigua dans les appartements et dans les jardins les statues, les médaillons de marbre achetés à grands frais en Italie. Chenonceaux passa, au xviie siècle, dans la famille de Bourbon-Condé, qui le vendit en 1733 au fermier général Claude du Pin. Cette terre appartint ensuite à la maison de Villeneuve. Elle est aujourd'hui la propriété de Mme Pelouze, sœur de M. D. Wilson, député d'Indre-et-Loire et gendre de M. Jules Grévy, président de la république. M. Pelouze était le fils du savant chimiste de ce nom. Le château et les jardins de Chenonceaux ont conservé, entre les mains de leurs nouveaux propriétaires, leur caractère artistique et leur ancienne splendeur.

Un désastre analogue à celui qui frappa Jacques Bohier et valut à la couronne la possession de Chenonceaux fit, vers la même époque, passer le domaine d'Azay-le-Rideau des mains de Gilles Berthelot, ex-trésorier de France, condamné à l'exil pour malversation, dans celles de François Ier. M. l'abbé Bourassé appelle le château d'Azay « ce chef-d'œuvre de la renaissance française, que les connaisseurs placent au-dessus des œuvres les plus estimées, à cause de la pureté, de la finesse et de l'originalité des sculptures ». Il loue aussi sa charmante situation : « Le calme, l'ombre, le murmure des eaux, une végétation luxuriante, des fleurs, le parfum des bois et des prés, le chant de mille oiseaux, tout ici se réunit pour en faire un séjour enchanté. » Confisqué au profit du roi, il y a plus de trois siècles, Azay-le-Rideau fut donné bientôt après à Antoine Raffin, capitaine aux gardes de François Ier. Sous Louis XIII, ce domaine fut acquis par Henri de Beringhen, et sous Louis XVI, par le marquis de Biencourt, dont les héritiers l'ont conservé. A travers ces vicissitudes, les jardins ont dû changer bien des fois d'aspect. Dessinés aujourd'hui à l'anglaise, on pourrait presque dire qu'ils réalisent le vœu de la nature. En effet, le système paysager ne pouvait être nulle part plus heureusement appliqué que dans un pays riant et fertile, sur les bords de la jolie rivière d'Indre, et comme accompagnement à un château dont on admire plus encore l'élégance que la majesté.

CHAPITRE IX

LES CHATEAUX ET LES JARDINS DE LA RENAISSANCE (SUITE). — ANET. — LES TUILERIES. — LE COURS-LA-REINE. — LE LUXEMBOURG. — RICHELIEU

Voltaire montre, au neuvième chant de la *Henriade*, l'Amour appelé par la Discorde au secours de la Ligue, et traversant les airs avec son cortège pour venir enchaîner Henri IV aux pieds de Gabrielle d'Estrées. Lorsqu'il approche des plaines d'Ivry, où le héros vient de remporter sur les ligueurs une éclatante victoire,

Il voit les murs d'Anet bâtis au bord de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure :
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.

En effet, Henri II, non content de donner à Diane de Poitiers le magnifique domaine de Chenonceaux, fit encore reconstruire pour elle le château d'Anet, qu'elle tenait de son second mari Louis de Brezé. Il voulut créer pour celle qu'il aimait d'un amour coupable, — et de plus assez étrange, il faut le dire, car Diane était plus âgée que lui de vingt ans, — un palais digne d'être habité par la déesse dont elle portait le nom. Voltaire a donc pu dire, par métaphore poétique, que l'Amour lui-même semblait en avoir « ordonné la superbe structure ». Mais il convient d'ajouter que le dieu, ou plutôt le roi trouva heureusement dans Philibert Delorme un digne ministre de ses galantes prodigalités. La beauté du lieu devait rendre plus facile la tâche délicate confiée au célèbre artiste. Anet est situé au bord de l'Eure, dans une des plus fertiles et des plus riantes vallées de cette riche et pittoresque Normandie qui, mieux encore que la Touraine, mériterait d'être appelée le jardin de la France. Sous le rapport architectural, le château d'Anet, dont, hélas! il ne reste plus aujourd'hui que des débris épars, passe pour un des chefs-d'œuvre de la renaissance[1]. Jean Goujon, le Phidias

[1] M. Pfnor en a fait le sujet d'un magnifique ouvrage orné de planches nombreuses, dessinées et gravées avec le plus grand soin. In-folio, Paris, 1866.

français, et Jean Cousin avaient été chargés de la décoration tant intérieure qu'extérieure. Au centre d'une des cours s'élevait une fontaine surmontée d'un admirable groupe sculpté par Jean Goujon; ce groupe représentait, sous les traits de la duchesse de Valentinois, Diane chasseresse, tenant d'une main son arc, entourant de l'autre bras le cou d'un cerf, et ayant près d'elle ses deux chiens favoris. D'autres statues, figurant toutes les divinités de la Fable, des bustes et des médaillons des hommes illustres de l'antiquité étaient répandus à profusion sur les façades, sous les portiques, dans les cours et dans les jardins. Les bâtiments enserraient une grande cour d'honneur, à peu près carrée, et deux cours latérales plus petites. Sur toute la largeur de ces trois cours s'étendait un vaste parterre divisé en plusieurs compartiments plantés de fleurs, et continuellement rafraîchis par les eaux de deux fontaines jaillissantes. On y descendait d'une terrasse de plain-pied avec le rez-de-chaussée du corps de logis principal par un perron en forme de croissant, que Philibert Delorme considérait comme un chef-d'œuvre de coupe de pierre. La terrasse surmontait un *crypto-portique* (ainsi désigné par l'architecte lui-même). Les trois autres côtés du parterre étaient entourés de galeries soutenues par des arcades. Au milieu de la galerie du fond se trouvait une grande loge à jour, donnant extérieurement sur un bassin circulaire où les eaux tombaient en cascade pour remplir ensuite les fossés qui formaient de toutes parts la clôture du château. Au delà de ces fossés s'étendaient deux parcs, dont la superficie totale était d'environ vingt-quatre hectares. L'un était le Parc-aux-Cerfs, où l'on entretenait des bêtes fauves, afin que la duchesse pût se livrer sans danger au plaisir de la chasse, qu'elle affectait d'aimer passionnément, sans doute pour se donner au moins ce trait de ressemblance avec sa patronne mythologique. L'Eure y promenait capricieusement ses flots limpides et y formait une île qu'on avait nommée l'île d'Amour. Dans l'autre parc étaient la héronnière, les volières, les viviers et l'orangerie. « Enfin, comme pour expier par la charité un luxe qui avait une coupable origine, Diane avait fondé auprès de sa propriété un refuge pour les pauvres, dont les misères sans cesse sous ses yeux devaient souvent reporter sa pensée sur la vanité des grandeurs et de la richesse. Cet Hôtel-Dieu et un petit couvent de cordeliers qui était à l'extrémité des parcs ont eu le même sort que le château : tout a été entraîné par le même torrent[1]... »

Après la mort de Diane de Poitiers, le château d'Anet fut possédé par Charles de Lorraine, duc d'Aumale. Le mariage d'une princesse de Lorraine avec le duc César de Vendôme, fils naturel de Henri IV, le fit passer dans la famille de ce nom, et il fut longtemps la résidence du duc Louis-Joseph, le vainqueur de Villa-Viciosa, qui y fit construire le grand escalier qu'on voit dans le seul corps de bâtiment encore existant. De la famille de Vendôme, Anet passa à celle de Condé, et fit retour à la couronne après la mort

[1] *Études d'architecture en France : Magasin pittoresque,* année 1843, p. 197.



LES TUILERIES SOUS HENRI IV

du comte d'Eu, qui n'avait point laissé d'enfant. Louis XV le donna au duc de Penthièvre, grand amiral de France. Déclaré propriété nationale en 1790, ce domaine fut aliéné au profit du département d'Eure-et-Loir. Le duc d'Orléans, en 1815, songea à le racheter, mais il recula devant les dépenses qu'il eût fallu faire pour lui rendre son ancienne splendeur. En 1840, Anet appartenait à la famille Passy, qui le vendit à M. de Caraman. Il a été acquis plus récemment par un riche financier, M. Moreau, qui y a fait exécuter d'importants travaux de restauration. Ce fut à Anet que la duchesse de Valentinois se retira lorsque la fin tragique de Henri II laissa le souverain pouvoir à Catherine de Médicis ; ce fut là qu'elle mourut bientôt après, triste et délaissée, à l'âge de soixante ans.

La France entrait alors dans cette longue période de guerres civiles, de massacres et d'assassinats qui ne se termina que par le triomphe du Béarnais, et ralentit, sans pouvoir le paralyser entièrement, l'essor des œuvres artistiques. La sombre Catherine elle-même, tout en conduisant les trames compliquées de sa politique à la fois violente et perfide, ne négligeait point les recherches du luxe élégant et somptueux dont le goût semblait inné dans sa famille. On se rappelle le soin qu'elle prit d'embellir Chenonceaux. A Paris, elle abandonna et fit abattre l'hôtel des Tournelles, témoin de la mort du roi son époux. Elle ne tarda pas à se dégoûter aussi du Louvre, qui était moins une résidence royale que le siège même de la monarchie, le centre politique du royaume. Elle ne pouvait s'y soustraire ni aux exigences de la cour ni au tracas des affaires. C'est là qu'elle gouvernait, ou plutôt qu'elle conspirait, car son règne ne fut guère qu'une longue série de complots. Aussi, quelque ennui qu'elle y éprouvât, ne pouvait-elle s'en éloigner. Elle voulait cependant avoir une demeure qui fût sienne, où elle pût s'isoler et méditer librement, et qui réalisât mieux que nos vieux castels du moyen âge l'idéal de bien-être et de magnificence vers lequel elle aspirait. Elle résolut donc de se faire construire près du Louvre, mais hors des murs de Paris, un palais digne de la nièce de Léon X.

L'emplacement qu'elle choisit était une vaste plaine, appelée autrefois la Sablonnière, et occupée en grande partie, comme on l'a vu plus haut, par des fabriques de tuiles et de poteries, dont on ne comptait que trois en 1372, mais qui s'étaient fort multipliées depuis. Philibert Delorme fut chargé de soumettre à la reine le plan du nouvel édifice, et de diriger les travaux. Le plan qu'il présenta à la reine mère était grandiose. Il s'associa, pour l'exécuter, Jean Bullant, Germain Pilon et Jean Cousin ; malheureusement il mourut en 1570. Du Cerceau, qui reçut la tâche de continuer les Tuileries, en modifia le plan, qui devait subir encore d'autres changements. Puis Catherine, après la Saint-Barthélemy, prit en aversion les Tuileries, comme auparavant l'hôtel des Tournelles et le Louvre, et fit rebâtir, sur l'emplacement où est aujourd'hui la halle au blé, l'ancien hôtel de Nesle ou de Bohaigne, qui prit alors le nom d'*hôtel de la Reine*, et plus tard celui d'*hôtel de Soissons*. Aux Tuileries elle n'avait, du reste, jamais habité que le

seul pavillon de Médicis. Le jardin primitif de ce palais était de peu d'étendue. On l'appelait simplement le jardin du palais de la Reine. Il était dessiné dans le goût italien, avec des plates-bandes historiées ou brodées, comme on disait alors, d'arabesques, de chiffres et d'armoiries. Il fut agrandi sous Henri IV, et le plan que le comte de Clarac en a donné dans sa *Description du Louvre et des Tuileries* nous le montre composé d'un parterre de fleurs divisé en compartiments, qui se trouvait en face du château, et d'un bois coupé par des allées rectilignes, qui bordait le parterre au nord et au sud, et s'étendait à l'ouest jusqu'à la nouvelle enceinte de Paris. Ce bois renfermait une pièce d'eau en forme de parallélogramme. Il était borné au nord par le grand manège bâti sous Charles IX, et au sud par un mur qui longeait la Seine. De ce côté s'élevait la *maison Menou*, qui fut donnée à vie à Nicolas Poussin par Louis XIII, lorsque ce prince le fit venir de Rome, en 1641, pour lui confier la surintendance et la décoration de ses bâtiments. L'extrémité occidentale du parc était occupée par le chenil, la volière et la ménagerie. L'emplacement du chenil fut donné par Louis XIII à son valet de chambre Renard ou Regnard, qui le transforma en un jardin attenant à celui des Tuileries, auquel il fut réuni par Louis XIV. « Derrière le jardin des Tuileries, dit à ce sujet Sauval, est planté celui de Regnard, et occupe tout le bastion de la Porte-Neuve. Il consiste en un grand parterre bordé, le long des murailles de la ville, de deux longues terrasses couvertes d'arbres et élevées d'un commandement plus que le chemin des Rondes, d'où l'on découvre une bonne partie de Paris, les tours et retours que fait la Seine dans une vaste et plate campagne, et de plus tout ce qui se passe dans le cours. Depuis 1581 que ce bastion fut construit, jusqu'en 1630, ce fut toujours dans un grand désert en friche, qu'on appelait la *garenne aux Lapins*, et où avoit été bâti le chenil du roi; mais par brevet du 20 avril de cette année-là, Louis XIII le donna à Regnard à certaines conditions : la première, qu'il le rempliroit de toutes sortes de plantes et de fleurs rares et exquises; la seconde, qu'il indemniseroit de 2 000 livres le gardien du chenil; la troisième, qu'il rebastiroit à ses dépens, en un autre endroit, un chenil plus commode; la quatrième, qu'après sa mort, ses héritiers pourroient retirer les plantes et les fleurs qui s'y trouveroient, ou du moins qu'on leur tiendroit compte de la valeur de ces plantes. » Cette donation fut confirmée par un second brevet, où le roi assurait de nouveau Regnard « qu'il ne le déposséderoit point de son jardin qu'après l'avoir récompensé de toutes les dépenses qu'il y auroit faites, et que si de son vivant on venoit à l'unir aux Tuileries, dès à présent il lui en donnoit la conciergerie par avance. »

Sous le règne de Henri IV l'intendance du jardin des Tuileries fut confiée à André Mollet, dont il sera parlé au chapitre suivant, et sous Louis XIII, à Jacques Boyceau.

Marie de Médicis embellit ce jardin, qui devait être entièrement remanié plus tard par le Nôtre; elle créa au delà de ses murs le *Cours-la-Reine*,

dont elle méditait de faire un parc magnifique. Nous trouvons encore dans Sauval des détails précis et pleins d'intérêt, tant sur la disposition et l'ornementation du jardin des Tuileries tel que le laissa Marie de Médicis, que sur le *Cours* qui le terminait et sur le projet que la mère de Louis XIII avait formé pour l'agrandissement et la décoration de cette promenade, et que sa disgrâce et son exil l'empêchèrent de réaliser.

« Derrière le palais des Tuileries, dit l'historien des Antiquités de Paris, est planté le jardin des Tuileries, et au bout celui de Regnard; et quoique le premier soit le plus spacieux de Paris, et le seul qui renferme dans ses murailles un étang, un bois, une volière, une orangerie, quantité d'allées, de palissades, de parterres, avec un écho et un labyrinthe, sa grandeur néanmoins n'est point proportionnée à celle du Louvre. Aussi, à proprement parler n'est-ce que le jardin des Tuileries, et il ne fut fait que pour l'accompagner : ce qui est si vrai, que, du temps de Catherine de Médicis, il n'était point appelé autrement que le jardin du palais de la Reine. »

Le labyrinthe et l'écho dont parle Sauval étaient un genre d'amusements dont la mode remontait à une époque très ancienne, et se maintint longtemps en Europe.

Les jardins de l'hôtel Saint-Paul et de l'hôtel des Tournelles renfermaient déjà des labyrinthes. Celui des Tuileries fut conservé par le Nôtre. Il était surtout fréquenté par les amoureux, qui se rencontraient *par hasard* dans ses allées tortueuses, et avaient ensuite toutes les peines du monde à retrouver l'issue de ce dédale : « Si ces cyprès pouvoient parler, dit malicieusement Sauval, ils nous apprendroient quantité de jolies aventures qu'on ne sçait pas. »

L'écho était situé au bout de la grande allée. Sa forme était celle d'un fer à cheval, de quarante-huit mètres de diamètre. Il était entouré d'une muraille de quatre mètres de hauteur, entièrement cachée sous la verdure, et dont l'ouverture était en face de l'allée. On donnait en cet endroit des concerts et des sérénades aux dames qui venaient s'y asseoir. Sauval parle aussi d'un grand « trophée », destiné à servir de fontaine, qui avait été commencé par Ponce, et qui fut ensuite gâté par un autre sculpteur. « C'est, dit-il, un gros pied d'estal de pierre, isolé et parallélogramme, qu'on voit posé dessus une plinthe, et élevé d'une hauteur considérable à côté de la principale allée des Tuilleries. Le long de ses quatre faces sont quatre figures, dont deux de Fleuves et deux de Naïades, plus grandes que nature et couchées sur des cruches ou conques marines, toutes d'un grand goût et bien dessinées, maniérées, un peu même trop pour des naïades et de simples fleuves, qui ne versent que de l'eau douce et n'ont jamais éprouvé ni bourrasques ni tempêtes. »

Quant au Cours, notre auteur l'appelle la promenade *la plus accomplie qui soit au monde*. « Elle est longue, dit-il, de mille cinq cent quarante pas communs, large de cent, environnée de fossés, près des murs de Paris, entre la Seine et une campagne très fertile; d'ailleurs partagée en trois



LE LUXEMBOURG AU TEMPS DE MARIE DE MÉDICIS

allées, qui sont de seize cents ormes, dont celle du milieu porte cinquante pas, et les deux autres vingt-cinq chacune. Ce lieu si admirable a été entrepris par Marie de Médicis; et, quelque achevé qu'il soit, elle l'auroit bien autrement embelli si elle eust été plus longtemps en France. De cette plaine ensemencée de bled, d'orge et d'avoine, bordée d'un côté du Cours, et de l'autre du grand chemin de Saint-Germain-en-Laye, elle en auroit fait un grand jardin; prés, parterres, fontaines, canaux, labyrinthes, et toutes les autres variétés qu'on peut désirer dans un jardin s'y seroient rencontrés, et le tout distribué avec autant d'ordre que d'esprit. Il auroit été terminé d'un grand et superbe pavillon, pour servir de retraite et rafraîchissement à Leurs Majestés lorsqu'elles viendroient au Cours. On avoit déjà fait voir à cette princesse plusieurs plans et élévations, tant de ce nouveau jardin que du pavillon, et même, en 1628, elle en arrêta un et qui fut paraphé le 12 mai. De plus, la charge de capitaine et de concierge en avoit été donnée par le roi un mois auparavant. »

S'il ne fut pas donné à Marie de Médicis de voir s'élever, sur la rive droite de la Seine, le paradis qu'elle avait rêvé, et qui, réalisé plus tard sous une autre forme, devait s'appeler les *Champs-Élysées,* elle eut, en revanche, la gloire d'attacher son nom à une œuvre non moins belle, plus complète, et qui clôt dignement pour notre pays la liste des grandes créations architecturales de la renaissance. Il s'agit, on le devine, du Luxembourg. Ce fut en 1612, deux ans après la mort de Henri IV, que Marie de Médicis résolut de se bâtir un palais plus commode, plus conforme à ses goûts que le Louvre et les Tuileries. Elle acheta dans ce but, pour 90 000 livres tournois, une vaste propriété appartenant au duc de Piney-Luxembourg[1]. Elle y ajouta, l'année suivante, la ferme de l'Hôtel-Dieu, contenant sept arpents; un terrain de vingt-cinq arpents, *au lieu dict le Boulevard;* deux jardins d'une superficie totale de deux mille quatre cents toises, achetés au sieur Antoine Arnaud, et plusieurs autres terrains du clos Vignerei, appartenant soit à des particuliers, soit aux Chartreux de la rue d'Enfer. Ceux-ci cédèrent à la reine, d'après Malingre, partie de leur grand cloître avec la place de leur moulin à vent, et ils reçurent en échange « trois fois autant de terres, qui vont depuis la porte du monastère jusques au devant du monastère

[1] Le contrat de vente, qui est daté du 2 avril 1612, porte « que cet hostel consiste en trois corps d'hostels, cours devant et aussi cour et jardin derrière..., tenant d'un costé aux héritiers et bien tenans de feu maistre Pellerin, vivant lecteur du roy... Item, le pavillon de la ferme appelée la ferme du Bourg, avec ses appartements et dépendances, tenant d'un costé au sieur Montherbu, d'autres aux terres naguère acquises par ledict seigneur vendeur; aboutissant par devant sur la rue de Vaugirard, et par derrière audict parc... Item, le parc dudict hostel, tenant d'une part à messieurs les Chartreux et à la ferme de l'Hostel-Dieu de Paris, etc... Item, une autre petite maison scize devant ledict hostel de Luxembourg avec jardin d'ycelle maison joignant d'un costé à la maison de M. Duhamel, aboutissant des deux autres costez sur les rues de Vaugirard et de Garancière, et d'autres sur la rue du Fer-à-Cheval et autres... Item, trois arpens quarante-deux perches et demye en hache, attenant à la muraille dicte du parc, hors l'enclos d'ycelluy, tenant d'ung bout à une nommée Laguignarde, d'autre à la muraille du parc desdicts Chartreux, aboutissant par devant sur ladicte rue de Vaugirard... Item, sept quartiez de terre, et une pièce en ce meyme lieu, etc... Item, de cinq quartiez de terre et une pièce aussi assize audict lieu, etc. etc. » (*Le Palais du Luxembourg*, par M. Alph. de Gisors, gr. in-8°. Paris, 1847.)

des Carmélites du faux-bourg Saint-Jacques, et le long de la rue d'Enfer [1]. »

La reine choisit pour architecte Jacques de Brosse, en lui recommandant de faire en sorte que le nouvel édifice rappelât, par sa décoration extérieure, le palais Pitti, demeure habituelle des grands-ducs de Toscane, dans lequel elle était née. « Mais il n'est pas vrai, selon l'opinion généralement accréditée, dit M. A. de Gisors, que l'un de ces édifices ait été la copie de l'autre. En effet, le plan général des deux palais, l'ensemble des élévations, la décoration et la distribution offrent peu de ressemblance. »

Les constructions ne furent commencées qu'en 1615; mais aussitôt le terrain déblayé, c'est-à-dire dès 1613, les jardins furent dessinés et l'on s'occupa des plantations; en sorte que cette partie des travaux, à laquelle la reine attachait une importance particulière, était déjà terminée avant que le palais pût être habité. « Marie de Médicis, dit le cardinal de Richelieu dans ses *Mémoires,* acheta le palais du Luxembourg, au faux-bourg Saint-Germain, et plusieurs maisons voisines, pour y commencer un palais, duquel, par avance, elle commença à faire planter les arbres des jardins, qui, ne venant à leur croissance qu'avec le temps qui leur est limité par la nature, sont ordinairement devancés par les bastiments, le temps de l'accomplissement desquels est mesuré à la dépense, et hasté selon la magnificence de celui qui les entreprend. » Ces jardins dépassaient beaucoup en largeur leur dimension actuelle. A l'est, il étaient limités, comme ils l'étaient encore il y a une vingtaine d'années, par la rue d'Enfer; mais à l'ouest ils se prolongeaient le long de la rue de Vaugirard, jusqu'à l'impasse Notre-Dame-des-Champs [2]; au sud ils étaient bornés par les dépendances du couvent des Chartreux. Leur magnificence répondait à celle du palais. Deux étages de terrasses, plantées d'ifs et de buis bizarrement taillés, bordées de balustrades et décorées de petites fontaines dont les vasques étaient en marbre de couleur, dominaient le parterre, moins profond, mais plus vaste qu'il n'est de nos jours. Ici des plates-bandes garnies de fleurs entouraient un large bassin, au centre duquel s'élevait un groupe coulé en plomb. « Le jardin, dit Malingre, est embelly d'un beau bois par allée et de deux longues allées couvertes d'arbres; les parterres sont ornés de grand nombre d'allées et de carreaux représentant diverses figures et inventions des jardiniers. Il y a deux grands bassins de pierre, au milieu une statue jetant de l'eau en abondance, qui vient du village d'Arcueil, et dont le regard est devant l'hostel de Troyes au faux-bourg Saint-Michel. Aussi, pour le même sujet du jardin et d'autres offices on a pris les places des fermes de l'Hostel-Dieu, qu'on a remplacez d'autres lieux. »

Les travaux exécutés pour amener l'eau d'Arcueil au Luxembourg méritent d'être signalés. M. de Gisors les compare aux plus beaux monuments que l'antiquité nous ait laissés en ce genre. Ils furent entrepris en 1613 sous la direction de Jacques de Brosse, et la première pierre du nouvel acqueduc

[1] *Antiquités de la ville de Paris,* livre II, p. 402.
[2] Depuis rue de Fleurus.

fut posée le 17 juillet, sur les ruines de l'ancien aqueduc romain, par la régente elle-même et par son fils Louis XIII. Tout était achevé en 1624. Cet aqueduc a environ trois cent quatre-vingt-dix mètres de longueur et vingt-quatre mètres de hauteur. Il est composé de vingt-cinq arcades et déverse les eaux de Rongis et des sources avoisinantes dans un canal souterrain long de près de douze kilomètres. Ces eaux sont dirigées en partie dans des réservoirs voisins de la belle fontaine connue sous le nom de grotte de Marie de Médicis. Cette grotte est un des plus charmants morceaux d'architecture ornementale que l'on puisse voir. Elle fut élevée par Jacques de Brosse à l'extrémité de l'allée d'eau que bordent deux belles rangées de platanes reliés entre eux par des guirlandes de lierre. Elle était ornée, dans le principe, d'une figure de nymphe tenant une urne d'où l'eau s'épanchait dans un bassin demi-circulaire. On y mit plus tard le groupe, assez médiocre, de Caïn et sa famille, qui est remplacé maintenant par celui du géant Polyphème en proie aux fureurs de la jalousie, et s'apprêtant à écraser sous un bloc de rocher la nymphe Galathée et le berger Acis [1].

Richelieu dit que Marie de Médicis ne retint pour elle que « la moindre partie » de l'eau amenée d'Arcueil par ses soins, et qu'elle donna tout le reste au public, « les divisant au Collège royal et en plusieurs autres lieux de l'Université. » Cela n'est pas tout à fait exact. La vérité est que près des deux tiers de cette eau furent employés tant pour l'alimentation des bassins et fontaines du jardin que pour le service du palais. L'autre tiers ou un peu plus fut distribué aux quartiers Saint-Michel, Saint-Jacques et Saint-Victor, par quatorze fontaines qui existaient encore il y a quelques années. Mais il paraît que le grand ministre était alors en veine de flatterie : c'était peut-être le moment où il venait de recevoir de la munificence de la reine l'hôtel du Petit-Luxembourg, bâti en 1629, et que Marie de Médicis s'était réservé le droit de racheter moyennant la somme de trente mille livres. Mais, dit Vittorio Siri, quand la régente voulut user de son droit et renvoyer du Petit-Luxembourg Mme de Combalet, nièce du cardinal, à qui celui-ci avait donné cet hôtel, on trouva dans le contrat trente mille *écus* au lieu de trente mille *livres;* et à la place de ces mots : « à la volonté de la reine mère, » on avait mis : « à la volonté du roi. » Or le roi, prié de se prononcer, donna, comme toujours, gain de cause au cardinal [2]. Mme de Combalet resta donc au Petit-Luxembourg. Ce palais passa ensuite par voie d'héritage à la maison de Condé,

[1] En 1868, la ville de Paris a fait élever, à dix-sept mètres au-dessus et au delà des arcades de Jacques de Brosse, un nouvel aqueduc, celui de la Vanne, terminé en 1872, et qui est, après le canal de l'Ourcq, le plus considérable des ouvrages destinés à l'alimentation de la capitale. Le volume moyen des eaux qu'il amène est d'au moins cent mille mètres cubes par vingt-quatre heures. L'altitude de la plupart des sources dont il reçoit les eaux permet de les faire arriver à Paris à quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer. Le conduit principal, partant des environs de Theil (Yonne), aboutit, après un parcours de près de cent soixante-quinze kilomètres, au réservoir établi dans l'intérieur de Paris, sur le plateau de Montrouge, près du parc de Montsouris. Cet immense bassin, entièrement couvert et construit en meulière et ciment de Portland, peut contenir trois cent mille mètres cubes d'eau. Il se compose de deux étages superposés, divisés chacun en deux parties égales, ce qui forme en réalité quatre bassins indépendants les uns des autres.

[2] J'emprunte, sous réserve, cette anecdote à M. de Gisors, qui lui-même l'a tirée de Vittorio Siri (*Memorie recondite,* tome VII), et n'en garantit point l'authenticité.

qui avait un autre hôtel très vaste et accompagné de beaux jardins de l'autre côté de la rue Vaugirard. En 1778 le Petit-Luxembourg fut donné en apanage par Louis XVI à son frère le comte de Provence. Confisqué sous la révolution, il a servi successivement de demeure aux directeurs et aux consuls de la république, puis aux présidents du sénat ou de la chambre des pairs. Le cardinal de Richelieu ne l'habita que fort peu : sans doute il ne le trouvait pas à sa taille. Au maître réel de l'État il fallait des résidences toutes princières. Le ministre de Louis XIII se fit bâtir à Paris le Palais-Cardinal (depuis Palais-Royal), et à Richelieu même un château magnifique.

Richelieu n'était avant lui qu'un hameau composé de quelques chaumières que dominait un petit manoir féodal. Il fit du hameau une ville aux rues droites et spacieuses, et du manoir un palais digne de rivaliser avec ceux des rois. Ce palais, entouré de fossés que remplissaient les eaux de la petite rivière l'Amble, s'élevait au milieu d'un enclos de plusieurs lieues de circuit. Derrière les bâtiments s'étendait un jardin également ceint de fossés, et formé de quatre parterres symétriques. D'autres parterres, tracés au delà du fossé, entouraient une vaste pièce d'eau. Ce second jardin était terminé par une longue galerie décorée de colonnes, de vases et de statues. Tout autour étaient d'autres jardins encore, des potagers, des vergers, des treilles, des massifs de verdure, puis des bois et des taillis à travers lesquels se croisaient de longues allées. Hélas ! le puissant ministre avait, on peut le dire, bâti et planté sur le sable. Toutes ces merveilles de l'art et de la nature ne devaient point lui survivre. Après sa mort, la ville créée par lui fut abandonnée, et les maisons ainsi que le château tombèrent en ruines. Aujourd'hui cette ville est redevenue un modeste village, et le magnifique domaine de Richelieu, vendu et dépecé pendant la révolution, se révèle à peine aux yeux du voyageur par quelques pans de maçonnerie où l'on reconnaît encore les débris d'un palais, et par quelques bouquets d'arbres séculaires, restes des hautes futaies plantées par le grand cardinal !

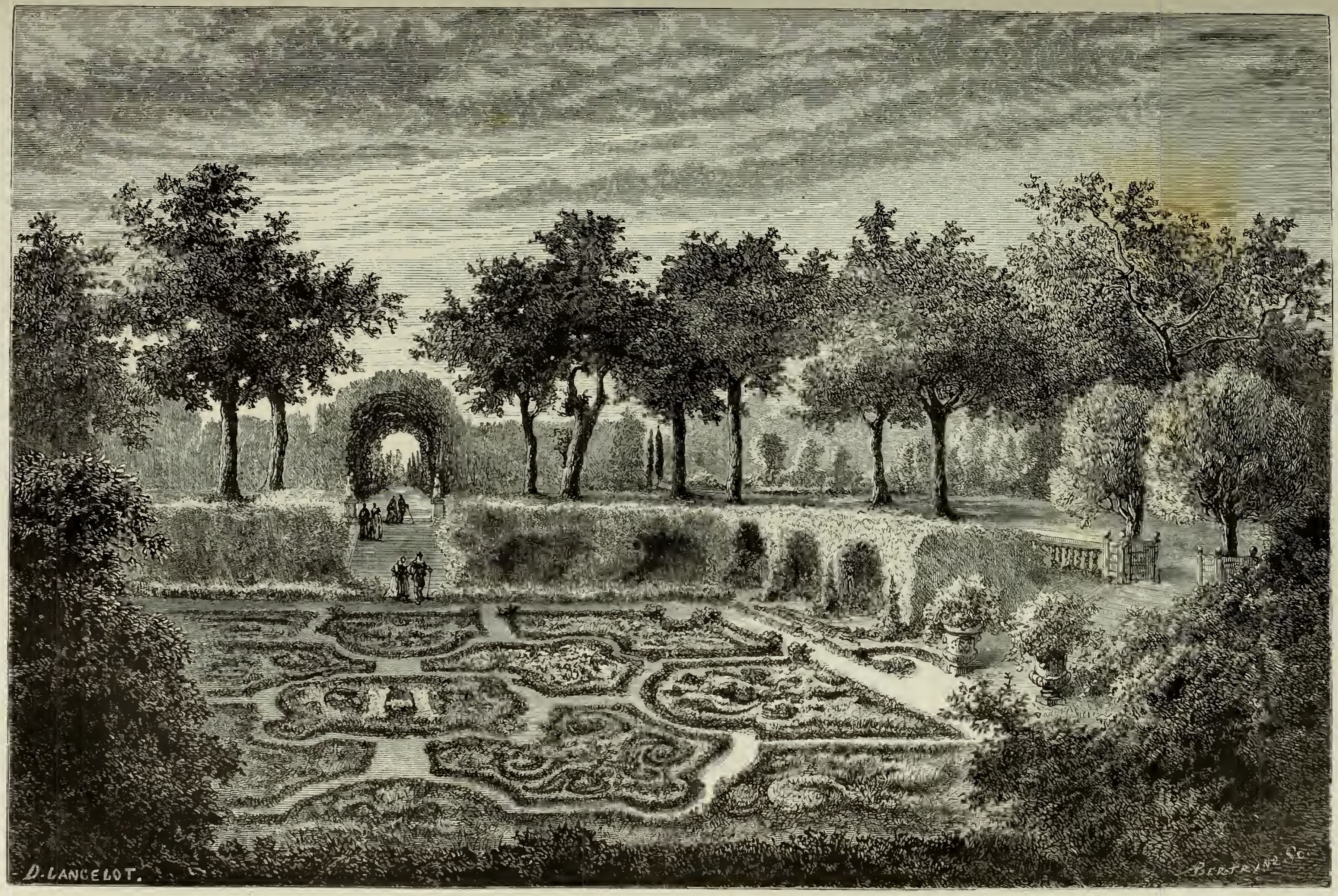
CHAPITRE X

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES JARDINS ET SUR L'HORTICULTURE PENDANT LA RENAISSANCE. — LES MAITRES DE L'ART. — LES MOLLET. — BERNARD PALISSY. — OLIVIER DE SERRES

La détermination des époques historiques, bien que fondée, dans une certaine mesure, sur les caractères propres à chacune des grandes évolutions de l'humanité, présente des difficultés parfois insurmontables lorsqu'on prétend exprimer, par des dates précises, le moment où ces époques commencent et celui où elles finissent. Je crois avoir montré qu'il en est particulièrement ainsi relativement à la période qu'on a désignée sous le nom de renaissance, et à laquelle on assigne communément pour point initial l'année 1453, où commence aussi, selon la chronologie classique, l'histoire moderne. Quant au point final de la phase dont il s'agit, je ne sache pas qu'il ait été fixé par aucun auteur; mais il y a, ce semble, quelques motifs de le placer à peu près au moment où nous voici parvenus, c'est-à-dire vers le premier tiers du XVII[e] siècle.

Alors ont cessé, en effet, les indécisions et les tâtonnements auxquels l'esprit humain, malgré l'énergie de ses aspirations vers la lumière, n'avait pu échapper lorsqu'il sortait encore à peine de secouer sa longue torpeur. Alors la théorie de l'art, comme l'attestent ses œuvres, est faite; son but est nettement posé; ses règles ni ses procédés n'ont plus rien d'arbitraire. Les langues modernes ont pris la forme grammaticale et littéraire que doivent revêtir également la prose et la poésie. Les sciences et la philosophie, débarrassées de la scolastique, ont adopté une méthode rationnelle qui, si elle ne les préserve pas des erreurs, fera du moins de ces erreurs autant d'étapes vers la vérité. L'intelligence, en un mot, a refait son éducation, et cela en moins de deux siècles, ce qui n'est pas un médiocre travail; mais elle n'a guère fait autre chose.

La renaissance, quelque éclat qu'elle jette dans l'histoire, quelques chefs-d'œuvre qu'elle ait produits, ne fut en somme qu'une époque de transition



JARDINS BRODÉS DES TUILERIES SOUS HENRI IV

et de préparation. Le principal mérite de ses savants, de ses penseurs, de ses écrivains est d'avoir débrouillé le chaos du moyen âge, fait justice du fatras de l'ancienne école et frayé la voie pour ceux qui devaient leur succéder. Les arts plastiques seuls y atteignirent, dans certains genres, une perfection que l'on peut dire presque absolue, et qui toutefois laissait encore aux peintres, aux sculpteurs, aux architectes à venir un vaste champ à exploiter. Car l'art a ce privilège que la perfection des types créés par ses maîtres, loin d'arrêter ses progrès, les favorise, au contraire, puissamment, en fournissant aux disciples les éléments de compositions nouvelles qui peuvent varier à l'infini et donner naissance à des œuvres non moins belles, non moins magistrales que les premières.

Pour ce qui est de l'art des jardins en particulier, on ne doit point non plus s'exagérer la portée de la révolution que la renaissance lui fit subir. Révolution n'est même pas ici le mot propre : il y eut développement, épanouissement, mais non transformation. La différence entre les jardins du moyen âge et ceux de la renaissance est surtout une affaire de proportions. Les premiers étaient en général petits; les seconds furent vastes, et de là le besoin d'un dessin plus large et plus riche, d'une décoration plus somptueuse et d'une composition plus variée. De ces trois objets, les deux premiers étaient les plus faciles à réaliser; il suffisait que le maître n'épargnât point la dépense, et qu'il sût confier à d'habiles hommes le soin de bien employer son or : chose aisée en un temps où le génie n'était pas rare, où les talents foisonnaient, et où le goût, formé à bonne école, ne cherchait pas encore ces raffinements qui touchent de si près à la corruption. La division et le plan du jardin étaient simples; les figures élémentaires de la géométrie en faisaient tous les frais. Le style était celui des jardins latins, que l'époque précédente avait imité sur des dimensions moindres et avec des moyens d'exécution plus restreints, et que l'Italie venait de restaurer dans son ancienne splendeur. C'est dans le dessin du parterre que l'artiste devait déployer toutes les ressources de son imagination; c'est là qu'il devait multiplier les arabesques, les chiffres entrelacés, les figures héraldiques, les allégories flatteuses. C'est là aussi que le jardinier chargé de *peindre* cette broderie devait prodiguer et disposer savamment les couleurs de sa palette, — je veux dire les fleurs de ses pépinières, — et que se posait le problème de la composition : problème dont les difficultés mêmes furent un stimulant efficace des progrès de l'horticulture. Celle-ci devint dès lors un art spécial, auquel se vouèrent avec une vraie passion des hommes d'un mérite distingué, très versés dans la connaissance de la botanique, et à qui cette belle science fut redevable de plus d'une acquisition précieuse. J'ai cité précédemment Charles de Lécluse, ou *Clusius*. A ce nom illustre il faut ajouter ceux des trois Mollet, de Jacques Boyceau, de Bernard Palissy et d'Olivier de Serres.

Le premier des Mollet était le jardinier du duc d'Aumale à Anet, et jouissait de la confiance singulière de ce seigneur. Il avait rassemblé dans les jardins d'Anet une infinité de plantes, très rares en ce temps, qu'il s'était

procurées, soit par ses propres recherches, soit par voie d'achat ou d'échange; aussi ces jardins étaient-ils en grande réputation par toute la France, et lui-même « consulté par plusieurs notables seigneurs qui lui faisoient l'honneur de le croire ».

Son fils, Claude Mollet, marcha sur ses traces et le dépassa. On peut le considérer comme le prédécesseur de le Nôtre et de la Quintinie. « C'était, dit Huzard, un de ces hommes utiles dont on trouve bien les titres des ouvrages dans les catalogues, mais dont aucun dictionnaire biographique n'a jamais rien dit, quoiqu'ils méritassent d'y tenir une place de préférence à bien d'autres[1]. » Ce fut lui qui créa le premier en France les compartiments à *broderies*. Il planta à Fontainebleau sept mille pieds d'arbres fruitiers, tant à pépin qu'à noyau, et introduisit quelques espèces ou variétés nouvelles. En 1595, il planta les jardins de Saint-Germain-en-Laye et de Monceaux, et acheva ceux de Fontainebleau. Il fit aussi, dans le jardin des Tuileries, de belles plantations de cyprès que le grand hiver de 1608 fit périr, et qu'on remplaça par des buis et des ifs, qui résistaient mieux aux grands froids. Claude Mollet a laissé un ouvrage considérable, qui fut publié en 1652, et bientôt après traduit à Londres et à Stockholm. Cet ouvrage a pour titre : *Théâtre des plans et jardinages, contenant des secrets et des inventions incognues à tous ceux qui jusqu'à présent se sont meslés d'écrire sur cette matière, avec un traicté d'astrologie, propre pour toutes sortes de personnes, et particulièrement pour ceux qui s'occupent à la culture des jardins.* Ce que C. Mollet appelle astrologie n'est autre chose que la météorologie. S'il n'est pas le premier qui ait songé à étudier l'influence des phénomènes atmosphériques sur la végétation et à tirer de cette étude des préceptes utiles dans les travaux du jardinage, il l'a fait certainement d'une manière plus étendue et plus raisonnée qu'aucun de ses devanciers.

Claude Mollet eut trois fils, qui furent ses élèves et ses collaborateurs. L'aîné, AndréMollet, lui succéda dans la charge d'intendant des jardins du roi de France (Louis XIII), puis passa bientôt au service de Jacques I[er], roi d'Angleterre. On a de lui le *Jardin de plaisir*, etc., *Manière d'élever les melons*. Il avait fourni à l'ouvrage de son père plusieurs dessins de parterres, de labyrinthes, de portiques, etc. Il eut pour successeur Jacques Boyceau, auteur d'un livre intitulé : *Traité du jardinage selon les saisons de la nature* (in-folio, 1638). On ne saurait refuser une place éminente parmi les horticulteurs de la renaissance à Olivier de Serres, le père de l'agronomie française. Le sixième *lieu* de son *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs* est consacré tout entier aux *jardinages*, et forme sur ce sujet un ouvrage complet, le meilleur peut-être que l'on puisse consulter touchant l'état de l'horticulture à la fin du XVI[e] siècle. Les ressources botaniques dont on disposait alors, les procédés en usage pour la culture des plantes potagères ou médicinales, des arbres fruitiers et des fleurs, ainsi que la division du jardin, la disposi-

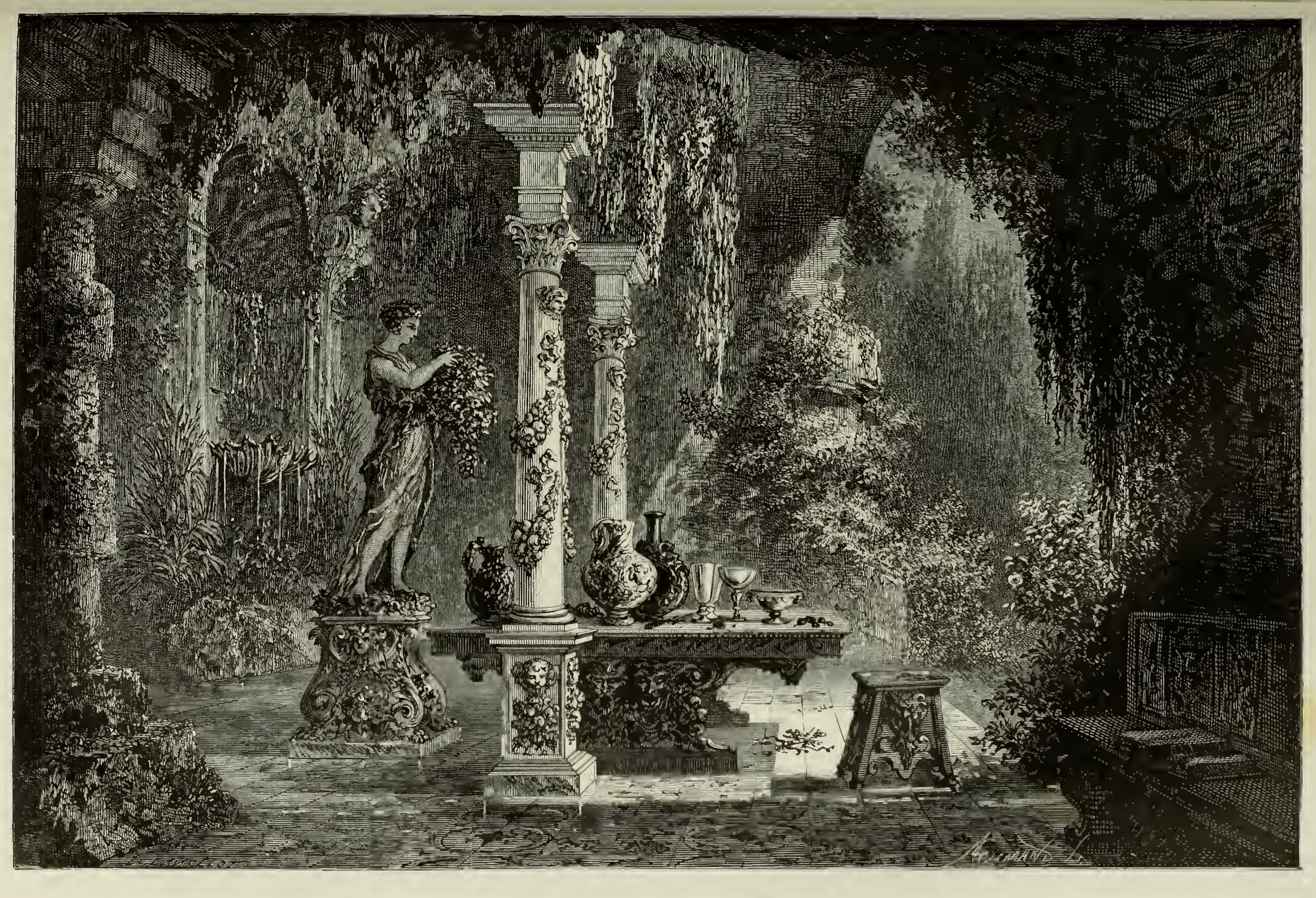
[1] Notes du *Sixiesme lieu* du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres (édition in-4° publiée en 1805 par la Société d'agriculture du département de la Seine).

tion et le plan de ses diverses parties, y sont exposés avec la sobriété de langage et la méthode sûre d'un auteur qui n'écrit que pour se rendre utile, et toutefois dans un style dont la naïve bonhomie n'exclut ni l'élégance ni la noblesse.

Je ne dirai rien de du Cerceau, qui, tout à fait étranger à la botanique et à la culture des plantes, n'a traité l'art des jardins que comme un accessoire de l'architecture. Cependant ses descriptions et ses plans *Des plus excellents bastiments de France* permettent de saisir parfaitement, comme le remarque M. l'abbé Chevalier, la physionomie des jardins du XVIe siècle, et de caractériser le goût italien qui présidait à leur disposition. « C'étaient, dit ce savant archéologue, de vastes compartiments avec des avenues de grands arbres. Des palissades de coudriers et des haies d'aubépine, de longs berceaux de charpentes couverts de treilles et flanqués de cabinets ombreux (retraites ménagées pour la galanterie) entouraient le parterre, ou le divisaient en plusieurs jardins particuliers. Des cuves de marbre avec jets d'eau et des cascades glissant de rochers factices complétaient la décoration un peu froide et symétrique des jardins italiens, où tout semblait subordonné à une loi unique : la fraîcheur, l'ombre et le mystère [1]. »

Un curieux monument du goût de la renaissance en fait de jardins est le dialogue où Bernard Palissy, génie encyclopédique qui a voulu dire son mot — et l'a dit souvent avec une justesse et une profondeur étonnantes — sur presque toutes les branches de l'art et de la science, a longuement développé son projet d'un « autant beau iardin qu'il en fut iamais sous le ciel, hormis le iardin du paradis terrestre. » Il paraît d'abord qu'une condition réputée, à cette époque, indispensable pour la création d'un semblable jardin était de choisir un terrain parfaitement uni et horizontal; car Bernard Palissy stupéfie son interlocuteur en lui déclarant que son premier soin serait de chercher un lieu montueux. « Tu sçais, lui dit ce contradicteur fictif, que i'ai trouvé fort estrange vne telle opinion. » Mais Palissy le rassure bien vite en lui répondant qu'il n'entend point faire son jardin sur une montagne, « mais au bas de quelque montagne ou haut terrier à fin de prendre quelque source d'eau dudit terrier, pour la faire dilater à son plaisir par toutes les parties du iardin. » La montagne et la source trouvées, « ie marqueray, continue le célèbre potier de terre, la quadrature de mon iardin, de belle longueur et largeur que j'auiseray estre requise, et feray ladite quadrature en quelque plaine qui soit enuironnée de montagnes, terriers ou rochers, deuers le costé du vent de nord et du vent d'ouest. Je veux édifier mon iardin en vn lieu où il y aye vne prée par-dessous, pour sortir aucunes fois dudit iardin en la prée, et ayant ainsi formé la situation du iardin, ie viendray lors à le diuiser en quatre parties égales, et pour la séparation desdites parties il y aura vne grande hallée qui croisera ledit iardin, et aux quatre bouts de ladite croisée il y aura vn amphithéâtre, tel que ie dirai ci-après, aux quatre an-

[1] Mémoire sur *la Vigne, les Jardins et les Vers à soie à Chenonceaux*, in-8°, Tours, 1860.



LE JARDIN DÉLECTABLE DE BERNARD PALISSY

glets dudit iardin. Il y aura en chacune vn cabinet, qui sont en nombre huit cabinets, et un amphithéâtre, qui seront édifiez au iardin ; mais tu dois entendre que tous les huit cabinets seront diuersement estoffez, et de telle inuention, qu'on n'en a encore jamais veu ni ouy parler. » On trouvera peut-être que ce passage manque un peu de clarté ; que le style en est diffus et la lecture fatigante. J'en conviens ; je suis même obligé d'ajouter que le reste est à l'avenant. Aussi ferai-je grâce au lecteur de la longue et minutieuse description que Bernard Palissy donne de son « jardin délectable ».

Cette sorte d'utopie du jardinage, bien qu'il la présente comme une invention tout à fait neuve « telle qu'on n'en a iamais veu ni ouy parler », n'est, au demeurant, qu'une exagération du goût de l'époque. Bernard Palissy déclare, il est vrai, qu'il ne se soucie point des engins à trappes à l'aide desquels on fait tomber les visiteurs dans l'eau pour s'amuser de leur effroi et de leur mine piteuse ; cependant il ne repousse pas absolument ce genre de plaisanteries, et il aimerait assez, par exemple, des statues qui, lorsque le visiteur s'en approcherait, lui verseraient un pot d'eau sur la tête, ou lui appliqueraient en plein visage une éponge bien imbibée. La mode antique de tailler les arbrisseaux en forme d'animaux et même d'hommes d'armes à pied ou à cheval, « et grand nombre de diuerses armoieries, lettres et deuises, » ne lui déplaît point ; mais il préfère de beaucoup le « bastiment de ses cabinets, veu que la chose sera de longue durée et aisée à entretenir ».

Olivier de Serres ne s'abandonne point, comme Bernard Palissy, aux caprices de sa fantaisie ; il ne perd pas son temps à décrire par le menu un jardin imaginaire. Il est homme de goût sans nul doute, mais surtout homme de sens rassis et calme, « homme pratique », comme on dirait aujourd'hui. Pour lui le jardinage est une branche de l'agriculture, et c'est à ce titre qu'il s'en occupe. « Le jardin, dit-il, excelle toute partie de terre labourable, mesme en ceste particulière propriété, qu'il rend du fruict chacun an et à toutes heures, là où en quelque autre endroit que ce soit le fond ne rapporte qu'une seule fois l'année. » Aussi, avant de parler du jardin d'agrément, qu'il appelle bouquetier, s'occupe-t-il d'abord longuement du jardin fruitier et du potager. Il place en dernier lieu le jardin médicinal : non qu'il le dédaigne, bien au contraire : c'est à ses yeux le complément et comme le couronnement des « beautés du mesnage à l'honneur du noble père de famille, qui adjouste au vivre des hommes le moyen de les maintenir en santé et délivrer de maladie ». Mais « afin, dit-il, de le rendre capable de recevoir et nourrir toutes sortes de plantes médicinales, domestiques et étrangères, et qu'à telles commodités soyent adjoustés de beaux promenoirs, il est nécessaire d'y faire grande despense, laquelle les seuls princes et grands seigneurs entreprendront. » L'ordonnance de ce jardin, telle qu'il la conseille au père de famille, est très simple, exempte d'ornements et conçue seulement en vue du meilleur emploi du terrain.

Il passe très rapidement sur l'ordonnance du « jardin bouquetier », et se contente de donner, en les accompagnant de légendes sommaires, quelques

spécimens des parterres qui ornaient les jardins royaux des Tuileries, de Saint-Germain-en-Laye et de Fontainebleau. Ce sont, ainsi qu'on en peut juger par quelques-uns de nos dessins, de véritables broderies, d'un dessin extrêmement délicat, et qui, couvertes de fleurs aux nuances brillantes et variées, eussent été sans doute d'un agréable effet, vues à vol d'oiseau. Malheureusement ce n'est pas de haut en bas, c'est suivant une direction presque horizontale que l'on contemple un jardin; or, à hauteur d'homme, l'œil saisissait d'autant moins l'ensemble de ces œuvres artistiques, que les proportions en étaient plus développées. Aussi une meilleure entente de la perspective et de l'art décoratif ne devait-elle pas tarder à faire abandonner ces compositions, très jolies sur le papier ou sur le canevas, mais qui, amplifiées, transportées sur le terrain et vues en raccourci, perdaient tous leurs charmes et n'offraient plus au regard qu'un mélange confus de lignes enchevêtrées.

C'est principalement comme répertoire de la flore des jardins au XVI[e] siècle que le livre des *Jardinages* mérite d'être lu. Olivier de Serres parle là en simple horticulteur, non en savant. Il est parfaitement informé des procédés réputés de son temps les meilleurs, et il les expose de telle façon que chacun, après l'avoir lu, n'ait plus qu'à s'armer de la bêche, de la serpe et de la serfouette pour faire aussitôt l'application de ses préceptes; mais il s'abstient d'en donner la théorie et de les justifier autrement que par leurs résultats. De même, lorsqu'il énumère et décrit les plantes qui doivent garnir le potager, le verger, le parterre ou le jardin médicinal, lorsqu'il en indique les caractères et les propriétés, il ne songe ni à rectifier ni à compléter les idées reçues; il se contente de les présenter telles qu'elles sont, en se faisant de bonne foi l'écho des erreurs et des préjugés qui ont cours autour de lui. Et cette naïveté, cette ignorance relative, si l'on veut, est précisément ce qui fait de son livre un tableau fidèle des connaissances de l'époque.

Je regrette de ne pouvoir convier le lecteur à une petite promenade dans le jardin médicinal du bon Olivier de Serres, et lui révéler, le livre en main, bien entendu, les propriétés souveraines, aujourd'hui méconnues, des précieux végétaux qui le garnissent; il apprendrait, par exemple, que le *cheveu de Vénus* « est employé aux apozèmes purgatifs, brise la pierre et la gravelle, faict uriner, est bon contre les morsures des bestes venimeuses, estanche le flux de sang coulant du nès, remplit les places vuides de poil, guérit la teigne, consume les lendes qui viennent en la teste, réconforte les asthmatiques et ceux aussi qui ont la jaunisse »; que la décoction d'eupatoire « est bonne contre la dysenterie, morsure des serpents, contre la gratelle et démangeaison, désopile le foie, tue les vers, guérit les chevaux poussifs et la toux des brebis, » etc., etc.; que le pain de pourceau (*cyclamen europæum*), la presle ou *queue de cheval*, le pissenlit, le mouron des petits oiseaux, et une foule d'autres herbes que nous foulons aux pieds dans les champs ou sur le bord des chemins, possèdent plus de vertus qu'il n'en faut pour préserver ou guérir de tous maux le genre humain et les animaux serviteurs de

l'homme!... Mais d'autres objets nous réclament : déjà l'aurore du « grand siècle » est levée; déjà s'ouvre pour les jardins une nouvelle ère. Des mains de l'Italie le sceptre des arts passe aux mains de la France, et désormais, pendant plus d'un siècle, les plus beaux jardins du monde ne s'appelleront plus les *Jardins Italiens :* ce seront les Jardins Français.

LIVRE III

LES JARDINS FRANÇAIS. — LES JARDINS ANGLAIS

CHAPITRE I

ANDRÉ LE NÔTRE

Un seul nom domine toute la période de l'histoire des jardins qui s'étend depuis le milieu du XVIIe siècle jusqu'au milieu du XVIIIe. Ce nom est celui de le Nôtre. Ce célèbre artiste n'est pas une des personnalités les moins intéressantes du règne de Louis XIV. Il naquit à Paris en 1613. Son père, surintendant des jardins du roi, fut heureux de voir se manifester de bonne heure chez André des dispositions conformes à ses goûts et à son ambition paternelle. Cette ambition n'était pas, comme on pourrait le croire, celle de la plupart des hommes qui, occupant un poste honorable et envié, ne désirent rien tant que de se donner leur fils pour successeur. Non : le Nôtre père était passionné pour les arts, et s'il estimait qu'il fût beau d'entretenir et d'embellir les jardins royaux, il trouvait que devenir, par exemple, comme Nicolas Poussin ou Simon Vouet, le peintre de Sa Majesté, faire les portraits du roi et de la reine, signer de son nom et transmettre à la postérité des tableaux représentant les événements mémorables de son temps, serait bien plus beau et plus glorieux encore. Il décida, en conséquence, que son fils serait un grand peintre, et il le fit admettre dans l'atelier de Simon Vouet. Là André eut pour condisciples des jeunes gens qui devaient figurer un jour parmi les plus illustres représentants de l'école française : c'étaient Lesueur, les frères Mignard et Lebrun.

On ne saurait dire si ses premiers essais furent de nature à confirmer les espérances que son père avait conçues pour lui. Un de ses biographes nous assure qu'il aurait pu être un peintre distingué, ce qui est fort croyable. Mais sans doute il aima mieux s'instituer maître dans un genre où nul ne pût lui disputer la première place, que de lutter contre des émules dont il

ne se dissimulait pas la supériorité. Il renonça donc à mettre de la couleur sur des toiles de quelques pieds carrés, pour disposer sur de vastes emplacements des masses de verdure et de fleurs. Cette résolution était d'autant plus sensée que la carrière s'ouvrait d'elle-même devant lui. Il était d'usage alors que le fils succédât à son père dans la charge dont celui-ci était investi. Celle d'intendant des jardins était donc acquise à André le Nôtre par droit de naissance. Cette fois du moins le « hasard de la naissance » avait raison, et son élu pouvait défier tous les compétiteurs. Louis XIV le prit en affection et le combla de ses bienfaits. Il s'amusait des façons familières auxquelles le Nôtre se laissait entraîner vis-à-vis des plus augustes personnages, et qui formaient un contraste assez bizarre avec la régularité solennelle de ses conceptions. Ces façons, au surplus, n'avaient rien de choquant, et l'on n'oserait même dire si elles n'étaient pas un raffinement de courtisanerie. Rien ne réussit mieux auprès des rois et des grands que les flatteries lancées d'un ton brusque et accompagnées de démonstrations un peu vives. Ils se plaisent toujours à voir là les mouvements d'un cœur qui ne sait pas modérer son enthousiasme.

Après avoir montré ce que son seul génie le rendait capable d'accomplir, le Nôtre obtint du roi la permission de voyager en Italie pour visiter les jardins si renommés de ce pays. « Il n'y trouva rien qui fût digne de son attention, dit M. Ed. André, et revint non seulement sans y avoir rien appris, mais après avoir tracé dans son style les plans de deux belles résidences de ce temps-là, les villas Panfili et Ludovisi. »

A Rome, le pape Innocent XI accueillit le Nôtre avec une extrême bonté, se fit montrer en détail les plans des jardins de Versailles et en loua hautement la richesse. Aux compliments flatteurs du souverain pontife, le Nôtre ne se tint pas de joie.

« Ah! s'écria-t-il, je ne me soucie plus maintenant de mourir, j'ai vu les deux plus grands hommes du monde : Votre Sainteté et le roi mon maître !

— Il y a une grande différence, repartit modestement le chef de l'Église : le roi est un grand prince victorieux, et je ne suis qu'un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu. Il est jeune et je suis vieux. »

Alors le Nôtre, frappant familièrement sur l'épaule du pontife : « Vous, mon révérend Père ! vous vous portez à merveille, et vous enterrerez tout le sacré collège! »

Puis, comme le pape souriait avec bonhomie de cette boutade, le Nôtre, oubliant toute retenue, lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion. Rentré chez lui, il n'eut rien de plus pressé que d'écrire à son ami Bontemps, valet de chambre du roi, pour lui raconter de point en point toutes les circonstances de cette mémorable entrevue. La lettre fut lue au petit lever, et je laisse à penser si l'on en fit des gorges chaudes. Le duc de Créqui ne voulut pas croire que le Nôtre eût poussé le sans-façon jusqu'à embrasser le pape, et offrit de parier mille louis que cet épisode était de pure invention. « Ne

pariez pas, lui dit le roi; vous perdriez. Quand je reviens d'une campagne, le Nôtre m'embrasse; il a bien pu embrasser le pape. »

En 1665, Louis XIV accorda à le Nôtre la croix de Saint-Michel et des lettres d'anoblissement. Il voulait y joindre des armoiries; mais le Nôtre lui déclara qu'il avait déjà les siennes : trois limaçons surmontés d'une pomme de chou; et il ajouta, cette fois en homme qui sait son monde : « Comment pourrais-je, Sire, oublier ma bêche? Ne lui dois-je pas toutes les bontés dont Votre Majesté m'honore? » Louis XIV avait anobli du même coup le jardinier et le jardinage. Les plus grands personnages tinrent à honneur de recourir au talent de le Nôtre, et leur considération fut acquise à un homme dont le roi faisait tant de cas. Mme de Sévigné aimait à causer avec lui de Gouville et des Chaulmes; Boileau lui demanda plus d'une fois des conseils pour son jardin d'Auteuil; Lamoignon l'emmenait à Baville; Bossuet lui-même causait volontiers avec lui et se mettait pour un moment à aimer les plantes. On peut s'en étonner, si l'on songe que le jardinier du grand évêque de Meaux lui disait un jour : « Si je plantais des saint Augustin et des saint Chrysostome, vous viendriez les voir; mais pour vos arbres, vous ne vous en souciez guère. »

A un âge avancé, le Nôtre demanda la permission de résigner sa charge et de finir ses jours au sein du repos. Louis XIV la lui accorda, mais en lui faisant promettre de revenir le voir de temps en temps. Le Nôtre promit et tint parole. Un jour il vint visiter le roi à Marly. Louis XIV voulut lui faire en personne les honneurs des jardins de cette résidence nouvellement créée par Mansard, et il le fit monter avec lui dans sa chaise, ainsi que le célèbre architecte. « Ah! que mon bonhomme de père, dit le Nôtre, ouvrirait de grands yeux s'il vivait encore et qu'il me vît assis dans ce carrosse auprès du plus grand roi de la terre! — Il faut convenir, ajouta-t-il, que Votre Majesté traite bien son maçon et son jardinier! »

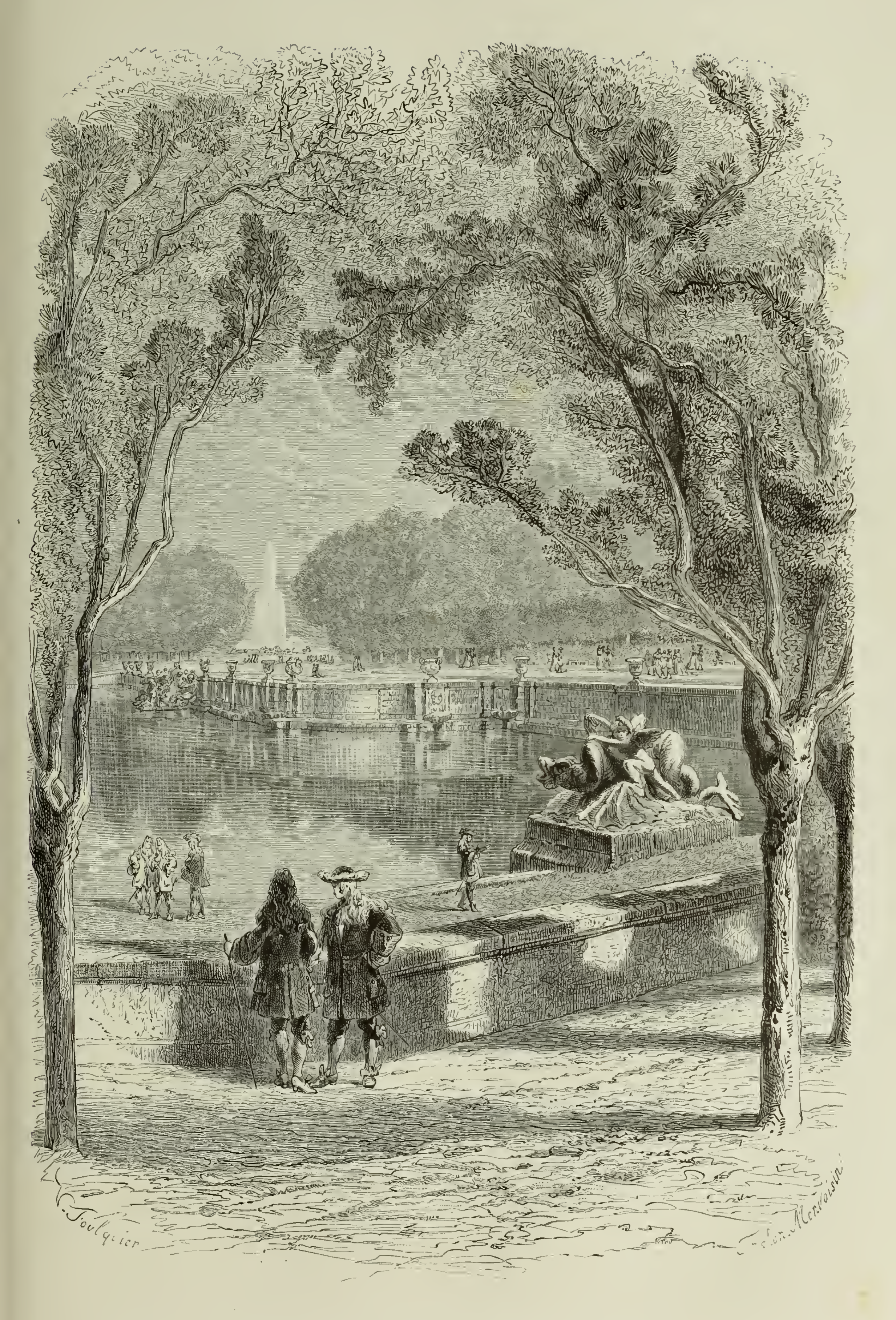
André le Nôtre mourut à Paris en 1700; il était âgé de quatre-vingt-sept ans. On peut voir au Louvre son buste, sculpté par Coysevox.

Quand le Nôtre parut, l'art des jardins, réduit à la reproduction, mitigée par quelques variantes, des modèles laissés par les anciens, n'avait pas d'existence propre et semblait attendre un législateur. Le Nôtre se dit qu'il serait ce législateur. Les jardins qu'on admirait le plus au temps de sa jeunesse suppléaient mal au défaut d'ensemble et d'harmonie par une profusion d'enjolivements d'un goût souvent contestable. Il était aisé de voir que nulle règle, nul principe général n'avait présidé à leur ordonnance; que le sentiment de ce que j'appellerai le *beau dans l'espace* avait manqué à leurs auteurs. Or ce sentiment du beau dans l'espace, de l'élégance dans la majesté et dans la régularité, le Nôtre le possédait au plus haut degré. Ce fut là son génie. Il eut d'ailleurs le bonheur de vivre en un temps et dans un monde ou régnaient souverainement le goût de la magnificence, la religion du décorum, le culte des grandes lignes et des formes compassées.

Le Nôtre ne fut point, comme on le croit communément, le créateur d'un

genre nouveau. Celui qu'il a, si on peut ainsi dire, naturalisé en France, et auquel son nom est resté attaché, n'est autre que le genre classique, celui du siècle d'Auguste et de la renaissance. Loin de rompre avec la tradition, le Nôtre en fut, au contraire, dans les temps modernes, le représentant le plus éminent, et sa supériorité sur ses devanciers immédiats vient de ce que, disciple fidèle des maîtres anciens, il sut s'inspirer de leurs leçons sans copier leurs œuvres. Il n'employa guère dans ses compositions que des éléments dont l'usage était dès longtemps consacré; mais il les employa d'autre façon qu'on ne faisait avant lui. Un de ses biographes, M. Périès, commet donc une grave erreur lorsqu'il dit, en parlant de la réforme accomplie par le Nôtre : « C'est alors qu'on vit, *pour la première fois*, des portiques, des grottes, des berceaux, des treillages, des labyrinthes orner et varier le spectacle des jardins. » Nous savons de reste que tous ces ornements n'étaient rien moins que nouveaux; seulement le Nôtre leur donna des proportions imposantes; il en régla méthodiquement la distribution; il fit jouer, dans l'ordonnance de ses jardins, un rôle important et souvent très heureux aux grands ouvrages d'art tels que les terrasses, les escaliers, les rampes, les balustrades et les bassins. Les arbres eux-mêmes devinrent entre ses mains les matériaux d'une architecture nouvelle; il les disposa en hautes murailles, en longues galeries, en voûtes, en colonnades. En un mot, il imprima aux jardins un caractère vraiment monumental, et il aurait pu écrire comme Cicéron : *Magnificentissimos hortos ædificavi :* « J'ai édifié des jardins d'une magnificence inouïe. » C'étaient bien, en effet, de somptueuses constructions, d'immenses palais de verdure en harmonie avec les palais de pierre et de marbre dont ils formaient le complément. Tout y était préparé, non seulement, comme le dit Charles Blanc, pour une promenade grave et solennelle, mais pour des réunions nombreuses et brillantes, pour des fêtes d'une splendeur toute royale.

Lorsqu'au dix-huitième siècle on se mit à célébrer sur tous les tons « les charmes de la nature », on ne trouva pas d'expressions assez mordantes et assez énergiques pour railler et honnir les grandes conceptions de le Nôtre. Parce qu'il avait aplani le terrain, transformé les coteaux en terrasses, les escarpements en rampes ou en talus, taillé en haies et aligné les arbres, dessiné au compas et au cordeau les boulingrins et les plates-bandes et enfermé les étangs dans des murs de pierre, on ne manqua pas de dire qu'il avait *massacré* la nature en assujettissant tout à la règle et à l'équerre du maître maçon, préféré la froide symétrie des figures géométriques aux beautés sublimes de la nature, etc. Ces reproches ont été souvent répétés de nos jours, et peuvent se résumer tous en ce simple axiome : « Le style de le Nôtre, c'est le style ennuyeux. » Pourtant, si l'on veut prendre la peine de réfléchir, on verra que ces critiques sont beaucoup trop absolues; que l'on passait, comme il arrive toujours en pareil cas, de l'extrême engouement à l'extrême dédain, et que, quant à nous, nous ne jugeons si sévèrement les jardins du siècle de Louis XIV qu'en vertu de nos idées modernes et de nos



LES HAUTES TERRASSES A VERSAILLES

mœurs démocratiques. Le jardin anglais ou jardin paysager répond parfaitement à ces idées et à ces mœurs, parce qu'il réalise auprès de la maison un abrégé de la nature champêtre, où le citadin affairé vient chercher le silence, le repos et la solitude: solitude relative au moins; parce qu'il peut être établi à peu de frais; parce qu'il renferme dans un espace restreint une assez grande variété d'aspects, et qu'au besoin on parvient aisément à en dissimuler l'exiguïté par d'innocents artifices. En un mot, c'est par excellence le jardin privé. Comme jardin public exécuté sur une grande échelle, il offre sans doute une promenade fort agréable, en tant que chacun y vient pour son compte et se soucie plus d'éviter les autres promeneurs que de se mêler à eux; mais je défie qu'on y donne une fête réunissant, pour un même spectacle et pour des réjouissances communes et simultanées, un grand concours de monde. Or c'est précisément à des fêtes de ce genre que les jardins du dix-septième siècle étaient destinés; c'étaient, ne l'oublions pas, des jardins royaux; et tout royaux qu'ils sont restés, nous sommes encore bien heureux de les trouver pour nos solennités populaires, car ils se prêtent seuls aux beaux effets d'illuminations, de jets d'eau et de feux d'artifice qui font tous les frais de ces réjouissances.

Visitez seul, un jour de semaine, le parc de Versailles : infailliblement, et dès les premiers pas, l'ennui vous saisira dans ces grandes allées, sur ces terrasses bordées d'arbres verts taillés en pièces d'échiquier, au milieu de ces groupes de personnages et de monstres mythologiques en pierre et en métal. Mais si vous voyez ce même parc lorsqu'une foule élégante inonde ses avenues et que l'eau jaillit de toutes parts en gerbes irisées; ou si plutôt vous vous le représentez en imagination tel qu'il était quand le grand roi tenait sa cour au château, quand il recevait et fêtait dans ce jardin la noblesse du royaume et les ambassadeurs étrangers; si au public de nos jours vous substituez le beau monde d'alors, c'est-à-dire des dames en robes de satin, de velours et de brocart, des seigneurs en habits de couleurs éclatantes, chamarrés de broderies et de cordons, l'épée au côté, le chapeau empanaché sur la tête; si vous y mêlez des officiers et des soldats en brillants uniformes, faisant la haie autour du roi, des princes et des princesses, des cavaliers caracolant aux portières des chaises et des carrosses, des gondoles aux voiles armoriées glissant sur les pièces d'eau et sur le canal, vous conviendrez qu'au temps où ils furent faits, les jardins de le Nôtre avaient leur raison d'être, et que ce grand artiste eût mal compris son rôle d'architecte et de jardinier royal, s'il les eût faits autrement.

Reconnaissons donc avec Charles Blanc qu'il n'a pas mérité les dédains qu'on affecte aujourd'hui pour sa mémoire; que ses qualités furent siennes et que ses défauts lui vinrent de son siècle. « Au service de Louis XIV, dit Charles Blanc, il exprima le faste et l'orgeuil monarchiques; mais il donna dans l'abus de son art à force de se conformer au caractère d'un prince qui, toujours en scène, toujours roi, s'était condamné à une éternelle magnificence. Comme les courtisans de Versailles, les arbres de le Nôtre durent

obéir à l'étiquette; il leur fallut subir la tyrannie du compas, de l'équerre et du croissant. »

En résumé, les compositions de le Nôtre sont à peu près, en fait d'art des jardins, ce que sont les tragédies de Racine en fait de poésie dramatique. Les premiers ont été abandonnés ainsi que les secondes pour des œuvres plus conformes à la nature. Le dessin capricieux et pittoresque des jardins anglais s'est substitué au dessein symétrique et magistral des jardins français en vertu des mêmes théories qui ont fait prévaloir sur la règle des trois unités, sur la division méthodique et sur le rythme sévère de la tragédie les formes libres et la division arbitraire du drame moderne.

Mais les amis des belles-lettres, en accueillant les saines productions des nouvelles écoles, ne dédaignent pas de retourner parfois aux sources pures où s'est abreuvée leur jeunesse. De même l'amateur de beaux jardins se plaît à parcourir les allées sinueuses de ces parcs modernes où la nature semble s'être parée spontanément de sa plus fraîche verdure et de ses plus belles fleurs; mais si le spectacle des grands jardins que nous a légués le XVIIe siècle lui cause une impression différente, cette impression n'est ni moins vive ni moins profonde. Il n'était captivé tout à l'heure que par la beauté d'un paysage anonyme dont il lui importait d'autant moins de connaître l'auteur, que l'illusion de la nature était plus complète. Il admire maintenant une œuvre tout humaine, où la nature n'a qu'une part secondaire, tandis que l'art y déploie toute sa magnificence, et il aime à y retrouver, avec le souvenir de l'époque dont elle porte l'empreinte, celui de l'homme qui l'a créée. Car il ne dépend pas toujours de nous d'être oublieux et ingrats. A travers nos changements d'opinions et de systèmes, il est des choses qui demeurent et des noms qui s'imposent à notre souvenir. C'est pourquoi, tout en médisant de la tragédie, on lit toujours Corneille et Racine, et on les applaudit encore lorsqu'ils sont dignement interprétés; c'est pourquoi aussi, en dépit du dédain que nous affectons pour les jardins classiques, nous avons sagement respecté les plus remarquables, et retenu le nom de celui à qui nous les devons. Il y a plus : on compte par centaines les hommes qui se sont immortalisés dans toutes les autres branches de l'activité humaine. Le Nôtre est le seul qui ait conquis, en dessinant et en plantant des jardins, une impérissable célébrité. Ce fait est plus éloquent que tous les panégyriques.

CHAPITRE II

LES TUILERIES ET LES JARDINS DE PARIS SOUS LOUIS XIV. — LA QUINTINIE

Il serait fort difficile d'établir exactement la succession des œuvres de le Nôtre, et il nous a semblé que de minutieuses recherches à cet égard seraient sans objet, le style de cet artiste étant demeuré sensiblement le même pendant tout le cours de sa longue carrière. Si nous en croyions M. Periès, le Nôtre aurait débuté par la création des jardins de Vaux, propriété du célèbre financier Fouquet. Mais cela n'est nullement vraisemblable; car, d'après ce même biographe, le Nôtre père était « surintendant du jardin des Tuileries »; il avait dû, comme tel, associer de bonne heure son fils à ses travaux et obtenir aisément pour lui une charge en titre d'office. D'ailleurs, André le Nôtre avait déjà plus de quarante ans lorsque le château de Vaux fut bâti; et comment admettre que Fouquet eût confié la tâche d'en dessiner et d'en planter les somptueux jardins à un homme qui serait parvenu à cet âge sans s'être déjà signalé par des travaux importants? Ces travaux furent probablement ceux que Louis XIV fit exécuter à Saint-Germain-en-Laye, à Fontainebleau et aux Tuileries, avant d'abandonner ces palais pour celui de Versailles, qu'il abandonna ensuite pour Marly.

On se rappelle que les jardins de Fontainebleau subirent, sous Louis XIV, d'assez notables changements, et que ceux de Saint-Germain furent entièrement remaniés. Le jardin des Tuileries eut le même sort, et le parti que le Nôtre tira de ce vaste espace fut, au dire du comte de Clarac, « un tour de force, et la plus difficile des entreprises qui lui méritèrent sa haute réputation. »

Le jardin des Tuileries, bien qu'appartenant à la couronne, était en réalité, au xviie siècle, ce qu'il est resté de nos jours : un jardin public que les Parisiens s'étaient déjà accoutumés à regarder comme leur bien, et dont ils avaient la jouissance presque exclusive. C'est le seul jardin public auquel Louis XIV, qui dépensa tant de millions pour ses jardins particuliers, ait imprimé le sceau de son règne. Il laissa, — et l'on ne saurait, franchement,

l'en blâmer, — celui du Luxembourg tel que l'avait fait Marie de Médicis, et ne s'occupa de la place Royale, plantée sous le règne précédent, que pour l'orner d'une statue du roi son père, — statue assez laide, soit dit en passant. — Parmi les embellissements et les améliorations dont il dota la capitale ne figure la création d'aucun jardin public nouveau; mais il faut reconnaître que le besoin ne s'en faisait point sentir. La « grande ville », en effet, avait alors pour enceinte, sur la rive droite de la Seine, la ligne des boulevards, qui étaient non pas une voie publique plantée d'arbres et bordée de hautes maisons, mais de véritables remparts, précédés de fossés et de glacis. Les arcs de triomphe auxquels nous avons conservé les noms de porte Saint-Denis et porte Saint-Martin, et qui furent érigés pour perpétuer le souvenir des victoires de Louis XIV, marquent l'emplacement des deux principales portes de la ville, ainsi circonscrite de ce côté. Sur la rive gauche, ses limites ne dépassaient pas la rue de Vaugirard; et encore les quartiers Saint-Germain, Saint-Michel, Saint-Victor et Saint-Marceau n'étaient-ils que des faubourgs. Quant aux localités maintenant comprises dans l'enceinte de la ville, dont elles formaient naguère la banlieue, les unes n'existaient pas; les autres, telles que Châillot, Passy, Montmartre, Belleville, étaient d'humbles villages dont on était loin de prévoir en ce temps-là les hautes destinées.

Les habitants de Paris, dont le nombre n'atteignait pas le quart de la population actuelle, n'avaient pas, on le voit, un long chemin à faire pour gagner les riantes campagnes dont leur cité était environnée et pour y goûter les plaisirs de la promenade à travers champs, du repos sur l'herbe ou de la sieste sous la feuillée. Même sans sortir de la ville ou des faubourgs, rien ne leur était plus aisé que de trouver, pour y prendre de l'exercice, se reposer ou se rafraîchir, des lieux ombragés d'arbres et plantés de fleurs. Le Paris de Louis XIV n'avait rien à envier, sous ce rapport, au Paris du moyen âge. D'abord beaucoup de personnes de la noblesse, de la magistrature et même de la bourgeoisie avaient de beaux jardins attenants à leurs maisons, et quelques-uns de ces jardins étaient libéralement ouverts au public. Il en était de même de certains jardins appartenant aux communautés religieuses. Enfin les jardins publics proprement dits étaient au nombre de quatre, si l'on y comprend la place Royale, rendez-vous ordinaire de la noblesse. Les trois autres étaient, pour la rive droite de la Seine, le jardin des Tuileries, et pour la rive gauche celui du Luxembourg et le jardin royal des plantes médicinales.

« Presque dans tous les quartiers de Paris, dit Sauval, il se trouve des jardins et de grands lieux où chacun se va promener... Le jardin du palais d'Orléans (c'est le Luxembourg, qui s'étoit appelé aussi palais de la reine douairière), rempli de quelques jets d'eau, d'un petit bois, de palissades et d'un grand nombre d'allées, est la promenade ordinaire des habitants du fauxbourg Saint-Germain. » Aussi la duchesse de Berry se rendit-elle fort impopulaire en faisant un jour, dans un accès de mauvaise humeur,

« murer, dit Saint-Simon, toutes les portes de ce jardin, en ne conservant que celle de la grille du bas de l'escalier du milieu du palais. Ce jardin, de tout temps public, étoit la promenade de tout le fauxbourg Saint-Germain, qui s'en trouva privé. M. le Duc[1] fit ouvrir aussitôt celui de l'hôtel de Condé, et le rendit public en contraste. Le bruit fut grand et les propos peu mesurés, sur la raison de cette clôture. » La duchesse finit par comprendre le tort qu'elle se faisait dans l'opinion et rouvrit, peu de temps avant sa mort, les portes du jardin, qui depuis n'ont jamais été refermées.

L'hôtel de Condé, dont parle Saint-Simon, et qui a laissé son nom à une rue adjacente à la rue de Vaugirard, était situé justement en face du palais de Marie de Médicis. Ses bâtiments et ses jardins occupaient tout l'emplacement où s'élèvent aujourd'hui les maisons comprises entre les rues de Tournon, des Quatre-Vents et Molière, ainsi que le théâtre de l'Odéon. « Dans ce quartier-là même, dit Sauval, les petits Jacobins ont un jardin aussi propre que bien situé, qu'ils ouvrent aux honnêtes gens. Il consiste en un jardin haut, et un autre bas. Le haut est grand un parterre environné de cyprès et *phyllirea* qui le rendent vert en tout temps, et pourtant ordonnés de sorte qu'ils ne bouchent la vue ni du cours[2] ni de la campagne : le bas entoure le haut, et est occupé en certains endroits par une ménagerie, et couvert, dans les autres, d'allées de plusieurs sortes d'arbres, surtout de nains et de fruitiers.

« Derrière, entre ce jardin ici et celui du palais d'Orléans, d'un côté est l'orangerie du roy, qui regorge d'oranges. En je ne sais combien d'autres endroits se voyent des jardins en quantité, tout jonchés de tulipes, d'anémones, d'œillets et de toutes sortes de fleurs; sans parler des plantes et des simples. Car il y en a et au faux-bourg Saint-Marceau et au faux-bourg Saint-Michel, au Temple, à Montmartre et presque en tous les quartiers de Paris et les faux-bourgs.

« ... Mais si ces jardins curieux ne sont pas stables, celui des apothicaires, situé au faux-bourg Saint-Marceau[3], et le jardin royal des plantes médicinales, planté au faux-bourg Saint-Victor, subsistent depuis longtemps, et apparemment subsisteront toujours. Aussi bien dans l'un que dans l'autre, on y cultive toutes les espèces d'arbres et de plantes de médecine qui se peuvent élever à Paris. Dans le jardin royal surtout il y a un vallon arrosé d'eau de fontaine, une colline, des lieux sombres, d'autres exposés au soleil pour y nourrir les plantes et les arbres qui ont besoin de ces différentes situations... Quant à son assiette, elle est si bien pratiquée, qu'il semble renfermer toute la campagne voisine et une partie de la Seine : ce qui fait qu'aux heures de la promenade quantité de personnes de qualité y viennent. Tout contre est le jardin de l'abbaye Saint-Victor, qui est encore ouvert aux

[1] Titre que portaient les fils aînés des princes de Condé.

[2] On ne voit pas bien de quel cours Sauval veut ici parler, car il n'est pas probable que de la terrasse des Jacobins, située dans le faubourg Saint-Germain, on pût voir le Cours-la-Reine, de l'autre côté de la Seine, à l'extrémité du jardin des Tuileries.

[3] C'est le jardin de l'ancienne École de pharmacie (maintenant Institut national agronomique).



BUTTE MONTMARTRE AU XVIIe SIÈCLE

honnêtes gens, d'où l'on jouit du même air, et presque de la même vue; mais il ne s'y trouve plus de lieux écartés ou d'allées couvertes. Celui des prêtres de la Doctrine chrétienne n'est pas moins bien situé, excepté qu'il est fort petit. »

Sauval mentionne encore bien d'autres jardins où les « honnêtes gens » étaient admis : celui de Sainte-Geneviève, celui des Célestins, celui de l'Arsenal, « terminé d'une allée longue de quelque trois cent trente toises, attachée d'un bout à la Bastille, de l'autre à la Seine, et placé dans une des plus agréables vues qu'on sauroit imaginer; » puis ceux du Temple, de Saint-Martin, des capucins du Marais et de l'hôtel de Guise, « ouverts en tout temps à toutes sortes de personnes. » Il décrit aussi quelques jardins privés, entre autres celui qu'un « oculiste illustre », Thévenyn, avait établi près de la porte Richelieu, sur l'emplacement de l'énorme pâté de maisons compris aujourd'hui entre la rue de Ménars et le boulevard des Italiens, et qui se trouvait alors à une extrémité de Paris. Les héritiers de Thévenyn l'avaient vendu au président de Ménars, qui l'agrandit « en y ajoutant le fossé de la ville, qu'il fit élever en forme de terrasse. »

« Ce jardin, dit notre historien, mérite d'être décrit autant à cause de sa figure bizarre et galante tout ensemble, que pour la quantité, la grosseur et la rareté de ses fruits. Sa longueur est de trente-quatre toises, et sa largeur de trente-deux, et il est fait en forme de lozange. Il est entouré de quatre allées bordées d'un côté de phyllirea, qui en cachent les murailles, et de l'autre côté de contre-espaliers à l'appui, que soutient une haie de pieux maillés de lattes, d'où sortent des branches étendues comme les doigts d'une main ouverte, ou les branches d'un éventail. Aux coins du jardin sont des cabinets fort touffus. Dans le reste, il y a un parterre avec quantité d'arbres fruitiers de trois pieds de haut seulement, mais chargés les uns de fruits hâtifs, les autres de tardifs; les uns d'été, les autres d'hiver, que la Provence, la Touraine et les autres provinces du royaume produisent séparément, et que nos jardiniers ont assemblés à Paris et comme naturalisés. Ces belles choses sont terminées par un grand canal et par les murs de la ville. Enfin sa situation est si agréable, que de tous les endroits on y découvre une grande campagne, terminée de Montmartre, petite montagne couverte de moulins, d'un village, d'un dôme, d'une église, d'un couvent de bénédictins, et que les yeux ne sauroient considérer sans plaisir, ni sans y monter et descendre plusieurs fois. »

Je terminerai ce tableau par la description d'un jardin que Sauval déclare *unique en son espèce*. C'était celui de Reuilly, « petit hameau uni de nos jours (c'est toujours Sauval qui parle) au faux-bourg Saint-Antoine. Quelques gens l'ont appelé *la Folie de Rambouillet*, parce qu'il appartient à un homme d'affaires ainsi appelé, qui l'a fait planter et se plaît à le cultiver. Dans ce jardin se trouvent des allées de toutes figures, et en quantité : les unes forment des pattes d'oie, les autres des étoiles; quelques-unes sont bordées de palissades, d'autres d'arbres. La principale, qui est d'une longueur extraordi-

naire, conduit à une terrasse élevée sur le bord de la Seine; celles de traverse se vont perdre dans de petits bois, dans un labyrinthe et autres compartiments : toutes ensemble forment un réduit si agréable, qu'on y vient en foule pour se divertir. Dans des jardins séparés se cultivent en toute saison un nombre infini de fruits, dont la saveur et la grosseur ne satisfont pas seulement le goût et la vue, mais même sont si beaux et si excellents, que les plus grands seigneurs sont obligés de faire la cour au jardinier quand ils font de magnifiques festins, et même le roi lui en envoie demander. En un mot, on parle des fruits de Reuilly comme de ceux des Hespérides, hormis que, pour en avoir, on ne court pas tant de hazards. »

Ces détails font voir qu'au commencement du règne de Louis XIV, la culture des arbres à fruits était pratiquée avec beaucoup d'intelligence et de soin, mais seulement par un petit nombre d'amateurs; et il fallait que les vergers royaux ne fussent pas les plus riches et les mieux entretenus de France pour que le roi se vît obligé de recourir au jardinier de Reuilly lorsqu'il voulait se passer le luxe d'un dessert exceptionnel. Louis XIV ne pouvait tolérer longtemps un pareil état de choses. Il fallait qu'il eût à son service un jardinier sans rival, de même qu'il avait déjà des architectes, des peintres, des sculpteurs et des poètes incomparables. Le Nôtre n'était pas un jardinier dans le vrai sens du mot : c'était, comme on sait, un architecte en jardins : — la langue française, comme je l'ai fait remarquer au commencement de ce livre, n'a pas de nom pour cette profession artistique[1]. — Louis XIV frappa du pied la terre, et il en fit sortir un horticulteur tel qu'il le voulait : ce fut Jean de la Quintinie. Né à Chabanais, près d'Angoulême, en 1626, la Quintinie appartenait à une excellente famille qui le destinait au barreau. Mais les fleurs de rhétorique et les discussions juridiques avaient infiniment moins d'attraits pour lui que les fleurs des parterres et l'étude du règne végétal. Il ne laissa pas pourtant de pousser assez loin ses humanités pour devenir, au sortir du collège, le précepteur d'un jeune gentilhomme du nom de Tambonneau, qu'il accompagna dans un voyage en Italie. Là sa passion pour la botanique s'accrut à mesure qu'il s'initiait aux secrets de cette science. Au retour, M. Tambonneau (ou *de* Tambonneau) trouva que la Quintinie s'entendait mieux encore à cultiver des plantes et à orner des plates-bandes qu'à cultiver et orner l'esprit de son fils, et il lui confia la direction de ses jardins. Placé ainsi sur le terrain qui lui convenait, la Quintinie fit merveilles ; sa réputation s'étendit bientôt, non seulement en France, mais jusqu'en Angleterre. Il fut présenté au grand Condé, qui prenait plaisir à s'entretenir avec lui et le chargea de mettre en bonne voie les cultures de son magnifique domaine de Chantilly. Puis le roi d'Angleterre Charles II lui fit offrir la direction de ses jardins avec un traitement considérable. La Quintinie refusa : Louis XIV le nommait surintendant de ses vergers et potagers. Dès lors les légumes et les

[1] On dit aujourd'hui un « architecte paysagiste », parce que tous les jardins que l'on fait sont des jardins « paysagers »; mais il n'en était pas ainsi au XVIIe siècle.

fruits du roi furent, comme il convenait, les plus beaux de tout le royaume. L'horticulture doit de grands progrès à la Quintinie, qui représente, au XVII[e] siècle, le côté utilitaire et gastronomique de l'art des jardins, comme le Nôtre en personnifie le côté esthétique.

On croit qu'un seul des écrits de la Quintinie fut imprimé de son vivant : c'est le *Traité des jardins fruitiers et potagers* (in-4° avec figures, Amsterdam). On a en outre de lui : *Instructions sur les jardins fruitiers et potagers, avec un Traité des orangers*, et *Réflexions sur l'agriculture*. Ces ouvrages ont eu en France plusieurs éditions et ont été traduits en diverses langues, notamment en anglais par Evelyn et par Loudon et Wyse.

Louis XIV appréciait hautement le mérite de la Quintinie. A Versailles, il allait passer dans le potager des heures entières à s'entretenir avec le savant horticulteur, à se faire expliquer les procédés du jardinage, souvent même à façonner des arbres de sa royale main, comme autrefois Childebert, et lorsque la Quintinie mourut, le roi dit à sa veuve, qui lui fut présentée : « Madame, nous venons de faire une perte que nous ne pourrons jamais réparer. »

CHAPITRE III

VAUX. — SCEAUX. — MEUDON. — CHANTILLY. — SAINT-CLOUD

Revenons à le Nôtre. Si, par les raisons que j'ai dites au chapitre précédent, on ne peut admettre que les jardins de Vaux aient été son premier ouvrage, il est du moins fort probable que ce furent les premiers qu'il créa de toutes pièces. Aux Tuileries, à Saint-Germain, à Fontainebleau, il n'avait eu qu'à modifier en tout ou en partie des jardins déjà existants; là il avait tout à faire. Il put donc donner librement carrière à son génie : d'autant que ni l'or ni l'espace ne lui furent marchandés. Vaux n'était qu'un manoir très modeste et très insignifiant lorsque Fouquet en prit possession. Pour le transformer en une demeure princière, le surintendant des finances n'y dépensa pas moins de quinze millions ; il alla même jusqu'à dix-huit, au dire de quelques historiens. Le terrain livré à le Nôtre avait six cents arpents de superficie. Trois villages furent rasés pour faire venir de cinq lieues à la ronde des eaux vives distribuées dans les fossés, dans un canal, dans des réservoirs et dans des bassins aux jets innombrables. De grands arbres furent apportés des forêts voisines et replantés en hautes futaies et en longues avenues. En quelques semaines, le parc fut peuplé de gibier, le canal de poissons énormes, et les parterres se garnirent des fleurs les plus rares ; les terrasses, les rampes, les salons de verdure furent décorés d'une profusion de portiques, de statues, de vases en marbre et en bronze. Le château, bâti par Levau, fut décoré par Lebrun de magnifiques tableaux. Partout étincelaient l'or, l'argent et le cristal. D'ingénieux mécanismes, des *trucs,* comme on dirait aujourd'hui, cachés sous les parquets ou au-dessus des plafonds, pouvaient, sur un signe du maître, faire monter ou descendre dans les salles des tables toutes servies.

Ce fut au palais et dans les jardins de Vaux que Fouquet offrit au roi la fête célèbre à la suite de laquelle il fut arrêté et jeté en prison. Les mémoires du temps, notamment ceux du marquis de Dangeau, en font connaître les merveilles vraiment féeriques. Six mille personnes, parmi lesquelles le roi,

toute la cour, la fleur de la noblesse, les ambassadeurs, y avaient été invitées. On tira une loterie où tous les billets gagnaient, et dont les moindres lots étaient de grand prix. Des barques dorées, montées par de jeunes et belles nymphes brillamment parées, y joutèrent sur le canal. Au jeu des eaux, qui fut à peine égalé plus tard par celui de Versailles, succéda un feu d'artifice où l'on vit dans les airs le château de Vaux, un berceau porté par des génies, et des girandoles de flammes tellement éblouissantes, que le parc, les jardins et les appartements en furent éclairés comme en plein jour. Après le souper, dont chaque service parut descendre du ciel ou surgir de dessous terre, il y eut une chasse aux flambeaux, puis un lansquenet pour lequel chaque gentilhomme avait trouvé mille pistoles sur la cheminée de sa chambre.

En quittant Vaux, Louis XIV dit à Fouquet : « Je n'oserai plus vous recevoir chez moi : vous y seriez trop mal logé. » Quelques jours après, Fouquet était logé dans un cachot. On a dit que le roi avait cédé à un sentiment d'envie, ne pouvant souffrir qu'un sujet osât lutter avec lui de magnificence et de prodigalités. On a bâti aussi tout un roman sur une prétendue rivalité d'amour entre Louis XIV et Fouquet. La vérité est que depuis cinq ans Louis XIV s'essayait dans son rôle de souverain « en conspirant contre son ministre, dit Sismondi, comme s'il n'eût pas été le plus fort. » Fouquet fut traité lui-même comme un conspirateur. Ce n'était en réalité qu'un intendant infidèle, qui puisait largement dans les coffres de son maître et embrouillait les comptes afin de dissimuler ses larcins. Il fut enfermé dans la citadelle de Pignerol, où il mourut après dix-neuf ans de captivité. Le château de Vaux appartient aujourd'hui à M. Sommier.

Colbert, qui n'avait pas été étranger à la perte de Fouquet, et qui lui succéda dans la charge de surintendant des finances, renouvela, mais impunément, ses fastueuses prodigalités au château de Sceaux. La fondation de cette demeure seigneuriale remontait au XIVe siècle. On l'attribue à Adam de Cellis. En 1580, Sceaux fut vendu à Louis Pothier de Gèvres, qui le transmit à son fils Antoine Pothier. Ce fut au profit de ce dernier que le domaine de Sceaux fut érigé en châtellenie et, douze ans plus tard, en baronnie. Lorsque Colbert en devint propriétaire, il abattit l'ancien édifice, qu'il remplaça par un palais, et fit planter par le Nôtre des jardins et un parc magnifiques. Il reçut, lui aussi, Louis XIV dans cette résidence. Son fils, le marquis de Seignelay, eut le même honneur. Ce dernier étant mort en 1700, « M. le duc du Maine, dit Saint-Simon, acheta des héritiers la belle et délicieuse maison de Sceaux, où M. Colbert et beaucoup plus M. de Seignelay avoient mis des sommes immenses. Le prix fut de neuf cent mille livres, qui allèrent bien au million avec les droits. Les héritiers en conservent beaucoup de meubles et pour plus de cent mille livres de statues dans les jardins. »

Alors commença pour le château de Sceaux une ère brillante et joyeuse : une cour composée de ce que la noblesse et les lettres avaient de plus illustre s'y forma autour de la duchesse du Maine. « Ce ne furent que nuits

blanches en loterie, jeux, illuminations, feux d'artifice, en un mot, fêtes et fantaisies de toute sorte et de tous les jours. » Les revers et la captivité du duc mirent fin à ces réjouissances. Sceaux devint la propriété du comte d'Eu, puis du duc de Penthièvre. Florian, l'ami de ce prince philanthrope, y composa ses plus gracieux ouvrages, et revint y mourir en 1794. La commune de Sceaux, qui avait embrassé avec ardeur la cause de la révolution, célébrait alors dans le parc des fêtes patriotiques, où la foule accourait des environs et de Paris même. La Convention songea un moment à établir en ce lieu une école d'agriculture; mais ce projet fut abandonné par le Directoire, et le domaine de Sceaux fut vendu en 1798, comme propriété nationale, à un citoyen nommé Lecomte, qui fit démolir le château, raser le parc et les cascades, combler le canal, et transformer le tout en une vaste ferme. Mlle Lecomte apporta cette ferme en dot au général Mortier, plus tard maréchal de France et duc de Trévise. L'État s'était réservé les statues qui ornaient les jardins et les galeries, et qui furent transportées dans divers musées. Il ne resta debout que quelques bâtiments faisant partie des communs et le jardin de la ménagerie. Cette portion du domaine fut rachetée en 1799 par une société de spéculateurs, et devint un bal public fort achalandé. C'est là ce qu'on nomme aujourd'hui le *parc de Sceaux.*

Ce parc est assez agréable : de la terrasse, la vue s'étend au delà des coteaux de l'Hay; on domine le vallon de Fontenay et celui de Bourg-la-Reine. De magnifiques allées invitent le promeneur; une fraîche pelouse et quelques plates-bandes assez bien entretenues les séparent. Il n'y faut plus chercher aucun des chefs-d'œuvre dont Puget et Girardon avaient semé les bosquets de Colbert. Tout au plus remarquera-t-on, au milieu d'un rond de gazon, un piédestal fort simple, surmonté d'une urne tout aussi simple. C'est un tombeau, le tombeau du chat favori de la duchesse du Maine. L'épitaphe, maintenant effacée, disait :

CI GIT
MAR-LA-MAIN,
LE ROI DES ANIMAUX [1].

Puisque nous en sommes aux résidences des ministres de Louis XIV, n'oublions pas le château de Meudon, commencé par Philibert Delorme pour le cardinal de Lorraine, agrandi sous Louis XIII par Abel Servien, intendant général de la justice et des finances, puis acheté par le chancelier Michel Letellier. On doit à Servien la belle terrasse qui s'étend devant le château sur une longueur de deux cent soixante mètres et une largeur de cent vingt, et du haut de laquelle on découvre tout le parc, ainsi que le village de Meudon. Sous Michel Letellier et sous son fils, le marquis de Louvois, les jardins reçurent de nouveaux embellissements. Louis XIV, charmé par l'admirable situation de cette résidence, s'en rendit acquéreur par voie

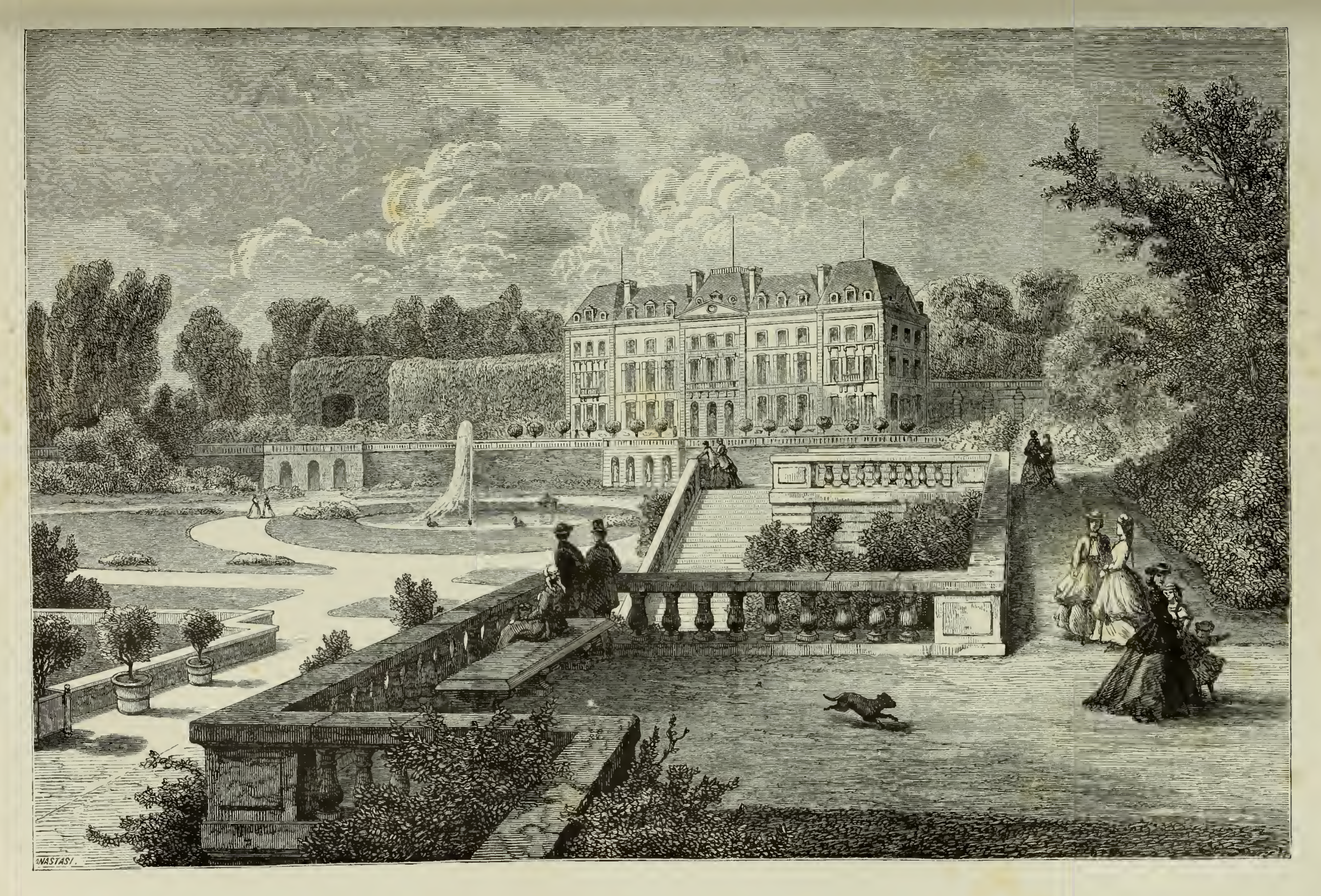
[1] *Les Environs de Paris illustrés.*

d'échange, et la donna au dauphin, duc de Bourgogne. Louis XIV partageait alors son temps entre Versailles et Marly, et il voulait rapprocher de lui son fils, qu'il n'avait pas vu sans déplaisir prendre du goût pour Choisy, dont mademoiselle de Montpensier lui avait fait présent. Le dauphin ne tarda pas à s'habituer au nouveau séjour que lui imposait la volonté paternelle et royale, et il chargea le Nôtre d'en disposer les jardins *à l'instar de Versailles*. Le Nôtre y ouvrit et y planta de nouvelles avenues ; il y ajouta des grottes et des fontaines, et fit de l'orangerie une des plus belles qu'il y eût. Le roi venait chaque année passer deux ou trois jours à Meudon avec le dauphin, qui y mourut de la petite vérole le 14 avril 1711.

En 1719 la duchesse de Berry, fille du régent, prit possession de Meudon, qui devint alors le théâtre des orgies les plus scandaleuses, et qui, après la mort de cette princesse, fut réuni au domaine de la couronne. La révolution en fit un atelier de machines de guerre, puis une école d'aérostation militaire sous la direction de Coutelle et de Conté. En 1795, un violent incendie dévora une partie des bâtiments et compromit la solidité de leurs murs. Bonaparte ferma l'école d'aérostation. Devenu empereur, il restaura le château, où il fit de fréquentes mais courtes apparitions. Sous son règne, les jardins étaient à peu près tels que le Nôtre les avait faits pour Michel Letellier : c'étaient des terrasses superposées, se terminant, du côté du midi, par une pente insensible, au bas de laquelle se trouvaient deux pièces d'eau et l'indispensable canal qu'on retrouve dans tous les grands jardins de cette époque.

Le parc est divisé en deux parties : l'une était le « jardin réservé » lorsque le château de Meudon était une résidence de prince ; — le dernier qui l'ait occupé est le prince Napoléon-Jérôme ; — l'autre partie, comprenant la grande terrasse et les parterres étagés qu'elle domine, était, même alors, ouverte au public. L'ancien « parc réservé », autrefois percé de belles avenues, a été transformé, dans ces dernières années, en jardin anglais. C'est dans cette partie du domaine que se trouve l'étang de Villebon. La terrasse du château était encore, sous l'empire, plantée de fort beaux arbres que le prince Napoléon fit abattre. Quant au château, les Allemands y établirent, en 1870, une batterie de vingt-quatre pièces qui fit beaucoup de mal aux forts d'Issy et de Vanves, et qui dirigea même plus d'une fois son tir sur les quartiers de la rive gauche de Paris. Avant de se retirer, ils mirent le feu au château, et il n'en resta debout qu'un rez-de-chaussée et un entresol formant un corps central avec deux arrière-corps et un pavillon en saillie à chaque extrémité. Le tout est couvert d'une toiture plate en terrasse. Aujourd'hui l'observatoire d'astronomie physique, dirigé par M. Janssen, occupe l'ancien château. L'intérieur du bâtiment a été aménagé pour recevoir les bureaux, les cabinets d'étude, la bibliothèque, etc. Dans les dépendances est établie une nouvelle école d'aérostation militaire, à la tête de laquelle est placé le commandant Renard.

Des trois résidences dont nous venons de parler la première fut la seule



MEUDON

qui n'ait point appartenu à la famille des rois de France. En effet, après la chute de Fouquet, Vaux devint la propriété du maréchal de Villars et prit alors le nom de Vaux-Villars. Le fils du maréchal négligea d'entretenir les bassins, les cascades et les jets d'eau, bouleversa les parterres, et finalement vendit au duc de Praslin cette propriété, qui s'appela alors Vaux-Praslin. Quant aux deux autres, nous avons vu qu'elles passèrent des mains de leurs fondateurs à celles de deux fils de Louis XIV, le dauphin et le duc du Maine, qui s'accommodèrent fort bien de ces demeures, bâties et décorées pour de simples ministres. C'est que Colbert et Seignelay à Sceaux, Letellier et Louvois à Meudon avaient déployé une magnificence que des princes du sang ne purent dépasser dans les châteaux et dans les jardins créés tout exprès pour eux : le grand Condé, par exemple, à Chantilly, et Monsieur, frère du roi, à Saint-Cloud.

Un mariage avait mis, au xiv[e] siècle, les Montmorency en possession de Chantilly. Ce fut aussi par un mariage que ce domaine passa, au commencement du xvii[e] siècle, dans la maison de Condé. Ce mariage fut celui de Henri II de Bourbon avec Charlotte de Montmorency, dont le frère fut décapité sous Louis XIII pour avoir conspiré avec Gaston d'Orléans contre le cardinal de Richelieu. De ce mariage naquit Louis de Bourbon, l'Achille de la France, le grand Condé enfin, qui, plus heureux que son oncle maternel, put, après avoir porté les armes contre son roi et même contre son pays, se reposer à l'ombre de ses lauriers, et mourir paisiblement, environné de plus de gloire que n'en obtinrent jamais les plus fidèles sujets et les plus vertueux citoyens. Le connétable de Montmorency avait commencé à embellir Chantilly : par ses soins, les étroites limites du vieux manoir avaient été reculées; des parterres avaient été dessinés devant la façade, et des avenues pratiquées dans la forêt. Henri II de Bourbon n'habita cette résidence que vers la fin de sa vie; mais la princesse Charlotte s'y plaisait et y passait volontiers la belle saison avec ses enfants. Le grand Condé à son tour, lorsqu'il eut remis au fourreau sa terrible épée, choisit Chantilly pour séjour de son « glorieux repos », et ne négligea rien pour le rendre digne d'un héros tel que lui.

Chantilly comprenait deux châteaux, le grand et le petit (ce dernier seul subsiste), un parc immense et des jardins où le Nôtre mit moins de régularité, partant plus de variété que dans la plupart de ses autres compositions. La fertilité du sol, les grands bois où il suffisait de percer des allées pour y créer de délicieuses promenades, et par-dessus tout l'abondance des eaux rendaient, du reste, sa tâche facile. Les châteaux et la terrasse servant de cour d'honneur, sur laquelle se dressait la statue monumentale du connétable de Montmorency, étaient enveloppés par deux étangs vastes et profonds, de forme irrégulière. On creusa en outre, à trois cents mètres environ au sud des bâtiments, un canal de trois mille mètres de long sur près de quatre-vingts de large, où vinrent se réunir les eaux de la Nonnette et de la Thève, qui se perdaient auparavant dans des marécages. Ces eaux, pompées

par de puissantes machines, servirent à alimenter un grand nombre de bassins, de jets et de cascades, ainsi qu'à remplir les fossés qui bordaient toute la partie méridionale du parc et des jardins. Ceux-ci étaient à l'ouest et au sud des étangs; le parc, à l'ouest et au nord-ouest et au delà, les forêts de Halatte et de Pontarmé, où les Condé, passionnés pour la chasse, comme il convient à des princes, allaient courir le cerf et tirer le menu gibier. Dans le parc se trouvait le labyrinthe; l'orangerie et la faisanderie étaient dans le grand jardin de l'est, et la ménagerie, isolée de l'autre côté du canal, près du village de Vineuil. La terrasse dont je viens de parler s'allongeait au nord en une pointe resserrée entre les deux étangs, et communiquait par un pont avec une large esplanade bordée à droite et à gauche d'une triple rangée d'arbres. A l'extrémité de cette esplanade se trouvait un rond-point où aboutissaient les principales avenues du parc et de la forêt. Celle de droite, dirigée vers le nord-est, conduisait au lieu appelé les *Tables,* qui était le rendez-vous de chasse.

Versailles n'était point achevé lorsque Louis XIV vint, en 1671, visiter le grand Condé à Chantilly. Il fut si émerveillé des avantages et des beautés de cette résidence, qu'il demanda au prince de la lui céder, le laissant maître d'en fixer le prix. « Sire, dit Condé, Chantilly est à Votre Majesté pour le prix qu'elle déterminera elle-même; je ne lui demande qu'une seule grâce : c'est de m'en faire le concierge. — Je vous entends, mon cousin, répondit Louis XIV : Chantilly ne sera jamais à moi. » Mme de Sévigné, dans une lettre que tout le monde connaît, a décrit les splendeurs des fêtes qui furent offertes par le prince à son royal visiteur. Au dire de Désormeau, son historiographe, il y dépensa deux millions de livres, qui équivaudraient aujourd'hui au triple de cette somme.

« Jamais il ne s'est fait tant de dépenses, dit Mme de Sévigné...; rien ne coûte; on reçoit toutes les belles exagérations sans regarder à l'argent. Il faut nourrir la France et la loger; tout est meublé. De petits endroits qui ne servaient qu'à mettre des arrosoirs deviennent des chambres de courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles : jugez à proportion! » Mme de Sévigné raconte aussi, — elle n'y pouvait manquer, — le tragique épisode qui vint jeter une ombre sanglante sur cette fête, je veux dire le ridicule suicide de Vatel, qui, comme on sait, se tua parce que la marée était en retard. Ce malheureux n'avait dormi de douze nuits pour organiser à l'avance le service de bouche, dont il avait la direction. Malgré cela, le rôti manqua sur deux tables au premier souper du roi. — Horreur! — « Je n'y survivrai pas, dit Vatel à Gourville : aidez-moi à donner des ordres, *la tête me tourne!* » La tête devait lui tourner, en effet, après deux cent quatre-vingt-huit heures sans sommeil! Le prince, informé de son désespoir, va lui-même le consoler, l'assurer que le service était magnifique. « Monseigneur, répond Vatel avec accablement, votre bonté m'achève : je sais que le rôti a manqué à deux tables. » En vain le prince lui veut persuader que c'est là une bagatelle, dont personne ne s'est aperçu : il n'en démord point. Le lendemain, dès quatre

heures du matin, il est debout, s'en va réveiller les valets et s'informe si la marée est venue. Un petit pourvoyeur en avait apporté deux charges seulement. Vatel attend plein d'angoisses. « Point de marée, dit-il encore à Gourville : cette fois je ne surviverai pas à un tel affront! » Gourville naturellement lui rit au nez; mais Vatel parlait tout de bon. Il monte à sa chambre, tire son épée, en appuie la poignée contre la porte et se jette sur la pointe, comme Ajax! Bientôt la marée arrive de tous côtés. On cherche Vatel pour la distribuer; on le trouve chez lui, baigné dans son sang. Il était mort. « On court à M. le Prince, qui fut au désespoir, » dit Mme de Sévigné. Le désespoir dura peu, et les nobles hôtes de Chantilly ne se laissèrent pas longtemps attrister par le trépas de ce trop sensible Vatel, qui s'était cru déshonoré, faute d'avoir assez de poissons à leur offrir. Les poissons étaient arrivés : l'essentiel était de bien dîner. « Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel : elle fut réparée; on dîna très bien, on fit la collation, on soupa, on se promena, on fut à la chasse; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté... » et Vatel oublié. On avait tiré dans le parc, la nuit précédente, un feu d'artifice qui coûta 16,000 francs, et qui ne réussit pas.

Le grand Condé mourut en 1686. Son fils, Henri-Jules de Bourbon, et son arrière-petit-fils, Louis-Henri, embellirent encore Chantilly. Le premier fit faire dans le grand parc un nouveau jardin qu'il nomma le *parc de Sylvie,* en souvenir du poète Théophile de Viau, qui, poursuivi et condamné au bûcher comme sacrilège pour un livre dont il n'était pas l'auteur, avait trouvé un asile chez le dernier duc de Montmorency et composé pour la duchesse dix odes pleines de bons sentiments et de vers détestables, sous le titre de *la Maison de Sylvie.* « Chantilly était les délices du prince Henri-Jules de Condé. Il s'y promenait, dit Saint-Simon, suivi de plusieurs secrétaires qui écrivaient à mesure ce qui lui passait par l'esprit pour raccommoder et embellir. Il y dépensa des sommes prodigieuses, mais qui ont été des bagatelles en comparaison des trésors que son petit-fils y a enterrés et des merveilles qu'il y a faites. » Parmi ces merveilles on cite les immenses et somptueuses écuries, pouvant loger deux cent quarante chevaux, et entourant une rotonde où le prince s'avisa un jour de donner un festin au « comte du Nord, » plus tard Paul Ier. Le futur empereur de Russie se croyait dans une magnifique salle à manger, et il en admirait fort la décoration, lorsqu'à la fin du repas, sur un signal de l'amphitryon, les draperies furent enlevées, et l'on vit dans leurs stalles les chevaux harnachés, tenus par les piqueurs et tout prêts pour la chasse aux flambeaux, qui commença aussitôt. Le Moscovite prit la chose en bonne part; il ne se fâcha pas de ce que le prince de Condé l'avait fait souper avec ses chevaux, et quelques années après, lorsque Louis-Henri de Bourbon, fuyant la révolution, alla chercher un asile en Russie, l'empereur Paul lui rendit largement l'hospitalité que le comte du Nord avait reçue à Chantilly. Ce fut le même prince de Condé qui ajouta au jardin français dessiné par le Nôtre un beau jardin anglais, avec une île d'Amour, un temple de Vénus, un hameau et d'autres ornements dans le goût de l'époque.



CHANTILLY

Le domaine de Chantilly n'a pas été épargné par la révolution. Le grand château fut détruit. Le château d'Enghien, construit en quatre mois par Louis-Henri de Bourbon, fut transformé en caserne, et les chevaux des soldats de la république mangèrent leur picotin dans les râteliers somptueux des coursiers du prince. Des manufactures de porcelaine et des filatures de coton s'établirent dans le grand parc; les livres de la bibliothèque et les curieux échantillons du cabinet d'histoire naturelle enrichirent le muséum de Paris. Au retour de l'exil, le prince de Condé trouva donc Chantilly fort amoindri et délabré. L'empereur Alexandre vint l'y voir par un mauvais temps. Il le reçut dans une galerie où l'eau pénétrait à travers la couverture, de telle façon qu'on dut apporter des parapluies. Le dernier prince de Condé, fils du précédent, légua Chantilly à M. le duc d'Aumale, troisième fils du roi Louis-Philippe.

Lorsque Henri III et Henri de Navarre vinrent mettre le siège devant Paris et qu'ils établirent leur quartier général à Saint-Cloud, où le premier devait périr sous le couteau de Jacques Clément, il n'y avait en cet endroit ni parc ni château. Le roi de France avait « pris logis en la maison de Gondi », et le roi de Navarre dans celle d'un nommé du Tillet. Louis XIV acheta, en 1658, l'hôtel de Gondi pour son frère le duc d'Orléans, et depuis lors jusqu'en l'année 1701, où mourut ce prince, Saint-Cloud, devenu presque un château royal, ne cessa de s'agrandir et de s'embellir. On y ajouta d'abord la maison du Tillet, qui se trouvait à l'endroit où est aujourd'hui la grande cascade, puis une autre maison, achetée au duc de Charost en 1683. « Le parc, dit M. Édouard Fournier, s'agrandit de même par les dons du roi et par l'acquisition du fief de l'arpent franc. En 1736, il n'avait pas moins de onze cent cinquante-six arpents. Dès 1660, les embellissements étaient commencés. Lepautre et Girard avaient été chargés de l'architecture; le Nôtre avait dessiné les jardins, et Mansard construit les cascades. » Ces cascades, justement considérées comme un chef-d'œuvre du genre, forment deux ouvrages distincts. La cascade supérieure fut construite sur les dessins de Lepautre. La cascade inférieure, appelée aussi nouvelle cascade, est seule de J. Hardouin Mansard. La première a trente-cinq mètres de largeur et autant de pente, jusqu'à l'allée du Tillet, qui y forme un large repos et la sépare de la seconde cascade. Des statues allégoriques, un Hercule et des Faunes décorent la balustrade qui règne au sommet sur toute la façade, et forme comme un immense balcon d'où l'on jouit d'une admirable vue. L'eau s'échappe d'une urne, sur laquelle s'appuient les figures de la *Seine* et de la *Loire,* en une vingtaine de jets de près de deux mètres de haut, et jaillit d'autre part en plusieurs bouillons, puis descend sur des gradins reliés par une construction ornée de coupes et de tables de rocaille. C'est la chute du milieu qui est la plus large. Deux autres chutes, de moindre dimension, partent des deux extrémités de la balustrade, que surmontent aussi des coupes des jaspe. Chacune de ces coupes donne naissance à un bouillon de deux mètres de haut. Les deux rampes latérales sont couronnées de fon-

taines d'où sort l'eau qui descend sur les gradins compris entre les doubles rangées de coupes.

La nouvelle cascade reçoit les eaux de la première, pour les déverser dans un canal long de quatre-vingts mètres. Elle est en forme de fer à cheval ou de demi-lune, large de trente et un mètres et composée de deux bassins superposés. L'eau tombe du bassin supérieur dans le bassin inférieur par trois vasques étagées. La maçonnerie est décorée de pilastres et de piédestaux supportant des vases, des bassins et des figures de dauphins. « La distribution de ces eaux, dit le *Cicerone de Versailles*[1], est si bien entendue, que, par l'arrangement et la disposition des chutes, des jets, des nappes, des bouillons et des lames, on prendrait cette cascade pour un vaste théâtre de cristal jaillissant ; et la prodigieuse quantité des différentes eaux qui se précipitent de son sommet excite d'abord un murmure si doux, et ensuite un bruit si grand de toutes parts, que la chute du plus rapide torrent n'y est pas comparable. »

L'heureuse disposition du terrain, qui a permis d'établir aisément ces magnifiques cascades, a obligé le Nôtre à se départir ici, comme il avait dû le faire à Meudon, de son goût décidé pour les surfaces planes d'une seule venue, et à diviser les jardins de Saint-Cloud en jardin haut et jardin bas. C'est dans ce dernier que se trouve le grand canal dont nous venons de parler, et qui baigne presque le pied d'une longue terrasse plantée en allées à perte de vue. On y remarque d'autres bassins et des jets d'eau auxquels la hauteur du bief d'amont donne une impulsion prodigieuse. Le *grand jet*, qui est à droite de la cascade, s'élance à environ vingt-six mètres.

Je ne dis rien des parterres, des portiques en treillage, des cabinets et des salles de verdure, des allées couvertes, des bois et des ifs taillés, qui composaient d'ailleurs l'ornementation de ces jardins, ni de l'orangerie, qui est un des plus beaux ouvrages de Mansard.

Saint-Cloud fut la résidence favorite de la branche cadette des Bourbons. Le régent y reçut le czar Pierre en 1717, et son petit-fils (père de Philippe-Égalité) y donna, en 1752, une fête magnifique, avec joutes sur l'eau, illuminations et feux d'artifice dans le parc, où le peuple fut admis, tandis que la noblesse soupait et dansait dans l'orangerie. A la mort de la marquise de Montesson, qu'il avait épousée secrètement, la reine Marie-Antoinette acheta le château de Saint-Cloud pour le prix de six millions. Par ses ordres, les distributions intérieures furent totalement changées : on avait commencé à transformer aussi en un jardin anglais une partie du parc dessiné par le Nôtre ; mais ces travaux ne purent être achevés.

La première république ne vendit pas Saint-Cloud. On laissa le château à l'abandon, mais on entretint le parc et les jardins « pour l'agrément des citoyens ». Personne n'ignore que Saint-Cloud fut le théâtre du coup d'État de brumaire. Bonaparte, mis en possession des anciennes demeures royales,

[1] Publié en 1810 par J. P. Jacob.

choisit ce palais pour sa résidence d'été; il y fit exécuter, en 1801, des travaux dont la dépense s'éleva à 3,141,000 francs. En 1815, les officiers de la Sainte-Alliance s'installèrent dans les appartements impériaux, tandis que leurs soldats campaient dans les jardins, dont les bassins sevaient d'abreuvoir aux chevaux des Cosaques et des uhlans. Ce fut à Saint-Cloud que se signa la capitulation du 3 juillet 1815. Ce fut là aussi que, vingt-cinq ans plus tard, Charles X signa les fameuses ordonnances qui devaient, dans sa pensée, anéantir le gouvernement représentatif, et qui n'amenèrent que sa propre chute et l'expulsion de sa famille. Ce monarque avait fait planter sur la hauteur de Montretout, pour les promenades et pour l'instruction du duc de Bordeaux, un jardin botanique qui reçut le nom de jardin du *Trocadéro.*

Sous Louis-Philippe, la grande cascade fut en partie reconstruite, et une nouvelle source amenée pour alimenter le bassin des vingt-quatre jets d'eau. Il serait long et fastidieux d'énumérer les autres changements que les jardins de Saint-Cloud ont subis depuis la fin du siècle dernier, et qui, tout en respectant dans ses dispositions générales l'œuvre de le Nôtre, de Mansard et de Lepautre, en ont notablement modifié la physionomie. « Ainsi, dit Vatout, on chercherait vainement la *grotte de verdure* qui ombrageait la grande cascade, une foule de statues qui ornaient les bassins, les *goulottes* aux murmures desquelles Charlotte de Bavière allait souvent rêver, et quelquefois médire ; le *Trianon,* remplacé par le pavillon de Breteuil, mais déshérité de ses jardins brodés, de ses tourelles et du grand bassin de Vénus ; l'allée des *Portiques,* le pavillon de la *Félicité,* élevé par Marie-Antoinette sous des auspices qui l'autorisaient à lui donner ce nom ; le *Mail,* le *Fort,* et mille autres détails minutieusement célébrés par les poètes et les auteurs contemporains. » Mais ce qu'on trouve toujours à Saint-Cloud, et qui est justement apprécié des Parisiens, c'est un parc tel qu'il n'en existe point d'autres aux portes mêmes de la capitale : ce sont de magnifiques ombrages et des arbres séculaires ; c'est le vaste et splendide panorama que le regard embrasse lorsqu'on a gravi les pentes pittoresques de la colline, surtout lorsqu'on est parvenu à la terrasse qui en est le point culminant, et où se dressait naguère le joujou architectural vulgairement connu sous le nom de *Lanterne de Diogène.* « Les gens instruits, dit M. Ad. Joanne, se distinguent du commun en appelant ce petit édifice la *Lanterne de Démosthènes;* mais cette seconde dénomination est aussi ridicule que la première. » Le fait est que la lanterne dont il s'agit était la reproduction en terre cuite d'un ouvrage de mêmes dimensions, mais en marbre, qui existe encore à Athènes, où on l'a longtemps appelé *Lanterne de Démosthènes,* parce que, disait-on, l'illustre orateur l'avait fait construire pour y méditer et travailler dans un isolement complet. Mais il résulte des recherches du voyageur Spon que le modèle du belvédère de Saint-Cloud est un monument construit par le chorège Lysicrate pour perpétuer le souvenir d'un de ses triomphes. Quoi qu'il en soit, ce belvédère, exécuté par les frères Trabuchi, poêliers-fumistes, sous la direction des architectes Molinos et Legrand, figura, en l'an IX, à la première expo-



SAINT-CLOUD

sition des produits de l'industrie nationale, et valut à ses auteurs une médaille d'argent. Le ministre Chaptal l'acheta et l'offrit au premier consul, qui le fit transporter à Saint-Cloud. La tour carrée à laquelle il servait de couronnement fut construite alors par l'architecte Fontaine, et Ad. Joanne nous apprend qu'on plaça dans la *lanterne* un phare dont le seul rôle fut, sous le consulat et sous l'empire, d'annoncer aux populations assez heureuses pour se trouver dans le champ de son rayonnement la présence à Saint-Cloud du chef de l'État.

On sait que le château de Saint-Cloud fut incendié par les Allemands le 13 octobre 1870, avec presque toutes les œuvres d'art ou objets précieux qu'il renfermait. Des parterres, ornés de bassins et de quelques statues demeurées debout ou rétablies après 1871, s'étendent devant les ruines du château. Le parc lui-même n'a que peu souffert.

Les Allemands abattirent, il est vrai, un assez grand nombre des plus beaux arbres pour s'en faire des abris contre les feux de l'artillerie du mont Valérien; mais ces arbres ont été remplacés depuis par de jeunes sujets qui déjà ont acquis des dimensions fort respectables.

En même temps, ou peu s'en faut, qu'ils incendièrent le château, les soldats du roi Guillaume firent sauter, sur la terrasse du parc, la lanterne dite de Démosthènes ou de Diogène dont je parlais il y a un instant. Sous l'effort de la mine, d'énormes blocs de pierres de taille qui en constituaient les assises furent projetés en tous sens. Un modeste observatoire en planches, au sommet duquel on accède moyennant une légère rétribution, s'élève aujourd'hui sur l'emplacement du petit monument disparu.

CHAPITRE IV

VERSAILLES

On n'a pas oublié le mot perfide de Louis XIV au surintendant Fouquet, lorsque ce ministre, dont il avait dès longtemps résolu la perte, lui fit à Vaux une si splendide réception : « Je n'oserai plus vous recevoir chez moi... » On se rappelle aussi qu'en visitant Chantilly, Louis XIV trouva cette résidence si fort de son goût, qu'il offrit aussitôt au grand Condé de la lui acheter à quelque prix que ce fût : ce que Condé refusa le plus poliment du monde. Louis XIV éprouva un échec semblable auprès de la duchesse d'Aiguillon. Cette dame tenait du cardinal de Richelieu, son oncle, le château de Rueil; elle affectionnait particulièrement ce domaine, qu'elle avait beaucoup embelli, et dont les jardins surtout étaient cités comme les plus élégants qu'il y eût dans toute l'Ile-de-France. Colbert fut chargé par le roi d'en négocier l'achat. La réponse de la duchesse mérite d'être rapportée.

« Je ne puis jamais, écrivait-elle, témoigner mon obéissance dans une occasion qui marque mieux mon respect infini pour les volontés de Sa Majesté, qu'au sujet dont il s'agit, n'ayant jamais pensé à vendre Rueil, ni jamais pensé aussi qu'il fust vendu. J'avoue qu'il m'est cher pour bien des considérations; les dépenses excessives que j'y ai faictes font connoître l'attachement et l'affection que j'y ai toujours eus, mais le sacrifice que je feray en sera plus grand; j'espère que, présenté par vos mains, vous en ferez valoir le mérite. Le roy est le maître; et celui qui m'a donné Rueil a si bien appris à toute la France l'obéissance qu'elle lui doit, que Sa Majesté ne doit pas douter de la mienne. »

Le roi eut le bon goût de ne pas regarder comme un consentement cet acte de soumission, et de n'accepter point un sacrifice dont on lui faisait si bien sentir « le mérite ». Il laissa Rueil à Mme d'Aiguillon, comme il avait laissé Chantilly à son cousin de Condé. Cependant il ne se trouvait pas suffisamment logé dans les cinq ou six palais que lui avaient légués ses prédécesseurs. Il n'aimait point Paris, et le Louvre lui était odieux. A

Vincennes, l'air était sain [1], mais c'était le même que respiraient les prisonniers d'État. Les appartements de Fontainebleau n'étaient pas assez spacieux, et l'on y était trop loin de la capitale, que Louis XIV ne voulait point perdre de vue. De Saint-Germain il voyait se dresser à l'horizon le clocher de Saint-Denis, et cette vue produisait sur lui, assure-t-on, un effet semblable à celui du funèbre refrain des trappistes : « Il faut mourir. » Bref, aucune de ses résidences ne lui plaisait. Et aussi bien, ne fallait-il pas à Louis XIV un palais fait à sa taille et tout exprès pour lui, un palais dont la grandeur et la magnificence répondissent à l'éclat de sa gloire et rendissent aux générations futures l'imposant témoignage de sa toute-puissance? En vérité, c'était bien le moins. Et afin que le miracle fût plus complet, afin qu'il fût bien prouvé que la nature devait, ainsi que les hommes, obéir quand même à ses caprices, l'impérieux monarque choisit comme à dessein, aux environs de Paris, le lieu le plus rebelle et le plus ingrat, celui où l'érection du fastueux monument qu'il projetait devait rencontrer le plus de difficultés et coûter le plus cher. Nous le verrons, du reste, bientôt montrer, à propos de Marly, le même mépris systématique des obstacles et de la dépense. A Versailles, du moins, son choix pouvait se justifier jusqu'à un certain point par les sentiments de piété filiale qui semblent l'y avoir d'abord attiré. Là se trouvait, en effet, la seule habitation que Louis XIII eût fait bâtir pour son usage. Ce ne fut d'abord qu'un pavillon que ce prince, « ennuyé, et sa suite encore plus, dit Saint-Simon, d'avoir couché dans une méchante auberge à rouliers ou dans un moulin à vent, ensuite de ses longues chasses dans la forêt de Saint-Léger et plus loin encore, fit construire à Versailles pour servir de rendez-vous de chasse. » Puis, au lieu d'un simple abri, Louis XIII voulut un logis habitable, et l'architecte Leclerc lui fit, en 1627, un château entouré de fossés et accompagné d'un jardin à deux terrasses, avec plates-bandes brodées aux armes de France, deux petits bassins circulaires et même une orangerie; celle-ci était abritée sous la grande terrasse, et comprise entre les deux escaliers qui descendaient au parterre : disposition que Mansard et le Nôtre ont conservée, en donnant seulement à la nouvelle orangerie, à la terrasse et aux escaliers les proportions grandioses que j'indiquerai tout à l'heure. Bassompierre trouvait fort chétif ce château, dont il disait qu'un simple gentilhomme n'en pourrait prendre vanité. Mais le roi n'était pas si difficile. C'était beaucoup pour lui que de s'être donné une retraite où il lui était permis d'oublier un peu la politique. Aussi venait-il parfois, même dans la mauvaise saison, passer des semaines entières à Versailles; ce qui ne laissait pas de contrarier quelques-uns des personnages attachés à sa personne, et obligés par leur position de lui tenir compagnie au milieu de ce désert. Un jour d'hiver que Louis XIII se promenait sur la terrasse avec le maréchal duc de Grammont : « Vous rappelez-vous, duc, lui

[1] Louis XIV avait une si haute idée de la salubrité de Vincennes, qu'il recommanda dans son testament d'y conduire le jeune Louis XV, dont la santé délicate paraissait exiger de grands ménagements.



BOSQUET DE L'ARC DE TRIOMPHE

dit-il, qu'il y avait ici naguère un moulin à vent? — Oui, sire, répondit le maréchal : le moulin n'y est plus, mais le vent y est toujours. »

C'est qu'en effet le pavillon se trouvait en pleine campagne. Versailles n'était alors qu'un village. Louis XIV voulut que ce pavillon devînt un palais plus vaste que le Louvre et les Tuileries ensemble, la campagne environnante un parc immense, et le village une grande ville [1]. Sa volonté fut faite, mais à quel prix!...

En 1661, l'architecte Levau commença les constructions, qui, à sa mort, furent continuées par J.-H. Mansard. Celui-ci proposa d'abattre le *château de cartes* (c'est ainsi qu'on appelait dédaigneusement la modeste demeure de Louis XIII); mais Louis XIV s'y opposa, et les bâtiments nouveaux durent se développer à droite et à gauche de ce corps de logis, qu'ils écrasent de leur grandeur. Le Nôtre eut toute licence pour la création des jardins, et put faire disparaître entièrement celui de Louis XIII, sans même respecter le *bosquet du Dauphin,* ainsi nommé en mémoire de ce qu'il fut formé l'année même où la reine Anne d'Autriche, après vingt-deux ans de stérilité, mit au jour l'enfant qui devait être Louis XIV. Ce bosquet et un autre qui lui faisait pendant terminaient le jardin primitif à l'endroit où commence maintenant la grande avenue du Tapis-Vert. Ils avaient été non pas plantés, mais percés dans un bois naturel qui garnissait le versant occidental de la butte de Versailles. Ils étaient précédés d'un parterre où l'on descendait d'une petite terrasse élevée devant le château. A droite et à gauche, le parterre était bordé d'autres bosquets en petites allées, obtenus par le même procédé que les deux premiers. Au dehors de l'étroite enceinte du jardin commençait le parc, qui s'étendait seulement jusqu'aux villages de Trianon et de Choisy-aux-Bœufs. Le Parc-aux-Cerfs, où l'on élevait des cerfs, des daims, des chevreuils et d'autre gibier pour les chasses du roi, était une portion du bois qui couvrait, sur le versant oriental du coteau, presque tout l'emplacement où s'est élevé depuis le nouveau Versailles. Louis XIII l'avait enclos de murs et y avait fait bâtir quelques maisons de gardes; Louis XIV conserva d'abord ce parc; mais la population s'accroissant rapidement lorsqu'il fut établi à Versailles avec toute sa cour, il se décida à le sacrifier et donna les terrains en propriété à diverses personnes, et surtout à des officiers de sa maison. Un quartier qui a conservé le nom de quartier du Parc-aux-Cerfs commença dès lors à s'élever sur cet emplacement.

Le Nôtre eut bientôt tracé le plan du travail destiné à transformer en jardins merveilleux les campagnes boisées ou marécageuses qui s'étendaient devant le château. Il pria alors le roi de venir sur les lieux pour juger de la distribution des principales parties; s'étant placé sur le perron : « Sire, lui dit-il, à la place des deux petites terrasses et du parterre, nous mettrons, s'il plaît à Votre Majesté, une seule et vaste terrasse ornée de deux bassins.

[1] Quelques faiseurs d'anagrammes ont trouvé dans le nom de Versailles cette prédiction : *Ville seras*. Il est bien entendu que cette découverte n'a été faite qu'après l'événement.

— Le Nôtre, interrompit Louis XIV, je vous donne 20 000 francs.

— De cette terrasse, reprit l'artiste avec un profond salut, on descendra, par une double rampe, à une large avenue qui s'appellera l'allée royale, et...

— Le Nôtre, interrompit encore Louis XIV, je vous donne 20 000 francs. »

Le Nôtre salua de nouveau et continua :

« Entre ces deux rampes sera un beau parterre, et au milieu du parterre un bassin orné de figures de dieux ou de déesses, de nymphes ou de monstres marins, selon le goût du sculpteur, qui lanceront des jets d'eau entre-croisés.

— Le Nôtre, fit le roi pour la troisième fois, je vous donne 20 000 francs.»

Troisième salut plus profond de le Nôtre, qui répond :

« A l'extrémité de la grande avenue sera un autre bassin faisant pendant au premier, et décoré dans le même goût. De chaque côté des deux pièces d'eau qui orneront la terrasse seront deux parterres : l'un se terminant à l'orangerie, l'autre au nord, à l'extrémité duquel sera une très grande pièce d'eau... »

Quatrième interruption du roi.

« Le Nôtre, je vous donne 20 000 francs.

— Sire, s'écria alors brusquement le Nôtre, Votre Majesté n'en saura pas davantage : je la ruinerais! »

Il avait fait, au demeurant une bonne journée.

Les ouvriers se mirent à l'œuvre aussitôt. Louis XIV venait presque chaque jour à Versailles. Il se piquait d'entendre l'architecture aussi bien, sinon mieux que Mansard et le Nôtre. S'il ne dressait pas lui-même, comme le calife Yusuf-Abu-al-Hadjedj [1], les plans de ses palais et de ses jardins, c'est que les soins de la politique, de la guerre, de la galanterie et les minutieuses formalités d'étiquette qui occupaient la plus grande partie de ses journées ne lui en laissaient pas le loisir. Mais rien ne se faisait sans qu'il l'eût examiné et approuvé. Il surveillait et contrôlait en outre les travaux en cours d'exécution, et il n'était jamais plus content que lorsqu'il avait pu mettre ses architectes en défaut. Ceux-ci, qui le savaient, ne manquaient pas, en bons courtisans, de lui procurer de temps à autre cette satisfaction, en commettant à dessein des fautes bien visibles, dont ils feignaient de ne point se douter. Le roi les apercevait incontinent. Ils soutenaient que Sa Majesté se trompait, que toutes les mesures avaient été prises avec le plus grand soin. Alors on mesurait de nouveau. Le roi s'armait lui-même de la toise, de l'équerre et du niveau; l'erreur était démontrée péremptoirement; et tous alors de s'extasier sur la justesse de coup d'œil de Sa Majesté, de le proclamer maître en leur art et de lui demander humblement ses conseils. Cette petite comédie réussissait toujours.

La distribution noble, élégante et simple du jardin ne tarda pas à se dessiner, mais il s'écoula une vingtaine d'années avant que tout fût terminé :

[1] Voyez le chapitre III du livre II.

d'abord parce que souvent les choses étaient à peine faites que le roi, qui les avait approuvées d'abord, ne les trouvait plus à son goût, et qu'il fallait recommencer sur de nouveaux frais [1]; ensuite parce que, comme on le verra bientôt, Versailles ne pouvait être complet qu'avec des eaux abondantes, et que cette partie du travail rencontra des difficultés inouïes. Encore ne peut-on même dire que les jardins de Versailles (je ne parle que du *petit parc*, qui se termine à l'origine du canal), aient été achevés sous Louis XIV. Ils furent en grande partie replantés sous Louis XV, un demi-siècle environ après la mort de le Nôtre. Plusieurs pièces d'eau furent alors supprimées, quelques autres ajoutées; on compléta la décoration de quelques bassins, notamment celle du bassin de Neptune, qui sous Louis XIV était laissé absolument nu, et dont les nombreux jets d'eau partaient de simples tuyaux de plomb.

La représentation exacte de Versailles, tel que le laissa Louis XIV, se trouve dans les cinquante planches dessinées et gravées par Lepautre, et publiées en 1714 et 1715 sous le titre de *Plans, profils et élévations des ville et château de Versailles, avec les bosquets et fontaines tels qu'il sont à présent.* Ce précieux ouvrage va nous servir de guide dans la description très rapide que nous allons donner des bosquets, bassins, groupes et autres ornements les plus dignes de remarque [2]; mais afin de ne pas revenir plusieurs

[1] Aussi Saint-Simon appelle-t-il Versailles « ce chef-d'œuvre si ruineux, où les changements des bassins et des bosquets ont enterré tant d'or qui ne peut paraître. »

[2] Nous pourrions également suivre l'itinéraire que Louis XIV prit soin de tracer de sa propre main, et auquel les officiers chargés de conduire les visiteurs dans les jardins de Versailles étaient tenus de se conformer. Je reproduis ici cet itinéraire, à titre de curiosité historique, en conservant avec un respect scrupuleux l'orthographe et même la ponctuation du document original.

« 1° En sortant du château par le vestibule qui est sous la chambre du roy on yra sur la terrasse, on s'arrestera sur le haut des degrés pour considérer la situation du jardin, des parterres, les pièces d'eau et les fontaines des cabinets. — 2° Après on tournera à gauche, et l'on descendra par le degré des *Sfinx*. En arrivant sur le haut, on fera une pause pour voir le parterre du midy, et après on yra sur le haut de l'orangerie, d'où l'on verra le parterre des Orangers et le lac des Suisses. — 3° On tournera à droite pour monter sur la terrasse, et l'on yra au corps d'où l'on void les gerbes de *Baccus* et de *Saturne*. — On passera en suite sur la terrasse près de *Cléopâtre*, pour aller sur le haut degré de *Latonne*, on fera voir le bassin et les jets qui l'environnent, les *Césars*, les rampes, les statues, l'*allée royalle*, l'*Apollon*, le canal, et puis l'on retournera pour voir les parterres et le château. — 5° On dessendra par la rampe du costé du nort, pour aller au point de veüe, on fera considérer les rampes, les vases, les statues, les *Césars*, la tour, le château; de l'autre costé, l'*allée royalle*, l'*Apollon*, le canal, les gerbes, les bosquets, *Flore*, *Saturne*; à droite *Serès*, à gauche *Baccus*. — 6° On yra faire le tour de la *Girandole*, et l'on retournera à la *salle de bal*. — 7° On y entrera par le bas de la rampe de *Latonne*, et après avoir regardé la situation du lieu et avoir fait le tour de l'islle, on sortira par l'allée de *Baccus*, que l'on remontera jusqu'à la porte de l'orangerie. — 8° On y entrera et on suivra jusqu'à celle de la grande aisle par laquelle on sortira pour aller à la fontaine. On pourra se promener à l'ombre des orangers, et sortir par la grille du costé du *Labirinte*. — 9° On passera dans ledit labirinte, et l'on yra jusqu'à la fontaine des *Cannes* et du *Chien*; après on remontera pour en sortir par l'allée de l'*Islle Royalle*. — 10° On fera le tour de la grande pièce par la gauche; l'on s'arrestera au bas, dans le milieu, pour considérer les allées, les gerbes, les coquillages, les bassins, les statues et les portiques. — 11° Après on yra à la galerie et on fera le tour. — 12° L'on yra à la *colonnade*; en y entrant on verra le groupe du milieu, et l'on fera en suitte le tour pour considérer les collonnes, les cintres, les bas-reliefs, les vases et les bassins. En sortant on yra dans l'*Allée Royalle*, on s'avancera jusques à *Apollon*, d'où l'on verra le *costé* du canal et celui du château. — 13° On remontera après à *Lancelade*, on en fera le tour. — 14° De là on yra aux *Bains d'Apollon*, on les considérera aussi bien que la fontaine et les balustres, et après en avoir fait le tour, en yra à *Flore*. — 15° On *descend* dans la salle du conseil. — 16° On yra à la *Montagne*, on verra la grosse gerbe et les cinq autres. — 17° En suitte on entrera au théâtre. — 18° On yra à la montagne; on fera un demi-tour dans la petite allée qui tourne devant que d'entrer dans le *centre* de l'étoile, et quand on y sera on fera le tour de la montagne. — 19° On yra après passer à *Sérès*, pour aller au théâtre; on verra les changments et on considérera les jets des cascades. — 20° On sortira



BASSIN D'APOLLON A VERSAILLES

fois sur les mêmes objets, nous dirons, en passant et selon l'occasion, les changements que quelques-uns ont subis depuis leur origine.

Et, d'abord, plaçons-nous devant le perron du château, entre les deux bassins du *parterre d'eau*. Nous aurons devant nous une magnifique perspective : les rampes bordées d'ifs et les escaliers qui descendent au parterre central, puis l'allée royale avec son long tapis vert; au bout, le bassin d'Apollon; puis, à perte de vue, le canal.

Dans l'hémicycle formé par les charmilles qui cachent entièrement les murs des rampes et des escaliers, se trouve le bassin de Latone. Le sculpteur Marsy a représenté la mère d'Apollon et de Diane lorsque, poursuivie par la haine de Junon, elle se voit en butte aux insultes de misérables paysans Lyciens, que le courroux de Jupiter métamorphose en grenouilles.

. . . . . Lyciæ quoque fertilis agris
Non impune deam veteres sprevere coloni.

Les soubassements des bassins sont en marbre jaspé, ainsi que le piédestal du groupe de Latone et de ses deux enfants. Ce groupe est en marbre blanc; les paysans, les grenouilles et les êtres déjà moitié hommes moitié batraciens qui entourent la déesse forment soixante-quatorze figures en plomb bronzé, dont chacune vomit un jet d'eau. Deux autres jets perpendiculaires s'élancent de chaque côté du bassin. Passons sans nous y arrêter près des bassins des Lézards, qui ornent les deux compartiments du parterre central, et allons droit au bassin d'Apollon, qui fait pendant à celui de Latone. Le bassin d'Apollon a soixante toises de longueur sur quarante-cinq de largeur. Sa forme est élégante. Entre les deux gerbes perpendiculaires qui jaillissent de la nappe d'eau et s'élèvent à une hauteur de quarante-sept pieds, nous apercevons difficilement, au milieu de la grosse gerbe de cinquante-sept pieds de haut qui l'enveloppe, le dieu du jour tenant les rênes de son char et sortant du sein de l'onde pour commencer sa course quotidienne. Les chevaux, bien qu'à demi dans l'eau, se distinguent mieux. Des dauphins et des tritons lançant de l'eau accompagnent Phœbus jusqu'aux limites de l'humide royaume. Toutes ces figures sont en plomb; elles ont été façonnées par Tuby, d'après les dessins de le Brun. Il ne faut pas confondre cet Apollon avec celui que nous retrouverons tout à l'heure, procédant à sa toilette matinale avant de quitter le séjour de Thétis pour s'élancer

par le bas de la rampe du parterre du nort, et l'on entrera au *Marais;* on fera le tour. — 21° On entrera aux fontaines des trois étages, on sortira par l'allée qui va au *Dragon.* — 22° On tournera autour du *Dragon,* et l'on fera considérer les jets et la pièce de *Neptune.* — 23° On yra à l'*Arc de Triomphe,* l'on remarquera la diversité des fontaines, des jets, des nappes, des figures et des différents effets d'eau. — 24° On sortira par le *Dragon,* on passera par l'allée des *Enfants,* et quand on sera sur la pierre qui est entre les deux bassins et en bas, on se retournera pour voir tous les jets de *Neptune* et du *Dragon;* on continuera en suite de monter ladite allée. — 25° On s'arrestera au bas de la nappe, et l'on fera voir les bas-reliefs et le reste de cette fontaine. — 26° On passera après à la *pyramide* où l'on s'arrestera un moment, après on remontera au château par le degré de marbre qui est entre l'*Aiguiseur* et la *Vénus honteuse;* on se tournera sur le haut du degré pour voir le parterre du nort, les statues, les vases, les couronnes, les pyramides et ce que l'on peut voir de Neptune, et après l'on sortira du jardin par la même porte par où l'on est entré. »

dans l'Empyrée. Il y a tout un cours de mythologie à faire en parcourant les bosquets et les pièces d'eau de Versailles. Le divin collège y est représenté presque au complet. Aucun dieu de distinction n'y manque. — Je me trompe : le plus grand de tous, le père des dieux et des hommes, en est absent, et l'on aurait lieu de s'en étonner si l'on ne songeait que le vrai maître de cet Olympe, celui qui, en fronçant le sourcil, faisait trembler les mortels, siégeait au château sur un trône de velours à franges d'or et sous un dais fleurdelisé.

Neptune aussi fut, nous l'avons dit, longtemps absent du vaste bassin ou amphithéâtre qui lui était consacré, et qui est sans contredit la plus belle pièce du jardin. Les figures dont il est maintenant orné sont signées : Bouchardon, 1739; Sigisbert Adam, 1740; Lemoine, 1740. Le groupe principal, placé non pas au milieu de l'eau, mais contre la paroi du fond, qui est la plus élevée, représente le dieu des mers et son épouse Amphitrite, assis dans une immense coquille. Neptune, armé de son trident, est coiffé de la dépouille d'un monstre de la gueule duquel sort une nappe d'eau. A sa droite est un triton monté sur un cheval marin. Amphitrite a près d'elle un triton et un phoque. Une naïade lui présente les trésors de l'Océan. Ce groupe est de Sigisbert Adam. A droite du couple auguste s'ébattent les animaux confiés à la garde de Protée, serviteur fidèle du dieu des mers,

Dont il paît les troupeaux dans les grottes profondes.

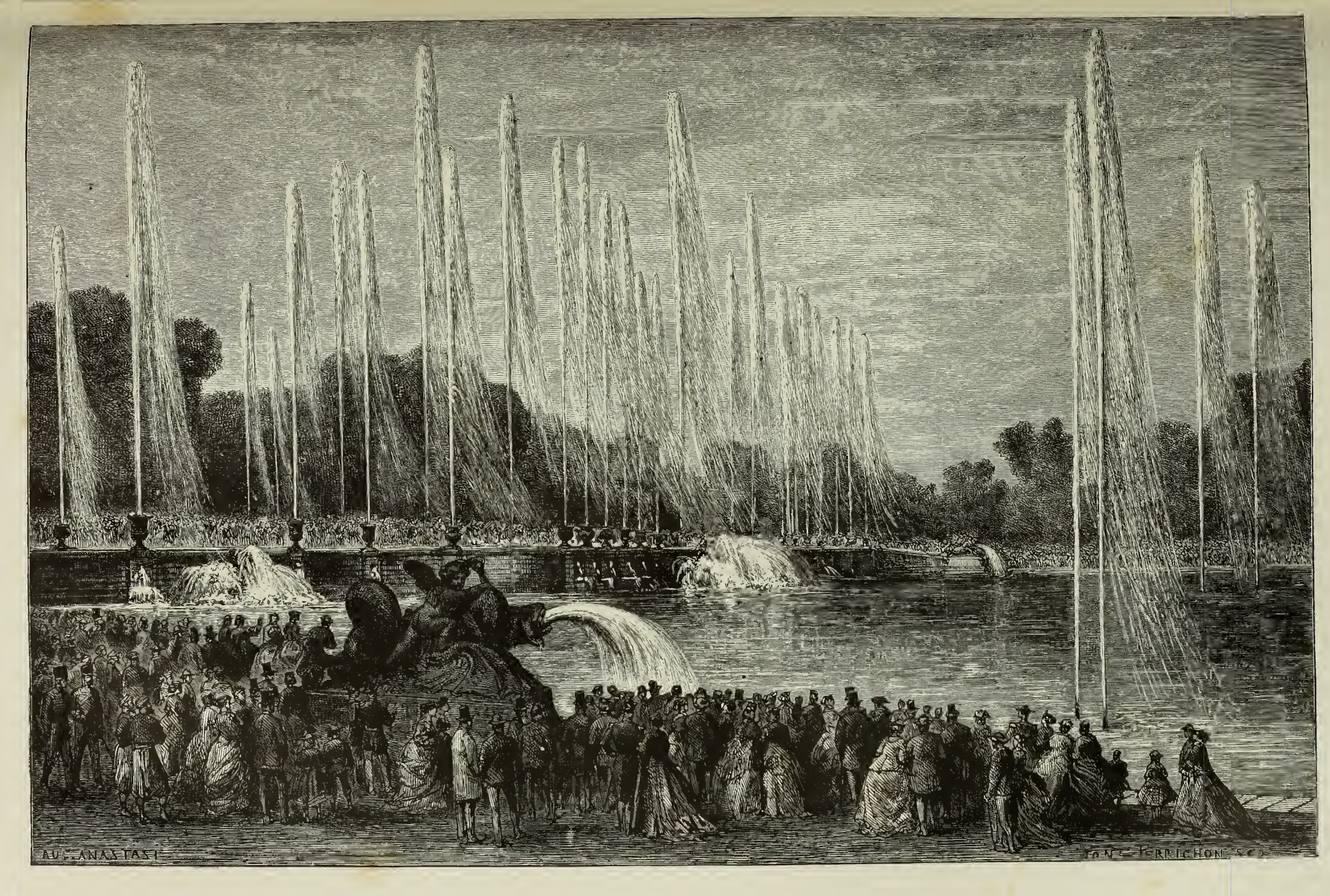
A gauche, l'Océan s'appuie nonchalamment sur une licorne gigantesque. Les attributs qui l'entourent sont une urne, une forêt de roseaux et deux poissons de fantaisie. La tablette qui surmonte la partie supérieure du bassin est ornée de vingt-deux vases en plomb d'un admirable travail, et qui ne portent pas de signature. La bordure de l'extrémité inférieure offre seulement à ses deux angles des figures de dauphins montés par des Amours.

On arrive du parterre du nord au bassin de Neptune par l'*allée d'eau*, appelée aussi *allée des marmousets*, parce qu'elle est ornée d'une double rangée de sept petits bassins en marbre, au milieu desquels sont des groupes d'enfants supportant des cuvettes également en marbre. Ces enfants sont en bronze. Huit autres groupes bordent la demi-lune qui regarde le bassin de Neptune, et entourent la pièce dite du Dragon. Ce dragon est le fameux serpent Python, qu'Apollon perça de ses flèches. Il lance aussi de l'eau, comme tous les monstres des jardins de Versailles, cela est entendu. Les groupes de l'allée d'eau sont dus aux sculpteurs Lérambert, le Gros, le Hongre, Buiret et Mazeline.

Cette allée nous ramène sur la grande terrasse, où nous nous arrêterons cette fois pour considérer la décoration des deux bassins du nord et du midi, que tout à l'heure nous avons laissés derrière nous. Le premier surtout est d'un ravissant effet. La Garonne et la Dordogne, par Coysevox; les nymphes, par Magnier et le Gros; les groupes d'enfants, de Van Clève, sont des figures dont la grâce un peu maniérée convient parfaitement à un milieu où l'art

domine partout la nature. Les figures de la Loire et du Loiret, par Regnaudin; de la Saône et du Rhône, par Thuby; les groupes de nymphes et d'enfants de Raon, de le Hongre, de Poultier, de Lespingola, forment, avec la décoration du premier bassin, un ensemble plein d'harmonie. A l'extrémité sud de la terrasse, deux magnifiques escaliers, de cent trois marches chacun descendent au parterre de la grande orangerie. J'ai déjà indiqué la disposition de cette orangerie, construite en 1685 sur l'emplacement de celle de Louis XIII, et qu'on s'accorde à regarder comme le chef-d'œuvre de Mansard. Elle ne figure point dans le recueil des *Plans, coupes et profils* de Lepautre. Nous sommes donc obligé de puiser, sur ce qui la concerne, nos renseignements à des sources plus récentes, et de donner ses dimensions en mesures modernes. Ces dimensions sont grandioses. L'orangerie se divise en trois galeries. Celle du milieu a cent cinquante-cinq mètres de long, douze mètres quatre-vingt-dix de large, et treize mètres vingt-cinq de hauteur. Les deux galeries latérales ont chacune cent quinze mètres de longueur, y compris les extrémités, qui s'abaissent sous les escaliers. Extérieurement, cet édifice n'a que sa façade, qui est d'un style élégant et noble à la fois, et doit surtout sa beauté à l'heureux effet de la balustrade qui la couronne et des escaliers de marbre dont je viens de parler. On a placé dans l'axe de la galerie principale une statue colossale de Louis XIV, en marbre, qui avait été faite par Desjardins pour le monument élevé au milieu de la place des Victoires par le maréchal de la Feuillade. Le projet du monument ayant été modifié, le même artiste fit une autre statue en bronze, et le maréchal offrit la première à Louis XIV. Ce roi, « particulièrement ornemental », selon la spirituelle expression d'un artiste, ne fait pas, malgré sa perruque, trop mauvaise figure sous le costume antique, avec la cuirasse historiée et le *pallium*. Desjardins n'était qu'un demi courtisan. Il pouvait faire de Louis XIV un dieu, Jupiter ou Apollon; il n'en fit qu'un César romain. La révolution coupa la tête à cette effigie du grand roi, et pour utiliser le corps l'affubla d'une autre tête qui le métamorphosa en dieu Mars. Le dieu à son tour fut décapité par la restauration, et le monarque primitif y gagna une tête neuve, que lui fit, en 1816, le sculpteur Lorta.

L'orangerie fut terminée en 1686, et l'on y transporta aussitôt les plus beaux orangers de Fontainebleau. Un de ces orangers est le sujet d'une légende historique que j'emprunte au *Mercure Galant*. Une princesse de Navarre avait semé en 1421 cinq pépins d'une orange nommée *bigarane* (bigarrade sans doute). Ces semences, ayant levé, furent cultivées à Pampelune. En 1499, Catherine de Foix, reine de Navarre, aurait envoyé en présent à la reine Anne de Bretagne la caisse contenant ces cinq arbustes, comme objets rares et précieux, en indiquant leur origine, et ce seraient les premiers orangers entrés en France. Cette caisse, devenue la propriété du connétable de Bourbon et placée dans son château de Chantelles, en Bourbonnais, aurait été transportée à Fontainebleau par ordre de François Ier, lors de la confiscation des biens du connétable. En effet, dans l inventaire de



BASSIN DE NEPTUNE

ces biens figure « un oranger sur cinq branches »; ces cinq branches étaient les cinq pieds primitifs, qui s'étaient greffés par approche. Trois branches ont fini par former un seul tronc, tandis que les deux autres pourraient encore maintenant être enlevées et replantées séparément. Cet arbre, catalogué jadis à Fontainebleau sous le nom de *Connétable,* est désigné, depuis son installation à Versailles, sous celui de *Grand-Bourbon.* Si la tradition est exacte, cet arbre vénérable a donc aujourd'hui plus de quatre siècles et demi d'existence.

Nous n'avons qu'à traverser l'allée qui longe à l'ouest le parterre de l'Orangerie, pour pénétrer dans le compartiment le plus curieux et le plus caractéristique de l'ancien parc de Versailles, je veux dire dans le Labyrinthe. La description que j'en vais donner est tirée d'une monographie imprimée à Amsterdan (1722) en quatre langues : hollandais, anglais, français et allemand. Voici le texte français :

« Entre tous les Bocages du petit parc de Versailles, celuy qu'on nomme le Labyrinte est sur tout recommandable par la nouveauté du dessin et par le nombre et la diversité de ses Fontaines. Il est nommé Labyrinte, parce qu'il s'y trouve une infinité de petites allées tellement mêlées les unes dans les autres, qu'il est presque impossible de ne s'y pas égarer; mais aussi, afin que ceux qui s'y perdent puissent se perdre agréablement, il n'y a point de détour qui ne présente plusieurs Fontaines en mesme temps à la veûe, en sorte qu'à chaque pas on est surpris par quelque nouvel objet. On a choisi pour sujet de ces Fontaines une partie des fables d'Æsope; et elles sont si naïvement exprimées, qu'on ne peut rien voir de plus ingénieusement exécuté. Les animaux de bronze, coloriés selon le naturel, sont si bien désignez qu'ils semblent estre dans l'action mesme qu'ils représentent, d'autant plus que l'eau qu'ils jettent imite en quelque sorte la parole que la Fable leur a donnée. La différente disposition de chaque Fontaine fait aussi une diversité très agréable, et les couleurs brillantes des coquilles rares et de la rocaille fine dont tous les bassins sont ornez se mêlent si heureusement avec la verdure des palissades, qu'on ne se lasse jamais d'admirer cette prodigieuse quantité de Fontaines...

« En entrant, on trouve deux figures de bronze peintes au naturel, et posées chacune sur un pied-d'estal de rocaille : l'une représente Æsope, l'autre l'Amour. Æsope tient un rouleau de papier, et montre l'Amour qui tient un peloton de fil, comme pour faire connoître que si ce dieu engage les hommes dans de fâcheux labyrintes, il n'a pas moins le secret de les en tirer lors qu'il est accompagné de la Sagesse, dont Æsope, dans ses fables, enseigne le chemin. En suite on trouve les Fontaines au nombre de quarante. A chacune de ces Fontaines on a pratiqué une place où, sur une lame de bronze peinte en noir, il y a une inscription de quatre vers, écrite en lettres d'or. Les vers, faits par M. de Benserade, expliquent la fable et en tirent la moralité[1].

[1] Suivent, dans la monographie dont je ne cite que le préambule, les descriptions détaillées et *illustrées* des quarante fontaines, avec les fables en prose et les vers de Benserade.

Il serait superflu de signaler l'exagération manifeste des éloges prodigués à cette œuvre par le naïf auteur des lignes qui précèdent. Les animaux peints qui figuraient sur les fontaines étaient loin assurément de paraître vivants, en dépit de l'eau qu'ils jetaient, et où notre auteur veut voir une imitation de la parole. On peut, au surplus, juger de l'effet de ces groupes par le dessin que nous donnons à la page 185, et qui est la reproduction exacte d'une des gravures contenues dans le livre dont il s'agit.

Il paraît qu'au temps de Louis XIV les connaisseurs même les plus raffinés n'étaient pas difficiles en fait de figures d'animaux. Aujourd'hui que nous voyons la pierre et le métal s'animer sous le ciseau des Barye, des Mène, des Fratin, des Cain, des Frémiet, nous ne pouvons que hausser les épaules en regardant, par exemple, les monstres grotesques qui, sous les noms dérisoires de lions, de chiens et de sangliers, décorent les fontaines du Point du Jour et du cabinet de Diane. Les personnages zoologiques des fables d'Ésope étaient à peu près dans le même goût, et l'on ne regrettera pas d'ignorer les noms des artistes qui les avaient figurés, — ou plutôt défigurés.

Le Labyrinthe fut détruit en 1775, et remplacé par le bosquet de la Reine. L'*Isle royale,* qui n'était point une île, mais une salle de verdure ornée de deux grands bassins, a fait place de même au bosquet du Roi, délicieux jardin anglais tracé sous Louis XVIII par l'architecte Dufour, et où l'on cultive un choix des fleurs et des arbres les plus précieux.

Nous ne pouvons songer à passer en revue tous les autres bosquets et bassins distribués dans les deux grands massifs situés à droite et à gauche de l'allée du Tapis-Vert. Il suffit de citer les plus célèbres. Tels étaient la *Salle de bal,* qui existe encore et où se trouve une belle cascade à gradins de rocaille ; — le bosquet de l'Arc-de-Triomphe, supprimé en 1801, et qui renfermait, outre le bel arc de triomphe élevé à la gloire du maître, des obélisques en rocaille, une foule de vases et de statues, et des cascades d'une richesse merveilleuse ; — le bosquet de la Montagne d'eau, appelé aussi bosquet de la Pyramide ou de l'Obélisque, à cause de l'énorme gerbe formée de cent trente et un jets d'eau, qui s'élevait du milieu de son bassin à une hauteur de près de dix-sept mètres ; — le Théâtre d'eau, un des chefs-d'œuvre de le Nôtre ; — le bassin d'Encelade, au centre duquel on voit la colossale figure du Titan rebelle, « écrasé, dit le *Cicerone de Versailles,* sous les débris des monts Ossa et Pélion, que lui et ses *camarades* avaient entassés pour escalader le ciel » (cette figure est de Marsy) ; — le bosquet des Trois-Fontaines, « un de ceux qui doivent le plus à l'art, par la beauté de ses eaux variées en gerbes, cascades, buffets, couronnes et berceaux » ; — le bosquet des Dômes, qui renferme deux petits temples en marbre blanc, couverts chacun d'un dôme enrichi d'ornements en métal ; — enfin le bosquet de la Colonnade, au milieu duquel est le beau groupe de Girardon, l'*Enlèvement de Proserpine,* et le bosquet du Rocher ou des Bains d'Apollon. Ces deux derniers méritent que nous nous y arrêtions quelques instants : au premier pour rappeler une anecdote, au second pour raconter son histoire.

Voici d'abord l'anecdote. La colonnade est de J.-H. Mansard. Elle fut construite pendant le voyage que le Nôtre fit en Italie. De retour à Versailles, le Nôtre se promenait avec le roi dans le parc. Louis XIV le conduisit à la colonnade, et lui en demanda son sentiment. Le Nôtre se taisait; enfin, le roi insistant : « Eh! Sire, s'écria-t-il avec sa brusquerie ordinaire, que voulez-vous que je vous dise? Vous avez pris un maçon pour en faire un jardinier : il vous a servi un plat de son métier! » Avouons cependant que le plat n'est point mauvais, pour un plat de maçon.

Voyons maintenant l'histoire. Nous sommes au printemps de 1664. Louis XIV inaugure par une fête splendide sa nouvelle résidence de Versailles, où Mansard, le Brun et surtout le Nôtre ont déjà réalisé une partie des merveilles qu'ils méditaient. Le duc de Saint-Aignan est l'ordonnateur de cette fête, où sous ce titre, *les Plaisirs de l'île enchantée,* se déroule, en trois journées, une sorte de pièce féerique dont le sujet est emprunté au poème du *Roland furieux,* et qu'un artiste italien nommé Vergani a été chargé de *machiner.* Les jardins de Versailles sont devenus ceux d'Alcine, et les danses, les feux d'artifice, les festins, les divertissements de toutes sortes s'y succèdent presque sans interruption. Ce fut pendant la troisième journée que Molière donna pour la première fois dans le « palais d'Alcine » sa comédie de la *Princesse d'Élide.* Quel était le motif de la fête? nul autre que de « pendre la cremaillère » : qu'on me passe, à propos d'une fête royale, cette expression vulgaire. Mais ce n'était là qu'un prétexte. Les habitués de la cour le savaient bien. Et pour qui le roi se fût-il mis ainsi en frais de réjouissances, sinon pour celle qui régnait alors sur son cœur, pour la charmante Louise de la Vallière?...

Parmi les bosquets nouvellement créés par le Nôtre, et qui pendant ces trois jours attirèrent la foule des invités, aucun ne fut plus admiré que celui de la *grotte de Thétis,* disposé sans doute à dessein tout près du château et presque en dehors du jardin. Là se trouvaient les trois beaux groupes sculptés par Girardon, Guérin et Marsy, et qui représentent Apollon se préparant à quitter la demeure de la déesse des eaux, pour aller éclairer et réchauffer le monde. Tandis que des nymphes versent « une onde pure » sur les pieds et sur les mains du dieu et parfument sa blonde chevelure, des tritons apprêtent ses coursiers. La Fontaine, dans la pièce de vers composée pour célébrer la fête des 6, 7 et 8 mai 1664, s'exprime ainsi au sujet du groupe d'Apollon :

Ce dieu, se reposant sous ces voûtes humides,
Est assis au milieu d'un chœur de Néréïdes.
Toutes sont des Vénus, de qui l'air gracieux
N'entre point dans son cœur et s'arrête à ses yeux;
Il n'aime que Thétis, et Thétis les surpasse.

Apollon, c'était Louis XIV, le Roi-Soleil; et Thétis, c'était la reine Marie-Thérèse. L'allusion était transparente; mais le bonhomme ignorait ou feignait d'ignorer que la pauvre Thétis était délaissée précisément pour une de ses



ANCIEN LABYRINTHE DE VERSAILLES

nymphes. Molière, mieux instruit et mieux avisé, faisait chanter à l'Aurore, dans le prologue de la *Princesse d'Élide,* ces vers significatifs :

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer.
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Toute la pièce est le développement de cette morale facile, à l'usage des rois, et que Louis XIV sut si bien accommoder avec une dévotion pharisaïque, en rachetant par la proscription des huguenots le scandale de ses adultères.

La grotte de Thétis fut longtemps une des retraites favorites de Louis XIV. Après la douce la Vallière, il y conduisit l'orgueilleuse Montespan. Celle-ci donna, dit Charles Perrault, le dessin de la pièce du *Marais,* dite aussi du *Chêne-Vert,* « où un arbre de bronze jetait de l'eau par toutes ses feuilles de fer-blanc peint, et où les roseaux, de même matière, lançaient aussi de l'eau. » Lorsque Mme de Montespan fut abandonnée à son tour et que le roi eut fait *une fin* en épousant secrètement, à quarante-neuf ans, la veuve Scarron, qui en avait cinquante-trois, la grotte de Thétis fut condamnée à disparaître, et sur l'emplacement de ce bosquet, jadis consacré à ses rendez-vous galants, Louis XIV éleva la chapelle du château. Les trois groupes de marbre furent transportés, d'abord, en 1699, dans le bosquet des Dômes, puis, en 1704, dans celui du Chêne-Vert, qu'on dépouilla de sa parure en fer blanc. Pour abriter Apollon, les nymphes, les tritons et les chevaux contre les intempéries, on les plaça sous des baldaquins à colonnes recouverts en plomb doré. En 1736, Gabriel fut chargé d'exécuter, dans ce même bosquet créé par la Montespan, un jardin pour l'agrément du dauphin fils de Louis XV, et il y construisit un pavillon octogone qu'on démolit quatorze ans après. Enfin ce fut en 1775, lorsqu'on replanta les jardins, que l'architecte Hubert Robert donna le dessin de la nouvelle grotte de Thétis, telle qu'elle existe aujourd'hui. C'est une véritable grotte aux parois frustes et aux voûtes rocailleuses, soutenues par des colonnes à peine dégrossies. Le Nôtre assurément, s'il revenait à la vie et à Versailles, en serait scandalisé; car cette grotte n'est pas seulement l'œuvre d'un autre homme, c'est celle d'une autre époque, où l'imitation de la nature avait déjà remplacé les conceptions purement artistiques du siècle précédent.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur le grand parc, ou plutôt sur les deux seules choses remarquables qui s'y trouvent : le canal et la pièce d'eau des Suisses. Il n'est pas nécessaire pour cela de quitter le petit parc. En suivant jusqu'au bout l'allée royale et en contournant la pièce d'Apollon, nous aurons devant nous le grand bassin de cent quarante mètres de diamètre qui forme la tête du canal. Ce canal, dont la longueur est de quinze cent cinquante mètres, est terminé, à son autre extrémité, par un second bassin beaucoup plus vaste que le premier. Des deux branches secondaires qui

partent d'un troisième bassin situé vers son milieu, l'une, — celle de gauche, — aboutissait à la ménagerie, qui fut supprimée en 1793[1]; l'autre s'étend au nord jusqu'à l'emplacement de l'ancien village de Trianon, où l'on avait élevé d'abord le palais de Flore, et où s'éleva bientôt après le château dit de Trianon, dont nous parlerons au chapitre suivant. Au temps de Louis XIV, on voyait voguer sur le canal une flottille de gondoles montées par des mariniers dont plusieurs avaient été mandés de Venise, et qui habitaient un village bâti tout exprès pour eux dans le grand parc[2]. Le roi, le dauphin et les princesses allaient souvent s'y promener et collationner, et les fêtes de Versailles se terminaient presque toujours par un feu d'artifice tiré sur le canal.

La pièce d'eau des Suisses, ainsi nommée parce qu'on employa à la creuser un régiment de gardes suisses, est située à l'entrée du grand parc, devant le parterre de l'Orangerie. On y donnait des réjouissances et des joutes nautiques. Cette pièce a près de quatre cents mètres de long sur cent quarante de large. La bordure de pierre dont elle était autrefois entourée a été détruite; ce qui en fait maintenant non plus un bassin proprement dit, mais une sorte d'étang aux rives vaseuses, où pourrissent çà et là des cadavres d'animaux noyés, et dont l'aspect n'a rien d'agréable. On voit sur le glacis méridional, au pied de la colline boisée de Satory, une statue équestre en marbre. Le vulgaire, qui serait fort empêché de deviner ce qu'elle est censée représenter, l'appelle le *cavalier Bernin,* parce qu'elle est du sculpteur italien Bernini. Ce « cavalier » devait être Louis XIV en costume romain; mais l'œuvre parut peu réussie, et Girardon, chargé de la retoucher, transforma le grand roi victorieux en un Marcus Curtius qui se précipite dans le gouffre pour sauver sa patrie. L'idée était bizarre, et l'exécution est plus que médiocre.

La terre, ou plutôt le sable enlevé pour creuser la pièce d'eau des Suisses servit à combler un étang profond situé un peu plus à l'ouest, et qui occupait la plus grande partie de l'emplacement choisi par Mansard pour y établir le potager du roi. La Quintinie, qui fut chargé de la création de ce potager, a raconté lui-même, dans son *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers,* toutes les difficultés qu'il eut à vaincre dans cette entreprise. L'étang comblé, il fallut rapporter, sur le fond de sable fourni par les déblais de la pièce des Suisses, de la terre végétale prise sur la montagne de Satory[3]. L'enclos du potager, tel qu'il fut formé par la Quintinie, comprenait, d'après M. le Roi[4], vingt-neuf jardins, divisés par des murs de refend dirigés dans divers sens pour varier les expositions. Quatre grandes terrasses s'élevèrent au pourtour du carré du milieu, qui était le plus vaste.

[1] Les animaux qu'elle renfermait alors servirent à former le premier noyau de la ménagerie du muséum d'histoire naturelle de Paris.

[2] Ce village s'appelait la *Petite-Venise.*

[3] M. du Petit-Thouars, dans sa *Notice sur la Quintinie,* évalue à 1,800,000 livres les dépenses faites pour l'établissement de ce jardin.

[4] *Histoire de Versailles, de ses places et de ses avenues.* 1 vol in-8°, 1861.

Les jardins les plus abrités par la ville furent destinés à la culture des figuiers, dont la Quintinie mit tous ses soins à perfectionner la culture, parce que Louis XIV en aimait passionnément le fruit. Il plaça aussi de ce côté la melonnière et les couches. Les pêches, les abricots et les cerises précoces étaient à droite et à gauche de la grille d'entrée, du côté de la pièce d'eau des Suisses; enfin des serres chaudes de diverses hauteurs, pour les cultures forcées et pour les végétaux des climats chauds, y furent aussi établies. Ces jardins, commencés en 1678, ainsi que les divers travaux pour la construction des murs, des bassins, des serres et de la maison de la Quintinie, bâtie par Mansard, ne furent achevés qu'en novembre 1683.

« Depuis la Quintinie, dit M. le Roi, la direction du potager a toujours été confiée à d'habiles horticulteurs, qui ont su conserver sa réputation européenne. En 1733, Louis Lenormand, alors jardinier en chef, obtint dans ce jardin les premiers ananas cultivés en France. Ils furent le produit de deux œilletons remis par Louis XV. Le roi, à qui ces ananas furent présentés le 24 décembre, les admira non seulement pour leur beauté, mais après les avoir goûtés il leur trouva si bon goût, que la culture en fut toujours continuée depuis.

« Louis XV aimait beaucoup le café, et il se plaisait à le préparer lui-même. Pour plaire au roi, Lenormand cultivait dans les serres du potager une douzaine de caféiers. Ils prirent jusqu'à quatre mètres de hauteur; on récoltait sur eux chaque année de cinq à six livres de café parfaitement mûr. Louis XV le laissait vieillir, le torréfiait lui-même, et après en avoir préparé l'infusion, s'amusait à le faire goûter aux courtisans les plus gourmets, qui le distinguaient à peine des meilleurs cafés des colonies. »

En 1750 le potager s'augmenta d'un terrain qui fut particulièrement affecté à la culture des asperges, et reçut en conséquence le nom de *clos aux asperges*.

Pendant la révolution, le ministre Bénézech prit une partie du potager pour y établir le *banc d'épreuve* où l'on essayait les armes fabriquées dans la manufacture qui occupait alors le *grand commun*. On fit du *clos aux asperges* une « pépinière nationale ». Six jardins furent donnés à la Société d'agriculture pour ses expériences, en même temps qu'une des serres était transformée en salle de réunion pour les séances de cette société. Enfin le reste du potager devint, sous la direction d'Antoine Richard, un jardin botanique pour l'instruction des élèves de l'École centrale du département.

Sous Napoléon Ier, le potager redevint une dépendance du château de Versailles. En 1848 le gouvernement en fit une utile annexe de l'Institut agronomique, qui fut supprimé en 1852. A cette époque, le potager rentra de nouveau dans le domaine de la couronne. La troisième république y a installé une École nationale d'horticulture, et l'on y cultive toujours des légumes et des fruits excellents, dont la plus grande partie se consomme sur les tables officielles. Pour le reste, des marchés sont passés entre l'école et quelques grands restaurateurs et marchands de comestibles de Paris.

CHAPITRE V

LES EAUX DE VERSAILLES. — LE GRAND TRIANON. — CLAGNY

Le bon bourgeois, le père de famille économe et laborieux qui visite une de ces grandes résidences où s'est déployée toute la pompe de l'ancienne monarchie française, est d'abord dominé sans doute par l'admiration que lui inspire tant de magnificence; il s'extasie sur la multitude et sur l'heureuse ordonnance des chefs-d'œuvre de toute sorte réunis autour de lui, et son imagination lui montre comme des demi-dieux les hommes pour qui de telles merveilles ont été créées, et dont les statues de marbre ou de bronze semblent encore le regarder en pitié du haut de leurs piédestaux. Mais, après le premier éblouissement passé, il revient aux préoccupations positives qui lui sont habituelles; il se demande ce que toutes ces belles choses ont bien pu coûter; combien elles représentent de journées d'ouvriers; combien d'honnêtes familles pourraient subsister avec les revenus à cinq ou à quatre pour cent du capital immobilisé dans ce palais et dans ces jardins. Ces questions sont venues certainement à l'esprit de bien des gens en parcourant les appartements royaux et les jardins de Versailles; et ceux qui en ont cherché la solution dans les livres ont dû être assez désappointés, à moins toutefois qu'ils n'aient bien voulu se contenter, comme on le fait trop souvent, des affirmations arbitraires du premier historien, chroniqueur ou auteur de mémoires qui leur sera tombé sous la main.

Le fait est que sur le chiffre des dépenses faites à Versailles par Louis XIV on est réduit aux conjectures. Que ce chiffre soit exorbitant, on n'en saurait douter, puisque Louis XIV, effrayé lui-même, brûla les mémoires des ouvriers. Bussy, dans une lettre écrite à M[me] de Sévigné en 1678, c'est-à-dire bien avant l'achèvement des travaux, évaluait les dépenses à une centaine de millions : nombre que Mirabeau n'hésitait pas à multiplier par douze. Des admirateurs fervents du grand roi ont essayé de démontrer que Versailles n'avait pas coûté aussi cher qu'on le croit généralement; mais les chiffres auxquels ils sont arrivés en mettant tout au plus bas ne justi-

fient encore que trop les sévères reproches adressés à Louis XIV par les historiens modernes, et que même quelques-uns de ses contemporains ne lui ont pas épargnés.

Ce qui a surtout contribué à faire de Versailles, selon l'expression de Saint-Simon, un « chef-d'œuvre ruineux », ce ne sont pas les constructions ou les plantations; ce n'est ni l'or ni le marbre; ce ne sont pas même les peintures et les innombrables sculptures qui décorent les appartements et les jardins : c'est ce qui semblerait, au premier abord, n'avoir dû coûter presque rien : l'eau. — Que dis-je! non l'eau que l'on a fait venir, mais celle qu'on a vainement et follement tenté d'y amener.

Nous avons dit combien Louis XIV, en décidant de transformer en un palais pour lui et toute sa cour l'ancien rendez-vous de chasse de Louis XIII, avait tenu peu de compte des énormes difficultés que devait nécessairement rencontrer l'exécution de son projet. Ces difficultés résidaient essentiellement dans l'insuffisance des eaux que pouvait fournir le pays peu accidenté, dont l'altitude est bien supérieure au cours de la Seine, — le fleuve le plus voisin, — et où il n'existait, à plusieurs lieues à la ronde, que des étangs et des sources peu considérables. On ne voulut s'en apercevoir que lorsque le palais était presque entièrement bâti, lorsque les jardins étaient plantés et les bassins creusés, en un mot, lorsqu'il était évident que le roi se résoudrait à tout entreprendre plutôt qu'à s'avouer vaincu par la nature et à laisser inachevée son œuvre de prédilection.

On fit alors appel aux architectes, aux ingénieurs; et comme le roi aimait les grandes choses, ce furent les projets les plus hardis et les plus gigantesques qui parurent d'abord les plus dignes d'attention. Le premier que l'on essaya fut celui de Riquet, auteur du canal du Languedoc, qui proposait de prendre près de Briare les eaux de la Loire pour les amener à Versailles. Mais les études de nivellement, faites en 1674 par l'abbé Picard, sur l'ordre de Colbert, démontrèrent que, pour avoir une pente suffisante, il faudrait aller chercher la Loire à la Charité, c'est-à-dire à cinquante lieues de Versailles. On renonça donc à ce projet, et le Liégeois Rennequin-Sualem fut chargé de construire près de Marly la puissante machine hydraulique dont il était l'inventeur, et qui devait faire monter les eaux de la Seine sur le coteau voisin, haut de cent cinquante-quatre mètres, d'où elles seraient dirigées sur Versailles par le moyen d'un aqueduc. Ces travaux durèrent sept ans[1], pendant lesquels on ne laissa pas de poursuivre ceux qui avaient pour but de détourner, au profit des jardins royaux et de la ville de Versailles, les eaux des étangs de Saclay, de Trappes, de Bois-d'Arcy, etc. Mais la machine, les réservoirs et les aqueducs terminés et mis en fonction, l'eau qu'ils fournissaient se trouva encore de beaucoup insuffisante. On ne retint que celle qui provenait des étangs, tandis que l'eau puisée dans la

[1] Ils coûtèrent 3,674,864 livres. Les dépenses pour l'entretien de la machine depuis 1691 jusqu'à 1792 se sont élevées à 7,242,750 livres.

Seine par la machine de Rennequin fut réservée pour la nouvelle résidence que le roi se faisait bâtir à Marly[1].

Louvois adopta alors un nouveau plan non moins audacieux que celui de Riquet, et qui consistait à détourner la rivière de l'Eure et de l'amener à Versailles. Il fallait pour cela creuser, entre Pontgoin et Bercher-le-Mangot, un canal de quarante mille mètres de longueur, trois mètres de profondeur et cinq mètres de largeur, et construire sur la vallée de Maintenon un aqueduc de six mille mètres de longueur, formé de deux cent quarante-deux arcades. On se mit à l'œuvre, en 1684, avec la même activité que l'on déploierait de nos jours pour quelque grande entreprise d'où dépendrait le salut ou la prospérité du pays. « Vauban calculait, dit un historien, que toutes les bêtes de somme de la Beauce, mises en réquisition, n'auraient pas suffi pour charrier les matériaux de ce gigantesque monument, matériaux qui n'existaient qu'au loin. On avait creusé un canal de douze kilomètres et à neuf écluses, d'Épernon à Maintenon par la vallée de la Guerle, tout exprès pour apporter les masses de pierre de grès. Un autre canal de trente-trois kilomètres, du Moulin-Neuf, près de Saint-Priest, jusqu'à Maintenon, fut établi pour amener la pierre à chaux. »

La dépense était peu de chose; la vie des hommes était encore moins. Trente-six mille soldats, — une armée entière, — furent employés aux terrassements. Ils furent bientôt décimés par les fièvres pernicieuses; mais quoi! leur vie n'était-elle pas au roi? « On employait, dit Mme de la Fayette, des troupes à ce prodigieux dessein, *pour avancer de quelques années les plaisirs du roi,* et on le faisait avec moins de dépenses et moins de temps qu'on n'eût osé l'espérer. La quantité des maladies que cause toujours le remuement des terres mettait les troupes qui étaient campées à Maintenon, où était le plus fort du travail, hors d'état d'aucuns services; mais cet inconvénient ne paraissait digne d'aucune attention, au sein de la tranquillité dont on jouissait. »

Et Mme de Sévigné s'exprimait ainsi dans une lettre à Bussy-Rabutin, datée du 12 novembre 1678 : « Le roi veut aller à Versailles, mais il semble que Dieu ne le veuille pas, par l'impossibilité de faire que les bâtiments soient en état de le recevoir, et par la mortalité prodigieuse des ouvriers, dont on emporte toutes les nuits des chariots pleins de morts. On cache cette triste marche pour ne pas effrayer les ateliers et ne pas décrier l'air de ce *favori sans mérite.* Vous savez ce bon mot de Versailles. »

Tandis que des femmes infligeaient à l'obstination ruineuse et inhumaine de Louis XIV ces blâmes sévères et mérités, il se trouva un homme, un poète illustre, pour se pâmer niaisement d'admiration devant une entreprise qui engloutissait en pure perte des centaines de millions, et coûtait la vie à des milliers d'hommes. Jean Racine écrivait le 4 août 1687 à son ami Despréaux : « J'ai fait le voyage de Maintenon, et je suis fort content des ou-

[1] Voir au chapitre suivant.

vrages que j'y ai vus : ils sont prodigieux et dignes, en vérité, de la magnificence du roi. Les arcades qui doivent joindre les deux montagnes vis-à-vis de Maintenon sont presque faites : il y en a quarante-huit; elles sont bâties pour l'éternité. Je voudrais qu'on eût autant d'eau à faire passer dessus qu'elles sont capables d'en porter. Il y a là plus de trente mille hommes qui travaillent. »

Finalement, la guerre survint en 1688. Le roi eut besoin de ses soldats, et l'on profita de cette occasion pour suspendre « sans honte » les travaux, qui ne furent jamais repris. On en revint alors à des moyens moins grandioses, mais aussi moins coûteux et plus praticables, auxquels on eût toujours dû se tenir. Les ingénieurs ne s'appliquèrent plus qu'à réunir les eaux des étangs, des sources et des petites rivières qui se trouvaient à leur portée. En outre, « par un vaste système de rigoles et d'aqueducs souterrains, présentant un développement de cinquante lieues, on parvint à recueillir et à transporter à Versailles les eaux de pluie et de fonte de neige qui tombent sur une surface de huit à neuf lieues de long sur trois ou quatre de large[1]. » On ne parvint pas ainsi à fournir aux jardins de l'eau à discrétion, comme on l'eût souhaité; mais on en eut autant qu'il en fallait pour remplir les bassins et faire jouer les cascades et les fontaines aux jours de gala; ce qui, eu égard à la multitude de ces pièces, était plus encore qu'on n'aurait dû raisonnablement prétendre.

On fait communément honneur, soit à Mansard, soit à le Nôtre, de la savante distribution des eaux de Versailles et des admirables effets hydrauliques qui en résultent, tandis que le véritable auteur de ces merveilles, Pierre de Francine, est resté tout à fait inconnu. Ce Pierre de Francine était le petit-fils de l'ingénieur Francini, que Marie de Médicis avait fait venir de Florence pour décorer le jardin et les terrasses de Saint-Germain[2]. Son père, Jean-Nicolas de Francine (on avait déjà francisé son nom), fut également attaché à la cour sous Louis XIII et sous Louis XIV, avec le titre d'*intendant de la conduite des eaux,* et lui transmit cette charge, où il ne manqua point d'occasions de se distinguer. Il débuta par la célèbre grotte de Thétis, dont nous avons raconté l'histoire dans le chapitre précédent, et « dans laquelle, dit M. le Roi, les effets d'eau les plus extraordinaires venaient se mêler aux sons harmonieux de l'orgue et aux chefs-d'œuvre de la sculpture.

« Depuis ce moment, ajoute le même auteur, Pierre de Francine ne cessa pas un instant, pendant tout le règne du grand roi, de diriger, sous le titre d'*ingénieur pour les mouvements des eaux et ornement des fontaines,* les conduites des eaux de Versailles. » Ajoutons que Louis XIV ne se montra pas plus ingrat envers cet habile homme qu'envers le Nôtre, Mansard, la Quintinie et tous les autres artistes qui concoururent à la création et à l'embellissement de ses résidences. Il le combla d'honneurs et de présents, et

[1] *Histoire de Mme de Maintenon,* par M. de Noailles, t. II.
[2] Voyez liv. II, chap. VIII.

son fils est désigné, dans un acte daté de 1732, sous les noms et titres de « Messire François-Henri de Francine, comte de Villepreux, seigneur de Grand-Maison et autres lieux, intendant général des fontaines de France, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis. »

Il ne reste plus rien aujourd'hui de l'ancienne machine de Marly et des différents systèmes imaginés pour fournir de l'eau à Versailles. Cette ville est largement approvisionnée par la puissante machine commencée en 1855 et achevée en 1859. Cette machine se compose de six roues à palettes, dites « roues de côté », qui prennent l'eau aux deux tiers de la chute obtenue par le barrage créé en cet endroit. Chaque roue mène quatre pompes aspirantes et foulantes à piston plongeur. L'eau, alternativement aspirée et refoulée, est dirigée dans deux conduites latérales qui se réunissent sur la montagne pour gagner l'aqueduc de Marly, construit par Mansard. Des torrents d'eau sont ainsi élevés à cent soixante mètres de hauteur verticale, sur un parcours de quinze cents mètres de tuyaux. En dehors des travaux de mines, c'est la plus grande élévation d'eau que l'on connaisse. L'eau, montée sur l'aqueduc, se rend dans les réservoirs des Deux-Portes, d'où elle est amenée à Versailles. La nouvelle machine de Marly ne satisfait pas seulement aux services publics et privés de la ville, elle assure encore le jeu des grandes eaux du parc, exclusivement alimentées naguère par les sources et les étangs des environs.

Louis XIV n'était pas encore installé à Versailles, que déjà il se prit à redouter la fatigue et l'ennui de la vie d'apparat qu'il lui faudrait mener dans cet olympe de marbre, de jaspe, d'or et de verdure, et il voulut avoir auprès du grand palais et de ses immenses jardins un palais et un jardin beaucoup plus petits, un *retiro*, pour y passer, quand bon lui semblerait, une journée ou deux en simple grand seigneur, avec sa famille et quelques personnes de choix. Il avait acheté, en 1663 et 1665, des religieux génovéfins les fiefs et fermes du petit village de Trianon. Ce village avait été aussitôt rasé, et son territoire enclavé dans le grand parc.

Ce fut là, à l'extrémité du bras septentrional du grand canal, qu'on éleva le galant *palais de Flore*. « D'abord, dit Saint-Simon, maison de porcelaine à aller faire des collations, agrandie après pour y pouvoir coucher, enfin palais de marbre et de porphyre avec des jardins délicieux. » Ce que Saint-Simon appelle « maison de porcelaine » était un pavillon décoré selon le goût, alors tout nouveau et d'autant plus vif, que l'importation de quelques spécimens de l'industrie et de l'art chinois par les missionnaires avait fait naître en France. A défaut des porcelaines, on avait imité avec du stuc et des faïences les couleurs, les dessins et le vernis de la céramique du Céleste Empire. Ce pavillon « fut regardé par tout le monde comme un enchantement, dit Félibien; car, n'ayant été commencé qu'à la fin de l'hiver, il se trouva fait au printemps, comme s'il fût sorti de terre avec ses jardins remplis de fleurs, d'orangers et d'arbrisseaux verts. » Les vases de fleurs, les caisses d'orangers, les bassins et les fontaines qui décoraient les jardins

étaient, ainsi que le reste, autant de chinoiseries. Les stucs avaient été exécutés par des religieux de Charenton appartenant à l'ordre des Carmes déchaussés; les vases et les carreaux de faïence provenaient des fabriques de Lisieux. On avait élevé dans le jardin une vaste serre en charpente, véritable jardin d'hiver où des orangers, des citronniers et des grenadiers croissaient en pleine terre, entourés de haies de myrtes et de jasmins, et où le jardinier Lebouteux avait réuni, sous la direction de la Quintinie, des fleurs de toutes saisons. En 1674, Colbert écrivait sur son journal : « Visiter souvent Trianon; voir que Lebouteux ait des fleurs pour le roi tout l'hiver; qu'il ait le nombre de garçons auquel il est obligé, et le presser d'achever tous les ouvrages de l'hiver. Il faut me rendre compte toutes les semaines des fleurs qu'il aura. »

La fantaisie du roi pour cette bizarrerie, qui avait coûté, seulement en maçonnerie, 155 000 livres, ne dura que quelques années. En 1687, Mansard reçut l'ordre d'abattre la maison de porcelaine et de construire à la place le palais qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de Grand Trianon. Ce palais est dominé par les bosquets de la partie nord du petit parc de Versailles. Il se trouve sur une terrasse circulaire, ornée d'un bassin avec jets d'eau, et fermée par deux grilles donnant sur des escaliers à rampes douces et à larges marches. A droite et à gauche étaient le grand et le petit boulingrin, destinés jadis à recevoir des fleurs de toute saison que l'on renouvelait chaque semaine, afin de les montrer toujours dans leur fraîcheur. Le jardin du Grand Trianon est un des derniers et des meilleurs ouvrages de le Nôtre, qui sut, dans cet espace de peu d'étendue, tirer très habilement parti des pentes du terrain. Sur la ligne normale des bâtiments, qui n'a que cent quatre-vingt-dix mètres, il établit deux parterres l'un au-dessus de l'autre, puis un bosquet, et dans la partie la plus basse une double pièce d'eau. Il sépara le parterre inférieur de la terrasse qui fait face au canal par un autre bosquet très petit, et deux massifs plus considérables furent disposés de façon à ménager la surprise d'une très belle salle de verdure, dite salle des Marronniers. Cette salle, qui s'étend sur un plan légèrement incliné, était bordée sur son côté le plus bas par une avenue ornée d'une cascade. Le reste de l'enclos, dont la superficie mesure vingt-quatre hectares, n'était qu'un parc percé d'un grand nombre d'allées. Celles-ci étaient cependant interrompues par des salles et des cabinets décorés de bassins, de vases et de statues. Le jardin et le parc furent replantés en 1776, et le dessin en fut notablement simplifié.

Louis XIV montra pendant quelque temps pour cette résidence, relativement si modeste, un goût très vif que partageaient les princes et les princesses de sa famille, heureux de tout ce qui faisait diversion aux éternelles cérémonies du grand château. A Versailles, on s'ennuyait; ici il était possible de s'amuser. Dangeau décrit ainsi une des parties de plaisir qui se renouvelèrent assez fréquemment à Trianon, et que le roi encourageait par sa présence. « Le 10 juillet 1699, Louis XIV s'établit sur la terrasse de

Trianon qui regarde sur le canal, et y vit *embarquer* Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne et toutes les princesses. Après le souper, Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne se promenèrent jusqu'à deux heures après minuit dans les jardins; après quoi, Monseigneur alla se coucher. Madame la duchesse de Bourgogne monta en gondole avec quelques-unes de ses dames, et madame la duchesse dans une autre gondole, et demeurèrent sur le canal jusqu'au lever du soleil. Puis madame la duchesse s'alla coucher; mais madame la duchesse de Bourgogne attendit que Mme de Maintenon partît pour Saint-Cyr. Elle la vit monter en carrosse à sept heures et demie, puis elle s'alla mettre au lit. »

Après cette année 1699, Louis XIV cessa de venir coucher à Trianon; il s'y montra plus rarement, et ne tarda pas à délaisser complètement ce séjour, qui l'avait d'abord tant charmé. Avant de quitter Versailles, nous aussi, pour suivre l'inconstant monarque dans le nouveau paradis qu'il s'était donné, jetons un regard sur une autre résidence presque royale, dont tout vestige a disparu hormis son nom, qui désigne encore aujourd'hui un des quartiers de la ville neuve : le quartier de Clagny. La terre de Clagny avait appartenu successivement à plusieurs seigneurs, entre autres au célèbre architecte Pierre Lescot, abbé de Clermont; elle était devenue la propriété de l'hospice des Incurables de Paris, lorsque Louis XIV en fit l'acquisition, le 30 novembre 1665, pour le prix de 75 000 livres, et en fit don à Mme de Montespan. En 1674, Mansard fut chargé d'y élever, aux frais du roi, un château que les descriptions qui nous en restent nous représentent comme une merveille d'élégance et de richesse. C'était un autre petit Versailles : même ordonnance, même orientation. Quant aux jardins, ce fut, comme on le pense bien, l'affaire de le Nôtre, qui eut ordre de s'y surpasser. Il fit observer que l'espace était trop restreint pour y faire quelque chose de bien. Cette difficulté fut bientôt levée. Louis XIV acheta le domaine de Glatigny, contigu à celui de Clagny et beaucoup plus étendu, et le Nôtre put donner un libre essor à son génie. Les travaux avaient été commencés en 1774. Le 7 août 1775, Mme de Sévigné écrivait à sa fille : « Nous fûmes à Clagny : que vous dirai-je? c'est le palais d'Armide. Le bâtiment s'élève à vue d'œil, les jardins sont faits. Vous connaissez la manière de le Nôtre; il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien; il y a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses; on s'y promène; ce sont des allées où l'on est à l'ombre; et pour cacher les caisses, il y a des deux côtés des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets; c'est assurément la plus belle, la plus surprenante et la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer; on aime fort ce bois. »

Du côté de l'avenue de Saint-Cloud, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le lycée de Versailles, se trouvaient les écuries et la ménagerie. Cette ménagerie se peupla d'une foule d'animaux que les courtisans s'empressèrent à l'envi d'offrir à la favorite. « Dangeau, dit encore Mme de

Sévigné dans une lettre du 18 novembre 1676, a voulu donner des présents aussi bien que Langlée; il a commencé la ménagerie de Clagny; il a ramassé pour deux mille écus de toutes les tourterelles les plus passionnées, de toutes les truies les plus grasses, de toutes les vaches les plus pleines, de tous les moutons les plus frisés, de tous les oisons les plus oisons, et fit hier passer en revue tout cet équipage, comme celui de Jacob, que vous avez dans votre cabinet de Grignan. »

M. le Roi nous apprend que l'acquisition des terres de Glatigny et de Clagny et la construction du château et de ses dépendances, en y comprenant les jardins, coûtèrent ensemble 2 861 728 livres 7 sous 8 deniers.

Après la mort de Mme de Montespan, Clagny passa à son fils le duc du Maine, puis au comte de Toulouse; après celui-ci, au comte d'Eu; enfin, en 1766, par voie d'échange, à la dauphine Marie-Josèphe, qui mourut l'année suivante. Clagny revint alors à la couronne, et Louis XV le fit détruire de fond en comble.

CHAPITRE VI

MARLY

« Le roi, lassé du grand et de la foule, dit Saint-Simon, se persuada qu'il voulait quelquefois du petit et de la solitude. » C'était déjà sous l'influence de cette idée qu'il avait fait faire Trianon. Mais Trianon n'était qu'une annexe de Versailles. Louis XIV n'y pouvait oublier les pompes de la royauté... Et puis, à l'époque dont il s'agit, c'est-à-dire en 1676, l'astre de Mme de Montespan commençait à pâlir, et celui de Mme de Maintenon se levait à l'horizon. Veuve de Scarron, qui ne l'avait épousée toute jeune que pour lui servir de père, elle venait d'être nommée gouvernante des enfants légitimés de Louis XIV, et déjà ce prince subissait l'ascendant de ses grâces sévères, de son esprit et de sa haute piété. Il trouvait des charmes à la vertu, à la modération, à la simplicité. Il songeait qu'à quarante-cinq ans un roi peut « se ranger » comme un simple mortel; il se sentait gagné par la lassitude et par la satiété; il rêvait une chaumière et le cœur de Mme de Maintenon. Il se mit en conséquence à chercher, aux environs de Versailles et de Saint-Germain, un site agreste et désert, un « endroit écarté » où il pût méditer en paix sur la vanité des grandeurs humaines et goûter, auprès d'une femme sérieuse, un bonheur exempt de regrets. Il voulait en outre, — car il se connaissait assez lui-même pour ne pas compter beaucoup sur la solidité de ses nouvelles dispositions, — il voulait pour son ermitage un lieu « qui ne lui permît pas de songer à rien faire ». Aussi refusa-t-il de s'arrêter sur les coteaux pittoresque de Luciennes (ou Louveciennes), dans la crainte de succomber aux tentations de cette nature enchanteresse. « Il trouva derrière Luciennes, continue Saint-Simon, un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par les marécages, sans aucune vue, enfermé de collines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une des collines, qui s'appelait Marly. Cette clôture sans vue ni moyen d'en avoir fit tout son mérite; l'étroit vallon, où on ne pouvait s'étendre, y ajouta beaucoup... »

Le raisonnement du grand roi était étrange, il faut l'avouer. Un autre eût

choisi une belle vue, un pays fertile, déjà orné par l'abondance et par la variété de ses aspects, de telle sorte que l'art n'eût presque rien à faire pour créer une résidence agréable. Il était évident qu'en donnant, au contraire, la préférence à un sol ingrat, à un espace resserré et mal commode, Louis XIV se préparait, à Marly comme à Versailles, des difficultés à vaincre; que, loin de se mettre dans l'impossibilité de rien faire, il se donnait tout à faire et se plaçait même sur un gouffre à engloutir des millions. Ses architectes et ses familiers virent tout de suite ce qui allait arriver; mais les premiers n'étaient pas gens à lui faire entrevoir les conséquences d'une folie qui devait les enrichir, et qu'ils se promettaient *in petto* d'encourager de leur mieux quand le moment serait venu, et les seconds étaient trop bien façonnés à leur rôle de courtisans pour hasarder la plus timide objection : quand le maître avait parlé, ils ne savaient qu'applaudir.

« L'ermitage fut fait, dit encore Saint-Simon : ce n'était que pour y coucher trois nuits, du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine de courtisans en charge, les plus indispensables; peu à peu l'ermitage fut augmenté. D'accroissement en accroissement, les collines furent taillées pour faire place et y bâtir, et celles du bout légèrement emportées pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin en bâtiments, en jardins, en eaux, en aqueducs, en ce qui est si curieux sous le nom de *machine de Marly,* en parcs, en forêts ornées et enfermées, en statues, en meubles précieux, en grands arbres qu'on y a apportés sans cesse de Compiègne et de bien plus loin, dont les trois quarts mouraient, et qu'on remplaçait aussitôt, en allées obscures subitement changées en d'immenses pièces d'eau où l'on se promenait en gondole, en remises, en forêts à n'y pas voir le jour dès le moment qu'on les plantait, en bassins changés cent fois, en cascades de même, en figures successives et toutes différentes, en séjours de carpes ornés de dorures et de peintures les plus exquises, à peine achevés, rechangés et rétablis par les mêmes maîtres une infinité de fois ; que si on ajoute les dépenses de ces continuels voyages qui devinrent enfin égaux aux séjours de Versailles, souvent presque aussi nombreux, et tout à la fin de la vie du roi, le séjour le plus ordinaire, on ne dira pas trop sur Marly en comptant par milliards. »

Ce tableau est peut-être un peu chargé. Cependant les mémoires des architectes, annotés de la main du roi, prouvent que les appartements, les bosquets, le parc et les bassins de Marly furent défaits et refaits un grand nombre de fois, et qu'on les remaniait encore en 1696, c'est-à-dire une dizaine d'années après qu'ils avaient été commencés. Il suffit d'ailleurs de parcourir les descriptions et de considérer les dessins et les plans qui en ont été conservés, pour reconnaître dans cette *cabane,* dans cet *ermitage,* dans ce *rien,* la demeure du prince le plus orgueilleux et le plus prodigue qui fut jamais : un second Versailles, moins imposant par la masse de ses édifices et par les proportions de ses jardins, mais qui ne le cédait point au premier par le luxe de sa décoration.

Un mot d'abord des bâtiments, qui étaient un chef-d'œuvre d'architecture, et plus encore un chef-d'œuvre d'adulation. Chacun sait que Louis XIV avait pris modestement pour emblème le soleil, avec la devise : *Nec pluribus impar,* — dont le sens, soit dit en passant, ne m'a jamais semblé très clair. Déjà les poètes et les artistes à ses gages avaient renchéri en mainte occasion sur cet ambitieux symbolisme, en le représentant avec les attributs d'Apollon. Mansard les surpassa tous : il imagina de faire de Marly le palais du Soleil. Au milieu, le pavillon royal, avec son vaste salon octogone qui s'élevait à la hauteur totale de l'édifice, et dont la voûte, ornée d'un large soleil d'or, était soutenue par les quatre Saisons.

Verque novum stabat cinctum florente corona ;
Stabat nuda Æstas, et spicea serta gerebat ;
Stabat et Autumnus, calcatis sordidus uvis,
Et glacialis Hyems canos hirsuta capillos.

A droite de ce pavillon, un bâtiment que l'on désignait sous le nom de *demi-lune,* à cause de sa forme semi-circulaire, rappelait le croissant de Phœbé. Là devait loger la reine, — ou celle qui la remplaçait, — avec les princesses et les dames du plus haut rang. A gauche, deux autres bâtiments privilégiés, dont la signification allégorique n'est pas aisée à deviner, faisaient pendant à la demi-lune. On les appelait les *pavillons des Seigneurs.* Ils étaient joints par un grand mur sur lequel Rousseau peignit à fresque, en manière de décor ou de *trompe-l'œil,* un paysage orné d'architecture. C'était la *perspective* dont il est si souvent parlé dans Saint-Simon. Enfin, de chaque côté du jardin, en avant du château royal, étaient alignés six petits pavillons carrés figurant les douze heures du jour, ou les douze constellations que le soleil semble traverser dans le cours de l'année. Ces douze pavillons devaient être occupés par les élus que Sa Majesté daignerait admettre à partager ses délassements champêtres. Nous dirons tout à l'heure quels étaient ces délassements. Des berceaux en treillage, où des tilleuls entrelaçaient leurs branches, reliaient les pavillons entre eux et avec la *demi-lune* d'une part et les *Seigneurs* d'autre part. Une double galerie, également en treillage, avec des arcades fermées à hauteur d'appui par des haies en charmille, longeait intérieurement les deux rangées de pavillons et encadrait les grands parterres situés en avant du château. Extérieurement se trouvaient : à droite, le bosquet de Louveciennes ; à gauche, le mail et les bosquets de Marly et des Sénateurs.

On arrivait au château par la grille royale, qui s'ouvrait sur un vaste rond-point entouré en partie par des écuries et des communs, en partie par un mur de charmilles. Une belle avenue conduisait de là dans une vaste cour circulaire formée par les bâtiments de la dumi-lune et par les logements des gardes; puis l'avenue s'élargissait devant la façade occidentale du château. Les murs qui bornaient les jardins à l'est et à l'ouest allaient se rapprochant vers le nord, et se terminaient par deux gros piliers surmontés

de piédestaux et réunis par une maçonnerie avec balustrade à jour. Au sud, derrière le château, il n'y avait plus qu'un parterre dominé par un coteau boisé qui faisait partie du parc. C'est sur la pente rapide de ce coteau que fut établie la fameuse *rivière* citée par les contemporains comme « la plus grande beauté de Marly ». Cette rivière, on pourrait dire ce torrent, était une large nappe d'eau fournie par la machine, et tombant en cascade sur soixante-trois gradins de marbre; elle alimentait, en passant par des conduits souterrains, les pièces d'eau, « plus nombreuses en ce petit espace qu'en aucun lieu du monde. » Devant le château on voyait d'abord un bassin rectangulaire, et de part et d'autre, cachés dans les massifs de verdure, deux bassins circulaires appelés, l'un le Miroir du roi, l'autre le Miroir de la reine. Ces bassins, ornés de groupes en marbre, entourés de grilles dorées et revêtus de carreaux de porcelaine, étaient les « séjours de carpes » dont parle Saint-Simon. En avançant toujours vers le nord, on rencontre, au milieu d'un vaste parterre entouré d'ifs taillés, la pièce des Quatre-Gerbes; puis, dans un autre parterre plus bas que le précédent, la pièce de la Grande Gerbe, appelée aussi pièce du Miroir, parce que sa forme était assez semblable à celle d'une belle glace de Venise. L'eau tombait en cascade dans ce bassin par cinq degrés élégamment découpés. Enfin, de l'autre côté de la maçonnerie à balustrade dont j'ai parlé plus haut, et par conséquent en dehors du jardin, se trouvait un dernier bassin demi-circulaire, connu par les habitants de Marly sous le nom de l'Abreuvoir, et qui est le seul reste de tant d'ouvrages magnifiques.

Plus de cent trente statues, groupes ou vases en bronze et en marbre, exécutés par Coysevox, Girardon, Coustou, Guérin, Hardy, Sarrazin, Lepautre, Mazeline, Barrois, décoraient les jardins de la *maisonnette* du grand roi. On y voyait, selon la mode de l'époque, les divinités de la mythologie associées aux plus célèbres personnages de l'histoire romaine. Le bosquet de Marly avait pour habitants Bacchus, Sémélé, Diane, Vénus, Circé, Caton, Cicéron, Papyrius Cursor, Valerius Publicola et Junius Brutus; le bosquet de Louveciennes renfermait la *salle des Muses,* consacrée aux neuf Sœurs, et les *bains d'Agrippine,* où la farouche Lucrèce s'étonnait d'avoir pour compagnes la digne mère de Néron et l'indigne épouse de Marc-Aurèle; dans les *salles vertes,* situées au bas de la seconde rampe, Neptune et Flaminia, Apollon et Drusus, Cléopâtre et Fabius s'offraient tour à tour aux yeux du promeneur. Deux chevaux ailés, montés par des Renommées, ornaient les piédestaux élevés de chaque côté de l'Abreuvoir; et, devant le perron du château, deux autres chevaux se cabraient, tenus en main par de vigoureux écuyers. Ce sont ces deux derniers chevaux, sculptés par Coustou, qui figurent aujourd'hui à l'entrée des Champs-Élysées, et que l'on connaît sous le nom de *chevaux de Marly.*

L'architecte Druzé, qui dessina les jardins de Marly, était un disciple de le Nôtre. Celui-ci dut en examiner les plans; on se rappelle que Louis XIV lui fit visiter en détail ces jardins lorsqu'ils étaient à peu près achevés, et

VUE DU CHATEAU ET DU PARC DE MARLY

il est probable que plusieurs des changements qui y furent exécutés ensuite le furent d'après ses observations. On peut donc faire honneur au célèbre artiste d'une œuvre où l'inspiration de son génie n'est pas moins visible que dans celles qui ont immortalisé son nom. J'ajouterai que nulle part son style ne revêtit une forme plus noble, plus élégante et plus harmonieuse. Aussi les amis des arts doivent-ils déplorer la disparition des jardins de Marly, qui furent une des plus belles créations de l'école française.

Ce fut en 1686, c'est-à-dire peu de temps après sa complète installation à Versailles, que Louis XIV commença, d'après l'abbé de Choisy, à aller souvent à Marly. Bientôt ces voyages devinrent une habitude régulière, un des actes rigoureusement périodiques dont se composait la vie du grand roi. On partait chaque semaine pour Marly le mercredi, et l'on en revenait le samedi, afin que le roi pût entendre la messe dans sa paroisse. Louis XIV n'allait pas seul à son ermitage; il ne se contentait même pas, comme il l'avait d'abord projeté, « d'une douzaine de courtisans en charge »; mais il n'emmenait pas non plus toute la cour. Il choisissait chaque fois ceux qui devaient l'accompagner, et cet honneur était le plus grand que l'on pût obtenir. Être *des Marly,* comme on disait alors, c'était faire partie de l'intimité, et cette faveur insigne, accordée ou refusée, était le signe de la bienveillance ou du mécontentement du maître, qui y trouva un nouveau et puissant moyen d'action sur la foule à la fois orgueilleuse et servile de ses courtisans.

A Versailles, à Paris, à Saint-Germain, il suffisait d'avoir ses entrées au château pour approcher le roi, pour lui parler. Pour aller à Marly, il fallait demander une invitation spéciale, et s'exposer à l'affront d'un refus. La veille du départ, tous les aspirants défilaient devant Sa Majesté et lui disaient, en s'inclinant jusqu'à terre : « Sire, Marly! » Le roi ne répondait point, et les élus n'étaient nommés que le soir, au grand couvert du souper. Il emmenait les invités dans ses carrosses. « Le valet de chambre Bontemps, dit l'abbé de Choisy, les logeait deux à deux dans chaque pavillon. On y trouvait tout ce qui était nécessaire à la toilette des femmes et même des hommes. Quand les femmes étaient nommées, les maris y allaient sans demander. »

« A Marly, dit Pitre-Chevalier, le roi voilait sa majesté, le soleil déposait ses rayons, le dieu voulait bien se faire homme. Tout ce qui était du voyage avec lui pouvait le voir se lever et se coucher, manger et boire, tirer et courre le cerf, donner des biscottes à ses chiens et à ses carpes, jouer au mail, à la paume et à l'escarpolette. Bien plus, lorsqu'il allait parcourir ses jardins, on le suivait le chapeau sur la tête : *Le chapeau, messieurs!* disait-il à haute voix; et il eût trouvé mauvais qu'on ne se couvrît pas, car il fallait toujours et partout obéir. Bien plus encore, à son retour au château, lui parlait qui voulait, depuis le marchepied de son carrosse jusqu'au bas de son petit degré. Au premier rang des plaisirs de Marly, il faut placer le lansquenet, que le roi aimait passionnément. Il fallait donc l'aimer comme

lui, et jouer gros jeu. Or les pères et les fils de famille se ruinaient bel et bien aux Marly, à moins que Sa Majesté ne daignât payer leurs dettes [1]. » Saint-Simon nous dit que le jeu était presque continuel à Marly; on jouait à la grande table en commun, ou à de petites tables séparées, qu'on enveloppait de paravents, de manière à faire de petits cabinets dans la grande pièce.

On dansait aussi beaucoup. Le roi donnait des bals masqués, et on l'y voyait avec une robe de gaze par-dessus son habit de drap d'or. Il lui arriva d'obliger des octogénaires à danser pour le divertir. Mais ces actes de tyrannie ne lui étaient pas habituels; il se montrait d'ordinaire très affable avec ses invités, et surtout très galant avec les dames, auxquelles il faisait tirer des loteries pour avoir l'occasion de leur offrir de riches cadeaux.

Les jeux d'adresse, les visites aux carpes, la chasse, la promenade dans le jardin et dans le parc étaient les amusements de la journée. Louis XIV ne voulait point qu'on s'ennuyât à Marly, ni surtout qu'on le laissât voir ou qu'on fît mine de ne pas s'accommoder de ce qui lui convenait. Comme il était doué d'un tempérament robuste, qu'il ne craignait ni la pluie, ni le vent, ni le froid, ni le chaud, et qu'il ne s'enrhumait point dans les courants d'air, quiconque l'approchait devait supporter ces inconvénients *regis ad exemplar*, et un courtisan qui se fût permis de tousser ou d'éternuer entre deux fenêtres ouvertes eût encouru son mécontentement. Ses filles et Mme de Maintenon ne le trouvaient pas, sur ce point, plus indulgent qu'il ne l'eût été pour des servantes. « En carrosse, le roi, qui aimait l'air, dit Saint-Simon, voulait toutes les glaces baissées, et aurait jugé fort mauvais qu'une dame tirât le rideau contre le soleil, fût-elle princesse du sang : on ne devait seulement pas s'en apercevoir. Se trouver mal était un démérite à ne plus revenir. Mme de Maintenon ne put gagner aucun privilège aux voyages de Marly : en quelque état qu'elle fût, il fallait aller comme tout le monde, et suivre à point nommé, et se trouver rangée avant que le roi entrât chez elle; » et elle fit bien des courses « dans une position à ne pas faire marcher une servante ». Donc les invités se le tenaient pour dit, et il n'était pas de position si désagréable qu'ils n'acceptassent le plus gaiement du monde. On se promenait dans les jardins par une pluie battante : un gentilhomme gascon, voulant se faire distinguer, affectait de ne point prendre garde à l'eau qui ruisselait sur ses habits. « Eh! Monsieur, lui dit le roi, rangez-vous donc sous les arbres. — Oh! Sire, repartit le gascon, la pluie ne mouille pas! » On dit depuis lors proverbialement à la cour : « La pluie ne mouille pas à Marly. »

Louis XIV apprit à Marly la plupart des revers politiques et des malheurs de famille qui assombrirent les dernières années de sa vie, et la sensibilité de l'homme y livra de rudes assauts à l'orgueil du monarque; mais l'orgueil eut le dessus. Vingt-six heures après la mort de Monsieur, frappé d'apoplexie à la suite d'une scène violente qu'il avait eue avec lui, « il se prit à

[1] *Musée des familles*, 2e série, t. IV.

faire des jeux lui-même pour divertir madame la duchesse de Bourgogne, et ordonna au duc de Bourgogne d'ouvrir le brelan. »

Pendant la régence, Marly fut abandonné. Louis XV n'y fit que deux ou trois séjours par an; Louis XVI réduisit encore ces voyages dispendieux. M. de Noailles, alors gouverneur de Saint-Germain et de Marly, prêtait les pavillons à des gentilshommes de ses amis, qui venaient s'y installer pendant la belle saison et disposaient du mobilier et de la vaisselle du roi, sous la condition de rendre les objets en bon état ou de les remplacer s'ils étaient brisés ou détériorés. La révolution trouva là des hôtes qu'elle dispersa. Les statues furent enlevées et transportées dans les musées et jardins publics de Paris, principalement dans le jardin des Tuileries. Le château, les jardins et le parc furent vendus en l'an IV au citoyen Sagnier, qui établit dans l'habitation favorite de Louis XIV, une filature, démolit les pavillons et combla les pièces d'eau. Ce Sagnier fit de mauvaises affaires, et sa propriété tomba aux mains de ses créanciers, qui la revendirent au gouvernement impérial. Napoléon songea, dit-on, un instant à relever Marly; mais il recula devant les dépenses énormes qu'eût occasionnées cette inutile restauration; il prit le parti d'abattre ce qui restait encore du château, et se contenta de venir de temps en temps chasser dans l'ancien parc, qui n'a reçu depuis aucune autre destination spéciale.

Quelques lambeaux des communs, de la demi-lune et des bâtiments des Seigneurs; les fondations du pavillon Royal rasées au niveau du sol; deux bassins circulaires (le Miroir du roi et le Miroir de la reine), où les femmes du village viennent laver leur linge; enfin un vaste espace où les ondulations symétriques du terrain rappellent la distribution des parterres et des grandes pièces d'eau, et qu'encadrent encore des tronçons d'allées et des massifs de grands arbres, impassibles et florissants témoins des vicissitudes humaines: tels sont, avec l'Abreuvoir, qu'alimente une source naturelle, les vestiges encore existants d'une des plus splendides demeures qui aient jamais abrité la puissance royale. Ces vestiges sont moins apparents, remarque un écrivain de nos jours, que les ruines de telle cité orientale disparue depuis deux à trois mille ans. C'est que, dans les sociétés comme dans la nature, les forces destructives se développent fatalement avec les forces productives, et que la faux ébréchée du vieux *Kronos* a trouvé parmi nous un puissant auxiliaire : le niveau des révolutions.

CHAPITRE VII

LES JARDINS SYMÉTRIQUES EN EUROPE AUX DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES. — ANGLETERRE. — HOLLANDE. — ALLEMAGNE. — ESPAGNE. — ITALIE

Le genre inauguré, ou plutôt systématisé par le Nôtre atteignit dans les jardins de Marly son apogée. Le maître alors s'était retiré, ayant fait son œuvre et conquis une autorité qui, de son vivant même, fut reconnue sans conteste, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. On se rappelle qu'il avait signalé son séjour en Italie par la création de deux villas réputées parmi les plus belles. Il fournit ensuite à l'Allemagne, à la Suède, à l'Espagne les dessins de plusieurs jardins royaux, et il alla, dit-on, en Angleterre diriger la plantation des parcs de Saint-James et de Greenwich, « monuments bien minces de son génie, » s'il faut en croire Horace Walpole.

Après lui, la faveur des *jardins français* se soutint et s'accrut encore, grâce au zèle de quelques disciples habiles et fidèles, tels que Druzé, Desgodets, Dezallier d'Argenville. Ce dernier exposa même, dans un livre orné de nombreux dessins, les préceptes que le Nôtre avait enseignés en les pratiquant, mais qu'il avait toujours négligé d'écrire. Cependant l'art dont le maître et les disciples s'étaient efforcés de fixer les règles ne pouvait échapper à la loi suprême et fatale qui condamne toute œuvre humaine à périr pour faire place à d'autres, quelquefois meilleures, souvent pires, mais en tout cas plus goûtées, par cela seul qu'elles sont autres. Car l'humanité est ainsi faite, que changer est chez elle un besoin auquel les plus belles choses du monde sont tôt ou tard sacrifiées. Peu à peu donc la tradition s'altéra; les artistes se lassèrent de copier et de recopier les modèles laissés par le Nôtre et d'effacer toujours leur personnalité derrière celle du maître; ils aspirèrent à devenir maîtres à leur tour, et en attendant qu'il s'en rencontrât d'assez hardis pour introniser un genre nouveau, ils tentèrent de perfectionner le genre classique. Si, en France, les novateurs furent d'abord retenus par le

respect d'un nom qui était une des gloires du pays, ailleurs le même sentiment du patriotisme qui les attachait à la tradition poussa bientôt les artistes à secouer le joug d'une autorité étrangère. Un peuple accepte bien pour un temps les idées et les goûts d'un autre peuple : c'est là une affaire de mode. Mais il arrive toujours un moment où l'amour-propre national reprend ses droits, aiguillonne les esprits et les fait s'ingénier à l'invention de procédés qui leur appartiennent et que leur patrie puisse revendiquer.

C'est pourquoi un voyageur qui eût parcouru l'Europe au commencement du XVIII[e] siècle eût trouvé partout des jardins symétriques, et ces jardins lui eussent offert les mêmes éléments qui entraient dans la composition des jardins français, à savoir : des berceaux et des cabinets de verdure, des baldaquins en treillage de bois ou de fer, des bosquets décorés de colonnades et de temples antiques, des bassins avec cascades et jets d'eau, des vases et des statues de marbre et de métal. Mais il eût remarqué dans le choix, dans l'ordonnance et dans la quantité de ces ornements, dans le dessin des parterres, dans le style des ouvrages d'architecture, des différences sensibles correspondant à la physionomie de chaque pays et au caractère de chaque peuple.

L'Angleterre, qui devait bientôt donner l'exemple du romantisme le plus exagéré, ne faisait que renchérir sur la froideur si souvent reprochée au style français, et semblait s'être imposé la tâche de réaliser l'idéal du genre ennuyeux. Loudon et Wise furent les chefs de cette école éminemment britannique, fille dégénérée de l'école française. Un très curieux ouvrage, imprimé en 1720, sous le titre *les Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande,* renferme des vues de plusieurs grands jardins alors célèbres, parmi lesquels je citerai seulement ceux de Wightham, au comte d'Abragdon, et de Hamstead-Marshall, à lord Craven, dans le comté de Berkes; de Long-Leate, au vicomte de Weymouth, dans le comté de Wilt, et de Badminton, au lord duc de Beaufort, dans le comté de Glocester; de Blenheim, au duc de Marlborough, dans le comté d'Oxford, et de Stowe, au duc de Buckingham. La ligne droite y règne en souveraine; d'interminables avenues rayonnent du centre du parc comme les rais du moyeu d'une roue. La ligne courbe est à peine admise comme accessoire dans ces jardins, où les parterres ne présentent que des carrés et des parallélogrammes juxtaposés à des parallélogrammes et à des carrés, sur un vaste terrain d'une impitoyable horizontalité. Ajoutez à cela de maigres allées de tilleuls et d'arbres verts, quelques bassins circulaires ou rectangulaires avec un jet d'eau en leur milieu, et vous aurez une idée du parti que le génie britannique sut tirer des conceptions de le Nôtre. Je dois cependant faire une exception en faveur de Hampton-Court, séjour favori de la reine Marie; les jardins de cette résidence étaient dessinés avec plus de recherche, et le grand parterre demi-circulaire qui s'étendait devant le château pouvait être comparé aux plus élégantes compositions de la renaissance. Mais voulez-vous connaître le chef-d'œuvre du genre classique anglais? Lisez la description suivante, donnée par William Temple, des

jardins de Moor-Park, créés par la comtesse de Bedford, et que Temple déclare être les plus parfaits qu'il ait jamais vus, « soit en Angleterre, soit ailleurs. »

« Ces jardins s'étendent, dit-il, sur la pente d'une montagne peu escarpée au haut de laquelle est posée la maison. Celle-ci est distribuée en pièces d'usage et de plaisir qui sont du meilleur goût, et sa façade est sur la largeur du jardin. Le grand salon donne au milieu d'une terrasse sablée qui peut avoir, autant que je me rappelle, environ trois cents pas de long sur une largeur proportionnée; elle est bordée de lauriers en plein vent plantés à grandes distances, et qui n'ont pas la fleur et le fruit, mais la beauté des orangers. Du milieu et de chaque bout de cette promenade, on descend par trois escaliers de pierre dans un vaste parterre divisé en compartiments par des allées sablées, et orné de deux fontaines et de huit statues distribuées dans les divers compartiments. A chaque extrémité de la terrasse il y a un pavillon, et les côtés du parterre sont bordés de deux grands portiques ouverts sur le jardin. Ces arcades sont de pierre, et ces deux portiques aboutissent à deux autres pavillons qui ont aussi leurs portiques pavés de pierre et destinés à servir de promenade à l'ombre, *n'y en ayant aucune autre dans tout le parterre.* Sur ces deux portiques sont deux terrasses couvertes en plomb et garnies de balustrades; le passage qui mène à ces promenoirs en plein air (*airy walks*) se trouve en dehors des deux pavillons qui terminent la première terrasse. La façade du portique qui regarde le midi est couverte par de la vigne... »

Le reste de la description manque un peu de clarté :

« Du milieu de ce parterre, continue William Temple, un escalier de plusieurs marches descend, de chaque côté d'une grotte à toit plat couverte en plomb, dans un jardin plus bas, rempli d'arbres à fruits qui bordent les nombreux compartiments d'un *désert très ombragé* (*wilderness which is very shaddy*). » — Voilà donc enfin de l'ombre; mais qu'était-ce que ce désert planté d'arbres fruitiers et divisé en compartiments? — « Là toutes les allées sont d'arbres verts. » — Comment les allées pouvaient-elles être d'arbres verts, puisque les compartiments étaient bordés d'arbres fruitiers? — « La grotte est ornée de figures en rocaille, de fontaines et de jets d'eau; si ce jardin bas n'était pas à l'extrémité du coteau et que son mur de clôture ne fût pas bordé d'un grand chemin qui passe à travers le parc, on aurait pu ajouter un troisième enclos d'arbres verts; mais ce défaut est réparé de l'autre côté de la maison par un jardin tout entier de cette espèce, vraiment agreste, bien ombragé et décoré par des fontaines et des ouvrages rustiques en rocaille. » — Ce dernier jardin devait ressembler assez bien à un cimetière, et compléter agréablement l'ingénieuse création de lady Bedford. Convenons qu'il fallait être pourvu d'une gaieté bien robuste pour résister à l'ennui dans un pareil séjour! Il est bon de noter que la mode de ces jardins soi-disant *à la française* se maintint sur plusieurs points de la Grande-Bretagne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, et que

le triomphe des jardins *à l'anglaise* fut plus lent dans ce pays que dans tout autre [1].

De l'Angleterre passons aux Provinces-Unies. Nous sommes ici chez un peuple plus flegmatique et plus méthodique encore que le peuple anglais. Les traits saillants de son caractère, à savoir la patience et la ténacité appliquées aux choses les plus futiles aussi bien qu'aux objets les plus sérieux; la gravité unie à la naïveté, le génie du commerce et des affaires allié au goût des sciences, des arts et de la poésie; le respect de soi-même, l'amour de l'ordre, du bien-être et de la propreté poussés jusqu'à l'excès, jusqu'à la manie : tous ces traits doivent se refléter dans les jardins des Pays-Bas; car les jardins, nous l'avons dit, sont la plus fidèle expression des idées, des mœurs et des tendances d'une nation, en même temps qu'ils donnent la mesure de son développement intellectuel et de sa prospérité. Or les Hollandais et les Flamands furent, dès le xve siècle, d'excellents horticulteurs. Leur passion pour les fleurs, aux prises avec un climat froid et humide, leur fit trouver, pour la conservation et la multiplication des plantes délicates, des artifices que les nations plus favorisées de la nature furent heureuses de leur emprunter. Nous savons qu'on leur attribue généralement l'invention des serres; on leur doit aussi l'emploi des fumiers pour réchauffer la terre et activer la végétation. « En Hollande, dit Alphonse Esquiros, l'art de l'horticulteur a créé une saison que n'avait pas indiquée la nature. L'homme a fait ici l'automne en introduisant les produits qui sont l'ornement et la couronne de cet âge de l'année. Dans la Hollande méridionale notamment, fleurissent des treilles dont la prochaine récolte est déjà retenue pour l'Angleterre. Les jardiniers des Pays-Bas ont excellé de tout temps dans l'art de hâter la maturité des fruits par le moyen des couches et des châssis [1]. » L'amateur de fleurs est un type essentiellement hollandais. Le principal objet de ses soins n'est pas, d'ordinaire, de réunir dans son jardin les plus belles plantes et d'en former un tout brillant et harmonieux. Il se renferme dans un cercle plus étroit; il s'attache exclusivement à un petit nombre d'espèces, souvent à une seule, et met toute son ambition à en rassembler toutes les variétés imaginables. Les espèces favorites des Hollandais sont la rose, la jacinthe et la tulipe, — la tulipe surtout. On a vu des fortunes considérables, longuement amassées au prix du travail le plus opiniâtre et des entreprises les plus hasardeuses, absorbées en peu de temps dans l'achat, l'entretien et le perfectionnement des tulipes, dans des luttes puériles pour la possession exclusive d'un spécimen rare; on a vu des gens probes et inoffensifs, entraînés par leur passion et sacrifiant à la vaine gloriole du triomphe l'honneur d'un nom jusque-là sans tache, poursuivre *per fas et nefas* l'objet de leur ardente

[1] Huzard, dans la note 111 du *Sixiesme lieu d'agriculture* d'Olivier de Serres, s'exprime ainsi : « ... Au reste, si l'on a généralement abandonné en France les figures taillées avec le buis, l'if, etc., je dois dire qu'en l'an X (1801), nous en avons vu encore un assez grand nombre, M. Parmentier et moi, dans les jardins en Angleterre, surtout dans les environs de Londres, et c'est dans ce pays où l'on trouve moins que partout ailleurs ce qu'on appelle en France des *jardins anglais.* »

[2] *La Néerlande et la vie hollandaise* (2 vol. in-18. Paris, 1858), t. Ier.

convoitise; on a vu enfin la ridicule comédie de ces amateurs fanatiques, acharnés à la poursuite d'un oignon phénoménal, aboutir à des dénouements tragiques.

Les jardins symétriques n'eussent-ils existé nulle part, les Hollandais les auraient certainement inventés. Le Nôtre ne pouvait rien leur apprendre à cet égard; son style dut leur paraître trop large, trop pompeux; le fait est qu'ils ne l'adoptèrent point. Plus épris du joli que du beau, de la propreté et de la correction que de la magnificence, ils s'en tinrent à leur style national, qui de nos jours résiste encore aux empiètements du genre paysager.

La Néerlande est un pays plat; les grandes agglomérations d'arbres y manquent; l'eau, en revanche, y surabonde; le sol ne se prête bien qu'à la culture des plantes herbacées. Les jardins hollandais sont donc placés sur un terrain uni et passablement nu; mais que de peines l'art de ces bonnes gens ne s'est-il pas données pour corriger la nature! Que de ressources n'ont-ils pas mises en œuvre pour varier le dessin et la décoration des jardins! Quel parti n'ont-ils pas essayé de tirer du carré, du triangle, du losange, de l'étoile, de l'ellipse et des mille combinaisons de la ligne droite et de l'arc de cercle! Au prestige du dessin ils ont ajouté celui des formes et des couleurs; la géométrie dans l'espace est venue en aide à la géométrie plane, la peinture à la sculpture, la céramique à l'architecture. Les parterres brodés brillent de l'éclat des fleurs; les allées sont sablées de rouge, de jaune, de blanc et de rose; les gazons fins et bien tondus sont d'un vert éblouissant; peu ou point de statues en marbre, mais des *bonshommes* et des *bonnes femmes* « peints au naturel », des jardiniers, des bergères, des soldats se dressent au détour des allées et semblent, les uns vous souhaiter la bienvenue, les autres vous crier : *On ne passe pas!* Si l'on ne trouve guère d'ombre sous les arbres, on peut s'asseoir à l'aise dans des galeries et dans des pavillons tantôt revêtus de carreaux de faïence, tantôt peints en rouge, en vert ou en bleu, et recouverts de tuiles vernissées qui brillent au soleil. Tout cela est d'un goût contestable; mais c'est propret, c'est coquet, c'est gai, — disons le mot, — c'est drôle; on y respire le calme... et l'humidité, mais non l'ennui.

Parmi les innombrables villas bourgeoises assises sur les rives des fleuves et des canaux, quelques nobles et puissantes familles possédaient, dans les Provinces-Unies, des résidences dont les jardins, plus somptueux et plus vastes, rappelaient le style français, qui n'était autre, au demeurant, que celui des parcs royaux et princiers, ou tout au moins aristocratiques. Nous retrouvons donc dans les jardins des Orange et des Nassau, par exemple, les parterres en terrasses, les avenues spacieuses, les longs berceaux en arcades, les portiques en treillage ou en maçonnerie ornés de vraies statues, et surtout les bassins immenses : luxe peu coûteux dans un pays où l'on a l'eau à ne savoir qu'en faire.

A côté des Pays-Bas, république de marchands, s'étend l'Allemagne, république de princes : petits princes, il est vrai, pour la plupart, mais par cela même d'autant plus jaloux d'imiter les grands et de les égaler. s'il se

peut, en magnificence. Au temps du saint-empire germanique, on citait en Allemagne des résidences dignes des rois les plus puissants. Celle de l'électeur palatin, située à Schwetzingen, entre Heidelberg et Manheim, était célèbre dans toute l'Europe[1]. En 1614, le roi de Bavière Maximilien I[er] fit construire à Munich un palais accompagné d'un parc immense, le Hofgarten, dessiné et décoré dans le goût de la renaissance. On vantait surtout ses cent vingt-huit fontaines, et sa galerie de cent vingt-cinq arcades, dont le développement mesure six cent soixante mètres. Le roi Louis fit peindre à fresque dans cette galerie, qui existe encore, des paysages et des scènes historiques. Il ne reste d'ailleurs aujourd'hui du Hofgarten qu'un grand carré planté de tilleuls et de marronniers, promenade ouverte aux habitants de la capitale bavaroise.

Les compositions de le Nôtre furent très goûtées en Allemagne pendant la seconde moitié du XVII[e] siècle et les premières années du XVIII[e]. A Munich même, le roi Ferdinand-Marie commença en 1663 le Nymphenburg, qui fut achevé par son successeur Maximilien-Emmanuel, puis modifié et embelli par le roi Maximilien-Joseph; si bien que ces jardins sont aujourd'hui, ainsi que beaucoup d'autres en Europe, mi-partie à la française, mi-partie à l'anglaise. Les eaux de la Würm y forment des canaux et deux lacs dont le plus grand renferme trois îles. Devant la façade du château s'étend un vaste bassin de l'extrémité duquel s'élance un jet d'eau de vingt-sept mètres; un autre jet d'eau, non moins élevé, a été établi au centre du grand parterre. Une multitude de cygnes animent les lacs et les bassins. La cascade de marbre, construite en 1769, la fontaine de Pan, le château des Pagodes, sont les principaux ouvrages de fantaisie qu'on admire dans ce jardin. On y remarque aussi les grandes serres construites sous Maximilien-Joseph; enfin l'on ne manque point de visiter l'ermitage bâti par Maximilien-Emmanuel, et la chapelle de Madeleine, où chaque année, le 22 juillet, des milliers de pèlerins viennent puiser l'eau d'une source à laquelle on attribue contre les maux d'yeux une efficacité miraculeuse.

A Berlin, le fondateur de la monarchie prussienne, Frédéric I[er], créa les jardins de Charlottenburg et le Lustgarten, et fit replanter le Thiergarten, qui n'était avant lui qu'une sorte de parc aux Cerfs. Il créa en outre Potsdam, le Versailles de la Prusse, qui plus tard, sous Féderic II, devait avoir aussi son Trianon : Sans-Souci. Un écrivain français, M. Hippolyte Durand, qui visita la Prusse en 1864, je crois, dit, en parlant de Potsdam : « Le lieu ne m'a rien offert qui ne me fût connu et qui ne le soit du lecteur. Qu'est-ce, en effet, que Potsdam? La seconde édition, je n'ose pas dire corrigée et embellie, de Versailles. Il y a d'abord le château. D'un côté, une belle façade se développant avec froideur et majesté; de l'autre, trois grandes ailes de pierre enfermant une cour d'honneur... Il y a une place d'armes... Il y a un parc, avec des allées droites comme les rues de Berlin, de grandes

[1] C'est probablement celle dont l'orangerie inspirait à Olivier de Serres tant d'admiration. (V. liv. II, c. VI.)

perspectives de verdure, des arbres taillés en pyramides par le ciseau des jardiniers-géomètres, des parterres dessinés au compas, des bordures en buis qui prennent toutes les figures imaginables, des orangers dans leurs caisses vertes, auxquels la rigueur du climat ne permet hors la serre que de courtes apparitions; des vases, des statues, des emblèmes, des bassins, des jets d'eau. L'eau est le triomphe de Potsdam sur Versailles. Une vraie rivière, le Havel, y fait des cascades et des lacs naturels, à bien moins de frais que la machine de Marly dans le parc du grand roi[1]! Pour terminer, il y a une ville triste, silencieuse, véritable désert pavé, éclairé, lavé, pourvu d'églises et de casernes monumentales, percé de rues, d'avenues trop longues et trop larges, qui vont aux habitants comme des vêtements d'emprunt, et où ceux-ci paraissent honteux d'habiter, mal à l'aise dans toute cette grandeur à force d'y être à l'aise. Voilà Potsdam : et qu'on me dise lequel de ces traits ne s'applique pas à Versailles[2]? »

Je ne saurais dire si ce fut le Nôtre lui-même qui fournit les plans des jardins de Potsdam, de Berlin et de Munich, bien qu'on reconnaisse dans les parties qui n'ont pas été remaniées depuis sous l'empire du goût moderne tous les caractères du style français. Quoi qu'il en soit, ce style ne tarda pas à subir sur le sol allemand des modifications très sensibles. Tandis que les Anglais semblaient prendre à tâche de le réduire en quelque sorte à sa plus simple expression, et affectaient dans leurs compositions une sécheresse de dessin dont rien ne venait égayer la froide monotonie, les Allemands, au contraire, s'ingéniaient à varier les figures et à multiplier les ornements. Ce n'étaient que parterres et bosquets en rosace et en étoile, plates-bandes brodées en fleurons et en arabesques, labyrinthes en spirale, berceaux et treillages en forme de dais et de baldaquin, portiques, colonnades, temples païens, kiosques chinois et pavillons rustiques : une décoration exorbitante qui fatiguait la vue et ahurissait l'esprit le mieux préparé à tomber de surprise en surprise. De tels jardins défient toute description. Qu'il me suffise donc de nommer, parmi les plus somptueux, outre les jardins de la résidence électorale de Schwetzingen, ceux de la *Favorite*, que l'électeur palatin possédait encore à Mayence; ceux du prince de Hesse-Cassel, à Cassel, et surtout ceux du prince-évêque de Wurtzbourg.

Lorsqu'en l'année 1700 le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, fut appelé au trône de Charles II, on put croire que quelque chose des mœurs et des arts de la France pénétrerait en Espagne avec un prince français. Mais ce prince, en prenant possession de l'Escurial, où planait encore le sombre génie de Philippe II, eut bien autre chose à faire que de bâtir des palais ou de planter des jardins : il lui fallut défendre son trône contre l'Europe coalisée. En vain d'ailleurs Louis XIV avait dit : « Il n'y a plus de Pyrénées; » la véritable barrière entre la France et l'Espagne, ce n'était pas la chaîne de montagnes qui s'étend de la Méditerranée à l'océan Atlantique : c'était la

[1] On voit que M. H. Durand partage l'erreur commune, relative à la machine de Marly.
[2] *Le Rhin allemand et l'Allemagne du Nord;* 1 vol. in-8°, Tours, 1865.

ligne de démarcation profonde, ineffaçable, qui sépare les caractères des deux races et des deux contrées. Il n'y eut donc, à l'avènement des Bourbons, rien de changé en Espagne : il n'y eut, — on me pardonnera cette paraphrase d'un mot bien connu, — qu'un Espagnol de plus. En ce qui concerne les jardins, la nature s'opposait, non moins fortement que les traditions et les mœurs du peuple, à ce que le style français se substituât en Espagne au style oriental importé par les Maures, et qui, mieux qu'aucun autre, convenait au climat, au sol, à la flore de ce pays. Aussi les rares essais de décoration à la française tentés dans quelques résidences, à Aranjuez, par exemple, ne produisirent-ils qu'un ridicule assemblage d'éléments disparates : on ne réussit qu'à parodier ce qu'on voulait imiter.

Si le Nôtre, lorsqu'il visita l'Italie, ne trouva, comme dit M. Ed. André, rien à y apprendre, il faut bien reconnaître que les Italiens n'eurent rien non plus à apprendre de lui. L'école italienne était la sœur aînée de l'école française; mais toutes deux, issues d'une commune origine, obéissaient à des tendances et répondaient à des aspirations diverses. L'accueil bienveillant que le Nôtre reçut dans la patrie du genre classique et le succès momentané qu'il y obtint ne doivent donc être considérés que comme les témoignages honorables de l'estime que l'on faisait de son génie. La majesté compassée et l'ampleur uniforme de ses compositions ne pouvaient plaire longtemps à un peuple ardent, mobile et sensuel, avide d'émotions vives, de plaisirs faciles et de jouissances toujours nouvelles.

« J'ai vu Frascati, Tivoli, Castelgandolfo, Albano, toutes les villas des environs de Rome, écrivait l'abbé de B. à l'auteur du poème sur *la Nature champêtre*[1]. Les jardins de le Nôtre, qu'on voit d'un coup d'œil, n'offriraient qu'une triste solitude, une ennuyeuse uniformité, si Paris ou la cour et un peuple de statues ne les animaient pas. Les Italiens ont senti cet inconvénient, et l'ont évité. Rien n'est plus varié que leurs jardins. Chaque partie, bien dessinée, fait seule un tout très agréable en lui-même, mais sans liaison, sans rapport combiné avec les parties qui l'environnent. Il n'y a de commun entre la manière des Italiens et la nôtre que celle dont ils placent le parterre, qu'ils mettent toujours en face de la maison, et qu'ils proportionnent ainsi à l'ensemble de l'édifice. Cependant, si un reste auguste de l'aqueduc de Néron ou des murs des jardins de Salluste se trouve au bout du parterre, on n'a pas la barbarie de le sacrifier à la symétrie. Le vert sombre et foncé, l'épaisseur de la feuille des lauriers et des chênes verts produisent une ombre qui est vraiment le *frigus opacum* de Virgile. La fraîcheur qu'elle répand semble avoir un corps, une consistance véritable.

« Pour se promener seul ou avec son ami, pour s'occuper de grandes idées ou de sentiments aimables, il n'est point de lieu préférable à ces jardins superbes dont le caractère varie à tous les instants. Tantôt la vue y est dirigée sur les dômes magnifiques de Rome, et tantôt sur les ruines de ses

[1] Lezay de Marnésia. Voy. le chapitre suivant.

anciens palais. Vous vous trouvez ensuite dans une prairie environnée d'arbres, et à cent lieues du reste de l'univers. Un ruisseau qui se précipite en cascade, une urne de porphyre qui sûrement renferme les cendres de quelque grand homme, en sont tout l'ornement et suffisent pour faire méditer profondément.

« Les temples, les rivières, les ponts, les ruines de toute espèce qui sont la magnificence et la folie des jardins anglais, et que l'art ne produit que d'une manière imparfaite et mesquine, se présentent naturellement et avec majesté dans les jardins romains, et sans qu'on ait eu d'autre peine que d'en tirer habilement parti.

« Au jardin du Belvédère, à Frascati, un immense salon forme le milieu du bâtiment; il a trois vues différentes. L'une, d'un parterre vaste et très orné, s'étend et se perd sur la mer; l'autre se prolonge sur une campagne de quatre lieues, que termine Rome; et la troisième est celle du lac Régille, qui n'est qu'un étang, mais que sa célébrité et la puissance de l'imagination font paraître une mer. De ses rives on découvre un bocage où fut la maison de Caton, et à côté un monticule d'où roule en cascade une source qui est reçue sous des portiques dans le goût rustique.

« Les statues des divinités marines remplissent des niches, et par le moyen de l'art et de l'eau forment un concert de flûtes, de conques et de chalumeaux. Par un effet plus étonnant encore, l'air fait élever avec le bruit du tonnerre une gerbe prodigieuse qui monte jusqu'à la hauteur du coteau, dans un salon pratiqué dans le rocher. Pendant qu'on regarde avec ravissement et sérénité toutes ces merveilles, une foule de petits jets d'eau, cachés sous terre, enveloppent de tous côtés celui qu'on veut immoler un instant à la risée, et qu'on a placé de manière qu'il ne perde pas une goutte de ce petit déluge.

« Ces orgues hydrauliques, ces effets de l'air et des eaux, ces jeux, ces petites surprises, multipliés à l'infini et sous toutes les formes, sont petits et plus dignes d'amuser des enfants que d'occuper des hommes; mais ils sont mêlés de tant de grâces et de si beaux effets, qu'on leur pardonne, et après avoir vivement admiré on est bien aise de rire un instant.

« Au reste, si vous n'aimez pas à rire et que vous ne vouliez voir qu'en grand, promenez-vous à Tivoli sur la terrasse du jardin de l'est : vous verrez un canal magnifique, formé de mille cascades et mêlé de mille jets d'eau. Le canal est terminé par les bains de Bacchus, c'est-à-dire par les figures de Bacchus, des Faunes, des Bacchantes, taillées dans le rocher même, et par des jets d'eau qui s'unissent en nappes et enveloppent entièrement le dieu et sa cour. Deux grandes statues de fleuves versent, du haut de la montagne dont elles font partie, deux fleuves véritables, dont les eaux désaltéraient Mécène... Ne quittez pas Tivoli sans voir le *præceps Anio*, plus fameux, mais un peu moins beau que ce ruisseau dont nous avons tant de fois admiré la chute en Bugey. »

On voit par cette description que dans la symétrie des jardins italiens du

XVIII[e] siècle il n'y avait rien d'absolu ni de systématique, nul autre parti pris que celui de produire des effets agréables, de ménager aux regards des points de vue pittoresques, de riants paysages ou de vastes et imposantes perspectives. Plusieurs de ces jardins étaient formés de terrasses superbes, telles à peu près qu'on se représente celles des fameux jardins suspendus de Babylone. Nous en avons un exemple dans la résidence d'Isola-Bella, sur le lac Majeur.

« Cette île, dit M. A.-J. du Pays, fait partie d'un groupe qui porte le nom de la famille Borromée... Ce fut le comte Vitalien Borromée qui, en 1670, conçut l'idée de s'y bâtir un palais de plaisance, tailla les rochers de l'Isola-Bella en assises régulières et y fit transporter de la terre à grands frais. Plus petite que l'Isola-Madre, elle la surpasse en agréments et en élégance[1]; elle est composée de dix terrasses voûtées qui s'élèvent les unes au-dessus des autres; le point culminant est à trente-deux mètres au-dessus de la surface du lac. Une licorne colossale est placée au bout de la dernière terrasse. Pour ceux qui y abordent du côté de l'est, l'île entière a la forme d'une pyramide. Au rez-de-chaussée du palais est une suite de grottes en rocailles et en mosaïques... Toute l'île est embellie par des fontaines, des statues, et couverte de bosquets et d'arbustes disposés en espaliers et en berceaux. Dans un de ces bosquets on signale un laurier sur l'écorce duquel Bonaparte, logeant dans cette villa deux jours avant la bataille de Marengo, avait gravé le mot *Battaglia*[2]. »

Les jardins de l'Italie ont conservé de nos jours, avec leur style original, leur célébrité d'autrefois. Aussi n'est-il pas un touriste qui ne parcoure encore avec délices, aux environs de Naples, de Rome et de Florence, ces jardins que la nature, l'art et le temps même ont contribué à embellir : la nature en développant sa magnificence et sa fécondité; l'art en ajoutant des chefs-d'œuvre aux merveilles de la nature; le temps enfin en mêlant aux recherches un peu prosaïques du luxe moderne l'austère poésie du souvenir et les monuments de l'antique civilisation romaine. »

[1] On verra, au chap. III du livre suivant, que certains touristes ne partagent pas la préférence de M. du Pays pour Isola-Bella.

[2] *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile.* (Collection des *Guides Joanne.*) Paris, librairie Hachette.

CHAPITRE VIII

ORIGINE DES JARDINS ANGLAIS. — LES JARDINS CHINOIS. — WILLIAM KENT

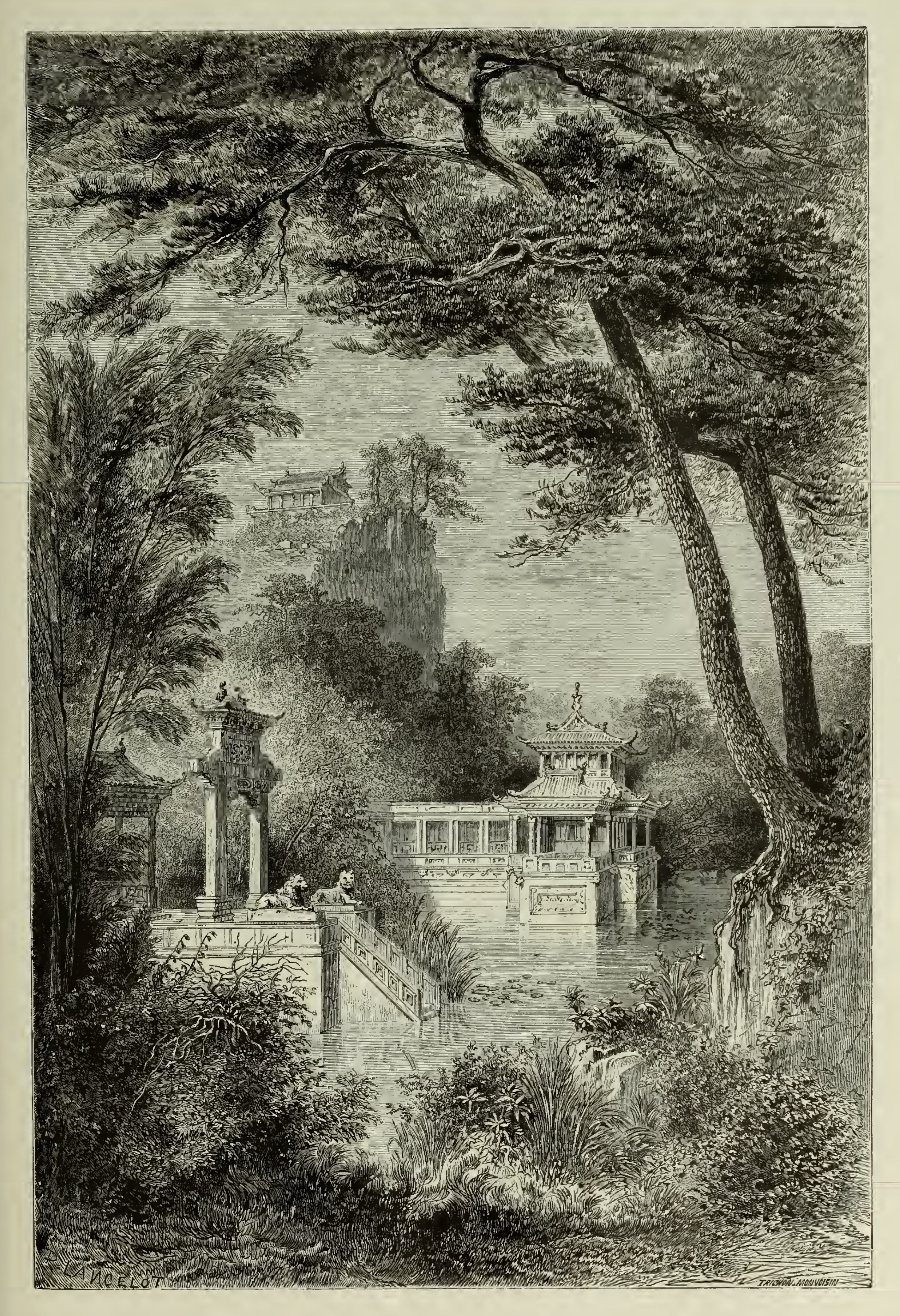
Comme ce sont d'ordinaire les abus qui engendrent les révolutions, on a souvent écrit et répété que l'espèce de révolution qui s'accomplit vers le milieu du XVIIIe siècle dans l'art des jardins, et qui abolit la « tyrannie de la règle et du compas », pour ériger en dogme l'imitation de la nature, fut provoquée par l'abus et par la corruption du style classique. « L'excès, qui corrompt si vite les meilleures choses, dit M. Ed. André, ne se fit pas attendre. Comme autrefois à Rome, chacun voulait avoir sa terrasse et son jet d'eau, voir ses statues et ses charmilles dans des jardins de petite surface. Ces parterres de broderie, où la pureté des lignes et la grâce des arabesques formaient de si charmants dessins sur les vastes terre-pleins de Versailles, se changèrent en ridicules enchevêtrements de fantaisie en des espaces microscopiques. Le désenchantement fut bientôt aussi grand qu'avait été l'enthousiasme. » Ainsi, d'après M. André, le désenchantement serait venu de ce que des particuliers auraient voulu reproduire en petit les terrasses, les bassins, les parterres brodés des grands jardins de le Nôtre. Mais à ce compte ce n'est pas au XVIIIe siècle que la réaction aurait dû se produire : c'est au commencement du siècle précédent que la mode des parterres et des arabesques, des grottes et des fontaines de rocaille, des cabinets de verdure, des treillages historiés et des arbres découpés avait atteint les dernières limites de la mièvrerie et de la puérilité. Ces excès pourtant amenèrent une réforme, non une révolution; c'est qu'alors le genre classique n'avait pas dit son dernier mot; et s'il périt après le Nôtre, c'est qu'ayant atteint, grâce au génie de cet artiste, sa plus haute expression, il ne pouvait plus que déchoir ou se répéter; c'est aussi qu'il ne répondait plus aux idées et aux mœurs d'une société en voie de se transformer; c'est enfin que l'esprit humain se lasse de tout, et qu'après s'être délecté au spectacle de beautés d'un certain ordre, il cherche instinctivement, dans un ordre tout opposé, des objets nouveaux sur lesquels puissent se porter ses prédilections. Il était

donc naturel qu'ayant gardé pendant une longue suite de siècles le culte de l'ordre et de la symétrie, on se prît un beau jour à le renier, à le honnir et à n'aimer plus que le sauvage, le bizarre, l'inattendu.

L'origine des jardins qu'on est convenu d'appeler jardins anglais est assez obscure. La tradition la plus généralement admise veut que l'art « d'embellir la nature » ait été importé de la Chine en Angleterre. Or il faut distinguer : on désignait, au siècle dernier, sous le nom de jardins chinois deux espèces de jardins forts différentes : l'une, dont il existe de nombreux spécimens dans les anciens cahiers d'estampes, n'était rien moins qu'une imitation de la nature; au contraire, si l'on tient à trouver quelque part l'exagération du style graphique, c'est là qu'il faut la chercher. Ces jardins se distinguent, en effet, non par l'irrégularité, mais par la bizarrerie compliquée de leur dessin et de leur décoration. Les parterres y prennent les formes les plus capricieuses : ce sont des croissants, des soleils, des figures sans nom, contournées, anguleuses et biscornues. Les arbres sont taillés dans le même goût. Les colonnades, les temples, les portiques sont remplacés par des constructions extravagantes à colonnes tordues et à toits pointus ornés de clochettes, par des pagodes et des tours en faïence ou en bois peint, qu'on dirait formées de *chapeaux chinois* empilés les uns sur les autres. Aux statues de dieux, de nymphes, d'empereurs et de consuls, aux lions monumentaux, aux dauphins, aux vases antiques on a substitué d'affreux magots, des monstres grotesques et des potiches à large panse. Ce ne sont plus des gondoles vénitiennes qui voguent sur les pièces d'eau; ce sont des jonques aux voiles bariolées, dont la carène, décorée de figures apocalyptiques, porte une maison à toit pointu, dentelé et recoquillé, toujours avec les indispensables clochettes.

Cette sorte d'ouvrages s'était déjà introduite en France sous Louis XIV, mais seulement à titre de fantaisie et de décoration accessoire, comme nous l'avons vu par l'exemple de la *maison de porcelaine* qui précéda le grand Trianon. Certes, il y avait loin de là à l'imitation de la nature et même aux vrais jardins chinois, tels qu'on les connaît depuis que, de gré ou de force, les Européens ont pénétré jusqu'au cœur du Céleste Empire, et tels qu'ils sont décrits dans l'ouvrage publié à Londres, en 1757, par l'architecte William Chambers : *Dessins des édifices, meubles, habits et ustensiles des Chinois*.

Chambers assure d'abord que les Chinois prennent la nature pour modèle, et que leur but est de l'imiter dans ses belles irrégularités; mais le tableau qu'il trace ensuite de leurs jardins montre qu'ils se plaisent à y accumuler des objets que la nature ne présente jamais qu'à l'état d'exception, et dont l'assemblage n'est, en conséquence, rien moins que naturel. Ils distinguent trois espèces de scènes auxquelles ils donnent les noms de riantes, d'horribles et d'enchantées, et qu'ils entremêlent de façon à produire dans l'âme du visiteur une suite d'émotions comparables aux effets d'un bain russe, où l'on passe d'une étuve chauffée à la vapeur dans un bassin d'eau glacée, où l'on



JARDIN CHINOIS MODERNE

n'est admis à se reposer sur un matelas qu'après avoir été battu de verges et frictionné à outrance. Dans les scènes « enchantées », qui n'ont rien d'enchanteur, « nos Chinois, dit Chambers, se servent de divers artifices pour exciter la surprise. Quelquefois ils font passer sous terre une rivière rapide ou un torrent, qui, par son bruit tumultueux, frappe l'oreille sans qu'on puisse comprendre d'où il vient. D'autres fois ils disposent les rocs, les bâtiments et les autres objets qui entrent dans la composition, de manière que le vent, passant au travers des interstices et des concavités qui y sont pratiquées à cet effet, forme des sons étranges. Ils mettent dans ces compositions les espèces les plus extraordinaires d'arbres, de plantes et de fleurs; ils y forment des échos artificiels et compliqués, ils y tiennent différentes sortes d'oiseaux et d'animaux monstrueux. » Voilà bien l'imitation de la nature telle qu'on la dépeint dans les contes de fées. Continuons.

« Les scènes d'horreur présentent des rocs suspendus, des cavernes obscures et d'impétueuses cataractes qui se précipitent de tous côtés du haut des montagnes; les arbres sont difformes et semblent brisés par la tempête. Ici on en voit de renversés qui interceptent le cours des torrents et paraissent avoir été emportés par la fureur des eaux. Là on dirait que, frappés de la foudre, ils ont été brûlés et fendus en pièces. Quelques-uns des édifices sont en ruines, d'autres consumés par le feu. De chétives cabanes, dispersées çà et là sur les montagnes, semblent indiquer l'existence et la misère des habitants. » — Ceci est l'imitation de la nature dans un pays qui vient d'être ravagé par un tremblement de terre compliqué d'une trombe, d'un incendie, d'une peste et d'une famine.

« A ces scènes, ajoute notre auteur, il en succède communément de riantes.» — C'est heureux ! — « ... Comme le climat de la Chine est excessivement chaud, les habitants emploient beaucoup d'eau dans leurs jardins. Souvent, quand la situation le permet, tout *le terrain est mis sous l'eau,* et il ne reste qu'un petit nombre d'îles ou de rocs. » — Imitation de la nature pendant une inondation. — Voici enfin des combinaisons plus rationnelles et d'un meilleur effet : « Dans les jardins spacieux, on fait entrer des lacs étendus, des rivières, des canaux. On imite la nature en diversifiant à son exemple les bords des rivières et des lacs. Tantôt ces bords sont arides et graveleux, tantôt ils sont couverts de bois jusqu'au bord de l'eau; plats en quelques endroits et ornés de fleurs, dans d'autres ils se changent en rocs escarpés qui forment des cavernes où une partie de l'eau se précipite avec bruit.

« Les rivières suivent rarement la ligne droite; elles serpentent et sont interrompues par diverses irrégularités. On y construit des moulins et d'autres machines hydrauliques dont le mouvement sert à animer la scène. Ils ont aussi un grand nombre de bateaux de formes et de dimensions différentes. Les lacs sont semés d'îles;... ils y introduisent aussi des rocs artificiels, et ils surpassent tous les peuples dans ce genre d'imitation. Pour les bosquets, les Chinois varient toujours les formes et les couleurs des arbres, joignant ceux dont les branches sont grandes et touffues avec ceux qui s'élèvent en

pyramides, et les verts foncés avec les verts gais. Ordinairement ils évitent les lignes droites; mais ils ne les rejettent pas toujours. Ils font quelquefois une avenue lorsqu'ils ont à mettre en vue un objet intéressant. Quant aux chemins, ils sont constamment en ligne droite, à moins qu'un obstacle naturel ne s'y oppose. Il leur paraît absurde de faire une route qui serpente; car, disent-ils, c'est ou l'art ou le passage constant des voyageurs qui l'a tracée, et il n'est pas à supposer que l'homme ait volontairement choisi la ligne courbe. »

Ceci n'est pas mal raisonné, et si le reste était à l'avenant, l'école chinoise ne serait autre que l'école du bon sens. Par malheur, le bon sens ne s'accommode guère des « scènes enchantées » et des « scènes d'horreur » dont on vient de lire la description. Ce n'est pas tout : un architecte moderne qui, comme Chambers, a visité l'empire du Milieu, M. Callery, nous apprend que le luxe chinois veut qu'au lieu de profiter des accidents de la nature là où ils se trouvent, « on les produise artificiellement et à frais immenses sur des emplacements où ils n'existent pas. Ainsi, là où il y a naturellement un monticule, on déblaye la terre par millions de tombereaux et l'on creuse un lac; là où la nature avait fait un lac, on élève un monticule; sur tel point, y a-t-il un sol aride et sablonneux, on y apporte une couche de bonne terre pour y faire croître une forêt. Sur tel autre point on abat impitoyablement des arbres séculaires, afin d'étouffer la vie végétale sous un lit de sable, et d'imiter ainsi l'aridité du désert. »

Charles Blanc, à qui j'emprunte cette citation, juge à peine croyables de telles folies. Ces folies sont cependant dépassées dans les *résidences champêtres* ou *palais d'été* des fils du Ciel. Ces résidences étaient connues en Europe dès le XVIIe siècle par les descriptions et les dessins des missionnaires jésuites, et furent, selon toute probabilité, les types qu'on s'efforça d'imiter dans les jardins à chinoiseries dont j'ai parlé ci-dessus.

« Feu M. Joseph Spence, qui avait le goût et le zèle de notre style présent, dit Horace Walpole, était si persuadé que les jardins de plaisance des empereurs chinois étaient disposés sur des principes semblables aux nôtres, qu'il a traduit et publié sous le nom d'Henry Beaumont la description particulière d'un de ces enclos, tirée du recueil des Lettres des jésuites. J'ai jeté les yeux dessus, et, à l'exception de la constante irrégularité, je n'ai pu y trouver rien qui me donnât la moindre idée de quelque attention pour les procédés de la nature. C'est une vaste enceinte qui contient deux cents palais et nombre de bâtiments contigus pour les eunuques, le tout doré, peint et verni. On y a élevé des montagnes hautes depuis vingt jusqu'à soixante pieds; il y a aussi des ruisseaux, des lacs, et un de ces derniers a cinq milles de tour. On traverse toutes ces eaux sur des ponts; mais même ces ponts *ne doivent jamais être en ligne droite.* » (Ceci contredit un peu les sages maximes que Chambers prête aux Chinois touchant l'absurdité des chemins sinueux) «... Ils serpentent comme les ruisseaux, et sont quelquefois si longs, qu'on y pratique des places pour se reposer. Les deux extrémités

sont décorées d'arcs de triomphe. Je m'imagine qu'un canal en droite ligne est au moins aussi raisonnable qu'un pont qui serpente comme le Méandre. Les colonnades sont également tortueuses; en un mot, cette scène ridiculement enjolivée est l'ouvrage du caprice et de la fantaisie. Quand on se représente ces sortes de fabriques, elles ne donnent d'autre idée que celle d'une affectation frivole. Mais ce n'est pas tout. Il y a dans ce paradis bizarre une ville carrée dont chaque côté à un mille de long. Là les eunuques de la cour amusent Sa Majesté Impériale par le mouvement et les occupations de la capitale où elle réside, mais où il n'est pas de sa dignité de faire attention à cela. Ils y simulent le commerce et toutes sortes de trafics, et même y exercent nommément tous les métiers que pratique la populace sous son gouvernement paternel. Je regarde cela comme un enfantillage pour se délasser du trouble de la grandeur, et non comme une retraite des affaires aux délices de la vie champêtre. Là cependant Sa Majesté s'amuse de l'agriculture : il y a un quartier destiné pour cela. Les eunuques sèment, moissonnent, charrient la récolte en présence de l'empereur, et Sa Majesté retourne à Pékin, persuadée d'avoir été à la campagne. »

Qu'au début de la réaction paysagiste les jardins chinois, tant vantés par Chambers, aient servi de modèles, tant en Angleterre que sur le continent, à des gens qui, en haine de la symétrie, étaient disposés à se jeter dans n'importe quelle extravagance, cela est certain : Chambers lui-même traça quelques jardins d'après le système qui l'avait tant séduit; mais l'idée première des paysages composés remonte évidemment plus haut sans venir de si loin. Il n'était pas besoin de l'aller chercher en Chine : elle existait toute formulée dans les poètes anciens, et la description de l'Éden de Milton n'est autre que celle du plus beau jardin *selon la nature* qu'il soit possible d'imaginer.

Aussi voyons-nous presque tous les panégyristes du genre moderne, poètes et prosateurs, se placer sous l'égide de Milton et puiser dans son poème les épigraphes de leurs ouvrages. Alors même que régnait encore le style symétrique, plus d'un artiste, en lisant le *Paradise lost,* dut être frappé de cette peinture du jardin idéal donné par Dieu pour demeure à l'élu de la création. Un français, un contemporain de le Nôtre, nommé Dufresny, fut, s'il faut en croire quelques auteurs, le premier apôtre de la révolution que d'autres devaient accomplir. Il soumit à Louis XIV, pour la transformation du parc de Versailles, un projet qui ne déplut nullement au grand roi, et qui eût été sans doute adopté si son exécution n'eût rencontré dans le manque d'argent un obstacle décidément insurmontable. Mais Dufresny fut nommé, dit M. Ed. André, contrôleur des jardins royaux, et put réaliser plusieurs de ses conceptions, dont les principales furent les jardins de l'abbé Pajot, et deux autres dans le faubourg Saint-Antoine de Paris.

L'invention de Dufresny eut le sort de tant d'autres qui, nées sur le sol français, n'y ont réussi qu'après avoir reçu en Angleterre le baptême d'un premier succès. Non que nos voisins reconnaissent la priorité de notre com-



PARC DE RICHMOND

patriote : ce n'est ni à Dufresny, ni même à Chambers, qu'ils attribuent l'honneur d'avoir inauguré le nouveau style; c'est à un Anglais de vieille roche, à William Kent.

William Kent a laissé dans la Grande-Bretagne un nom presque aussi illustre que celui de le Nôtre l'est en France. Né en 1685, dans le comté d'York, de parents pauvres et obscurs, il fut d'abord placé comme apprenti chez un carrossier; puis il vint à Londres, où ses étonnantes dispositions pour la peinture lui firent promptement trouver des protecteurs. Ceux-ci lui fournirent les moyens d'aller étudier à Rome. Là il fut mis en relation avec lord Burlington, qui le ramena à Londres, le logea dans son hôtel, le traita en ami et lui procura de nombreuses commandes. Kent jusqu'alors était peintre d'histoire et de portraits ; il était aussi dessinateur et travaillait comme tel pour des libraires. Les *Fables de Gay* et la *Reine des fées*, d'Édmond Spenser, ont été illustrées par son crayon. Mais son penchant l'entraînait vers les grands travaux où le génie de l'homme s'exerce sur la nature même. Il s'acquit bientôt, comme architecte et comme dessinateur de jardins, une réputation qui, avec l'aide de ses protecteurs, le fit rechercher par les plus hauts personnages de la noblesse et de la cour. Il fut nommé charpentier en chef, architecte, conservateur des tableaux et peintre de la couronne, et mourut en 1758, après avoir construit plusieurs châteaux, créé et replanté plusieurs grands parcs, notamment ceux de Richmond, d'Esher, de Claremont, de Stowe, de Roustham, etc.

Comme rénovateur de l'art des jardins, Kent avait eu des précurseurs. H. Walpole en cite particulièrement un : Bridgeman, qui le premier réagit contre les puérilités ornementales de Loudon et de Wise, bannit des jardins la verdure sculptée, et « n'eut même pas égard à l'exactitude des formes carrées de l'âge précédent; il étendit ses plans, il dédaigna les compartiments symétriques, et quoiqu'il s'attachât encore trop aux allées droites bordées de hautes palissades, ce n'étaient plus seulement que de grandes lignes; le reste était varié par des sites agrestes, par de petites futaies de chênes plantés sans ordre, mais, à la vérité, toujours entourées de palissades. » Mais ce que Walpole considère comme le coup de maître de Bridgeman, comme le pas décisif qui conduisit à tout ce qui a suivi, ce fut la destruction des enceintes murées et l'invention des fossés : « essai hasardé qui parut si étonnant alors, qu'on l'exprima vulgairement par l'exclamation *Ha! Ha!* pour marquer la surprise de trouver soudainement une brèche imprévue à la promenade... On n'eut pas plus tôt cette espèce d'enchantement si simple, qu'on se mit à niveler, à tondre, à rouler nos gazons. Les dehors contigus d'un parc sans clôture durent s'accorder avec le dedans, et à son tour le jardin dut être délivré de sa régularité originaire pour pouvoir s'assortir au site agreste du dehors. »

On en était là lorsque Kent parut. « Assez peintre, dit encore Walpole, pour sentir les charmes d'un paysage, assez hardi et assez ferme dans ses opinions pour oser donner des préceptes, et né avec assez de génie pour voir

un grand système dans le crépuscule de nos essais imparfaits, il sentit le délicieux contraste des coteaux et des vallons s'unissant imperceptiblement l'un à l'autre. Il ajouta ces belles ondulations du terrain qui s'élève et s'abaisse alternativement, et il remarqua avec quelle grâce une éminence douce se couronne de bouquets d'arbres qui attirent de loin la vue... Ainsi le pinceau de son imagination donna tout le prestige d'un beau paysage aux scènes qu'il dessina. Les grands principes sur lesquels il travailla étaient la perspective, l'ombre et la lumière; ses matériaux étaient, outre le sol même, qu'il modifiait selon les besoins de son œuvre, les arbres, qu'il distribuait tantôt isolément, tantôt en bouquets ou en massifs, de façon à varier incessamment les aspects, à ménager les perspectives, à couper les espaces trop étendus. Au besoin, des *fabriques* lui servaient à animer le paysage en y révélant de temps à autre la présence de l'homme. Ces fabriques ne consistaient guère qu'en pavillons ou petits temples dans le style grec, en pagodes chinoises et en tourelles gothiques. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'on introduisit dans les parcs des tombeaux, des ruines, des pyramides, et jusqu'à de petites forteresses.

« Mais la plus grande beauté de toutes celles dont il orna ce beau pays-ci, ajoute Walpole, c'est l'emploi et la distribution des eaux. Adieu les canaux, les bassins circulaires, les cascades tombant sur des escaliers de marbre... Un joli ruisseau parut serpenter à son gré; s'il était arrêté par la différence des niveaux du terrain, son cours semblait seulement être caché par des bocages artistement distribués, et on le voyait reparaître dans l'éloignement à la distance où il devait naturellement y arriver... Quelques arbres dispersés çà et là le long des rives de ce Méandre y répandaient leur ombrage; et quand il disparaissait entre les coteaux, d'autres ombrages, tombant des hauteurs, conduisaient l'œil sur la route supposée, et formaient dans le lointain le point de vue où on le perdait, comme s'il eût tourné de l'autre côté de l'horizon. C'est ainsi qu'avec le seul coloris de la nature, avec l'art de saisir ses plus beaux traits, on vit paraître une création nouvelle; le paysage vivant fut corrigé quelquefois ou embelli, jamais dénaturé. On rendit aux arbres la liberté de leurs formes; ils étendirent sans gêne leurs rameaux. Si quelque chêne ou hêtre distingué avait échappé à la cognée et survécu au reste de la forêt, on arrachait soigneusement alentour le buis et la ronce pour lui rendre l'honneur de décorer et d'ombrager la plaine. Si le feuillage touffu d'un bois antique étendait au loin son dais mobile et devenait imposant par sa vénérable obscurité, Kent éclaircissait les premiers rangs et n'y laissait que quelques pieds d'arbres détachés et dispersés, pour ne donner passage qu'à une clarté adoucie, mêlant ainsi une lumière bigarrée à l'ombre allongée des tiges qu'il conservait en guise de colonnade. »

On voit que Kent possédait, avec le sentiment très élevé et très délicat de la beauté pittoresque, une qualité qui distinguait aussi le Nôtre, et sans laquelle, quoi qu'on dise, il n'y a pas de grand artiste. Cette qualité, c'est la logique. Parti d'un principe diamétralement opposé à celui de l'école fran-

çaise, il eut, comme son illustre devancier, le mérite de rester toujours conséquent avec lui-même. Le Nôtre était un architecte; Kent, un paysagiste. Le premier visait au grandiose, et il fut vraiment grand; le second cherchait le naturel, et il fut vraiment naturel. La grandeur est ce qui manque le plus à Kent. On lui a reproché aussi de s'être répété : ce défaut lui est commun avec le Nôtre, et, il faut le dire, avec presque tous les artistes. Le Nôtre trouva un genre tout fait : il le réforma et le porta à sa perfection. Créateur d'un genre nouveau, Kent en posa les principes, et ces principes étaient vrais; il les appliqua le premier, et le fit avec discernement et sobriété; il montra la voie à suivre, et cette voie était bonne. On ne saurait donc sans injustice le rendre responsable des écarts de ceux qui ont défiguré son style par de ridicules affectations. Dans toute école, il y a de bons et de mauvais disciples; les seconds malheureusement sont les plus nombreux, et ils réussissent généralement à attirer l'attention et à se faire passer pour les seuls interprètes de la pensée du maître. De là les critiques dont le système de Kent a été l'objet, et qui ne devaient s'adresser qu'à ses parodies. Lezay de Marnésia, dans son poème de *la Nature champêtre,* après avoir tracé en vers assez plats un tableau peu flatteur de ce qu'il lui convient d'appeler le style anglais, ajoute en prose, dans une note du chant Ier : « Le génie de Shakespeare semble planer encore sur l'Angleterre, et lui commander l'incohérence et la bizarrerie dans les productions de tous les arts. L'extrême besoin qu'ont les Anglais d'émotions fortes les conduit à des excès qui révoltent les nations dont le goût est plus simple, plus réfléchi, plus vrai. Au lieu d'éloigner, de voiler, d'adoucir les objets qui blessent, ils se plaisent à les montrer, à les renforcer, à les rendre plus horribles encore. Les Grecs, les Romains, les Français ont voulu, dans leurs compositions, atteindre le beau idéal, dont le type est dans les imaginations heureuses; les Anglais courent après l'idéal du terrible, facile à saisir et peu aimable à trouver. »

Je crois inutile de faire ressortir l'évidente partialité de ce jugement. Les vrais disciples de Kent (je parle des Anglais) n'avaient pas attendu les censures de nos théoriciens pour blâmer les exagérations ultra-romantiques de certains amateurs de jardins; H. Walpole ne les ménage point : « Kent, dit-il, se réglait d'après ce précepte, que la nature a horreur de la ligne droite. Ses copistes, car le génie ne manque jamais de singes qui le contrefont (*for every genius has his apes*), parurent croire qu'elle ne peut aimer que ce qui est tortu. » Ces exagérations étaient inévitables, et il fallait s'attendre à ce qu'elles se produisissent d'abord dans la patrie du novateur. Mais les nations « dont le goût est, selon Lezay, plus simple, plus réfléchi, plus vrai », ne laissèrent pas de suivre de très près le mauvais exemple. Le fanatisme et les excès sont le propre des sectes et des écoles naissantes, et les meilleures doctrines n'y résisteraient pas si, avec le temps, la raison ne reprenait son empire et ne ramenait insensiblement les esprits vers son point de départ. On se persuade alors qu'on a marché en avant et l'on se félicite des progrès accomplis jusqu'à ce que, jetant un jour, par hasard, les yeux sur les œuvres

du maître et des premiers adeptes, on est tout surpris de reconnaître qu'ils avaient, dès le principe, formulé ou mis en pratique les règles auxquelles on n'est revenu qu'après un long circuit.

Nous nous flattons aujourd'hui d'entendre beaucoup mieux que nos pères l'art des jardins paysagers, et cette prétention est fondée si nous comparons nos parcs à ceux qu'on admirait à la fin du siècle dernier. Mais remontons à l'origine, examinons les estampes qui représentent les belles compositions agrestes dues à Kent, à Pope, son ami et son conseiller, à Philippe Southcote, à Henry Englefield, à Wright, à Eames et surtout à Brown, ses continuateurs; lisons l'*Essai sur le pittoresque,* d'Uvedale Price, les *Esquisses et Avis* et les *Observations sur la théorie et la pratique du jardinage paysager,* de Repton, et nous verrons que cette richesse, cette élégance, cette science des harmonies et des contrastes, cette sobriété enfin, dont nous sommes si fiers, avaient été dès longtemps comprises et enseignées par ces maîtres, dont la plupart nous sont complètement inconnus.

CHAPITRE IX

LES JARDINS ANGLAIS DANS LES ILES BRITANNIQUES AU XVIII[e] SIÈCLE. — TWICKENHAM. — CLAREMONT. — KENSINGTON. — BLENHEIM. — STOWE. — KEW

Au premier rang de ceux qui furent, avec William Kent, les pères du style anglais, j'ai nommé Pope. Qui ne connaît ce poète, un des plus illustres dont l'Angleterre se glorifie? Pope eut un bonheur assez rare dans la gent littéraire. Ses ouvrages lui valurent en peu de temps non seulement une grande réputation, mais une honnête fortune. Ce fut, dit-on, avec le produit de sa traduction d'Homère qu'il acheta le petit domaine de Twickenham, et y fit planter, d'après ses propres inspirations, un des premiers jardins paysagers que l'on ait vus dans la Grande-Bretagne. Cela ne veut point dire qu'il ait inventé ce genre. Il avait puisé dans ses lectures, — dans celle de Milton particulièrement, — et dans ses conversations avec Kent, son ami, les principes du nouveau système; mais il en fit seul, à sa manière, l'application; il traça lui-même le plan de son jardin; il le décora à sa guise, et il réussit tellement dans cet essai, que Twickenham est cité comme un modèle par tous les auteurs qui ont écrit sur l'art des jardins.

« Ç'a été, dit H. Walpole, un singulier effort de l'art et du goût, que de savoir mettre tant de variété dans les scènes d'un espace de cinq acres. Le passage de l'obscurité au grand jour par une grotte, les ombrages alternativement avancés et reculés, les bocages sombres, l'étendue de la clairière, et, au bout du jardin, la solennité religieuse de ce plant de cyprès qui conduit au tombeau de la mère de Pope, sont ménagés avec un jugement exquis; et quoique lord Peterborough l'ait aidé « à former son quinconce et à dresser sa vigne »,

To form his quincunx an to rank his vines,

ces deux objets n'étaient pas les plus agréables de sa petite perspective. »

Pope était très fier de son jardin, et le proclamait, non sans une certaine



HABITATION DE LORD HARRINGTON VUE DES JARDINS DE KENSINGTON

affectation de modestie, le meilleur de ses ouvrages. Walpole n'hésite pas à affirmer que Pope contribua beaucoup à former le goût de Kent, et il pense que les plus heureuses créations de ce dernier, à savoir les parcs de Carlton-House et de Roustham, furent dessinés, au moins en partie, à l'imitation de Twickenham.

Carlton-House, situé à Londres même, dans le quartier de Pall-Mall, était l'hôtel du prince de Galles. Roustham appartenait au général Dormer. C'est dans la partie du jardin appelée le *Vallon de Vénus* qu'on retrouvait le mode de plantation adopté par Pope à Twickenham. « L'ensemble était d'ailleurs si élégant et si antique, dit Walpole, qu'on pouvait se croire dans la plus délicieuse solitude choisie par l'empereur Julien aux environs de Daphné, pour s'y livrer au recueillement philosophique. » Le palais de Carlton devint fameux plus tard par les débauches du régent, depuis Georges IV. Il fut démoli par Guillaume IV, et sur son emplacement s'élève aujourd'hui le palais de Saint-James.

Parmi les autres créations de Kent j'ai cité, au chapitre précédent, le jardin de Claremont, au duc de Newcastle, dans le comté de Surrey; on y remarquait un joli lac à rives sinueuses, semées de jolis bouquets d'arbres. Après la mort du duc de Newcastle, Claremont fut acheté par lord Clives, qui fit rebâtir le château. Tout près de cette propriété se trouvait celle d'Esher, à M. Pelham, frère du duc de Newcastle, et dans laquelle le poète Mason disait que Kent avait rivalisé avec la nature pour plaire au maître du logis :

Where Kent and nature vied for Pelham's love.

A Kensington, résidence royale située dans le Middlesex, et qu'il ne faut pas confondre avec le palais et le jardin du même nom, voisins de Hyde-Park à Londres, Kent s'avisa de planter des arbres morts, en vertu de cette idée éminemment réaliste, que tous les ouvrages de la nature sont bons à imiter. Mais Walpole nous apprend qu'on se moqua aussitôt de cette hardiesse ridicule.

Brown, que le même auteur désigne comme le successeur immédiat de Kent, créa, ou plutôt transforma, vers l'an 1770, le parc célèbre de Blenheim, près d'Oxford. Ce domaine avait été offert à titre de récompense nationale au duc de Marlborough, et son nom rappelle l'éclatante victoire remportée, en 1704, par le général anglais sur les Français et les Bavarois; mais soit que l'argent manquât dans les caisses de l'État, soit à cause de la disgrâce où était tombé le vainqueur de Hœchstœdt (Blenheim), de Ramillies et de Malplaquet, lorsque l'architecte Vanburg eut bâti le château, lorsque Loudon et Wise eurent dessiné et planté les jardins de Blenheim et que les mémoires furent présentés à la cour de l'Échiquier, le gouvernement refusa de les solder. Marlborough paya tout de sa poche, et dut trouver que la reconnaissance de son pays lui coûtait cher. Nous savons que les jardins de Blenheim avaient été arrangés primitivement dans le goût français, tel qu'on l'enten-

dait de l'autre côté de la Manche. On retrouve en face du château quelques groupes d'arbres, restes de l'ancienne avenue, tirée au cordeau, qui conduisait à la porte Ditchley, et qu'accompagnent encore, près de la porte Orientale, des compartiments symétriques. Ces vestiges de l'ancienne disposition font mieux ressortir, dans le chef-d'œuvre de Brown, la grandeur qui résulte toujours, dit M. Vergnaud, de l'heureux emploi des courbes naturelles en harmonie avec la conformation du terrain et le caractère général du site. « Brown eut assez de génie pour comprendre tout l'effet d'un vaste palais avec ses massifs flanqués de tourelles, convenablement situé au milieu d'un parc de trois mille arpents, planté d'arbres déjà fort anciens : il esquissa d'un seul trait d'ensemble le tableau principal et toutes les vues accidentelles qu'il pouvait produire avec une pareille masse de constructions, en ménageant les plans intermédiaires dans les divers accidents du terrain et dans les groupes des plus beaux arbres; il eut assez de talent pour transformer un ravin aride en un lac immense, motivant ainsi un pont superbe, dont l'arche principale a cent vingt pieds de largeur, et qui n'était là qu'un hors-d'œuvre ridicule, tant qu'il y manqua de l'eau.

« L'aspect du site n'était pas naturellement riche, majestueux : il n'était que champêtre et riant. Brown, en véritable artiste, sentit que ce serait par la grandeur des masses qu'il arriverait au caractère majestueux qu'il voulait donner à l'ensemble, et tout répondit à cette pensée créatrice. Point d'ornements superflus, aucune fabrique hors d'œuvre : le palais, un pont, une colonne, voilà tous les objets d'architecture; des massifs, de beaux arbres isolés, de vastes pelouses dont la verdure est variée en certaines parties par la culture des céréales : partout de la noblesse et de la simplicité...

« On arrive ordinairement dans le parc de Blenheim par l'arc triomphal, du côté de Woodstock; dès qu'on y est entré, on ne peut plus se défendre de l'admiration qu'inspire l'ensemble majestueux du palais, du lac et des pelouses immenses où se groupent des arbres de la plus belle végétation. Après avoir traversé le pont, dont l'arche principale rappelle le Rialto de Venise, on s'achemine vers la colonne; la vue, reposée par les masses imposantes et variées des seconds plans, s'étend librement jusqu'à l'horizon des collines environnantes; parvenu à la sommité des collines, de nouveaux tableaux, dignes du pinceau de notre Claude Lorrain, se déroulent successivement de tous côtés, et l'œil, enchanté de ce vaste panorama, se retourne avec complaisance sur les bords du lac, scène animée par des troupeaux de belles génisses et par les reflets étincelants que le coucher du soleil brillante de ses feux[1]. »

Les parcs de Stowe, de Long-Leate et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, à plus forte raison de décrire, subirent, à la fin du XVIIIe siècle, une métamorphose semblable à celle de Blenheim. Les jardins de Stowe étaient encore, il y a quelques années, les plus renommés de l'Angleterre,

[1] *L'Art de créer les jardins*, 1 vol. in-folio, avec planches.

surtout à cause du grand nombre et de la beauté des ouvrages d'architecture qui les décorent, et dont quelques-uns sont l'ouvrage de Kent. On admiré entre autres le pont de Palladio, couvert d'une galerie à colonnades, et qui est destiné au passage des voitures. Tous les monuments de Stowe, hormis une église gothique, sont du style gréco-romain, et tous sont renfermés dans le *petit parc*. Celui-ci n'a que cinq cents arpents; il est enveloppé par le *grand parc*, dont l'étendue est triple, et dont il est séparé par des terrasses garnies d'allées droites. On passe du grand parc dans le petit sous un arc de triomphe à pilastres corinthiens. Une avenue d'ormes, longue de près de trois mille mètres, conduit de là au château, qui est immense; elle ne produit qu'un effet médiocre, parce qu'elle est trop rapprochée de la foule des monuments bâtis sur le même niveau, et qui, à leur tour, écrasés par la masse énorme du palais, sont encore amoindris par leur multiplicité même. Ce qui fait surtout la beauté de Stowe, c'est la plantureuse végétation de ses ifs, de ses épicéas, de ses platanes, de ses tulipiers, de ses catalpas, de ses cèdres du Liban. Mais M. Baudrillart blâme fort, et avec justesse, dans ce parc célèbre l'excès d'une ornementation prétentieuse et d'un goût médiocre : des pyramides et des colonnes, des temples à Vénus, à Bacchus, à l'Amitié; « un péristyle de seize colonnes ioniques, consacré à l'antique Vertu sous les traits d'Homère, de Lycurgue et d'Épaminondas, à laquelle la moderne Vertu fait pendant; et l'amalgame de Caïn et d'Abel, d'Hercule et d'Antée, d'Apollon et des Muses[1]... »

La transformation de Long-Leate fut plus complète. Des allées et des compartiments rectilignes dessinés par Loudon et Wise, il ne resta nulle trace, et le jardin fut mis en parfaite harmonie avec la belle campagne qui l'environne.

Je ne puis omettre ici, bien que je doive y revenir au chapitre VII du livre IV, les jardins de Kew, qui, avant de devenir un établissement scientifique et national, furent une des retraites préférées des rois d'Angleterre, et l'un des plus remarquables spécimens du style paysager.

Ce fut vers 1730 que le prince de Galles, fils de George II et père de George III, séduit par la belle situation de Kew, prit à long bail ce domaine, qui appartenait à un gentilhomme nommé Molyneux, secrétaire du roi George II et gendre de lord Capel. Le prince de Galles commença les jardins, dont la superficie était d'environ deux cent cinquante arpents, et qui furent achevés par sa veuve la princesse douairière Augusta, sous la direction de W. Chambers. Il est à remarquer que le genre chinois, que Chambers introduisit en Europe, ne figurait, pour ainsi dire, que pour mémoire dans cette création. Il n'y était représenté que par une pagode ou tour à clochettes, un temple et un pavillon. Chambers y prodigua, du reste, les portiques et les édifices dans le style gréco-romain, dans le style gothique et dans le style mauresque. Il y éleva, outre une magnifique orangerie, main-

[1] *Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, tome IV (in-8°, Paris, 1880. Librairie Hachette).



BLENHEIM, AU DUC DE MARLBOROUGH

tenant convertie en musée, des temples à toutes les divinités cœlicoles et terricoles : à Vénus, à Bacchus, à Bellone, au Soleil, à Pan, à la Concorde, à la Solitude, à la Victoire, à l'empereur Auguste; il y construisit aussi de très belles ruines, et un monument tournant sur pivot, du goût le plus médiocre.

Les jardins de Sion-House, situés presque en face de Kew, appartenaient au duc de Northumberland; ils répondent, par leur dessin large et bien entendu, à l'importance de l'habitation, et malgré le peu de ressources que présentait le sol très uni de ce lieu, on y reconnaît l'habileté de Brown, qui sut tirer le meilleur parti possible des bois, des prairies, des cèdres du Liban et des beaux arbres de toute espèce que renferme cette propriété.

Si paysagistes et si fortement épris de la nature que fussent les jardiniers anglais du XVIIIe siècle, ils ne laissaient pas, comme on l'a pu voir déjà, de faire jouer dans leurs compositions un grand rôle à l'architecture et à la mythologie; nous en trouvons un nouvel exemple dans les jardins de Wilton, où abondaient, ainsi qu'à Stowe et à Kew, les édifices grecs, chinois, moresques et gothiques. De toutes ces fabriques, les seules qui fussent vraiment nouvelles et d'un effet pittoresque, c'étaient les ruines artificielles, dont on abusa certainement plus d'une fois, mais qui, exécutées avec art, placées à propos et bien accompagnées, contribuaient assurément à la beauté du paysage. Les ponts rustiques en bois étaient, d'autre part, préférés en maint endroit aux ponts en pierre ou en marbre. Quant aux grottes et aux cascades, elles ne ressemblaient en rien à celles des jardins français : autant que possible on ne se bornait pas à imiter la nature, et c'était avec de vrais rochers entassés en désordre, avec des fragments de stalactites enlevés aux cavernes qui les produisent que l'on formait ces ouvrages destinés à entrer dans la composition des scènes les plus agrestes et les plus tourmentées. Les cascades de Windsor et celles de Belton, surmontées de ruines, peuvent être citées comme les mieux réussies; la facture n'était pas même dissimulée dans celles de West-Wycomb, que décorait une nymphe appuyée « sur son urne penchante. »

De l'Angleterre, le goût nouveau gagna promptement l'Écosse et l'Irlande, où la nature, sous des aspects différents, se prêtait infiniment mieux à la création des jardins paysagers. De riches et nobles familles possédaient, dans ces deux parties de l'empire britannique, des terres immenses, ici coupées de hautes montagnes et de ravins abrupts, animées par des sources, des torrents et des lacs naturels; là parées de tout le luxe d'une riche végétation, et offrant tour à tour de vastes prairies peuplées de troupeaux, des collines aux flancs arrondis, des étangs entourés de hautes herbes, et des rivières au cours tranquille et aux flots azurés.

D'après Loudon, le style moderne fut appliqué pour la première fois en Écosse par lord Kames, dans son parc de Blair-Drummond, où il laissa néanmoins subsister une grande partie de l'ancien dessin symétrique. C'est à Duddington-House qu'on rencontre le spécimen le plus parfait de la manière de Brown. L'Écosse ne produisit d'ailleurs qu'un seul paysagiste dis-

tingué : Jacques Ramsay, à qui l'on doit les jardins de Leath-Head, près d'Édimbourg.

En Irlande, les premiers jardins paysagers furent ceux de Delville, près de Glassnevin, poétiquement décrits par Swift. Loudon et son traducteur J. M. Chopin citent d'ailleurs ceux de Castle-Town, de Moyra, de Curraghmore, de Blarney-Castle, etc.

Dans un État où la plus grande partie du territoire est possédée par un nombre restreint de familles opulentes, qui n'hésitent pas à réserver pour leurs plaisirs une grande partie de leurs domaines, et où par conséquent les parcs et les jardins occupent des étendues immenses, on conçoit que la révolution opérée par Kent, Chambers, Brown, et secondée par les écrits de plusieurs auteurs en renom, ait pu modifier d'une manière sensible l'aspect général des campagnes, bien qu'en réalité cette révolution n'ait été ni aussi rapide ni aussi complète qu'on le croit généralement. « Voyez, s'écrie H. Walpole, comme la surface de notre pays est devenue riche, gaie. pittoresque. La démolition des murailles laissant à découvert tous les plans, on voyage partout à travers une succession de tableaux; et là même où il se trouve des défauts de goût dans la composition, le coup d'œil général est toujours embelli par la variété. Si nous ne retombons pas dans la barbarie de la symétrie et des clôtures, quels beaux paysages ennobliront tous les coins de notre île, quand nos plantations journalières auront acquis une vénérable maturité! » Cette prédiction s'est réalisée, grâce aux progrès de la nouvelle méthode et à ceux de la culture, mais grâce surtout au respect que l'on professe dans la Grande-Bretagne pour les arbres. Je ne serais pas étonné que ce respect eût été pour beaucoup dans la répugnance que plusieurs propriétaires, et en particulier certains grands personnages, éprouvèrent à adopter la nouvelle mode. Pour transformer leurs jardins symétriques en jardins pittoresques, il fallait abattre des allées presque entières d'ormes, de chênes, de hêtres ou de sapins, qu'un père ou un ancêtre illustre et vénéré avait plantés de sa main! C'était quelque chose comme un sacrilège, devant lequel plus d'un recula. Ceux qui se décidèrent à bouleverser leur parc eurent soin qu'on épargnât le plus possible de ces patriarches du règne végétal dont l'antiquité attestait celle de la famille ou du moins celle du domaine. Aussi, tandis qu'en France les grands arbres sont une espèce de curiosité de plus en plus rare, et que menace incessamment la cognée, en Angleterre ils développent leurs troncs et leurs rameaux, et les générations viennent tour à tour s'abriter sous leur ombrage immense et paisible. Ces hôtes majestueux, que l'âge embellit et fortifie loin de les amoindrir, prêtent de nos jours aux jardins classiques des trois royaumes, aussi bien qu'à ceux de l'ère romantique, un charme imposant. Froids, nus et fastidieux à l'origine, ces jardins ont acquis avec le temps une parure luxuriante qui fait bientôt oublier la monotonie de leur dessin, et qui leur permet de rivaliser avec les créations les plus savamment combinées et les plus habilement exécutées par les adeptes de l'école moderne.

CHAPITRE X

LES JARDINS ANGLAIS EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE. — LE GOUT PASTORAL. — R. DE GIRARDIN ET DELILLE. — TIVOLI. — MONTREUIL. — L'ERMITAGE. — ERMENONVILLE. — MORFONTAINE. — MÉRÉVILLE. — GUISCARD. — LE PETIT TRIANON. — LA MUETTE. — BAGATELLE. — MONCEAUX. — LA MALMAISON

L'*Essai* d'Horace Walpole, que j'ai cité souvent dans les deux chapitres qui précèdent, contient, parmi des considérations très sensées et des préceptes pleins de sagesse, une assertion singulière. Le noble lord déclare que, selon lui, le genre pittoresque inauguré en Angleterre n'est pas destiné à franchir le détroit et à prendre pied sur le continent. « La dépense que ce genre nécessite ne convient, dit-il, qu'à l'opulence d'un pays libre où l'émulation règne parmi un grand nombre de particuliers indépendants.» Et il ajoute, chose plus singulière encore, que la France lui semble spécialement inhabile à apprécier les avantages du nouveau système : d'abord, parce que son climat n'est pas assez humide pour entretenir la fine verdure des pelouses; parce que, d'autre part, « la noblesse française réside peu à la campagne et y fait peu de dépense »; parce qu'enfin on ne permet pas, en France, aux arbres de grandir, les préposés de la couronne les marquant de l'estampille royale et les faisant abattre juste à l'âge où ils commenceraient à s'élever en futaie. « Un paysage et un commissaire du roi, s'écrie-t-il à ce propos, sont deux choses incompatibles. »

O incertitude des jugements humains! tous ces motifs qui devaient, selon Walpole, nous priver à jamais du plaisir de posséder la campagne à domicile, n'ont pas empêché que le style anglais ne fût accueilli en France avec plus de faveur qu'en aucun autre pays, sans en excepter la vieille Angleterre; que nulle part il n'ait été l'objet d'un engouement plus fanatique, il n'ait été célébré avec plus d'enthousiasme; que nulle part enfin la réaction contre le Nôtre et son œuvre n'ait été plus soudaine, plus vive, — disons le mot, — plus exagérée.



LE PETIT TRIANON

La révolution dans l'art des jardins précéda de loin celle qui s'accomplit dans l'ordre politique en 1789; mais, chose digne de remarque, et qui montre bien que toutes deux procèdent du même principe et se rattachent au même mouvement général des esprits, les philosophes dont les écrits ont le plus contribué à propager en France les idées de souveraineté nationale, de gouvernement constitutionnel, d'égalité devant la loi, furent aussi ceux qui préparèrent dans notre pays le succès du jardin paysager. Montesquieu, Voltaire, Rousseau même, en préconisant les institutions de l'Angleterre, en vantant le génie de ses hommes d'État, les mœurs pures et la condition indépendante de ses « fiers citoyens », en présentant ce royaume comme le modèle d'un État sagement gouverné, disposèrent la nation à admirer de confiance et à imiter de son mieux tout ce qui venait d'outre-Manche. Rousseau, pour son compte, fit plus encore : son fameux discours de Dijon, où les arts et la civilisation étaient accusés d'avoir engendré tous les maux et tous les vices qui désolent l'humanité, l'*Émile*, la *Nouvelle Héloïse*, et bien d'autres écrits où éclatait à chaque page le sentiment exalté des plaisirs que trouvent « les âmes sensibles » dans la contemplation des beautés de la nature, produisirent sur un public nombreux et facile à émouvoir une profonde impression.

A la même époque florissait dans la littérature et dans les arts le genre pastoral. La mode était aux idylles; le roman, la poésie, le théâtre, la peinture ne mettaient en scène que bergers et bergères, hameaux et toits de chaume, moutons bêlants, chiens fidèles, génisses au pis gonflé de lait, moissons, vendanges, travaux et divertissements champêtres. Tout cela sans doute était de convention : les bergers avaient des vestes de drap fin et des bas de soie; les bergères, des mains blanches, des ongles roses et de petits pieds chaussés de satin; la houlette était ornée de rubans roses comme le corsage de Lucette et le large chapeau de Colin; les moutons étaient blancs comme neige et portaient au cou des clochettes d'argent; on parlait au hameau le langage de la compagnie la plus raffinée, mais enfin on aimait les prés et les bois; on soupirait après une retraite paisible; on avait soif de l'eau des sources; on avait faim de laitage et de pain bis; on s'intéressait aux choses de la campagne; on rêvait l'Arcadie, les danses sur l'herbette au son du chalumeau, les mugissements des bœufs et le sommeil à l'ombre des arbres.

Mugitusque boum, mollesque sub arbore somnos.

Delille se plaçait au premier rang des poètes de son temps et s'ouvrait les portes de l'Académie en traduisant les Bucoliques et les Géorgiques de Virgile, et le temps n'était pas éloigné où de grandes dames, des princesses du sang royal, des reines enfin trouveraient leur plus grand plaisir à se déguiser en paysannes, à traire les vaches et à battre le beurre dans des laiteries bâties tout exprès pour elles, et à jouer sur leur théâtre intime des rôles de fermières et de gardeuses de moutons. L'école anglaise, qui faisait

du jardin un abrégé de la nature, qui y prodiguait à la fois les maisonnettes rustiques, les ermitages, les ruisseaux au doux murmure et les monuments symboliques, les temples à l'Amour et à l'Amitié, les sentences philosophiques et sentimentales, ne pouvait manquer de plaire à une société si romanesque. Aussi, on n'eut pas plus tôt les premières notions de la science nouvellement éclose, que dans toutes les classes où l'on se piquait de penser et de sentir, ce fut à qui bouleverserait son parc ou son jardin, et mettrait à lui donner un air de désordre et de sauvagerie, à élever ici une montagne, à creuser là une vallée ou un ravin, à contourner ses allées, à écheveler ses arbres, autant de soin qu'on en eût pris naguère pour aligner mathématiquement les avenues et les parterres, niveler le sol, tailler les ifs et les buis, arrondir les berceaux en plein cintre et dresser les charmilles. En même temps on vit sortir des imprimeries une foule de traités et de poèmes didactiques où le Nôtre était renié et vilipendé, où la symétrie était proscrite comme un crime de lèse-nature, où la serpe et le fil à plomb étaient assimilés à des armes d'assassin, où l'esthétique de l'irrégularité était enseignée avec force tirades sur les joies ineffables que procure le culte fidèle de la nature et de la vertu. Au fond, rien de plus prétentieux et de plus maniéré que ces dissertations, et l'enflure du style y cachait mal la pénurie des idées; rien de moins conforme à la nature que le genre de décoration qu'on était en train de substituer dans les jardins aux productions vraiment artistiques et magistrales de l'école italienne et de l'école française. On torturait la terre sous prétexte de l'affranchir; on voulait bannir l'ennui des jardins, et l'on y introduisait la tristesse sous le titre de *douce mélancolie;* on fuyait la monotonie et la froideur, et l'on s'évertuait (heureusement sans y réussir) à inspirer l'horreur, l'effroi, l'exaltation; on reprochait aux artistes du siècle précédent « de n'avoir été qu'architectes lorsqu'il fallait être jardiniers [1] », et l'on élevait au bord des allées et des rivières, dans l'épaisseur des fourrés et sur le sommet des collines, de ridicules petits temples, des tombeaux et des urnes funéraires, des ruines factices, des tourelles et des donjons. « On se moquait, dit Charles Blanc, de le Nôtre, de ses arbres mutilés, de ses lugubres massifs, de ses eaux emprisonnées entre quatre murailles et de ses parterres festonnés, sans prendre garde qu'on allait tomber, par un excès contraire, dans le pire de tous les genres : le faux naturel. »

Hâtons-nous d'ajouter que cette manie dura peu : avant la fin du siècle on était revenu, dans la pratique et dans la théorie, à un sentiment plus pur du beau et du vrai, à une plus juste mesure du rôle de l'art dans la création des jardins. Mais Charles Blanc est injuste envers René de Girardin et Delille lorsqu'il les range parmi les théoriciens du « sentimentalisme convenu ». Il est vrai que Girardin avait donné dans ce travers, comme ses contemporains, et plus peut-être qu'aucun d'eux : Ermenonville, créé sous l'inspiration des rêveries romanesques de Jean-Jacques, contenait, parmi des sites

[1] Morel, *Théorie des jardins,* p. 7.

admirables, des parties dont le style était maniéré, j'oserais presque dire déclamatoire, comme la phraséologie du philosophe de Genève. Mais lorsque Girardin écrivit son opuscule *De la Composition des paysages sur le terrain,* son imagination s'était déjà sensiblement rassise et son goût s'était amendé. Il termine, en effet, son Introduction par cette phrase, qui est un *peccavi :* « D'après quelques expériences, *et surtout d'après mes fautes,* je vais tâcher d'indiquer ici quelques moyens pour éviter les principales erreurs dans lesquelles l'inexpérience, le défaut de comparaison et celui de principes pourraient facilement entraîner. » Et il dit explicitement, au chapitre Ier : « Le goût naturel a conduit d'abord à penser que, pour imiter la nature, il suffisait, comme elle, de proscrire les lignes droites, et de substituer un *jardin contourné* à un *jardin carré.* On a cru qu'on pourrait produire une grande variété à force d'entasser dans un petit espace les productions de tous les climats, les monuments de tous les siècles, et de *cluquemurer,* pour ainsi dire, tout l'univers. On n'a pas senti que, quand bien même un mélange aussi disparate pourrait offrir quelques beautés dans les détails, jamais dans son ensemble il ne pouvait être naturel ni vraisemblable. Si l'on a voulu ensuite se rapprocher davantage de la simplicité, on s'est persuadé qu'il ne fallait que rendre seulement la liberté à la nature en plaçant tout au hasard; et l'on n'a pas songé qu'en parsemant des arbres par petits paquets, et qu'en éparpillant différents objets sans perspective ni convenance, on ne pouvait jamais produire qu'un effet vague et confus. Si la nature mutilée et circonscrite est triste et ennuyeuse, la nature vague et confuse n'offre aussi qu'un pays insipide, et la nature difforme n'est qu'un monstre. »

Quant à Delille, on ne doit pas perdre de vue que ses *Jardins* sont un poème : poème ennuyeux, j'en conviens, comme la plupart des poèmes didactiques, et qui fatigue par le trop fréquent abus du style pompeux, des prosopopées, des invocations et des exclamations, mais où l'on trouve de fort belles pages, et dont le fond vaut en général mieux que la forme. Delille a, premièrement, une qualité fort rare de son temps : il n'est point exclusif, et assigne parfaitement aux deux genres, symétrique et paysager, les rôles qui conviennent à chacun d'eux :

> Chacun d'eux a ses droits : n'excluons l'un ni l'autre.
> Je ne décide point entre Kent et le Nôtre.
> L'un, content d'un verger, d'un bocage, d'un bois,
> Dessine pour le sage, et l'autre pour les rois.

Il décrit, en les admirant, les magnifiques créations de l'artiste français. En maint endroit il condamne les « recherches vaines » et conseille de parer la nature sans la gâter par une ridicule affectation de désordre, par l'assemblage confus d'éléments disparates ou par de ridicules imitations.

Il raille, non sans esprit,

> ... Ces monuments dont la ruine peinte
> Imite mal du temps l'inimitable empreinte,

Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier et cette tour gothique,
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuissant et grossier.

Enfin j'oserai rappeler à nos édiles, qui croient orner les jardins publics en y bâtissant de faux rochers avec des moellons revêtus d'une couche de peinture grisâtre, ces vers qu'ils n'ont peut-être jamais lus :

. . . .
Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
De la nature en vain rival présomptueux,
L'art en voudrait tenter une infidèle image,
Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

Walpole admettait dans l'art des jardins trois sortes de compositions : le jardin qui se lie avec un parc, la ferme ornée, et la forêt ou jardin sauvage. Morel[1] distinguait quatre genres : le *pays*, la *ferme*, le *parc* et le *jardin* proprement dit. La plupart des jardins créés en France pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle se rattachent au troisième et au quatrième genre, quelques-uns au premier ; je néglige le deuxième, qui n'est pas un jardin d'agrément, mais un ensemble de cultures utiles disposées avec plus ou moins de goût.

Delille nous apprend que les deux premiers essais de style irrégulier en France furent le jardin de Tivoli, créé à Paris même par Boutin, et celui que fit faire la duchesse de Boufflers ; mais on ne sait auquel des deux appartient la priorité. Le poète dit, en effet, au chant Ier des *Jardins :*

L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Et il se contente de nommer Auteuil après Maupertuis, le Désert, le Raincy et Limours ; mais on lit d'autre part, dans les notes du même chant, ces deux passages assez difficiles à concilier :

Note 7 : « Le local de Tivoli se refusait aux grands effets pittoresques ; mais M. Boutin a eu le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, et surtout d'avoir *le premier* essayé avec succès le genre irrégulier. » Note 9 : « ... Auteuil est *le premier jardin* qui ait été composé dans le véritable goût des jardins anglais. »

Est-ce à dire que Delille distinguait le « genre irrégulier » du « véritable goût des jardins anglais » ? — En ce cas, on ne voit pas bien sur quelles différences peut reposer cette distinction. Passons. — Le jardin de Maupertuis, connu aussi sous le nom de l'*Élysée,* appartenait au marquis de Montesquiou. « Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de col-

[1] *Théorie des jardins.*

lines et de vallons font un beau lieu, dit Delille, l'Élysée était digne de son aimable nom. » Les *Déserts* étaient fort à la mode à l'époque qui nous occupe, et plusieurs *pays* du genre sauvage ou mélancolique furent baptisés de ce nom prétentieux. Le *Désert* dont parle Delille avait été dessiné avec beaucoup de goût, s'il faut l'en croire, par M. de Monville.

Le Raincy, aujourd'hui dépecé en petits lots et peuplé de villas bourgeoises, faisait partie des domaines de la maison d'Orléans. Son parc avait été dessiné par Blaikie. Limours était un lieu naturellement sauvage. La comtesse de Brienne l'embellit et lui ôta de sa rudesse, sans toutefois lui faire perdre son caractère primitif. Delille vante encore, parmi les plus beaux jardins paysagers qu'il y eût en France, Montreuil, que « les Grâces, dit-il, en riant dessinèrent; » — ce jardin était à Madame Élisabeth; — le Petit-Trianon, Monceaux et Bagatelle, sur lesquels je reviendrai tout à l'heure; — la Colline, « un des plus beaux jardins de France, » créé près de Caen par le duc d'Harcourt; — puis il cite, en regrettant de ne pouvoir mieux faire : la Falaise, Morfontaine, Roissy, la Malmaison, « agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues et de sa situation; » l'Ermitage, « orné de deux rivières, d'un charmant ruisseau, de superbes perspectives, et distingué surtout par des inscriptions en vers, telles que M. de Rulhière en sait faire. » Rulhière, l'auteur de l'*Histoire de la révolution de Russie,* de l'*Histoire de l'anarchie de Pologne,* etc., était propriétaire de cet ermitage, qu'il ne faut pas confondre avec celui que Mme d'Épinay fit construire près de son château de Chevrette, dans la vallée de Montmorency, pour y loger *son ours :* c'est ainsi qu'elle nommait plaisamment Jean-Jacques. On sait que ce dernier mourut dans un autre *ermitage,* à Ermenonville, chez René de Girardin, et que ce même Girardin, qui avait recueilli le philosophe vieux et malade, donna aussi un asile à sa cendre. Ermenonville, qui, chose digne de remarque, n'est pas même nommé dans les *Jardins* de Delille, est, au contraire, décrit en détail dans l'ouvrage de Morel, qui avait contribué à sa création, et qui le donne comme exemple de ce qu'il appelle un *pays.* Ermenonville peut d'ailleurs être considéré comme le type accompli du style paysager, romanesque et sentimental. « Il présente, dit Morel, un *pays* en partie champêtre et en partie sauvage. Sa belle vallée, la rivière qui l'arrose, les coteaux qui la dessinent, les plantations qu'il l'ornent, les prairies qui la couvrent, ont un caractère véritablement champêtre; ses montagnes et ses gorges, l'espèce d'arbres qu'ils produisent, les sables arides, les vertes bruyères, les rochers, un grand lac, font d'une autre partie un pays très sauvage. »

Quelques maisons groupées autour d'un château bâti par Henri IV dans un pays inculte, aride et vraiment sauvage, formaient originairement la vicomté d'Ermenonville, qui fut acquise, vers 1760, par le maréchal de camp René-Louis de Girardin, issu de la famille noble des Gherardini, de Florence. Ce gentilhomme, passionné pour les nouveautés artistiques et philosophiques, entreprit avec ardeur d'embellir son domaine conformément aux



LE TEMPLE DE L'AMOUR DANS LE PARC DE LA MALMAISON

préceptes de l'école anglaise, et, mettant à profit les beautés naturelles du lieu, il sut créer, dans une étendue de cinq cents arpents, un parc magnifique qui doit à ses sites pittoresques et variés, à ses monuments philosophiques et allégoriques, et bien plus encore au séjour, à la mort et à la sépulture de J.-J. Rousseau, une célébrité européenne. Ermenonville a été visité par Marie-Antoinette, par l'empereur Joseph II, par le roi de Suède Gustave III, par Bonaparte, premier consul. Je ne parle pas de la foule des visiteurs obscurs, attirés soit par une curiosité banale, soit par le désir de contempler la tombe de l'auteur d'*Émile* et du *Contrat social.* Après la mort de René de Girardin, ce domaine passa à son fils Stanislas-Xavier, qui a laissé un *Itinéraire des jardins d'Ermenonville,* ainsi que des *Souvenirs* intéressants.

Ermenonville comprend trois parties : le *Grand Parc,* le *Petit Parc* et le *Désert.* Dans le Grand Parc se trouvent le *banc de la reine,* où se reposa Marie-Antoinette, une grotte, une cascade, une rivière et un lac au fond duquel est l'île des Peupliers. Dans cette île s'élève le tombeau sous lequel le corps de Jean-Jacques reposa jusqu'à ce qu'en 1794 la convention nationale décréta sa translation dans les caveaux du Panthéon. Le tombeau, dû à P. Robert, est dans le style antique et orné de bas-reliefs. Dans une couronne, au milieu du fronton, on lit la devise de Jean-Jacques, *Vitam impendere vero,* et sur la face opposée, cette inscription : « Ici repose l'homme de la Nature et de la Vérité. » Dans une autre île du lac, on voit la pierre sépulcrale du peintre Georges-Frédéric Meyer, mort à Ermenonville en 1779, et plus loin dans le parc était naguère la *tombe de l'Inconnu.* Cet *Inconnu* est le héros d'une histoire romanesque racontée par Thiébaud de Bernéand. Ailleurs, au sommet d'un monticule, s'élèvent le temple de la Philosophie, dédié à Michel Montaigne, et une colonne tronquée sur laquelle on lit : « *Quis hoc perficiet?* Qui l'achèvera? » Le temple, de forme circulaire, porte au fronton cette inscription : *Rerum cognoscere causas.* Les six colonnes qui soutiennent la rotonde offrent également chacune une inscription en l'honneur d'un grand homme : à Newton, *Lucem;* à Descartes, *Nil in rebus inane;* à Voltaire, *Ridiculum;* à William Penn, *Humanitatem;* à Montesquieu, *Justitiam;* à Rousseau, *Naturam.* Près de la porte qui donne accès du Grand Parc dans le Désert était une cabane rustique sur la porte de laquelle on lisait : *Charbonnier est maître chez lui.* Enfin la *Maison du philosophe,* c'est-à-dire de Rousseau, maintenant en ruines, et le *Monument des anciennes amours,* amas de rochers qui rappelait les souvenirs de Meillerie, se trouvent dans le Désert même, caractérisé par un sol inculte, des genêts, des bruyères, des fonds de sable, des rochers couronnés de pics, un grand lac, et à l'horizon des montagnes et des forêts[1].

Morfontaine, voisin d'Ermenonville, avec lequel il offre beaucoup d'analogie, est peut-être le plus beau parc du genre agreste qu'il y ait en France.

[1] On trouve, dans les *Environs de Paris illustrés* d'Ad. Joanne, une très curieuse notice sur Ermenonville et sur Morfontaine.

On y admire non seulement des sites merveilleux, tantôt riants, tantôt sauvages, trois lacs, dont le plus grand enveloppe une île de trois cents arpents (l'île Molton), des rochers comparables à ceux de Fontainebleau, et une lande inculte, couverte de bruyères comme les landes bretonnes, mais, ce qui est surtout rare en France, une végétation prodigieuse, des arbres séculaires dont les cimes semblent se perdre dans les nuages, et qui font penser aux forêts vierges de l'Amérique. Sous l'ombre de ces arbres géants, où bondissent les écureuils, où nichent des milliers d'oiseaux; au bord de ces lacs, où s'ébattent librement les cygnes, les canards sauvages, les sarcelles et les hérons; parmi ces rochers, où rampent les lézards et les couleuvres, où gîtent les hiboux, que l'épervier vient raser de ses ailes et que les daims et les chevreuils effleurent de leurs pieds agiles; au milieu de cette âpre et puissante nature où rien ne trahit la présence de l'homme, si ce n'est un bateau sur le lac, une cabane servant de rendez-vous de chasse, une vieille tour perchée sur un rocher, et sur quelque autre rocher une inscription effacée par le temps, on peut se croire à mille lieues, non pas de Paris, mais de la France, loin de toute civilisation; et il arrive un moment où l'on serait moins étonné de se trouver face à face avec un Peau Rouge, armé de son tomahawk et de son couteau à scalper, que de rencontrer un monsieur en veste de coutil et en bottines vernies, et une dame en robe de soie ou de mousseline, toque à aigrette et mantelet de dentelles. La terre de Morfontaine fut donnée par Louis VII aux moines de Châlis, qui creusèrent les étangs. Plus tard elle fit partie de la châtellenie de Montmeillant; puis elle appartint au chapitre de Saint-Denis, qui la vendit, en 1559, à un conseiller au parlement, et depuis lors elle a passé dans bien des mains. Un président de parlement de Paris, le Peletier, entreprit le premier, en 1770, d'y créer un parc. Il y dépensa beaucoup d'argent; son successeur, le financier Durney, y employa aussi de fortes sommes; mais ce fut surtout Joseph Bonaparte qui y fit d'énormes dépenses. Après lui, Morfontaine passa au duc de Bourbon, puis à la baronne de Feuchères. Celle-ci laissa ce beau domaine à sa nièce, Mlle de Tanaron, qui devint Mme Corbin.

Avant que Morfontaine eût été embelli par Joseph Bonaparte, Hirchfield, dans sa *Théorie des jardins,* plaçait immédiatement après Ermenonville le parc de Méréville, au fermier général de la Borde. Ce domaine est situé à l'extrémité méridionale du département de Seine-et-Oise. Le château s'élève à mi-côte sur la rive gauche de la Juine, qui serpente à travers les gazons et les massifs du parc, forme des îles et des cascades, passe sous des ponts rustiques et va se perdre dans des grottes. On remarque, à Méréville, un sarcophage dédié au capitaine Cook, une colonne rostrale consacrée à la mémoire des deux fils de M. de la Borde, qui partagèrent le sort de l'infortuné la Pérouse, et, dans la forêt, une autre colonne plus monumentale, imitation de la colonne Trajane. Le parc fut dessiné par les paysagistes Joseph Vernet et Robert.

Morel décrit longuement Guiscard, situé près de Compiègne, et que le duc

d'Aumont le chargea de dessiner à nouveau et de replanter selon le goût moderne; car ce parc était primitivement symétrique dans toutes ses parties. Son étendue, qui n'était que de quatre cents arpents, fut doublée. « Il présente au premier coup d'œil, dit Morel, trois grandes parties dont l'ensemble est imposant : une vaste pelouse en face du château, un très grand lac qui en baigne les bords, et des bois considérables qui la terminent. Le château, dont les fossés ont été comblés, est actuellement sur le bord de la pelouse et tout au milieu des jardins. Jadis placé dans le plus bas du terrain, il paraît situé à mi-côte; par la manière dont les pentes ont été dirigées, il domine sur la partie du parc du côté du soir; il jouit de la pelouse qui est à ses pieds, de la ligne des bois qui forment son enceinte; il découvre une partie du grand lac, au delà duquel des plantations, sur la rive opposée, s'ouvrent en face d'une jolie vallée. »

Que de grands et beaux parcs nous aurions encore à citer, si le défaut d'espace et aussi, il faut le dire, la répétition continuelle des mêmes éléments, pelouses, bois, lacs, rivières, étangs, rochers, grottes, constructions champêtres, monuments antiques, ne nous obligeaient à nous borner! Qu'il nous suffise de nommer Saint-Leu, aux princes de Condé; Argenson, près de Vienne en Dauphiné, que Matthews mettait au-dessus de tout ce qu'il avait vu en France et en Italie; Rambouillet, Compiègne, Chantilly, où les beautés pittoresques du style moderne sont venues s'ajouter aux décorations plus sévères et plus froides qui rappellent les époques précédentes.

Mais il est quelques jardins célèbres dont je n'ai fait plus haut que prononcer les noms, et sur lesquels j'ai promis de revenir. On en peut trouver dans certains ouvrages la description et l'histoire détaillée. Je pourrai donc tenir ma promesse sans augmenter outre mesure ce chapitre, déjà long.

Les grands seigneurs, les princes et les rois ne furent pas les derniers atteints par la contagion philosophique, romanesque et pastorale qui envahit, au siècle dernier, la France, et s'étendit, bien qu'avec moins d'intensité, dans d'autres contrées de l'Europe. Des souverains rendaient hommage au « roi Voltaire »; des dames de la cour lisaient avec passion la *Nouvelle Héloïse;* le *Devin du village* fut représenté à Versailles dans le petit comité, et Rousseau eut pour protecteur le prince de Conti.

Louis XIV avait laissé à ses neveux des palais superbes : les Tuileries, le Luxembourg, Fontainebleau, Saint-Germain, Versailles et Trianon, Saint-Cloud, Meudon, avec des jardins dont la magnificence était en rapport avec leurs dimensions grandioses et le luxe de leur architecture. Pourtant, lorsque de simples particuliers, la plupart imbus des idées qu'on devait plus tard appeler révolutionnaires, entreprirent de donner à leurs jardins les libres allures que Walpole déclarait incompatibles avec un commissaire du roi; lorsque des gens de lettres et des gens de rien se mirent à conspuer le Nôtre et à revendiquer hautement les droits de la nature humiliée par Louis XIV, la noblesse, les princes du sang, les plus augustes personnages joignirent leurs voix à ce chœur de réclamations et de déclamations. Ils



MORFONTAINE

allèrent plus loin : ils voulurent, eux aussi, faire amende honorable à la nature, les uns en détruisant leurs parcs pour les remplacer par des paysages, les autres en partageant leurs domaines entre les deux systèmes, et en ajoutant un jardin anglais à leur jardin français; quelques-uns même enfin furent conduits par le culte de la nature à l'étude des plantes. Rousseau n'était-il pas botaniste?

Louis XV, on le sait, aimait ses aises; le plaisir était la plus grande affaire de sa vie, et comme le plaisir, tel surtout qu'il l'entendait, ne s'accommode guère de l'étiquette et du cérémonial, il fallut à Louis XV, outre ses palais, des maisons où il pût vivre en simple débauché. Louis XIV avait fait bâtir le premier Trianon, diminutif de Versailles; Louis XV fit bâtir le second Trianon, diminutif du premier. Le jardin de ce nouveau château fut dessiné par l'architecte Gabriel, partie dans le style symétrique, partie dans le style irrégulier. A l'instigation d'un capitaine de ses gardes, le duc d'Ayen, grand amateur de botanique, Louis XV créa de plus à Trianon un jardin spécial dont la direction fut confiée à un très habile jardinier nommé Claude Richard, puis à son fils Antoine, qui demeura, sous la convention, conservateur du jardin et des pépinières. En 1759, Louis XV eut même la fantaisie de faire de Trianon un véritable jardin botanique, et il chargea de ce soin Bernard de Jussieu. L'illustre naturaliste y fit la première application de sa méthode, en groupant les plantes par ordres, familles, genres et espèces, d'après l'analogie de leurs caractères organiques et l'importance relative de ces caractères.

Louis XVI abandonna le petit Trianon à la reine Marie-Antoinette. Le jardin fut alors entièrement replanté, selon le goût romanesque et pastoral, par les soins du paysagiste Robert, et l'on vit s'y élever, au bord de l'étang, un hameau avec sa laiterie, sa ferme, sa chapelle, sa maison du curé. La reine prit ce séjour en affection. Elle venait souvent, avec quelques dames et seigneurs de son intimité, échanger le faste de Versailles contre d'innocentes mais puériles imitations de la vie champêtre. « Une robe de percale blanche, dit Mme Campan, un fichu de gaze, un chapeau de paille étaient la seule parure des princesses. Le plaisir de parcourir les fabriques du hameau, de voir traire les vaches, de pêcher dans le lac, enchantait la reine, et chaque année elle montrait plus d'éloignement pour les fastueux voyages de Marly. » C'est sur le théâtre de Trianon que Marie-Antoinette joua le rôle de Colette dans le *Devin de village,* et celui de Rosine dans le *Barbier de Séville*[1].

Le petit Trianon est aujourd'hui un des plus charmants jardins des environs de Paris. Le dessin en est élégant, la végétation riche et vigoureuse; malheureusement les eaux sont stagnantes, troubles, et surchargées de végétations cryptogamiques qui en rendent l'aspect peu agréable.

[1] Une monographie publiée en 1885 par M. Gustave Desjardins, archiviste de la ville de Versailles, et intitulée *le Petit Trianon, histoire et description,* donne sur ce jardin des détails intéressants, puisés aux sources les plus authentiques.

Le petit Trianon était la promenade favorite de M. Thiers, lorsque celui-ci résidait à Versailles comme président de la république. Après les séances de l'Assemblée nationale, l'illustre homme d'État, avant de rentrer chez lui pour se remettre au travail, allait voir les parterres et causer avec le « père Charpentier », qui avait créé en 1850, auprès du parc, un *jardin des fleurs* contenant une magnifique collection de plantes ornementales.

Les frères de Louis XVI et son cousin le duc d'Orléans eurent aussi leurs Trianons ; seulement les plaisirs qu'on y prenait n'étaient pas toujours aussi honnêtes que ceux qui réunissaient dans la bergerie de Versailles l'élite de la cour et de la haute noblesse. Le Trianon de Monsieur, comte de Provence, s'appelait la Muette; celui du comte d'Artois, Bagatelle; celui du duc d'Orléans, Monceaux.

La Muette et Bagatelle touchaient au bois de Boulogne. Les antécédents de ces deux résidences étaient des plus scandaleux. La première avait été une des « petites maisons » du régent, puis de sa digne fille la duchesse de Berri, puis de Louis XV : c'est tout dire. Louis XV y reçut Marie-Antoinette à son arrivée en France, et la fiancée du dauphin fut obligée de souper avec la du Barry. Devenue reine, elle n'eut, ainsi que Louis XVI, que de l'éloignement pour ce lieu de débauche. La cour y vint peu; Monsieur seul y séjournait une partie de l'été. Des jardins de la Muette partirent, le 21 novembre 1783, en présence du roi, de sa famille et d'un public d'élite, les deux premiers aéronautes, le marquis d'Arlandes et le jeune chimiste Pilâtre du Rozier. En 1787, la Muette fut classée parmi les châteaux royaux destinés à être vendus. Il en reste aujourd'hui un pavillon qui, avec une partie encore considérable des jardins, appartient à Mme Érard, veuve du célèbre facteur de pianos. Sur une autre partie du terrain ont été établis le jardin fleuriste et les belles serres de la ville de Paris. Un petit jardin anglais précède le pavillon du côté de Passy et en dérobe la vue, mais tout le reste est encore planté à la française. C'est à peu près le seul spécimen du style symétrique qui existe, à Paris même, dans une propriété privée, et ce spécimen est de nature à faire regretter le trop complet abandon d'un genre où la richesse et la grandeur s'allient si bien à la simplicité. Il est impossible de ne pas s'arrêter devant le saut de loup qui sépare le jardin de l'avenue Henri Martin, en face de la large entrée du bois de Boulogne, et qui entoure un parterre circulaire vers lequel convergent de magnifiques allées aux ombrages impénétrables. Cette belle ordonnance, cette végétation plantureuse, ces brillants tapis de fleurs contrastent avec la décoration assez maigre du parc public à l'anglaise dit « le Ranelagh », qui occupe l'espace compris, à l'ouest, entre la Muette et l'avenue Raphaël. Les deux styles ancien et moderne se montrent là côte à côte, et la comparaison n'est pas à l'avantage du dernier.

Bagatelle fut d'abord un simple pavillon où se retirait fréquemment, sous prétexte d'indisposition, la belle et trop galante Mlle de Charolais, fille de Louis III, prince de Condé. « Ce pavillon étant devenu la propriété du

comte d'Artois, frère de Louis XVI, dit A. Joanne, son nouveau possesseur voulut créer à la place un second petit Trianon. Il y fit, en conséquence, bâtir un château qu'on appela la *Folie d'Artois*, et qui reprit plus tard le nom de Bagatelle. Le comte d'Artois avait parié contre Marie-Antoinette qu'il le construirait en un mois, et il gagna son pari. La dépense s'était élevée à six cent mille livres. *Parva, sed apta*, tel était la devise qu'il avait fait graver sur la façade. » Vendue pendant la révolution, Bagatelle devint, sous la république et sous l'empire, un jardin-restaurant à l'instar de Tivoli. Cette propriété fut rendue par la Restauration au comte d'Artois, qui, devenu roi, en fit don au duc de Berri; elle appartient maintenant à sir Richard Wallace.

Monceaux (on disait aussi Mousseaux) était autrefois un domaine qui appartint successivement au chapitre de Saint-Denis, puis à la famille Charron, et que le fermier général Grimod de la Reynière acheta en 1746. Philippe, duc d'Orléans, le même qui s'appela plus tard Philippe-Égalité, et qui périt sur l'échafaud en 1794, devint à son tour, en 1774, propriétaire de Monceaux, et s'y fit bâtir une maison de plaisance, — on dirait plus justement peut-être une maison de plaisir, — entourée d'un vaste parc que Carmontelle fut chargé de dessiner, de planter et d'orner. « Le terrain était aride, dit Mme G. Boué : Carmontelle y créa des accidents et y conduisit l'eau en abondance; il y éleva des temples, des obélisques, des tombeaux, des grottes, des kiosques, un château fort en ruines, un moulin à vent hollandais, une pompe à feu; il y établit des jeux de bague, des jets d'eau, des fontaines, des cascades[1]. » La plus élégante de toutes ces « fabriques », pour la plupart détruites, est le fragment de colonnade semi-circulaire qui entoure une partie de la pièce d'eau, et qu'on désigne sous le nom de *Naumachie*. La pyramide qui se cache dans un fourré, et dans laquelle on pénètre par une porte ressemblant à un chambranle de cheminée, est, dit-on, le tombeau d'un jeune gentilhomme allemand, tué à la suite d'une querelle de jeu dans une des soirées orageuses dont Monceaux fut souvent le théâtre.

Après la mort de Philippe-Égalité, la convention décréta que Monceaux serait conservé par la nation pour être affecté à des établissemnnts d'utilité publique; mais ces établissements restèrent à l'état de projet. Napoléon Ier donna Monceaux à son archichancelier Cambacérès, qui le lui rendit quatre ans après, trouvant ce cadeau trop dispendieux. La Restauration le restitua à la famille d'Orléans, qui le conserva jusqu'à l'époque où ses biens furent vendus, en vertu du décret de 1852. Monceaux fut acheté alors par la compagnie immobilière; puis une partie du terrain fut cédée à la ville de Paris, qui en a fait un jardin public. Nous retrouverons bientôt sous cette nouvelle forme le parc Monceaux, malheureusement réduit à d'étroites limites, mais, à certains égards, plus élégant et plus riche qu'il n'était en sortant des mains de Carmontelle.

[1] *Le Parc Monceaux, notice historique et légendaire.* Brochure in-8°, Paris, 1866.

BAGATELLE, A SIR RICHARD WALLACE

Lorsque, après la tourmente révolutionnaire, la monarchie impériale succéda à la monarchie royale, la compagne du nouveau chef de l'État possédait depuis quelques années une retraite champêtre où elle aimait à oublier sa grandeur, comme Marie-Antoinette à Trianon. Cette retraite, c'était la Malmaison. Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve du vicomte de Beauharnais, l'avait achetée, avant son mariage avec le général Bonaparte, à M. Lecouteulx de Cauteleux, qui en était propriétaire depuis 1792. Bien des souvenirs intimes, et aussi des souvenirs politiques du consulat et de l'empire, se rattachent à cette résidence favorite de Joséphine, qui, lorsqu'elle n'eut plus d'impératrice que le nom, ne la quitta presque plus, mit tous ses soins à l'embellir, et y mourut en 1814. Bientôt après la Malmaison fut pillée par les soldats alliés. Sous la Restauration, le prince Eugène Beauharnais fit revendre toutes les terres que sa mère avait ajoutées à l'ancien parc de M. Lecouteulx. Les arbustes, les plantes rares, les tableaux furent vendus ou transportés à Munich. En 1826, la Malmaison fut achetée par M. Haguermann; elle devint, après sa mort, la propriété de la reine mère Marie-Christine d'Espagne. Le parc, dessiné par Berthaut, était décoré de diverses fabriques du goût le plus galant, et dont quelques-unes rappelaient les souvenirs du couple impérial, qui y vit ses meilleurs et ses plus mauvais jours. Tels étaient le pavillon où travaillait l'empereur, et la fontaine Joséphine. Mais on admirait surtout à la Malmaison des serres magnifiques et une riche collection de plantes exotiques; les jardins étaient plantés de beaux arbres et d'une grande variété de fleurs.

Rachetée de la reine Marie-Christine par Napoléon III, la Malmaison n'a point échappé aux tristes conséquences de l'invasion allemande. Le 21 octobre 1870, le général Ducrot tenta de ce côté une grande reconnaissance. Un commencement de succès marqua le début de l'opération. A une heure de l'après-midi, notre artillerie ouvrit le feu sur la Malmaison, Buzenval, la Jonchère et Bougival; puis l'infanterie se porta en avant, tourna la Malmaison, franchit le ravin de Saint-Cucufa et gravit les pentes de la Jonchère. Une partie de nos troupes entra dans le parc de Buzenval et dans les bois de Saint-Cucufa, tandis qu'une autre colonne occupait Montretout et les hauteurs de Garches. Mais devant des forces de beaucoup supérieures ces positions durent être bientôt abandonnées, et vers cinq heures du soir le général Ducrot ordonna la retraite. Nos pertes avaient été sensibles. Près de la porte de Longboyau, une batterie d'artillerie perdit son capitaine, dix canonniers, quinze chevaux et deux pièces. Quatre compagnies de zouaves, acculées dans une sorte d'impasse et presque cernées, furent dégagées par un bataillon de mobiles de Seine-et-Marne. Cependant l'ennemi, dont la ligne d'investissement était alors faible sur ce point, craignit un instant de voir nos troupes arriver à Versailles. Les équipages du roi de Prusse et d'une partie de l'état-major avaient même, dit-on, commencé à évacuer le quartier-général.

Maîtres de nouveau de la Malmaison, les Prussiens pillèrent le château,

qui avait du reste été fortement endommagé par les feux de l'artillerie. Il a été depuis converti en caserne et n'offre, ainsi que son parc, presque plus d'intérêt. En 1882, la Malmaison a été vendue par le domaine et acquise par une société de capitalistes qui a procédé à son morcellement, et offre aux amateurs des terrains de toutes dimensions pour y élever des maisons de campagne.

CHAPITRE XI

LES JARDINS ANGLAIS EN ALLEMAGNE ET EN RUSSIE AU XVIII[e] SIÈCLE — RHEINSBERG. — SANS-SOUCI. — VŒRLITZ. — TZARKOE-SELO. — PETERHOF. — PAWLOWSK. — GATCHINA. — ORANIENBAUM. — LA TAURIDE — NEW-WALDEGG. — L'ARCADIE. — PULHAVI

Chaque peuple se dit et se croit de bonne foi le premier peuple du monde; cette haute opinion de soi est très invétérée chez le peuple français : nous sommes toujours persuadés que nous marchons à la tête de la civilisation, et que l'univers entier retomberait bientôt dans la barbarie d'un second moyen âge si malheureusement notre exemple et nos leçons venaient à lui manquer. Il y a sans doute beaucoup d'illusion dans cette manière d'apprécier ce que nous appelons la mission de la France; mais il y a bien aussi quelque chose de réel, au jugement même des autres nations, qui, tout en étant comme nous convaincues de leur supériorité sur beaucoup de points, qu'elles regardent, à tort ou à raison, comme les plus importants, ne laissent pas de reconnaître implicitement la nôtre à quelques égards. On est, par exemple, assez disposé à regarder les Français comme les meilleurs juges en ce qui concerne les choses de goût, de luxe, d'ornement. Nous avons vu, sous Louis XIV, les compositions de le Nôtre recherchées ou imitées dans la plus grande partie de l'Europe, et plusieurs souverains se faisant construire des palais et planter des jardins à l'instar de Versailles. Il est permis de croire qu'au XVIII[e] siècle le style des jardins anglais se fût difficilement répandu sur le continent, s'il n'eût trouvé en France une seconde patrie, à l'époque précisément où la littérature et les idées françaises tenaient l'Europe en suspens, et où de puissants monarques, voulant donner chez eux au mouvement intellectuel une vive impulsion, empruntaient à la France ses lettrés, ses savants, ses artistes et jusqu'à ses hommes d'État.

L'Italie et l'Espagne au midi, les Pays-Bas au nord demeurèrent fermés à l'importation du goût anglais, comme ils étaient restés étrangers précédemment à la réforme française; mais le mouvement se propogea, bien qu'avec



PARC DE SANS-SOUCI A POTSDAM

lenteur, dans toute l'Allemagne et jusqu'en Russie. Le premier jardin anglais créé de l'autre côté du Rhin fut, d'après J.-M. Chopin, celui de Schwobber, en Westphalie (1750). Ensuite seraient venus, d'après le même auteur, celui de Hinuber, à Hanovre, et, près de Vienne, celui de Dornbach, « qui devait moins à l'art qu'à la nature. » Je dois déclarer ici que je n'ai trouvé ailleurs que dans le *Traité élémentaire* de Chopin et dans l'*Encyclopédie* de Loudon aucune mention de ces jardins, à moins que le nom du dernier n'ait été altéré et qu'il ne s'agisse de la propriété qui se trouve près de Vienne, à quinze minutes de Dornach, et qui touche au petit village de Neu-Waldegg. Cette propriété fut créée par le général comte Maurice de Lacy, au prix de trente années de travaux et d'une dépense de plus d'un million. Rien n'est donc moins exact que de dire qu'elle doit moins à l'art qu'à la nature. Elle emprunte, au contraire, la plus grande partie de son intérêt aux nombreuses fabriques que le comte de Lacy éleva dans le parc, et qui en font, dit Ad. Joanne, un des plus curieux de l'Europe[1]. On y remarque surtout le *Spiegelteich* (étang du Miroir), le *Dianentempel* (temple de Diane), le *Regenschirm* (parapluie), le *Chinesische Sonnenschirm* (parasol chinois), la *Fasanerie* (faisanderie), le *Jœgerhaus* (maison de chasse), etc. Derrière le temple de Diane et sur une colline se trouve le *Hameau,* que les habitants du pays appellent *Hollænderdœrfel,* et sur une maison duquel le comte de Lacy fit inscrire ces deux vers français :

O site de mon choix, hameau que je préfère,
Heureux qui vit ici tranquille et solitaire!

Delille, au premier chant des *Jardins,* parle ainsi des beaux jardins que l'Allemagne possédait de son temps :

Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.
Qui ne connaît Rheinsberg, qu'un lac immense arrose,
Où se plaisaient les arts, où la valeur repose;
Potsdam, de la victoire héroïque séjour;
Potsdam, qui, pacifique et guerrier tour à tour,
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde;
Bellevue, où sans bruit roule aujourd'hui son onde
Ce fleuve dont l'orgueil aimait à marier
A ses tresses de jonc des festons de laurier;
Gosau, fier de ses plans; Cassel, de ses cascades,
Et du charmant Vœrlitz les fraîches promenades?
L'eau, la terre, les monts, les vallons et les bois
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.

Essayons de suppléer par quelques éclaircissements à ce qu'il y a d'obscur et de peu explicite dans cette énumération, que Delille n'a pas cru devoir compléter par des notes, comme il a fait pour d'autres passages de son poème. Rhinsberg ou Rheinsberg fut, pendant plusieurs années, la résidence

[1] *Itinéraire descriptif et historique de l'Allemagne* (Allemagne du Sud).

de Frédéric le Grand, alors prince royal de Prusse, et tenu à l'écart par son père, le brutal, féroce et avare Frédéric-Guillaume Ier, qui, après l'avoir contraint par ses mauvais traitements à prendre la fuite, avait voulu le faire fusiller comme déserteur. Le futur vainqueur de Friedberg et de Rosbach charmait les loisirs de sa quasi-captivité par la culture des arts et des lettres, par une correspondance suivie avec Voltaire et d'autres philosophes et littérateurs français, et aussi par des fredaines, qu'il se faisait pardonner en envoyant de temps à autre à son père des grenadiers de six pieds de haut[1]. Il se targuait alors non seulement de philosophie, mais de philanthropie, et cherchait à se rendre populaire en affectant de ne point dédaigner les occupations et les travaux des humbles. Il donnait chaque jour quelques instants à la culture et à l'arrangement de son jardin, que baignait d'un côté le lac de Neue-Ruppin, formé par le Rhin, de l'autre le Havel, jolie rivière reliée au lac par un canal.

Le goût moderne ne se montre pas encore dans ce jardin; mais Frédéric II l'introduisit plus tard à Sans-Souci, qui, nous l'avons dit déjà, est à Potsdam ce que Trianon est à Versailles, et qui fut commencé en 1745 et achevé en 1747. Est-il besoin de rappeler l'origine du nom de Sans-Souci et l'histoire de son fameux moulin, passé à l'état de monument national? Frédéric II avait fait enterrer très honorablement dans le jardin de sa nouvelle villa deux ou trois de ses lévriers favoris et son cheval *Condé;* près du caveau qui renfermait les restes de ses chers animaux, un caveau vide attendait non un chien ou un cheval, mais le roi lui-même; tel était du moins le vœu formel de Frédéric, vœu auquel son héritier ne jugea pas décent de se conformer. « Quand je serai là, je serai *sans souci,* » dit un jour le roi au marquis d'Argens en lui montrant ce caveau. De là, dit-on, le nom du palais. Quant au moulin, c'était la propriété d'un meunier, qui y tenait comme les paysans tiennent à ce qui les fait vivre. Frédéric voulait le faire abattre, parce qu'il gênait la vue; mais ni menaces ni offres d'argent ne purent triompher de l'obstination du meunier, qui osa menacer le roi d'un procès, en s'écriant : « Il y a des juges à Berlin! » Et ce fut le roi qui céda, heureux de trouver un homme qui eût foi dans la justice prussienne.

Les jardins de Sans-Souci sont d'un style composite, où domine cependant le dessin irrégulier, mais avec une ornementation qui conviendrait mieux à un parc symétrique. Une avenue droite les traverse dans toute leur longueur et aboutit au nouveau palais, que Frédéric II fit bâtir après la guerre de Sept ans, afin de montrer que ses finances étaient dans l'état le plus prospère. A cent pas environ de l'entrée des jardins se trouve, sur cette avenue, le grand bassin de marbre (*Hauptfontain*), qui a quarante-trois mètres de diamètre, et d'où s'élève un jet d'eau de trente-neuf mètres de hauteur. Ce

[1] « Il fallait à Frédéric-Guillaume, pour fantassins et pour cavaliers, dit M. Durand, de véritables géants : c'était un plaisir d'amateur. Il avait ses pourvoyeurs dans toute l'Allemagne, et payait sans compter. » C'est en flattant cette manie que le prince royal réussissait à obtenir pour ses péchés de jeunesse l'indulgence paternelle.

bassin est orné de douze statues ou groupes en marbre, représentant des sujets mythologiques. Les plus remarquables sont la Vénus de Pigalle et le Mercure exécuté par Berghes d'après l'ouvrage du même sculpteur que possède le musée royal de Berlin. Quatre colonnes de marbre supportent les statues de Vénus, d'Apollon, de Bacchus et de l'Espérance : cette dernière d'après Thorwaldsen. A gauche du bassin s'élève une colonne isolée qui supporte le buste de Paolo Giordano, duc de Bracciano, en porphyre d'Égypte. Frédéric II paya ce morceau 20,000 thalers. Napoléon s'en empara et l'expédia à Paris, d'où les Prussiens le remportèrent en 1814.

La colonne de Paolo Giordano précède la belle porte appelée *Grüne-Gitter,* qui donne entrée dans le jardin du sud et qui est ornée de deux sphynx gigantesques en marbre de Carrare, jouant avec des amours, par Ehbenhecht. A droite du bassin commencent les six terrasses par lesquelles on monte au château de Sans-Souci. Ces terrasses, transformées pendant l'hiver en serres chaudes, sont garnies, pendant l'été, d'orangers et de lauriers-roses. C'est sur le plateau même de Sans-Souci, à vingt mètres au-dessus du bassin, que s'élève le moulin à vent, encore occupé naguère par un descendant du meunier récalcitrant. Derrière le château est le *Ruinenbern* ou montagne des Ruines. Ces ruines sont des ruines postiches destinées à dissimuler le réservoir qui alimente les bassins et les jets d'eau de Sans-Souci. Parmi les autres fabriques du parc, je citerai le temple des Antiques, appelé aujourd'hui *Mausoleum,* le Bain romain, la Maison japonaise et le temple de l'Amitié.

Le roi Frédéric-Guillaume IV fit bâtir en 1826, au sud du nouveau palais, le Charlottenhof, imitation d'une villa italienne. Ce petit château est entouré d'un jardin appelé *Rosengarten,* et qui renferme une des plus riches collections de roses que l'on connaisse.

Je renonce à chercher quel est le *Bellevue* dont parle Delille, et dont le pied est baigné par

Ce fleuve dont l'orgueil, etc.

Je ne saurais dire non plus ce qu'il entend par les *plans* dont Gosau pouvait être fier. Gosau, situé entre Salzburg et Linz, est une localité très montagneuse où l'on visite aujourd'hui de beaux lacs alpestres et dont on admire les sites pittoresques; mais s'il y eut jamais là de beaux jardins, ces jardins n'existent plus. Ceux de Cassel, que j'ai mentionnés au chapitre VII, appartiennent au genre symétrique. Ils furent créés en 1701 par le landgrave Charles et l'électeur Guillaume Ier. Il ne faut pas, d'après Joanne, moins de quatre heures pour en visiter les principales curiosités, telles que la grande cascade, qui a quarante-trois mètres de haut et dix-sept mètres de large, et surtout le château des Géants, construction énorme composée de cent-quatre-vingt-douze colonnes qui supportent une pyramide haute de trente-deux mètres, surmontée elle-même d'un Hercule Farnèse en cuivre forgé, dont la taille dépasse dix mètres. « Cette construction déraisonnable a employé, dit-

on, deux mille ouvriers pendant quatorze ans, et coûté de telles sommes, qu'on en brûla tous les comptes pour que la vérité ne fût connue de personne[1]. » L'eau tombe en cascades volumineuses du haut de ce château des Géants. On admire aussi dans les jardins des jets d'eau prodigieux, la grotte de Polyphème, le bassin des Géants, imitation de l'Encelade de Versailles, et bien d'autres extravagances luxueuses qui n'ont rien de bien agréable, au dire des connaisseurs.

Les jardins de Wœrlitz n'ont, depuis Delille, rien perdu de leur renommée. Ils sont situés au bord d'un lac formé par l'Elbe. Dans leur enceinte même est compris un grand lac alimenté par de nombreux canaux et parsemé d'îles. Des ponts, des ermitages, des rochers et d'autres fabriques y ont été prodigués avec un goût souvent contestable. C'est le style romantique dans toute son exubérance primitive. « On erre de surprise en surprise : là c'est un labyrinthe, ici une ruine, plus loin une grotte. Le jardin Menmark occupe trois îles. La principale curiosité se trouve dans le jardin de Schoch. C'est une *maison gothique* renfermant des armes, un bas-relief en bois sculpté par Albert Durer, et un petit nombre de tableaux de l'école hollandaise et de la bonne école allemande[2]. »

Je bornerai ici cette étude, nécessairement très incomplète, des jardins modernes de l'Allemagne, me réservant d'y ajouter quelques pages lorsque, au livre suivant, nous aurons à jeter un coup d'œil sur les jardins privés et sur les jardins publics qui existent de nos jours. Je voudrais pouvoir signaler les artistes jardiniers qui appliquèrent en Allemagne, au siècle dernier, les principes de dessin pittoresque professés et pratiqués d'abord en Angleterre et en France; mais il n'en est qu'un seul dont le nom ait passé le Rhin, grâce à M. Chopin, qui le désigne comme « s'étant occupé avec le plus de talent de la composition des jardins d'ornement ». C'est Sckell, « qui était en même temps jardinier, peintre et métaphysicien, et réunissait au plus haut degré les notions pratiques du jardinage avec la connaissance des principes de la peinture et des beaux-arts en général. »

Nous n'avons point pénétré jusqu'ici dans le vaste empire qui embrasse toute l'Europe orientale et septentrionale, et qui, vers la fin du siècle dernier, s'accrut d'un lambeau de la malheureuse Pologne. C'est qu'à l'époque où l'art des jardins brillait dans le reste de l'Europe du plus vif éclat, à l'époque où l'école de la symétrie avait vu ses plus beaux jours et commençait à céder le terrain à l'école du paysage, la Russie ne faisait que de naître à la civilisation, et ne pouvait montrer sur son immense territoire que de rares essais d'imitation des jardins français ou italiens, compensant mal par l'étalage d'un luxe encore barbare la pauvreté du dessin et l'insuffisance des cultures.

Ce fut un élève de le Nôtre, nommé Leblond, qui, appelé à la cour moscovite par Pierre le Grand, débrouilla l'art grossier des jardiniers russes. Il

[1] Ad. Joanne, *Itinéraire de l'Allemagne du Nord.*
[2] *Id, ibid.*

créa, en premier lieu, à Saint-Pétersbourg le jardin d'Été, puis, à quelques milles de la nouvelle capitale, celui de Peterhof, « un des plus magnifiques qui existent, et dont le prince de Ligne préférait les eaux à celles de Versailles. Ce jardin commande le golfe de Finlande. Des terrasses on découvre le port de Cronstadt, la ville de Saint-Pétersbourg et les côtes de la Finlande. D'abord dessiné dans le style français le plus pur, il fut modifié, vers la fin du siècle, selon le goût anglais, en sorte qu'on y admire, dit Chopin, un mélange de l'ancienne magnificence et de la simplicité moderne. Bois, prairies, canaux, statues, fontaines, jets d'eau, fabriques, bains, tout fait de ce séjour un des plus beaux de l'Europe. »

La même association des deux styles, soit mélangés, soit simplement juxtaposés l'un à l'autre, se voit dans plusieurs autres grands jardins de l'empire russe. Les plus célèbres sont ceux de la résidence impériale de Tzarkoë-Selo, situés à vingt-deux verstes de Saint-Pétersbourg, entre cette ville et Novogorod.

« Tzarkoë-Selo (ville du tzar) n'était d'abord, dit M. Marmier, qu'une modeste propriété que Pierre le Grand donna à la belle Catherine. Catherine se contenta d'y faire bâtir quelques maisons en bois et une église. L'impératrice Élisabeth prit en grande affection ce coin de terre, et voulut en faire une attrayante résidence, ce qui n'était pas facile. Catherine II continua l'œuvre d'Élisabeth. On sait que la fière impératrice ne se laissait pas arrêter par les obstacles quand elle avait un caprice à satisfaire ou une idée à réaliser. Il lui fallut d'abord une route pour se rendre plus commodément, dans ses lourds carrosses, à ses palais d'été, et cette route coûta près d'un million. Élisabeth avait déjà construit deux ou trois édifices et tracé les contours d'un parc immense, le plus grand parc peut-être qui existe en Europe. Catherine appela à elle des architectes, des sculpteurs, des jardiniers disciples de le Nôtre et des peintres de l'école de Watteau. On éleva des colonnades, des terrasses, des voûtes, des escaliers magnifiques; on décora l'intérieur des appartements de tout ce que le mauvais goût, aidé par le trésor impérial, pouvait imaginer de mieux pour suppléer à l'art... Une partie du parc a été dessinée d'après les règles symétriques des beaux jours de le Nôtre, une autre façonnée en forme de jardin anglais. Tout a été employé pour lui donner l'apparence la plus pittoresque : là où il n'y avait qu'une terre aride ou fangeuse, on a planté des bois, tracé des routes tortueuses, semé des gazons, creusé des pièces d'eau. On a formé, à force de patience et de travail, des allées d'arbres presque touffues et des points de vue qui ont la prétention de paraître imposants et sauvages. Inutile de dire que le promeneur retrouve là tout ce qui entre dans le procédé de fabrication d'un parc anglais bien organisé : ponts couverts, sources artificielles, fermes suisses, tours gothiques. De plus, on a l'agrément de découvrir, en errant de côté et d'autre, des mosquées turques, des obélisques égyptiens, un village chinois, une colonne élevée en commémoration d'une victoire d'Orloff, et non loin de cette colonne historique un monument de deuil et de



LA TAURIDE DE POTEMKIN

regrets : la tombe des chiens favoris de Catherine et leur marbre funéraire, sur lequel trois courtisans de Catherine, M. de Ségur en tête, ont fait graver une longue épitaphe pour les recommander à l'amour de la postérité. Si les nymphes des eaux et des bois, les divinités austères de la nature du Nord ne sont pas satisfaites de tous ces embellissements, il faut convenir qu'elles sont bien difficiles... » Pas plus difficiles, en tout cas, que le voyageur anglais Daniel Clarke, qui écrivait, à la fin du siècle dernier, ces paroles dédaigneuses : « Les jardins de Tzarkoë-Selo ont la prétention d'être dessinés dans le goût anglais. Ils ne peuvent paraître une nouveauté qu'à raison de leur situation et de l'éloignement de la nation dont ils rappellent assez mal les idées. »

Au delà de Tzarkoë-Selo, à quarante verstes de Saint-Pétersbourg, on rencontre le palais d'été de Gatchina, bâti en 1770 par l'architecte italien Rinaldi pour le comte Orloff, et acheté, après la mort de ce seigneur, par Catherine II, qui en fit don en 1764 à son fils le grand-duc Paul, depuis empereur. Les jardins de cette résidence sont renommés, en Russie, pour l'abondance et la belle distribution de leurs eaux.

Une autre résidence impériale, celle d'Oranienbaum, à trente-cinq verstes de Saint-Pétersbourg et à neuf verstes de Peterhof, fut élevée en 1725 par le prince Menchikoff, favori de Pierre le Grand. Le château est précédé d'une sorte de péristyle soutenu par une élégante colonnade, et qui offre, pour les jours de mauvais temps ou de grande chaleur, une promenade agréable. « Le jardin est divisé en deux parties, dit le voyageur allemand Richter : l'une supérieure, et l'autre inférieure. La première, d'une verste et demie carrée, est dans le goût hollandais. On admire particulièrement dans ce jardin une *montagne russe* d'une grande originalité, soutenue par des arcades, et ayant à son sommet une galerie et un édifice élégant où se trouvaient autrefois les petits chariots pour se faire *ramasser*. Ces voitures affectaient les formes les plus capricieuses, et répondaient à l'originalité de la *montagne*. D'ailleurs le jardin est entrecoupé d'allées, de sentiers, de ronds-points et de pavillons. »

A Saint-Pétersbourg même se trouve le palais de Pawlowsk, construit par l'impératrice Marie Fédorowna, et qu'accompagne un parc anglais tracé avec beaucoup d'art. Ce parc comprend une rivière, une ferme, des collines, d'agréables points de vue, de beaux parterres, un *pavillon des Roses*, un *théâtre* taillé parmi les arbres et exhaussé sur un tertre de gazon, un monument funèbre élevé d'après les dessins de Thomon; enfin le château, qui se distingue de la plupart des autres châteaux russes par son élégante simplicité.

C'est aussi à Saint-Pétersbourg, mais dans un quartier tout à fait reculé, que le favori de Catherine II, le célèbre Potemkin, possédait la maison de plaisance appelée Tauride, et qui est devenue après lui une résidence royale. Le parc de Tauride est disposé selon le style moderne et avec beaucoup de goût. Ses allées, ses massifs, ses pelouses sont bien distribués, et le jardin

est égayé par des cascades, par des eaux courantes et par des lacs sur lesquels se promènent gracieusement de beaux cygnes. Chopin cite encore les jardins du comte Rasomowsky, près de Moscou, et celui de Petrofka, qui se recommandait, dit-il, par de grandes richesses botaniques. Mais toutes ces créations ne suffiraient pas à rendre compte de l'enthousiasme du bon Delille, lorsqu'il s'écrie en vers :

Sous un ciel moins heureux, le Sarmate à son tour
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour...

et en prose (lettre à la princesse Czartoriska[1]) : « ... Avide depuis longtemps de connaître ce beau pays de la Grèce, j'y ai porté des illusions trop tôt détruites. J'ai cherché les Athéniens dans Athènes, je ne les y ai point trouvés, et j'ai appris, par votre lettre pleine d'esprit et de grâce, qu'ils sont réfugiés parmi les Sarmates. »

Delille avait trouvé parmi les *Sarmates,* c'est-à-dire en Pologne, deux disciples illustres et ferventes : la princesse Czartoriska et la princesse Radziwil, qui s'étaient appliquées à réaliser dans leurs domaines les merveilles chantées par l'auteur des *Jardins*. L'Arcadie, cette terre classique de la vie pastorale, était le type idéal des jardins paysagers, où l'on ne manquait pas de graver sur quelque monument champêtre : *Et ego in Arcadia :* « Moi aussi, j'ai mon Arcadie. » Arcadie était le nom donné par la princesse Radziwil à son parc, dont on peut lire la description détaillée dans les notes du chant Ier des *Jardins,* ainsi que celle de Pulhavi, propriété de la princesse Czartoriska : l'une et l'autre écrites par la main de ces nobles dames, et adressées au poète pour servir de complément aux tableaux moins précis qu'il en avait tracés dans son ouvrage.

La princesse Radziwil avait demandé à Delille les vers français et latins qu'on lisait sur les ruines, sur les rochers et sur les maisonnettes de son parc, et par un hommage reconnaissant à celui qui l'avait initiée aux charmes de l'art pittoresque, elle avait inscrit sur une pyramide consacrée aux poètes de tous les temps et de tous les pays le nom de Jacques Delille,

Au-dessus de Gresset et bien près de Virgile.

[1] Notes du chant Ier de son poème *l'Homme des champs.*

LIVRE IV

LES JARDINS DE NOS JOURS

CHAPITRE I

L'ART DES JARDINS AU XIXe SIÈCLE. — LES THOUIN. — PÉRILS ET TRIOMPHE DU STYLE PAYSAGER. — PROGRÈS DE L'HORTICULTURE. — LES PLANTES NOUVELLES. — LES ANIMAUX

Toute révolution, si juste que soient ses principes, si salutaires que doivent être ses résultats, débute nécessairement par l'anarchie; l'inoffensive révolution qui a transformé l'art des jardins ne pouvait échapper à cette fatalité. Ses instigateurs sentaient parfaitement que ce n'était pas tout de proclamer la déchéance de la symétrie et l'avènement du paysage; qu'il fallait encore définir le nouveau système, en dégager la théorie, en prescrire les règles. Mais cela ne pouvait être l'affaire d'un jour, et, en attendant, chacun se crut autorisé à suivre ses inspirations en prenant tout simplement le contre-pied du système ancien. Le dessin régulier étant reconnu fastidieux, tyrannique et contre nature, on n'imagina d'abord rien de mieux que de supprimer toute espèce de dessin; car on ne peut donner ce nom au fouillis de chemins tortueux qu'on se mit à tailler au hasard à travers les fourrés, les pelouses et les massifs, et qui faisait dire à un homme d'esprit : « Rien n'est plus facile que de dessiner un parc anglais : on n'a qu'à enivrer son jardinier et à suivre sa trace. » L'ornementation, il fallait s'y attendre, échappa d'abord, ainsi que le dessin, à toute retenue, et revêtit les formes les plus extravagantes. Il y eut comme un interrègne de l'art, interrègne qui n'a pas duré moins d'un demi-siècle.

Non que, pendant cet intervalle et dès le début même de la révolution, le bon sens et le bon goût n'eussent trouvé d'éloquents défenseurs; non que les règles auxquelles on est revenu depuis n'eussent été déjà en partie énoncées par les premiers législateurs du genre pittoresque. Mais la voix de ces

législateurs n'avait pu dominer le tumulte; peu s'en fallait qu'on ne les accusât de vouloir rétablir sous une autre forme la tyrannie du compas et du cordeau. Leurs conseils et leurs préceptes manquaient d'ailleurs de cette netteté qui s'impose aux esprits; ce n'étaient encore que des aperçus vagues et incomplets. Pour faire, selon une expression célèbre, « de l'ordre avec le désordre », il fallait que les maîtres de l'art fussent en possession d'un *Corpus juris hortensis,* d'un véritable code renfermant toutes les lois de la nouvelle esthétique des jardins.

Or ce n'était point chose facile que de légiférer sur l'embellissement de la nature, d'assujettir à des règles rationnelles un genre qui a pour principe la liberté, et qui semble, au premier abord, ne relever que de l'inspiration et de la fantaisie de chacun. Aucune tentative digne de remarque ne s'était produite dans ce sens lorsque éclata la révolution : non plus celle qui bannissait des jardins le niveau et la serpe, mais celle qui prenait le niveau pour emblème et la hache pour instrument; non plus celle qui ne voulait point qu'on égalisât les arbres en taillant leurs branches, mais celle qui voulait égaliser les hommes en abattant les têtes royales et patriciennes. Un grand nombre de parcs magnifiques, récemment créés et remaniés, furent alors confisqués, dépecés et vendus, et l'on ne songea pas de quelques années à en dessiner et planter de nouveaux. Enfin, un calme relatif s'étant rétabli, d'autres périls vinrent menacer l'école paysagiste. Ses adeptes purent craindre qu'une réaction funeste ne se produisît contre elle sous la république et sous l'empire, quand la manie d'imitation des Grecs et des Romains, passant du domaine de la politique dans celui des arts et de la mode, envahit soudain la peinture, la sculpture, l'architecture, l'ameublement, et jusqu'à la toilette des femmes. Il n'en fut rien. Par une heureuse inconséquence et en dépit de la haine qui s'était réveillée chez nous plus vivace que jamais contre la *perfide Albion,* le mauvais goût gréco-romain s'arrêta devant le *temple de Flore,* pour parler le langage du temps. Bien plus, le style anglais, en se propageant, en se vulgarisant, se simplifia et s'épura graduellement; il se débarrassa de ses vains accessoires, et par contre, grâce aux progrès de la botanique et de l'horticulture, il s'enrichit d'éléments mieux en rapport avec son principe; il entra, pour ainsi dire, en communion plus intime avec cette divine Nature qu'on célébrait naguère sans la comprendre, et sans soupçonner les trésors infinis qu'elle tenait en réserve pour ses vrais adorateurs.

Deux hommes ont surtout contribué dans notre pays à cette seconde renaissance de l'art des jardins : ce sont André et Gabriel Thouin. Le premier, né à Stord, près de Lisle-Adam, en 1747, mort en 1823, était un botaniste de l'école des Jussieu. Chargé en 1764 de diriger l'École de botanique au jardin du Roi, il s'occupa spécialement de l'acclimatation des plantes exotiques; comme son prédécesseur Jean Robin, il entreprit dans ce but plusieurs voyages et se mit en rapport avec les botanistes de tous les pays. Il perfectionna les procédés de culture et de reproduction, enseigna la botanique et l'horticulture, non seulement au muséum d'histoire naturelle, mais dans les

écoles normales qui furent établies en 1795, lors de la réorganisation de l'instruction publique. André Thouin est l'auteur d'un *Essai sur l'économie rurale,* d'une *Monographie des greffes;* il a rédigé la plupart des articles relatifs au jardinage dans l'*Encyclopédie méthodique,* et une foule de mémoires spéciaux adressés, soit à l'Académie des sciences, soit aux autres sociétés savantes dont il faisait partie.

Mais le service le plus signalé qu'il ait rendu à l'art des jardins, c'est de l'avoir ramené à son objet primitif et essentiel, que les paysagistes de la fin du XVIIIe siècle semblent avoir tout à fait perdu de vue : je veux dire la culture des fleurs. Étrange aberration de ces fanatiques de la nature, qui, s'évertuant à produire des effets pittoresques, songeaient bien à fabriquer des forêts, des montagnes, des grottes, des cascades, des torrents, des rivières et des lacs; à bâtir des temples neufs, des châteaux dévastés, des tours démantelées et des chaumières en ruines, et qui, pour embellir leurs jardins, n'ont oublié que d'y planter des fleurs! Il est vrai que la nature ne produit que des fleurs simples, et qu'elle ne les réunit jamais en massifs et en corbeilles. Ses imitateurs eussent donc commis une inconséquence en introduisant dans leurs compositions des parterres et des plates-bandes. André Thouin et les jardiniers du XIXe siècle ont pensé que cette inconséquence était préférable à celles qui accumulaient dans les paysages romantiques tant d'éléments disparates, bien autrement antipathiques à la nature que les roses doubles et les œillets panachés; que si l'on voulait réduire un jardin à n'être qu'un paysage, le plus simple était d'enclore de murs ou de haies une certaine étendue de terrain convenablement choisie, et de n'y rien changer; que les promoteurs du genre pittoresque, sous prétexte de réformer les jardins, n'avaient fait que s'emparer du nom pour l'imposer à des ouvrages d'un autre ordre, un jardin sans fleurs n'étant pas plus un jardin qu'une bergerie sans moutons ne serait une bergerie; qu'en conséquence, toute question de dessin réservée et tout débat suspendu entre les défenseurs de la ligne droite et les partisans de la ligne courbe, il importait de rendre au jardin sa destination normale, et d'en faire avant tout, conformément à sa définition, un lieu planté de fleurs; ce qui n'exclut, bien entendu, ni les arbres, ni les pelouses, ni les eaux, ni aucun des accessoires propres à augmenter l'agrément et la variété des effets.

Ces principes étant admis, les dessinateurs de jardins avaient encore à se prononcer entre Kent et le Nôtre, et au premier abord ils pouvaient être tentés de se déclarer pour l'artiste français qui, nous le savons, accordait, comme ses prédécesseurs de la Renaissance, une large place aux parterres fleuris. Cependant, tout bien considéré, ils adoptèrent unanimement le style paysager, qui leur paraissait comporter à la fois plus de variété dans la composition et plus de simplicité dans la décoration. Mais ces mots, *style paysager,* avaient en quelque sorte perdu leur signification primitive : il fallait en fixer de nouveau le sens exact; en d'autres termes, il fallait refaire la théorie des jardins, ou plutôt il fallait la faire; car, nous l'avons dit, elle n'existait

réellement pas. Gabriel Thouin, fils d'André, excellent botaniste, lui aussi, et jardinier habile, aborda le premier en France cette tâche délicate. Après avoir dessiné un grand nombre de beaux parcs conçus pour la première fois selon les règles pures, Gabriel Thouin publia le résultat de ses travaux en 1819, sous le titre de *Plans raisonnés des jardins*. Ce livre avait été précédé, deux ans auparavant, par la *Description des nouveaux jardins de France,* où M. de Laborde avait groupé les principaux parcs exécutés dans le genre de Méréville, à grand renfort de dépenses, sinon de talent.

« L'ouvrage de Thouin, dit M. Ed. André[1], eut un succès justement mérité. Il ramenait le tracé des jardins à des règles meilleures, les encadrant tous dans une allée de ceinture, coordonnant toutes les scènes comme dans les beaux parcs anglais, donnant pour la première fois une large part aux vues, et ajoutant à ses plans des dessins d'ornements rustiques appropriés avec goût aux sites qu'ils devaient accompagner. On lui reproche pourtant, et avec raison, l'abus des allées. Saint-Ouen, une de ses meilleures œuvres, dessiné par lui pour Mme du Cayla, présente ce grave défaut. Les chemins trop multipliés coupent le jardin en tous sens, diminuent les pelouses et les bosquets, ôtent de l'ampleur à la conception. A ce moment le goût des jardins reprit faveur. On avait déjà sous les yeux de nombreux modèles. Le style français avait à peu près disparu de partout, et l'on ne connaissait plus guère que les grandes reliques conservées dans les résidences opulentes. Un petit coin de Versailles, qu'on nomma « le petit jardin du Roi », fut arrangé à la nouvelle manière[2]. La duchesse d'Angoulême embellit Villeneuve-l'Étang[3]. La paix était revenue; les propriétaires avaient de nouveau des loisirs dont leurs jardins profitèrent. MM. Doublat à Épinal, Ternaux à Saint-Ouen, l'amiral Tchitchagof à Sceaux, Berthoux à Chantilly, Soulange-Bodin à Fromont, Boursault à Paris, suivirent le mouvement et créèrent des propriétés qui devinrent célèbres. »

A la même époque, c'est-à-dire dans les premières années du XIXe siècle, paraissaient en Angleterre les *Observations on the theory and practice of the landscape gardening,* de Repton; le *Treatise on forming, improving and managing country residences* et la grande *Encyclopedia of gardening,* de Loudon. Mais ces deux auteurs s'en tenaient, pour la composition des paysages, aux errements de Kent et de Walpole, qui ont continué d'être suivis en Angleterre par les artistes les plus éminents, notamment par sir Joseph Paxton, le célèbre jardinier du duc de Devonshire, l'architecte, et l'on peut

[1] *Correspondant* du 25 juillet 1866.

[2] Voyez chap. IV du livre précédent.

[3] Ce beau domaine passa plus tard à la famille Decazes. Il fut acheté ensuite par Napoléon III, qui l'embellit encore. Le parc, qui fait suite à celui de Saint-Cloud, est aujourd'hui négligé; ce n'est plus, à vrai dire, qu'un grand bois, mais un bois magnifique, coupé en deux par le chemin de fer, qui le sépare du château et du jardin. Ce château et ce jardin ont été, en 1884, mis par l'État à la disposition de M. Pasteur pour y établir un laboratoire et des chenils, et y poursuivre ses études expérimentales sur la rage et les autres maladies virulentes. Il me semble, sauf correction, qu'il n'eût pas été bien difficile de trouver quelque autre endroit tout aussi commode et aussi spacieux pour ce genre d'installation, et de conserver intact ce jardin de Villeneuve-l'Étang, qui est un des plus beaux des environs de Paris.

dire l'inventeur du palais de Cristal, le créateur de plusieurs parcs renommés dans les trois royaumes, et même d'un des plus beaux parcs de France, celui de Ferrières, à M. le baron de Rothschild. Le goût du paysage l'emporte toujours, de l'autre côté du détroit, sur celui des jardins, toutes les fois qu'il s'agit d'une vaste propriété. Non que nos voisins négligent l'horticulture ou qu'ils y soient inférieurs : ils y excellent, au contraire; mais le climat froid et brumeux de leur pays, si favorable au développement de la grande végétation et à la fraîcheur des pelouses, leur impose à l'égard des plantes délicates des soins particuliers. Aussi les voit-on rassembler les fleurs dans des enclos dont l'exposition est habilement ménagée, et pour lesquels ils ont généralement adopté la division symétrique, plus commode pour les travaux du jardinage. En outre, une foule de végétaux que nous cultivons en plein air exigent chez eux, pendant une grande partie de l'année, des abris fermés et une température artificielle. Les serres jouent donc un rôle important dans l'horticulture anglaise; elles sont construites et aménagées avec un art infini et dans des proportions gigantesques. En Angleterre et jusqu'en Écosse, il existe des serres pour la culture de la vigne sur une large échelle, et l'on cite des serres de pur agrément, des jardins d'hiver assez vastes pour qu'on puisse s'y promener en voiture.

Les travaux de Gabriel Thouin marquent, pour l'art français. le commencement d'une période de transition qui n'offre à l'historien aucun nom, aucun ouvrage saillant, mais pendant laquelle le progrès ne laisse pas de se continuer, bien qu'avec lenteur et sans bruit. Le temps des maîtres est passé. Chacun fait de son mieux pour arranger et orner son jardin ou son parc. Ceux qui ne disposent que d'un terrain peu étendu, — et ce sont de beaucoup les plus nombreux, — adoptent en général un système mixte, où les avenues droites, les plates-bandes rondes ou ovales se marient tant bien que mal aux massifs sillonnés par des chemins sinueux et aux touffes d'arbustes jetées çà et là comme au hasard. Cependant la tendance dominante est au développement des courbes, à l'adoucissement des transitions, à la recherche des effets résultant soit de l'harmonie, soit du contraste des formes et des couleurs; et presque partout les fleurs gagnent du terrain. On en compose des corbeilles qui échancrent heureusement les pelouses; on les substitue au buis pour la bordure des allées; on les réunit en masses autour de l'habitation. Ainsi s'est constitué peu à peu le genre qui prévaut aujourd'hui, et dont les règles sont désormais nettement établies.

Ces règles, M. Ed. André les a magistralement exposées dans son *Traité général de la composition des parcs et jardins*[1]. Il me suffira de dire qu'elles se rapportent à six objets principaux, savoir : 1° le tracé; 2° les vues; 3° les valbannements; 4° les plantations de gros arbres; 5° la composition des massifs; 6° la décoration florale. On pourrait ajouter les fabriques, si l'emploi de ce genre d'ornements n'était aujourd'hui à peu près abandonné.

[1] Ouvrage accompagné de 11 planches en chromolithographie et de 520 figures dans le texte. 1 fort vol. in-4°. Paris, 1879. G. Masson, éditeur.

Il faut convenir que cette sorte de code où tout est prévu, où les proportions et la disposition des parties sont déterminées à l'avance, où chaque détail a sa place marquée, laisse peu de champ à l'inspiration de l'artiste et n'a pas, sous ce rapport, grand'chose à reprocher à l'ancienne école française : c'est la méthode des lignes et des surfaces courbes qui a remplacé la méthode des lignes droites et des surfaces planes : voilà tout. Il en résulte entre les jardins actuels un air de famille qui touche de bien près à la monotonie. Si quelques-uns ont une tournure tant soit peu originale, c'est généralement à la nature qu'il faut en savoir gré, non à l'artiste. Il y a des sites qui s'imposent : tant mieux pour le propriétaire. Mais, en dehors de ces rares exceptions, tous nos jardins se ressemblent, comme nos maisons, nos théâtres, nos casernes et nos boulevards. Ils sont charmants, j'en conviens, mais ils le sont tous de la même manière. Et cette uniformité dans la perfection ne caractérise pas seulement leur dessin : elle s'étend à leur composition botanique. L'horticulture a, depuis quelques années, accompli des miracles. Non contente de varier et d'embellir artificiellement les espèces indigènes, elle a mis à contribution toutes les parties du monde; elle a fait un choix parmi les plus belles plantes exotiques. Celles qui provenaient de climats peu différents du nôtre se sont aisément naturalisées, et végètent chez nous en plein air et en pleine terre comme dans leur patrie. Il en est qui exigent des soins particuliers, un abri pendant l'hiver, un terrain convenablement préparé. Je ne parle pas, pour le moment, des plantes qui doivent être maintenues à une température constamment élevée, et qui ne quittent jamais l'humide et chaude atmosphère de leur palais vitré. Quant aux moyens de multiplication, ils sont, à l'égard d'un grand nombre d'espèces, tellement simples qu'on se demande pourquoi la nature a pris la peine de donner à ces végétaux des fleurs, des fruits et des graines, puisqu'il suffit souvent de couper leurs feuilles ou leurs tiges en cent morceaux pour obtenir autant d'individus complets, susceptibles de se reproduire par le même procédé.

Donc la flore des jardins est maintenant d'une prodigieuse richesse; mais il est des groupes de plantes auxquels la mode s'est attachée, et qui figurent dans tous les jardins de grand style. Ce sont naturellement les plus remarquables par l'élégance de leur port, par les dimensions ou par la coloration de leurs feuilles, par le vif éclat de leurs fleurs, souvent par la bizarrerie de leurs formes; et le soin que l'on a pris d'assigner à chacun son rôle et sa place, l'intention marquée que l'on met à réunir les uns en grandes masses, à planter les autres isolément au milieu des pelouses; ce qu'il y a enfin de systématique, de *voulu,* comme disent les artistes, dans le choix et dans l'arrangement de ces espèces, donne à tous les jardins une physionomie qui semble d'abord très originale, mais qui, lorsqu'on en a visité plusieurs et qu'on a retrouvé dans le second comme dans le premier, puis dans le troisième et dans le quatrième, les mêmes plantes avec la même mise en scène, ne tarde pas à lasser l'admiration.

L'édilité parisienne a, sous ce rapport, tout à fait gâté ses administrés, en déployant dans les nouveaux jardins publics de la capitale un luxe d'horticulture que les plus riches particuliers peuvent difficilement égaler. Mais n'anticipons pas.

Les horticulteurs, disions-nous, ont créé pour leur usage une classification spéciale des végétaux. Cette classification comprend un grand nombre de familles qui elles-mêmes se subdivisent, comme dans les classifications botaniques, en genres, espèces et variétés. Une des familles qui jouent le rôle le plus important dans l'horticulture moderne est celle des arbres et arbustes à port ornemental. Ces arbres sont ordinairement isolés, afin qu'on puisse mieux apprécier leur bonne tournure; toutefois ils entrent aussi dans les massifs ou groupes, avec d'autres arbres moins élégants. La famille dont il s'agit se partage d'ailleurs en arbres à feuilles caduques et arbres à feuilles persistantes. La sous-classe des arbres à feuilles caduques est très nombreuse. Elle comprend toutes nos grandes espèces indigènes, d'autres naturalisées depuis longtemps, d'autres récemment introduites. Plusieurs des végétaux qui y sont rangés font en même temps partie d'une autre classe non moins importante : celle des arbres et arbrisseaux à feuillage ornemental. Le feuillage est ornemental par sa grandeur, ou par sa forme, ou par sa coloration, et les nuances elles-mêmes servent à produire des effets de contraste qui varient agréablement l'aspect des massifs.

Les plantes grimpantes, qu'on distingue en ligneuses et herbacées, et qui servent à la fois de vêtement et de parure aux rochers, aux murailles, aux troncs même des grands arbres vivants ou morts, tiennent toujours une place honorable dans les parcs et surtout dans les jardins proprement dits. Les belles fleurs, dont les horticulteurs ont réussi à obtenir des variétés innombrables, n'ont rien perdu non plus de leur ancien prestige, et l'art d'assembler suivant les lois de l'harmonie picturale leurs brillantes couleurs est le premier que doit posséder un jardinier de qualité.

Ce qui frappe surtout dans les parcs modernes, c'est la nombreuse famille des plantes exotiques à feuillage ornemental et à feuillage coloré : les unes, assez rustiques pour supporter toute l'année le climat du centre de la France; les autres, assez sensibles au froid pour qu'on soit obligé de les abriter l'hiver dans des serres chaudes ou tempérées. Ce sont ces plantes qui font que lorsqu'on parcourt, durant la belle saison, un jardin bien entretenu, on se croirait transporté par magie sous la zone sub-tropicale. D'élégantes graminées : l'*Arundo donax,* le *Sorgho,* l'*Arundo saccharifera,* balancent au vent leurs tiges flexibles et leurs longues feuilles glauques. L'herbe des pampas (*Gynerium argenteum*) étale au milieu d'un gazon sa masse ondoyante surmontée d'une touffe de longs épis. Les ricins élèvent rapidement leurs tiges garnies de larges feuilles découpées. D'autres végétaux se font remarquer davantage encore par leur facies évidemment exotique. L'*Eucalyptus globulus* d'Australie détache sur la verdure franche de nos arbres ses feuilles minces et d'un gris presque bleuâtre; les *Araucaria excelsa* et *imbricata* étonnent par

leur port étrange et par la disposition régulière de leurs branches. Ce dernier atteint, au Chili, une hauteur de cinquante mètres; mais en France il ne dépasse guère sept à huit mètres; son port est pyramidal; de son tronc partent horizontalement des rameaux garnis de feuilles solitaires, sessiles, ovales-lancéolées, à pointe épineuse, et imbriquées les unes dans les autres. Nous reconnaissons à leurs belles fleurs blanches, roses ou panachées, et à leur tournure élégante les *Camellia,* que nous retrouverons en hiver dans la serre tempérée. Les *Dracæna* sont des liliacées dont les espèces sont répandues dans les contrées chaudes des deux hémisphères. A cette famille appartient l'énorme dragonnier de l'Inde, un des géants du règne végétal. Le *Dracæna indivisa,* maintenant commun dans nos jardins. a pour patrie Java; mais il y croît à une altitude assez considérable; il se comporte en France comme une plante rustique et supporte sans en souffrir les hivers qui ne sont pas trop rigoureux. Les *Yucca* sont tout à fait rustiques; ils forment un genre dont les espèces sont réparties dans différentes stations des États du Sud de l'Union américaine, et surtout dans le Texas et dans la Louisiane. Le *Canna Indica* (famille des Cannées) et le *Phœnix leonensis,* petit palmier à tige courte et ovoïde, ne sont que demi-rustiques et réclament pendant la mauvaise saison l'abri de la serre tempérée. Plus délicats encore sont les *Strelitzia* et les *Caladium.* Le *Strelitzia Nicolaï* s'élève dans nos serres et dans nos jardins jusqu'à une hauteur de cinq à six mètres, dont la moitié au moins pour ses belles feuilles à long pédicule, à surface luisante, mais qui se déchirent presque toujours en lanières transversales.

Les *Caladium* ont des représentants dans les contrées tropicales de l'ancien et du nouveau monde, et fournissent à nos jardins et à nos serres de magnifiques espèces à feuillage coloré; mais la plupart de ces espèces sont de serre chaude. Outre le *Caladium esculentum,* je citerai les *Caladium argyrites, bicolor-splendens, pictum, Chantini* et *Verschaffeltii.* D'autres plantes à feuillage coloré peuvent être mises en plein air durant les mois les plus chauds de l'année; il en est de même des Aroïdées, dont plusieurs sont remarquables par les dimensions et par la beauté de leur feuillage; de quelques palmiers et fougères, et des bananiers, dont une espèce, le *Musa ensete,* est particulièrement estimée des amateurs de feuilles ornementales. Je n'ai rien dit des plantes pour rochers ni des plantes aquatiques, dont la nomenclature remplirait plusieurs pages.

Après avoir parlé de la flore des jardins, n'oublions pas leur faune, qui n'en est pas le moindre ornement. Avec le goût de la botanique s'est développé chez les « amants de la nature » le goût de la zoologie; avec l'amour des fleurs, la sympathie pour les animaux.

Nous avons eu plusieurs fois, dans le cours de cette étude, l'occasion de remarquer qu'un parc aux cerfs, une volière, une « ménagerie » étaient autrefois le complément indispensable de tous les grands jardins royaux et seigneuriaux. Ce genre de luxe, trop négligé pendant la première moitié de notre siècle, a repris faveur dans la seconde, et l'exemple, si je ne me trompe,

en a été donné par les Anglais, à qui nous en avons souvent emprunté de moins bons. Une faisanderie, une volière, une ménagerie offrent au propriétaire, ainsi qu'au visiteur étranger, un attrait toujours nouveau. Un étang a besoin d'être égayé par la présence d'oiseaux aquatiques et d'oiseaux de rivage; et l'on aime à rencontrer, au détour d'une allée, une biche conduisant son faon à la pâture; à entrevoir sous les halliers un chevreuil ou un daim qui ne s'enfuit pas à votre approche; à suivre dans les grands arbres la gymnastique gracieuse des écureuils. Si un jardin est un abrégé de ce que la nature a de plus charmant et de plus intéressant, comment en exclure les animaux, souvent aussi agréables à voir et toujours plus curieux à observer que les végétaux?

Lorsque, au siècle dernier, se répandit la mode des occupations champêtres et qu'il fut de bon ton parmi les grands seigneurs et les grandes dames de paître les brebis, de traire les vaches et de battre le beurre, ou du moins de regarder faire tout cela, la ferme, la bergerie, la laiterie, autrefois reléguées hors de la vue des châteaux, furent enclavés dans le parc. On se plut à voir les troupeaux errer le jour dans les prairies, et le soir regagner leur abri. Nulle musique ne sembla préferable au son de la trompe qui les rappelait, aux aboiements du chien de berger, aux mugissements des vaches, au bêlement des moutons et aux tintements argentins de leurs clochettes. Il faut bien avouer que ce concert n'est pas dépourvu de charmes; et puisqu'on faisait entrer dans la composition des jardins de « paisibles vallons », de « riants coteaux » et de « vertes prairies », rien n'était plus « conforme à la nature » (c'est toujours le langage du temps) que de compléter cette mise en scène en y rassemblant un beau choix d'animaux domestiques. Cette mode, très justifiable au point de vue esthétique, eut d'ailleurs d'excellents résultats en inspirant aux grands propriétaires le goût de l'agriculture et des études zootechniques. On se rappelle que Louis XVI ne dédaigna pas de s'associer à ce mouvement, et que la *Bergerie* créée par lui à Rambouillet reçut un des premiers troupeaux de moutons mérinos qui aient été amenés en France. Buffon se livrait alors, dans son parc de Montbard, à des essais d'acclimatation, et plus tard le marquis de Lafayette se parait du titre de cultivateur.

Aujourd'hui encore les plus belles races de ruminants domestiques, — bœufs de Hongrie, yacks, buffles, chèvres d'Angora et du Thibet, moutons du Texel, — font l'ornement de plusieurs grands parcs d'Angleterre et d'Allemagne. La population de la basse-cour et de la faisanderie se recrute principalement parmi les gallinacés, dont les uns, tels que les poules, les dindons, les pintades, ne sont qu'une provision vivante de substance alimentaire, tandis que les autres sont non seulement épargnés, mais traités avec les soins les plus attentifs, en considération de leurs avantages extérieurs. Dans cette dernière catégorie se trouvent les paons, les faisans doré et argenté, le faisan vénérable et le faisan d'Amherst, le goura, le hocco, le lophophore et d'autres espèces au brillant plumage, récemment acclimatées en Europe.

La volière comporte une variété infinie d'espèces, presque toutes exotiques.

Quant à la ménagerie proprement dite, elle a sa demeure dans le parc même. Là des échassiers, des palmipèdes vivent en liberté; ceux seulement dont on peut craindre l'évasion sont retenus dans une sorte de demi-captivité habilement dissimulée. Les grues cendrées et couronnées, les hérons gris et blancs, les cigognes trouvent dans quelques parcs une libérale hospitalité. Les oies et les canards vulgaires sont relégués dans la basse-cour; mais les palmipèdes de distinction, le cygne d'Europe au plumage de neige, le cygne d'Australie au plumage d'ébène et au bec de corail, le cygne brun du Canada, la grande oie de Magellan, les oies de Guinée et d'Égypte, le canard mandarin, les canards de la Caroline et de Bahama s'ébattent librement sur les lacs et sur les bassins. Les mammifères qu'on entretient dans les parcs appartiennent presque tous à l'ordre des ruminants. Ce sont des cerfs, des daims, des chevreuils, des chamois, trop souvent condamnés à périr sous la dent des limiers, sous le couteau ou la balle du chasseur, mais qui, élevés dans des enclos de treillage, se familiarisent aisément avec l'homme. Les riches amateurs associeront à ces hôtes de nos forêts le renne des régions polaires, l'élan des grandes steppes, les gazelles du désert et les antilopes de l'Afrique centrale. D'autres animaux encore, dont l'introduction en Europe est de date plus ou moins récente, ne figurent qu'exceptionnellement jusqu'ici dans les ménageries privées. Tels sont le zèbre, le daim, l'hémione, le couagga, congénères du cheval; le kanguroo et le phascolome d'Australie, l'agouti et le paca de l'Amérique méridonale. L'entretien d'une ménagerie ainsi peuplée suppose, il est vrai, une grande fortune; mais combien de gros revenus sont employés à satisfaire des goûts moins nobles et des passions moins innocentes!

CHAPITRE II

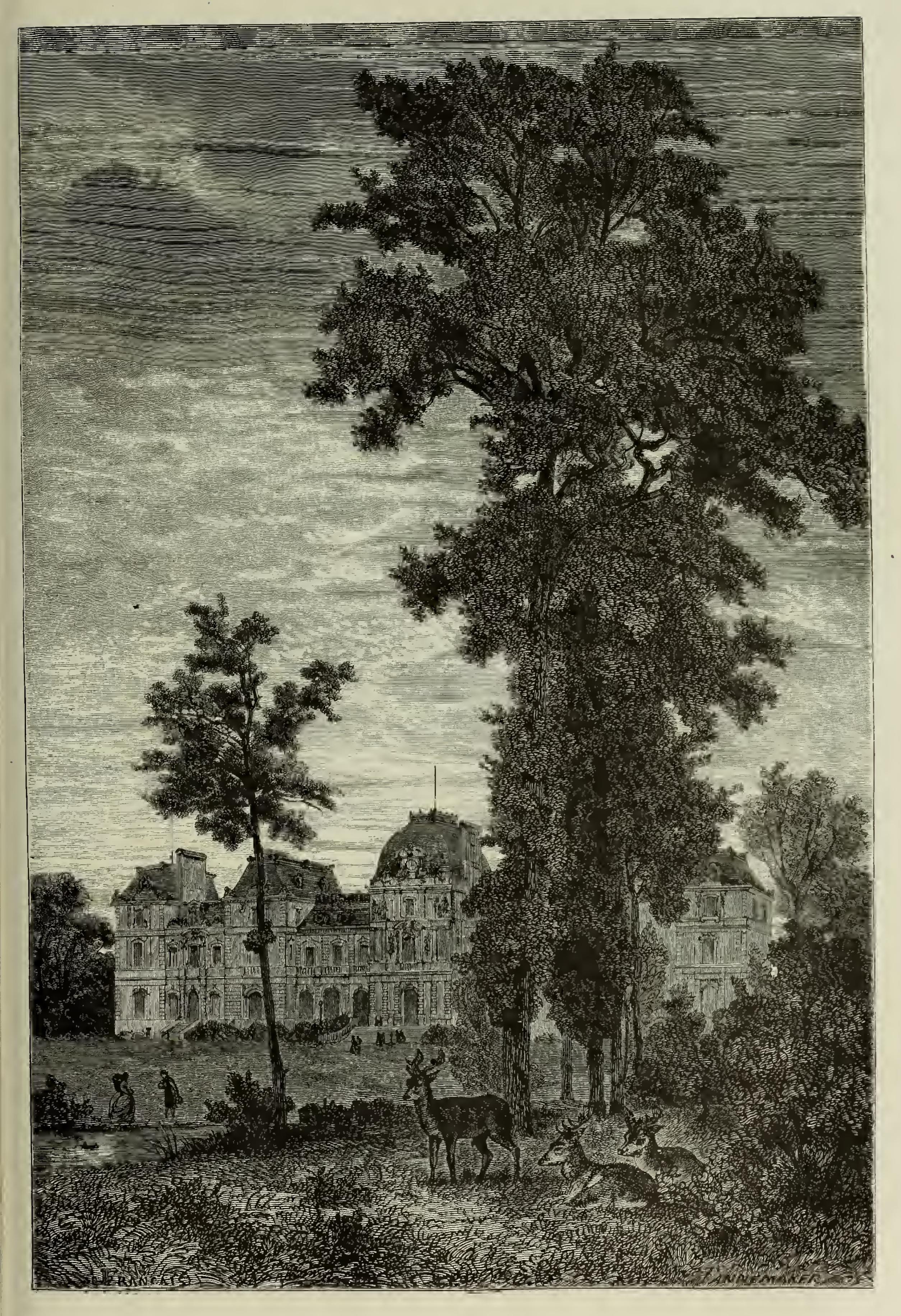
LES JARDINS PARTICULIERS FRANÇAIS

Le jardin paysager est-il le jardin de l'avenir? J'inclinerais à le croire, et la raison en est que les règles auxquelles on l'a soumis n'ont rien d'immuable. On le comprend aujourd'hui autrement qu'il y a soixante ans; on le comprendra probablement, dans quelques années, autrement qu'aujourd'hui, sans pour cela porter atteinte à son principe, qui est tout à fait en rapport avec le caractère indiscipliné des sociétés modernes, avec leur goût pour le changement et avec leurs aspirations progressives. A une époque où les peuples veulent se gouverner eux-mêmes et n'obéissent qu'à des constitutions perfectibles, toute école qui prétendrait posséder, en matière d'art comme en matière politique ou philosophique, la vérité absolue, passerait pour une école de songe-creux. Sous ce rapport, le mode paysager, qui laisse la voie ouverte à toutes les innovations systématiques et à la fantaisie de chacun, n'a rien que de conforme à l'esprit libéral du XIXe siècle. Il se recommande d'ailleurs par un avantage fort apprécié de nos jours, et qui achève de lui imprimer le caractère démocratique : cet avantage, c'est le bon marché. Loin de convenir exclusivement, comme le prétendait lord Walpole, à l'opulence d'un pays libre à la façon de l'Angleterre, c'est-à-dire d'une nation où le luxe fastueux d'un petit nombre de grands propriétaires s'étale à côté de la pauvreté du plus grand nombre, il convient plutôt à l'aisance d'un pays où règne l'égalité civile, où la propriété territoriale est indéfiniment divisible, où les très grosses fortunes sont rares, mais où l'*aurea mediocritas* est promise à tout citoyen laborieux et intelligent. Lorsqu'il arguait des grandes dépenses qu'exigeraient, selon lui, la création et l'entretien des jardins pittoresques, Walpole, par une erreur étrange, appliquait au style anglais ce qui n'est vrai que du style français. Le propre du premier est de s'accommoder des petits espaces, dont l'exiguïté peut être dissimulée par des artifices très simples, et d'emprunter son charme non à la profusion des

ornements étrangers, mais à l'heureux choix du site, au bon goût du maître et à l'habileté du jardinier.

Le style français, au contraire, ne se conçoit qu'avec un développement considérable et une décoration somptueuse. Resserrez-le dans d'étroites limites; ôtez-en les terrasses, les rampes, les balustrades, les statues et les vases de marbre, les hautes murailles de verdure, les longues avenues, il ne reste qu'une misérable combinaison de lignes maigres et sèches qui ne sauraient flatter le regard et qui ne disent rien à l'esprit. Entre la majesté et la mesquinerie, il n'y a point, pour ce style, de milieu; il ne convient qu'à la dignité d'un jardin royal ou d'un jardin public. Ses grandes lignes se marient bien à celles d'un palais, tandis qu'un hôtel même élégant, — à plus forte raison une habitation modeste, — y fait piètre figure. Il faut qu'il soit somptueux et qu'il accompagne une demeure somptueuse; il faut que l'art et le luxe s'y montrent dans l'ensemble ainsi que dans les détails. Le jardin français, en un mot, est un jardin d'apparat.

Le jardin anglais, quelles que soient ses dimensions, est un jardin intime, où la gêne et la cérémonie n'ont que faire; ce qu'on y recherche, ce n'est pas la foule, c'est la solitude; on y veut être ou du moins se croire en pleine campagne, et avoir le droit de se coucher sur l'herbe, de s'asseoir sur un fragment de rocher, de s'égarer dans un sentier mystérieux. L'art et la richesse, loin de s'y étaler, doivent en paraître absents; sa vraie parure n'est ni de jaspe, ni de marbre, ni de métal; la nature seule en fait les frais : ce sont les eaux, les ondulations du terrain, les arbres, les fleurs, le gazon. Tout cela sans doute peut coûter fort cher. Un riche personnage a toujours la faculté d'enfouir des millions dans quelques arpents de terre, s'il lui plaît de les bouleverser, de planter une forêt sur une lande aride, de dessécher un marécage, d'amener l'eau de plusieurs lieues ou de l'aller chercher à deux cents mètres de profondeur; de cultiver et d'élever à grands frais des plantes et des animaux de l'autre monde; d'entasser les rochers, de multiplier les grottes, les cascades et les fabriques. Mais pour qui sait choisir son terrain et modérer ses désirs, la création d'un joli parc anglais n'exige pas tant de soins et de dépenses. Que le lieu soit accidenté et boisé; qu'il ait à proximité une rivière ou une source; que les alentours soient riants et pittoresques, un homme de goût saura, sans beaucoup de frais, le transformer en un charmant séjour. Il n'y bâtira pas un palais : le pourrait-il, il ferait sagement de s'en abstenir; un palais n'est pas à sa place dans un parc anglais : il y semble égaré au milieu de la campagne, et témoigne seulement de la vanité d'un propriétaire qui fait hors de propos montre de sa richesse. Au contraire, la moindre maisonnette avec son toit de tuiles rouges, ses volets peints en vert, sa vigne et ses rosiers de Bengale grimpant le long des murs, et son perron orné de caisses de lauriers, de grenadiers ou de géraniums, est agréable à voir à demi cachée par les arbres dont elle semble chercher l'abri. C'est vraiment un asile champêtre et sans prétention, dont tout le mérite est dans son air de gaieté, de bien-être et de simplicité. Le



CHATEAU DE MM. PÉREIRE A ARMAINVILLIERS

jardin est-il petit, la maison est toujours suffisamment accompagnée, et la loi des proportions est sauve; si le maître est assez heureux pour posséder un parc spacieux, qu'importe que la maison soit modeste, si elle suffit à le loger commodément, lui, sa famille et quelques amis au besoin? Qu'importe même que le visiteur qui y vient pour la première fois soit obligé d'errer quelque temps parmi les massifs avant de découvrir la demeure hospitalière? Si c'est un sot, il se dira peut-être : Voilà une bien petite habitation pour de si grands jardins. Mais s'il est homme d'esprit il songera : Comme on doit vivre heureux et paisible sous ce toit, au milieu de cette belle nature! Morfontaine comprend, avec un parc immense, un grand château et une simple maison de campagne, un *cottage :* c'est ainsi qu'on la nomme. Le *cottage* a son entrée particulière sur la rue du village; il est tout à fait indépendant du château, que l'on n'aperçoit même pas de ses fenêtres[1]. L'auteur de ce livre a eu le bonheur de recevoir dans cette demeure simplement élégante une hospitalité gracieuse, qui lui a permis d'explorer à son gré tous les sites du parc; il peut affirmer que si un devoir de politesse ne l'eût conduit une fois au château, il n'eût pas même songé, je ne dis pas à le visiter, mais à s'informer de sa situation; il eût préféré même se persuader que le château n'existait pas.

En Touraine, où les belles propriétés abondent, j'en connais une dont le parc est dessiné et planté à l'anglaise. Son étendue considérable, sa situation élevée, sur le penchant d'une colline, au milieu d'un admirable pays, sa rivière et son étang artificiels, ses riches parterres de fleurs, ses grandes serres, ses vastes dépendances, justifieraient néanmoins la présence d'un château; mais que j'aime bien mieux la vieille maison du temps de Louis XIII, avec son unique étage, son toit démesurément haut et ses murs entièrement cachés sous les plantes grimpantes!

La France n'est ni un pays de gueux ni un pays de nababs. La révolution, le code civil et le mouvement industriel y ont donné à la richesse une mobilité qui ne lui permet pas aisément de s'accumuler dans un petit nombre de mains. On n'y voit point de ces immenses fortunes héréditaires comme il en existe encore dans les pays de droit d'aînesse, où tel particulier peut aisément distraire de son patrimoine territorial quelques centaines d'arpents qui non seulement demeurent improductifs, mais absorbent chaque année des sommes considérables. Il y a donc en France peu de grands jardins comparables, pour leur étendue et le luxe de leur décoration, à ceux que l'on admire en Angleterre et en Allemagne. En revanche, les jardins de dimensions moyennes, heureusement situés, disposés avec goût, entretenus avec soin, y sont extrêmement nombreux.

Comme les effets de la centralisation politique et administrative se font sentir en toutes choses, c'est aux environs de Paris que se trouvent réunis la plupart des jardins de premier ordre. A Paris même, la densité croissante

[1] C'était ainsi, du moins, il y a vingt-cinq ans. Le *cottage* existe-t-il encore? Je n'en sais rien : Tant de choses peuvent changer et disparaître en un quart de siècle!



L'ÉLYSÉE

de la population n'en a guère respecté que deux ou trois, encore sont-ils de dimensions médiocres. Celui de la Muette est presque, à Paris, nous l'avons dit, le seul jardin particulier où survive le noble style français. On retrouve cependant ce style, associé au style paysager, dans les jardins de l'hôtel de Galliera, résidence vraiment princière située au faubourg Saint-Germain. M. le comte de Paris occupait cet hôtel en 1886, et c'est là qu'il donna, à l'occasion du mariage de sa fille avec un prince de Portugal, la fête célèbre qui provoqua la loi d'exil contre les membres des familles ayant régné en France. Le jardin du palais de l'Élysée est tout à fait dans le goût moderne. Il fut replanté par Bellangé en 1828, alors que ce palais était habité par la duchesse de Berri. L'Élysée fut construit en 1718 par le comte d'Évreux, et s'appela d'abord hôtel d'Évreux. Il appartint ensuite à la marquise de Pompadour, puis à son frère le marquis de Marigny, qui le vendit à Louis XV. Ce prince l'affecta au logement des ambassadeurs extraordinaires. En 1773 l'hôtel d'Évreux fut acheté par le financier Beaujon, qui y fit de grandes dépenses, puis le céda, en 1786, à Louis XVI. La duchesse de Bourbon-Condé vint l'habiter après lui, et ce fut elle qui lui donna le nom d'Élysée-Bourbon. Devenu propriété nationale à la révolution, ce palais reprit son nom d'Élysée-Bourbon sous la Restauration et sous le règne de Louis-Philippe. Il s'était appelé l'Élysée-Napoléon sous le premier empire; il reprit ce nom sous le second empire, de même qu'il avait repris celui d'Élysée national en 1848. Il fut alors, jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851, ce qu'il est redevenu depuis le retour des chambres et du gouvernement à Paris, en 1875 : la demeure du président de la république.

Tout près de Paris, à Boulogne-sur-Seine, est située la belle résidence d'été de Mme la baronne de Rothschild, avec son jardin de trente hectares, paré des plus belles fleurs et d'une foule de plantes rares. Ce jardin, dessiné d'abord par sir Joseph Paxton, le célèbre paysagiste anglais, a été remanié ensuite par M. Loyr et par le peintre Eugène Lamy. Mme de Rothschild possède en outre à Ferrières, dans le département de Seine-et-Marne, un domaine dont la superficie est d'environ sept mille hectares. Le parc seul en occupe six cents. Fief dépendant, en 1366, de la maison de Montmorency, Ferrières passa successivement dans les mains de plusieurs seigneurs. Après la révolution, il fut acquis de l'État par Fouché, et acheté, à la mort de ce dernier, par le baron de Rothschild. Depuis cette époque, des acquisitions et des embellissements successifs en ont fait un des plus magnifiques domaines de France. Le palais qui a remplacé l'ancien château, démoli par ordre de M. de Rothschild, est une vaste construction carrée, flanquée de tourelles que surmontent des campaniles; il s'élève sur une terrasse dessinée et décorée à la française, et ornée de sculptures d'une grande valeur artistique. A droite, en regardant le parc, se trouvent les communs, puis l'orangerie et le jardin fleuriste. Ce jardin est divisé en parterres symétriques, selon la méthode anglaise; ses quatre côtés sont occupés par des serres, dont la plus grande est un jardin d'hiver où la flore des tropiques est représentée par les espèces les

FERRIÈRES, A M[me] LA BARONNE DE ROTHSCHILD

plus élégantes et les plus curieuses. Le terrain sur lequel le parc a été dessiné n'offre point d'accidents naturels. Il était couvert de bois très étendus, mais sans arbres de grand âge ni de grande taille. M. de Rothschild, pour transformer cette nature ingrate, a eu recours encore à sir J. Paxton, dont l'œuvre a été ensuite modifiée et complétée par Eugène Lami. Ferrières peut être cité comme un type accompli de parc anglais. Je dis un parc, non un jardin, parce que, hormis sur la terrasse et dans le jardin fleuriste, on n'y voit point de fleurs. En revanche, les arbres à port ornemental et les plantes à feuillage coloré y sont à profusion. A côté de la faisanderie, où s'élèvent annuellement deux mille faisans pour la chasse, de vastes cages élégamment construites renferment des oiseaux remarquables, soit par la beauté de leur plumage, soit par leur rareté. Des grues de Numidie se promènent en liberté dans l'enclos même de la faisanderie. Près de là des phénicoptères aux ailes de pourpre, au long col flexible, au bec difforme, se tiennent immobiles sur leurs longues échasses au milieu d'un bassin où nagent des canards de la Chine et de la Louisiane. Des légions de palmipèdes, cygnes, oies, canards, habitent également le grand lac et accourent au son d'une cloche pour recevoir leur provende. Enfin des daims, des axis, des cerfs paissent dans des parcs semblables à ceux qu'habitent leurs congénères dans les jardins zoologiques. C'est à Ferrières que vinrent s'installer d'abord, pendant le siège de Paris, le roi Guillaume et son chancelier. C'est là que se continuèrent, entre Jules Favre et M. de Bismarck, les pourparlers commencés, le 19 septembre 1870, au château de la Haute-Maison, près de Montrey, et dont on ne connaît que trop le résultat négatif.

La propriété de Mme de Rothschild est limitrophe de celle que MM. Émile et Isaac Péreire ont créée à Armainvilliers. Le château de MM. Péreire rappelle beaucoup le nouveau Louvre, sauf les proportions, qui sont moindres, et le goût, qui est meilleur. L'ornementation sculpturale est sobre et gracieuse en même temps que riche. Le parc s'étend sur cent hectares d'un pays plat, sans autre parure naturelle que ses bois taillis; mais les propriétaires n'y ont pas épargné la dépense, et le jardinier paysagiste Barillet-Deschamps y a employé tout son talent. D'un terrain aride à la surface il a trouvé moyen d'extraire assez d'eau pour remplir un grand lac, des rivières, des ruisseaux, dont la superficie totale est de près de quatre hectares. Les allées sont tracées, les massifs d'arbres distribués et les points de vue ménagés avec beaucoup d'art. Les « fabriques » sont peu nombreuses, — ce qui n'est pas un défaut, — et elles sont du goût le plus simple, — ce qui est une qualité. — Des potagers et une pépinière occupent séparément de vastes enclos, dont l'un renferme quatre serres habilement disposées et garnies d'un excellent choix de plantes exotiques.

Rapprochons-nous de Paris et parcourons le département de Seine-et-Oise, un des plus riants et des plus pittoresques de la France, et peut-être un des plus riches en châteaux et en maisons de campagne, en parcs et en jardins : un vrai département de plaisance. Nous trouvons d'abord, entre Brunoy et

SAINT-GRATIEN, A Mme LA PRINCESSE MATHILDE

Boissy-Saint-Léger, l'immense propriété de M. le prince de Wagram, Gros-Bois, dont le parc est le plus grand qu'il y ait en France : sa contenance est de près de huit cents hectares clos de murs. A l'autre extrémité du département, non loin de Rambouillet, s'élève le respectable château de Dampierre, œuvre de Mansart et demeure des ducs de Luynes. Le parc, autrefois symétrique et transformé partiellement en jardin anglais par l'architecte Margel-Fillieux, déploie autour du noble manoir ses vastes pelouses, ses allées ombragées par des arbres séculaires et le luxe sévère de sa décoration. Les amateurs du style moderne préféreront à cette résidence, d'un aspect imposant, mais un peu froid, Saint-Gratien, charmante villa créée, il y a trois quarts de siècle, par le comte de Luçay sur le bord du lac d'Enghien, et acquise en 1853 par Mme la princesse Mathilde; le château et les jardins de la Celle, près de Saint-Germain-en-Laye, où M. Pescatore a réuni à grands frais une belle collection de fleurs et de plantes rares. L'origine du jardin de la Celle remonte au commencement du XVIIe siècle. En 1662, Louis XIV acheta ce domaine pour l'enclore dans le parc de Versailles; puis il le céda en 1686 à Bachelier, premier valet de chambre du prince de Marsillac, fils du duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. En 1748, le château de la Celle devint la propriété de Mme de Pompadour, qui le revendit deux ans après au fermier général Roussel. La Celle passa ensuite aux mains du duc de la Vauguyon. En 1776, M. Paul de Chalandry en devint à son tour propriétaire. Ce fut lui qui fit transformer le jardin symétrique en parc anglais, d'après les dessins de Morel. La Celle appartient maintenant à M. Dutreux.

Plus près de Saint-Germain-en-Laye se trouve Feuillancourt, à M. Charles Wallut. Ici point de château : rien qu'une simple maison; mais autour de cette maison un joli parc riche de ses grands et vieux arbres, de sa fraîche verdure, de son épaisse tapisserie de lierre et aussi de ses souvenirs. Mme de Montespan avait là un pavillon où elle se retira après sa disgrâce. Un siècle plus tard, Feuillancourt devint la propriété d'un botaniste nommé Trochereau, qui changea le jardin français en parc anglais et se plut à y rassembler des plantes indigènes et exotiques qu'il cultivait avec passion. Trochereau avait pour collaborateur Jean-Jacques Rousseau, et pour voisin le duc de Noailles. Le philosophe planta de ses mains, au pied d'un peuplier du jardin, un lierre, qui est devenu un arbre, et qu'on cite, non seulement à raison de son origine, mais encore à cause de ses dimensions, comme un des plus curieux spécimens de l'espèce. Le grand seigneur fit don à Trochereau d'un *Ginko biloba*, arbre alors presque unique en France; on raconte que ce *Ginko* fut le prix d'un marché conclu entre le duc de Noailles et le botaniste : le premier mourait d'envie de voir l'auteur d'*Émile*, et le second de posséder le *Ginko*. Il fut convenu que cet arbre irait enrichir la collection de Trochereau si celui-ci parvenait à amener Jean-Jacques chez le duc. Ce n'était pas chose facile, car Rousseau était alors en veine de misanthropie, surtout à l'égard des grands de la terre. Trochereau usa donc de



ROQUENCOURT, A M. FURTADO

ruse, et, sous prétexte d'herboriser, conduisit son ami dans le parc voisin, à un endroit désigné où le duc se trouva comme par hasard. Rousseau ne voulut jamais aller plus loin, s'esquiva, et ne revint plus à Feuillancourt. Trochereau avait perdu un ami, mais il avait gagné le *Ginko biloba.*

« A peu de distance de Versailles, dit M. V. Bart, il existe une jolie vallée, moins accidentée, mais plus agréable que celles de la Suisse, en ce qu'elle n'est pas accompagnée d'âpres glaciers, de torrents dévastateurs et de neiges éternelles : c'est la vallée de Jouy, arrosée par les eaux tranquilles et inoffensives de la Bièvre. On y vit doucement, au milieu du calme et des splendeurs ordinaires de la nature. De nombreuses habitations de plaisance ont été établies en ce lieu favorisé. La plus importante est le grand domaine appartenant à M. le baron Mallet et à Mme la baronne Mallet, née Oberkampf. Ce domaine, fort négligé et même dévasté par ses précédents propriétaires, a pris une physionomie toute nouvelle entre les mains de ses propriétaires actuels, qui ont fait libéralement toutes les dépenses nécessaires pour y réaliser, d'après leurs propres inspirations et les conseils de M. Bühler, architecte-paysagiste, des améliorations et des embellissements exécutés avec une grande habileté pratique par M. Buisson, jardinier en chef[1]. » Le parc de Jouy, entièrement clos, couvre une étendue de cent dix-huit hectares. Il est très accidenté et renferme des sources, des cascades, des cours d'eau, des rochers, de vastes prairies drainées qui suivent le contour des eaux, des remises à gibier, un grand bois percé de nombreuses allées ménageant les points de vue les plus agréables, des serres, une orangerie, et surtout de grandes plantations d'utilité et d'agrément[2].

Près de Versailles aussi se trouve Rocquencourt, belle et charmante propriété créée par M. et Mme Furtado, et qui appartient maintenant à Mme Heine. Rocquencourt est remarquable par son site, par son dessin large, par ses plantureux ombrages, par la profusion et le choix heureux de ses fleurs. Les serres et le jardin d'hiver témoignent aussi d'un goût exquis en matière de décoration florale.

En nous éloignant de Paris dans la direction du nord, nous rencontrerions, entre autres jardins dignes de leur célébrité : dans le département de l'Oise, le parc de Mouchy, qui renferme une admirable vallée, et celui de Mello, propriété de M. le baron Seillière, et dans le département de la Somme, celui de Courcelles, qui appartient à un riche amateur d'horticulture, M. le comte de Gomer. Plus loin encore, à quelques kilomètres de la frontière belge, peut-être retrouverions-nous les vastes jardins du général Vandamme, qui s'étendaient au sommet et sur le versant de la haute colline de Cassel, d'où le regard embrasse une immense étendue de pays. Le général Vandamme mourut en 1830 dans sa résidence de Cassel. J'ai souvenir d'avoir, encore enfant, visité ces jardins, réputés alors les plus beaux de la contrée à vingt lieues à la ronde. Que sont-ils devenus? Quel

[1] Rapport présenté à la Société d'horticulture de Seine-et-Oise, le 5 octobre 1865.
[2] *Ibid.*



PIÈCE D'EAU DES TOUCHES (TOURAINE)

en est aujourd'hui l'heureux propriétaire? Ont-ils conservé leur ancienne splendeur? C'est ce que je ne saurais dire.

La Normandie est, sans contredit, une des contrées les plus fertiles, les mieux arrosées, les plus agréablement accidentées qu'il y ait non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Là les châteaux historiques, les parcs et les jardins où, pour obtenir les plus heureux effets, l'art n'a eu, le plus souvent, rien de mieux à faire que de respecter la nature, se présentent en foule aux regards charmés du voyageur. Contentons-nous d'en citer quelques-uns au hasard : le choix serait trop difficile. Voici d'abord, dans le département d'Eure-et-Loir, le magnifique domaine de Maintenon, proprieté de M. le duc de Noailles. L'Eure entoure de toutes parts le château avec sa cour d'honneur et sa terrasse décorée dans le style de le Nôtre; elle se réunit à la Vaise dans le parc même, en partie dessiné selon le goût moderne, et que traverse l'énorme aqueduc construit sous Louis XIV pour amener à Versailles les eaux de l'Eure. Dans le département auquel cette rivière donne son nom se trouve l'antique terre de Radepont, où l'on admire les ruines d'un château du temps de Philippe-Auguste, dominant une vallée agreste. Malheureusement ce site pittoresque est gâté par le voisinage de nombreuses usines aux murailles noircies, aux hautes cheminées rougeâtres vomissant jour et nuit des torrents de fumée. Radepont appartient actuellement à M. Levasseur. Près d'Alençon s'étend le beau parc de Verveine, à M. Crapelet. On y remarque de belles eaux, des sites enchanteurs et une riche collection d'arbres exotiques. Le parc de Broglie, à M. le duc de Broglie, est l'œuvre d'un habile paysagiste normand, M. Gosse. Il offre de belles allées, de jolis massifs, des points de vue bien ménagés, des cascades, et, ce qui est beaucoup plus rare, des arbres d'âge vénérable et de taille imposante. Rosny, situé un peu au delà de Mantes, sur la ligne de Rouen, a eu d'illustres maîtres : Sully, la duchesse de Berri, et un hôte plus illustre encore, Henri IV, qui vint s'y reposer après la bataille d'Ivry. Ce château, environné d'un parc magnifique, appartenait, il y a quelques années, à M. le Marrois. On cite près de Bolbec la maison de campagne de Mme Fouquet-Lemaire, dont le parc contient de belles pièces d'eau, d'heureux accidents de terrain et de magnifiques points de vue. En approchant du Havre, on rencontre le château d'Orcher, bâti sur une terrasse élevée, et entouré d'un parc remarquablement planté et entretenu avec le plus grand soin. Ce parc est un domaine de la famille de Mortemart.

Revenons vers le centre de la France, région moins favorisée de la nature, mais où le goût de l'horticulture est plus développé encore qu'en Normandie. C'est sans doute à cause du grand nombre et de la belle tenue de ses jardins que la Touraine a été appelée le Jardin de la France; c'est par là, en tout cas, qu'elle justifie ce surnom flatteur. La culture des plantes et des fleurs de tous les climats, soit en plein air, soit dans les serres chaudes, tempérées ou froides, le choix des arbres les plus remarquables par leur port et leur feuillage, l'imitation de la nature dans ses sites les plus variés et les

plus pittoresques : tels sont, si je ne me trompe, les éléments propres à constituer un jardin parfait. Or ces éléments se trouvent réunis dans plusieurs des grands jardins dont s'enorgueillit la Touraine. Je ne parle plus ici des résidences historiques dont j'ai déjà entretenu le lecteur : Chambord, Chenonceaux, Azay-le-Rideau, mais de châteaux et de maisons de campagne qui, pour n'attirer point la foule des touristes, n'en ont pas moins de mérite et n'en sont pas moins chers à leurs possesseurs. Je citerai seulement, parmi les propriétés les plus verdoyantes, les plus fleuries et les mieux situées : Villandry, à M. Hainguerlot, château renaissance, au confluent de la Loire et du Cher, belles eaux et riches plantations; — Candé, à M. Drake del Castillo, sur la rive gauche de l'Indre; — les Touches, à M. Alfred Mame; — le Mortier, à M. le comte de Flavigny.

Avant de parcourir la Touraine, nous aurions dû nous arrêter près d'Orléans, au parc de la Source, qu'aucun touriste ne manque de visiter. Ce parc, restauré il y a vingt et quelques années, n'est pas seulement remarquable par ses sites pittoresques et ses belles plantations : comme son nom l'indique, il renferme une source et même deux, qui ne sont autres que celles du Loiret; elles ont été réunies ensemble par un canal. L'une, appelée la « Grande Source », ou « l'Abîme », se trouve en face des cuisines du château; l'autre, la « Petite Source », jaillit à l'est dans un entonnoir de trois mètres de profondeur; c'est là que commence le cours du Loiret. On voit en outre, le long des jardins potagers et dans le lit même du Loiret, un bassin demi-circulaire qui porte le nom terrifiant du *Gouffre;* ce gouffre n'a pourtant pas quinze mètres de profondeur, mais il a sans doute au delà des ramifications souterraines, puisque la petite rivière du Duis vient s'y perdre, ainsi qu'une partie des eaux du Loiret; mais sa capacité d'absorption est évidemment limitée, car lorsque la Loire parvient à une certaine hauteur, le Gouffre semble repousser les eaux qui s'y perdent d'ordinaire en tournoyant.

Deux beaux parcs, celui de Valençay, à M. le duc de Valençay, et celui du Magnel, à M. Simons, méritent d'être signalés dans le département de l'Indre. L'un et l'autre ont été dessinés par M. Bühler aîné.

La Bretagne offre peu de sites riants, et les jardins même y participent du caractère âpre et sauvage de la presqu'île. Toutefois le parc de Loconulay, à M. le vicomte de Perrien, occupe sur la rive du Blavet, dans le Morbihan, une position des plus heureuses. Si l'on se rapproche des bords de la Loire, on voit bientôt le paysage reprendre un aspect qui ressemble fort à celui des campagnes de la Touraine. Non loin de Nantes s'élève le vieux château de Clisson, une des ruines à la fois les plus curieuses, les plus imposantes et les plus pittoresques que nous ait léguées le sombre moyen âge. Ce château a été acheté par le sculpteur Lemot, qui s'est bien gardé de le restaurer, et qui a fait de la « garenne » environnante un parc dans le goût arcadien, avec force fabriques, temples, grottes, rochers et sentences en proses et en vers. La disposition du terrain, la richesse de la

végétation et le cours capricieux de la Sèvre, qui traverse ce parc, auraient permis à l'artiste de se contenter, pour ce séjour champêtre, d'une décoration plus simple. En revenant vers le centre de la France, nous rencontrerons, dans le département de la Sarthe, le parc du Lude, à M. le marquis de Talhouet, et plus à l'est, dans l'Yonne, ceux de Saint-Fargeau et d'Ancy-le-Franc : le premier, à M. le marquis de Boisgelier; le second, à M. le duc de Clermont-Tonnerre. Saint-Fargeau est remarquable par ses belles eaux et ses vues d'intérieur; Ancy, par son vieux château du temps de Henri II. L'ancien jardin symétrique de cette dernière résidence a été totalement transformé, il y a un quart de siècle, en parc paysager. Sa superficie est d'environ cent hectares. En nous rapprochant de Lyon, nous trouverons au mont Dore, Saint-Didier, à Mme Ferrand-Holstein, et tout près de la grande et industrieuse cité Charbonnières, à M. Louis Desgrand. Au sud-ouest, le département de la Gironde nous offrira le beau parc de Grenade, à M. de Carayon-Latour, et celui de Lagrange, à M. le comte Duchâtel. Mais descendons jusqu'au littoral méditerranéen, et nous verrons les jardins prendre, grâce à la clémence du ciel, un aspect nouveau et vraiment enchanteur. Ici l'homme du nord peut se croire transporté tout à coup dans une autre partie du monde : il voit croître en plein air et en pleine terre toutes ces plantes des régions tropicales qui, à quelques lieues de là, ne peuvent vivre, pendant la plus grande partie de l'année, que soigneusement abritées et chauffées dans leurs prisons de verre. Le département des Alpes-Maritimes, formé, on le sait, de l'ancien comté de Nice et d'un fragment détaché du département du Var, est surtout privilégié sous ce rapport. Si la Touraine est le jardin de la France, cette partie du littoral méditerranéen peut bien en être appelée le paradis, et le comte Jaubert a pu dire avec raison qu'il n'a rien à envier aux classiques souvenirs de Naples et de Pouzzoles : douceur et sérénité du climat, richesse de la végétation, abondance et variété des sites pittoresques, situation incomparable dominant les flots bleus et les îles fleuries de la Méditerranée, tout ce qui peut charmer les sens s'y trouve réuni. S'il y a quelque exagération à dire qu'il y règne

Un éternel printemps sous un ciel toujours bleu,

il est bien vrai que l'hiver n'y fait qu'accidentellement sentir ses rigueurs, et que même les grandes chaleurs de l'été y sont plus supportables qu'elles ne le sont souvent dans le centre et le nord de la France. Aussi le département des Alpes-Maritimes est-il le rendez-vous de tous ceux qui ont besoin de respirer un air tiède et pur, de se soustraire aux continuelles et brusques alternatives de chaud et de froid, de sécheresse et d'humidité, si redoutables pour les tempéraments frêles et les santés chancelantes, de récréer enfin leur vue et leur esprit par le spectacle d'une nature toujours souriante. Mais il ne faudrait pas le croire uniquement peuplé de malades et de convalescents : son chaud soleil, son ciel bleu, ses sites merveilleux exercent aussi leur puissante attraction sur les gens les mieux portants et les mieux disposés à



CHATEAU DE MOUCHY

jouir largement du bien-être et des plaisirs réservés aux heureux de la terre. Outre le flot d'immigrants venus de tous les points de l'Europe et qui, au commencement de chaque hiver, s'abattent comme une nuée d'hirondelles dans les villas plus ou moins somptueuses que la spéculation a élevées en foule à leur intention, plusieurs personnes riches se sont créé dans ce pays des résidences délicieuses et qui ne ressemblent point à celles que nous avons admirées dans les autres parties de la France. Ici point de châteaux : des *villas*, c'est-à-dire d'élégantes maisons de campagne; point de parcs : des jardins, mais quels jardins! Les plus favorisés, naturellement, sont ceux qui jouissent de la vue de la mer; ceux surtout qui bordent cette route célèbre dans le monde entier sous le nom de *route de la Corniche*. La Corniche longe le littoral de Nice jusqu'à Gênes, en suivant la crête des rochers qui dominent la mer; elle est belle partout, mais c'est surtout entre Menton et Nice qu'elle défie toute description. Ce sont à chaque pas des aspects nouveaux, des changements de décor qui jettent le voyageur dans une véritable extase, et que les habitants mêmes du pays, pour peu qu'ils soient sensibles aux beautés de la nature, ne se lassent pas d'admirer. On conçoit dès lors ce que peuvent être, sur une telle scène, sur ce terrain profondément accidenté, des jardins en quelque sorte suspendus aux cimes des rochers ou aux flancs des falaises, et parés de toutes les richesses d'une flore incomparable. On citait naguère encore comme les plus beaux ceux de la villa Thuret, à Antibes, qui sont une propriété de l'État, et ceux de la villa Vallombrosa, à Cannes, appartenant à M. le duc de Vallombrosa. Mais on m'assure que les splendeurs enchanteresses de ces merveilleux séjours sont encore dépassées par celles des jardins de Valetta et de Camille-Amélie, créés, de 1869 à 1873, par un ancien négociant, M. Dognin, dans le quartier de Cannes connu sous le nom de la « Californie ». La méthode suivie dans la disposition de ces jardins est la même qu'on retrouve sur les golfes de Naples, de Salerne, de la Spezzia, et sur les lacs de la haute Italie. « Les jardins de ces régions, si riches en végétaux divers, dit M. Ed. André[1], sont l'objet d'un tracé qui diffère absolument de celui des terrains plans ou des pentes régulières. En présence de cette nature à profils heurtés, il a fallu adopter résolument le système en escaliers, superposer les terrasses et imprimer aux jardins un aspect de constructions. Tantôt les terrasses sont assez larges pour être traitées en parterres réguliers..., tantôt ce sont des lacets sur les pentes, entremêlés de points d'arrêt en terrasses. »

C'est ce dernier système qui a été très heureusement appliqué, dans le double domaine de Valetta et Camille-Amélie, par un habile architecte prématurément enlevé à son art : M. Lavigne. Ce qu'on admire surtout dans les jardins de M. Dognin, sans parler du magnifique panorama qui les environne, c'est l'abondance et la variété des richesses végétales qui y sont réunies et la perfection des procédés de culture appliqués à leur entretien.

[1] *Traité général de la composition des parcs et jardins.*

M. Dognin a mis à contribution les îles de la Sonde, l'Australie, les Antilles, l'Afrique; dans aucun jardin botanique on ne trouverait une collection aussi complète des représentants de toutes les flores tropicales ou subtropicales. Et grâce à ses soins assidus et intelligents ces végétaux, venus des quatre parties du monde, ont retrouvé à Camille-Amélie et à Valetta une seconde patrie. Ils sont là comme chez eux, — mieux que chez eux même, à ce qu'on m'assure, car leur maître les entoure d'une sollicitude à laquelle certes ils n'étaient point habitués.

Il faut bien croire, en somme, que les jardins de M. Dognin méritent tout le bien qu'on m'en a dit, car il n'est pas un touriste, pas un savant, pas un artiste qui, venant à Cannes ne fût-ce que pour quelques jours, ne sollicite la faveur de les visiter, et qui après les avoir parcourus ne les proclame les plus beaux qui se puissent voir. J'ai sous les yeux un exemple de l'enthousiasme qu'ils inspirent dans une longue description que m'en donne un mien ami, fort compétent dans les choses d'art. Il a eu la bonne fortune de s'y promener en compagnie d'une des plus grandes et des plus charmantes dames du Royaume-Uni, lady Brougham; il me cite, parmi les visiteurs illustres à qui M. Dognin a fait les honneurs de son florissant empire, « M. Gladstone, le prince de Galles, une veuve qui la dernière s'est assise sur le trône de France, le comte de Paris et sa famille, de nombreux princes allemands, autrichiens, hollandais, et aussi M. Paul Bert, amené, — c'est toujours mon ami qui parle, — par un excellent homme de député plus radical que lui-même. Les deux honorables furent dûment présentés à un groupe de visiteurs des deux sexes composé presque exclusivement de têtes couronnées : charmante surprise, grand succès de curiosité. D'un côté on s'aperçoit que le savant et le pseudo-démagogue sont des gens du monde, dont la conversation est à la fois instructive et piquante; de l'autre côté on reconnaît que des souverains peuvent être aimables, et l'on se quitte en se serrant la main et en emportant de part et d'autre d'agréables souvenirs. »

C'est ici, je crois, le lieu de mentionner, parmi les plus jolies villas françaises de la Corniche, bien qu'elle soit située sur le territoire italien, celle que M. Charles Garnier, le célèbre architecte de l'Opéra, s'est faite à Bordighera, et dont le jardin a, dit M. Ed. André, un aspect oriental. La maison est bâtie sur un rocher couvert de palmiers. « C'est au pied des Alpes-Maritimes, dominant la Méditerranée, que se dressent la tour carrée et les élégantes colonnes de dattiers de cette résidence. Entre la route départementale qui longe le chemin de fer et le sommet de la propriété, on compte une différence de 43^{m} 40. Le rez-de-chaussée de la maison se trouve à 30^{m} 88 au-dessus du niveau de la mer. Il a donc fallu, pour donner accès aux diverses parties de ce terrain escarpé, diviser la hauteur totale en rampes, escaliers, terrasses, qui donnent un ensemble pittoresque des plus bizarres. L'entrée principale est située sur le terre-plein où s'élève la maison. De la cour on descend dans la première partie du jardin, où commence une série de pentes, de contre-pentes, de terrasses, de murailles ornées de plantes,

de *pergolati* couverts de vignes. Les arbres qui donnent à Bordighera et à San-Remo un caractère oriental, les oliviers et les palmiers-dattiers, sont représentés par de forts exemplaires, et le tout est entremêlé d'opuntias, de figuiers et d'agaves. Les feuilles des dattiers, liées pour être blanchies, sont cueillies chaque année pour être envoyées et vendues à Rome, où elles forment les palmes cardinalices du dimanche des Rameaux[1]. »

Nous retrouverons plus loin, à Monte-Carlo, d'autres ouvrages signés du nom de M. Charles Garnier.

[1] Ed. André. Ouvrage déjà cité.

CHAPITRE III

LES JARDINS PARTICULIERS ÉTRANGERS. — GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE. — PAYS-BAS. — RUSSIE. — ALLEMAGNE. — AUTRICHE. — ITALIE

Tandis que, reniant ses traditions, la France, seconde patrie du style classique, adoptait avec un enthousiasme presque unanime le style paysager, une réaction sensible en faveur du système que nous abandonnions se produisait dans d'autres pays. Chose digne de remarque, c'est dans le berceau même du genre pittoresque, en Angleterre, que cette réaction s'est le plus tôt manifestée et qu'elle s'est le plus fermement soutenue. Là beaucoup d'anciens jardins ont conservé la disposition symétrique qui leur avait été donnée il y a deux cents ans et plus; d'autres n'ont été modifiés qu'en partie; d'autres, de création récente, ont été divisés en deux régions distinctes : le jardin proprement dit, et le parc. Le premier déploie autour du château son luxe de terrasses, de rampes, d'escaliers, de balustrades, de bassins, de jets d'eau, de statues, et sa riche parure de fleurs. Le second offre aux promeneurs ses allées sinueuses, ses ombrages, ses pelouses, ses collines, ses lacs et ses cascades.

Parmi les parcs qui ont échappé à toute transformation, il faut citer celui de Hampton-Court, que Louis Viardot a trouvé tel que Loudon et Wise l'avaient dessiné à la fin du XVIIe siècle. « Dans ce parc, outre de vastes allées, de belles eaux et de belles fleurs, on voit, dit cet écrivain, deux curiosités remarquables : l'une est le labyrinthe formé par des haies disposées de telle sorte, que, si l'on n'a un guide ou un plan à la main, il est à peu près impossible, une fois entré, de trouver une issue à ce dédale inextricable. La longueur totale des circuits est d'un demi-mille, bien que la superficie totale du labyrinthe ne soit que de dix acres. L'autre curiosité est la fameuse *treille,* longue de trente-quatre mètres, et composée d'un seul pied de vigne, le plus grand sans doute qui soit au monde. Planté par hasard, il y a maintenant quatre-vingt-dix-sept ans, ce cep est devenu monstrueux, et remplit de ses branches toute une vaste serre où il trouve une

chaleur méridionale. A un mètre du sol, il a soixante-quinze centimètres de circonférence, et l'une de ses branches, repliée sur elle-même, a plus de cent mètres de longueur. Cette vigne produit environ de deux à trois mille grappes de raisin, pesant de sept cents à mille kilogrammes. »

L'illustre poète et romancier sir Edward Bulwer-Lytton possédait à Knebworth un parc magnifique, planté en partie à l'anglaise, en partie à la française. Charles Blanc en donne *de visu,* dans sa *Grammaire des arts du dessin,* une charmante description, et il en prend occasion pour établir entre les deux styles un parallèle où se montre le sens exquis et le judicieux esprit de cet excellent critique. « Dans les premières journées de notre séjour au château de Knebworth, dit-il, le jardin irrégulier, que nous appelions le jardin d'Horace, fut pour nous la merveille de cette habitation féodale. Chacun éprouva un indicible plaisir à s'y égarer, jusqu'à ce qu'il en eût connu tous les replis et tous les méandres. Mais bientôt ce fut le jardin français qui l'emporta. La majesté de ce grand style finit par s'imposer à nous. Le matin, aux premiers rayons du soleil, ces allées droites, ces perrons à balustres, ces rangées de statues avec leur geste immobile, composaient un spectacle empreint de grandeur. Au sortir du labyrinthe des rêves nocturnes et de tant d'images incohérentes qui traversent le sommeil, notre esprit trouvait un calme délicieux et réparateur dans la contemplation de ce jardin, où un bel ordre s'est produit sans faire violence à la nature. Cette impression répétée nous fit comprendre la valeur esthétique des deux systèmes. L'un intrigue pour quelque temps l'imagination ; l'autre élève toujours et agrandit la pensée. »

La même association du genre ancien et du genre moderne se retrouve dans un grand nombre de propriétés célèbres appartenant aux premières familles du Royaume-Uni, et dont Ad. Brooke a donné la description dans son grand ouvrage in-4°, *The Gardens of England,* illustré de belles planches en chromolithographie. Le Staffordshire paraît être une des provinces les plus riches en somptueux jardins. Celui que possède à Enville-Hall le comte de Stafford est environné d'antiques monuments en ruines. Sa superficie est de soixante-seize acres. On y admire une pièce d'eau avec groupe de tritons et de chevaux amphibies, appelée la « Fontaine du cheval de rivière », *The River-Horse Fountain,* un grand lac avec jet d'eau, et une orangerie qui seule a coûté cent mille livres sterling. Toutham, au duc de Sutherland, est situé au pied de montagnes pittoresques. Une terrasse décorée de balustres et de statues, et plantée des fleurs les plus recherchées, entoure le château. Le parc est traversé par la Trent, qui y forme un lac. Cette propriété renferme en outre un jardin disposé à l'italienne et de vastes serres. Alton-Towers, au comte de Shrewsbury, peut être cité pour l'élégance de son ornementation architecturale. Le parc de Harewood-House, dans le Yorkshire, avait été dessiné, au siècle dernier, par Brown; M. Nesfield l'a modifié, il y a quelques années, en créant autour du château un beau parterre symétrique. Bowood, au marquis de Landsdowne, dans le Wiltshire,



CHATSWORTH, AU DUC DE DEVONSHIRE (ANGLETERRE)

réalise, au jugement de Brooke, le « beau idéal » dans l'art des jardins en Angleterre. La terrasse à parterres symétriques, ornée d'arbres taillés et d'une profusion de fleurs, domine un grand lac où l'on descend par des escaliers à balustres de pierre. A Elvaston-Castle, dans le Derhysbire, le comte de Harrington a fait dessiner en arabesques les plates-bandes et les boulingrins, et tailler en cent figures bizarres les arbres et les charmilles de deux jardins, dont l'un a reçu le nom de *Mon-Plaisir,* et l'autre celui de *Jardin de l'Alhambra.*

C'est le paysage qui domine dans les deux immenses et célèbres propriétés du duc de Devonshire, Chiswick et Chatsworth. La première est à sept milles de Londres et un peu plus haut que Kew, sur les bords de la Tamise. Les jardins avaient été dessinés primitivement selon le goût italien ou français. Il en reste, devant le château, deux avenues de cèdres du Liban qui, plantés à vingt mètres l'un de l'autre, entrelacent leurs branches et forment d'épaisses murailles de verdure. Un parterre bordé d'arbres verts environne les serres, qui sont elles-mêmes de véritables jardins de cristal. Le parc anglais contient de belles futaies, des prairies, des collines, une rivière, une ménagerie fermée par des grillages légers, de sorte que les animaux paraissent en liberté dans la campagne. C'est à Chiswick aussi que se trouvent les jardins de campagne de la Société d'horticulture, où se fait chaque année, en mai, juin et juillet, une exposition de fleurs.

Chatsworth est situé dans une vallée agreste du Derbyshire, au pied des montagnes d'où descend la Derwent, rivière torrentueuse qui traverse le parc et forme des lacs et des cascades. Le château est accompagné d'un jardin français décoré de charmilles, de bassins de marbre, de jets d'eau et de cascades en rocaille; mais au delà s'étendent de vastes perspectives, des montagnes boisées, des groupes de beaux arbres, un paysage varié et bien encadré, que la nature semble avoir formé sans le secours de l'art.

M. Seymour-Haden a réuni une belle collection d'eaux-fortes, qui renferme plusieurs vues prises dans d'autres parcs réputés parmi les plus pittoresques du Royaume-Uni, et M. Ph. Burty a joint à chaque dessin une notice élégante et substantielle. Parmi ces eaux-fortes qu'il m'a été donné de feuilleter, mais qu'il ne nous est malheureusement pas possible de reproduire, il en est deux qui m'ont surtout séduit. La première se rapporte au jardin de Mytton (Lancashire), ancienne maison de plaisance du temps de Henri VII, et depuis résidence de M. Gerard Pollet, un des amis de M. S. Haden; la seconde nous fait assister à un coucher de soleil dans un parc irlandais. « Une petite rivière limpide, aux bords en talus gazonnés, sort, en faisant un coude, d'un bois d'arbres verdoyants, et l'eau, à peine ridée, reflète comme une gaze d'argent la lumière qui l'effleure presque horizontalement. » Cette vue a été prise par M. S. Haden dans le parc du vicomte de Hawarden. « En Irlande, écrivait l'éminent artiste à notre compatriote, au milieu des endroits les plus sauvages on trouve des parcs de toute beauté. Ils entourent les maisons des seigneurs, et ont quelquefois cinq milles d'étendue. Les rivières abondent

en saumons et en truites, les bois en cerfs et en gibier de toute espèce. »

L'art des jardins est très florissant en Belgique. Le gouvernement a établi à Vilvorde une école d'horticulture et d'arboriculture qui fait d'excellents élèves. Ce petit royaume possède un assez grand nombre de jardins particuliers qui ne le cèdent point en beauté à ceux dont s'enorgueillissent l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Le parc d'Enghien, dans le Hainaut, au duc d'Aremberg, est remarquable par son aspect imposant, sa riche collection d'arbres, formée, il y a plus d'un siècle, de toutes les nouveautés d'alors, ses belles avenues de hêtres et son chêne prodigieux, dont le tronc mesure trois mètres de diamètre, et dont la cime ombrage une surface de quarante mètres de rayon. Les Trois-Fontaines, près de Vilvorde, à M. Van Volxem, offrent un magnifique parc paysager qui s'étend en amphithéâtre jusqu'au canal de Bruxelles à Louvain. Non loin de là se trouve le jardin de Perck, au comte de Ribeaucourt. Enfin le prince de Ligne possède, entre Mons et Ath, la propriété de Belœil, qui s'étend sur plus de deux cents hectares; le général de Ligne, grand-père du prince actuel, a donné une description détaillée de ce château, de ses parcs et de ses jardins, que Delille déclarait tout à la fois magnifiques et champêtres. On cite encore les jardins de Laeken, au roi des Belges; de Mariemont, à M. Warocque; de Wondelghem, à M. de Ghelink de Walle.

Le style anglais a pénétré lentement dans les Pays-Bas; il ne répond qu'imparfaitement aux mœurs et au goût des Hollandais; ce n'est pas à eux que l'on pourrait reprocher d'avoir négligé les belles fleurs pour l'imitation de la nature sauvage. La Néerlande, avec son sol plat et spongieux, se prête, du reste, assez mal à cette imitation, peu goûtée de ses habitants; elle est restée au XIXe siècle ce qu'elle était au siècle précédent : la terre classique des jardiniers méticuleux, de l'horticulture ingénieuse et patiente. Et comme les Hollandais sont des gens positifs, en qui l'amour de l'art n'exclut point celui de l'ordre et du bien-être, ils cultivent les fleurs pour leur profit au moins autant que pour leur plaisir. Harlem et ses environs sont le foyer principal de cette industrie charmante, dont les produits vont orner les plates-bandes de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne et même de la Russie. « La ville de Harlem, dit M. A.-J. du Pays, est depuis longtemps renommée pour la culture des fleurs, et particulièrement des tulipes, des jacinthes et d'autres fleurs bulbeuses. Autour de la ville, surtout du côté sud, se trouvent de nombreux jardins ou pépinières de fleurs, où l'on peut admirer de riches et brillants parterres et acquérir soit des fleurs, soit des oignons ou des graines. C'est vers le commencement de mai que les plates-bandes étalent leurs plus magnifiques floraisons. Le sol qui produit ces belles fleurs n'est autre chose que du sable fin mêlé avec de la bouse de vache. Les jardins d'une grande partie de l'Europe sont fournis de fleurs par les pépinières de la ville de Harlem. Cependant le prix des tulipes n'est pas à beaucoup près aussi élevé qu'autrefois, et il est bien rare qu'un amateur ait à dépenser au delà de cent florins pour l'oignon de l'espèce la plus rare.

La *tulipomanie* prit naissance au XVIIe siècle, vers l'année 1634. Lorsqu'elle était à son plus haut point d'engouement, la valeur des oignons de tulipes atteignit un chiffre extravagant. L'oignon d'une tulipe appelée l'*Amiral Liefkensboek* coûtait quatre mille quatre cents florins. L'oignon d'une autre tulipe nommée le *Semper Augustus* s'est vendu, dit-on, jusqu'à treize mille florins. De ce dernier, il ne resta plus un jour que deux exemplaires, l'un à Amsterdam, l'autre à Harlem. Pour l'un d'eux furent offerts quatre mille six cents florins, plus une voiture et deux chevaux gris pommelé avec leur harnachement complet; une autre personne offrit douze arpents de terre, et ne put l'obtenir. « On trouve dans les registres de la ville d'Alkmaar, dit « Parival, qu'on y a fait en 1637 une vente publique, au profit de la « chambre des orphelins, d'environ cent vingt tulipes avec leurs caïeux, « au prix de quatre-vingt-dix mille florins. Plusieurs de ces fleurs avaient « des noms particuliers. L'*Amiral d'Enkhuizen* fut vendu cinq mille deux « cents florins; le *Vice-Roi,* quatre mille deux cent trois florins, et deux « autres, nommées *Brabançonnes,* trois mille huit cents florins [1]. »

En 1673 enfin, les états généraux prirent le parti de déclarer que les marchés passés à des prix aussi extravagants n'auraient plus valeur légale. Les prix retombèrent aussitôt, comme par enchantement, au taux normal. Mais plus tard, la spéculation s'empara des jacinthes, qui furent à leur tour pendant quelque temps l'objet d'un engouement non moins ridicule. Les Hollandais de nos jours sont devenus raisonnables et ne se ruinent plus pour des tulipes ou pour des jacinthes.

J'ai peu de chose à dire des jardins de la Russie. Les habitudes de villégiature sont assez générales dans cet empire, qui compte un grand nombre de *seigneurs terriens,* retenus à la campagne une grande partie de l'année, soit par la nécessité de surveiller leurs domaines, soit par l'attrait de la chasse; mais le goût des jardins est chez eux peu développé, ou plutôt peu raffiné. Il faut dire, au surplus, que la création et l'entretien d'un beau jardin constituent, en Russie, un luxe accessible seulement aux grandes fortunes. Les jardiniers intelligents et instruits y sont rares; le sol se prête peu aux effets riants et pittoresques, et la rigueur du climat impose pour la culture des plantes délicates des soins toujours dispendieux. Cependant il existe, à proximité des villes importantes, quelques jardins dessinés et plantés à grands frais : les uns dans le style français, les autres d'après la méthode anglaise, mais presque toujours avec un surcroît de décoration qui témoigne plus de l'ostentation du propriétaire que de l'excellence de son goût. Les jardins à la française se distinguent par la profusion des ouvrages en marbre, en bronze, en rocaille; les jardins à l'anglaise, par la multiplicité des fabriques. Les pavillons à l'orientale, bariolés de dessins aux vives couleurs, sont surtout l'objet de la prédilection des Sarmates de nos jours, au dire de leur compatriote Yvan Tourghenief [2]. Certains châteaux de la Russie méridionale

[1] *Itinéraire descriptif, historique et artistique de la Hollande,* in-18. Paris.
[2] *Mémoires d'un seigneur russe,* traduits par M. Charrière.



VILLA BORGHÈSE

sont même construits tout à fait dans le style mauresque : tel est celui du comte Woronzoff, en Crimée.

Richter, dans la relation de son voyage en Russie, loue beaucoup la belle ordonnance et la richesse des jardins de Petrowskoy, au comte Rosumversky, et de celui de Kuskova, au comte Scheremetiew : l'un et l'autre près de Moscou. La première de ces deux résidences est heureusement située ; le parc et le jardin sont bien cultivés, et l'on y admire de belles serres qui produisent des ananas et d'autres fruits des pays chauds. Pour la seconde, la nature, dit Richter, s'est montrée avare, et l'art seul a pu en faire un agréable séjour. Le château et le théâtre, l'ermitage et la maison hollandaise se distinguent par le goût et la magnificence, et les serres et l'orangerie par la beauté et la variété des arbres et des fleurs exotiques qu'elles renferment. En résumé, si l'on tient compte de l'immensité du territoire russe, les jardins dignes de quelque attention sont très clairsemés dans ce pays, dont une grande partie est encore occupée par des steppes presque déserts et par des forêts.

L'Allemagne et l'Autriche, depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique, depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, déploient sous les yeux du voyageur un spectacle différent. Dans les campagnes bien cultivées, parsemées de villages, sillonnées par les routes et par les chemins de fer qui relient entre elles les nombreuses cités de l'empire, on rencontre à chaque pas de magnifiques châteaux et d'élégantes maisons de plaisance, avec des jardins de toutes dimensions. Il ne serait point aisé de désigner, parmi les grands parcs appartenant, soit à des princes (on sait si les princes sont nombreux en Allemagne !), soit à de riches particuliers, ceux qui méritent le plus l'attention des amateurs. On peut cependant placer en première ligne, à raison de son étendue, de ses belles cultures et de son heureuse situation, la résidence du prince de Mecklembourg-Schwerin, qui environne un lac de près de trois mille hectares, et dont le parc paysager, dessiné par un artiste français, M. Lenné, contient des fermes et des villages. Le château, qui paraît avoir été copié sur Chambord, s'élève au milieu d'un jardin à la française, orné de statues, de bassins, de jets d'eau. Le comte de Hahn possède dans ce même duché de Mecklembourg un domaine immense. Le parc renferme une jolie vallée que dominent des coteaux couverts de bois. Le jardin fruitier a été créé par M. Alexis Lepère, qui a, le premier, introduit dans l'Allemagne du Nord la culture en plein air de plusieurs arbres fruitiers jusqu'alors cultivés en serre. On vante également le *Berggarten* de Herrenhausen, au roi de Hanovre : vaste et somptueux château, jardin dans le genre de Versailles, parc anglais, riches collections de fleurs et de plantes exotiques; le parc du duc d'Oldenbourg, et celui de Muskau, en Silésie, créé par le prince Puckler-Muskau, et qui appartient maintenant au prince Frédéric des Pays-Bas. Ce prince Puckler-Muskau est le même qui s'est fait connaître par des *Impressions de voyage* assez excentriques. C'était d'ailleurs un grand amateur d'horticulture, et il a laissé un gros livre sur l'art des

jardins. Il faut citer encore : près de la ci-devant ville libre de Francfort, les jardins de Bockheim, à M. Rothschild, et le parc de Tœffurt, villa de la princesse Amélie, où résidèrent souvent les deux grands écrivains de l'Allemagne, Gœthe et Schiller; entre Heidelberg et Weinheim, dans une vallée renommée pour la douceur de son climat, une belle propriété où M. Ulde, de Brême, a réuni une remarquable collection d'antiquités et de productions naturelles du Mexique; et sur les bords du Rhin, près d'Assmannhausen, le Niederwald, une forêt arrangée en parc par le comte de Bassenheim; on y visite le *Jagdschloss* ou château de chasse, la *Grotte magique*, un pavillon à trois fenêtres s'ouvrant sur trois points de vue différents; le *Rossel*, ruine artificielle élevée au sommet d'une colline; le *Tempel*, petit temple supporté par huit colonnes, construit sur la lisière du parc et dominant, d'une hauteur de deux cent quarante mètres, le cours du Rhin. On chemine constamment à l'ombre de magnifiques arbres, principalement des hêtres et des chênes, dont plusieurs ont atteint des dimensions prodigieuses.

Mais l'Allemagne du Sud, plus encore que l'Allemagne du Nord, se recommande à la curiosité du touriste amateur de parcs et de jardins. Qui voudrait, par exemple, traverser la Forêt-Noire et se rendre d'Offenburg à Schaffhouse sans s'arrêter à Donaueschingen, dans le jardin du prince de Furstenberg, où jaillit du fond d'un bassin une des trois sources du Danube? Saint-Marc-Girardin, qui a fait cette excursion, la raconte en ces termes dans ses *Souvenirs de voyages et d'études*.

« A peine arrivé à Donaueschingen, je demandai à voir la source du Danube. On me conduisit dans les jardins du prince de Furstenberg, et là on me montra une belle fontaine au fond d'un bassin de marbre. Il y avait à la surface de l'eau une sorte d'épanouissement continu qui faisait sentir le mouvement de la source plutôt qu'il ne le laissait voir. L'eau s'enflait en demi-globes, sans rien perdre de sa limpidité ni de son calme. Pas un murmure, pas une écume. La mythologie n'eût pas manqué de voir là quelque nymphe dormant au fond de sa grotte. Je demandai à mon guide : « C'est donc là la source du Danube? — Oui, Monsieur. » Un gobelet est préparé pour les curieux qui veulent boire de l'eau du Danube. J'en bus, et je la trouvai excellente; puis je suivis la fontaine qui s'échappait de son bassin et se répandait dans les jardins en ruisseaux que je sautai, me faisant une joie d'enfant de sauter le Danube à pieds joints, et me promettant bien, une fois arrivé à son embouchure, de lui dire comme les vieillards disent aux jeunes gens : « Je vous ai vu bien petit! » Maintenant, me disais-je, je n'ai plus qu'à suivre le fleuve jusqu'à la mer Noire, et nous ne nous séparerons plus. Il n'y a à tout cela qu'un malheur : c'est que cette belle source n'est pas la source du Danube, qui commence deux lieues plus haut. Enthousiasmez-vous donc sur la foi des indicateurs! » Les *Indicateurs*, que raille avec tant d'esprit Saint-Marc-Girardin, ne sont cependant pas si trompeurs qu'il les fait : ils s'accordent depuis longtemps à dire, et A. Joanne le répète dans son *Itinéraire*

de l'Allemagne du Sud, qu'en effet le Danube commence, non pas à Donaueschingen, mais à Hausebene et près de Sanct-Georgen; mais les deux ruisseaux qui partent de ces deux points, la Brege et le Brigach, se réunissent à Donaueschingen et y prennent en passant le ruisseau du lieu, qui peut bien être considéré comme une troisième source du grand fleuve.

En suivant le cours du Danube, nous trouvons le parc du château d'Anhof, au comte de Stahremberg, puis le joli jardin planté au bas du rocher de granit sur lequel s'élève le château impérial de Bœsenberg, et un peu plus loin, dans un site admirable, les jardins magnifiques de Mœlk, célèbre abbaye de bénédictins, qu'on prendrait volontiers pour le palais d'un puissant monarque. Sur la route de Munich à Inspruck on rencontre successivement le château de plaisance du prince Charles, près de Starnberg; le château royal de Berg, avec un beau parc; le château et le parc du duc Maximilien de Bavière, à Posenhofen. Au delà d'Inspruck, à Botzen, les amateurs de fleurs visitent, avec un plaisir qui n'est peut-être pas toujours exempt d'envie, les jardins du comte Sarntheim, de MM. Spann, Maser, Silbernagel et Bacher. Les belles résidences abondent autour de Salzburg. Celle de Mirabel, ancien séjour des archevêques, incendiée en 1818, restaurée de 1819 à 1825, a vu naître Othon, qui fut roi des Hellènes. Elfenheim, au prince de Schwarzenberg, est situé au pied du Garsberg; son parc offre plusieurs points de vue pittoresques habilement ménagés. Le château de Hellbrunn, bâti au commencement du XVIIe siècle par l'archevêque Marcus Sitticus, comte de Hohenhems, est accompagné de somptueux jardins dont ont admire les pièces et les jets d'eau, les cascades, les fontaines, le *théâtre,* creusé dans le roc, et le *Monatschlœsschen,* pavillon construit en un mois pour faire une surprise à je ne sais quel roi de Bavière.

Au bord du Traunsee, le plus beau lac de l'Autriche et l'un des plus intéressants de toute l'Europe, se trouve le château d'Ebenzweier, qui appartenait au malheureux archiduc Maximilien, et dont le parc jouit d'une grande réputation. On vante aussi les jardins de la superbe abbaye de Lilienfeld, entre Mariazell et Vienne. Cette abbaye, fondée en 1200 par Léopold le Glorieux, fut achevée en 1230.

Enfin la merveille de l'Autriche, c'est Eisgrub, dont le nom est historique, car c'est là que furent signés, en 1866, les préliminaire du traité de paix entre la Prusse et l'Autriche. Eisgrub est une des quatre-vingt-dix-neuf propriétés que possède la famille de Liechtenstein, une des plus opulentes et des plus puissantes de la monarchie austro hongroise. Aucune résidence royale ne surpasse en magnificence ce palais d'été des princes de Liechtenstein. L'orangerie a plus de cinquante mètres de longueur, et renferme, dit-on, neuf cents orangers, dont quelques-uns ont plus de deux siècles d'existence. Les serres renferment, entre autres plantes exotiques, plus de quinze cents pieds d'aloès. Le parc, arrosé par la Thaya, est planté d'arbres magnifiques des essences et des origines les plus diverses. On y a élevé une mosquée surmontée d'un minaret, au sommet duquel on monte par un escalier



VILLA PANFILI

de trois cent deux marches, et qui a coûté un million de florins; deux temples consacrés l'un aux Muses, l'autre aux Grâces; une rotonde chinoise, une maison de bains, une cabane de pêcheur, un château moyen âge entouré d'une belle ménagerie; des étables pour toutes sortes de bestiaux, etc. Le parc renferme deux lacs, dont l'un forme la limite entre l'Autriche et la Moravie. La forêt de Teimer, attenante au parc, est entourée d'un mur qui a trois milles de développement. Au milieu de cette forêt s'élève un arc de triomphe romain entouré de statues mythologiques. Il faudrait un chapitre entier pour énumérer toutes les merveilles contenues dans ce domaine plus que princier.

Mais il est temps de reprendre la route du sud-ouest. En traversant la Carniole, l'Istrie, la Carinthie, le Tyrol, nous voyons surgir en foule sur notre chemin des maisons de plaisance qui revêtent de plus en plus le caractère des villas italiennes, et dont les noms mêmes n'ont déjà plus rien de germanique. Autour de Trieste s'élèvent en foule des pavillons d'été étagés sur les collines et ombragés par des rameaux de vigne; leur porte s'ouvre sur un jardin dont un rapide hiver ternit à peine la verdure, et de la terrasse qui les entoure on a devant soi le spectacle de la mer dans son intéressante variété d'ombre et de lumière, dans son placide sommeil ou dans ses palpitations, dans son sourire et dans ses orages. De Trieste nous n'avons plus qu'une courte distance à franchir, et nous voici en Italie.

Un touriste qui voudrait négliger les églises, les musées, les ruines et toutes les autres curiosités de cette terre privilégiée, et s'en tenir aux jardins en réputation, n'aurait pas trop, je crois, du quart de l'année pour accomplir cette exploration, rendue facile par l'empressement que mettent les propriétaires à ouvrir aux étrangers les portes de leurs villas. Mais je n'oserais garantir qu'il ne serait pas arrêté au beau milieu de son voyage par la satiété et, si l'on peut ainsi dire, par l'épuisement de ses facultés admiratives.

Il aurait d'abord à visiter près de Milan le parc de Monza, et près de Novare celui de Racconigi, appartenant tous deux au roi d'Italie, et qui montrent qu'en fait d'art des jardins non plus qu'en fait d'institutions politiques Victor-Emmanuel n'a voulu demeurer en arrière des idées modernes. Le style anglais a fait, du reste, en Italie de notables progrès. Le prince Demidoff avait créé, autour du jardin symétrique et artistique qui accompagnait sa villa de San-Donato, un grand parc paysager. Mais quoi! le genre pittoresque a même pris possession des îles Borromées, ce charmant archipel qui est encore une des merveilles de l'Italie. Voici ce que m'en écrivait, en 1865, mon ami M. Charles Durier, un fin connaisseur en beautés artistiques ainsi qu'en beautés naturelles.

« Tous les voyageurs dans la haute Italie ont visité les célèbres îles Borromées. C'est en 1671 que le comte Vitaliano Borromeo conçut la fantaisie magnifique de transformer en un séjour d'ombre et de fraîcheur quelques rochers à peine couverts de mousse et de lichen qui s'élevaient au milieu d'un golfe du lac Majeur. Il n'est pas de jardins au monde où l'art ait eu



VILLA CONTI-TORLONIA

plus à créer, puisque jusqu'à la terre même il a fallu tout apporter, et la vue merveilleuse dont on y jouit sur le lac et les montagnes est cause qu'il n'est peut-être pas de jardins non plus dont l'agrément doive davantage à la nature environnante.

« L'*Isola Bella* expose au midi ses étages de terrasses creusés de galeries et de corridors en rocaille, et dont l'ensemble s'élève en pyramide surchargée de statues : construction prétentieuse qui a en outre le tort de n'être plus de mode. En revanche, les plantations qui flanquent les côtés des terrasses et s'étendent par derrière jusqu'au palais ont gagné en vieillissant de quoi racheter, pour des yeux modernes, le goût faux et passé du décor architectural, et le temps a rendu plus admirables que jamais sans doute la vigueur de la végétation exotique poussant en pleine terre, les grottes encadrées de plantes grimpantes, les bosquets de magnolias, les bois de grenadiers et d'orangers chargés de fruits, les berceaux de citronniers, les pins gigantesques de l'Amérique du Nord, et par-dessus tout les superbes lauriers, les plus vieux de l'Europe, dit-on, et dont la hauteur atteint près de cinquante pieds.

« L'*Isola Madre,* plus grande et plus simplement ornée, est, à l'exception des gradins où croissent sans abri, en hiver aussi bien qu'en été, les plantes des pays chauds, dessinée en jardin anglais. A travers les prairies où s'ébattent en liberté les faisans, les pintades, les paons, les tourterelles, parmi les massifs d'arbres au feuillage ingénieusement varié, circulent de belles allées dont les détours ménagent des échappées de vue sur le paysage splendide qui limite l'horizon; et le visiteur charmé pourrait se croire dans le paradis terrestre, si la contribution que le jardinier exige de lui, et qui, à défaut de la munificence du propriétaire, entretient seule aujourd'hui la beauté de ces lieux, ne lui rappelait que l'âge d'innocence est passé ! »

Il n'est point permis d'aller à Gênes sans visiter près de cette ville, à Pegli, la villa Pallavicini, non moins célèbre que l'Isola Bella et l'Isola Madre, bien que d'origine beaucoup plus récente, puisqu'elle a été créée vers le milieu de notre siècle. « Des eaux jaillissantes, des cascades, un lac, un parc aux frais ombrages ont été transportés sur un coteau aride, où naguère on ne voyait que de maigres vignobles et des plantations de pins. Le palais et les édifices de fantaisie disséminés dans le parc sont en marbre blanc de Carrare. Une grotte a été bâtie avec art de fragments de stalactites recueillis à grands frais. Un lac s'y étend ; une barque à cou de cygne vient vous y chercher pour une navigation mythologique. A l'issue de cette espèce de grotte d'azur, vous vous trouvez en face d'un site charmant, animé par le bruit d'une cascade tombant à droite de hauts rochers; à gauche, un temple conique, consacré à Flore, vous transporte en imagination aux bosquets de Paphos et de Cythère. Plus loin un obélisque égyptien sort du lac comme d'une inondation du Nil; un kiosque turc dresse dans le voisinage son anachronisme pittoresque. A l'horizon, une admirable vue sur le golfe de Gênes : la Méditerranée apparaît sous l'arc d'un pont gothique, et si, pour

mieux contempler tous ces spectacles, vous voulez attacher votre barque à la rive, vous y trouvez disposés d'avance des coussins en porcelaine du Japon. A quelques minutes de là, pour jouir d'un autre coup d'œil, vous entrez sous un berceau, et inopinément, à la pression du doigt du guide, qui du reste ne se permet ce jeu qu'avec des gens d'humeur joviale, une pluie d'eau vous tombe sur la tête ; vous voulez fuir, et des jets d'eau vous arrivent en plein dans la figure... Si vous ne sortez pas ravi de toutes ces gentillesses, vous êtes, en vérité, le moins aimable de tous les touristes[1]. »

Le palais Giusti, à Vérone, est cité pour ses jardins, pour la belle vue dont on jouit du haut de ses terrasses, et le président de Brosse vante aussi les hauts cyprès de ces jardins, et un labyrinthe « où il fut plus d'une heure à tempêter ».

Autour de Rome, une foule de villas continuent, sous une autre forme, le luxe des palais magnifiques que renferme la capitale du monde catholique. A la plupart se rattachent des souvenirs historiques qui remontent à l'époque de la Renaissance, au moyen âge, et même jusqu'au temps de Rome païenne. Quelques-unes cependant ont une origine toute moderne. La villa Albani, à Castelbario, fut construite, au milieu du xviii[e] siècle, par le cardinal Alexandre Albani. La villa Borghèse appartenait autrefois aux Conti. Après la confiscation des biens de cette famille en 1665, elle fut donnée par le pape Paul V à son neveu Scipion Borghèse. On sait qu'un descendant de ce patricien, Camille Borghèse, épousa en 1803 Pauline Bonaparte, sœur de Napoléon I[er]. Le parc de cette villa n'a pas moins de six kilomètres de tour. Il est remarquable par ses beaux ombrages et ses belles promenades.

La villa Torlonia est jugée sévèrement par M. A. J. du Pays. « Les riches propriétaires, dit cet écrivain, y ont dépensé des sommes folles et y ont entassé des imitations de monuments empruntés à tous les styles... Curiosités d'où l'art véritable et le goût sont absents. » Il ne faut pas confondre cette résidence avec la villa Conti-Tarlonia, une des plus fraîches et des plus élégantes du groupe de Frascati, auquel appartiennent également les villas Pallavicini, Muti et Mondragone.

Il a été question, au livre précédent, du groupe de Tivoli, du Belvédère et du *Præceps Anio*, c'est-à-dire des *cascatelles* formées par les eaux de l'Anio. La villa d'Este, qui se trouve à l'entrée de Tivoli, du côté de Rome, fut construite à grands frais, en 1549, par le cardinal Hippolyte d'Este, sur les dessins de Pirro Ligorio. Elle appartenait naguère encore à l'ex-duc de Modène. « Le goût, dit Valery, a été sacrifié a de bizarres inventions. Le petit simulacre de Rome en mastic et ses nobles monuments en miniature sont tout à fait ridicules. » Ces puérilités sont cependant compensées par le magnifique panorama de la campagne de Rome et par les avenues de grands cyprès séculaires que l'on voit du haut des terrasses. La villa Ludovisi occupe, dit-on, sur le monte Pincio l'emplacement des jardins de Salluste, détruits par

[1] A.-J. du Pays, *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile*, t. I[er].

Alaric; elle fut bâtie par le cardinal Ludovisi, neveu du pape Grégoire XV. La villa Madama est une création du cardinal de Médicis, depuis Clément VII. La villa Panfili fut élevée sous le pontificat d'Innocent X. On y admire de beaux pins parasols. C'est dans cette villa que Garibaldi avait établi en 1849 son quartier général, remplacé, après la prise de Rome, par celui du maréchal Oudinot. Le prince Doria a fait élever dans son jardin, en mémoire de ce grand événement historique et militaire, un obélisque dédié au général français.

Les environs de Naples, avec moins de magnificence, ont un aspect plus séduisant que ceux de Rome. Les jardins de cette partie de l'Italie sont surtout remarquables par l'abondance des plantes exotiques qu'on y a naturalisées. L'enseignement et les cultures du jardin botanique de Naples ont beaucoup contribué à ce résultat. Les jardins royaux de Portici et de Capo di Monte offrent de magnifiques spécimens végétaux, ornement de la zone tropicale, particulièrement des *Laurus camphora* et des *Eucalyptus*. Parmi les jardins particuliers, on cite ceux de Pausilippe, de la Floridiana, au marquis de San-Angelo; de la Brasiliana, à M. de la Hante; celui du marquis de Salza; celui de la villa Meuricoffre, à Capo di Monte. On remarque dans ce dernier un *Magnolia grandiflora* planté au commencement de ce siècle, et dont le tronc mesure deux mètres trente-cinq centimètres de circonférence au-dessous des grosses branches. « Le pays tout entier, dit le comte Jaubert, n'est qu'une masse harmonieuse de jardins décorant les découpures de ce golfe incomparable. Toute habitation de paysan y fait fabrique de parc et point de vue; peu de fenêtres où ne se balance quelque jolie plante, et entre autres celle qui, pour être, comme disent les horticulteurs, une vieille plante, n'en a pas moins conservé la prédilection des Napolitains: l'œillet (*Dianthus caryophyllus*), fort employé dans le langage symbolique des fiancés... De même que notre côte provençale a ses localités privilégiées, les environs de Naples ont les leurs: Castellamare, Sorrente, et la plus belle des îles du golfe, Ischia, à deux heures de distance de la capitale par le bateau spécial. Ischia est située en avant de la côte, de manière que de son sommet aigu, le mont Epomeo, à huit cents mètres d'altitude, la vue embrasse avec ravissement tout l'espace entre la montagne de Circé, près de Terracine, et le fond du golfe de Salerne se dessinant au loin dans l'espèce d'embrasure ouverte auprès de Capri. » Parmi les jardins d'Ischia, « remarquables plutôt par leur agrément que par un mérite particulier sous le rapport de la botanique, » le comte Jaubert citait seulement celui du ci-devant château royal, embelli par le roi Ferdinand II, et qui dominait le port de Bagno, créé sous le règne de ce prince.

Rien au monde de plus beau que ces rivages, ces promontoires et ces îles qui entourent le golfe de Naples, « morceau du ciel tombé sur la terre. » Les géographes et les voyageurs ne trouvent pas d'expressions assez admiratives pour en peindre les merveilles. Quel dommage que ce paradis terrestre où la nature a réuni tant de merveilles, et qu'elle semble avoir voulu combler



VILLA D'ESTE A TIVOLI

de ses dons les plus précieux, recouvre un enfer toujours menaçant, et que ces somptueuses villas et ces jardins délicieux soient exposés à être, d'une minute à l'autre, bouleversés, détruits avec leurs habitants par quelque tremblement de terre comme celui qui, au mois de juillet 1883, en pleine saison de bains de mer et de villégiature, vint suprendre un soir au milieu de leurs plaisirs les hôtes d'Ischia, d'Ischia *la joyeuse*, comme on l'appelait alors !...

CHAPITRE IV

LES JARDINS PUBLICS FRANÇAIS

Les Anglais appellent leurs grands jardins publics : — Hyde Park, Regent's Park, Green Park, Saint-James, Battersea, — les *poumons de Londres.* Justement. Une grande ville, avec sa gigantesque ossature de pierre, sa pléthore de population et sa circulation fébrile, a besoin pour respirer, au moral et au physique, au propre et au figuré, de ces réservoirs d'air et de gaieté, de ces asiles de liberté où les enfants viennent jouer, les jeunes gens rêver, les vieillards songer, tous chercher à leurs heures l'exercice ou le repos, la chaleur du soleil ou la fraîcheur des arbres. Une grande ville qui n'aurait pas de jardins publics ne vivrait point; celles qui n'en ont pas assez vivent mal. Paris était dans ce cas il y a peu d'années encore. Quatre jardins publics pour une cité de quinze cent mille âmes, c'était trop peu. Aussi Paris vivait mal : le marasme le gagnait; la phtisie le menaçait. Je dirai tout à l'heure comment son hygiène a été améliorée. Les quatre jardins de Paris ancien étaient ceux des Tuileries, du Palais-Royal, du Luxembourg, et celui du muséum d'histoire naturelle. Il sera parlé du dernier au chapitre des jardins scientifiques.

Nous avons suivi jusqu'au règne de Napoléon Ier l'histoire du jardin des Tuileries. La Restauration l'embellit en y faisant placer des statues, et en substituant la grille actuelle au mur qui séparait la terrasse du nord de la rue de Rivoli. Sous Louis-Philippe, la terrasse qui s'étend devant le château fut détruite et remplacée par un parterre réservé. Sous Napoléon III, ce parterre fut agrandi aux dépens du jardin public. L'empereur s'était réservé en outre la terrasse du bord de l'eau, à l'extrémité de laquelle il fit élever une orangerie; et, comme pendant à cet édifice, il fit bâtir sur la terrasse des Feuillants un jeu de paume pour le prince impérial. Les parterres du jardin public, à droite et à gauche du bassin, furent replantés et mis en harmonie avec la disposition du parterre impérial; les portes donnant sur le quai et

sur la rue de Rivoli furent reculées, et une entrée nouvelle pratiquée sous la terrasse du sud en face du pont de Solférino.

Depuis l'ouverture, entre le quai et la rue de Rivoli, de la nouvelle rue des Tuileries, le jardin réservé, qui s'étendait devant le palais, détruit en 1871 par les incendiaires de la Commune, a été transformé en square et livré jour et nuit au public. De grands vides se sont faits dans ces derniers temps parmi les plus beaux arbres du jardin, notamment aux abords du grand bassin. Le temps frappe à coups redoublés sur ces vétérans du règne végétal, dont malheureusement les opulentes frondaisons ne seront pas remplacées de longtemps, quelque soin que l'on apporte dans le choix des nouvelles plantations. Jusqu'à présent, le marronnier légendaire du 20 mars ne donne point de signe de caducité. S'il n'a pas fleuri en 1886 à la date accoutumée, la faute en est aux gelées tardives, qui se sont prolongées cette année-là jusqu'au milieu de mars.

La grande allée des Tuileries se continue magnifiquement par l'immense avenue des Champs-Élysées, et c'est là l'exemple le plus saisissant qu'il y ait au monde de ces imposantes perspectives que le style français permet seul d'obtenir. Celle des Champs-Élysées, prise de la grande grille du jardin, c'est-à-dire de l'entrée de la place de la Concorde, avec ses fontaines, ses candélabres et ses statues, avec son entourage de monuments : à droite le garde-meuble et le ministère de la marine, et entre les deux, au bout de la large rue Royale, la façade de la Madeleine; à gauche, le pont de la Concorde, le palais législatif et la présidence; en face, la masse colossale de l'arc de triomphe, et de chaque côté de la grande avenue des arbres, des fleurs, d'élégants pavillons, offrent un coup d'œil auquel rien ne peut être comparé.

On a vu au chapitre x du livre second que Marie de Médicis avait fait planter sur le bord de la Seine, devant les murs qui fermaient à l'ouest le jardin des Tuileries, une promenade formée de trois larges allées d'ormes et désignée sous le nom de Cours-la-Reine. Marie de Médicis avait en outre projeté de compléter cette promenade par un jardin qui devait être la merveille de Paris. La merveille s'est faite, mais beaucoup plus tard, et non point telle que l'épouse de Henri IV l'avait conçue. Ce ne fut qu'en 1670 que le Cours-la-Reine fut étendu, par la plantation de nouvelles allées, jusqu'à la route de Saint-Germain. Il prit alors le nom de *Grand-Cours,* et quelques années après celui qu'il porte maintenant. En 1764, Marigny, surintendant des bâtiments royaux, fit niveler entièrement le terrain et renouveler les plantations. Les dévastations commises dans les Champs-Élysées par les soldats anglais qui y campèrent en 1814 et en 1815 nécessitèrent d'importants travaux de réparation. Ces travaux furent exécutés en 1818 et 1819. En 1828, les Champs-Élysées furent détachés du domaine de la couronne et concédés à la ville de Paris, qui n'a dès lors rien négligé pour les embellir. Cette promenade est divisée en deux parties bien distinctes : le jardin, qui va de la place de la Concorde jusqu'au *rond-point,* et l'avenue, qui commence au



LES TUILERIES

rond-point et finit à l'arc de triomphe. Le jardin a pour limites : au sud, le quai de la Conférence; à l'ouest, l'avenue d'Antin, le rond-point et l'avenue de Matignon; au nord, l'avenue Gabriel, bordée elle-même sur presque toute sa longueur de jardins particuliers, parmi lesquels celui du palais de l'Élysée se fait remarquer par son étendue et ses belles plantations. C'est dans la partie méridionale des Champs-Élysées qu'on a construit, sur l'ancien carré Marigny, le palais de l'Industrie. Le Cirque d'été s'élève au nord, devant l'avenue Marigny. Du même côté de l'avenue, et faisant face à l'ancien Panorama d'Eylau, on a inauguré en 1885 un nouveau Panorama représentant la bataille de Buzenval, et auquel est joint le *diorama de Paris à travers les âges*. Des fontaines, des parterres, des massifs de plantes exotiques, des jeux de bague et de petits théâtres forains, des boutiques en plein vent ornent et animent cette promenade, qui est particulièrement, pendant la belle saison et pour les Parisiens de toutes classes, la promenade du dimanche. Aux jours de fête publique, les Champs-Élysées s'illuminent de girandoles et de guirlandes de feux multicolores dont l'effet dépasse assurément tout ce que l'imagination des poètes orientaux a jamais rêvé de plus éblouissant.

Le cardinal de Richelieu, en mourant, avait légué au roi Louis XIII le palais qu'il s'était fait construire sur l'emplacement des hôtels de Mercœur et de Rambouillet, et qui perdit alors son nom primitif de Palais-Cardinal pour prendre celui de Palais-Royal. Louis XIV en fit don à son frère Philippe Ier, duc d'Orléans, et le Palais-Royal devint dès lors la résidence des princes de la branche cadette. Louis, fils du régent, fit replanter le jardin, qui était très vaste, entouré seulement d'une grille, et ordinairement ouvert au public. Son successeur Louis-Philippe (depuis Philippe-Egalité), « pour subvenir, dit Ad. Joanne, aux frais de la cour brillante qu'il entretenait, » construisit tout autour de ce jardin d'immenses bâtiments destinés à être loués, et les livra sur-le-champ à l'industrie. Il fit de son palais un bazar (1781-1786), mais le plus splendide qu'il y eût au monde. Ce ne fut pas cependant sans avoir soutenu un procès contre les habitants des rues voisines, qu'il privait de la vue du jardin et qu'il enterrait dans des rues obscures, et sans essuyer les railleries des Parisiens, qui se vengèrent par des épigrammes et des sarcasmes. Le peuple déplorait surtout la perte de l'ancien jardin, qui comprenait, outre le jardin actuel et les bâtiments qui l'entourent de trois côtés, tout l'emplacement occupé par les rues de Valois, de Montpensier et de Beaujolais. « Les nouvellistes regrettèrent amèrement les belles allées où ils allaient chaque soir lire le *Courrier de l'Europe* et la *Gazette de Leyde*. Il y avait surtout un arbre appelé l'*arbre de Cracovie*, sous lequel se réunissaient les partisans de la Pologne, et dont la destruction leur semblait un sacrilège. Peu à peu cependant on s'accoutuma à ne plus trop regretter les vieilles maisons, que remplaçaient des constructions magnifiques, et le manège que le duc d'Orléans fit bâtir à la place où est aujourd'hui le bassin devint le rendez-vous des oisifs et des politiques. »

C'est dans le jardin du Palais-Royal que, le 13 juillet 1789, Camille Des-

moulins donna le signal de l'insurrection qui le lendemain se termina par la prise de la Bastille. Pendant tout le cours de la révolution, le jardin du Palais-Royal continua d'être fréquenté par les politiques, et principalement par ceux du parti le plus exalté. Bientôt les jacobins y firent place aux incroyables, puis aux muscadins et aux officiers en congé. Sous l'empire et sous la Restauration, les bâtiments furent occupés par des cafés, des restaurants, des maisons de jeu et de débauche. Les galeries et le jardin devinrent inaccessibles, le soir surtout, aux femmes respectables. Le roi Louis-Philippe mit fin heureusement à cette invasion du vice et des mauvaises passions. Les cafés et les restaurants furent conservés ; mais les brelans et les mauvais lieux furent supprimés. Depuis lors les gens paisibles, les mères de famille peuvent en toute sécurité venir à toute heure du jour se promener ou s'asseoir dans le jardin, qui ne retentit plus que des cris joyeux des enfants, et pendant la belle saison, des accents de la musique militaire qui s'y fait entendre à la fin de l'après-midi, au milieu d'un grand concours d'amateurs des deux sexes.

Le dessin de ce jardin est d'une rigoureuse symétrie et d'une extrême simplicité. C'est un vaste parallélogramme, planté de chaque côté d'une double allée d'ormes et de tilleuls. Au centre, un bassin d'où jaillit une belle gerbe d'eau, et de chaque coté de ce bassin une pelouse ornée de quelques statues entourées de plates-bandes et défendues, par une grille à hauteur d'appui contre les incursions de la jeunesse turbulente, qui se livre sans contrainte, dans le reste du jardin, aux innocents plaisirs du jeu de barres, de la balle élastique, de la corde et du cerceau.

Nous avons laissé le Luxembourg tel que l'avait fait Marie de Médicis. Ce jardin ne paraît pas avoir subi, sous les règnes de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, de modification notable. Mais Louis XVI ayant, par un édit du mois de décembre 1779, donné l'hôtel du Petit-Luxembourg en apanage au comte de Provence son frère, ce prince aliéna, en 1782, près de deux cent dix mille mètres de terrain pris sur la portion occidentale du jardin, et dont le quart environ fut affecté à un projet de percement de rues qui ne reçut son exécution que beaucoup plus tard. Ainsi furent complètement abattus, dit M. de Gisors, des quinconces et des allées d'arbres centenaires remarquables par leur belle végétation.

La convention, en faisant du palais du Luxembourg le siège du gouvernement directorial, ordonna des travaux considérables dont le but était d'agrandir le jardin public, et qui commencèrent immédiatement, pour se continuer, avec de légères modifications dans le plan primitif, jusqu'à la fin de l'année 1811. Ces travaux, dirigés successivement par les architectes Chalgrin et Baraguey, donnèrent à peu près au jardin du Luxembourg les dimensions, divisions et dispositions qu'il a conservées jusqu'en 1861. Dans les dernières années du premier empire, le palais fut dégagé des bâtiments accessoires qui en masquaient les faces latérales, et qu'on remplaça par des grilles à jour sur la rue de Vaugirard. Sous le règne de Louis-Philippe, les

importantes constructions ajoutées au palais diminuèrent d'autant le jardin, et la disposition des terrasses dut subir quelques changements. De 1843 à 1844, de vieilles masures qui longeaient la rue de Vaugirard et attristaient les abords du Luxembourg furent abattues pour faire place à des pavillons de surveillance, à l'orangerie et au charmant jardin anglais qui se trouve entre ce bâtiment et l'allée de la rue Férou. Ce fut aussi sous Louis-Philippe qu'on eut l'idée de faire servir l'ornementation sculpturale du Luxembourg à l'instruction historique des promeneurs, et qu'au lieu des vieilles figures mythologiques cassées, mutilées, maculées, qui garnissaient le pourtour des quinconces, on éleva sur les terrasses de l'est et de l'ouest des statues aux femmes les plus illustres de France, en inscrivant sur le piédestal de chacune son nom et les dates de sa naissance et de sa mort. Quelques-unes de ces statues sont fort belles; mais certains artistes se sont efforcés de donner aux reines du moyen âge la raideur des images de pierre qu'on voit sur les vieux tombeaux et dans les niches des cathédrales gothiques; voilà de la *couleur locale* assez mal entendue.

Sous le second empire, M. Haussmann, qui s'était donné la tâche de rebâtir Paris à peu près en entier, avait fait, dans son système d'embellissements, une large part à l'ancien *quartier latin*. Le formidable boulevard Saint-Michel, dans sa marche rectiligne du pont dont il emprunte le nom jusqu'à l'Observatoire, fit disparaître tout un réseau de vieilles rues dont les noms, familiers aux étudiants d'il y a vingt-cinq ans, sont oubliés ou inconnus des jeunes générations. Plusieurs grandes voies furent en outre plus ou moins entamées; de ce nombre sont la rue de Vaugirard, et surtout la rue d'Enfer, dont les hautes maisons enserraient au nord-est le jardin du Luxembourg. Toutes ces maisons ont disparu. La grille de la rue de Vaugirard, située derrière l'Odéon, a été prolongée suivant une ligne courbe qui se redresse après la nouvelle rue de Médicis, et qui se prolonge jusqu'à l'École des mines; le jardin botanique de la Faculté de médecine, qui était à plusieurs mètres en contre-bas de l'allée de l'Observatoire, a disparu sous des remblais qui affleurent le niveau de cette allée. Dans les remaniements successifs qu'il a subis depuis 1861, et qui l'ont notablement diminué, le jardin du Luxembourg n'a heureusement pas perdu la belle allée de platanes reliés les uns aux autres par des guirlandes de lierre, et qui encadre le long bassin à l'extrémité duquel s'élève la fontaine de Médicis, décorée du groupe d'Ottin dont on connaît le sujet. L'allée a été un peu écourtée, puisque la fontaine a dû être démolie et reconstruite à quelques mètres plus en avant; mais ce qui en reste est encore un des plus beaux ornements de la promenade. Sur la face de la fontaine de Médicis qui regarde la rue du même nom on a placé une très gracieuse Léda en bas-relief, du sculpteur Valois, qui décorait autrefois la fontaine de la rue du Regard, emportée dans le percement de la rue de Rennes.

Ce fut une grande émotion parmi les habitants de la rive gauche de la Seine, lorsque parut au *Moniteur,* en 1865, le projet de décret qui supprimait entière-



LE LUXEMBOURG

ment la pépinière, joli labyrinthe de verdure et de fleurs situé entre les grands quinconces de l'ouest et l'allée de l'Observatoire, et qu'affectionnaient particulièrement les promeneurs méditatifs. Il s'agissait de prolonger la rue Bonaparte jusqu'à la rue de l'Ouest, et de remplacer par des rues et des maisons toute la pointe méridionale du jardin, dont la rue de l'Abbé-de-l'Épée, prolongée jusqu'à sa jonction avec la rue Bonaparte, demeurait la limite de ce côté. Utiliser au profit de la ville de vastes terrains improductifs, et mettre en communication directe les quartiers que sépare le Luxembourg, tels étaient les principaux résultats que l'on avait en vue. Ce projet fut, comme je viens de le dire, très mal accueilli par le public parisien; plusieurs journaux même se permirent de l'attaquer vivement : si bien que l'empereur s'en émut et le fit remettre à l'étude. Des pétitions couvertes de nombreuses signatures étaient adressées au sénat, qui, lui aussi, prit la chose à cœur. Il consacra une longue séance à l'examen des pétitions, et, par un vote unanime, les renvoya aux ministres compétents. La conservation des jardins créés par Marie de Médicis, et que tous les gouvernements qui se sont succédé depuis soixante-dix ans s'étaient appliqués à agrandir et à embellir, trouva dans le sénat de nombreux et chaleureux défenseurs. L'un d'eux, célèbre par son esprit frondeur et par ses boutades de vieillard terrible, en avait fait son idée fixe, et à l'imitation du farouche Caton, qui réclamait à tout propos la destruction de Carthage, il ne prononçait plus un discours sur quelque sujet que ce fût sans ajouter en forme de péroraison : « Je pense d'ailleurs qu'il faut conserver le Luxembourg. » Bref, un nouveau décret impérial fut rendu le 13 août 1866. Ses dispositions essentielles pouvaient se résumer ainsi : prolongement de la rue Bonaparte par une simple grille parallèle aux maisons qui limitent actuellement le jardin à l'ouest; — prolongement de la rue de l'Abbé-de-l'Épée jusqu'à la rencontre de la rue de l'Ouest; — suppression de la moitié septentrionale de la pépinière; — suppression du jardin botanique de l'École de médecine; — transformation de l'avenue de l'Observatoire en un boulevard; — affectation des deux triangles compris entre cette avenue et la rue de l'Ouest d'une part, le boulevard Saint-Michel d'autre part, à la création d'un nouveau réseau de rues. Ce plan a été réalisé avec quelques modifications, et l'administration municipale qui a succédé à M. Haussmann n'en a pas poursuivi l'exécution avec moins d'entrain que n'eût pu le faire le célèbre préfet impérial. Il est vrai que si M. Haussmann n'était plus là, M. Alphand y était encore, — et il y est toujours. La pépinière a donc disparu, et la partie méridionale a été transformée en jardin anglais. L'avenue de l'Observatoire est coupée maintenant en deux tronçons inégaux, dont le moindre est resté compris dans l'enceinte des jardins, tandis que l'autre est devenu le « boulevard » projeté en 1866, — mais ce boulevard est une avenue; — il a conservé son nom d'avenue de l'Observatoire, et c'est assurément la plus large et la plus belle qu'il y ait à Paris. Toute la partie médiane est occupée par de longs parterres dans le genre de ceux du Palais-Royal. Ces parterres, entourés d'un grillage, sont soigneusement entretenus et ornés de statues et

d'autres ouvrages décoratifs. On a inauguré en 1874, à l'entrée de la nouvelle avenue, une fontaine monumentale d'un très bel effet. Dans la vasque centrale se dressent huit chevaux marins en bronze, de grandes proportions, et placés deux par deux, chaque couple regardant un des points cardinaux. Des dauphins, des tortues lançant de l'eau animent encore cette vasque, du centre de laquelle part un piédestal de marbre orné à son pourtour de coquilles et de plantes marines, et portant un groupe en bronze de quatre figures de femmes représentant les cinq parties du monde, et supportant une sphère sur leurs bras. Ces figures sont de Carpeaux, et les chevaux marins de Frémiet.

Sur les terrains retranchés du jardin à l'ouest, entre cette avenue de l'Observatoire et la rue d'Assas, d'importants édifices ont été construits, savoir : une clinique d'accouchement et de *gynécologie,* la nouvelle École supérieure de pharmacie, le petit collège Louis-le-Grand, enfin un bâtiment provisoire, destiné à être remplacé plus tard par un édifice définitif, et dans lequel est installé le service des cours de chimie de la Faculté des sciences. Derrière l'École de pharmacie, à l'angle des rues d'Assas et Michelet, s'étend le jardin botanique affecté à cette école. Quant aux bâtiments qu'elle occupait autrefois rue de l'Arbalète, ils doivent, après avoir été restaurés et disposés convenablement, recevoir l'Institut agronomique, rétabli en 1876 et provisoirement annexé au Conservatoire des arts et métiers.

L'édilité parisienne a compris qu'un ensemble d'embellissements dont l'effet inévitable était d'anéantir en peu de temps, dans l'intérieur de la ville, tous les jardins particuliers, devait, par compensation, faire une large part aux jardins publics. Elle avait a opter entre la création de deux ou trois parcs convenablement espacés, et celle d'un plus grand nombre de petits jardins répartis dans les divers quartiers de Paris. C'est ce dernier parti qui a prévalu. Des places ont été ouvertes, en conséquence, sur plusieurs points de la capitale, et de préférence, au centre des quartiers les plus populeux, et l'on y a planté des jardins dont quelques-uns sont de dimensions considérables. Dans ces jardins, tous dessinés à l'anglaise, les Parisiens trouvent des bouquets d'arbres, des pelouses de fin gazon, des pièces d'eau, des rochers artificiels, et une collection de fleurs et de plantes à feuillage telle, que les millionnaires en peuvent seuls réunir dans leurs parcs. Le nom de *squares* qui a été donné à ces promenades est un mot anglais qui signifie *carré,* et sous lequel on désigne à Londres des places de cette forme, dont le centre est occupé aussi par des espaces ornés d'arbres, de fleurs et de gazon. Mais à Londres presque tous ces jardins appartiennent à des particuliers, et le public doit se contenter de les regarder à travers les grilles qui les entourent. Il y avait aussi à Paris, avant les embellissements, deux jardins de cette sorte, qu'on appelait déjà des *squares,* bien qu'ils fussent de forme ovale ou circulaire. L'un était celui de la place Vintimille, qui a été acheté par la ville et rendu public; l'autre était situé sur la place de l'Europe. Il a été détruit pour la mise à ciel ouvert d'une partie du chemin de fer de l'Ouest, jadis enfouie sous un long tunnel. Mais que dis-je! Paris possédait

depuis trois siècles un *square* proprement dit, qui est encore sinon un de ses plus beaux jardins publics, au moins le plus original : je veux parler de la place des Vosges, — à laquelle on aurait bien pu, sans danger pour les institutions républicaines, laisser son nom historique de place Royale. — Le jardin qui occupe le milieu de cette place, si bien encadrée dans ses maisons en briques et pierres de taille, avec leurs arcades surbaissées et leurs toits aigus, ce jardin fut, au temps de Louis XIII, le rendez-vous du beau monde; car il occupait à peu près le centre du quartier le plus aristocratique, du faubourg Saint-Germain d'alors. La place Royale fut ouverte, en 1664, sur une partie de l'ancien emplacement du palais des Tournelles. Une première statue équestre de Louis XIII fut élevée au milieu du jardin par les soins du cardinal de Richelieu. En 1792, elle fut détruite et remplacée par une fontaine. La statue qu'on y voit maintenant fut érigée sous le règne de Charles X. Le cavalier, — c'est toujours Louis XIII, — est de Cortot, et son cheval, de Dupaty. Se mettre deux pour faire une œuvre aussi médiocre!...

MM. Haussmann et Alphand ne se sont pas contentés de multiplier les nouveaux *squares* ou jardins de quartier : ils ont voulu doter les quartiers excentriques de vastes et vrais jardins qui, sous le double rapport de l'étendue et de l'ornementation, n'eussent rien à envier à leurs aînés du vieux Paris. Les buttes Chaumont étaient naguère un lieu désert, sinistre et infect, un groupe de monticules gypseux sous lesquels étaient pratiquées des carrières à plâtre. Une de ces buttes s'appelait Montfaucon. Ce nom rappelle trois choses hideuses : le gibet, supprimé par la révolution; la voirie, transportée à Bondy, et les ateliers d'équarrissage, relégués dans la plaine des Vertus. L'idée de remplacer toutes ces horreurs par un beau et riant jardin anglais, de tirer parti des accidents du terrain pour créer là des grottes, des collines, des lacs et des cascades, cette idée est, sans contredit, une des plus heureuses qu'aient conçues et exécutées les édiles parisiens.

La superficie du jardin est de trente hectares, sur lesquels huit cents ouvriers, cent chevaux et plusieurs machines à vapeurs ont été employés pendant plusieurs mois, ici à creuser, là à remblayer, ailleurs à empierrer les chemins, à construire des ponts et des pavillons, à planter des arbres tout venus. On y a utilisé des grottes tapissées de stalactites, hautes de soixante pieds et donnant passage à des cascades qui se déversent dans le lac. De gros blocs de rochers naturels émergent comme une île gigantesque découpée à pic, dépassant le niveau du lac de près de cent cinquante pieds. C'est à ce point élevé que se dresse un monument copié avec soin sur le joli temple de la Sibylle, que les touristes admirent à Tivoli.

Un autre jardin du même genre, quoique un peu moins accidenté, a été créé un peu plus tard à l'autre extrémité de la ville, à Montsouris. On a aussi très heureusement tiré parti de la vaste place, jadis entièrement nue, qui s'étend derrière la petite et fort laide église de Sainte-Marie des Batignolles, le long de la grille du chemin de fer de l'Ouest. Ici point d'accident de terrain autre qu'une petite butte formée par de faux rochers peints en gris,



CASCADE DU BOIS DE BOULOGNE

et d'où s'échappe une source artificielle qui alimente une vaste pièce d'eau; mais l'ensemble est gracieux et constitue une agréable promenade.

Pour le jardin du Trocadéro, qui a été conservé après l'exposition universelle de 1878 avec son aquarium souterrain, on s'est servi des assises naturelles de pierres qui formaient la butte du Trocadéro, et qui limitent ce jardin à l'ouest par un escarpement que l'on gravit sur des escaliers taillés dans le roc. Un peu en avant de cette muraille naturelle on a placé une belle fenêtre détachée de la façade du palais des Tuileries. L'action du feu a donné à ce morceau d'architecture un air de vétusté qu'on n'eût probablement pas réussi à obtenir autrement. C'est bien, hélas! un fragment de ruine, et de vraie ruine!

Nous avons vu plus haut qu'à la suite de la vente des biens ayant appartenu à la famille d'Orléans, la ville de Paris avait racheté la plus grande partie du parc de Monceaux — ou Monceau. Ce parc est devenu entre les mains de MM. Barillet et Alphand un modèle accompli du style anglais perfectionné. On n'y voit d'autres fabriques que la naumachie et la pyramide dont j'ai parlé précédemment, un joli pont construit sur le bras de la petite pièce d'eau, un rocher d'où tombe une belle cascade, et sous ce rocher une grotte toute tapissée de stalactites. Les allées décrivent des courbes à grand rayon et se raccordent sans que leur dessin ait rien de heurté ni d'arbitraire. Les pelouses offrent de gracieux vallonnements; les plantations d'arbres isolés, les touffes d'arbrisseaux et de plantes herbacées, les massifs de verdure, les corbeilles et les bordures sont distribués avec un goût exquis [1]. Mais c'est surtout sous le rapport horticole que le parc Monceau est la merveille de Paris. Les fleurs y sont peu abondantes, mais choisies parmi les variétés les plus rares. Les arbres et les arbrisseaux les plus remarquables par l'élégance de leur port et la beauté de leurs feuillages y croissent sous la surveillance attentive des jardiniers. Enfin les serres municipales y exposent pendant l'été les plus curieux spécimens de leurs plantes tropicales. Pourquoi donc, en charmant ainsi les yeux des promeneurs, ne pas faire servir ce jardin à leur instruction? Des étiquettes portant le nom de chaque espèce et celui de la famille dont elle fait partie n'auraient rien de choquant pour les yeux, et satisferaient le désir qu'on éprouve, en contemplant toutes ces belles plantes, de savoir au moins comment elles s'appellent.

Il y avait jadis, aux deux extrémités occidentale et orientale de Paris, deux grands bois, — presque des forêts, — avec des routes et des sentiers tracés sans aucune autre prétention que de conduire d'un lieu à un autre. L'un était le bois de Boulogne, l'autre le bois de Vincennes. La haute société avait adopté le premier comme lieu de promenade en voiture et à cheval. *Aller au bois* était faire un acte de *high life,* comme disent nos voisins

[1] Malheureusement le parc Monceau est déparé par les deux routes carrossables bordées de trottoirs qui le traversent, l'une dans toute sa longueur, l'autre de son milieu jusqu'à la grille de la rue de Monceau. Ces deux voies sont commodes, je le veux bien, mais elles détruisent toute l'harmonie de ce beau jardin.



LAC DE GRAVELLE, DANS LE BOIS DE VINCENNES

d'outre-Manche, et comme nous disons aussi depuis quelques années. Mais on n'allait au bois qu'à certaines heures; les promeneurs aristocratiques avaient adopté deux ou trois grandes avenues, et le reste était relativement solitaire; les petites gens en faisaient leur profit. Aux jours de beau temps et de loisir, on y allait en famille ou par groupes d'amis intimes, en patache, en coucou, en tapissière, — ou bien à pied. On emportait des provisions, on dînait sur l'herbe, on jouait à cache-cache dans les taillis, et aux quatre coins dans les clairières; on faisait la chasse aux papillons et aux lézards; on allait où l'on voulait, sans crainte de rien gâter; on courait, on riait, on chantait; puis à la brune on revenait les membres fatigués, l'esprit reposé, le cœur joyeux, — et l'on dormait à poings fermés.

A Vincennes, c'était mieux encore : point de carrosses ni de chevaux anglais. Le bois était plus beau, la promenade plus longue, les environs plus champêtres : on oubliait Paris tout à fait pendant une journée... C'était une bénédiction du Ciel! Hélas! ces deux bois n'existent plus! A grand renfort de travaux et de dépenses, on les a transformés en parcs anglais. On y a creusé des lacs et des rivières et entassé des rochers d'où tombent des cascades sous lesquelles les badauds défilent avec leurs parapluies ouverts. On y a tracé de belles allées sablées, avec une chaussée pour les voitures et des trottoirs pour les piétons, et quand ceux-ci veulent traverser d'un trottoir à l'autre, ils doivent prendre leur temps et avoir l'œil au guet, s'ils ne se soucient pas d'être renversés par le landau du vicomte X... ou par la victoria de Mlle Z... On ne va plus au bois pour se promener une heure ou deux en bonne compagnie, pour voir le ciel et des arbres, pour faire diversion aux travaux et aux soucis d'une vie occupée. Ceux et celles qui ont une voiture, des chevaux, des toilettes, des bijoux, de la beauté y vont pour les montrer. Ceux et celles qui n'ont rien de tout cela y vont pour voir les chevaux, les voitures, les bijoux et la beauté des autres. Le grand monde, le *demi-monde,* le *quart de monde* se coudoient et se comparent. Les dames du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin font assaut de toilette avec celles de la place Bréda. C'est un concours général de luxe, une exhibition quotidienne de toilettes, d'équipages, de chevaux — et d'autre chose encore. Cette exhibition est au grand complet les jours de courses, et je ne sais quels sont maintenant les jours qui ne sont pas des jours de courses. On sait que pour mieux attirer la foule élégante, frivole et dépensière, l'administration, dans sa sollicitude prévoyante, a annexé aux ci-devant bois de Boulogne et de Vincennes des champs de course. J'ai assisté par hasard, un jour de course, au défilé des voitures le long de l'avenue du bois de Boulogne (elle s'appelait encore, en ce temps-là, avenue de l'Impératrice); j'en suis revenu inquiet, préoccupé, me demandant... Mais il s'agit de jardins. Ceux qu'on a créés à Boulogne et à Vincennes sont fort beaux. Des écriteaux, placés de distance en distance, indiquent ce qu'on ne doit point s'y permettre, et des gardiens respectables, d'anciens militaires, veillent à l'exécution des règlements. La première fois que je visitai le nouveau bois de Boulogne, je né-

PARC DU VÉSINET (LAC SUPÉRIEUR)

gligeai de lire les écriteaux. Arrivé au rocher d'où tombe la cascade, je m'avisai d'y grimper pour mieux juger de l'effet. A peine avais-je atteint le sommet qu'une voix tonnante m'interpella, et avant que j'eusse répondu la main nerveuse d'un des dragons préposés à la garde de ce lieu de plaisance me saisit et me fit descendre beaucoup plus vite que je n'étais monté. En marchant le long des allées, il faut prendre garde de s'accrocher le pied aux petits arceaux de fer qui bordent les fourrés et les gazons. On y jouit maintenant, je crois, de plus de liberté.

En résumé, la création des parcs anglais de Boulogne et de Vincennes me rappelle un proverbe et une fable. Le proverbe est celui-ci : Le mieux est l'ennemi du bien. — La fable est celle du loup maigre et du chien gras :

. . . . . Vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours, mais qu'importe?
— Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix d'un trésor.

Des jardins publics dans les villes, rien de mieux; mais hors des villes, le vrai jardin public, c'est la campagne!

Le bois de Boulogne renferme, outre les deux hippodromes de Longchamp et d'Auteuil, un jardin zoologique dont je parlerai plus loin. Le bois de Vincennes a aussi son hippodrome; on y a créé d'ailleurs un asile pour les ouvriers convalescents, et un champ d'expériences pour l'Institut agronomique.

Je ne sais pas le compte des millions qu'a coûtés la transformation des bois de Boulogne et de Vincennes. La somme est certainement énorme, et je n'hésite pas à dire qu'elle eût pu être employée d'une façon plus utile, ou, mieux encore, laissée dans les poches des contribuables.

En regard des travaux de luxe exécutés à nos frais dans les bois de Boulogne et de Vincennes par l'État, — ou par la ville de Paris, c'est tout un, — considérons la transformation analogue qu'une compagnie a fait subir au bois du Vésinet, situé près de Saint-Germain en Laye. Le bois du Vésinet n'avait pas, il y a un siècle, meilleure réputation que la forêt de Bondy. En 1856, MM. Pallu et Cie s'en sont rendus acquéreurs. Ils l'ont métamorphosé en un fort beau parc de quatre cent cinquante hectares, avec rivières, cascades, lacs, et le reste. Mais ce parc n'est pas une promenade. Sous ses grands arbres s'est élevée, avec la rapidité des cités américaines, une ville nouvelle, une ville comme on en voit peu, entièrement composée de jolies maisons de campagne. Ces chalets, ces villas, ces cottages appartiennent à des gens du monde, à de simples bourgeois, à de modestes employés, à des artisans, qui viennent là passer la belle saison. Beaucoup même y demeurent toute l'année. Le terrain leur a été vendu à bas prix, par lots de toutes grandeurs, avec «facilités de payement». Ils sont là chez eux : c'est leur maison qu'ils habitent, c'est leur jardin qu'ils cultivent, c'est dans leur parc qu'ils se promènent; car le parc est à eux aussi : c'est le bien de la



PARC DE LA TÊTE-D'OR, A LYON

colonie. Ils ont pour rues des allées ombragées et de jolis sentiers, pour places publiques de vastes pelouses. Le rêve de la vie à la campagne, que caresse tout habitant des grandes villes, et cet autre rêve, non moins séduisant, de la propriété, du toit sous lequel on pourra mourir en paix, du coin de terre que l'on transmettra à ses enfants, ils les ont réalisés à l'aide de leurs modestes épargnes.

Voilà ce qu'ont fait, au Vésinet, des spéculateurs intelligents; voilà ce qu'on fera ailleurs lorsqu'on aura compris, en France, que les meilleures choses se font ainsi, par libre initiative, par libre contrat, et que rien ne vaut ce qu'on a le droit de prendre ou de laisser, ce que l'on achète parce que cela vous convient, que l'on paye pour soi, non pour les autres, et qui est à vous lorsque vous l'avez payé.

Je reviens aux jardins publics proprement dits.

L'exemple de Paris a été suivi, en ce qu'il avait de bon, par toutes les grandes villes de province qui manquaient aussi de *poumons*, et qui en sont maintenant pourvues. La seconde ville de France, Lyon, a voulu avoir son grand parc, et M. E. Bühler a dessiné au delà des Brotteaux, près du fort de la Tête-d'Or, le magnifique parc qui fait maintenant les délices des Lyonnais. On a comparé ce parc au bois de Boulogne. Il ressemble plutôt aux beaux parcs de Londres, bien qu'il ait, comme le bois de Boulogne, son grand lac, son chalet, et même sa ménagerie.

Marseille à son tour a trouvé sa Canebière insuffisante, et elle a créé autour du château Borelly, près de la plage du Prado, où se presse, dans les belles soirées, l'élite de la société phocéenne, un parc étendu « qui ne laisserait rien à désirer, dit M. E. André, si le voisinage de la mer était moins nuisible à sa végétation. » Montpellier, Nîmes, Avignon, Angers, Tours, Nantes, Rouen, Troyes et d'autres villes encore sont également dotées de jardins publics pour lesquels leurs municipalités ont fait de grands sacrifices, mais de ces sacrifices qui ne laissent point de regrets.

CHAPITRE V

LES JARDINS PUBLICS ÉTRANGERS. — ILES BRITANNIQUES. — PAYS-BAS.
BELGIQUE. — ALLEMAGNE. — RUSSIE

Si les grandes cités se faisaient de toutes pièces, d'après un plan arrêté à l'avance, il serait aisé de réserver sur le terrain, pour la création de beaux jardins publics, des enceintes appropriées par leurs dimensions et leur situation aux besoins et à la commodité des citoyens. Mais les choses, pour l'ordinaire, ne se passent point ainsi. Saint-Pétersbourg est, je crois, le seul exemple d'une ville à qui son fondateur ait dit : « Tu seras une grande capitale, » et qui ait rempli docilement les intentions de son fondateur. Toutes les autres capitales doivent leurs développements à des circonstances que leur modeste origine ne permettait pas de prévoir; les plus importantes même n'ont pris qu'à une époque peu éloignée le développement rapide auquel nous assistons; et c'est seulement lorsqu'on a vu leur population atteindre un chiffre considérable que s'est fait sentir impérieusement la nécessité d'ouvrir à cette population des promenades spacieuses et d'un aspect agréable. Il était trop tard alors pour en choisir l'emplacement. Celles de ces promenades qui existaient déjà étaient en général des parcs dépendant de palais ou châteaux bâtis autrefois près de l'enceinte de la ville, soit en dedans, soit en dehors, et souvent à une certaine distance de cette enceinte, et qui avaient été rejoints peu à peu, puis enveloppés par les maisons; car une tendance facile à expliquer porte la population à se rapprocher des demeures royales ou princières. De là l'inégale répartition des jardins publics dans les grandes capitales de l'Europe : les habitants de certains quartiers ayant à leur porte les plus belles promenades, tandis que ceux des autres quartiers doivent aller chercher fort loin un peu d'espace, de soleil et de verdure.

Londres n'est pas exempt de cet inconvénient dont Paris avait naguère à se plaindre. Là comme à Paris, c'est la région ouest (*West-End*), habitée par l'aristocratie, qui est favorisée. Une série non interrompue de quatre grands parcs s'étend depuis le palais de White-Hall, à l'est, jusqu'à celui

de Kensington, à l'ouest, sur une longueur de près de quatre kilomètres. C'est Saint James Park, Green Park, Hyde Park et Kensington Gardens. Au sud de Hyde Park, de l'autre côte de la Tamise, sont les parcs de Kennington, de Southwark et de Battersea, et au nord, Finsbury Park et Regent's Park. Pour trouver un autre jardin public, il faut traverser Londres tout entier, de l'ouest à l'est, ou mieux, prendre le chemin de fer (*North London rail-way*) qui conduit à Victoria Park. Greenwich est tout à fait hors de la ville. Y aller est un voyage comme de Paris à Saint-Cloud. Sydenham est encore plus loin : trente-cinq à quarante minutes en chemin de fer.

Hyde Park, qui n'est séparé de Kensington Gardens que par une grille et un fossé, et qui couvre avec ses jardins une étendue d'environ deux cents hectares, est de beaucoup la plus fréquentée des promenades intérieures de Londres : il est à la fois pour la haute société londonnaise ce que sont pour le beau monde parisien les Tuileries, les Champs-Élysées et le bois de Boulogne. On y pénètre par une dizaine de portes dont les plus importantes sont le *Hyde Park Corner*, à Piccadilly, et le *Marble Arch*, qui donne sur Oxford Street. L'une et l'autre sont monumentales. En entrant par Hyde Park Corner, on se trouve en face de la statue colossale « élevée par les femmes d'Angleterre à Arthur duc de Wellington et à ses braves frères d'armes. » Cette statue représente le héros de Waterloo dans le costume plus que léger d'un guerrier antique. A droite, et de l'autre côté de l'avenue, on a placé récemment une autre statue assez médiocre, mais plus chaudement vêtue, de lord Byron. On se promène dans Hyde Park à pied, à cheval, en voiture et en bateau; mais les voitures de maître seules y sont admises. Une belle allée, *Rotten Row*, est réservée aux cavaliers et aux amazones; il n'y a que la reine qui ait le droit d'y passer en voiture. Une très belle rivière, la Serpentine,

. . . . . Où glissent sur les eaux
Mille bateaux légers pareils à des oiseaux,

est animée par les joyeux ébats d'une foule de cygnes, d'oies et de canards *of every description*, comme disent les Anglais. Des moutons et des vaches paissent sur les vertes pelouses; tout cela est éminemment champêtre. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est une poudrière placée au beau milieu de ce charmant paysage.

Battersea Park a été créé de 1852 à 1858; c'est le moins ancien de tous les parcs de Londres. Son étendue est de cent quatre-vingt-cinq acres, soit un peu moins de neuf hectares. On peut le comparer à notre parc Monceau pour l'abondance et le choix des arbres et arbustes qu'on y a réunis et pour le soin avec lequel il est entretenu; mais sa principale *attraction* est le petit jardin « subtropical » qu'il renferme, et dont les parterres offrent une magnifique collection de plantes exotiques.

Tous les jardins publics de Londres, hormis celui de Kensington, qui a



SAINT-JAMES PARK, A LONDRES

conservé la forme symétrique, sont dessinés selon le goût anglais dans sa plus grande simplicité. Des pièces d'eau simulant des lacs ou des rivières, quelques pavillons rustiques, de grands et vieux arbres, généralement clairsemés, des corbeilles de fleurs et des massifs d'autres plantes ornementales en composent la décoration. Mais ce qui domine dans ces jardins, ce sont d'immenses pelouses dont le public a la libre et pleine jouissance. On peut y jouer aux barres ou au crocket, s'y coucher ou s'y promener à sa guise. Quand l'herbe commence à s'user, on entoure les endroits dénudés de petites barrières volantes en tringles de fer, qui ne sont jamais franchies. Les parcs de Londres offrent, le dimanche, un curieux spectacle. Ici une troupe de musiciens amateurs fait entendre des airs religieux ou nationaux; là des volontaires s'exercent au maniement des armes. Plus loin, un orateur monté sur un banc ou sur un tabouret, commente un texte de la Bible au milieu d'un auditoire recueilli; un autre disserte sur une question de morale, d'économie sociale ou de politique. Pendant ce temps la ville est silencieuse et morne; toutes les boutiques, hormis celles des *tobacconists*, sont fermées; les églises sont pleines; on ne rencontre guère dans les rues que les gens qui vont à l'office ou qui en sortent. Les indévots, ceux qui ne veulent point s'associer aux pratiques austères des vrais anglicans, quittent la ville, — pendant la belle saison s'entend. — C'est alors que Greenwich est envahi par des milliers d'individus des deux sexes, appartenant à la classe ouvrière et à la petite bourgeoisie, qui trouvent dans le parc des cafés et des restaurants, des ânes tout harnachés, et une grande avenue à pente rapide, celle de Blackheath, que les jeunes gens s'amusent à descendre en courant de toutes leurs forces.

Sydenham est un établissement public, mais non gratuit, qui n'a, je crois, son pareil dans aucun pays. La compagnie qui l'a créé et qui l'exploite en a fait à la fois un lieu de promenade et de distraction, un bazar, une exposition permanente d'œuvres artistiques et de produits industriels, un musée d'architecture, d'ethnographie, d'histoire naturelle; — que sais-je encore! Le gigantesque palais de verre, construit en majeure partie avec les matériaux de l'ancien palais de l'exposition universelle de 1851, est à lui seul une curiosité unique. Sa grande nef est une espèce de jardin couvert orné de corbeilles de fleurs, de plantes grimpantes, de fontaines, d'animaux empaillés, de figures peintes représentant en grandeur naturelle des sauvages noirs, rouges et jaunes, avec leurs costumes plus ou moins élémentaires, leurs armes, leurs cabanes et des spécimens d'animaux et de végétaux de leur pays. Les bazars, les musées, les expositions et les orchestres (car on fait de la musique dans ce singulier pandémonium) occupent les bas côtés, les galeries et les vastes pavillons des deux extrémités. Le parc est dessiné à l'anglaise, mais on y a disposé des bassins en pierre et des jets d'eau qui peuvent rivaliser avec ceux de Versailles. Il y a aussi une rivière, et au milieu de cette rivière une île où l'on aperçoit des êtres monstrueux, effrayants. Ce sont des restitutions en plâtre des plus grands animaux fossiles :

l'énorme mégatherium qui semble s'accrocher avec ses ongles démesurés à un tronc d'arbre dont il a dévoré tout le feuillage; le glyptodon, gigantesque tatou qui vivait comme lui durant l'époque pliocène; leurs prédécesseurs amphibies de l'âge jurassique, le plésiosaure et l'ichtyosaure; puis les ancêtres de l'éléphant : le dinothérium et le mastodonte. Tandis que nous contemplons ces animaux étranges, une fanfare retentit et nous appelle : un acrobate va commencer ses exercices. Hâtons-nous..., hâtons-nous de quitter Sydenham et l'Angleterre. Les jardins publics de la Hollande et de la Belgique, de la Russie, de l'Allemagne prussienne et de l'Allemagne autrichienne, de l'Italie et de l'Espagne, de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud nous offriraient encore bien des œuvres d'art et des merveilles naturelles à admirer, de curieux détails de mœurs à observer, des faits intéressants à rappeler, et nous devons, pour abréger cette trop longue étude, nous contenter de jeter un coup d'œil sur les plus remarquables et d'en esquisser en quelques traits la physionomie.

La capitale des Pays-Bas, la Haye, ne possède qu'un seul grand parc public, de création et de style modernes. Ce parc est situé hors de ses murs, comme le bois de Boulogne est hors de Paris; mais il faut dire que la Haye est une petite capitale d'une centaine de mille âmes, et que, pour établir un tel parc dans son enceinte, il eût fallu démolir à peu près un tiers de la ville. Les habitants de la Haye sont très fiers de leur *Bois* (c'est ainsi qu'on le nomme), et ils ont lieu de l'être. Tous les voyageurs sont d'accord pour le représenter comme un chef-d'œuvre du genre. « C'est le plus beau parc qui se puisse voir en Europe, dit M. Maxime du Camp, et je ne lui connais rien de comparable. Notre bois de Boulogne, tapageur et parvenu, ne pourrait un seul instant supporter la comparaison. » La « Maison du Bois » n'est séparée de ce parc que par un fossé. C'est une résidence royale, dont le jardin, de vingt-cinq hectares, a été dessiné et planté au siècle dernier par Van den Heck.

Le parc de Rotterdam (*Niew-Park*), dessiné aussi à l'anglaise, mais beaucoup moins grand que celui de la Haye, se trouve de même en dehors de la ville. On ne peut guère donner le nom de jardin au Plantage (*Plantadje*) d'Amsterdam. « C'est, dit M. du Pays, un quartier borné au N.-E. par l'entrepôt, et au S.-O. par le canal de Minden; il est composé de deux îles formant un carré irrégulier, qui communiquent par des ponts et sont divisées dans leur longueur par une allée plantée d'arbres, que bordent des maisons. » Ce qu'on appelle à Amsterdam le Parc est un établissement analogue au Vaux-Hall et au Ranelagh de Londres et de Paris. On y donne des concerts, on y organise des expositions, et l'entrée n'en est point gratuite.

Le parc de Bruxelles est dans la ville haute, au milieu des quartiers les plus élégants. Il s'étend en face du palais de la Nation. Sa disposition actuelle date de 1780; elle est toute symétrique. Ce parc, entouré d'une grille, forme un parallélogramme dont le plus grand côté a 450 mètres, et le plus petit 320. Du rond-point, qui se trouve devant le palais de la Nation, par-

tent trois allées divergentes : celle du milieu est parallèle aux grands côtés; les deux autres aboutissent aux angles S.-E. et S.-O. du parc; ces allées sont croisées par deux autres, dirigées perpendiculairement à l'entrée principale.

« Des massifs, des taillis et deux bas-fonds disposés entre ces grandes divisions sauvent la monotonie ordinaire des jardins français. Dans un de ces bas-fonds se trouve un bassin qui recevait autrefois l'eau d'une fontaine aujourd'hui tarie. Pierre le Grand, pendant son sejour à Bruxelles, s'amusa un jour à boire, « en vrai charpentier altéré, » une bouteille de vin qu'il avait fait rafraîchir dans ce bassin. L'histoire, qui laisse échapper tant de faits importants et qui recueille tant de niaiseries, a enregistré ici ce fait insignifiant, dont le souvenir est conservé à la postérité par une inscription en beau style lapidaire gravée sur le bord du bassin; grâce à elle, on sait l'année, le mois, le jour et l'heure où le *roi a bu*[1]. »

Le palais du roi, à Bruxelles, n'a qu'un très modeste jardin; mais la résidence de Laeken, située dans le faubourg de ce nom, est accompagnée d'un grand parc, renfermant une belle pelouse encadrée de massifs d'arbres, des parterres de fleurs, des serres, une orangerie. Ce jardin est ouvert au public.

L'Allemagne, qui compte beaucoup de capitales tombées, il est vrai, à l'exception d'une seule, depuis la dernière guerre, au rang de chefs-lieux de province, compte aussi, par conséquent, beaucoup de palais royaux ou princiers avec des parcs où les habitants sont admis à se promener, sans compter plusieurs jardins créés tout exprès pour l'agrément des citoyens. Parmi les curiosités sans nombre du fameux château de Heidelberg, qu'on a surnommé l'Alhambra de l'Allemagne, se trouve le jardin des Canons (*Stuckgarten*), ainsi nommé parce qu'il fut créé par l'électeur Frédéric V sur le grand rempart élevé par l'électeur Louis V. Le même Frédéric fit élever devant la porte de ce jardin, dessiné à la française, un charmant arc de triomphe en l'honneur de son épouse Élisabeth d'Angleterre. Les quatre colonnes qui le supportent représentent des troncs de chênes en partie cachés par du lierre, des feuilles et des fruits, avec des oiseaux et d'autres animaux qui semblent se jouer parmi les branches, et des touffes de feuilles formant les chapiteaux.

A Hanovre, les promenades qui s'offrent à la population sont, outre de larges rues plantées d'arbres, les deux jardins de Montbrillant et de Herrenhausen. Montbrillant est un château royal restauré, il y a plusieurs années, par l'architecte Tram. Son parc est situé en face de celui de Wangenheim, à droite d'une longue allée de tilleuls qui conduit à Herrenhausen. Ce dernier château fut bâti par Georges I[er] pour sa maîtresse, la célèbre comtesse Platen. Le jardin est dessiné dans le style français, et orné de jets d'eau. On y visite de belles serres et un mausolée qui renferme les tombes du roi Ernest-Auguste et de la reine Frédérika.

[1] *Itinéraire de la Belgique*, par A.-J. du Pays.



ANIMAUX ANTÉDILUVIENS A SYDENHAM

A Cassel, sur les bords de la Fulda, s'étend l'*Auegarten;* encore un jardin français dessiné, soit par le Nôtre lui-même, soit par un de ses élèves, et décoré de statues dont quelques-unes sont dues au sculpteur français Monnot. A une heure de chemin de la ville sont les jardins de Wilhelmshœhe[1], auxquels on arrive par une allée de tilleuls bordée de jolies maisons. Remarquons en passant le rôle important que jouent les tilleuls dans la décoration des promenades, des parcs et des jardins de l'Allemagne. Les jardins du château d'Ansbach ont été le théâtre du mystérieux et tragique dénouement d'un drame où tout est mystère, et qui a eu en Europe un immense retentissement. Là fut commis, en 1833, un assassinat dont l'auteur ne fut point retrouvé, et la victime un malheureux enfant qu'on appela Caspar Hauser parce qu'il fallait bien lui donner un nom, mais dont on ne sut jamais ni d'où il venait, ni qui il était. On voit dans le jardin, à l'endroit même où il périt, un monument avec cette inscription : *Hic occultus occulto occisus est,* et son tombeau, dans le cimetière d'Ansbach, porte l'épitaphe suivante : *Hic jacet Casparus Hauser, enigma sui temporis, ignota nativitas, ignota mors.* 1833. A Leipsick, entre autres promenades qui ont remplacé avec avantage les anciennes fortifications, on cite le Rosenthal « beau parc, situé au N.-O. au delà de la porte de Francfort et du confluent de l'Elster avec la Pleisse. Ses cafés-concerts sont très fréquentés pendant la belle saison. Les arbres, surtout les chênes, y sont remarquables par leur grosseur. Leibnitz, qui était né, en 1646, à Leipsick, a souvent médité sous leurs ombrages[2]. »

Berlin n'a pas une seule promenade dans son intérieur. Son grand jardin public, le Thiergarten, est situé à l'extrémité occidentale et en dehors de la ville, sur le bord de la Sprée. On a vu précédemment l'origine de ce jardin[3]. A l'entrée se dresse, depuis 1872, un monument de dimensions imposantes et d'un aspect original, entièrement construit avec des canons autrichiens et français. Inutile de dire que ce monument est dédié à la gloire des armées prussiennes, comme notre colonne Vendôme à la gloire de la grande armée. Pour égayer le Thiergarten, qui est d'un aspect assez maussade, on y a réuni un grand nombre de cafés-concerts restaurants. La partie la plus agréable de ce parc est la route qui conduit des *zelte* (pavillons) au château de Bellevue. On peut visiter les places d'Apollon et de Flore, le pont des Lions, le bassin des Poissons d'or et les îles Louise et Rousseau. C'est près de l'île Louise que « les habitants de Berlin reconnaissants » ont élevé, en 1849, une statue de marbre, par Drake, à Frédéric-Guillaume III. Dans l'île même s'élève un petit monument exécuté par Schadow, et consacré à la reine Louise. A l'autre extrémité de Berlin se trouve le parc de Friedrichs-Hain, planté par ordre de Guillaume IV, et dans lequel sont inhumés les citoyens tués dans l'insurrection du mois de mars 1848.

Dresde ne manque pas de belles promenades. Mais le plus grand jardin pu-

[1] Voy. chap. XI du livre III.
[2] Ad. Joanne, *Itinéraire de l'Allemagne du Nord.*
[3] Chap. VIII du livre III.



SCHŒNBRUNN

blic de cette ville — et de la Saxe, — est le *Grosser-Garten,* situé à l'extrémité S.-E. du faubourg de Pirma. Il a été créé par l'électeur Jean-Georges II.

Munich possède, en outre du *Hofgarten,* célèbre par ses arcades, un parc anglais, l'*Englischer-Garten,* long de plus de quatre kilomètres, sur moitié environ de largeur, qui s'étend au N.-O. des Arcades. Ce n'était, vers la fin du siècle dernier, qu'un marais où le comte de Rumford fit faire, en 1790, les premières plantations, qui furent continuées et améliorées par de Skell, sous le règne de Maximilien-Joseph Ier. L'Englischer-Garten est arrosé par plusieurs bras de l'Isar; à son extrémité est un lac parsemé d'îles et sur lequel voguent de légères embarcations. Si l'on y entre par le Hofgarten, on voit à gauche le palais du prince Charles; à droite, une statue en marbre blanc appelée communément le *Harmlos* (l'Innocent), parce que l'inscription gravée sur son piédestal, et qui invite les promeneurs à jouir des charmes de la nature, commence par ce mot. Du même côté se trouve le monument du comte de Rumford. On rencontre ensuite le *Monopteros,* rotonde bâtie sur une colline, décorée de peintures et au milieu de laquelle s'élèvent deux colonnes superposées, l'une en marbre blanc, l'autre en marbre rouge, dédiées en 1837 par le roi Louis aux créateurs de l'*Englischer-Garten,* Charles-Théodore et Maximilien Ier; le *Ruhesitz,* banc de repos demi-circulaire, établi aussi par le roi Louis; la Tour chinoise, le Bain de Diane, les jardins du Paradis et de Tivoli, et deux monuments encore élevés, l'un à l'intendant de Skell, l'autre au général Vernak, toujours en reconnaissance de la part que ces personnages ont prise à l'embellissement du jardin. Parlez-moi des Bavarois! voilà des gens qui ne sont point ingrats envers leurs bienfaiteurs!

La capitale de l'empire d'Autriche, Vienne, offre une physionomie assez bizarre. Son noyau primitif, l'*Innere-Stadt,* est une petite ville composée de rues étroites et enchevêtrées, et qu'entourent une ceinture de remparts et une large zone de glacis. Au delà s'étendent de vastes faubourgs, dont un, appelé Mariahilf, se prolonge au loin vers le sud-ouest. Là comme à Paris, ce sont les faubourgs qui sont devenus la vraie ville. Dans l'enceinte et à l'extrémité sud-ouest de l'Innere-Stadt se trouve le jardin du Peuple (*Volksgarten*), créé en 1824 par l'empereur François. Au milieu s'élève un temple qui est la copie exacte de celui de Thésée à Athènes, et dans lequel on admire le groupe de Canova : *Thésée terrassant le Minotaure.* Le palais du Belvedère, dont les jardins sont dessinés dans le goût de Versailles, est situé dans le Landstrasse, à l'est de Vienne. Mais c'est au nord et au nord-est que s'étendent les plus grands jardins dont s'enorgueillit la capitale autrichienne : l'*Auegarten* et le *Prater.* L'Auegarten est un beau jardin un peu ennuyeux, planté sur une île du Danube. Il fut ouvert au public en 1775 par Joseph II, l'empereur philosophe, qui fit graver sur la porte une inscription dont voici le sens : *Lieu de plaisir consacré à tous les hommes par leur appréciateur.* Il paraît que *tous les hommes* ont été peu sensibles à la délicate attention de Joseph II, car l'Auegarten est peu fréquenté. Les Viennois lui

préfèrent le Prater, et ils n'ont pas tort : j'en atteste Mme de Staël. « On ne trouve nulle part, dit-elle, si près d'une capitale (n'oublions pas qu'elle écrivait ces lignes au commencement de notre siècle), une promenade qui puisse faire jouir ainsi des beautés d'une nature tout à la fois agreste et soignée. Une forêt majestueuse se prolonge jusqu'aux bords du Danube. On voit de loin des troupeaux de cerfs traverser la prairie; ils reviennent chaque matin; ils s'enfuient chaque soir, quand l'affluence des promeneurs trouble leur solitude. Le spectacle qui n'a lieu à Paris que trois jours de l'année sur la route de Longchamp se renouvelle constamment à Vienne dans la belle saison... Il faut convenir que c'est un charmant coup d'œil que toute cette nation citadine réunie sous l'ombrage d'arbres magnifiques et sur les gazons dont le Danube entretient la verdure. La bonne compagnie en voiture, le peuple à pied se rassemblent là chaque soir... » Mais le Prater même a beaucoup perdu de son ancienne vogue, depuis que les chemins de fer transportent rapidement et à peu de frais les citadins à la campagne.

Deux grandes résidences impériales, Schœnbrunn et Laxenbourg (ou *Lachsenburg*), attirent principalement ceux des promeneurs qui ne préfèrent pas les beautés de la simple nature aux pompeuses créations de l'art. Nous connaissons déjà Schœnbrunn. De Vienne à Laxenbourg le trajet se fait en une demi-heure par la ligne de Trieste. C'est une promenade qu'un amateur de jardins ne peut se dispenser de faire, car le parc de Laxenbourg est un des plus vastes et des plus beaux qui soient en Europe. Il fut dessiné sous le règne Marie-Thérèse, dans le style pittoresque et avec la profusion d'ornements qui étaient de mode alors. Il est arrosé par plusieurs rivières au cours capricieux, et renferme un grand lac où s'élève tout un archipel d'îles verdoyantes et fleuries. La liste complète des curiosités qu'on y rencontre serait fort longue, et il faut nous borner à en citer quelques-unes seulement : la pièce d'eau *des poissons dorés* et son élégant pavillon, la cascade naturelle, la métairie, le *Franzensburg,* forteresse moyen âge entourée d'eau, qui fut commencée en 1798 et achevée en 1831, et dont on a fait un musée d'antiquités; le temple de la Concorde, le temple de Diane, le petit Prater, etc.

Prague, si riche en monuments et en souvenirs historiques, possède, comme il convient à une capitale déchue de sa puissance, mais non de son antique noblesse, plusieurs jardins dignes d'attention. Ceux du palais de Wallenstein, résidence plus que royale que fit bâtir le célèbre capitaine sur l'emplacement de vingt maisons achetées et rasées par ses ordres, ne sont publics que le dimanche et les jours de fête; mais le *Volksgarten* (encore un jardin du peuple), créé en 1833 par l'*Oberst-Burggraf* Collotok, et le *Kaisergarten* (jardin du château impérial), sont toujours ouverts aux habitants. Le Kaisergarten fut planté par Ferdinand Ier. On y remarque le belvédère que ce prince avait fait bâtir pour son épouse Aura, et qui servit ensuite d'observatoire à Tycho-Brahé et à Rodolphe II. En dehors de la ville, des jardins plus champêtres offrent aux promeneurs de frais abris et des sites pittoresques. On cite surtout le *Baumgarten,* joli parc anglais où, grâce à une pré-

voyance intelligente, sinon désintéressée, on peut passer la journée sans souffrir de la faim ni de la soif.

La pensée dédaigne les distances. Nous pouvons d'un seul bond, et en un instant, nous transporter de Prague à Saint-Pétersbourg; mais encore faut-il choisir notre temps, et n'arriver dans cette dernière ville qu'au mois de mai ou de juin, c'est-à-dire à l'époque de l'année où le pâle soleil du nord a fondu les glaces de la Néva, où la nature a dépouillé pour quelques mois son blanc manteau de neige et revêtu sa verte parure. C'est alors seulement que Saint-Pétersbourg se montre sous un jour supportable. Plus tôt, chacun se tient enfermé dans les maisons; plus tard, on a quitté la ville pour la campagne. Au printemps la foule se presse dans les rues, sur les quais et sur les promenades, heureuse de revoir un ciel bleu, de respirer un air tiède et de souhaiter au soleil la bienvenue. Le jardin d'Été ouvre ses portes. Entrons; ou plutôt jetons d'abord un coup d'œil sur la grille célèbre qui sépare ce jardin du quai de la Néva. Cette grille a été posée sous le règne de Catherine II. Elle est interrompue de distance en distance par trente-six colonnes en granit poli, d'une seule pièce, reposant sur des piédestaux de même matière, et surmontées de vases à anses dorées. De nobles cavaliers et d'élégantes amazones chevauchent dans l'allée qui règne sur les quatre côtés du parc, tandis qu'une foule bigarrée occupe les deux grandes avenues de tilleuls qui le traversent dans sa longueur. Mais ce spectacle animé n'est rien auprès de celui que le jardin d'Été offrait jadis le jour de la Pentecôte, lorsque, suivant une coutume maintenant tombée en désuétude, les marchands y venaient en foule pour choisir leurs fiancées. En dehors de la ville, à trois verstes de Tsarkoë-Selo, se trouve le château de Pawlowski, dont le parc est entretenu avec un soin extrême. « La nature a donné à Pawlowski, dit Richter, ce qu'elle a refusé à Tsarkoë-Selo : des terrains accidentés, des collines onduleuses, des vallons traversés par une rivière. On n'a eu qu'à jeter çà et là quelques groupes d'arbres, à tracer ici un chemin, à ouvrir ailleurs une clairière, et Pawlowski est devenu un des sites les plus pittoresques qui existent autour de Saint-Pétersbourg, une rareté charmante dans un pays plat. » Sur une colline, au milieu du parc, on a construit parmi les bosquets une salle de concert où chaque soir, pendant l'été, la musique d'un régiment vient jouer des airs russes, allemands, français, italiens. « On s'assied sous les branches des lilas, on erre à travers les allées, tantôt causant, tantôt prêtant une oreille attentive aux chants de Mozart, aux mélodies de Rossini. »

Moscou, capitale de l'empire russe avant Saint-Pétersbourg, est plus riche encore que son heureuse rivale en promenades verdoyantes et fleuries. Nous pourrions y visiter le bois des Faucons, rendez-vous favori du beau monde; le jardin de Paschkow, où se rendent de préférence les gens de la classe inférieure; ceux d'Orlow, de Petrowskoy et d'Ismaïlowa; la montagne des Moineaux. Mais il nous tarde de retrouver un ciel plus clément et un été moins fugitif. Prenons donc notre essor vers le midi de l'Europe.

CHAPITRE VI

LES JARDINS PUBLICS ÉTRANGERS (SUITE). — ITALIE. — ESPAGNE ET PORTUGAL. NOUVEAU MONDE

Il n'y a pas longtemps que l'Italie était, comme l'Allemagne, mais sur une moindre échelle, un pays à plusieurs têtes. On y comptait sept ou huit villes capitales, dont chacune avait au moins un palais royal ou ducal avec des jardins ouverts au public. Aujourd'hui les capitales sont réduites à une seule; mais les palais et les jardins subsistent encore. Celui du palais royal de Turin fut dessiné par le Nôtre; mais il a été depuis notablement agrandi. A Gênes, la promenade de l'Acqua-Sola fut établie vers 1825 sur une colline située hors des vieilles murailles, où l'on a disposé, au moyen de remblais, de belles terrasses plantées d'arbres. Les piétons arrivent sur ces terrasses par des escaliers, et les voitures par des rampes en pente douce. A Mantoue, le jardin du palais du Té est d'une composition symétrique insignifiante. On n'y remarque qu'une grotte et un pavillon où Jules Romain a représenté dans une série de tableaux toutes les phases de la vie humaine.

L'Athènes du moyen âge, Florence, offre aux promeneurs les magnifiques jardins de l'ancien palais de Boboli, où l'on admire encore des statues et des groupes sculptés pour les Médicis par les grands artistes de la renaissance. A l'ouest de la ville, le long de prairies dominées au loin par les montagnes, s'étend le parc des *Cascine* ou des Laiteries. Les équipages et les cavalcades se croisent dans ses belles allées; sous l'abri de ses hautes futaies une esplanade nommée le Piazzone est le rendez-vous ordinaire du beau monde. C'est le *bois de Boulogne* de Florence.

A Rome et aux environs, la plupart des palais et des jardins royaux ou pontificaux, et de ceux même qui appartiennent à de riches particuliers, sont libéralement ouverts au public, au moins certains jours de la semaine. La villa Borghèse, par exemple, est ouverte tous les jours à midi, sauf le lundi; les promeneurs pédestres sont admis tous les jours dans les jardins Panfili-

Doria; les voitures et les cavaliers n'y entrent que le lundi et le vendredi. Les Romains sont en outre redevables à l'administration française du temps de Napoléon Ier du seul jardin public proprement dit qu'ils possèdent, et qui fut établi sur le Monte-Pincio par l'architecte Valadier. Le Monte-Pincio est l'ancienne *Collis hortulorum.* Des terrasses du jardin moderne la vue s'étend d'un côté sur la place del Popolo, de l'autre sur les jardins Borghèse.

Avant d'arriver à Naples, et après avoir dépassé Capoue, on rencontre la célèbre et splendide résidence royale de Caserte, créée sous le règne de Charles III par l'architecte Vanvitelli. « Une plus grande conception de palais n'existe pas en Europe, » dit Quatremère de Quincy. Quant aux jardins, ils sont dans le goût de Versailles, avec des bosquets d'arbres verts, une grande pièce d'eau, et, à l'extrémité de cette pièce d'eau, une cascade alimentée par des eaux amenées de dix lieues de là au moyen d'un système de constructions dont la plus remarquable est l'aqueduc de Maddaloni. Ce magnifique aqueduc, connu sous le nom de *Ponte della Valle,* est, ainsi que le palais même, l'ouvrage de Vanvitelli. Aux portes de Naples, sur la colline de Capo di Monte, s'élève le *Palazzo reale,* qui fut commencé sous Charles III en 1738, et achevé seulement vers 1840. Les jardins qui accompagnent ce palais s'étendent de l'est au nord. Les environs de Naples offrent, du reste, tant de beaux sites et d'objets intéressants à visiter, que les étrangers ne songent guère à chercher dans la ville des lieux de promenade. Quant aux habitants, ils fréquentent habituellement le quai de Chiaja, sorte de *cours* planté d'arbres, d'où l'on a vue sur le golfe et sur la mer.

Palerme possède une promenade analogue au quai de Chiaja : c'est la *Marina* (ancien cours Bourbon), large chaussée ornée de statues et ombragée d'arbres de Judée et d'*Erythrina corallodendron,* et qui s'étend le long de la baie depuis la porte Felice jusqu'à la *Flora* ou Villa-Giuli. La Flora est un charmant jardin public, créé en 1777, dessiné avec symétrie et planté d'orangers, de citronniers et de plantes tropicales. Un autre jardin public, le *jardin anglais,* se trouve à un demi-kilomètre de la ville, à l'extrémité de la *Strada della Liberta.* « Ce nouveau jardin est aujourd'hui en faveur, dit M. du Pays, et a fait déserter par les piétons et par les voitures les promenades de la Marina et de la Flora. D'anciennes carrières ont été utilisées pour donner aux terrains le relief le plus accidenté. En certains endroits, des parterres de fleurs et des bouquets d'arbres, situés au fond d'excavations rocheuses, donnent une idée très affaiblie des *Latomies* de Syracuse. Non loin de la route s'élève, sur un haut piédestal, un beau buste du libérateur Garibaldi. » On voit par cet exemple, et par quelques autres cités plus haut, que le style paysager a fini par pénétrer en Italie. Il n'y est pourtant représenté encore que par des spécimens peu nombreux; et si l'on nous demandait quelle est, au XIXe siècle, la caractéristique dominante des jardins de l'Italie, nous pourrions répondre qu'elle est aujourd'hui la même qu'il y a cent ans, la même qu'il y a trois cents ans : c'est la terrasse. C'est aussi la terrasse qui caractérise les jardins de Monte-Carlo, comme tous ceux de la « Corniche ».



LE MONTE-PINCIO A ROME

Ces jardins, justement renommés, et qualifiés de merveilleux même par M. Élisée Reclus, ne sont malheureusement pas ce qui fait la fortune de Monte-Carlo, et l'on peut bien dire de la principauté de Monaco tout entière : ils ne sont que l'accompagnement de la trop célèbre maison de jeu (le Casino) sans laquelle Monaco et Monte-Carlo ne seraient que des lieux de plaisance, des stations d'hiver comme Nice, Cannes et Antibes. C'est, je crois, M. Charles Garnier, déjà nommé, qui les a dessinés et construits; car ils constituent, au moins par leurs terrasses, une œuvre essentiellement architecturale, et, il faut le reconnaître, une œuvre du premier ordre. C'est, en tout cas, M. Ch. Garnier qui a construit le théâtre de Monte-Carlo, œuvre meilleure dans son ensemble que l'Opéra de Paris, mais qui, dans les détails et dans l'ornementation, manque aussi d'harmonie, de simplicité, et par conséquent de véritable grandeur.

Les jardins publics d'Espagne ne sont point aussi aisés à caractériser que ceux d'Italie. Leur physionomie générale cependant les distingue nettement de ceux des contrées plus septentrionales de l'Europe, et même de ceux de l'Italie. Ils se rapprechent des jardins français par la symétrie de leur dessin, mais ils en diffèrent profondément par leur composition botanique; et leur analogie avec les jardins italiens n'est pas, sous ce dernier rapport, aussi grande qu'on pourrait le croire. L'Italie, malgré sa situation géographique, est bien européenne; l'Espagne est déjà presque africaine par son climat et par la nature de ses productions. D'autre part, tandis que dans les jardins italiens l'art joue le principal rôle, ce rôle est à peu près nul, ou tout au moins très secondaire, dans les jardins espagnols, qui doivent tout leur charme à la richesse et à la beauté de leur flore. Aussi, là où la flore est pauvre et la culture négligée, le charme fait-il complètement défaut. C'est ce qui a lieu à Madrid. « Quand on parle de Madrid, dit Théophile Gauthier, les deux premières idées que ce mot éveille dans l'imagination sont le Prado et la Puerta del Sol. Puisque nous sommes transportés, allons au Prado : c'est l'heure où la promenade commence. Le Prado, composé de plusieurs allées et contre-allées, avec une chaussée au milieu pour les voitures, est ombragé par des arbres écimés et trapus, dont le pied baigne dans un petit bassin entouré de briques où des rigoles amènent l'eau aux heures de l'arrosement; sans cette précaution, ils seraient bientôt dévorés par la poussière et grillés par le soleil. La promenade commence au couvent d'Atocha, passe devant la porte de ce nom et la porte d'Alcala, et se termine à la porte des Récollets. Mais le beau monde se tient dans un espace circonscrit par la fontaine de Cybèle et celle de Neptune, depuis la porte d'Alcala jusqu'à la Carrera de San-Jeronimo. C'est là que se trouve un grand espace appelé *salon,* tout bordé de chaises comme la grande allée des Tuileries ; du côté du salon, il y a une contre-allée qui porte le nom de *Paris*... Le coup d'œil du Prado est réellement un des plus animés qui se puissent voir, et c'est une des plus belles promenades du monde, non pour le site, qui est des plus ordinaires malgré tous les efforts que Charles III a pu faire pour en

corriger la défectuosité, mais à cause de l'affluence étonnante qui s'y porte tous les soirs, de sept heures et demie à dix heures. » A ce compte, le Champ-de-Mars, s'il plaisait demain à « tout Paris » de le choisir pour lieu de rendez-vous, pourrait être, à son tour, la plus belle promenade du monde.

Voulons-nous visiter un jardin royal : celui de Buen-Retiro, par exemple? C'est toujours Théophile Gauthier qui nous en fait les honneurs. « Nous autres Français, dit-il, qui avons Versailles et Saint-Cloud, qui avons eu Marly, nous sommes difficiles en fait de résidences royales. Le Buen-Retiro nous paraît devoir réaliser le rêve d'un épicier cossu; c'est un jardin rempli de fleurs communes mais *voyantes,* de petits bassins ornés de rocailles et de bossages vermiculés, avec des jets d'eau dans le goût des devantures des marchands de comestibles, de pièces d'eau verdâtre, où flottent des cygnes de bois peint en blanc et verni, et d'autres merveilles d'un goût médiocre. Les naturels du pays tombent en extase devant un pavillon rustique bâti en rondins, et dont l'intérieur a des prétentions assez hindoues. Le premier jardin turc, le jardin turc naïf et patriarcal, avec kiosques vitrés de carreaux de couleur, par où l'on voyait des paysages bleus, verts et rouges, était bien supérieur comme goût et comme magnificence. Il y a surtout un certain chalet qui est bien la chose la plus ridicule et la plus bouffonne que l'on puisse imaginer. A côté de ce chalet se trouve une étable garnie d'une chèvre et de son chevreau empaillés et d'une truie en terre grise, tetée par des marcassins de même matière. A quelques pas du chalet, le guide se détache, ouvre mystérieusement la porte, et quand il vous appelle et vous permet enfin d'entrer, vous entendez un bruit sourd de rouages et de contre poids, et vous vous trouvez face à face avec d'affreux automates qui battent le beurre, filent au rouet, ou bercent de leurs pieds de bois des enfants de bois couchés dans leurs berceaux sculptés; dans la pièce voisine, le grand-père malade est couché dans son lit; sa potion est à côté de lui sur la table; on a poussé le scrupule jusqu'à poser sous la couchette une urne indescriptible, mais fort bien imitée. Voilà un résumé fort exact des principales magnificences du Retiro. Une belle statue équestre, en bronze, de Philippe V, dont la pose ressemble à la statue de la place des Victoires, relève un peu toutes ces pauvretés. »

Nous sommes dans un État rebelle à la centralisation, formé de plusieurs royaumes qui ont conservé leurs mœurs, leurs dialectes et leurs traditions. Ne nous étonnons donc pas si plusieurs villes maintenant secondaires sont, en fait de jardins publics, mieux partagées que la capitale des Espagnes. Valence a sa *Glorieta,* délicieux petit jardin plein d'ombre et de parfums. Grenade a son *Alameda,* et Vitoria sa *Florida.* J'emprunte la description de ces deux promenades au journal inédit d'un voyageur contemporain. « Une des merveilles de Grenade, c'est l'Alameda du Geseil. Du pont où l'on traverse ce torrent on admire la gorge d'où il s'élance, on suit jusqu'à la ville de longues rangées de grands ormes, bordées d'un côté par les maisons qui

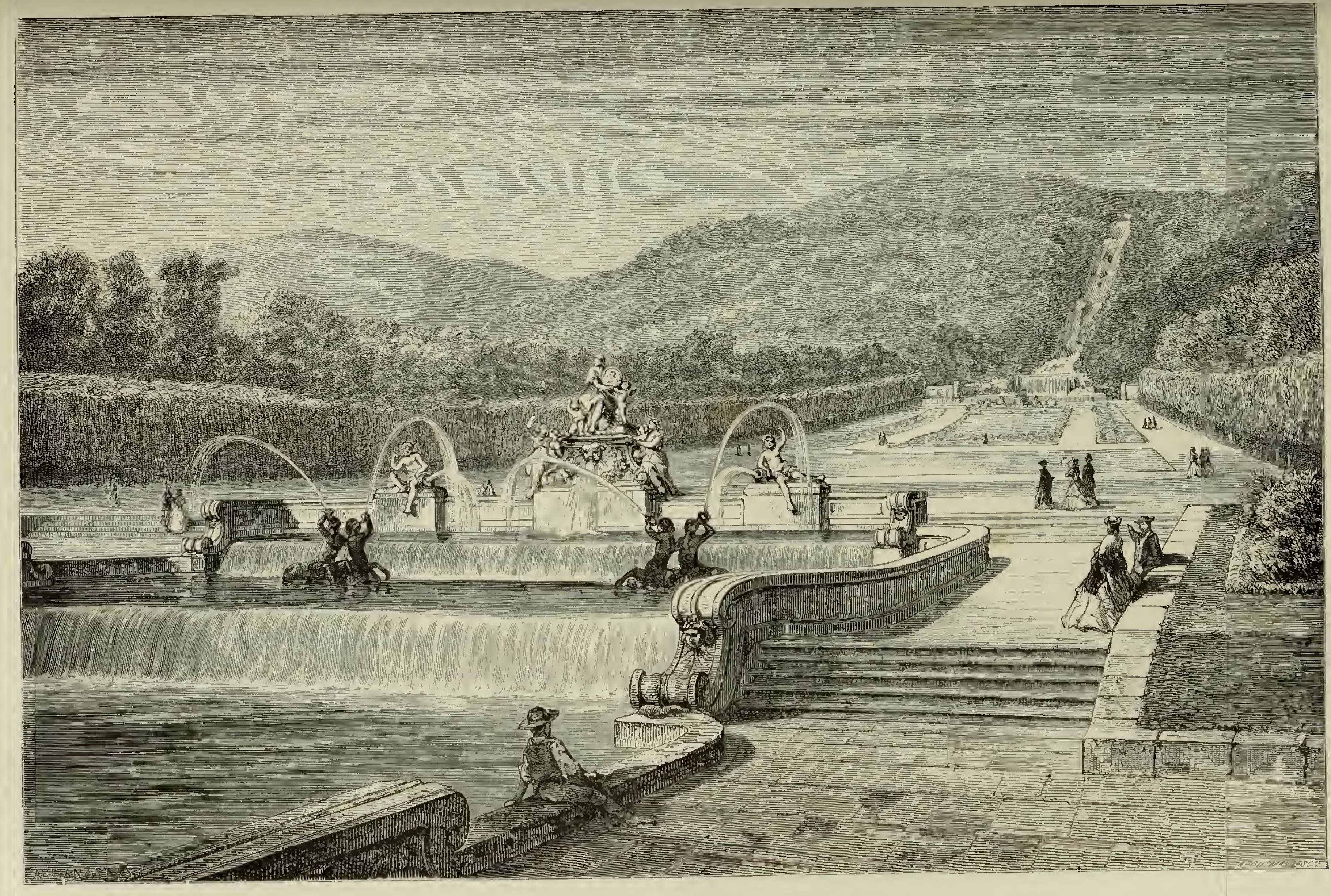
s'étagent sur les dernières pentes des collines, de l'autre par des parterres et des files de peupliers baignant dans l'eau leurs racines...

« La plus belle partie de Vitoria, ce sont ses promenades. Celle qu'on appelle la Florida est réellement merveilleuse. Au milieu de parterres de fleurs et d'arbustes rares entourés de gazon, de belles allées viennent aboutir à une salle ronde, formée également de peupliers magnifiques. Cette muraille de verdure de soixante pieds de haut, que le moindre vent agite, les belles perspectives qui s'ouvrent sur la campagne, le voisinage des jardins de grands édifices semblables à des maisons de plaisance, en font une place enchanteresse. D'autres allées, partant de différents points, mènent au delà du chemin de fer à d'autres promenades plus agrestes. »

Le même voyageur ne trace pas un tableau moins séduisant des jardins publics de Lisbonne. Le principal est le *Passeio publico*. « Le climat de Lisbonne et la situation du jardin entre deux collines très escarpées en font une espèce de serre où les plantes les plus diverses végètent librement et avec vigueur. Les magnolias y étalent leurs grandes roses au suave parfum à côté des aloès, des araucarias, des cactus, des daturas. Autour des deux petites pièces d'eau qui en occupent le centre, de beaux saules entretiennent une délicieuse fraîcheur, qu'embaume l'arbre du paradis. Dès le matin, les promeneurs s'empressent d'y venir respirer, pour n'y retourner que le soir, quand la chaleur est tombée.

« Le *Passeio da Estrella* est plus accidenté, mieux dessiné que l'autre; mais c'est un travail que d'y parvenir en escaladant les rapides montées qu'à Lisbonne on appelle *calçadas*. Cependant lorsque, le jeudi, la musique militaire y vient jouer, il y a foule : foule très élégante, ou qui croit l'être en suivant à deux ans de distance la caricature des modes de Paris... Le *Passeio d'Alcantara* est composé de deux terrasses. L'une, entièrement plantée d'arbres, donne toujours un ombrage épais; l'autre, placée plus bas, est occupée à moitié par un admirable parterre. Les fleurs les plus rares, exposées en espalier à un soleil ardent, y viennent en plein air; les arbres sont couverts de plantes grimpantes; les murs sont tapissés de géraniums et d'héliotropes. Lorsque, le matin, on vient s'asseoir à l'ombre et respirer une brise qui ne fait jamais défaut, on est ébloui de couleurs et enivré de parfums. L'enchantement redouble à s'appuyer sur le parapet couronnant le mur très élevé qui soutient cette terrasse. Les maisonnettes portugaises s'appuient toutes riantes sur les pentes de la colline, entourées de figuiers, d'oliviers, de berceaux de vigne, de parterres, de parcs dont les grands arbres vont se confondre avec ceux du Passeio publico, placé tout au fond de la vallée. En face s'élèvent les collines de Graça et de San-Jorge, couvertes, elles aussi, de vergers et de moissons; puis de grandes maisons serrées et élancées entourent le théâtre de Maria II et le Rocio. De côté, quelques grands palais, les restes de l'église du Carmel, puis le port, et au delà les campagnes du Barreiro et les montagnes de Palmella. »

Les Espagnols et les Portugais, en abordant aux rivages du nouveau



LA PIÈCE D'EAU ET LA CASCADE, A CASERTE

monde, furent confondus d'admiration en présence des merveilles que ces plantureuses contrées déployaient sous leurs yeux. En s'y établissant, en y fondant des colonies, en y bâtissant des cités, ils n'avaient presque rien à faire pour y créer des jardins auprès desquels les plus beaux jardins de l'Europe eussent paru ternes et petits. Les grandes villes de l'Amérique centrale et méridionale, même celles qui sont devenues au commencement de ce siècle des capitales d'États indépendants, n'ont cependant pas tiré des richesses végétales mises à leur portée tout le parti qu'on devait attendre, et l'on ne peut guère citer dans l'Amérique espagnole que deux ou trois capitales pourvues de jardins publics dignes d'elles, et dignes surtout de l'opulente nature qui les environne.

Mexico compte dans son sein trois promenades publiques : le Passeio de Bucaroli, la Viga et l'Alameda; j'omets à dessein ici un lieu très fréquenté le soir, où se rend en général la bonne compagnie, et que l'on nomme *las Cadenas*. L'Alameda peut être considérée comme la plus ancienne de ces promenades. Ce n'est pas précisément un jardin, mais un parc fermé où fleurissent plusieurs jardins dont quelques-uns ne dépareraient pas certaines villes d'Europe. Établie en 1592 sur l'emplacement qu'occupait le Tianguis de San-Hipolito, cette enceinte fut plantée de peupliers magnifiques et de saules. On en comptait au moins quatre mille vers le milieu de l'année 1730, et cinq fontaines y rafraîchissaient l'atmosphère. Déjà, en ce temps, le parc n'avait pas moins de mille quarante caras de circonférence, divisés en quatorze allées.

Aujourd'hui ce beau parc est entouré complètement d'un mur, dont la base est terminée par un étroit pavé. Les allées sont bien conservées, et les jardins, divisés par des grilles en bois, se développent de chaque côté. Les fontaines sont d'un goût original et ne contribuent pas peu à embellir ce lieu remarquable. Aux quatre angles du parc sont placées des portes d'entrée, et l'on en a établi également au milieu du parallélogramme qui forme l'enceinte. Les quatre premières offrent de belles grilles en fer; ce sont précisément celles qui ornaient la place d'Armes. Les peupliers ont malheureusement disparu, et il reste peu de saules; les beaux frênes ont été malheureusement coupés. L'innovation qui a présidé à ces changements n'a donc pas été toujours très heureuse; quelques jardins, depouillés de leur ancienne parure, offrent dans le parc même un aspect singulièrement nu. Ici la civilisation européenne est étrangement en retard, et quelque riche qu'elle puisse devenir, l'Alameda nous laisse bien loin des merveilles du Tépac de Montezuma.

On l'a dit avec raison, « le climat de Cuba a tous les agréments, toutes les beautés, toutes les bienveillances du ciel des deux zones qu'il avoisine.» Aussi les deux jardins de la Havane, San-Lazaro et Jesus-Maria, ont-ils un charme qui les met au-dessus de bien des lieux plus magnifiques. Mais à quelque distance de la brillante cité se trouvent les jardins du capitaine-général, où végètent les plus beaux arbres des tropiques, et qui présentent

ces magnifiques allées de palmiers dont la riche monographie du docteur Martins peut seule donner une idée; c'est de la réunion de ces végétaux si nobles et si élégants à la fois qu'on a pu dire : « On ne saurait, en vérité, imaginer rien de plus gracieux, de plus classique et de plus athénien dans ses formes que cette longue allée de grandes colonnes lisses et blanches semblables au portique de quelque temple grec. Les troncs sveltes s'amincissent à un pied de terre, puis se renflent de nouveau, puis s'amincissent encore jusqu'au grand chapiteau vert, pousse des derniers mois, où s'enroulent les longues palmes vertes entrelacées sur la tête des promeneurs[1]. »

A Rio-de-Janeiro, ce fut le vice-roi du Brésil, Luiz de Vasconcellos e Souza, qui fonda le Passeio publico sur un emplacement fort insalubre qu'on appelait alors le Boqueirao. Il fallut, dit-on, toute l'énergie de cet habile administrateur pour créer ce jardin, dont parlent tous les voyageurs.

Le Passeio publico de Rio-de-Janeiro est situé entre deux voies d'une largeur considérable, qu'on appelle *o largo da Ajuda* et *o largo da Lapa;* il s'ouvre sur la rue du Passeio, qui relie ces deux voies. Perpendiculairement à cette rue, sur le point où s'ouvre le portique principal, court une autre rue appelée aujourd'hui *rua das Marrecas,* connue jadis sous la dénomination toute poétique *das bellas Noites* (des belles nuits). Sur la partie opposée de cette promenade s'étend le terre-plein au pied duquel viennent mourir doucement les eaux paisibles de la baie : c'est de là que les regards ravis se portent sur la baie de *Ganabara,* qui unit la grâce à la majesté, et dont les splendeurs ne peuvent être comparées qu'à celles du Bosphore ou du golfe de Naples.

Planté déjà depuis plus d'un siècle, ce jardin public se pare aujourd'hui d'arbres vraiment magnifiques, parmi lesquels on remarque surtout des manguiers et des lauriers-roses, dont les rares promeneurs qu'attire la fraîcheur du Passeio admirent la beauté.

Si les jardins publics sont peu nombreux dans l'Amérique espagnole, ils ne le sont guère plus dans l'Amérique anglaise; mais, tandis qu'au sud cet arrêt de développement est dû à l'extrême indolence des colons, il dérive, au nord, d'une cause tout opposée.

Le peuple de l'Amérique du Nord est trop affairé et connaît trop bien le prix du temps pour multiplier ses lieux de promenade. Lorsqu'une cité nouvelle se crée dans ce pays, — l'on sait que cela arrive, pour ainsi dire, journellement, — on songe d'abord à la doter d'une église, d'une école, d'une banque, d'un bureau télégraphique, d'un chemin de fer, d'un *bar* ou taverne, d'un théâtre; et si, la ville étant devenue grande, ses magistrats s'avisent qu'elle aurait aussi besoin d'un jardin public, ils ne savent plus où le mettre. M. Édouard André, qui donne, à la fin de son *Traité de la composition des parcs et jardins,* un catalogue assez étendu des principaux jardins des deux mondes, cite, aux États-Unis, un assez grand nombre de jardins particuliers,

[1] E. Duvergier de Hauranne, *Revue des Deux Mondes.*

mais pas un seul jardin public. C'est trop peu. A New-York, le conseil municipal s'est avisé, il y a vingt et quelques années, que l'*Empire City* manquait d'un jardin public digne d'elle, et il a créé le *Central Park,* qui renferme un lac, de vastes pelouses coupées par des chemins macadamisés, et un enclos formant un jardin botanique et zoologique. D'autres grandes villes de la grande république ont aussi des jardins publics qui peuvent rivaliser avec ceux de l'Angleterre, que les Américains ont naturellement pris pour modèles. On assure, notamment, que *Washington square,* à Philadelphie, est un des plus beaux jardins que l'on puisse voir, avec ses plantations de sassafras, de lauriers et de tulipiers.

Les États-Unis possèdent d'ailleurs ce qu'on chercherait vainement dans tout autre pays, un « parc national » qui appartient non à telle ville ou même à tel État, mais la à confédération tout entière, et qui, certes, n'a point de rival : c'est le parc de Yellowstone, que les Yankees ont surnommé « le pays des merveilles, *the Wonderland* » : à juste titre. Il faut dire tout de suite que ce parc extraordinaire n'est point une œuvre humaine : c'est simplement ce qu'on appelle là-bas *a reservation :* une portion de territoire que le gouvernement fédéral a déclarée inviolable et, si j'ose ainsi dire, inappropriable, comme l'étaient les bois sacrés des anciens. M. Charles Joly, ancien vice-président de notre Société nationale d'horticulture, en a donné une description détaillée, illustrée de vignettes et d'un plan qui est une véritable carte de géographie; car, je le répète, le *Yellowstone national Park* est tout un pays, et les merveilles que l'on y admire sont des merveilles de la nature. Cet enclos est situé dans la partie nord-ouest de l'État de Wyoming, entre le 110e et le 111e degré de longitude et les 44e et 45e degrés de latitude. Il est borné au nord par l'État de Montana, et à l'ouest par l'État d'Idaho; sa largeur est d'environ cinquante-cinq milles de l'est à l'ouest, et sa longueur de soixante-cinq milles du nord au sud; c'est-à-dire que sa superficie est d'environ trois mille cinq cents milles carrés. « C'est, dit M. Ch. Joly, un vaste plateau élevé de six à huit mille pieds au-dessus de l'océan Pacifique, entrecoupé par de nombreuses vallées couvertes de conifères, par des rivières formant les cascades les plus pittoresques, et par des montagnes de dix à douze mille pieds d'élévation... Le sol est d'origine volcanique, entièrement impropre à l'agriculture; on y voit les rochers basaltiques les plus variés et les couches les plus curieuses d'arbres fossiles, surtout dans la partie orientale. C'est là que prennent naissance un grand nombre de cours d'eau, les uns se dirigeant par le Missouri et le Mississipi dans le golfe du Mexique, les autres, comme le Colorado et la Columbia, dans l'océan Pacifique... Ce qui fait l'admiration de tous les visiteurs, ce sont les sources jaillissantes qui couvrent toute la partie occidentale du parc, surtout le *Fire Hole Basin.* Ces sources jaillissent du sol en quantité et en formes infinies; elles ont laissé, à leur sortie de terre, des dépôts calcaires, sulfureux et ferrugineux

[1] Brochure in-16. Paris, 1884.

qui affectent les formes les plus bizarres et donnent au paysage l'aspect le plus pittoresque. On en compte près de trois mille dans l'enceinte du parc; elles sont intermittentes et elles ont une température qui varie de 15 à 100° centigrades; les unes jaillissent toutes les heures, d'autres trois fois par jour, d'autres enfin tous les trois ou quatre jours seulement. L'éruption varie aussi beaucoup en durée, et la hauteur atteint depuis un pied jusqu'à deux cent cinquante pieds au-dessus du sol. Outre ces sources, des lacs nombreux découpent et embellissent le paysage; le principal d'entre eux, le *Yellowstone Lake*, est un vrai modèle à imiter pour nos dessinateurs de parcs publics. A côté des sources chaudes se trouvent des sources froides et des cours d'eau où l'on pêche des truites... »

Déjà, en 1864, le gouvernement des États-Unis avait « réservé » la vallée de Yosemite, en Californie, où se trouvent réunis d'admirables et gigantesques spécimens du règne végétal. Tout récemment, une mesure semblable a été prise par le gouvernement de l'État de New-York, qui a racheté pour le prix de un million quatre cent trente-trois mille quatre cent vingt-neuf dollars une étendue de plus de cent six mille acres environnant les chutes du Niagara, et qui a reçu le nom de *Prospect Park*. Cette façon de créer des parcs publics n'est malheureusement pas à la portée de tous les peuples.

CHAPITRE VII

LES JARDINS SCIENTIFIQUES FRANÇAIS

Les premiers jardins scientifiques furent les jardins de plantes médicinales, ou reputées telles. Alors que les médicaments minéraux étaient peu connus, que la foi aux vertus des *simples* était générale et profonde, que toute maladie se traitait par des infusions ou des décoctions d'herbes, de feuilles, de fleurs, d'écorces ou de racines, la connaissance des propriétés funestes ou salutaires des végétaux était presque, à elle seule, toute la médecine, et l'on peut ajouter qu'elle constituait aussi, avec l'art purement empirique de l'horticulture, toute la botanique. Jusqu'à une époque très rapprochée de la nôtre, il n'y eut d'autres botanistes que des médecins et des apothicaires; et ce fut d'une part pour faciliter aux jeunes gens qui se destinaient à ces professions l'étude des drogues simples, d'autre part pour tenir à la disposition des praticiens les éléments nécessaires à la composition de leurs remèdes, que furent créés au moyen âge, d'abord en Italie, en Allemagne et en Hollande, puis en France, ces jardins dont quelques-uns, se développant et se métamorphosant peu à peu, sont devenus avec le temps des établissements encyclopédiques destinés à l'enseignement général des sciences naturelles.

Telle fut l'origine et telle la destinée du jardin des Plantes de Paris. On attribue la première pensée de cette fondation à Jean Robin, médecin de la reine Marie de Médicis, et *arboriste* au *simpliciste* de Henri IV. Ce savant homme présenta en effet, en 1618, une requête au roi pour l'établissement d'un jardin médicinal dans l'université de Paris; mais bientôt enveloppé dans la disgrâce de Marie de Médicis, il ne put donner suite à son projet, qui fut repris avec persévérance et avec succès par Jean Héroard, par Charles Bouvard, et surtout par Guy de Labrosse, tous trois médecins de Louis XIII. Ce dernier offrit d'acheter de ses deniers le terrain nécessaire pour cette fondation, qui fut autorisée par lettres patentes du mois de mai 1635. On acquit, au nom du roi, pour le prix de soixante-sept mille livres, une maison avec



LA VALLÉE SUISSE OU JARDIN DES PLANTES DE PARIS

dix-huit arpents de terrain, « situés au faubourg Saint-Victor, non loin de la rivière, ayant deux entrées sur la rue du faubourg, consistant en plusieurs corps de logis, cours, celliers, pressoirs, jardins, bois et buttes, plantés en vignes, cyprès, arbres fruitiers et autres, le tout clos de murs, etc. » Héroard fut nommé surintendant, et Guy de la Brosse intendant du nouvel établissement, qui prit le nom de *jardin royal des plantes médicinales,* et le conserva pendant un siècle. Guy de la Brosse s'établit dans la maison principale. « Il traça le jardin, dit P.-A. Cap; il y réunit toutes les plantes qu'il put se procurer, en France comme au dehors, et consacra le reste de sa vie à développer l'institution qu'il avait créée. Dès la première année, il y établit son domicile; il fit préparer le terrain, dessina un parterre qui avait quarante-cinq toises de longueur sur trente-cinq de largeur, et le garnit des plantes que lui fournit Jean Robin. En 1636, leur nombre s'élevait déjà à dix-huit cents. Guy de Labrosse fit, en 1640, l'ouverture solennelle du jardin, où dès lors et pendant plus de trente ans on n'enseigna que la botanique, la chimie pharmaceutique et l'anatomie[1]. » La charge de surintendant du jardin des Plantes demeura constamment attachée à celle de premier médecin du roi, jusqu'à ce qu'en 1730 elle échut au savant chimiste et physicien Charles-François Dufay de Cisternay, qui renouvela les plantations, étendit la sphère des études, enrichit les collections, assura enfin la prospérité et la gloire futures de l'institution en désignant Buffon pour son successeur (1739). Buffon trouva le jardin à peu près tel que Guy de Labrosse l'avait laissé un siècle auparavant. La partie principale était un vaste parallélogramme, borné au sud-ouest par les bâtiments; au nord-est, c'est-à-dire du côté de la rivière, par un mur le long duquel régnait intérieurement une allée en terrasse, et extérieurement un fossé bordé d'arbres; au nord-ouest, par une grande allée d'ormes qui le séparait, vers l'ouest, de l'annexe où se trouvaient les buttes et le labyrinthe; au sud-est, par un petit jardin à tulipes, clos de murs, et par le *Bois.* Devant les bâtiments s'étendait le grand parterre, divisé en compartiments réguliers consacrés à la culture des plantes médicinales, et entre ces parterres et la terrasse du nord-est : à gauche, le verger et la cerisaie; a droite, le pré, séparé du bois par une double rangée d'ormes. Un bassin avec jet d'eau occupait le milieu du grand parterre, et le pré avait en son centre un petit étang alimenté par une source d'eau vive. Une pépinière, une orangerie et trois petites serres construites par Bouvard et par Sébastien Vaillant complétaient cet ensemble, encore bien imparfait et resserré dans d'étroites limites.

Dufay avait commencé à donner au jardin des Plantes le caractère d'une école pour le haut enseignement des sciences naturelles. Buffon poursuivit cette transformation de l'établissement confié à ses soins, et qui cessa dès lors de s'appeler le *jardin royal des plantes médicinales,* pour prendre le nom de *jardin du Roi.* L'acquisition de diverses propriétés permit de pro-

[1] *Le Muséum d'histoire naturelle;* 1 vol. grand in-8° illustré. Paris, 1853.

longer le jardin jusqu'à la Seine, de l'agrandir aussi du côté du nord et du nord-ouest, d'élever pour les collections, pour les cours et pour la bibliothèque de nouvelles constructions. Buffon mourut en 1788. Il fut remplacé dans la surintendance du jardin par le marquis Flahaut de la Billarderie, qui émigra en 1791, et auquel on donna pour successeur Bernardin de Saint-Pierre. L'auteur de *Paul et Virginie* et des *Études de la nature* fut le dernier surintendant du jardin du Roi. Ce bel établissement, qu'avaient illustré Guy de Labrosse, Tournefort, Duvernay, Winslow, Fagon, Lémery, Sébastien Vaillant, les Jussieu et Geoffroy, Dufay, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre, ne devait pourtant pas sombrer dans la tourmente révolutionnaire. Il devait en sortir, au contraire, avec une organisation plus large, avec des attributions plus étendues, plus conformes à l'esprit moderne, plus favorables au progrès de la science, et à la liste des noms glorieux que je viens de citer allaient s'ajouter ceux non moins justement célèbres de Daubenton, d'Haüy, de Lacépède, de Fourcroy, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Cuvier, de Lamarck, de Latreille, de Cordier, de Vauquelin, de de Blainville, de Brongniart, de Gay-Lussac, de Flourens. Je ne parle point des vivants. Ce fut le 10 juin 1793 que la Convention nationale, conformément aux conclusions d'un rapport présenté par Lakanal, rendit le décret mémorable qui érigeait le ci-devant jardin du Roi en *muséum national d'histoire naturelle,* et en confiait la direction, non plus à un surintendant nommé d'office, mais au conseil des professeurs-administrateurs, présidé annuellement par chacun d'eux à tour de rôle [1].

Cependant le règne animal n'était encore représenté au muséum que par des pièces ostéologiques et par des sujets empaillés. L'utilité de donner place dans ses collections à des animaux vivants avait été éloquemment démontrée par Bernardin de Saint-Pierre dans le mémoire adressé par lui à l'Assemblée nationale lorsqu'il était surintendant du jardin, et le décret organique de juin 1793 la reconnaissait en principe; mais la pénurie des finances et les formidables préoccupations du moment semblaient devoir laisser longtemps encore cette création à l'état de projet, lorsqu'un petit coup d'État de l'autorité municipale amena inopinément au muséum toute une colonie d'animaux qui formèrent le premier noyau de la ménagerie. Le procureur général de la Commune, considérant que les exhibitions foraines d'animaux vivants encombraient la voie publique et pouvaient devenir dangereuses, prit un arrêté en vertu duquel tous les animaux stationnés sur les places de Paris et de sa banlieue seraient saisis par le ministère des officiers

[1] Cette organisation, qui voulait être républicaine et qui n'était qu'oligarchique, avait de graves inconvénients qu'une expérience de plus d'un demi siècle a rendus manifestes. Le gouvernement de Napoléon III essaya d'y remédier en replaçant le muséum sous un régime quasi-monarchique, c'est-à-dire en concentrant l'administration entre les mains d'un directeur nommé par l'empereur sur la proposition du ministre de l'instruction publique. Sous la république actuelle, on a pris une sorte de moyen terme entre l'organisation primitive et celle que l'empire avait établie. Le directeur est maintenant choisi par le ministre de l'instruction publique, sur une liste de trois candidats présentés par le conseil des professeurs.

de police et conduits au jardin des Plantes, où, après estimation faite de leur valeur et indemnité donnée aux propriétaires, ils seraient établis à demeure. Cet arrêté reçut immédiatement son exécution. En quelques heures tous les montreurs d'animaux qui se trouvaient à Paris furent ramassés avec leurs ménageries, et se présentèrent, sous la conduite des agents de la Commune, aux grilles du jardin. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, professeur de zoologie, travaillait paisiblement dans son cabinet lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée de ces étranges visiteurs. Il les accueillit avec empressement, et s'entendit avec ses collègues pour obtenir de la Convention un décret ratifiant l'acte tant soit peu arbitraire, mais, après tout, profitable à la science, que s'était permis le procureur de la Commune. Peu de temps après, la ménagerie du muséum s'enrichit des débris de l'ex-ménagerie de Versailles et des produits d'une battue faite dans le parc du Raincy par le représentant Merlin de Thionville. Le comité de l'instruction publique, sollicité par les professeurs, se chargea de présenter à la Convention un rapport dont les conclusions furent aussitôt transformées en un décret qui sanctionnait les faits accomplis, consacrait légalement l'institution *révolutionnaire* de la ménagerie et accordait au muséum une allocation de trois cent trente-sept mille deux cent trente-trois francs, somme considérable pour l'époque : témoignage éclatant de l'intérêt que portait la Convention à l'étude des sciences naturelles. D'autre part, la bibliothèque s'enrichit alors d'un grand nombre d'ouvrages scientifiques provenant des couvents supprimés par la révolution, de la belle collection des vélins, jusque-là déposée à la bibliothèque royale, et des dons volontaires de plusieurs personnes, et elle fut ouverte au public le 7 septembre 1794. Ainsi s'accomplit, au milieu des événements les plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention, au milieu du conflit effroyable des partis, au sein d'une nation déchirée par les dissensions intestines et luttant en désespérée contre l'invasion étrangère, une œuvre essentiellement pacifique et civilisatrice. L'ensemble des bâtiments, cours et jardins dont se compose aujourd'hui le muséum d'histoire naturelle couvre un vaste quadrilatère, compris entre le quai Saint-Bernard au nord-est, la rue Cuvier, qui longe l'entrepôt des vins au nord-ouest, la rue Geoffroy Saint-Hilaire au sud-ouest, et la rue de Buffon au sud-est. De l'autre côté de cette dernière rue s'étendent encore des terrains assez considérables, qui dépendent de l'établissement, et qui sont occupés par les laboratoires d'anatomie comparée et de physique végétale, par des hangars, etc.

Le jardin du muséum, ou, pour lui conserver sa dénomination populaire, le jardin des Plantes est divisé dans sa longueur en deux parties bien distinctes. La plus grande, dessinée avec une symétrie qui ne vise point à l'effet, comprend les carrés de l'École botanique, les bosquets de printemps, d'été, d'automne et d'hiver, et les deux belles allées de tilleuls plantées par Buffon. Elle est séparée par les fosses aux ours, les serres et les pépinières de l'autre partie, qui se subdivise en jardin anglais et *Vallée suisse*. Le jardin anglais est

formé seulement du grand et du petit labyrinthe. Sur le grand labyrinthe s'élève le majestueux cèdre du Liban, rapporté tout petit de Kew par Bernard de Jussieu (non dans son chapeau, comme le dit la légende, mais dans un simple pot à fleurs). La Vallée suisse, ainsi nommée sans doute à cause de son riant aspect et des chalets rustiques qui servent de demeure aux pacifiques herbivores, est, à proprement parler, le jardin zoologique. Là sont rassemblés, en effet, tous les représentants vivants du règne animal. Cette partie du jardin a été, il y a quelques années, embellie et améliorée. On y a creusé une petite rivière et disposé de nouveaux parcs et de nouvelles cages. Néanmoins elle laisse encore beaucoup à désirer : plusieurs catégories d'animaux, notamment les carnassiers et les quadrumanes, n'y ont que des logements étroits et mal aérés, où le marasme, la phtisie, la dysenterie et les rhumatismes font presque chaque jour des victimes parmi les pauvres prisonniers. Malheureusement ce sont toujours les animaux les plus précieux, ceux qu'il serait le plus intéressant de conserver pour étudier leurs mœurs et leur caractère, qui résistent le moins à ces mauvaises conditions hygiéniques. C'est ainsi que les grands singes anthropomorphes (chimpanzés, orangs, gibbons) que la ménagerie a possédés sont morts après un séjour de quelques semaines. Un seul, le chimpanzé Jack, y a pu vivre près de trois ans, je ne sais par quel miracle.

L'installation matérielle de la ménagerie a été, depuis 1871, l'objet d'importants travaux. On a construit en 1874, pour loger les reptiles, un élégant bâtiment, vaste, aéré, et où la lumière pénètre largement. Des cages de grandes dimensions mettent les animaux à découvert sous les yeux du public. Le nombre des espèces de reptiles que renferme la ménagerie s'est notablement accru depuis sa fondation. On y compte aujourd'hui près de trente espèces de tortues, plus de vingt de crocodiles et de sauriens, autant d'ophidiens et vingt-quatre de batraciens, soit en tout plus de cinq cents individus. Le plus ancien d'entre eux est un caïman à museau de brochet donné au muséum en 1852, et qui mesure 1^{m}50 de longueur. Le terrain occupé par l'ancienne ménagerie des reptiles est actuellement distribué en parcs destinés à recevoir, pendant la belle saison, ceux de ces animaux qui peuvent y jouir d'une certaine liberté sans danger pour les visiteurs. D'autre part, la vaste rotonde où sont logés les grands herbivores, — éléphants, rhinocéros, hippopotames, girafes, etc., — a été entièrement restaurée, et pour la clôture des parcs qui en dépendent des grilles de fer ont remplacé les anciennes palissades en bois, dont les madriers étaient vermoulus. En outre, de nouvelles et coquettes volières ont été établies pour la gent emplumée, avec tout le confort désirable.

Une des curiosités les plus intéressantes du jardin des Plantes, ce sont les serres, parfaitement entretenues et garnies d'innombrables spécimens de plantes exotiques, dont quelques-unes ont pu y atteindre des dimensions fort respectables. L'orangerie, qui a soixante-six mètres de profondeur et neuf de hauteur, fut commencée en 1795 et achevée en 1800. Les serres proprement

dites formaient jadis deux groupes de constructions, disposés en amphithéâtre et adossés l'un à la petite butte, l'autre à la colline du grand labyrinthe. Le premier comprenait les serres Buffon, Baudin et Philibert, qui toutes trois ont disparu pour faire place à un vaste *conservatoire* ou jardin d'hiver qui s'achève au moment où j'écris, et qu'on se propose de relier par un pavillon aux serres du second groupe. Celles-ci forment trois étages, savoir : au niveau du sol, l'aquarium, la serre des orchidées et celle des fougères et des aroïdées; et au-dessus, les serres courbes, disposées sur deux étages. Entre ce dernier groupe et le jardin d'hiver se trouvent les deux grandes serres ou *pavillons*, véritables palais de cristal affectés aux végétaux de grande taille. Le pavillon de l'ouest, appelé aussi pavillon des Palmiers, est une serre chaude; celui de l'est est une serre froide, où s'abritent les plantes de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et des hauts plateaux des régions tropicales. A l'extrémité de la grande allée du jardin on a construit un vaste bâtiment rattaché par deux ailes à l'ancienne galerie de zoologie donnant sur la rue Geoffroy Saint-Hilaire. L'espace compris entre ces bâtiments est couvert par un vitrage, de manière à former ce qu'on appelle un *hall*, dans lequel viendront prendre place les grands mammifères (il s'agit, bien entendu, des mammifères empaillés), qui sont entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres au rez-de-chaussée de la vieille galerie. De l'aile gauche du grand bâtiment en construction part une autre galerie qui rejoint les serres. Au milieu du *hall* a été inaugurée, le 31 août 1886, avec une grande solennité, la statue de l'illustre chimiste Michel Chevreul, dont les pouvoirs publics, les corps savants et la jeunesse studieuse fêtaient ce jour-là même le centième anniversaire : Michel-Eugène Chevreul est né, en effet, à Angers le 31 août 1786. Il succéda, en 1830, à Vauquelin dans la chaire de chimie appliquée du muséum d'histoire naturelle. Il est donc de beaucoup le doyen des professeurs de cet établissement, ainsi que des savants et, comme il se plaît à le dire, des étudiants de France. L'inauguration de sa statue, œuvre du sculpteur Guillaume, a eu lieu en présence du vénérable centenaire, qui a pu entendre sans faiblir dix-huit discours de suite.

J'allais oublier de dire qu'un grand laboratoire de physiologie a été construit de l'autre côté du jardin, non loin des galeries d'anatomie comparée, et qu'enfin le muséum s'est enrichi, en 1868, d'un jardin botanique créé sur un terrain compris entre les rues Cuvier et de Jussieu.

Le muséum, avec ses jardins et ses serres, sa ménagerie, ses amphithéâtres et ses laboratoires, ses galeries de zoologie, de botanique, de géologie, de minéralogie, est un grand établissement national destiné à la fois à l'enseignement supérieur et à la vulgarisation des sciences naturelles. Considéré comme promenade publique, il a le défaut d'être situé à l'extrémité est de Paris, alors que la population aisée tend à se porter de préférence vers l'extrémité occidentale, le *West-End*, comme on dit à Londres. On pourrait donc dire que le besoin d'un établissement analogue dans cette dernière partie de la capitale se faisait vivement sentir, surtout à la suite de l'an-



JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)

nexion des anciennes communes suburbaines des Ternes, de Passy et d'Auteuil. D'autre part, quelques savants, en tête desquels se plaçait Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, s'étaient avisés, il y a une trentaine d'années, qu'il serait très avantageux d'acclimater et de multiplier sous la zone tempérée plusieurs espèces d'animaux et de végétaux propres à des climats différents du nôtre. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire s'était pris, dans les dernières années de sa vie, d'un zèle presque passionné pour cette œuvre, qui lui paraissait devoir rendre aux nations civilisées d'importants services. Des agronomes, de grands propriétaires, des gens du monde, des savants, de hauts personnages, même des princes, partageant ses idées et ses espérances, constituèrent, à son instigation et sous sa direction, une « Société zoologique d'acclimatation », qu'un décret du 26 février 1855 reconnut « d'utilité publique » et autorisa à prendre le titre de Société impériale. On pensa que le but que l'on poursuivait ne pouvait être atteint que par des expériences entreprises sur une grande échelle. Des sociétés régionales furent d'abord formées, et créèrent dans quelques localités, notamment à Nancy et à Grenoble, des établissements pour l'élevage des animaux considérés comme susceptibles de s'acclimater en France et d'y devenir pour l'homme des auxiliaires utiles ou des commensaux agréables. Puis la société mère acquit elle-même, en Auvergne, la ferme de Souillard, où elle fonda une colonie d'animaux de montagne. Des essais s'exécutaient d'ailleurs dans plusieurs propriétés appartenant à des membres de la société.

Mais tout cela ne suffisait point. Il fallait, pour centraliser les opérations et assurer à l'entreprise des sympathies nombreuses, ouvrir à Paris même un établissement qui fût de nature à piquer la curiosité du public et lui permît de suivre les progrès de l'œuvre et d'en apprécier les résultats. Une nouvelle compagnie se forma; les membres de la société s'y enrôlèrent les premiers et constituèrent les trois-quarts du capital, fixé à un million. La ville de Paris voulut contribuer aussi au succès de la nouvelle entreprise; elle concéda à la société, dans le bois de Boulogne, un espace de vingt hectares, et sur cet emplacement fut créé, sous la direction de M. Mitchell, directeur du jardin zoologique de Londres, le « jardin zoologique d'acclimatation », inauguré le 6 octobre 1860. Il va sans dire que le jardin d'acclimatation est un jardin anglais, traversé par une rivière artificielle. La rivière et les pièces d'eau qu'elle forme étaient ici indispensables, les oiseaux aquatiques et les oiseaux de rivage fournissant à la colonie un contingent nombreux et varié. D'autres oiseaux d'utilité et d'agrément sont logés dans des volières et dans une *poulerie* qui surpassent, il faut le dire, pour la commodité, l'élégance et la salubrité, leurs analogues du Jardin des Plantes. Les autres habitants du jardin, antilopes, gazelles, lamas, yacks, zèbres, hémiones, daims, couaggas, kanguroos, agoutis, phascolomes, lapins d'Angora, autruches, ne sont pas moins bien traités, et bien des gens seraient tentés d'envier à ces heureux animaux leurs jolies habitations et les grandes enceintes gazonnées et plantées d'arbres où ils se promènent en liberté. On a établi aussi dans le jardin d'acclimatation

une belle serre ou jardin d'hiver, une magnanerie et un aquarium peuplé de toutes sortes de poissons, de mollusques, de crustacés et de zoophytes, les uns fluvialites, les autres marins[1]. On y a construit enfin un « palais des singes » un peu moins grand que celui du muséum, et de vastes écuries où logent non seulement des chevaux, mais des girafes et des éléphants. On a posé dans les les allées des rails sur lesquels circulent de petits omnibus traînés par des poneys. D'autres poneys, des zèbres, des couaggas, même des autruches sont attelés à de jolies voitures où l'on promène les enfants moyennant une modique rétribution, à moins qu'ils ne préfèrent se jucher sur la nuque d'un éléphant ou sur la bosse d'un dromadaire. Le dimanche et le jeudi, une troupe de musiciens s'installe dans une rotonde *ad hoc* et exécute, au milieu d'un grand concours d'auditeurs, des ouvertures d'opéra, des airs d'opérette, des valses et des polkas. Ce n'est pas tout : un parc assez vaste est affecté à des exhibitions anthropologiques où les Parisiens ont pu contempler tour à tour des sauvages ou demi-sauvages rouges, blancs, noirs, jaunes, des cinq parties du monde. Une laiterie est installée dans l'ancien Pré-Catelan, devenu une annexe du jardin zoologique. Bref, si la société a perdu de vue son objet initial et si elle a renoncé à l'acclimatation des espèces animales et végétales d'origine exotique, elle ne néglige rien pour acclimater dans son jardin les enfants de race européenne, leurs mamans, leurs bonnes, et accessoirement leurs papas, et elle y réussit assez bien. Elle ne fait point commerce d'animaux, de plantes, non plus que le père de M. Jourdain ne faisait commerce de draps; mais, comme elle s'y connaît et qu'elle est fort obligeante, fort officieuse, elle en fait venir de tous côtés, et elle en donne aux amateurs pour de l'argent. Je ne sais si, avec cela, elle fait de brillantes affaires. En tout cas, Isidore Geoffroy, s'il revenait au monde, trouverait sans doute que, sous la direction, très intelligente d'ailleurs, de son fils, l'œuvre qu'il a fondée a pris une tournure fort différente de ce qu'il avait rêvé. Il est vrai que ce qu'il avait rêvé était une pure utopie.

La société dite d'acclimatation a des succursales à Marseille, à Hyères et à Menton. Le jardin zoologique de Marseille est situé aux portes de la ville, sur la butte de Longchamp; l'accès en est facile, le site pittoresque, et tout y a été disposé avec beaucoup de goût, tant pour l'agrément des visiteurs que pour le bien-être des *détenus*. On s'est efforcé d'adoucir à ceux-ci leur captivité. Au lieu de les confiner dans des cellules étroites et sombres, on leur a construit des abris rustiques et des grottes entourées de verdure. On leur a donné pour prisons des enclos spacieux, dont les grillages leur laissent le grand air, la vue du ciel et des arbres. Ces enfants du désert ont ainsi, dans une certaine mesure, l'illusion de leur liberté perdue.

Marseille possédait aussi naguère un jardin des Plantes qui, sous la direction d'un horticulteur distingué, M. Lejourdan, paraissait destiné à rendre de réels services. Malheureusement il a été coupé en deux par le chemin

[1] Nous en avons donné la description dans nos *Mystères de l'Océan*. 1 vol. grand in-8°, Tours, 3e partie, chap. III.

de fer de Marseille à Toulon. Il devait, à la suite de cette disgrâce, être transféré sur un autre emplacement; mais les circonstances n'ont pas permis de donner suite à ce projet.

S'il est une contrée qui ait été vantée comme la terre promise de l'acclimatation pour les végétaux utiles de la zone tropicale, c'est assurément l'Algérie. Il semblait que son beau climat dût se prêter à toutes les cultures qui se pratiquent dans l'Inde, aux Antilles, au Mexique, au Pérou, que sais-je? Aussi le gouvernement a-t-il créé à Alger, il y a une trentaine d'années, un jardin d'essai qui devait être, on s'en flattait du moins, la pépinière de plantations importantes, richesses futures de la colonie et de la métropole. Mais les expériences, poursuivies et dirigées avec toute la persévérance, tout le soin et toute l'habileté imaginables par le savant directeur du jardin, M. Hardy, ont démontré péremptoirement ce que la théorie scientifique indiquait *a priori :* à savoir que l'Algérie ne se prête nullement aux cultures tropicales, tandis qu'au contraire les cultures européennes y réussissent à merveille. Le jardin d'Alger n'eût-il rendu d'autre service que de dissiper les illusions dont on s'était longtemps bercé, qu'il faudrait le proclamer un des plus utiles établissements de notre grande colonie. Mais c'est en outre pour les botanistes d'Europe, ainsi que pour les agriculteurs algériens, une source inépuisable d'enseignements précieux; et, pour la richesse de ses collections et la magnifique tenue de ses cultures, il égale, s'il ne les surpasse, les jardins les plus renommés. Nos colonies du Gabon, de l'Inde orientale, de la Martinique et de la Guyane ont été également dotées, à diverses époques, de jardins destinés soit à des expériences purement scientifiques, soit à des essais de naturalisation.

Au Gabon, il en existe deux : celui du comptoir et celui de la station. Le premier, de la contenance de six hectares, fut créé en 1849. Il est situé au nord des bâtiments du poste. Un gigantesque massif de bambous en décore l'entrée, et forme tout autour de la clôture une magnifique palissade de verdure. Le jardin de la station fut créé en 1850 par M. Lebonidec et terminé par son successeur, M. A. Bouët, qui s'en est occupé avec beaucoup de soin et qui a obtenu d'excellents résultats. Moins riche que le précédent en arbres fruitiers, il se prête, en revanche, à la culture des légumes, qui est pour la colonie une ressource inappréciable.

Le jardin botanique de Pondichéry et celui de Saint-Pierre (Martinique) ont été placés tour à tour sous la direction de M. Bellangé, savant botaniste et horticulteur exercé, qui a su tirer le meilleur parti des abondantes richesses végétales de ces deux pays et des ressources pécuniaires très modiques dont il pouvait disposer. Le jardin de Saint-Pierre, notamment, est devenu entre ses mains une charmante promenade, en même temps qu'un résumé complet de la flore des tropiques.

Quant au jardin botanique de la Guyane française, il est aujourd'hui bien déchu de son ancienne splendeur. On le nomme (peut-être devrais-je dire on le nommait) *la Gabrielle.* Les plus beaux plants d'arbres à épices y furent

cultivés jadis, pour être répandus ensuite dans toutes nos colonies. Il fut planté en 1778, sur le revers d'une colline, par le chevalier de Guisan, cet habile officier suisse dont Malouet sut acquérir à la France les infatigables travaux. Guisan y sema quelques muscadiers dont il tenait les graines en réserve, et qui, en 1820, étaient devenus de grands et beaux arbres comme on en rencontre à peine à Amboine. L'illustre Poivre avait supposé que les îles de France et de Bourbon pouvaient alimenter d'arbres à épices le monde tropical. Il était dans l'erreur. La latitude de Cayenne était bien autrement favorable à ces beaux arbres que celle des deux îles africaines[1]. Rien que par les produits récoltés à la Gabrielle, on s'en aperçut bientôt. Vers 1820, le voyageur et botaniste Perrotet trouva le jardin de la Gabrielle complètement déchu et ne laissant que fort peu d'espoir d'atteindre à son ancienne prospérité. Cette espèce de jardin d'acclimatation s'est relevé toutefois, car un naturaliste éminent, Ch. Walterton, le décrivait ainsi :

« Aucune plantation du nouveau monde ne peut se comparer à cette plantation nationale; ses épices sont de l'espèce la plus fine; son sol leur est particulièrement favorable; l'arrangement en est superbe... La Gabrielle est établie sur une ligne fort étendue de collines couvertes de bois. Figurez-vous un coteau ayant la forme d'un bol renversé, et des bâtiments construits au sommet : vous aurez alors une idée de l'apparence qu'offre la Gabrielle. Vous arrivez à l'habitation par une allée longue de cinquante toises, bordée d'arbres à fruits les plus beaux des tropiques, plantés avec beaucoup de soin et de discernement. Si vous vous y promeniez, par hasard, après le coucher du soleil, lorsque les girofliers sont en fleur, vous pourriez vous croire dans les bosquets d'Idalie, ou sur les bords du Nil, au moment où l'on y brûlait l'encens le plus fin et le plus pur quand la reine d'Égypte y passait[2]. »

Après 1848, ces jardins, qui excitaient ainsi l'admiration du naturaliste anglais, furent à peu près abandonnés. La vieillesse des plants, dont quelques-uns comptent plus d'un siècle, la maladie qu'on attribue dans la Guyane aux coups de soleil, les irruptions des fourmis (le vrai fléau des horticulteurs dans ces régions), compromirent un moment l'existence de ces beaux jardins. L'administration de la Guyane subit des pertes considérables; mais elle parvint à les réparer; les cultures furent remises en état, et l'on assure qu'aujourd'hui la vente des produits de la Gabrielle donne quelques bénéfices.

[1] La différence de latitude entre Cayenne et Amboine n'est, en effet, que de 17 minutes. En 1792 ou 1793, l'habitation de la Gabrielle produisit près de 25,000 livres de girofle égal à celui d'Amboine.

[2] *Excursions dans l'Amérique méridionale.*

CHAPITRE VIII

LES JARDINS SCIENTIFIQUES ÉTRANGERS

L'Angleterre possède à Kew, près de Londres, les plus beaux jardins botaniques qu'il y ait au monde. Nous avons fait connaître (chap. IX du livre III) l'origine de ces jardins, créés, on s'en souvient, par le prince de Galles et par la princesse douairière Augusta, dessinés et décorés par W. Chambers. Ce fut la princesse Augusta qui commença, vers le milieu du XVIII[e] siècle, à y réunir une nombreuse collection de plantes exotiques. Elle fut secondée dans cette œuvre intéressante par le comte de Bute, et surtout par Archibald, duc d'Argyle, que Walpole appelait le « marchand d'arbres », et qui possédait lui-même à Whitton, près de Hounslow, un parc très riche en végétaux remarquables. A partir de 1781, la reine Charlotte, qui était passionnée pour l'étude des plantes, fit de Kew sa résidence favorite; sous les auspices de cette princesse, et grâce au concours actif de sir Joseph Banks, le jardin botanique prit de nouveaux développements et acquit une immense célébrité. Le voyage du capitaine Cook et de sir J. Banks autour du monde; ceux du capitaine Flinders, d'Allan Cunningham et de Robert Brown (celui que les Anglais ont surnommé *Botanicorum princeps*) en Australie; les expéditions de Bowie et de Massow au Brésil et au cap de Bonne-Espérance, enrichirent les jardins de Kew d'innombrables spécimens de végétaux propres à l'hémisphère austral. On y ajouta, pendant le règne de Georges III, plusieurs serres et plusieurs parterres; mais après la mort de ce prince, auquel sir J. Banks ne survécut que peu de temps, ils furent laissés presque à l'abandon, et l'on put craindre de voir périr ce bel établissement, formé au prix de tant de dépenses et de travaux. On comprit bientôt qu'il fallait ou renoncer définitivement à l'entretenir, ou le placer dans de tout autres conditions et en faire, au lieu d'un jardin d'agrément ne relevant que du bon plaisir royal, une institution nationale consacrée à l'instruction des personnes studieuses et à l'avancement de la science.

L'opinion s'étant énergiquement prononcée dans ce sens, le gouvernement ne fit nulle difficulté de se rendre au vœu du public, et en 1838 le lord de la Trésorerie chargea une commission spéciale d'examiner l'état du jardin et les mesures à prendre pour l'approprier à sa nouvelle destination. La commission présenta, en mai 1840, par l'organe du docteur Lindley, un rapport tendant à ce que les jardin botanique, parc et jardin d'agrément (*Pleasure grounds*) de Kew fussent placés dans le ressort des commissaires des bois et forêts de Sa Majesté. Le savant Aiton, qui dirigeait depuis cinquante ans le jardin botanique, résigna alors ses fonctions, et fut remplacé par un botaniste non moins distingué, W.-J. Hooker. Le premier soin du nouveau directeur fut de proposer aux commissaires des bois et forêts les améliorations que réclamait l'établissement, et dont les principales se trouvaient indiquées dans le rapport du docteur Lindley. Dès l'année 1841, non seulement les jardins, mais les serres et les cabinets furent journellement ouverts au public.

W. J. Hooker, mort au mois de septembre 1865, a été remplacé par son fils, sir Joseph-Dalton Hooker, un des plus savants botanistes et des plus intrépides voyageurs de notre époque. C'est à une notice publiée par lui peu de temps après son entrée en charge que j'emprunte les détails suivants sur le célèbre établissement qu'il dirige.

« La limite séparant le jardin de la résidence du roi de Hanovre, dit-il, n'était pas nettement tracée, mais on obtint bientôt la permission d'annexer au jardin botanique tout le terrain attenant immédiatement au conservatoire et à l'orangerie, ce qui augmenta beaucoup la beauté de la vue et procura un supplément de trois ou quatre acres. Bientôt après, une requête fut adressée à la reine pour obtenir la concession d'une autre pièce de terre dépendant du jardin, et qui devait permettre de former une collection de conifères (*Pinetum*) et de construire pour les palmiers une serre chaude digne du lieu et de la nation. Sa Majesté voulut bien permettre qu'une partie du jardin d'agrément, comprenant environ quarante-sept acres et renfermant une pièce d'eau, fût affectée à cette double création et entourée d'une légère clôture en treillage métallique, qui sépare maintenant le jardin botanique des jardins d'agrément. De plus, pendant l'hiver de 1846-47, l'ordre fut donné de supprimer le potager royal et le jardin de maturation, et de les ajouter au jardin botanique : c'était encore quinze acres ajoutés au jardin botanique, dont la contenance totale est ainsi de soixante-quinze acres (plus de trente hectares). » En 1861 fut commencé le nouveau jardin d'hiver ou serre tempérée, qui ne fut achevé qu'en 1866.

Les jardins de Kew se divisent donc actuellement en deux parties distinctes : le jardin botanique proprement dit, et le jardin de plaisir ou *arboretum*. L'un et l'autre sont dessinés à l'anglaise; toutefois quelques parties du premier offrent des compartiments réguliers, et la ligne droite et l'arc de cercle n'en sont pas absolument bannis. Le jardin botanique renferme un vaste étang; c'est là aussi que se trouvent toutes les serres et les bâtiments

occupés par les cabinets d'étude, la bibliothèque, l'herbier, etc. Seul le grand jardin d'hiver est situé dans le jardin d'agrément. Je parlerai, au chapitre suivant, des serres de Kew, qui sont au nombre de dix-sept, et renferment la plus riche collection de plantes exotiques qu'on ait jamais formée.

La Société botanique de Londres possède, au milieu de Regent's Park, un jardin qui, sans pouvoir rivaliser avec celui de Kew, mérite encore à un très haut degré l'estime des savants et l'admiration des amateurs. Ses parterres, ses serres, son jardin d'hiver sont parfaitement entretenus et garnis d'un excellent choix de plantes disposées avec autant d'art que de méthode. Ce jardin est, ainsi que beaucoup d'autres beaux établissements publics de la Grande-Bretagne, une œuvre tout à fait indépendante de l'État, qui, en Angleterre, ne se mêle de ces sortes d'entreprises que lorsqu'il y est sollicité, et fait alors largement les choses, comme on en peut juger par les jardins de Kew et par le British Muséum. Le jardin zoologique, situé aussi dans Regent's Park, ne doit, non plus que son voisin, rien au gouvernement; ce qui ne l'empêche pas d'être une des ménageries les plus complètes et les mieux entendues qu'il y ait en Europe, et par conséquent dans le monde. La société qui l'a fondé en 1826 avait à sa tête des hommes tels que sir Stamford Raffles, l'illustre naturaliste, et Humphry Davy, le Lavoisier de l'Angleterre. Elle ne néglige rien, elle ne recule devant aucune dépense pour se procurer les animaux les plus rares, et l'immense développement de la puissance britannique dans toutes les parties du monde, les relations incessantes de la métropole avec ses florissantes colonies, rendent cette tâche relativement facile. Les animaux sont d'ailleurs transportés avec toutes les précautions voulues; installés confortablement dans des demeures propres et spacieuses, bien nourris, bien traités, ils jouissent d'un bien-être qui les maintient en vie et en santé plus longtemps que nos malheureux captifs du muséum. La différence est frappante entre les uns et les autres, mais ne doit pas surprendre. Les animaux du muséum de Paris appartiennent à l'État; ils n'ont rien coûté pour la plupart, et l'on ne se soucie guère qu'ils vivent ou qu'ils meurent. La Société zoologique de Londres paye ses pensionnaires fort cher; mais ils attirent dans son jardin les visiteurs, qui payent leur entrée; ils constituent donc un capital productif; aussi la société fait-elle de son mieux pour les conserver.

Les mœurs politiques de la Hollande et de la Belgique se rapprochent beaucoup plus de celles de l'Angleterre que des nôtres. Dans ces deux pays, ce n'est pas non plus l'État qui organise, entretient et dirige les jardins scientifiques. Les municipalités s'associent, quand et comme elles le jugent convenable, à ces fondations, nées exclusivement de l'initiative des citoyens.

Les villes d'Amsterdam et de la Haye en Hollande, de Bruxelles et d'Anvers en Belgique, ont chacune leur jardin botanique et leur jardin zoologique, où le public est admis, comme dans le *Zoological Garden* de Londres et comme dans notre jardin d'acclimatation, moyennant une légère rétribution,

et trouve outre les serres, les parterres, la ménagerie, un café, un restaurant, de la musique, en un mot, tout ce qu'il faut pour passer le temps agréablement. S'il en est des jardins comme des peuples, ceux dont je parle doivent être heureux, car ils n'ont point d'histoire. Cependant il en est un des trois, — je crois bien me rappeler que c'est celui d'Amsterdam, mais je n'en suis pas bien sûr, — qui a eu pendant de longues années pour directeur un homme jadis célèbre : Henri Martin, non pas l'historien national de la France, mais le premier des dompteurs, le premier du moins qui ait acquis une renommée européenne; — et il la méritait. Ce n'était point, en effet, un dompteur vulgaire; il ne promenait point ses animaux dans les foires : c'était un véritable artiste, un virtuose en son genre, et de plus un *impresario.* Ses animaux, c'était sa troupe : il jouait avec eux, au cirque de Paris et sur les théâtres de la province et de l'étranger, des pièces faites tout exprès pour lui et pour eux. Sa troupe était nombreuse et merveilleusement composée. Il y tenait naturellement le premier emploi, mais ses camarades le secondaient admirablement — quand ils étaient de bonne humeur. — Malheureusement il advint un soir que le « père noble » : — c'était un superbe lion nommé Cobourg, jouant le rôle d'un lion reconnaissant, comme celui d'Androclès, dans une pièce moderne intitulée *les Lions de Mysore,* — entra en scène fort mal disposé, et au lieu de défendre son maître contre les satellites du tyran qui le poursuivaient, se jeta sur lui et le mordit cruellement à la cuisse et à la main. Cela se passait à Boulogne-sur-Mer, en 1833 si je ne me trompe. J'assistais, tout enfant, à ce drame; on comprend que je ne l'aie pas oublié, mais que la date précise m'échappe. Martin en fut quitte pour rester quelques semaines au lit; il reprit ses représentations en France et à l'étranger, mais sans se priver tout à fait du concours de Cobourg, il prit ses précautions vis-à-vis de lui et le tint à distance. Il ne s'enrichit point à ce dangereux métier, mais il eut la chance de s'en retirer à peu près entier, ce qui était beaucoup, et de trouver au jardin zoologique d'Amsterdam (sauf erreur) une retraite selon ses goûts et ses habitudes. Il y mourut à un âge très avancé.

Le jardin zoologique d'Amsterdam est très riche en animaux de toute espèce, et l'on y fait de la pisciculture sur une très vaste échelle. Il peuple de saumons par myriades toutes les rivières du royaume.

Le jardin zoologique d'Anvers passe pour un des plus pittoresques et des mieux entretenus qu'il y ait en Europe. On vante le « Palais de verre » décoré dans le style égyptien, qui permet de visiter à couvert la ménagerie et d'assister au repas des fauves. Anvers possède aussi un jardin botanique dont l'origine est... originale. On faisait un jour, en 1826, une vente de fleurs qui avait attiré une foule d'amateurs. Parmi les plantes mises à l'encan il y avait un arbuste fort rare, et d'un prix tellement élevé, qu'un simple particulier ne pouvait en faire la dépense. « Il faut l'acheter pour le jardin botanique de Bruxelles, » cria une voix. « Le railleur a raison, dit un secrétaire du roi, M. Van Gobbelscroy. Il est honteux

pour Bruxelles de n'avoir point de jardin botanique : il faut en fonder un pour y placer l'arbuste. » Ainsi dit, ainsi fait; la création fut votée d'enthousiasme, et la souscription, aussitôt ouverte, se couvrit de nombreuses signatures. Le jardin fut livré au public en 1830. Il longe, sur un développement de six cents mètres, un boulevard auquel il a donné son nom. Au fond se trouvent les serres, flanquées aux extrémités de deux pavillons, et ayant au milieu une orangerie en forme de rotonde, surmontée d'un dôme.

On sait combien le goût des sciences naturelles est répandu en Allemagne. Cependant les jardins botaniques n'y sont pas aussi nombreux ni aussi florissants qu'on pourrait le croire, et les jardins zoologiques y sont très rares, sans doute parce qu'une ménagerie est beaucoup plus difficile à former et plus coûteuse à entretenir qu'une collection de plantes. Je ne vois même que Berlin qui possède l'une et l'autre. La fondation du jardin zoologique de Berlin ne remonte qu'à l'année 1844. Ce jardin, situé à l'extrémité du Thiergarten, occupe l'emplacement de l'ancienne faisanderie royale. Il a été formé d'abord de la ménagerie qui existait autrefois sur la Pfauennisel; puis il s'est rapidement accru. On voit, à l'entrée, le buste de son fondateur, le naturaliste Lichtenstein. L'*Itinéraire* de M. Joanne nous apprend qu'une affiche, placée près du palais des singes, invite les visiteurs à veiller sur leurs goussets. De même, au jardin zoologique de Londres, plusieurs écriteaux portent ces mots en grosses lettres : *Be aware of pickpockets :* « Prenez garde aux filous. » Point d'écriteaux semblables au muséum de Paris : ce qui ne signifie point que messieurs les voleurs s'en soient interdit l'exploitation. Le jardin botanique de Berlin est tout à fait séparé du jardin zoologique. Il est situé à une petit distance de la ville, près de Schœnberg. Il renferme trente et une serres, où sont rassemblées plus de vingt mille espèces de plantes. On évalue à quinze mille espèces l'effectif végétal du jardin botanique de Dresde. M. Ed. André ne cite aucun jardin zoologique en Allemagne, pas même celui de Berlin. Il me semble cependant avoir entendu dire qu'il en existe de fort beaux à Hambourg, à Brême, et, je crois, à Francfort. Mais, à coup sûr, ces jardins sont de date récente. Vienne n'a que le jardin public de l'Université, créé en 1777 par Marie-Thérèse, agrandi sous François Ier en 1817, et terminé en 1841 par le savant professeur Endichler ; celui de Schœnbrunn, fondé par l'empereur François Ier, renferme quatorze belles serres. En Russie, Saint-Pétersbourg; en Italie, Pise, Florence, Padoue, Rome, Naples, Palerme, Catane, ont aussi des jardins botaniques.

L'étude des sciences naturelles est encore peu développée dans les jeunes États du nouveau monde. Aux États-Unis, les préoccupations industrielles et commerciales laissent peu de place pour les recherches spéculatives. Dans l'Amérique latine, le progrès des arts et des sciences est entravé par le défaut de sécurité, par la fréquence des perturbations politiques et par l'insuffisance des ressources financières.

On chercherait donc en vain, dans cette partie du nouveau monde, des éta-



AVENUE DE PALMIERS DANS LE JARDIN BOTANIQUE DE RIO-DE-JANEIRO

blissements scientifiques comparables à ceux dont s'enorgueillissent à juste titre les grandes nations de l'Europe. Toutefois, la capitale du Brésil, Rio-de-Janeiro, a été dotée d'un jardin botanique : jardin admirable par sa situation, par son étendue, par la beauté de ses plantations, mais pour lequel la nature a beaucoup plus fait que les hommes. Ce jardin est situé à six ou sept kilomètres de la ville, derrière le Carcovado, et entre cette montagne et la mer. Une magnifique haie d'arbustes et de lianes le sépare de la route. Des allées sablées, des treillages et des sièges entourent un bassin; un joli ruisseau, après avoir couru en murmurant dans un lit de pierres, se termine en cascade. La plupart des arbres à épices de l'Inde et des îles de l'Archipel croissent là côte à côte avec les plus belles plantes de l'Amérique tropicale. Mais ce qu'on admire surtout dans ce jardin, c'est une avenue vraiment monumentale de palmiers gigantesques. « Aucune colonnade construite par l'art, dit M. Emmanuel Liais, n'approche de l'effet de cette merveilleuse colonnade naturelle, dans laquelle l'artiste n'est intervenu que pour la plantation des pieds en ligne droite. L'élévation et la régularité des stipes grisâtres de ces palmiers géants; les anciennes lignes d'insertion des feuilles, encore marquées sur les troncs et qui contribuent, avec la couleur de ces derniers, à simuler la pierre; le sommet des colonnes d'un beau vert; d'élégants bouquets de feuilles qui, en se rejoignant, forment le toit de cette allée splendide; enfin les petits gazons placés au pied de chaque palmier pour compléter le socle, tout s'harmonise dans ce monument de la nature légèrement aidée de l'art. Derrière l'allée se montre la masse imposante du Carcovado. Quand on voit l'effet extraordinaire que la belle forme du palmier, ce roi des végétaux, permet d'obtenir, on ne peut douter que cette magnifique plante ait inspiré quelques-unes des dispositions de l'architecture[1]. »

[1] *L'Espace céleste et la nature tropicale,* Paris, 1865.

CHAPITRE IX

LES SERRES ET LES PLANTES DE SERRES

L'invention des serres est, si l'on peut ainsi dire, le dernier raffinement de l'art des jardins. Sans le secours de ces jardins clos et couverts, à parois diaphanes, on serait réduit à ne cultiver, dans chaque climat, que les végétaux propres à ce climat même, ou à des climats très peu différents. Les belles plantes des zones tropicales et subtropicales et celles des terres australes, où l'ordre des saisons est interverti par rapport à notre hémisphère, ne seraient connues en Europe que par les descriptions et les peintures des voyageurs, ou par les échantillons momifiés et mutilés qui garnissent les herbiers — *hortos siccos,* « jardins secs » — des botanistes. Et les serres elles-mêmes seraient impossibles sans le verre, cette merveilleuse substance qui a été d'ailleurs un des plus puissants et des plus indispensables adjuvants de la civilisation. Les riches citoyens de Rome, aux derniers temps de la république et sous les Césars, avaient bien dans les jardins des abris formés en partie avec des lames d'une pierre transparente, et sous lesquels ils retiraient pendant les nuits froides et pendant les mauvais jours d'hiver les plantes délicates de l'Asie et de l'Égypte, qu'ils cultivaient dans des vases rangés sur des étagères mobiles[1]. Mais, même après qu'on eut substitué à la pierre spéculaire le verre, alors rare et d'un prix élevé, ces abris ressemblaient plus aux bâches et aux châssis en usage dans nos potagers qu'aux grands édifices de cristal qui décorent aujourd'hui les jardins botaniques et les parcs d'agrément.

Les premières serres dignes de ce nom ne datent que du xvie, ou tout au plus du xve siècle[2]. Ce furent des orangeries, des serres tempérées, où l'on gardait pendant l'hiver des arbustes tels que les orangers, les lauriers, les myrtes, les grenadiers. Mais lorsque les explorations des Portugais, des Es-

[1] Voyez chap. vii du livre Ier.
[2] Voyez chap. vi du livre II.

pagnols, des Génois, des Hollandais, eurent fait connaître en Europe les merveilles végétales que produisaient les contrées nouvellement découvertes, les horticulteurs et les botanistes construisirent pour ces précieuses plantes des asiles où ils s'ingénièrent à reproduire de leur mieux les conditions les plus essentielles de leur climat natal. Toutefois, la culture des plantes de serre ne se développa que très lentement en Europe, et ce n'est pas en France qu'elle fit le plus de progrès. Il existait à peine quelques serres dans notre pays à la fin du XVII[e] siècle. Louis XIV n'en fit établir ni à Versailles ni à Marly. Sébastien Vaillant fit construire, en 1713, les deux premières serres chaudes qu'il y ait eu au Jardin du Roi; ce fut un événement parmi les botanistes de Paris que l'arrivée du premier pied de caféier rapporté, à cette époque, par le général d'artillerie Resson; et l'on était encore si peu expérimenté dans la culture des plantes exotiques, que le jeune arbuste, placé dans une des serres de Vaillant, ne tarda pas à périr. Il fut heureusement remplacé par un autre, que le bourgmestre d'Amsterdam offrit à Louis XIV, et dont on put obtenir quelques boutures. Antoine de Jussieu en remit une au chevalier Déclieux, enseigne de vaisseau, qui se chargea de la transporter à la Martinique, et n'y réussit qu'en se privant, pendant la traversée, de sa ration d'eau pour la jeune plante confiée à ses soins. Celles des deux serres de Vaillant où l'on éleva le plant de caféier venu d'Amsterdam prit le nom de cet arbuste. L'autre fut appelée *Serre du cierge,* parce qu'on y plaça un exemplaire de cette espèce de plante grasse (*Cereus peruvianus*), qui avait été donné, en 1700, à Fagon, surintendant du jardin, par le professeur Houlton, de Leyde. Lorsque Fagon le reçut, ce cierge n'avait que quatre pouces de haut. Quand on le mit dans la serre, il touchait presque au vitrage de la toiture; en 1717, il avait atteint une hauteur de plus de vingt pieds. On tenta en vain d'arrêter sa croissance en lui coupant la tête et en brûlant la cicatrice; puis on prit le parti d'élever sa prison à mesure qu'il grandissait; en sorte qu'il finit par se trouver enfermé dans une sorte de clocher en verre, de douze à quinze mètres de haut, qu'on voyait encore au Muséum il y a une quarantaine d'années.

Dès le commencement de notre siècle, le goût des serres s'était répandu, en Europe, dans les classes élevées de tous les pays tempérés ou froids : principalement en Angleterre et en Allemagne. En Russie, non seulement les jardins botaniques, les jardins royaux et les grands jardins particuliers en furent pourvus, mais dans les villes même on construisait des serres attenantes aux maisons, des salons de verdure et de fleurs communiquant avec les salons ordinaires. Boursault donna le premier, à Paris, l'exemple de ce luxe, déjà très usité à Vienne, où il fit l'admiration de Bory de Saint-Vincent, lorsque ce naturaliste y entra en 1805 avec l'armée française. « Ce fut une chose nouvelle et ravissante pour moi, dit Bory, que d'y trouver les appartements de la plupart des femmes élégantes ornés de serres, parfumées en hiver par les plus aimables fleurs. Je me rappelle entre autres. avec une sorte d'ivresse, le boudoir de la comtesse de C***, dont le sofa était

environné de jasmins rampant sur des *datura* en pleine terre, et le tout au premier étage. On s'y rendait de la chambre à coucher, à travers de véritables buissons de bruyères africaines, d'hortensias, de camélias, alors fort peu répandus, et d'autres arbustes précieux, plantés sur des plates-bandes garnies en outre de violettes, de crocus de toutes couleurs, d'hyacinthes et d'autres fleurs serrées en gazon. Au côté opposé était la salle de bain, également placée dans une serre où le papyrus et les iris croissaient autour de la cuve de marbre et des conduits d'eau. Les doubles croisées étaient non moins garnies de belles plantes fleuries ; on pouvait, dans ce réduit enchanté, laisser les portes et les fenêtres ouvertes comme si on y eut toujours été dans le plus doux printemps, les tuyaux de chaleur qui favorisaient la végétation d'une fraîche verdure donnant à toutes les pièces une température égale. Toutes ces merveilles n'étaient pourtant pas d'un entretien fort dispendieux [1]. »

Déjà, dans les précédents chapitres, nous avons eu l'occasion de mentionner quelques-unes des serres les plus remarquables qui existent maintenant en Europe. Au premier rang se placent : en Angleterre, celle du jardin botanique de Kew; celles qu'un célèbre horticulteur, M. Veitch, a établies à Londres pour la reproduction des plantes exotiques; celles de Chatsworth, au duc de Devonshire, au nombre desquelles est un aquarium qui fut construit tout exprès, en 1849, pour le célèbre *Victoria regia* rapporté de l'Amérique du Sud par M. Bridges; celles de Trentham, au duc de Sutherland; d'Enville-Hall, au comte de Stafford, et de Shrubland, à sir W. F. Middleton. En Allemagne, on vante les serres du jardin botanique de Berlin, celles du château royal de Berggarten, près de Hanovre, et en Autriche, celles de la résidence impériale de Schœnbrunn.

La culture des plantes tropicales est fort suivie en Belgique, non seulement dans les jardins botaniques et dans les grandes propriétés d'agrément, mais aussi dans quelques établissements qu'on peut considérer comme de véritables fabriques de plantes ornementales. Les serres du jardin royal d'horticulture de Bruxelles, et celles de MM. Van Gheert, de M. Van Halete et de M. Verschaffelt peuvent être citées pour leurs dimensions, pour la perfection de leur aménagement et pour la variété prodigieuse des plantes qu'elles abritent. Deux propriétés importantes, dont j'ai parlé quelques pages plus haut : Enghien, à M. le duc d'Arenberg, et les Trois-Fontaines, à M. Van Volsem, offrent encore aux amateurs des serres vraiment monumentales. A Enghien, des lataniers et des palmiers de huit à dix mètres de haut croissent en pleine terre dans des édifices construits en lames de verre d'un mètre carré de surface et d'un centimètre d'épaisseur.

Il faut bien le dire : on trouverait difficilement en France rien de comparable à ces magnifiques serres. On vante cependant avec raison celles de Mme Heine, à Rocquencourt, et celles que feu M. Pescatore a établies dans

[1] *Musée des familles*, t. Ier, 1834.

sa belle propriété de la Celle-Saint-Cloud, qu'il a peuplées à grands frais des plantes les plus rares, et que le nouveau propriétaire, M. Dutreux, se plaît à entretenir dans toute leur splendeur première, comme si le maître pouvait d'un jour à l'autre revenir les visiter. Les serres de Mme la baronne de Rothschild, à Ferrières, disposées, comme je l'ai dit, tout autour du jardin fleuriste, sont ornées intérieurement avec beaucoup de goût, cultivées avec beaucoup de soin et d'intelligence, et les plantes qui les garnissent sont choisies parmi les plus précieuses; mais elles n'ont rien de monumental; la plus grande, le jardin d'hiver, est une simple serre courbe, sans architecture et de dimensions très modestes, eu égard à l'importance de la propriété et à la fortune du propriétaire. Quant aux serres dépendant d'établissements publics, je ne vois que celles de la Ville de Paris, à la porte du bois de Boulogne, celles du Muséum d'Histoire naturelle et le joli jardin d'hiver du Jardin d'Acclimatation, qui méritent d'être citées. Les premières, au nombre d'une vingtaine au moins, sont disposées sans ordre sur un terrain que j'ose à peine appeler un jardin, malgré la quantité de belles plantes qu'on y cultive, parce qu'on n'a pris nul souci du dessin; ce qui est tout simple, puisque ce jardin est une pépinière, une sorte d'atelier d'horticulture, et non une promenade. Les serres aussi sont des ateliers, des magasins, et n'ont aucune prétention artistique. Mais il suffit de dire qu'on y élève, qu'on y entretient, qu'on y soigne toutes les plantes exotiques destinées à l'ornement des jardins publics de Paris, pour qu'on juge de leur richesse et de l'intérêt qu'elles offrent soit aux botanistes, soit aux amateurs de jardins ou aux simples curieux admis à les visiter.

Les serres du Muséum sont sans doute les plus belles qu'il y ait en France, celles qui réunissent au plus haut degré l'élégance de la construction, la parfaite entente de l'aménagement et des cultures, la quantité et la qualité des sujets. La collection qu'elles renferment est le résumé, la quintessence du règne végétal de toutes les contrées chaudes des deux hémisphères. Les flores de l'Afrique méditerranéenne, de l'Afrique équatoriale et de l'Afrique australe, de Madagascar, de l'Inde, de la Chine et du Japon, des îles de la Sonde, de l'Océanie et de l'Australie, de l'Amérique centrale, des Antilles et de l'Amérique du Sud, y sont représentées par des spécimens innombrables, quelques-uns très rares, plusieurs d'une grande beauté. Mais les serres du Muséum n'ont pas eu, jusqu'à présent, le caractère imposant qui convient à la haute dignité d'un tel établissement et à la richesse même des collections; et ce qu'on est tenté d'admirer le plus lorsqu'on les parcourt, c'est l'art infini, l'étonnante habileté du directeur qui trouve moyen de faire vivre, dans de si étroites prisons, tous ces végétaux enfants des forêts immenses et des déserts sans limites[1]. Pas un pouce de terrain n'est perdu; à peine un étroit passage est laissé pour la circulation: les troncs se touchent; les branches s'entrelacent, les feuilles et les fleurs se mêlent; les individua-

[1] Il est bien entendu que ces observations s'appliquent aux anciennes serres, non aux nouvelles, qui ne sont pas encore installées.

lités se perdent dans un fouillis inextricable. Les grands pavillons ne sont pas moins encombrés que les petites serres, et ce n'est pas sans un sentiment pénible qu'on y voit des arbres majestueux, faits pour se dresser fièrement au-dessus du commun des végétaux,

Quantum lenta solenta inter viburna cupressi,

aplatir piteusement leurs cimes contre la voûte de leur cage.

Toutes ces belles plantes vont être enfin logées un peu plus à l'aise; mais ce n'est pas encore ainsi que je comprendrais les serres d'un jardin national tel que le Muséum. J'en voudrais au moins une immense comme le palais de verre de Sydenham; j'y voudrais des arbres de toute venue, des lianes enlaçant les troncs et les branches, comme dans les forêts vierges; sous les grandes feuilles des palmiers, des bananiers, des lataniers, les arbrisseaux, les arbustes et les végétaux herbacés qui se plaisent dans les lieux ombragés; ailleurs, sur des pelouses, les plantes qui préfèrent les lieux découverts; un cours d'eau et un petit lac pour les végétaux aquatiques, des allées et des sentiers permettant de circuler partout et d'examiner de près chaque espèce; je voudrais, au milieu de ce paradis sous verre, un essaim de ces oiseaux au brillant plumage que nourrissent les contrées lointaines; pourquoi pas même quelques écureuils, quelques singes et d'autres animaux inoffensifs, qui compléteraient l'illusion d'un paysage des tropiques?...

Les serres de Kew, sans réaliser cet idéal peut-être chimérique, en approchent beaucoup plus que celles du Muséum de Paris. Elles sont, je l'ai dit, au nombre de vingt-une, savoir : serre des aroïdées, serre des ficoïdes, serre chaude réservée, serre des begonias, serre chaude sèche; serre des plantes grasses, serre des fougères arborescentes; deux autres pour les fougères des tropiques, et une pour celles des terres australes; serre des plantes d'ornement, serre des bruyères; haute serre chaude des plantes équatoriales; deux serres d'orchidées, serre des scitaminées, trois serres à multiplication, dont une réservée; aquarium tropical, orangerie ou *conservatoire,* serre chaude des palmiers; enfin nouvelle serre tempérée, ou jardin d'hiver. Quelques mots seulement de ces deux dernières. L'une et l'autre ont été construites d'après les dessins de Decimus Burton. La serre des palmiers a été terminée en 1848. Sa longueur totale est de trois cent soixante-deux pieds anglais (à peu près cent vingt mètres). Le pavillon central a cent pieds de large et soixante-six de haut; les ailes, cinquante et trente. Toute la charpente est en fer; le vitrage est revêtu d'une légère couche de peinture. Cette serre est chauffée par de l'eau bouillante qui circule dans des tuyaux dont le développement total est de vingt-quatre mille pieds. Les palmiers occupent les places d'honneur dans ce palais construit exprès pour eux; mais on y a placé aussi d'autres plantes des mêmes climats : des *musa,* des *strelitzia,* des *urania* ou *ravenala,* des bambous, des *ficus,* des manguiers, des tamarins, des caféiers, des *pandanus,* etc.

La nouvelle serre tempérée se compose d'une grande nef centrale reliée par de petits pavillons octogones à deux ailes latérales. Le bâtiment central a deux cent douze pieds de long sur cent trente-sept de large et soixante de haut; les pavillons octogones ont cinquante pieds de diamètre, et chaque aile mesure cent douze pieds sur soixante; la longueur totale de l'édifice est donc de cinq cent quatre-vingt-deux pieds (cent quatre-vingt-treize mètres); sa superficie est d'environ un acre et deux tiers, ou près de sept mille mètres carrés. Les chevrons du toit sont droits, afin que la serre puisse être mise à découvert pendant l'été. Le mode de chauffage est le même que pour la serre des palmiers, et le développement des conduits d'eau est évalué approximativement à trois milles et trois quarts, ou six kilomètres environ. Les plus curieuses plantes des zones subtropicale et tempérée de l'hémisphère austral, les arbres les plus élégants et les plus belles fleurs des régions correspondantes de notre hémisphère semblent s'être donné rendez-vous dans cet autre palais de cristal, sorte de pandæmonium du règne végétal, qui suffirait à lui seul pour faire de Kew une des gloires de l'Angleterre et une des merveilles du monde scientifique.

La construction, l'aménagement, le chauffage et le gouvernement des serres constituent un art fort complexe, qui exige des connaissances très vastes et des aptitudes particulières. Je n'ai pas, on le pense bien, l'intention d'en exposer ici les règles, que le lecteur trouvera dans des ouvrages spéciaux. Contentons-nous de passer rapidement en revue les principales espèces de serres, et de jeter un coup d'œil sur quelques-unes des plantes qu'elles renferment.

On distingue les serres en froides, tempérées et chaudes.

Pour trouver de véritables serres froides, il faudrait aller en Russie. Là seulement nous verrions de ces abris où le thermomètre descend, pendant l'hiver, à plusieurs degrés au-dessous de zéro; mais ce froid glacial est encore une douce température, comparée à celui de trente degrés et plus qui règne au dehors, et contre lequel il s'agit de garantir certains arbres de l'Europe tempérée, cultivés dans ce pays comme le sont ici les orangers.

En France, en Allemagne, en Angleterre, les serres froides doivent être maintenues, en hiver, entre deux et cinq degrés centigrades au-dessus de zéro. Parmi les végétaux qui n'exigent pas une plus haute température, il en est plusieurs que tout le monde connaît : les verveines, les bruyères, les azalées, les camélias, les *fuchsia*, les *rhododendron*, les *geranium*, les lauriers roses, les orangers, les myrtes, les grenadiers. D'autres sont moins communs, et nous viennent de fort loin. Tels sont : l'*epacris grandiflora*, aux fleurs courbées, d'un beau rouge, et l'*epacris impressa*, dont la corolle rose est marquée à sa base de cinq fossettes; deux belles asparaginées du Chili, qu'on a nommées *Lapageria rosea* et *alba*; une acanthacée du Bengale, le *justitia adhatoda*; deux liliacées du Japon, le *lilium lanceifolium* et le *lilium auratum*, dont les sépales atteignent jusqu'à vingt centimètres de long; le maïs, dont une jolie variété, maïs panaché, est aujourd'hui fort recherchée; quelques espèces de



GRANDE SERRE DU MUSÉUM DE PARIS

palmiers : le *phœnix dactylifera,* ou dattier d'Afrique, et les *chamœrops humilis* et *tomentosus :* ce dernier est vulgairement connu sous le nom de palmier à chanvre de la Chine; enfin diverses plantes de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et des hauts plateaux des contrées tropicales.

Dans les serres tempérées le thermomètre doit marquer, en hiver, de six à dix degrés. On y cultive un très grand nombre de végétaux des deux hémisphères, appartenant aux familles les plus diverses : iridées, amaryllidées, liliacées, cycadées, fougères en arbre, palmiers. Arrêtons-nous à quelques notabilités. Les *ixias* et les glaïeuls sont des iridées; l'agave du Mexique (*agave americana*), vulgairement et improprement appelée aloès, est le chanvre pite, dont les fibres servent à fabriquer des tissus et des liens très résistants. Cette plante est remarquable par la rapidité avec laquelle s'allonge son pédicule floral. Ses feuilles rigides, épaisses, bordées d'épines, peuvent former des haies impénétrables.

Le *Bonapartea gracilis,* du Mexique, à longues feuilles linéaires et dentelées, est encore une amaryllidée beaucoup plus élégante que son robuste congénère et compatriote l'*agave.* La famille des cycadées est voisine de celle des palmiers. Ce sont des arbres ou des arbustes de l'Afrique australe et de l'Australie, à tronc gros, simple, terminé par une couronne de feuilles pennipartites. L'*encephalartos* ou *zamia Altenstenii,* le *zamia horrida,* du cap de Bonne-Espérance, et le *cycas revoluta,* du Japon, appartiennent à cette famille, dont d'autres membres ne réussissent qu'en serre chaude. Parmi les palmiers de serre tempérée ce sont seulement le *jubœa spectabilis* du Chili, dont la noix est comestible, et le *chamœrops excelsa* de la Chine, et parmi les fougères en arbre, le *balantium antarcticum,* d'Australie, le *neottapteris australasiaca,* le *ciborium Barometz,* le *todea africana* de l'Afrique australe. N'oublions pas non plus le *stercula mexicana* (sterculiacées), arbre à tige élancée, à port élégant, dont les jeunes feuilles, d'un beau vert tendre, s'étalent et retombent du sommet des rameaux en gracieuses ombelles; l'*aralia leptophylla* de la Nouvelle-Zélande, et le *coleus scutellarioïdes,* belle labiée du Pérou, au feuillage vert sombre, lustré et bronzé.

On distingue les serres chaudes en serres chaudes ordinaires et en hautes serres chaudes, qui peuvent, les unes et les autres, être sèches ou humides, selon le tempérament des végétaux qu'elles sont destinées à recevoir.

Les serres chaudes ordinaires sont chauffées en hiver entre 15 et 20 degrés, et les hautes serres chaudes entre 20 et 25. Les plantes de serre chaude ordinaire appartiennent principalement aux groupes des palmiers, des grandes graminées tropicales, des fougères, des cypéracées, des musacées, des laurinées, des broméliacées, des clusiacées, des pandanées, des liliacées, des aroïdées, des marantacées. Plusieurs sont des arbres qui, dans leur patrie, atteignent des dimensions imposantes; les uns sont remarquables par l'élégance de leur port; d'autres par le développement ou par la coloration de leurs feuilles ou de leurs fleurs; d'autres enfin par la singularité de leur aspect. Souvent, dans les grands établissements et chez les riches particuliers,

des serres spéciales sont affectées à certaines familles : par exemple aux palmiers, aux orchidées, aux plantes grasses. Sans nous astreindre à suivre les classifications botaniques, parcourons une serre chaude ordinaire et considérons, à mesure qu'ils se présenteront à nos regards, les végétaux les plus remarquables. Voici les gigantesques graminées de l'Inde : le bambou (*bambusa*), qui rend aux habitants de l'Asie tropicale de si précieux services, et la canne à sucre (*saccharum officinarum*), dès longtemps naturalisée dans nos colonies, dont elle est une des principales richesses. Ce grand et bel arbre, aux larges feuilles palmées et flabelliformes, c'est le *latania Borbonica*, ou *Livistona sinensis*.

Non moins majestueux est le cocotier d'Amérique (*cocos nucifera*), aux feuilles pennées, au fruit énorme et ligneux, renfermant la noix de coco; on a placé près de cet arbre d'autres palmiers : les *cocos flexuosa, schizophylla, coronata, Mikaniana;* puis l'*areca montana* et l'*areca lutescens*, le *sabal Blackburniana*, dont les longs pétioles aux bords tranchants portent de larges feuilles palmées. Bien plus larges encore sont les palmes de son congénère le *sabal umbraculifera*, dont les frondes s'épanouissent en une gerbe magnifique. Plus loin le *cycas circinnalis* déploie sa belle cime de feuilles pennées, au-dessus des feuilles palmées du *thrinax argentea*. Le *cycas Rinminiana* (*femina*) des Philippines se distingue par ses frondes épineuses, qu'on se plaît à arranger en corbeille autour d'un cerceau. Une ravissante fougère de la Nouvelle-Hollande, l'*asplenium nidus avis*, prend d'elle-même cette disposition à laquelle elle doit son nom. A peine reconnaissons-nous, au premier coup d'œil, un palmier dans le *caryota Cummingii* des Philippines, dont les frondes partent de la racine et portent des folioles courtes et cunéiformes. Le *caryota urens* de l'Inde fournit, pendant la saison la plus chaude, d'abondantes quantités de *toddy* ou vin de palmier. Aucun arbre de cette famille n'a mieux mérité l'épithète d'élégant que le *scaforthia* de la Nouvelle-Hollande; près de lui s'élève le *dracœna australis*, au tronc fusiforme, surmonté d'une épaisse touffe de feuilles ensiformes.

Mais voici quelques-unes de ces grandes fougères arborescentes qui sont un des traits caractéristiques de la flore tropicale, et qui rappellent la végétation, dès longtemps anéantie, des âges géologiques. La plus remarquable peut-être est le *cyathea medullaris* (Nouvelle-Hollande), dont les frondes, semblables à des barres de fer, régulièrement épanouies comme les branches d'un candélabre, mesurent près de cinq mètres et ne portent des folioles que sur le dernier tiers de leur longueur. La hampe, recourbée en forme de crosse épiscopale, qu'on voit au milieu, n'est autre chose qu'une fronde en train de se développer. Le *cyathea dealbata* est la plus haute fougère de la Nouvelle-Zélande, où il est confiné. Que de belles plantes s'offrent encore à notre attention, et qu'il faut me borner à indiquer ! Le *cyanophyllum magnificum* (mélastomacées); les *caladium metallicum* et *Belleymii* (aroïdées); le *Carolinea insignis*, arbre géant à feuilles digitées, à folioles spatulées; le *chamœdorea scandens*, palmier caractérisé par des frondes pennées, dont les fo-

lioles sont lisses, grandes et très espacées; le *chamœdorea dentiflora* (encore un palmier), à feuilles linéaires, à tige droite, cylindrique, marquée de nœuds annulaires très rapprochés; le *dracœna marginata,* dont les branches minces et cylindriques, d'un gris argenté, s'allongent et se tortillent comme de longues couleuvres, et se terminent par des bouquets de feuilles linéaires; puis le *Wigandia urens* du Mexique (borraginées), à larges feuilles tomenteuses; et la tribu éminemment ornementale des marantacées : *maranta zebrina, albo-lineata, micans, regalis, fasciata,* etc.; et ces lycopodes, ces *ficus repens,* qui forment contre les parois et sur le sol de la serre un tapis si charmant et si moelleux! Dans la serre sèche des orchidées, nous trouverions réunies toutes ces plantes aux allures bizarres, la plupart épiphytes, quelques-unes terrestres, qui tiennent une si grande place dans la flore de l'Inde, de l'Archipel indien et des forêts de l'Amérique tropicale : *l'œrides quinque vulnerum,* dont la fleur est marquée de cinq taches sanglantes; les *saccolabium violaceum* et *guttatum;* les *vanda Lowi bicolor* et *suavis,* les *lœlia superbiens* et *purpurata;* les *epidendrum crassifolium* et *cochleatum;* les *ancydium luridum, lanceatum* et *Forbesii* (Mexique et Brésil). Toutes ces orchidées sont épiphytes. Le *sobralia,* le *liliastrum,* le *meottia,* le *cypripedium* sont terrestres.

La serre des plantes grasses est presque entièrement peuplée par la famille des cactées et par les genres *aloès, cereus, opuntia, echinocactus* et *melocactus, mamillaria,* etc.

Il nous faut abréger. Pénétrons pourtant encore dans l'aquarium, qui, outre sa destination spéciale, appartient à la fois à la catégorie des hautes serres chaudes, dont la température ne descend jamais au-dessous de 20 degrés et s'élève souvent au-dessus de 35, et à celle des serres dont l'atmosphère est constamment saturée d'humidité. Au milieu s'étend un vaste bassin de pierre, dont l'eau est maintenue à 30 degrés au moins. Au bord de ce bassin croissent des plantes herbacées, des arbrisseaux, de grands arbres même, qui poussent vers leur élément favori de nombreuses racines adventives : les *pandanus bromœliæfolia* et *candelabrum,* membres d'une famille nombreuse qui compte des représentants dans les régions équatoriales des deux côtés du Pacifique; le *scindapsus pertusus* ou *phyllodendron pertusum,* ou *tornelia fragrans,* singulière plante sarmenteuse, à larges feuilles découpées et percées de trous elliptiques; le *cyclanthus bipartitus,* aux longues feuilles linéaires; le *colocasia zebrina,* aux feuilles de même forme que chez l'espèce précédente, mais bordées d'épines, et le *latania Commersonii,* dont les larges frondes sont liserées de pourpre.

Dans l'eau tiède du bassin flottent le *pontederia crassipes* du Brésil et le *pystia stratiotes* des Antilles; à la surface viennent s'épanouir les feuilles et les fleurs d'autres plantes aquatiques à racines fixes : des *nymphæa dentata, rubra, adunca, ortigiana,* de l'Inde; du *nymphæa gigantea,* dont les magnifiques fleurs bleues mesurent jusqu'à cinquante centimètres de diamètre; enfin du *Victoria regia* et de l'*euryale ferox.* Le *Victoria regia* est la merveille



UN JARDIN D'HIVER

végétale du nouveau monde; ses feuilles circulaires, qui s'étalent à la surface des eaux tranquilles, ont plus d'un mètre de diamètre, et leur limbe est tellement épais et résistant qu'un petit enfant peut s'y tenir debout comme sur une sorte de radeau; ses fleurs sont satinées et blanches lorsqu'elles viennent de s'ouvrir; mais le second jour elles prennent une teinte carnée qui devient rose le troisième; le pétiole et les grosses nervures de la feuille sont armés de longues épines. Ce fut un missionnaire espagnol, le P. Lacueva, qui montra cette plante extraordinaire, jusque-là totalement inconnue en Europe, au naturaliste anglais Bridges; celui-ci en pensa mourir de joie, et se hâta de regagner aussitôt l'Europe pour faire hommage à son pays et à sa souveraine d'une si belle découverte.

L'*euryale ferox* est propre à l'Inde et à l'Indo-Chine, et croît spontanément sur les lacs du Népaul. Moins beau que le *Victoria*, il est pourvu d'épines plus nombreuses et plus menaçantes, qui lui ont valu son épithète spécifique. Ce n'est rien moins pourtant qu'une plante malfaisante : ses graines fournissent un suc rafraîchissant, et son rhizôme une fécule nutritive. Le *Victoria* est également une plante alimentaire pour les habitants de la Guyane et du Brésil, qui l'appellent *maïs d'eau*.

Nous n'avons pu donner qu'un bien faible aperçu de la flore des serres; et cette flore elle-même n'est, hélas! qu'une pâle réduction de la végétation des tropiques. C'est dans les plaines immenses, dans les forêts vierges, au bord des fleuves rapides, sous l'azur foncé du ciel et sous les feux du soleil qu'il faudrait contempler cette prodigieuse végétation. En vain nous l'entourons ici des soins les plus attentifs et des plus raffinés : elle languit, elle se rapetisse; sa sève s'appauvrit, ses fibres se relâchent, ses couleurs s'effacent. C'est qu'il lui manque ce dont les plantes ne peuvent, non plus que les animaux et l'homme même, être privées impunément : la patrie et la liberté.

NOTA

Partout où l'on a imprimé « le Nôtre » l'auteur avait écrit « Le Nôtre » par un grand L, ainsi qu'on l'a toujours écrit, et que l'on continuera très probablement de l'écrire, nonobstant une décision contraire prise récemment, dit-on, par l'Académie française, et à laquelle l'imprimeur a cru devoir se conformer.

TABLE

LIVRE I

LES JARDINS DANS L'ANTIQUITÉ

LIVRE II

LES JARDINS DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

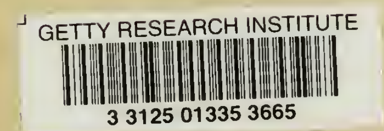
LIVRE III

LES JARDINS FRANÇAIS — LES JARDINS ANGLAIS

LIVRE IV

LES JARDINS DE NOS JOURS

17184. — Tours, impr. Mame.


GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01335 3665

